

## DIGITHÈQUE

### Université libre de Bruxelles

---

*La Jeune Belgique*, série 1, tome 7 (n°1-12), Bruxelles, 15 janvier 1888-15 décembre 1888.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

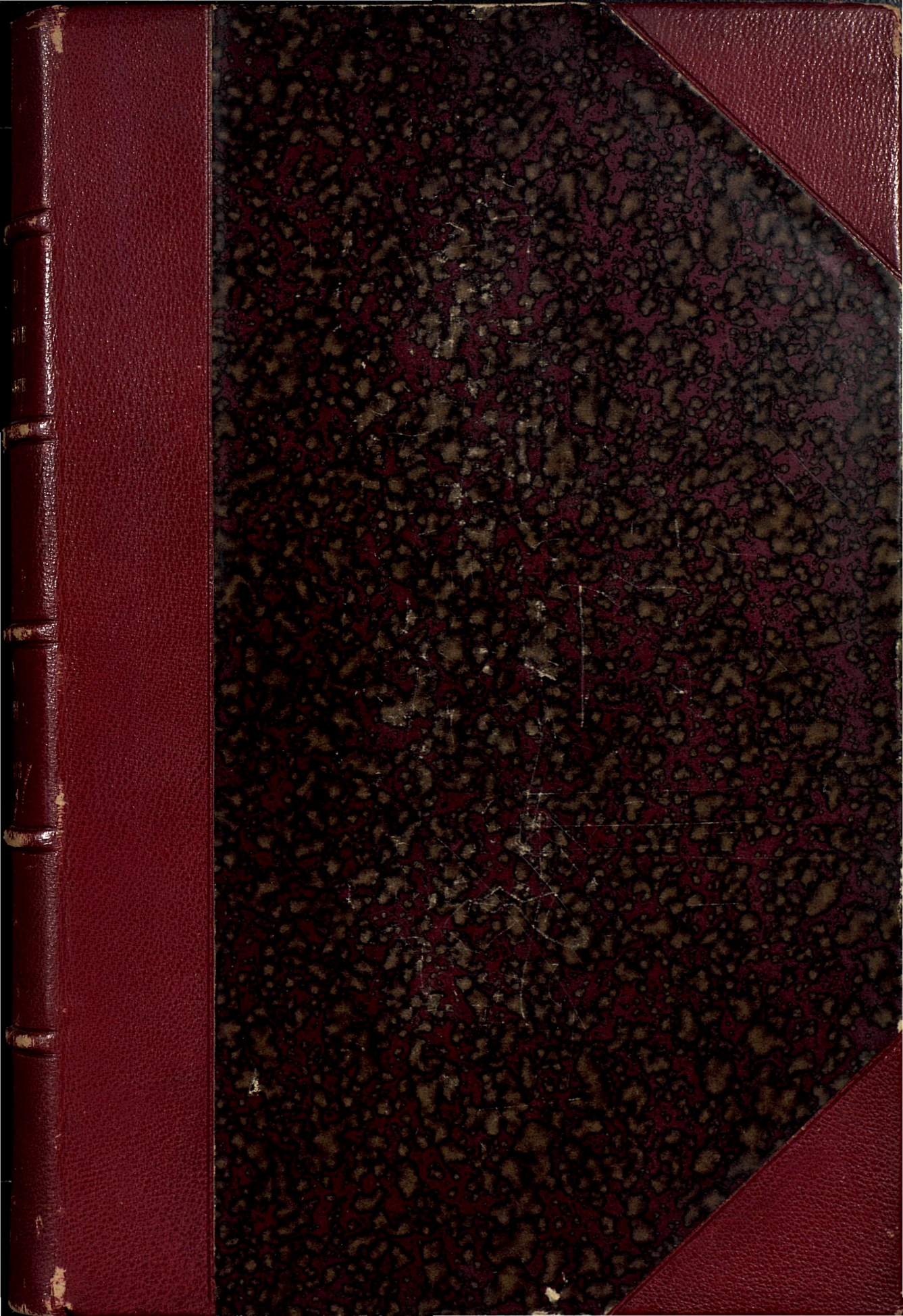
*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

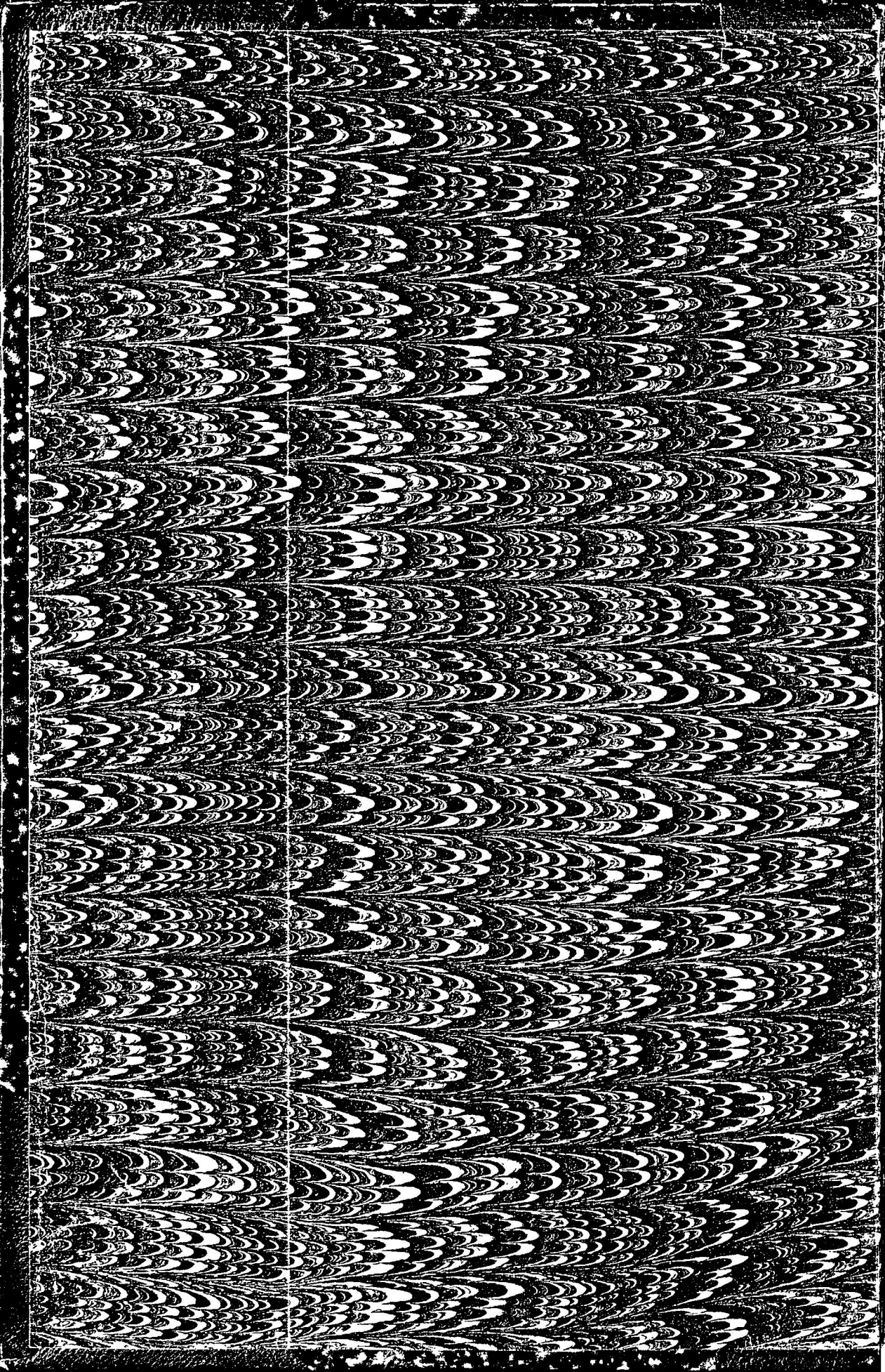
Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

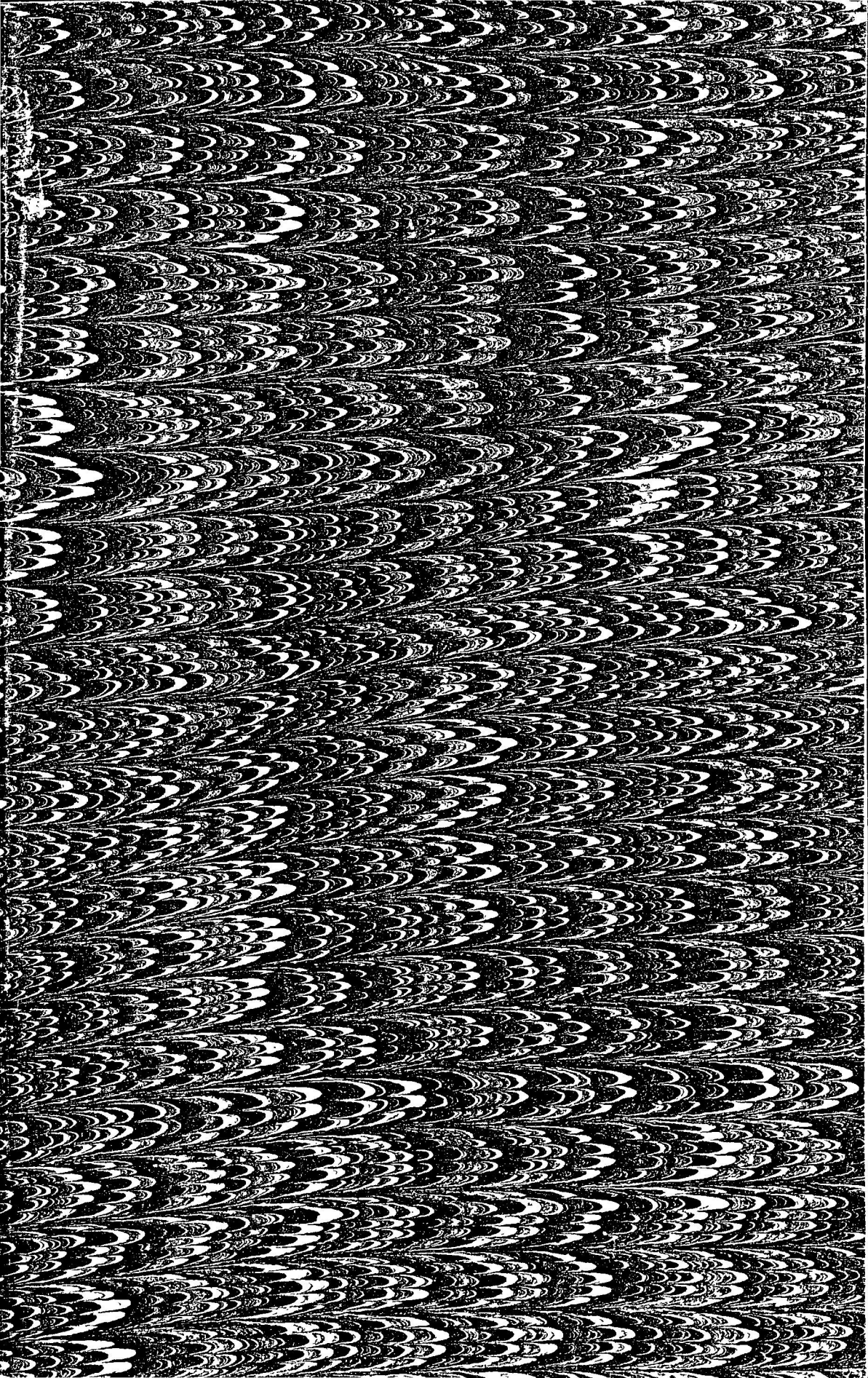
























LA  
JEUNE BELGIQUE

—\*—  
TOME SEPTIÈME



BRUXELLES  
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

—  
1888









LA  
JEUNE BELGIQUE



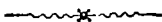




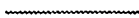




LA  
JEUNE BELGIQUE



*Directeur* : MAX WALLER



TOME SEPTIÈME



BRUXELLES  
BUREAUX : 80, RUE BOSQUET

—  
1888



*R. et G. Vandernoylen*

8<sup>e</sup> ANNÉE.

TOME VII, N<sup>o</sup> 1.

PRIX : FR. 1-00.

15 JANVIER 1888.

# LA JEUNE BELGIQUE

—\*—  
SOMMAIRE :

Hiep-Hioup. . . . .	GEORGES EEKHOUD.
Le Baiser . . . . .	THÉODORE DE BANVILLE
Bonheur cruel . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Notes et silhouettes . . . . .	JULES DESTREE.
Le Miroir magique . . . . .	IWAN GILKIN.
Sons de cloches . . . . .	HENRY MAUBEL.
Noël . . . . .	CH. VAN LERBERGHE.
L'Amour conjugal. . . . .	JEAN MOURET.
Vers . . . . .	GRÉGOIRE LE ROY.
L'Absent. . . . .	ARNOLD GOFFIN.
Les Orgues . . . . .	FERNAND SEVERIN.
Jésus sur la montagne . . . . .	VALÈRE GILLE.
Pur-Pur . . . . .	MAX WALLER.
Memento. . . . .	***



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.*

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

---

Directeur : MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

---

## ABONNEMENTS :

*Belgique . . . 7 francs par an. — Union postale . . . fr. 8-50*

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

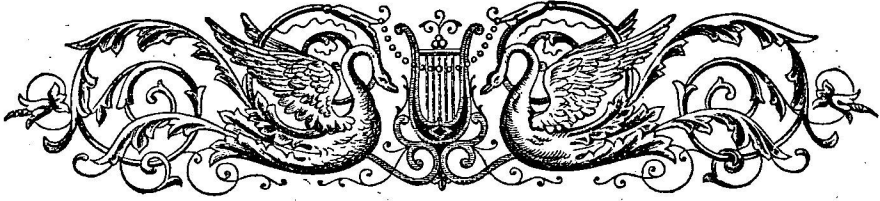
---

L'eau-forte de Félicien Rops n'est pas arrivée. Nous nous y attendions, mais l'attendons. Elle viendra tard, mais elle viendra et nos lecteurs n'y perdrons rien.

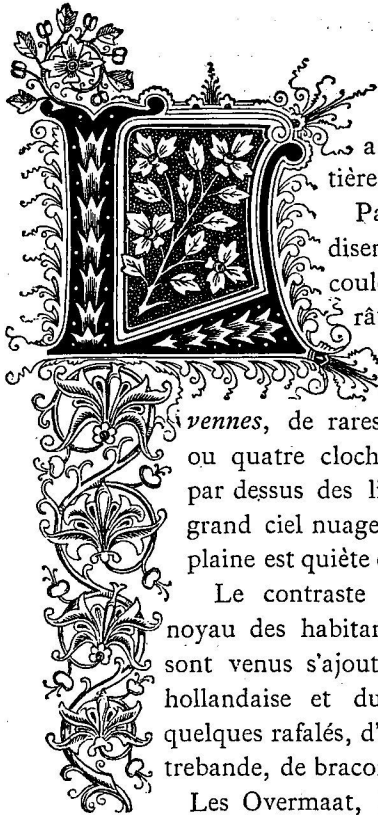
---

## BOITE AUX LETTRES

1. H. VAN D. C'est du Féval éventé, votre *M<sup>lle</sup> de Noirval*; banal, lâché de style, mauvais, ininsérable.
2. NESTOR OUTER. *Amours roses* remises au n<sup>o</sup> 3.
3. H. L. N. *Croquis bruxellois* excellent pour une chronique de quotidien, mais trop connu et pas assez poussé pour nous. Quant à *Ninon*, Clesse ferait mieux et c'est tout dire.
4. R. G. Cucillerons une de vos jolies fleurettes. Merci.



## HIEP-HIOUP !



La ferme du *Boschhof* ou « Maison Forestière » était située entre Wortel et Ippenroy.

Pays désolé mais plein de caractère, comme disent les peintres d'aujourd'hui : des bruyères couleur de rouille, des sapins d'un vert noirâtre, des genêts d'or, çà et là un de ces marais glauques et figés, entourés de genévriers, que nos paysans appellent *viennes*, de rares chênayes, des cultures plus rares, trois ou quatre clochers ayant l'air de se faire des signaux par dessus des lieues de landes, et presque toujours un grand ciel nuageux, aussi mobile, aussi tourmenté que la plaine est quiète et amortie.

Le contraste s'étend du décor à la population : au noyau des habitants primitifs, gens résignés et laborieux, sont venus s'ajouter, à cause du voisinage de la frontière hollandaise et du Dépôt de mendicité d'Hoogstraeten, quelques rafalés, d'humeur moins chrétienne, vivant de contrebande, de braconnage et de maraude.

Les Overmaat, habitants du *Boschhof*, de père en fils fermiers et gardes forestiers des comtes de Thyme, grande famille néerlandaise aujourd'hui éteinte, passaient pour les paysans les plus aisés de la contrée.

Jakkè Overmaat, le dernier garde, était un superbe gaillard de vingt-cinq ans. « Solide comme le chêne, droit comme le sapin, sain comme les bruyères ! » dit-on là-bas de ceux de sa trempe. La mort subite de son père et d'un aîné qui devait hériter des fonctions paternelles avaient fait rappeler Jakkè du séminaire de Malines où, comme la plupart des cadets de fermiers flamands, il se préparait à devenir curé. Il avait rapporté du collège des manières déférentes, et les livres avaient fait lever dans son imagination ce grain de merveilleux qui germe au fond de toute âme campinoise.

L'air réservé, plus grave que son âge, il était une sorte d'oracle pour sa paroisse. Le caractère ecclésiastique qu'il avait failli revêtir ajoutait à sa considération. Les réfractaires même vantaient son humanité et son esprit de justice. S'il tenait à distance les familiers, il ne se connaissait aucun ennemi, et pas une mère qui ne l'eût rêvé pour gendre.

Sa vieille mère à lui, aurait bien désiré qu'il se mariât, mais le jeune homme un peu farouche, ne se pressait pas, sincèrement convaincu de n'être jamais plus heureux qu'auprès d'elle.

Tout alla bien jusqu'au jour où l'appoint des irréguliers s'augmenta d'une pauvre et de sa fille, exilées d'on ne sait combien de patries et qui obtinrent de la charité du comte de Thyme, la jouissance — puisque cela s'appelle ainsi — d'une mesure abandonnée, sur la lisière des bois, de l'autre côté du *Boschhof*.

Comme leurs pareils, ces étrangères vivaient de rares aumônes, d'un peu de travail, et de continuelles rapines. Leurs ressources avouables consistaient dans la récolte des champignons et des fânes et dans la fabrication des paillassons. En outre elles avaient ouvert un débit de liqueurs dans leur taudis et la vieille disait la bonne aventure à sa clientèle de pieds-poudreux et de claque-dents.

La fille était une grande pièce, dégingandée, maigrichonne, les cheveux ébouriffés luisant comme du charbon, l'ovale allongé du masque troué de deux yeux noirs comme l'orange, toute sa personne serpentine, travaillée par un brasier intérieur. En somme, une femelle peu engageante pour les terriens honnêtes, friands de blondines potelées et d'humeur placide. Aussi elle ne recruta de galants que parmi les manouvriers de passage, les porte-balle, les forains, les valets infimes ou parmi les braconniers qui l'associaient comme recéleuse ou comme chienne de garde à leurs entreprises. Encore fallait-il qu'elle les provoquât ouvertement, car, aussi décriés qu'ils fussent, ces gueux avaient trop de vergogne pour tirer vanité de leur aubaine.

Au demeurant, la gaillarde avait bon caractère. Comme ceux de sa gent,

elle n'en voulait qu'à l'autorité, au garde-champêtre, au gendarme, au juge, aux riches et à leurs salariés, en général à ces heureux qui détiennent la terre et l'argent ou qui traquent, pourchassent et vexent de mille façons les ventres creux et les goussets vides. Mais ceux-là, elle les haïssait pour toute la chrétienté et il n'est pas de méchant tour qu'elle n'eût voulu leur jouer. Les villageois l'avaient appelée *Hiep-Hioup!* à cause de ses interjections favorites qu'elle accompagnait d'un entrechat et d'un claquement des doigts, et bientôt elle ne fut connue que sous ce sobriquet.

Cette paroissienne devait avoir fatalement maille à partir avec Jakké Overmaat. La sorte de respect et de sympathie que le garde inspirait jusque là aux plus incorrigibles vauriens irritait particulièrement la mâtine. Elle n'admettait pas qu'on isolât cette casquette galonnée de la légion des tourmenteurs du pauvre monde.

Un jour elle était en train, la cognée au poing, de faire subir aux bouleaux du domaine confié à la surveillance du garde, un émondage de sa façon, lorsque le fils Overmaat arriva de ce côté. Au lieu de fuir, elle rassembla, de l'air le plus insouciant, une abondante provision de bois. Il la tança sans colère, l'engageant à venir demander plutôt à la ferme les bûches dont elle aurait besoin. La noiraude le regarda dans le blanc des yeux, et lorsqu'il eût eu fini de bredouiller sa semonce, elle lui rit au nez d'un rire aigre comme un trille de fifre, puis tourna les talons et s'enfuit en sautant et en brandissant la cognée : « Hiep-Hioup ! »

Ce rire strident causa au garde un embarras et un malaise qu'il n'avait jamais éprouvés. Le reste du jour il l'entendit grincer à son oreille. Pour la première fois de sa vie il fut mécontent de lui-même et se trouva inférieur à son poste.

Sa mauvaise humeur durait encore, lorsque, quelque temps après, à l'aube, il trouva Hiep-Hioup accroupie dans les taillis, occupée à dénicher des œufs de faisan. Il bénit presque cette occasion de se réconcilier avec lui-même; sur un ton qui n'admettait pas de réplique, il lui ordonna de vider le contenu de ses poches et de remettre les œufs dans le nid. Comme elle n'en faisait rien, il lui prit le bras et le serra assez fortement. Elle cria comme une taupe mordue par un chien, laissa choir les œufs qu'elle cachait dans son tablier, les écrabouilla sous son sabot, puis, se dégageant de sa poigne, elle détala à toutes jambes, non sans lui jeter son : « Hiep-Hioup ! » le plus moqueur.

Jakké la vit s'éloigner, ahuri, sans se résoudre à la conduire chez le garde-champêtre. C'est à peine s'il marmonna une menace de procès-verbal. Son beau zèlq et son désir de revanche étaient loin et il demeurait tout



camus, plus démonté que la première fois, par cette physionomie troublante et ce je ne sais quoi d'effronté et d'agressif qu'il n'avait jamais connu à une femme. Et ces yeux de braise, et cette voix grêle et rauque, lui causèrent des insomnies.

Encouragée par les deux premiers avantages remportés dans sa campagne contre le garde des comtes de Thyme, la mauvaise engeance chercha maintenant à se trouver sur son chemin. Elle ne se mettait plus en frais de ruses pour lui cacher ses délits. Elle rôdait même de préférence aux alentours du *Boschhof* et opérait pour ainsi dire à sa barbe.

Jakkè, au contraire, n'avait pas encore recouvré sa sérénité et son calme, et le résultat piteux de ses démêlés avec la maraudeuse, loin de l'engager à affronter une nouvelle affaire, lui faisait craindre de se mesurer une troisième fois avec elle.

Il l'évitait ou détournait la tête et les regards à son passage. Il leur arrivait cependant de tomber nez à nez, et Jakkè avait alors une mine si étrange, un tel air de matou échaudé à la fois penaud et rancunier, il répondait si piteusement au bonjour impertinent de la dessalée, que s'il n'avait pas eu la réputation de ne jamais lever le coude, on l'aurait cru sous l'influence du genièvre.

— Suis-je bête! se dit à la fin Hiep-Hioup. Mais c'est qu'il m'aime, le nigaud!

Et cette découverte la plongea dans une terrible bonne humeur. Les gagne-deniers à qui elle en fit part, crurent qu'elle plaisantait, mais cela ne les empêcha pas de trouver l'invention exquise et de la corner à tout venant.

Un dimanche, à l'heure de la première messe, Jakkè avisa Hiep-Hioup en train de chasser le lapin au furet dans les labours avoisinant le *Boschhof*.

Avertie de l'approche du garde, l'incorrigible braconnière avait sifflé la bestiole lancée au fond du terrier et l'ayant saisie et logée, sans trop se hâter, sous son corsage, elle attendait de pied ferme, le trouble-fête.

Jakkè commença par insinuer rapidement le poing entre l'étoffe et la chair, dénicha le furet et lui tordit le cou. Puis, après avoir rejeté loin de lui l'animal et secoué ses doigts sanglants cruellement mordus par la victime, il se mit en devoir de conduire Hiep-Hioup chez le garde-champêtre de Wortel. Cette exécution avait fait l'affaire d'une seconde. Hiep-Hioup n'en pouvait croire ses yeux. Pour sûr on lui avait changé son complaisant Overmaat. Ce fut bien pis lorsqu'elle fut revenue de la stupéfaction causée par ces procédés expéditifs et qu'elle essaya de ses grimaces habituelles. Menaces, défis, cabrioles, cris de rage, regards de basilic, ne

parvinrent pas à intimider le justicier. Il fallut qu'elle emboîtât le pas. En route il lui fit de la morale sur un ton très calme qui mit le comble au dépit de sa capture.

L'instinct de la braconnière la servait mal ; il lui eût suffi, en ce moment, encore, d'un mot de douceur pour amollir la résolution du garde, pour qu'il la relâchât de nouveau.

Car elle avait deviné plus juste l'autre fois : Jakkè aimait Hiep-Hioup.

L'honnête garçon, d'humeur un peu apathique, que n'impressionnaient pas les yeux bleus si caressants des paroissiennes de sa condition avait été retourné jusque dans les moelles par les simagrées de cette créature. Mais la chose était si anormale, si odieuse, qu'il n'osait se l'avouer à lui-même et qu'il se fût tué plutôt que de la confesser. Seulement, depuis quelque temps lorsque sa mère vaguement inquiète insistait pour qu'il prît femme, il répondait à ses propos avec une brusquerie et un air rogue qu'il n'avait jamais montrés autrefois. De là aussi, des luttes, des remords, et l'énergie inattendue dont, voulant réagir à toute force, il venait de faire preuve.

Mais il se trouva que l'aventure qui devait affranchir le gars des enchantements de Hiep-Hioup tourna à sa confusion et le perdit à jamais.

Procès-verbal ayant été dressé : la picoreuse citée devant le juge de paix et Jakkè appelé en témoignage, celui-ci, revenant sur ses premières déclarations, tenta de blanchir la coupable. Il se contredisait à tel point dans ses deux dépositions, qu'il faillit se compromettre lui-même et que le juge eut envie de le mettre en cause. Ceux d'Ippenroy et de Wortel accourus pour assister aux débats, constatèrent que le garde avait eu, tout le temps, plutôt l'air d'un accusé que d'un témoin.

Affligée d'un casier judiciaire très fourni, où les récidives ne se comptaient plus, Hiep-Hioup fut condamnée au maximum, c'est à dire à quinze jours d'internement au Dépôt d'Hoogstraeten en dépit des rétractations de son accusateur.

Avant de les entendre énumérer à l'audience, Jakkè ignorait le total et la variété des condamnations pour vagabondage, vol, affaires de mœurs et autres peccadilles, encourues par la gourgandine. Ce dossier aurait dû guérir un brave garçon comme lui, de son obsession malade ; au contraire, ces tares ne firent que ragoûter son penchant, et la sentence prononcée, il s'en voulut amèrement de valoir ces nouveaux ennuis à cette « cavale de retour » comme l'avait appelée le juge.

Hiep-Hioup prit gaîment la chose. La prison, elle en avait assez mangé pour ne plus s'en effrayer ! La mine contrite et repentie de Jakkè l'avait

amusée plus que les autres. A présent elle était sûre de le tenir! Cette certitude compensait largement la honte d'un nouveau voyage à Hoogstraeten! Non pas qu'elle sût le moindre gré à Jakkè de ses sentiments. Elle n'y voyait que le moyen de lui faire payer cher sa dénonciation, plus tard, et d'assouvir une haine aussi inexplicable mais aussi violente que l'amour du garde.

Au retour du tribunal la sequelle des pieds-poudreux et des irréguliers, qui avaient fait escorte à leur commère, ne manquèrent pas de colporter, par tout le village, la narration de ces débats édifiants.

Ces lurons, amants honteux et dégoûtés de la ribaude, commençaient à présent à tirer vanité de leur conquête. Auparavant ils se l'étaient passée et repassée sans jalousie, sans rivalité; ils se la partageaient en bons zigs au bord des fossés, comme le reste du butin commun. Du jour où un garçon propre haletait après sa part de ce gibier, Hiep-Hioup, ce rebut, ce pis-aller, devenait presque une maîtresse avouable.

Il en advint que ces pendants commencèrent à considérer Jakkè comme leur égal et leur affilié. Ayant fait son temps à Hoogstraeten, Hiep-Hioup les encourageait dans leur insubordination. Et quand Jakkè intervenait et les menaçait du juge : « Pas d'enfantillages! faisaient-ils. Le juge! Tu en as plus peur que nous. Nous ne sommes que les valets de Hiep-Hioup. C'est à elle que tu dois t'en prendre! »

Jakkè se sentant lui-même en défaut, lié par ses complaisances premières, n'avait garde d'insister.

Il continuait pourtant de fuir la maraudeuse, mais sans parvenir à en détacher sa pensée. Et des souvenirs de ses livres du séminaire, des « vies de saints » lues au réfectoire achevaient de le troubler. Il n'était pas loin de se croire possédé du démon.

Hiep-Hioup s'était juré de mener au désespoir ce grand blondin si sage et si honnête. Bien décidée à n'être jamais à lui, elle aurait voulu qu'il se rendît à merci, et pour l'assoter, pour exaspérer son désir sournois elle se livrait au premier venu, de préférence au plus débraillé, au plus misérable.

Lorsque Jakkè la rencontrait, elle était toujours accrochée à l'encolure d'un de ses galants. Une fois, comme le garde la croisait au tournant d'un sentier, le batteur en grange à qui elle se cramponnait comme la flamme à une branche résineuse, la repoussa d'un poing brutal, en glouton repu qui demande une trêve, ou peut-être, garçon à scrupules, se montrait-il vexé d'être surpris accolé à cette paillarda. Jakkè qui pressait le pas entendit la femme dire au bourru : « Ce n'est pas celui-là qui ferait le

dégoûté! » Et de sa voix rauque et stridente, elle héla le fuyard : « Hein, que tu ne dirais pas non? hé! toi! la Sainte-Nitouche? »

Il passa, stoïque, sans plus lui répondre que les autres fois.

Il cachait sa passion comme un mal innommable; il espérait mourir avant de se déclarer.

A la vérité aucune preuve n'existait de la toquade que lui attribuaient les bavards de la paroisse et si les commères et les envieux se déclaraient suffisamment renseignés par les allures équivoques du jeune Overmaat, les bonnes âmes doutaient encore d'une folie claironnée seulement par Hiep-Hioup et les mécréants de son espèce.

Mise au courant par une voisine charitable, la mère Overmaat, la toute première, quoique tourmentée du changement survenu chez son garçon, se refusait à attribuer ses lubies à une passion déshonorante. Elle se fût même fait un reproche de l'interroger sur ces fables. Seulement elle craignait que ces histoires forgées par des compétiteurs du garde ne vinsent aux oreilles de « leur seigneur ».

Un dimanche de kermesse, Jakkè rencontra Hiep-Hioup à la danse dans le principal cabaret de la paroisse.

Entourée d'un trio de blousiers, garçons de charrue ou botteleurs fortement éméchés, la noireude se prêtait aux privautés les plus expansives. Elle sautait à tour de rôle avec l'un de ces compagnons. On demanda un quadrille. Mais comme il n'y avait pas dans l'assistance de femelle assez oublieuse de son bon renom pour faire vis-à-vis à la braconnière, force fut à deux de ses cavaliers de gambiller ensemble. De plus en plus allumés, les trois lurons ne la ménageaient pas : ils la triturèrent comme une pâte, la pinçaient à la faire glapir; l'étreignaient avec des contorsions lubriques, puis feignant l'assouvissement, se la renvoyaient comme un paquet de chair. Les autres danseurs se souciaient peu de se frotter à ces falots, leur laissaient le champ libre, faisaient cercle, et s'ébaudissaient, narquois, égrillards, mais méprisants.

Avisant Jakkè dans la salle, Hiep-Hioup encouragea ses partenaires à corser encore leur pantomime et elle-même redoubla de laisser-aller; elle gigottait, se pâmait, se renversait entre les bras des marouffes, roulait des yeux hébétés; puis, après une prostration, se dégageait brusquement, galvanisée, se tortillant comme une pouliche en folie.

Echauffé par plusieurs gouttes de genièvre qu'il avait sifflées coup sur coup, pour noyer ses derniers scrupules, Jakkè profita d'une pause, écarta les regardants, marcha délibérément sur Hiep-Hioup et d'une voix qui démentait l'assurance de sa démarche, il lui demanda la première polka.

Dans la salle on se trémoussa; on salua ce scandale par d'ironiques bravos. Jamais à la kermesse, en présence des honnêtes filles du village, un gars qui se respectait n'aurait engagé cette perdue. Et voilà que Jakkè Overmaat, le garde des comtes de Thyme, convoité par plus d'une de ces héritières, s'oubliait, se ravalait à ce point! Pas une protestation ne s'éleva. Mais quel anathème dans ces trépignements et ces vivats féroces de la galerie!

Jakkè n'entendait point le tolle. Déjà, il faisait tourner Hiep-Hioup. Lui, pantelant, ravi, se croyant élu pour du bon; elle, triomphante mais implacable, heureuse de l'esclandre, savourant la stupeur des honnêtes gens, l'affront infligé aux filles à marier, enchantée surtout de la chute de ces orgueilleux Overmaat.

Aussi se montra-t-elle presque aimable pour le vaincu. La danse finie, elle accepta de boire à son verre. Pour la valse suivante elle lui donna la préférence sur le plus irrésistible des polissons de tout à l'heure. Toutefois, elle se fit un plaisir cruel de ne pas négliger complètement ces boute-en-train; elle força Jakkè de s'entendre avec eux; ils lui cédèrent leur tour de danse pour quelques verres de bière, pris, en trinquant fraternellement, sur le comptoir. Enfin, elle se fit prier et supplier, avant de lui permettre de la reconduire.

En route, dès qu'ils se trouvèrent assez loin de la salle de bal, il voulut l'embrasser et la lutiner à son tour. La nuit de juillet dans laquelle les meules de foin exhalaient leurs senteurs poivrées, aiguillonnait son morne désir. Hiep-Hioup lui donna sur les doigts et, comme il continuait de la chiffonner, elle le souffleta.

— Tu te laisses bien toucher par les autres, des pouilleux, des crapules!  
Il les énumérait avec jalousie.

— Raison de plus pour te tenir à distance. Je les console, ils n'ont que moi. Toi, tu pourrais les avoir toutes; toutes celles qui leur crachent dessus et leur tournent le dos.... Eh bien, au contraire, moi j'en veux de ces gaillards, et ne veux pas de leurs tourmenteurs, et ne te prendrai jamais, entends-tu bien? Je me régale de ces pauvres bougres; et toi, leur ennemi, tu me dégoûtes!

Alors il changea de tactique, s'abaissa jusqu'à mêler son cœur à cette aberration charnelle. Il s'offrait de l'aimer toujours. Il lui procurerait un logis plus décent et pourvoirait à son existence. Elle serait heureuse, elle verrait.... Pourquoi n'essayait-elle pas? Plus il se montrait tendre, plus elle ricanait.

On avait dû les suivre, on les épiait, car lorsqu'il élevait la voix, des

rires mal étouffés et des chuchotements moqueurs faisaient écho, dans les taillis, à l'hilarité de la coquine.

Ils approchaient de la mesure de Hiep-Hioup. Et Jakkè, le cœur serré, la sève en ébullition, voyait ses chances diminuer à chaque pas, et cette occasion tant attendue lui échapper.

Brusquement il empoigna Hiep-Hioup, la coucha par terre. Elle appela au secours, mais sans trahir beaucoup d'alarme. Ses trois suppôts du bal débouchèrent des taillis, agrippèrent le galant et le maintinrent tandis que la gaupe se relevait. Comme il se débattait ils le daubèrent ; il écumait comme un épileptique ; ils finirent par l'assommer et le rouler, sans connaissance, au fond d'un fossé.

Sorti de son évanouissement et parvenu à se débarrasser, il entendit les voix railleuses de la rosse et de ses rossards qui se perdaient au loin. Ils accompagnaient Hiep-Hioup dans son bouge dont on voyait rougeoier les lucarnes à travers les arbres. Un instant il songea à les poursuivre, à les rejoindre dans leur repaire, mais démoli, maltraité comme il l'était, comment recommencer cette lutte inégale ? Ils l'auraient achevé.

Il se résigna donc à rentrer. Au *Boschhof* aussi il y avait encore de la lumière. Il poussa la porte de la grande chambre. Sa mère veillait, assise dans un fauteuil, auprès de l'âtre éteint, frileuse malgré cette étouffante nuit de juillet. On l'avait avertie du scandale. Pourtant elle ne s'attendait pas à cette apparition atroce. Jakkè, sans casquette, le sarrau déchiré, le pantalon presque arraché du corps, meurtri, sanglant, boueux, ignoble : l'image de la crapule et du déshonneur. On lui avait dit le mal, elle se trouvait en présence du pire. Le coupable lut l'angoisse, le reproche, l'horreur dans les yeux de la pauvre femme. Il n'osa pas approcher, se retira sans mot dire, et alla s'effondrer dans le fenil, en sanglotant de rage et de douleur.

C'en était fait. Il ne devait plus se relever. L'aveu de son mal lui avait coûté ; mais à présent qu'on savait toute son abjection, il se trouva presque heureux de ne plus rien avoir à cacher.

Sa mère ne lui fit point de reproche et il ne provoqua aucune explication, convaincu que les meilleures et les plus saines raisons ne parviendraient pas à le sauver.

Il retourna lâchement auprès de celle qui avait failli le faire massacrer mais n'en obtint rien de plus que la première fois. Il revint à la charge, l'importuna de ses attentions ; mais loin de se laisser fléchir, elle redoubla de cruauté.

Pour la mère Overmaat, la déchéance de Jakkè était tellement inexplic-



cable qu'elle ne pouvait admettre que cette honteuse affection eût été inspirée à l'honnête garçon sans le secours d'un maléfice.

Inquiète non seulement pour la position de son enfant mais encore pour sa santé, elle se résigna à faire une démarche pénible. A l'insu de son fils elle se rendit, elle, fermière honnête et considérée, chez ces étrangères de malheur, chez ces voleuses et ces sorcières, et les supplia, la mère et la fille, de retirer le sort jeté sur son pauvre garçon. Les deux coquines, la vieille et la jeune, toujours de connivence, feignirent une violente colère d'être prises pour des associées du diable, et congédièrent la veuve Overmaat en lui conseillant d'envoyer son fils à Gheel. En sortant de cette mesure, le cœur saignant, persuadée de plus en plus des pratiques infernales de ces femmes, elle rêva un instant de les enfumer et de les brûler dans leur taudis.

A quelques mois de là, le malheur redouté par la mère arriva. Après plusieurs avertissements et sur les dénonciations répétées des gens du pays, le comte de Thyme se décidait à donner congé aux Overmaat et à retirer à Jakkè la surveillance de ses domaines. Il leur accordait jusqu'au prochain terme pour trouver un autre logis.

Mais cette éviction n'était plus qu'un malheur secondaire. Les Overmaat n'avaient pas à craindre de se trouver sur la paille le jour où « leur seigneur » leur retirait sa confiance. L'état de son fils alarmait autrement la digne femme ! Il dépérissait de jour en jour, perdait l'appétit, dégoûté de toute occupation, toujours plongé dans ses rêveries malsaines. Alors la mère qui n'avait que cet enfant, eut recours à un sacrifice suprême : « Eh bien, dit-elle un jour au malade, un moyen nous reste de te guérir et de désarmer celle qui te tue lentement... Comme il nous faudra quitter cette ferme dans quelques mois, cette ferme où tous les Overmaat naissent et mouraient depuis tant d'années, mieux vaut nous fixer dans un autre pays... Tu guériras, tu es jeune encore, tu travailleras et ne seras pas même forcé d'entamer ton héritage. S'il te faut *cette femme* à toute force, épouse-la. Elle s'amendera peut-être ; puis on ne les connaît pas hors d'ici... Moi j'en mourrai ; mais tu vivras, mon Jakkè, et il faut que tu vives... »

Jakkè remercia à peine la sainte femme. Déjà il volait à la recherche de Hiep-Hioup. Ah ! cette fois, elle l'écouterait ! Il la rencontra trôlant par la campagne. Elle reçut cette proposition inouïe sans broncher. Son visage blafard exprimait à peine une joie équivoque. Lorsque le pauvre garçon eût cessé de parler, elle le regarda quelques secondes, puis elle éclata de son rire de taupe rageuse et claqua des doigts en poussant son fameux : « Hiep-Hioup ! »

Et comme il la conjurait, elle se fit un porte-voix de ses mains et clama :  
« Hé, vous autres, approchez, entendez ce que me veut celui-ci ! »

Les tâcherons qui retournaient la terre à quelques mètres de là, délaissèrent leurs herses et leurs bêches et accoururent, affriandés :

— Non, vous ne savez pas ce que Jakkè Overmaat me propose très sérieusement. Sa main ! Entendez-vous ? Sa main ! Je n'ai qu'à dire oui, pour être sa femme. Moi Hiep-Hioup, la vagabonde, la fille de la jeteuse de sorts, la perdue, le rebut du village, la paillasse des braconniers et des rôdeurs de frontières !

Et comme les autres interrogeaient Jakkè d'un air apitoyé, le temps de rire de sa folie étant passé, pour tous, sauf pour l'implacable Hiep-Hioup, il hocha la tête, tout piteux, confirmant ce que la diablesse venait de publier.

— Dites, est-ce assez sale, est-ce assez vil ? continua Hiep-Hioup. Eh bien je serai plus propre que lui, moi ! Et s'il veut de moi pour épouse, je persiste à ne pas vouloir de lui, pas même pour mari, pas même pendant un jour, dût-il même crever et me débarrasser de sa personne, sur l'heure, après la bénédiction du curé ! »

Tous se taisaient consternés, partagés entre de l'horreur pour la méchanceté de cette gale et de l'estime pour son désintéressement, ne sachant au juste quel était en ce moment le plus fou des deux, de celui qui recherchait cette ribaude, ou de la rien-du-tout qui refusait ce parti inespéré.

Alors, pour mieux accentuer son refus, avisant dans le groupe des laboureurs interloqués, un gamin de mine copieuse, un petit vacher, une graine de réfractaire, en manches de chemise, la culotte rapiécée et mal soutenue par une ombre de bretelle, elle lui sauta au cou, l'embrassa à pleines lèvres, puis se retournant vers Jakkè :

— Tiens, regarde..., plutôt que d'être ton épousée !...

En voyant chanceler Jakkè, deux des manouvriers le prirent chacun par un bras et le ramenèrent au *Boschhof*. Il s'était laissé faire, comme un qui vient de tomber du haut mal et qui ne sait pas trop ce qu'il lui arrive. On dut le coucher, il tremblait la fièvre et délirait. Sa mère le veilla trois jours et trois nuits. Le quatrième soir, comme il dormait bien, sans crier et sans se débattre, la pauvre femme, cédant à la fatigue, s'était assoupie à son tour dans l'alcôve contiguë à la sienne. Il se réveilla, consulta l'horloge et comme elle marquait quatre heures, c'est-à-dire l'heure de sa ronde habituelle, il s'habilla en tapinois de peur d'éveiller sa mère, décrocha son fusil chargé, et sortit, presque dispos, ce qui s'était passé ne lui laissant pas même, sous le crâne, le souvenir confus d'un cauchemar.

Cependant, à mesure qu'il s'engageait dans les sapinières, sous l'influence de cette brise presque froide qui précède la pointe du jour, et qui donne tant de lucidité à la mémoire, l'image de Hiep-Hioup se levait dans le crépuscule de son esprit. Cette image montait et grossissait comme là-bas à l'horizon, derrière des nuées légères, le disque rouge du soleil. Et il se rappelait bien des phases de son désolant amour, mais les plus lointaines, pas celles des derniers jours, pas les émotions qui l'avaient jeté sur le flanc. Il se rapprochait cependant des scènes récentes. Il allait se souvenir de la conversation avec sa mère, du consentement accordé à son mariage, de sa suprême démarche auprès de Hiep-Hioup...

Et sa vaillance ressuscitée à l'atmosphère guillerette et saine de l'aube, diminuait, à présent, à chaque pas...

Un froissement prolongé de branches et de broussailles... Quelque braconnier sans doute. Il redressa son arme, épaula, marcha dans la direction d'où venait la rumeur.

Deux ombres sortirent d'un fourré et galopèrent pour prendre le large. Dans l'individu mal rhabillé qui détalait à toutes jambes, le garde reconnut le petit vacher, le dernier favori de Hiep-Hioup. Avant de la voir, il savait quelle était la seconde ombre...

Et maintenant il se rappelait tout...

— Halte! râla-t-il.

Quoique le gamin eût une forte avance sur sa compagne :

— Dépêche, petiot! cria-t-elle, ne craignant que pour lui.

Elle-même, s'exposait, prenait son temps.

Elle se retourna, tordit d'une main, pour la réunir en torsade, sa longue chevelure de jais qui lui battait les hanches; releva de l'autre main son corsage dégrafé. Jakkè entrevoyait son sein brun et irritant.

Les yeux humides, mal réveillée de la volupté, elle était cruelle et désirable.

Jakkè en oubliait le fuyard. D'ailleurs, sa première balle ne l'atteindrait plus.

Alors, rassurée, capable de dévouement pour le galopin vicieux ramassé au bord d'un champ, mais éternellement mauvaise pour le garde, elle éclata de ce rire que Jakkè ne connaissait que trop. Il tira.

Elle riait encore, en tombant, un trou sous la mamelle gauche.

Hiep !.....

Hioup ! lui resta dans la gorge.

GEORGES EEKHOUD.

## LE BAISER



ayant assisté à toutes les représentations données au théâtre du Parc par la troupe du Théâtre Libre, nous sommes parvenus à reconstituer toute une scène du *Baiser*, l'exquise pièce INÉDITE de Théodore de Banville. Le maître nous pardonnera ce vol de... mémoire, en sachant combien ce fragment de son chef d'œuvre sera apprécié de notre public lettré.

Pierrot vient de donner à Urgèle le baiser qui lui rend la jeunesse et la beauté :

PIERROT

*Terre et Cieux! Quelle est cette métamorphose  
O doux cheveux! regards chatoyants! Bouche rose!  
Oh! comme tu fis bien d'avoir demandé mon  
Baiser! dis-moi, qui donc es-tu, joli démon,  
Belle reine, de feux et de perles coiffée,  
Étoile, rayon, fleur, astre?*

URGÈLE

*Je suis la fée  
Urgèle. Un enchanteur, qui me faisait la cour,  
Pour me punir d'avoir dédaigné son amour,  
M'avait ainsi changée en une affreuse vieille.  
Mais je renais avec ma beauté. Je m'éveille.  
Oui, le prodige si follement amer, si  
Cruel, n'existe plus; et je te dis merci.  
Papillon, ma prison funèbre se déchire,  
Je ne suis plus que joie, orgueil, espoir, sourire;  
Car sur la verte mousse et dans ces bois épars,  
Ton baiser m'a rendu la jeunesse, et je pars!*

PIERROT

*Vous me remerciez, madame! c'est je pense,  
Faire un gros sacrifice, et vous mettre en dépense.  
Et... vous partez? Comment avez-vous dit cela?  
Donc, après que sur vous Jouveuce ruissela,*

*Vous partez ! ah rions de cette moquerie.  
Ce serait de la pure et simple escroquerie,  
Bref, un de ces vols qui, dans les grands magasins  
Du Louvre, font dresser l'oreille aux argousins,  
Une fraude à coup sûr très intentionnelle,  
Qui vous mènerait droit en correctionnelle !  
« Je pars ! » — Et vous croyez que je serais content !  
Non, j'ai fourni, Madame, un bon baiser comptant,  
La dette est claire. Elle eût semblé même évidente  
Au siècle qui chanta Béatrix — et vit Dante !  
Ma créance est liquide, et pour que vous puissiez  
Me payer, j'enverrai, s'il le faut, les huissiers.  
J'ai droit au baiser. — Là, ne prenez pas la fuite,  
Madame ! — non pas fin courant, mais tout de suite.*

URGÈLE

*Si ce n'est que cela qu'il faut pour t'apaiser,  
Bon Pierrot, je veux bien te rendre ton baiser.*

PIERROT

*Un baiser ! c'est assez pour ma chienne de face !  
Et que voulez-vous donc, madame, que j'en fasse ?  
Allez au désert fauve, et faites lui cadeau,  
Pour rafraîchir son sable en feu, d'un verre d'eau,  
Et quand Rothschild, qui peut acheter la Grande-Ourse,  
Plongeant dans le grand flot que l'on nomme : la Bourse,  
De cet Océan d'or, explore les dessous,  
Désintéressez-le, madame, avec deux sous !  
Demandez aux brillants auteurs, Alphonse, Emile,  
S'ils se contenteraient de se vendre à vingt-mille,  
Offrez du sucre aux loups pour les apprivoiser,  
Mais ne me parlez pas, Madame, d'un baiser !  
Car j'ai trop faim, depuis votre métempsycose,  
Pour me rassasier avec si peu de chose.*

URGÈLE (s'assied)

*Enfin, que veux-tu donc ?*

PIERROT

*Tout.*

URGÈLE

*Excusez du peu !*

PIERROT

*Un hydre a son logis dans ma poitrine en feu.  
Oui, je veux tout, je veux tes bras, tes yeux, tes lèvres,  
Tous les biens, tous les chers trésors dont tu me sèvres !  
Oui, tout... et le reste. Il s'agit bien d'un baiser !  
Mon innocence enfin commence à me peser,  
Et, pour être Pierrot, je n'en suis pas moins homme,  
Là, sur quelque pommier doit mûrir une pomme !  
J'y veux mordre.*

URGÈLE

*Oh! tout beau! que fait là votre main?*

PIERROT

*Je tâte votre habit; l'étoffe en est...*

URGÈLE (se lève)

*Demain*

*Nous causerons*

PIERROT

*Demain? Non. Seul avec tes charmes.  
Je brûle. Ce grand bois est exempt de gendarmes.  
Nous avons des bosquets exprès pour nous enclos,  
Et ce toit de feuillage étouffe les sanglots.  
Je baiserais vos bras, malgré votre sourire,  
Madame, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.  
C'est l'instant de te prendre et de te posséder.  
Et, s'il faut parler franc, je désire broder  
Des variations nombreuses sur ce thème.  
Viens.*

URGÈLE

*Écoutez, Pierrot, je sens que je vous aime.*

.....

THÉODORE DE BANVILLE.



## BONHEUR CRUEL

*Chère âme, ton baiser m'afflige quelquefois  
Jusqu'aux pleurs, et l'ivresse ineffable, l'ivresse  
Qui s'exhale du vin puissant de ta caresse,  
Du silence de ton regard et de ta voix,  
M'accable d'une angoisse immense, et ni ta bouche  
Si maternelle à la souffrance, ni tes mains  
Paresseuses qui font neiger de blancs jasmins  
Sur le lion blessé de mon orgueil farouche,  
Ni rien de ton amour plus profond que la mer  
Ne pourrait dans la paix de sa houle infinie  
Adoucir le tourment de ma lente agonie  
Qui descend sur ses flots comme un soleil amer;  
Et mon sang pleure et songe en ses veines lassées  
Que nous avons tué l'espoir, que tout est su,  
Que tout est vu, tout est prévu, qu'il est déçu  
Le désir d'un bonheur nouveau, que nos pensées  
Ne pourront plus jamais s'être vierges, que rien  
Ne fera refleurir dans nos veilles funèbres  
La rose de l'énigme et le lys des ténèbres,  
Et je te pleure, et je nous pleure, et je sais bien,  
Toi mon dernier calice et ma douleur suprême!  
Que je ne pourrais pas t'aimer mieux, ni plus fort,  
Que notre fier bonheur est pur comme la mort,  
Que tu le sais, que tu m'aimes et que je t'aime,  
Et c'est pourquoi je souffre, et pourquoi, le cœur las,  
Solitaire, et buvant ma soif inassouvie,  
Je me meurs, transpercé par l'impossible envie  
D'un sacrifice obscur que tu ne prévois pas!*

ALBERT GIRAUD.

---

NOTES ET SILHOUETTES (1)

VILLIERS DE L'ISLE ADAM

Two things are invariably required, — first, some amount of complexity or, more properly, of adaptation; and secondly, some amount of suggestiveness, some under current, however indefinite, of meaning.

EDGAR ALLAN POE. — *Philosophy of composition.*



Il arrive aux imbéciles les plus absolus de proférer par d'inexplicables hasards, de décisives paroles. C'est ainsi que l'encombrant Polonais, qui étale en la REVUE INDÉPENDANTE une cuistrerie d'autant plus redoutable qu'elle se dissimule sous des allures vaguement spirituelles, l'augural ciron de lettres qui, chaque mois avec une impertubable gravité, révèle de veules opinions sur tous les livres parus, le même qui grotesquement vulgarise Mallarmé et médite de Dostoïevsky et de Baudelaire, a eu, à propos de Villiers un mot d'une rare justesse : un PRINCE, a-t-il dit. Et ainsi, avec une concision louable, fut défini l'admirable écrivain, et plus encore, fut, nettement, caractérisé l'homme. Cela m'apparut violemment quand j'eus l'honneur d'être reçu par Villiers.

Léon Bloy, le pamphlétaire sauvage au style merveilleux, le farouche imprécateur dont on a dit qu'il ciselait ses crachats, était mon introducteur. Montée rapide de quatre étages au moins, si pas plus, dans une maison misérable, rue Pigalle. La gêne de petits ménages bourgeois devinée derrière des portes sales. Nous arrivâmes essoufflés. Au seuil, un mot de Villiers s'excusant de devoir s'absenter. Bloy me tendit le papier, avec un sourire désappointé : — « Un autographe ! » Et avant de reprendre notre course en l'interminable escalier, nous nous arrêtons à causer, regardant par la fenêtre, la cour, béant comme un puits jaune, moi stupéfait de ce que Villiers pût habiter un aussi lamentable réduit, Bloy vociférant contre cette blasphématoire platitude des contemporains, quand, par la porte entrebâillée, se montra une tête inquiète et curieuse. C'était Villiers, occupé à sa toilette, et qui nous fit entrer.

Le logis était plus glacial encore et plus nu que je ne l'avais pressenti.

---

(1) Voir dans L'ARTISTE : J. K. Huysmans.

Un lit dans un coin, un pupitre avec des journaux épars, une dizaine de livres au plus, trois chaises et une table. Aux murs, la symétrie fripée d'une banale tapisserie, pas une gravure, pas un tableau. Pas un bibelot, pas un souvenir de luxe qui pût distraire et réjouir le regard. Une chambre d'étudiant, une chambre de pauvre. Je me souviendrai toujours d'avoir aperçu sur le lit un pardessus mastic dont une large tache déshonorait l'élégance. Et ce futile détail révélait tant d'infortune, un dénûment si lassé que j'en eus le cœur serré. Indignation et colère contre Paris : Huysmans scribe en un ministère et Villiers ici ; vraiment la France est douce à ses grands écrivains !

Mais pourquoi s'obstinent-ils aussi, ces naïfs presque héroïques, à vouloir rester des artistes purs, à ne descendre à aucune des manœuvres viles mais indispensables, qui font les succès d'argent ! A quoi bon cet isolement fier et cette hypertrophie de dignité, si méprisante pour les autres ? Ne voit-on pas Zola convertir en beaux écus inodores les grossières curiosités de la foule, et Daudet exploiter, à en faire pâlir Ohnet, la bassesse bourgeoise, avec son TARTARIN, si spirituel, n'est-ce pas, Môssieu ! et si commercialement beau ! et Maupassant, et Mendès, et tant d'autres estimables mercantis de la plume !

Villiers, ce jour-là, était triste et découragé. D'ordinaire, sa particulière philosophie et une heureuse disposition d'esprit lui font supporter allègrement les duretés de sa destinée. Optimiste et chimérique, il s'environne de projets somptueux et fantasques. Aujourd'hui peut être mauvais mais, demain ? — Demain, c'est l'imprévu, toutes les chances possibles, l'éditeur inespéré venant s'agenouiller pour lui demander ses manuscrits, c'est la fortune, la bruyante gloire, le triomphe enivrant, la justice peut-être. Et les désillusions peuvent s'amasser, il se console vite, confiant dans l'à-venir meilleur et d'autant plus proche que voici plus longtemps qu'il tarde.

Assez grand, la stature nerveuse et svelte, il enveloppait son corps maigri en une piteuse robe de chambre, et le désespoir courbait sa tête énergique et fière malgré tout. Son visage dolent et marqué de rides, aux traits fins, s'encadrait dans de longs cheveux grisonnants. La moustache s'arquait aristocratiquement au dessus de la bouche dédaigneuse un peu, au sourire amer, et l'œil, par instants, étincelait comme pour des despotismes. Au cours de la causerie, il s'excusa de la détresse de sa mise et, avec une charmante coquetterie : « Oh ! je puis encore être beaucoup mieux que cela ! » Tel quel, je le trouvai superbe et sentis alors combien c'était, exactement, un prince. Il avait en cette adversité, je ne sais quelle native simplicité hautaine,

une aisance élégante de grand seigneur, une sûreté de gestes nobles, une rythmique allure de créature de race, dont ses portraits ne donnent point l'idée. Ceux d'AKEDYSSÉRIL et des ÉCRITS POUR L'ART lui font une apparence de ténor de province, à cent lieues du réel. Une caricature publiée chez Vanier, avec une notice de Paul Verlaine (1) me le rappelle mieux.

Peu à peu Villiers sortit de son chagrin et nous conta de longues histoires. L'exquis conteur ! Une langue pure et claire, des phrases admirablement déroulées comme en ses livres, et dites ! oh ! dites ! avec un charme, une finesse, une couleur extraordinaires. — L'on parla de Shakespeare, de son esprit, nié par Bloy, et Villiers s'animait, récitait des morceaux entiers, Thersite et Falstaff, mimant, accentuant, donnant au poète aimé toutes ses valeurs. — L'on parla de Wagner de cet art prodigieux qui devait résister même à l'admiration des masses, de la WALKYRIE qui venait d'être jouée à Bruxelles, et de LOHENGRIN qu'une cabale inepte venait d'étouffer à Paris : l'apparition de Brünnhilde, l'adieu de Wotan, et le Cygne et le Graal ! Et les MAITRES CHANTEURS, et ces sommets perdus : TRISTAN et PARSIFAL ! Il exultait, fredonnait, se réjouissait à nous dire son culte pour Wagner, son admiration dévote, avec des souvenirs, des anecdotes, et par instants, fuyant, comme à tire d'aile, en des digressions envolées d'une ampleur ! Sur une question de Bloy, il fit de PARSIFAL, une éblouissante paraphrase, avec de l'or, de l'encens, du rêve, la solennité des cathédrales, le mysticisme splendide, la profondeur des symboles ! — Et je lui parlai de ses livres. Je vis en ses yeux un éclair de joie, un attendrissement furtif, quand je lui citai des vers de ses PREMIÈRES POÉSIES et de pièces ignorées que seuls connaissent les bibliophiles. Alors, avec une expansion charmante, il s'apprécia lui-même, dit sa façon de travailler, presque toujours sur les épreuves, au grand désespoir des éditeurs ! Il exposa des projets de livres, lut d'une manière inoubliable et tragique l'horrible scène qui termine *Claire Lenoir*, puis avec une évocative précision de détails, rappela l'histoire étonnante de Raymond Lulle, dont il voulait faire une nouvelle, cette rencontre dans la cathédrale, le soir, avec la signora Ambrosia qui découvre au poursuivant son sein rongé d'un cancer !

Je lui dis combien il était aimé et vénéré du petit groupe fervent d'art en Belgique. Il connaissait la plupart d'entre nous, s'intéressait à nos revues, à notre agitation qui lui paraissait plus curieuse qu'aucune à Paris,

---

(1) LES HOMMES D'AUJOURD'HUI, n° 258. Paris, Vanier.

la grande cité où les lettres agonisent dans l'indifférence et le mépris. Il projetait de venir donner des conférences à Bruxelles et il eut une question bien naïve : « Vous avez un Roi, là-bas, une cour, on fait fête aux artistes, sans doute? » C'était ignorer que notre monarchie est aussi prudhommesquement constitutionnelle que possible, et qu'il n'y a point ici de grands seigneurs, aimant et protégeant les gens de lettres, et accueillant Villiers pour son génie, pas plus que de nobles assez nobles pour comprendre encore l'honneur de recevoir un de Villiers de l'Isle-Adam!

— Mais qu'il vienne, quand même! Ses dons séducteurs de diction lui conquerront vite le public et nous sommes assez de jeunes pour lui faire une suite de pages respectueux. Vraiment, si, au lieu de tous les gâteaux de France et d'ailleurs que nous exhibent les Cercles littéraires, s'ils se décidaient, oh! une seule fois, à nous convier à une fête d'art?

Villiers avait dix-neuf ans quand parut son volume de début, PREMIÈRES POÉSIES (1). Ce livre, joliment imprimé, est à présent une rareté bibliographique. Il est dédié à Alfred de Vigny et sursaturé de romantisme. Rien n'y révèle le Villiers des CONTES CRUELS, et ce ne sont guère que des imitations, parfois heureuses, des grands poètes romantiques, surtout Hugo et Musset. Les titres seuls des pièces l'indiquent déjà : *Barcarolle, Chanson arabe, Une bouteille de vin d'Espagne, Prière indienne, Guitare, Zaïra, Hermosa, les Préludes*, etc. C'est peu original et sans grande valeur. Citons parmi les meilleurs, ces vers qui, en ce volume, ont l'inattendu d'un crucifiement gothique :

*Et cloué sur sa croix, il regardait la terre...  
Pensif, il contemplait la vie et la lumière;  
Sa mère qui pleurait en bas, sur une pierre;  
Les moissons qui brillaient, les oiseaux qui chantaient.  
Penché sur la nature insondable et superbe  
Il vit sous les palmiers, parmi les fleurs, dans l'herbe,  
Les petits enfants qui jouaient.*

*Et tout était heureux, tout, même les esclaves.  
Il leva vers la mort ses beaux yeux bleus et graves.  
Les deux voleurs luttèrent, secouant leurs entraves;  
L'heure sourde passa sans bruit dans l'infini,  
Alors il inclina son front sur sa poitrine  
Et cria d'une voix expirante et divine :  
« Héli ! Lamma Sabactanni ! »*

---

(1) PREMIÈRES POÉSIES, 1856-1858. Lyon, 1859, chez Sheuring. Imprimé par Perrin. 180 pages.

*Soudain le jour tomba sous un flot de ténèbres,  
Les trois gibets, tremblants sous leurs fardeaux funèbres,  
Craquaient dans l'ombre au vent. Sur ses vagues regards,  
L'Agonie étendait ses mains ensanglantées;  
Sur la colline, où les trois croix étaient plantées,  
Une tueur ombrait de teintes argentées  
Les trois crucifiés blafards !*

*..... Sur les sphères d'azur que la lumière embrase  
Les séraphins penchés, ensevelis d'extase,  
De leurs âmes d'amour étoilaient les autels ;  
Et leur vue apaisa les anges des ruines,  
Et les sombres accords de leurs lyres divines  
Accompagnaient le nom du couronné d'épines  
Dans leurs cantiques immortels.*

Plus tard, vers 1865, parurent successivement ISIS, la première partie d'un roman philosophique jusqu'à ce jour inachevé, ELEN et MORGANE, deux drames, tous introuvables aujourd'hui en librairie. Paul Verlaine en dit : — ELEN, un drame d'amour exquis et sombre dont il faudrait citer le magnifique rêve d'opium. Le lecteur, après avoir pris connaissance de ce fragment pourrait comprendre à quel *écrivain* de race et de taille on a affaire quand on visite ce *poète* absolu. Car poète, bien qu'ayant écrit relativement peu de vers, il l'est plus certainement qu'aucun de cette époque-ci, ou tout au moins autant que les plus vraiment poètes du siècle. Du poète, il a la sensibilité, la vibration, l'éclair, il en a aussi la langue au suprême degré, sonore et riche et disant magnifiquement tout ce qu'il a fallu dire et rien d'autre, puisque du poète il possède encore le bon sens, ce don suprême du poète, le bon sens, le vrai ! le tact et la mesure dans les deux sens qui n'en font qu'un... — MORGANE, un drame plus beau peut être encore qu'ELEN, profond et noir, avec des splendeurs. La cour de Naples, de Nelson et de Caroline y déploie ses intrigues sanglantes, ses terribles passions, son luxe et son mystère. La charmante et perverse figure d'Emma Lyonna pénètre l'action d'un frisson saphique tout nouveau depuis Shakespeare au théâtre. LA RÉVOLTE, absurdement tombée en 1869 au Vaudeville, LE NOUVEAU MONDE, que jouèrent naguère les Nations, aux applaudissements de l'élite, deux essais miraculeux, complètent, avec AXEL, dont les fragments publiés pronostiquent un immense succès définitif, le théâtre de Villiers, qui a toute une série dramatique en gestation, pour notre bonheur et l'honneur éternel des Lettres.

Il convenait de rappeler ces premières œuvres. Mais ce sont surtout les



volumes publiés depuis quelques années qui ont valu à Villiers la haute estime des lettrés et lui ont assuré, chez les délicats au moins, l'une des premières places des lettres françaises. Le grand public ne connaît pas encore Villiers ; peut-être même ignorera-t-il toujours son génie subtil et supérieur.

Villiers est l'une des plus fortes originalités de l'époque actuelle. Il a su non seulement se créer une forme personnelle, mais en outre, il a une très spéciale compréhension de la vie ; et, de l'ensemble de ses livres se dégage une philosophie sans règles précises, mais très particulière et saisissante. Huysmans, surtout artiste, fait des livres pour écrire d'admirables phrases ; Villiers, surtout penseur, en fait pour démontrer des vérités ou des erreurs ; mais tant sont, en définitive, inséparables l'Idée et la Forme, il arrive que Huysmans sous ses phrases ciselées, cèle un pessimisme redoutable, et que Villiers habille ses préoccupations métaphysiques de la plus opulente parure.

Le style d'or de Villiers vaut surtout par la richesse et l'harmonie. Il n'a point, comme celui de Huysmans, le sens aigu de l'épithète et de l'adjectif bizarre. Mais il se déroule avec une majesté et une ampleur souveraines, chatoyant et doux comme du velours, presque classique par le balancement rythmé et ordonnancé de ses périodes. Villiers a trouvé un tour de phrase qui lui appartient à lui seul, une phrase large et solennelle, dans laquelle viennent se fondre de petites phrases adventives, et qui s'avance alors splendide, comme un fleuve gonflé d'affluents et chargé d'images, vers la mer.

Telles, par exemple, les finales de *Impatience de la foule*, et du *Droit du passé*. C'est essentiellement du Villiers, et je ne sais rien de plus beau en prose française.

Ample et musical toujours, le style de Villiers reste aussi invariablement aristocratique. Jamais il ne descend aux expressions familières et triviales ; jamais sa hautaine distinction ne s'encanaille dans une audace ou dans une modernité. Surtout descripteur, il n'est pas apte à noter les multiples traits d'un caractère ou d'un esprit ; tous les personnages de Villiers sont généralement fort peu compliqués et n'ont que la fugitive apparence nécessaire à la brève action dans laquelle ils évoluent. Dès que l'histoire s'allonge, on sent tout ce qu'ils ont d'abstrait et de conventionnel : *Edison* et *Tribulat*, par exemple. Et dans les spectacles à décrire, le *Prince* choisira spécialement ceux mystérieux ou éblouissants. Et logiquement, pour satisfaire ce désir, il devra s'évader du monde contemporain, errer dans les fourrés de l'histoire, dans l'antiquité lointaine, comme le fit Flaubert, ou dans les pays fabuleux de l'Inde et de l'Orient. Quand il parlera des choses modernes, ce

sera avec un âpre dédain et pour les bafouer. — Ainsi, les seuls mots préférés, le style reflétant l'homme, entraînent le choix des sujets et déterminent les caractéristiques principales du talent.

Une autre particularité du style de Villiers, révélatrice aussi de plus d'une tendance de son esprit, c'est l'épigraphe. Vieille habitude perdue et charmante, si légitime surtout dans des œuvres courtes et suggestives, Villiers a été l'un des premiers à la recommencer. Toutes ses nouvelles, tous ses chapitres, sont ainsi ornés d'une épigraphe, soigneusement cueillie du milieu d'une érudition vaste, étincelant comme une lumière qui annonce, éclaire, et environne de rêve, l'œuvre, en avivant l'accent comme une mouche noire sur la joue d'une marquise. Curieuse serait la liste de celles employées par Villiers, empruntées à Shakespeare, à Goethe, à Baudelaire, à Poë, aux pères de l'église et maintes fois s'attesterait sa philosophie idéaliste. La parole de Hamlet lui est favorite : « Il n'y a plus de choses au ciel et sur la terre, Horatio, que n'en contient toute votre philosophie ». Et les âmes éprises de mystère et d'inconnu, l'ont comme lui, souvent répétée.

S'il fallait chercher de quelle famille artistique est Villiers, je le rapprocherais, comme écrivain, de Flaubert, et d'Edgar Poë, comme esprit. Comme Flaubert, Villiers a l'amour des spectacles magnifiques, rayonnant de lumières, où triomphent les étoffes rares, les pierres précieuses, les architectures grandioses, et a réussi des descriptions d'une opulence incomparable. Que mettre au dessus de *l'Annonciateur*? (1) L'auteur de SALAMMBÔ même n'a pas été plus loin. Est-il de plus éclatante et plus sonore énumération : Ils vendent les vins épais et dorés, les esclaves habiles dans l'art de la toilette, la liqueur amère des mandragores du Carmel pour les illusions du désir, les coffrets de bois de camphrier pour serrer les présents, les baumes de Guiléad, les singes, stupeur d'Israël, mais amusement de ses vierges, importés des rives de l'Indus par les flottes de Tadmor, les épices subtiles, etc... Est-il rien de plus éblouissant et de plus fastueux que cette évocation de l'antique Judée, de Sion la prédestinée, endormie sous la solennité des siècles, et de son roi Salomon, le mage perdu en des rêveries sublimes?

Et toute l'orientale splendeur d'*Akédysseril* (2), avec ce début : La ville sainte apparaissait, violette, au fond des brumes d'or... Et plus loin l'arrivée

---

(1) LES CONTES CRUELS. — Paris 1883. C. Lévy.

(2) L'AMOUR SUPRÊME. — Paris 1886. De Brühnhof.

de la reine, sur son éléphant noir : Déjà, dans la haute lueur de l'air, on distinguait la forme de la reine du Habad qui, debout entre les quatre lances de son dais, se détachait mystiquement, blanche en sa robe d'or, sur le disque du soleil... A l'exemple des Dévas sculptés au loin sur le faite des monts du Habad, elle élevait en sa main droite la fleur sceptrale de l'Inde, un lotus d'or mouillé d'une rosée de rubis. Le soir qui l'illuminait, empourprait le grandiose entourage... Le ciel jetait par éclairs, des rougeoiements sur les pointes des ivoires, sur les pierres précieuses des turbans, les fers des haches...

A citer encore, en ce genre, *Vox populi*, un poème en prose d'une perfection absolue, et *Impatience de la foule*, moins coloré peut-être, mais d'une pureté et d'une pondération de lignes dignes d'un marbre grec.

Mais quelle que soit l'analogie de ces descriptions merveilleuses avec celles de Flaubert, il y a toujours chez Villiers une préoccupation spéciale d'au delà, de mystère ou de symbole que nous ne trouvons pas chez Flaubert, plus uniquement peintre et plus constamment parfait. Ainsi, la terrifiante venue d'Azraël, dans *l'Annonciateur*; les yeux magnifiques d'Akédysseril surchargés de rêves et cachant une énigme inaccessible; l'aveugle psalmodiant sa rectification de prophète, dans *Vox populi*; l'atroce méprise du peuple devant l'envoyé de Léonidas, ajoutent toujours à l'opulence du décor des significances obscures et profondes.

C'est, d'ailleurs, la fondamentale tendance de cet esprit, de chercher la suggestivité. En cela il se rapproche de Poë. Beaucoup en France ont, comme lui, subi l'influence du merveilleux poète américain. C'est une chose curieuse et peu remarquée, mais toute la littérature présente, celle des recherches et des fièvres, celle préoccupée d'art exaspéré et d'au delà, celle de mystère et de symbole, porte la marque de Poë. Pour Baudelaire, ce n'est pas contestable et ce n'est pas un blasphème que dire que le meilleur de son génie vient de là. On pourrait le démontrer également pour Stéphane Mallarmé; cet admirable artiste est aussi de la descendance d'Edgar Poë. Mais c'est, chez Villiers surtout, que cette parenté est la plus évidente.

Tous deux se servent de la nouvelle comme la forme où l'effet, dispersé dans un roman, affaibli par le sacrifice nécessaire de l'analyse en un poème, peut-être le plus impressionnant. Même procédé de souligner étrangement certains mots pour les faire apparaître en un relief inattendu. Dès le début, le récit revêt une allure solennelle. Quelque chose de grave se pressent. Et par de vagues indications, des coïncidences, des notations de faits d'autant plus logiquement déduits qu'ils sont plus fantastiques, peu à peu se lève

dans l'âme une inquiétude vague, un frisson devant l'inconnu. Mais tandis que Poë a souvent obtenu cet effet par l'horreur ou l'excentricité, Villiers y arrive par des moyens beaucoup plus simples, et aussi par des narrations moins démonstratives, ce sont des suppositions à peine définies au milieu de faits réels, de petits détails angoissants, des singularités très plausibles, de sorte que l'on se sent tout à coup bouleversé d'effroi, pris de religieuse terreur, comme si, réellement, le souffle d'un esprit venait de vous effleurer, et l'on reste pensif, profondément secoué et méditant, comme si l'abîme de l'incognoscible tout à coup se fût ouvert béant.

Le mystère des existences continuées au delà de la mort, des inexplicables survivances, des lourdes fatalités des choses qui doivent être, des mélancolies désespérées de l'irréparable, de même que Poë l'avait dit dans ces merveilleux contes : *Ligeia*, *Morella*, *la Chute de la maison Usher*, Villiers, également et autrement, l'a dit dans ces chefs d'œuvre : *Véra*, *l'Intersigne*, *le Droit du passé*, dont je ne puis rien citer car nulle phrase n'en est, sans sacrilège, détachable (1).

Mais l'analogie avec Edgar Poë continue. Frères par l'ampleur du rêve et la curiosité de l'étrange, ces deux esprits se ressemblent étonnamment dans leur haine du monde moderne. Ironies féroces et baffouements impitoyables de part et d'autre. On pourrait dire de Villiers tout ce que de Poë dit Charles Baudelaire : Du sein d'un monde goulu, affamé de matérialités, Poë s'est élancé dans les rêves. Etouffé qu'il était par l'atmosphère américaine, il a écrit en tête d'EURÉKA : « J'offre ce livre à ceux qui ont mis leur foi dans les rêves comme dans les seules réalités ! (2) » Il fut donc une admirable protestation ; il la fut et il la fit à sa manière. L'auteur qui dans le *Colloque entre Monos et Una*, lâche à torrents son mépris et son dégoût sur la démocratie, le progrès, et la civilisation, cet auteur est le même qui, pour enlever la crédulité, pour ravir la badauderie des siens, a le plus énergiquement posé la souveraineté humaine et le plus ingénieusement fabriqué les canards les plus flatteurs pour l'orgueil de l'homme moderne. Pris sous ce jour, Poë m'apparaît comme un Ilote qui veut faire rougir son maître (3)... Le lecteur verra de quels termes il se servait pour caractériser

---

(1) Comparer encore des psychologies détraquées et aiguës : *le Démon de la perversité avec le Désir d'être un homme*.

(2) De même Villiers dédie l'EVE FUTURE : aux Rêveurs, aux Railleurs.

(3) Chez Villiers, l'*Affichage céleste*, la *Machine à Gloire*, l'*Analyse chimique du dernier soupir*, le *Traitement du docteur Tristan*, etc., cette phrase, entre cent : Hurrah ! Le progrès nous emporte dans son torrent... Victoire ! Victoire ! la vitesse de notre entraînement prend des proportions de brouillard tellement admirables que c'est à peine si nous avons le loisir de distinguer autre chose que l'extrémité de notre propre nu.

le progrès, cette grande hérésie de la décrépitude. On dirait vraiment, à voir l'ardeur qu'il y dépense, qu'il avait à s'en venger comme d'un embarras public, comme d'un fléau de la rue. Combien eût-il ri, de ce rire méprisant du poète qui ne grossit jamais la grappe des badauds, s'il était tombé sur cette phrase mirifique qui fait rêver aux bouffonnes et volontaires absurdités des paillasses, et que j'ai trouvée se pavanant perfidement dans un journal plus que grave : « Le progrès incessant de la science a permis tout récemment de retrouver le secret perdu et si longtemps cherché de... (feu grégeois, trempe du cuivre, n'importe quoi disparu), dont les applications les plus réussies remontent à une époque barbare et très ancienne... »

Nous retrouvons chez l'écrivain français la même haine acharnée contre la science prétentieuse et téméraire des temps actuels, le même dénigrement sarcastique, la même causticité spirituelle dans des farces énormes. Bien que ce soit là le côté le moins intéressant de son talent, il faut reconnaître que Villiers reste toujours, même en ces railleries, d'une grande élévation et rareté de concepts. Il s'empare d'une banalité quelconque, bout de loi, observation scientifique, article de journal, qu'il met dédaigneusement en épigraphe, et en tire des conséquences stupéfiantes, extraordinaires, avec une clarté flegmatique qui se moque supérieurement. Mais cela a beau être curieux et pris de haut, on en est lassé vite et l'on regrette le grand artiste descripteur et évocatif. La moitié de *L'EVE FUTURE* m'est ainsi gâtée par la vaine préoccupation de rendre plausibles les impossibilités et la manie des minutieuses démonstrations scientifiques. Mais quel émerveillement, quand, en plein dans le Rêve, dialoguent au fond du parc, Hadaly et lord Ewald ! De même après les longueurs de *Claire Lenoir*, quel épouvantement quand l'incroyable vision se découvre en les yeux vitreux de la morte !

En ces œuvres, nées toutes deux d'une pensée méprisante pour la science, et contournées alors en développements imprévus, toutes deux diffuses et mal équilibrées ce qui les empêche d'être des chefs-d'œuvre purs comme les *CONTES CRUELS*, outre les qualités habituelles de splendeur et d'harmonie dans le style, de hauteur et d'ingéniosité dans les aperçus, nous trouvons plus particulièrement, l'exposé de la philosophie de Villiers, pratique dans *L'EVE FUTURE* (1), métaphysique dans *CLAIRE LENOIR* (2). C'est un idéalisme sceptique d'une grande profondeur, rappelant d'audacieuses théories de philosophes allemands.

---

(1) *L'EVE FUTURE*. — Paris 1886. De Brühnof.

(2) *TRIBULAT BONHOMET*. — Paris 1887. Tresse et Stock.

Pour Villiers, toute certitude est dans les Rêves; nous ne connaissons le monde extérieur que par nos sensations et la sensation n'a d'autre véritable réalité que l'idée qu'on en a. L'objet ayant de variables et fuyantes propriétés, plus changeantes encore selon le sujet qui le conçoit, il s'ensuit qu'il n'est, au fond, qu'apparence; que la pensée est tout. La seule chose positive, sérieuse, c'est l'illusion; c'est pour une danseuse qui, en définitive, n'existait pas, que s'est tué l'ami d'Edison; le monde est mené par les fictions. D'où une très particulière compréhension de la vie et de la mort, la prédominance de l'âme, la possibilité de sa continuation dans la ténèbre et de son influence sur les restants; socialement, un hiérarchisme rigoureux, déduit de l'inégalité foncière des intelligences. Qu'on lise, au reste, les discours d'Edison et ceux de Lenoir, ils édifient vertigineusement ces conceptions avec une abondance d'arguments, une plénitude de preuves, une ampleur géniale d'hypothèses, une logique victorieuse, et par des exemples saisissants, des démonstrations sans réplique, telle que la mathématique décomposition de la danseuse, qui vous laissent troublé, hésitant, songeur, les yeux perdus dans la nuit, comme au seuil du mystère!

De cette philosophie et de cette véhémence dégoûtation du monde moderne, est née cette création : Tribulat Bonhomet. Villiers a réussi là un type, qui, irrévocablement, pour les affinis, remplace le trop rudimentaire Joseph Prudhomme. Le bourgeois d'ailleurs, depuis Monnier, a considérablement modifié son extérieur; il n'en est pas devenu moins haïssable, au contraire! A présent, il aime les artistes, le bon docteur *tueur de cygnes!* Il discute littérature et philosophie, vénère la science, se propose à l'admiration de ses illustres contemporains! Oh! hideur — et ils sont légion! hideur de ce monstre pédant et stupide, féroce en sa cruauté, inconscient de son horreur, rayonnant dans sa quiète vanité, si idiotement spirituel, que la Voix attristée renvoie parmi les vivants « afin que votre nombreuse personne inspire, là-bas, quelque-une de ces pages de feu, de honte et de vomissement que, de siècle en siècle, l'un de mes soldats crache, en frémissant, au front de vos congénères! »

Décembre 1887.

JULES DESTRIÉE.

---

## LE MIROIR MAGIQUE

*Ville immonde, cloaque où coasse, la fange  
Aux dents, la lèpre au ventre, un peuple de carcasses  
Fétides, grimaçant les vieux rites cocasses,  
Quel magique miroir me creuse un ciel étrange?*

*Pur acier, vierge azur ébloui d'un vol d'ange,  
Lumière ivre où s'endort la paix des ailes lasses,  
O mon cœur, aigle amer, c'est l'air clair où tu chasses  
Tes songes éployant leur chantante phalange.*

*Hors du subtil mirage où l'avenir m'attire,  
Tous ces baisers ailés de leur rose sourire  
Mourront, flasques et vains, sous ma bouche déçue.*

*Sorcières! le bonheur prévu n'a plus de joie!  
Et nulle chair future en image conçue  
N'assouvira ma faim d'une idéale proie.*

IWAN GILKIN.



## SONS DE CLOCHES

A Mademoiselle Katy G...



Des sons de profondes voix troubles chantant : Noël ! Noël ! pour tous ceux qui sont morts à la vie et à la souffrance ; des sons dont la puissance ébranle et fait osciller les tours et dont les larges gouttes tombent, s'étalent et se dissipent en soulevant du passé des nuages de souvenirs.

René s'était inutilement abrité derrière ses fenêtres closes et ses rideaux tirés ; inutilement réfugié en lui, dans son âme et dans sa tristesse, la Noël des vivants, Noël chrétienne et païenne de tous ceux qui prient et de tous ceux qui rient, Noël étoilée d'amour et de joyeux réveillons, violait sa solitude et sa souffrance.

Accoudé à sa table, la tête entre les mains, devant une page à demi écrite, il fixait d'un regard lointain une étrange et mélancolique enluminure de *Christmas* que le courrier d'Angleterre venait de lui apporter. C'était, dans le cadre symbolique d'une feuille de houx hérissée de pointes dures pareilles à des glaçons, un paysage de neige pailleté de givre, éclairé d'un soleil jaune qui se couchait en grelottant. Et, sur ce fond de lumière atone, s'enlevait la tête mignonne d'une de ces blondes ophéliennes, petites-filles spirituelles de Shakespeare, dont le sourire figé sous un froid regard bleu semblait jeter au souffle coupant de l'hiver, la devise : « *Merry Christmas and happy new year !* »

Quelqu'un entra sans frapper. René, redressé brusquement, alla vers lui, les mains avidement tendues comme pour saisir du bonheur ; puis, assis l'un devant l'autre, comme ils causaient à mi-voix, René, souriant d'un de ces horribles sourires qui semblent déchirer la tristesse des visages, dit : — Pourquoi parlons-nous si bas ? On peut faire du bruit, va ! Il n'y a plus personne qui dort dans la maison !

Ces paroles tombèrent comme écrasées sous le poids du profond silence qui les suivit. René, effrayé de les avoir dites, abaissa les paupières et ils eurent l'impression, pendant une seconde, de se sentir enveloppés d'obscurité.

Alors celui qui était entré reprit, sans élever la voix davantage :

— Tu te trompes, René, il y a quelqu'un qui dort dans la maison ; Quelqu'un qui dort d'un sommeil d'âme bien plus léger que le sommeil

des vivants. Ceux qui ont cessé de vivre à côté de toi vivent en toi. Ceux qui ont emporté leurs enlacements et leurs baisers, en s'en allant de toi t'ont laissé leur amour. Ceux qui ne te verront plus, qui ne t'embrasseront plus, qui ne te consoleront plus, t'aiment toujours... et nous devons parler très bas, vois-tu, pour ne pas troubler la tendresse que cet immatériel sommeil éternise en eux.

L'inoubliable mort de leur voix, de leur regard, de leur geste est une caresse suprême qui nous enveloppe pour toujours...

Un son de cloche grave et lourd, détaché de très haut, s'affaissa comme une immense nappe de bronze et s'en alla, mourant, à la dérive, entraînant après lui des vibrations prolongées; avant qu'elles se fussent effacées, un autre coup tomba, plus grave et plus sonore et, dans l'atmosphère emplie d'ondes, les sons sur les sons s'amoncelèrent en un chant liturgique funèbre pour célébrer la fête de la Nativité,

Ils étaient demeurés haletants, cloués par une sorte d'effroi sous l'envahissante tristesse de ce chant.

Quand les dernières rumeurs du glas se furent éteintes, une à une, dans le silence de la nuit, ils détachèrent lentement leurs regards l'un de l'autre.

Le vent qui soulevait, au dehors, la neige en tourbillons, coulait par la cheminée son mystérieux et follet gémissement, pareil à ces petites flammes pâles qui vacillent à tous les souffles et se rallument sans cesse.

René s'était levé en frissonnant. D'une allure accablée, machinale, il marcha par la chambre comme pour chercher un objet qu'il ne trouva point et revint, le regard à terre, s'affaïsser devant la table où la tête mignonne, du fond de son paysage de neige pailleté de givre, continuait de jeter son souhait de bonheur : « *Merry Christmas and happy new year !* »

HENRY MAUBEL.

---

## NOËL

Tamquam sponsus de thalamo suo.

ANT. NATIVITÉ.

*Je suis en couronne d'autel,  
En plis d'enfance, je suis close,  
Mystiquement, et je repose,  
Blanche, à mes robes d'or pareille,  
En moi-même, comme on sommeille;  
Car élue, Enfant de Noël,  
Tu viens à moi qui me réveille.*

*Voilé de neiges dans le soir,  
Jardin de roses invisibles,  
Ma chair et mes fleurs intangibles,  
Aux baisers que mon ombre exhale,  
Pour Toi, dont je suis nuptiale,  
Toi, qu'en moi je vais recevoir,  
T'ouvrent leur virginité pâle.*

*Le Paradis repose en moi ;  
Lumière, mon amour s'achève  
Au tabernacle de mon Rêve :  
Mon rêve blanc, silence et flamme,  
Longue innocence blanche, trame  
De joie immortelle, ô mon Roi !  
Toi qui viens d'entrer dans mon âme.*

CHARLES VAN LERBERGHE.

## L'AMOUR CONJUGAL



ela n'existe pas.

Il y a l' « *amour* » — et il y a le « *conjugal* ».

Deux choses, et non pas une.

L'amour est, pour les époux, ce qu'il est pour tous ceux qui s'aiment : même sincérité, mêmes transports, même enthousiasme — et aussi, mêmes effets sensoriels.

Ceux qui l'ont connu me comprennent ; les autres ne me comprendraient pas.

Donc, ici, ni définition, ni description.

L'amour dure ce qu'il peut, entre époux, comme ailleurs.

Sans cesse en proie à mille causes de destruction, d'ordres divers, physiques ou morales, il résiste, parfois, jusqu'à ce que l'âge, cet inéluctable châtreur, vienne le frapper dans ses sources vives ; mais, — qu'il meure de cela ou d'autre chose, — il ne renaît point de ses cendres ; et surtout, il n'est point vrai que, suivant la formule bourgeoise, l'amour des époux *se transforme*.

Quand il est mort, il est bien mort, et le « conjugal », qui lui succède, le remplace.

Ce « conjugal » peut être un supplice cruel, comme il peut être un précieux trésor, lorsqu'il hérite immédiatement des souvenirs de l'amour.

C'est, alors, une affection nouvelle, qui a bien aussi sa grandeur et sa poésie.

C'est la seconde étape du sentiment, dans les unions heureuses : « l'amour », tant que l'on *peut* aimer ; le « conjugal », quand on voudrait aimer encore !  
Hors de là, pas de bonheur.

..

Dussé-je soulever la clameur des Tartufes et des Impuissants, j'affirme que l'amour est, en grande partie, physique.

L'œuvre de la nature le prouve.

Laissez, isolés ensemble, l'homme et la femme qui s'aiment, — à quelque rang qu'ils appartiennent, quels que soient leur éducation, leur religion, leurs principes, — ils iront aux bras l'un de l'autre ; séparez-les, réunissez-les ensuite, ils y retomberont, dans un premier baiser.

Et la femme, — la vraie femme, — se donnera toujours, sans choisir l'occasion ni l'heure, sans songer aux douleurs d'une maternité déjà soufferte ou à peine entrevue, sans souci de ses fatigues, de sa santé, de ses devoirs — au prix même des plus graves dangers !

Paradis. — Paradou.

Si elle réfléchit, si elle raisonne, si l'ivresse de son cœur et de ses sens ne la trouble, au point de lui faire oublier, au seuil de cette minute divine, tout ce qui n'est pas cela — c'est qu'elle n'a pas ou n'a plus d'amour ! — C'est, alors, une femelle subissant, bêtement ou salement, la saillie.

..

En dehors du mariage, pareille situation a sa solution indiquée : on s'envoie réciproquement aimer ailleurs, et l'on recommence ailleurs, si l'on peut.

Mais, entre époux, il y a un nœud normalement indissoluble, fait de lois, de convenances, et surtout d'enfants. — Ce nœud, on ne peut le défaire, le relâcher est une faute, le trancher, une extrémité légale qui n'est point donnée pour ce cas là.

C'est ici que commence le *conjugal*, fait, non plus de souvenirs et d'estime, mais d'habitude ou de résignation.

Deux corps, dont l'un a des besoins que l'autre consent à satisfaire,

comme dans un viol, tantôt physique, tantôt moral, avec lassitude, ennui, répugnance même!

\*

La situation de l'homme est, alors, absolument misérable; car — semblable à ces chiens qui dédaignent leur pâtée, mais qui montrent les dents dès qu'un autre s'en approche, — la femme prétend à la fidélité parfaite de son mari; et quel prix en donne-t-elle? Sa propre fidélité matérielle! — Ce n'est point assez.

Lui est encore à l'âge d'aimer; on peut même affirmer qu'il est, mieux qu'au début de la vie, apte à ressentir et à provoquer l'ivresse: il l'avait rêvée sans fin, dans son union avec l'idole choisie.

Et voilà qu'elle lui échappe! Il est condamné, désormais, à l'acte physiologique — hygiénique presque — sans réciprocité de jouissance, sans baiser, sans poésie, sans flamme.

La lèvre ne cherche plus la lèvre, ou ne la trouve pas; la main se dérobe; les battements du cœur ne devancent plus le tic-tac de l'horloge!

C'est pis que le célibat du mystique, car c'est la jouissance sans cesse entrevue, espérée, souvenue, et jamais plus atteinte.

Sa femme glacée le glace. Elle raisonne — profanation! — l'amour, et le met en coupe réglée. Il a sa place — toute petite — parmi les devoirs de la ménagère; il a son moment, non psychologique, mais domestique!

. . . . . Le jour est mauvais, l'heure mal choisie, la toilette n'est pas faite le matin, ou l'est trop, dans la journée; est-ce la peine de se dégrafer pour si peu? Non,..... ce soir; pas trop tard, elle a sommeil; pas trop tôt, ses invités la retiennent; pas trop souvent, c'est une fatigue; pas trop ardemment, elle en souffre; pas trop..... nu, c'est indécent! Bref, il faut bien.....; mais le strict nécessaire, au moment le moins gênant!

C'est, pour elle, un si terrible ennui, qu'elle pense, dès qu'elle l'entrevoit, au moment, à l'endroit, au costume, à la température dans lesquels elle consentira à le subir.

Et elle semble ne pas même se douter des froissements cruels qu'elle inflige à son mari, réduit à les souffrir en silence, pour elle, pour ses enfants, pour lui-même, jusqu'à ce que la coupe déborde!

\*

\*\*

A-t-elle tort? Est-elle blâmable? Non.

Il suffit que ses impressions soient telles, pour qu'elle doive ne point les cacher, alors qu'elle les ressent. La dissimulation, en ce cas, serait la grimace d'une prostituée!

Il n'en est pas moins vrai que toute dignité dérive, de part et d'autre, dans ces dégels superficiels d'un instant.

∴

Déteste-t-elle son mari, cette femme?

Point. L'homme ne l'émeut pas; voilà tout. Elle ne trahit pas ses devoirs. Elle n'est pas matériellement adultère; d'ailleurs, pour être pourchassée par un amant, comme elle l'est par son mari, ce ne serait vraiment pas la peine de changer!

Mort, elle le pleurerait peut-être avec quelque sincérité, quoiqu'elle lui trouve tous les vices, à l'encontre d'un ou de plusieurs, qui semblent avoir tous les mérites. Ici, un peu d'adultère immatériel, fait de comparaisons, de regrets et d'illusions; mais, en somme, sensuellement au moins, elle ne lui préfère personne, par cette seule et décisive raison qu'elle n'a pas de sens.

Aussi est-ce grand dommage qu'il aime tant des choses si ennuyeuses. « Les autres hommes ne doivent cependant pas être tous ainsi, puisque les femmes sont toutes, dit-elle, autrement! On peut s'aimer sans cela, n'est-ce pas? Elle peut donc refuser sans scrupule ».

*Refuser!* Toute la situation est dans ce mot-là.

Ce ne sont plus les deux êtres aimants et aimés, impatients, avides d'être aux lèvres l'un de l'autre, s'y précipitant et mourant dans une étreinte spontanée, réciproque, inconsciente, irrésistible; non, il y a un pauvre qui crie: Charité! et un riche qui, pour avoir la paix, lui fait parfois l'aumône!

Ce qui était abandon et enthousiasme est devenu concession et sacrifice. C'est navrant!

L'homme s'épuise au travail, est en proie à mille soucis matériels, encourt toutes les responsabilités, pour répandre, autour d'eux, l'abondance et le bien-être. Et lorsqu'après le labeur du jour, il aspire à la femme aimée, il trouve sa maison livrée aux étrangers, qui y règnent en maîtres, lui volent sa nuit et lui laissent, lorsqu'ils se décident à lui faire place, une femme énervée, indifférente, ensommeillée!

Alors il s'en va, meurtri comme un chien que l'on a repoussé du pied, pleurer, dans son oreiller comme sur une tombe, tout ce qu'il s'était repris à espérer pour la millième fois!

Aussi, plus d'un, hanté par cette lancinante et épuisante obsession, — faite d'une femme nue, ardente, sautant sur son homme, — sur son mâle, — et l'enlaçant dans un baiser sauvage, — plus d'un, en proie à cette surexcitation con-

stante et jamais calmée, est mort sous une douche ou dans un cabanon..... d'excès, a-t-on dit.

D'autres, faisant enfin violence à leur dignité personnelle, ont demandé à la débauche ce qui manquait à leur part de bonheur.

Mais il y a, dans l'amour, autre chose que deux brutes ; aussi ont-ils trouvé, dans la vénalité, les grimaces de l'amour, seulement, et s'en sont revenus diminués, avilis, éreintés, non satisfaits, reprendre silencieusement le collier.

Ainsi finit souvent cette lutte, dans laquelle l'homme est vaincu d'avance, par la Nature même.

Pour l'amour, il faut être deux, et, de quelque côté qu'il se tourne, il est tout seul !

..

A tout cela, quel remède? Pas. Il y aurait bien le mariage à terme, mais les enfants, alors?

Le problème est éternel comme la souffrance.

JEAN MOURET.

---

## VERS

### LA MAISON DU MALHEUR

*L'ennui tisse aux coins de mon cœur,  
Comme des toiles d'araignées,  
De grandes ombres imprégnées  
Du souvenir de mon malheur.*

*Oh! la demeure solitaire,  
Sans espérance et sans amour,  
Où la douleur s'assit, un jour,  
Comme une sœur mystique et chère.*

*Oh! la triste, triste maison!  
Le silence en devient le maître!  
Toutes les larmes de son être,  
On les y pleure sans raison.*



*Parfois mon âme, elle est trop pleine !  
Oh! fuir alors! Mais c'est en vain :  
On a tant pleuré qu'à la fin  
L'on ne peut vivre sans sa peine.*

*Les pleurs font aimer la prison.  
Ne sortez pas, c'est inutile,  
Vous seriez comme un qu'on exile,  
Regrettant la triste maison.*

*Car vous avez pris la coutume  
— Le ciel pur vous serait mortel, —  
De respirer l'ambre et le sel  
D'un air saturé d'amertume.*

#### LA VIEILLE CHANSON

*C'est la vieille chanson, mon âme,  
Du clair de lune dans le cœur :  
La romance dont j'ai si peur,  
Tous les mensonges de la femme.*

*C'est la chanson de l'autre jour,  
Tu te souviens de quelle peine ;  
La trahison sûre et prochaine,  
Beaucoup de mal pour peu d'amour.*

*Oui, la complainte recommence,  
Et la souffrance, la voilà!  
Mais elle est douce, écoutons-la,  
Écoutons la triste romance...*

GRÉGOIRE LE ROY.

---

## L'ABSENT

A GEORGES FEKHOUD.

J'ai l'air de dire des absurdités, mais tous  
ceux qui aiment me comprendront.

(R. F.A.).



Depuis plusieurs mois, mon frère aurait dû avoir atterri; sa dernière missive, datée de Bangie-Wangie, trop précise et explicite ne me permettait, malheureusement aucune indécision. Après m'être leurré des fallacieux prétextes de retard que put me fournir ma raison et auxquels je n'ajoutais, d'ailleurs, aucune foi, — les affres de l'attente subies, — l'intensité de mon désespoir me jeta enfin, à une espèce de résignation stupide, entrecoupée d'accès fiévreux, d'hallucinations, de songes qui m'otèrent, à la longue, toute notion exacte de la réalité.

L'autre matin, au réveil, je ne sais d'où venue, la certitude entière, absolue me saisit que le jour n'expirerait pas sans la présence de l'absent : — « C'est certainement pour aujourd'hui, me répétais-je en m'habillant, il fait si clair, si gai et ma chambre a un air de renouveau ».

Le temps s'écoula dans une joyeuse impatience; je ne pus m'appliquer à rien, ni lire, ni écrire; — « à quoi bon commencer quelque chose, *puisque* je serai si tôt interrompu? » — J'avais arrêté l'horloge afin d'ignorer l'évasion des impassibles heures, ne pas entendre la sonnerie qui, à chaque coup, emporterait un lambeau de mon espérance.

Le crépuscule étendit graduellement ses ombres maussades qui s'enténébrèrent bientôt et me plongèrent en un indicible étonnement, une stupeur navrée de l'irréalisation d'un événement, pour moi, certain. Mais il pouvait arriver encore, — au milieu de la nuit, peut-être. Je ne me couchai pas, attentif à toutes les rumeurs du dehors, épiant la course des voitures parmi les rues voisines, tressaillant d'allégresse lorsque le bruit se rapprochait, ralentissait devant notre porte. Bien des fois, je m'illusionnai, tendant l'oreille au coup de sonnette imminent, mais rien, rien... Le silence bourdonnait.

En d'incertaines banlieues, des trains sifflaient, incisivement... C'était un relèvement aux modulations attendrissantes; puis partaient des coups brefs, saccadés, impératifs qui lacéraient la nuit comme des fusées d'alarme... Et il y avait un sifflement continu, sur un diapason monotone,

insonore et éraillé déjà. Signal éploré et défaillant d'un convoi perdu en quelque indicible détresse...

Je tombai à un état de nervosité exaspérée et les tableaux sinistres s'évoquèrent, sans trêve en moi : — Navires sombrant lentement, engloutis par une mer infinie et lisse et froide, illuminée des rayons d'un sardonique soleil ; — malades succombant à de putrides choléras, sous des cieus implacables, et martyrisés par les moustiques assassins ; — marins, vivantes épaves que les vagues éloignent du salut et dont les yeux et les gestes supplient en vain. Et toujours, le cher visage dominait ces scènes lugubres, s'imposait au premier plan et mon regard vaincu et fasciné ne pouvait s'en détacher... Oh ! l'atroce agonie des espoirs suprêmes !

Morne, atterré de cette nouvelle — et plus forte — évidence du rêve prophétique, je contemplais tristement la chambre, si animée tantôt, croyant trouver chez les choses, le réconfort, les consolations que me refusait mon esprit mais, elles aussi, assombries semblaient me répondre un *non* dolent et plaintif.

Pour distraire cette trop pesante oisiveté, — et morbide envie d'attiser encore ma rancœur, sans doute, — j'entrepris de relire les lettres reçues depuis le jour lointain de la séparation, — et parmi elles, j'exhumai ces notes, tracées ce jour-là même et empreintes d'un accablement sans retour :

« Ah ! combien plus déchirant un adieu, l'automne ! Combien plus tourturante l'inertie muette des choses !... Il n'y avait point, cette fois, la beauté du fleuve, la majesté des voiles, la fierté du vaisseau svelte et gracieux, le soleil déversant sur tout sa tranquille splendeur... C'était un soir brumeux de novembre. La gare mal éclairée, humide, revêtue de désolation par les fumées des machines, — et remplie alors, de pas rapides, d'appels, de cris, — d'une vie artificielle qui tout d'un coup, s'éteindra ; — le brouillard que trouent, çà et là, les feux rouges, la masse énorme et confuse d'une locomotive ; — et là-bas, l'illimité, l'avenir, — des tunnels de ténèbres où, tout à l'heure, s'engouffrera le train emportant ma joie, toute ma joie... — « Pourquoi ? mon Dieu, pourquoi ? » — Les gardes ferment violemment les portières. Je cesse de le voir ; il occupe une place au fond d'un compartiment bondé. Une dernière fois, penché à la fenêtre, la voix rauque et avec un sourire contraint, il me dit : — « Au revoir ! ».

« Immobile, pétrifié, je demeure sur le quai. De toutes mes forces, je désire que le convoi parte, vite, vite — pour que ça finisse — et, en même temps, il me paraît impossible de m'éloigner, tant qu'il sera là... — Des

coups de sifflet, une bousculade, le vacarme d'une querelle; — les voitures s'ébranlent. — Le voilà loin.

« Le cœur broyé lentement, je vis disparaître le train dans le noir, l'œil attaché à son fanal qui, brusquement, à un coude de la voie, s'éclipsa... Et maintenant, cette obscurité s'épaississait, la tristesse se condensait matériellement, autour de moi.

« A pas traînants, je sors; — je sens affluer les larmes mais je ne veux pas pleurer. Me voici sur la place — qui m'apparaît immense; — « les lumières, le tapage... que de voitures! Pourvu que je ne rencontre personne!... »

« Et je vais. Où? Au détour d'une ruelle, j'aperçus une maison vide, des affiches *A vendre* sur les volets et les sanglots réprimés jusqu'alors, éclatèrent, soudain. J'entrai chez un libraire et me chargeai de livres. Accosté par un de mes amis, — que me dit-il? — je lui répliquais d'un ton machinal: « Oui... oh! oui... oui. » — Dans un café, je pris un intérêt singulier, anxieux, à la conversation de deux vieillards. Ils discutaient et l'un d'eux émettait constamment des objections turbulentes et légèrement saugrenues; l'autre répondait doucement, d'un accent persuasif, comme à un enfant, en soulignant les mots pour ouvrir à ses arguments l'intellect obtus de son compagnon, et je suivais sur la face béate de ce dernier les progrès de la compréhension... L'objet de leur controverse me resta, au surplus, absolument inintelligible...

« Puis, je retournai partout où, lui et moi, fûmes ensemble naguère, et, en cet inconscient pèlerinage, une réflexion revenait toujours, m'écrasait le cerveau avec la régularité, la prestesse silencieuse et funèbre d'un marteau pilon: — « Il y a une semaine, il y a un mois, il était ici et à présent... Et, qui sait? l'ai-je vu en cet endroit, alors, pour la dernière fois... »

« Je voulus me remémorer les circonstances de son séjour, minutieusement; l'esprit tendu, raidi, je tâchais de combler les lacunes de mes recurrences... Aussi se réveilla le souvenir des quelques querelles, si vite apaisées, au reste, et des remords pesants m'oppressèrent.

« Un moment, aberration inouïe, je m'ingéniai à me consoler par des mots, comme si les mots avaient jamais consolé personne: — je m'obstinais à me démontrer l'inexorable du Destin, la Fatalité se jouant de nous ainsi que d'une vaine poussière; — mais ces condoléances abstraites me glissaient entre les mains; inutilement m'épuisais-je à les préciser en moi, à leur donner une rigueur mathématique; cette vapeur philosophique ne se laissait pas éteindre, se volatilisait ironiquement. La profonde vacuité des spéculations confrontées avec le fait brutal s'éclaira d'une glaciale évidence.

« Le regret me lancina, aussi, de n'avoir point, l'heure finale, dit les choses qui étaient à dire, d'avoir échangé de si banales et insipides paroles. Cette peur de prononcer des mots, des adieux décisifs et virils, attermoyer, en somme, devant l'inévitable, me fit rire, presque...

« Et comment, me reprochais-je aussitôt, comment puis-je syllogiser, m'y plaire même, lorsque je devrais être accablé complètement et incapable de raisonner?... »

« Je m'efforçai donc de chasser ces idées, de me reporter au jour, bien éloigné, certes, mais qui écherrait pourtant, de la réunion. J'essayais de me figurer vivement l'allégresse de cette époque, l'espèce de mieux-être physique et moral dont je jouirais à son aurore, mais ces imaginations se dissolvaient aussi et, avide de dénouements amers, c'était à l'instant du nouveau déchirement, à l'heure inéluctable où je rechoirais au désespoir actuel que s'ancrait mon esprit. Ainsi la certitude heureuse du retour se mêlait déjà de toute l'appréhension du départ et me la rendait insupportable et douloureuse...

« Enfin, une sorte d'hypermnésie m'emporta. Péle-mêle des réminiscences d'enfance, de collège, de voyage, m'assaillirent ; des silhouettes oubliées depuis des ans — auxquelles je cherchais en vain un nom — surgirent, claires et distinctes, au milieu des cadres jadis familiers ; puis, peu à peu cela se brouilla, se confondit, les figures, à peine entr'aperçues, s'effacèrent dans les limbes...

« Des idées embryonnaires, suggestions du délire, passèrent encore. Je tentais d'y amarrer mon attention. Quelquefois, me dégageant à demi de ce cauchemar, des déductions s'ébauchaient, d'une logique parfaite, mais, soudain, elles se trouvaient couronnées de conclusions déconcertantes. Mon cerveau surmené se dérobaît, travaillait à vide, déroulait à mes yeux d'incohérentes visions... »

Les sensations retracées en ces pages fébriles, atténuées, adoucies par les heures subies depuis et maintenant si grises en mes souvenirs, à cette résurrection, s'imposèrent avec toute leur primitive poignance...

.....  
...Je sursautai, tout à coup, j'avais perçu le roulement d'une voiture, roulement faible, imperceptible, comme si le raboteux pavé se fut aplani sous les roues. Il s'accrut, puis décrût et — oh ! la fièvre de cette minute ! — le timbre retentit sec, rapide, impérieux... Je descendis en courant pour *lui* ouvrir : il gravissait déjà l'escalier. Sans considérer, alors, l'extraordinaire de ce fait, je l'embrassai longuement.

Installé, à présent, vis-à-vis de moi, il écoutait, silencieux, le récit de mes inquiétudes, souriant doucement et finement parfois, comme quelqu'un qui entendrait un enfant raconter ses peurs puérides. Il se taisait, ne m'avait pas adressé un mot et, détail étrange, son mutisme ne me surprenait pas; il me paraissait que *cela* devait être ainsi.

L'aube taciturne apâlit la flamme de la lampe, des lueurs mouillées et livides recouvrirent les murs d'un deuil plus sombre; je parlais encore, lui narraïis mon existence pendant ses pérégrinations, mes projets d'avenir pour nous deux. Il approuvait de la tête, gardant aux lèvres ce persistant sourire, ambigu, sarcastique presque, et qui, peu à peu, glaçait ma parole, épouvantait ma pensée prête à éclore... Frémissante, ma voix s'affaiblit, mourut et un colloque muet, solennel, s'établit, dont ma mémoire éperdue n'a gardé qu'une indéchiffrable empreinte, car des pensées fulgurèrent que l'écriture profanerait.

Mais se levant, à la fin, mon frère fit de la main un geste vague d'abandon, d'indifférence, de lassitude et proféra sourdement, en me jetant un regard de pitié attendrie: « Adieu, donc! »

Hagard, stupéfait, je m'élançai vers lui et foudroyé, m'évanouis. La violence de la chute me rendit mes sens; j'étais étendu au seuil de la salle plongée en une opaque obscurité; longtemps je restai immobile, retenant mon haleine, envahi d'une terreur inexprimable, suant et gémissant d'angoisse, courbé sous le souffle mystérieux qui avait passé...

Et depuis, j'attends toujours le cher exilé, mais je n'ose plus prononcer son nom...

ARNOLD GOFFIN.

---

## LES ORGUES

*Orgue des jours passés ! en silence à cette heure  
Sous l'indécise main des moindres dernier-nés,  
T'ai-je pas fait pleurer tout ce que l'âme pleure,  
Dans l'attentive paix des soirs abandonnés ?*

*Je ne retrouve pas mon plain-chant d'espérance  
Dans les temples déchus de l'âme d'aujourd'hui;  
Rien de beau depuis moi n'a rompu le silence  
Et j'en mourrai plus fier dans un plus morne ennui.*

*Les douceurs de jadis et les maux de naguères  
Étaient deux infinis pleins de l'âme des morts,  
Et les lys du jardin, mes grands lys congénères,  
Sont devenus de sang sous mes lèvres d'alors.*

*Quand se touchaient nos mains dans la moisson des roses  
La vie accélérât ses flots mystérieux  
Et parmi les baisers inconscients des choses  
Nos veines palpaient, pleines du sang des dieux.*

*Dans des jardins nouveaux et sous d'autres tonnelles,  
Uniront mains amants qui jalourent les fleurs,  
Pour d'éternels baisers les lèvres éternelles,  
Le souvenir des miens me console des leurs.*

*Je sors de mon passé comme d'une patrie  
Et je suis ce banni qui ne reviendra pas;  
Quelqu'un d'impérieux qui sait ma rêverie  
Me saisit par la main et m'emmène à grands pas.*

*Tout mon être muet respire une prière  
Que ne comprendra pas le débile avenir  
Et je prolonge en vain mon regard en arrière  
Pour confirmer en moi le frêle souvenir.*

*Plein des anciens bonheurs effeuillés en légendes  
Je m'en vais par un soir de siècles révolus  
En contemplant au loin s'esseuler dans les landes  
Les orgues du passé qui ne chanteront plus.*

FERNAND SEVERIN.

---

## PUR-PUR

A SIEBEL !



crire une chose absolument vertueuse, sans l'ombre d'un mot qui choque, sans se troubler soi-même ni troubler personne, quelque chose qui fasse rêver de ce qui est pur et chaste encor : les jeunes filles, — être jeune fille soi-même en mettant de l'encre — fi ! le noir ! — sur du blanc — oh ! l'exquis blanc ! — je veux bien...

Des souvenirs, alors ?

Et il y en a, des souvenirs ! Car tout ce qui est loin est doux, ce qui est loin est simple, ce qui est loin est comme une absinthe bue qui aurait un arrière-goût d'anisette ! douce ! douce ! — ce qui fait doudouce : un nom d'amour.

Une vieille, vieille histoire du passé, une histoire à caresses, voulez-vous ? Laissez-moi, c'est si bon raconter des choses qu'on a eues, qu'on n'a plus et qu'on met sur le compte des autres. Vous comprenez, c'est de l'auto-biographie qui n'en a pas l'air — et l'on a l'air d'avoir beaucoup de talent parce qu'on a pleuré « pour de vrai » sans faire semblant de rien, ou qu'on rit avec sincérité, ce qui est le comble de l'art et simple comme bonjour.

Ecoutez : il y a longtemps vivait dans une petite ville d'Allemagne un jeune homme — oh ! jeune à faire peur — qui ne faisait peur à personne tant il était peu allemand ; il aimait beaucoup le ciel — avant l'éternité — le Rhin — avant la *Wacht* qu'on y prodigue — et les jeunes filles blondes, Car elles sont blondes, je vous assure, elles ont une façon de dire : *O schweig!* tais-toi ! qui vous fait parler à mort — non, à vie — à vie que veux-tu ?

Et elles veulent...

Ce qu'elles veulent, je ne sais pas ! Elles sont si blondes qu'on a envie de faire des vers *bleu vergiss*, elles sont si *grâce*, qu'on se prend à leur parler français, elles sont si exquises qu'on songe à se jeter dans le Rhin avec elles, tant c'est *lit*, leur Rhin.

Alors, vous comprenez l'histoire, ce sera pour une autre fois !

MAX WALLER.



## JÉSUS SUR LA MONTAGNE

A ALBERT GIRAUD.

*O ville ingrate! O lac ignoré des lumières!  
La luxure est tapie en les lourdes crinières  
Des joncs entremêlés sur la torpeur des eaux.  
Les yeux silencieux des nocturnes oiseaux  
Fixent de leurs feux froids les songes de tes morts  
Seuls! et quel autre phare allumé sur tes bords?*

*Et pourtant, tu m'as vu dans les clartés sereines  
M'avancer sur tes flots, et mes mains souveraines  
Refoulaient l'ombre et mes pieds nus traînaient une aube  
D'amour! La piété des lys paraît ma robe  
Virginale où flottait la douce chasteté  
De mon corps glorieux!*

*Mais quel livide été  
A saccagé tes eaux? Moi, je vins, les mains closes  
Sur mon cœur parfumé de la fraîcheur des roses,  
D'où perlait la rosée efficace des pleurs.  
Et lorsque j'éployais mes bras implorants, leurs  
Ombres rafraîchissaient les fronts comme le soir!  
J'étais la nef au loin frissonnante d'espoir.*

*Mon amour maternel et pur vers toi s'envole  
Pour te couvrir de ses ailes, race frivole,  
Qui t'amusais au vol rapide d'éphémères;  
Car mes yeux ignoraient comme des yeux de mères  
Tes fautes et tes cris irrités du pardon.  
Voici mon cœur saignant de son morne abandon!...  
Fraîche clarté s'ouvrant dans la nuit absolue,  
A mon appel, en cet exil, quelle âme élue  
A l'amour répondra? Quelle enfantine main  
Doucement guidera mes pas sur le chemin?  
O solitude! Nul n'apportera l'offrande  
De ses yeux innocents; j'ai tressé la guirlande  
Des roses de mon rêve au seuil du crépuscule.  
Et voici que la nuit descend! Peuple incrédule,*

*Mon âme était le clair jardin baigné de lune  
Qu'éventaient les doux chants des séraphins; aucune  
Brise ne balançait l'étincelle des fleurs.  
Pourquoi n'as-tu pas bu l'eau vive de mes pleurs?  
Pourtant, mon cœur est lâche à t'aimer. Je ne puis  
Voiler mon pur amour de mes ailes; depuis  
Ce jour où ma main rose appelait dans l'étable  
Les bergers, j'ai toujours souffert, inconsolable  
En mon exil! — N'as-tu pas entendu ma voix  
D'espérance pleurer ma solitude?*

*Vois!*

*Les palmes de la nuit s'inclinent sur mon âme,  
Mes astres radieux, comme des yeux de femme,  
S'ouvrent. C'est l'heure calme et si fraîche et sereine,  
Et pleine de pardon. Vois! déroulant sa traîne  
Lumineuse, la lune au ras du ciel, s'élève  
Comme un chant.*

*Mais voici qu'étincelle le glaive  
Qui percera mon cœur... Oh! reviens-moi! J'oublie  
L'avenir, je ne sais ni les cris ni la lie  
Dont tu m'abreuveras. Je suis la coupe pleine  
De vin et de parfum de rose et de verveine,  
Je suis la lampe douce éclairant la maison!  
Voici mes lèvres, bois la vie!... A l'horizon  
J'apparais rayonnant dans la mort et mes anges  
S'agenouillent au ciel pour chanter mes louanges.*

VALÈRE GILLE.



## MEMENTO

Décidément *la Jeune Belgique* n'a pas de chance. Nous recevons de M. Raoul Pascalis (Russel) un volume de vers *Le Missel* dans lequel nous trouvons ces litanies ... d'Iwan Gilkin !

### LITANIES.

Femme Madone, ô très éclatante Beauté,  
O ma Reine, ô ma Vierge, ô ma Divinité.  
Ecoute-moi !

Trinité de Vertu, d'Amour et de Science,  
Flambeau spirituel, Lumière, Prescience,  
Inspire-moi !

O Rive de Salut, Espoir des Naufragés,  
Hâvre de son Amour, à l'abri des dangers,  
Recueille-moi !

Tour d'ivoire, Maison d'or, Palais de porphyre,  
O Temple de ton Corps, Nef blanche, ô beau Navire,  
Abrite-moi !

Refuge de douleur et contrition,  
O Baume de ton Cœur, Sainte Absolution,  
Console-moi !

Étincelante Epée, ô Force des batailles,  
Bouclier de son Bras, défiant les entailles,  
Protège-moi !

Etoile du matin, Soleil éblouissant,  
O Phare de tes Yeux, dans ma nuit fleurissant,  
Eclaire-moi !

Torche ardente, Foyer d'amour, Flamme divine,  
O Brasier de ton Cœur qui pénètre et ranime,  
Réchauffe-moi !

Fontaine du Liban, Eaux douces de l'Eden,  
O Fleuve de ton Sang, ô Mer Rouge, ô Jourdain,  
Abreuve-moi !

Manne d'amour, Brebis pascale, Sainte-Table,  
O Festin de ta chair, Pain béni délectable,  
Sustente-moi !

Violette sacrée, Encensoir de Vertus,  
O Sachet de ta Lèvre, ô Tulipe, ô Lotus,  
Parfume-moi !

### LITANIES

Surnaturelle, calme et puissante Beauté,  
Fontaine de santé, Miroir d'étrangeté,  
Écoutez-moi !

Phare spirituel allumé sur les roches,  
Beffroi des jours défunts, où sanglotent les cloches,  
Appelez-moi !

Hâvre où les blancs voiliers et les fumeux steamers  
Chargés de cœurs vaillants, viennent du bout des  
Accueillez-moi ! [mers,

Soleil vertigineux, vous qui dans les yeux faites  
Fleurir des visions de splendeurs et de fêtes,  
Aveuglez-moi !

Jardinier qui semez dans la nuit des cerveaux  
Les songes imprévus et les verbes nouveaux,  
Fécondiez-moi !

Fleuve majestueux, où sur l'eau lente éclate  
La gloire des lotus d'azur et d'écarlate,  
Submergez-moi !

Tour d'ivoire, château que les tentations  
Entourent vainement de leurs obsessions,  
Abritez-moi !

Forêt crépusculaire, où les oiseaux nocturnes  
Ouvrent leurs clairs yeux d'or et leurs vols taciturnes,  
Apaisez-moi !

Porte du Paradis, par l'absurde habité,  
Haschisch libérateur de la réalité,  
Délivrez-moi !

Tapis de velours blanc, où marchent cadencées  
D'amples processions d'orgueilleuses pensées,  
Exaltez-moi !

Flacon, où tournent dans un cerveau de cristal  
Les vertiges du musc, de l'ambre et du santal,  
Parfumez-moi !

Nacelle de douceur, Vague lente, Berceuse,  
O Lit de tes genoux, Romance paresseuse,  
Dorlote-moi !

Vigne d'Hébron, Liqueur des Forts, Suc enivrant,  
O vin de ton Amour, Fleuve de Feu, Torrent,  
Enivre-moi !

Harpe d'or, Luth d'ivoire, Orgue apocalyptique,  
O Concert de ta Voix, innommable Cantique,  
Embrase-moi !

Aile d'azur, Dragon d'or, Oiseau fabuleux,  
O Char de ton Amour, au fond des séjours bleus,  
Emporte-moi !

RAOUL PASCALIS.  
(Janvier 1888).

Orgue religieux dont les vastes musiques  
Bâtissent dans les cœurs des églises mystiques,  
Élevez-moi !

Maison d'or et d'albâtre, où les vins généreux  
Versent aux vagabonds les espoirs vigoureux,  
Hébergez-moi !

Liqueur soyeuse, crème où les fruits et les baumes  
Fondent leur bienfaisance et leurs subtils arômes,  
Enivrez-moi !

Manne d'amour, agneau pascal, pain sans levain,  
Festin miraculeux où l'eau se change en vin,  
Nourrissez-moi !

Hamac, qu'une exotique et moelleuse indolence  
A l'ombre des palmiers rafraichissants balance,  
Endormez-moi !

Jardin officinal aux douces floraisons,  
Où croit parmi les lys l'herbe des guérisons,  
Guérissez-moi !

Aérostat vainqueur des sublimes nuages,  
Nostalgique wagon, berceur des longs voyages,  
Emportez-moi !

Livre mystérieux des Sybilles, coffret  
Où dort, loin des savants, maint austère secret,  
Instruisez-moi !

Lourde mante opulente où les fauves soieries  
Étoilent leurs prés d'or de fleurs de pierreries,  
Revêtez-moi !

Turquoise de douceur, Rubis de cruauté,  
Topaze où la lumière endort la volupté,  
Adornes-moi !

Lupanar éhonté, plein d'immondes ivresses,  
Mêlant tous les baisers et toutes les tristesses,  
Épuisez-moi !

Hypocrite vivier, où des poulpes gluants  
Trainent leurs suçoirs mous sur les cailloux puants,  
Dévorez-moi !

Lazaret des lépreux, hôpital des poètes,  
Ténébreux cabanon, pourrissoir des prophètes,  
Étouffez-moi !

Torche Néronienne, ô monstrueuse croix,  
Où flambent des martyrs oints de graisse et de poix  
Consomez-moi !

IWAN GILKIN.  
(Septembre 1885).

Vient de paraître chez M. Edmond De-  
man, éditeur, un volume de vers, *Les Soirs*,  
par Emile Verhaeren, imprimé avec une  
grande élégance artiste par l'imprimeur de  
*la Jeune Belgique*, M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Monnom. —  
Les *Soirs* forment le premier cahier d'une  
œuvre que compléteront les *Débâcles* et les  
*Flambeaux noirs*.

\* \* \*

Maître Jean-Bernard — avec un trait  
d'union — avocat et correspondant parisien  
de *la Société Nouvelle*, a publié dernière-  
ment dans cette revue un hilarant article  
sur les avocats-littérateurs dans lequel on  
lit « que maître Picard est le chef du mou-  
vement littéraire belge dont M<sup>e</sup> Delinge fut  
l'initiateur » (!) et que *la Jeune Belgique*  
est un bataillon d'avocats ».

Dans sa causerie de janvier, le même  
M<sup>e</sup> Jean-Bernard, toujours avec son trait  
d'union, entreprend l'éloge d'un tas de  
poètes démocrates et « médiocrates »  
comme ce M. Henri Terral, ouvrier gantier,  
qui passe ses nuits à écrire des vers pareils  
à ceux-ci :

Accourez, vaillants régicides,  
Venez dire à tous nos trembleurs,  
Que si vous fûtes intrépides,  
C'est que vous aviez en vos cœurs  
Un immense amour pour la France,  
Qui réclamait l'indépendance  
Que lui refusaient les tyrans.

Cela s'appelle *les Loisirs d'un prolétaire*.  
Voilà des loisirs joliment bien employés!

\* \* \*

Pour paraître en avril : *Contes pour  
l'Aimée*, par Maurice Siville. Un volume  
de grand luxe, hors commerce, avec dessin  
d'Em. Berchmans.

\* \* \*

La *Comédie des jouets* sera le vrai livre  
d'étrennes de cette année, car M. Camille  
Lemonnier est un maître conteur qui sait  
frapper l'imagination de l'enfant par le  
relief de ses récits et leur donner un tour

d'art auquel les grandes personnes elles-  
mêmes ne peuvent demeurer insensibles.  
Toute sa science d'analyse du cœur humain,  
il l'emploie dans la *Comédie des jouets* à  
étudier les bons joujoux, et ceux-ci, sous  
sa plume, finissent pas s'animer, penser et  
agir comme une délicieuse caricature de  
l'humanité. C'est tout un petit monde dont  
il fait mouvoir les ficelles, une vraie comé-  
die d'arlequins, de polichinelles, de petits  
soldats de plomb et de poupées; et les  
enfants ne seront pas les seuls à en rire ni  
à s'en amuser.

Le livre, d'ailleurs, édité avec un grand  
soin par la maison A. Piaget, est illustré  
par la fine fleur des artistes du jour : Auriol,  
Bac, Fau, Gorguet et Steinlen.

\* \* \*

L'éditeur Édingier vient de faire paraître  
un roman : *Évangile d'Amour*, dans lequel  
Henri Pagat met aux prises, d'une façon  
saisissante, la passion humaine et la passion  
religieuse. Il se dégage de ce drame la sen-  
sation qu'un coin d'âme humaine vient de  
nous être révélée, et rien n'est plus angou-  
issant que la lutte où se débat le héros du  
livre, superbe figure, largement peinte et  
qui restera dans notre littérature moderne.

Ce volume, édité d'ailleurs avec le plus  
grand soin et orné d'une superbe couver-  
ture en couleur, fait partie de cette collec-  
tion à 2 francs le volume qui, malgré la modi-  
cité de son prix, se recommande aux biblio-  
philes.

\* \* \*

Prochainement sera joué au théâtre  
Molière *Poison*, pièce inédite en un acte de  
M. Max Waller.

\* \* \*

Le cinquième Salon annuel des *XX* aura  
lieu à Bruxelles, en février. Il est limité aux  
membres de l'Association et aux artistes  
invités.

Aux amateurs de bières anglaises, nous recommandons la

## TAVERNE BRITISH

tenue par VALADE et située place du Musée. Dîners et déjeuners à la carte et à prix fixe. Hôtel meublé des plus confortable.

---

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

### **de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>**

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

ET MONTAGNE DE LA COUR

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

---

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie MONSIEUR JULES, par OCTAVE MIRBEAU. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.



# LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé avec grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs, d'après les œuvres de nos artistes le plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

Prix : 50 francs.

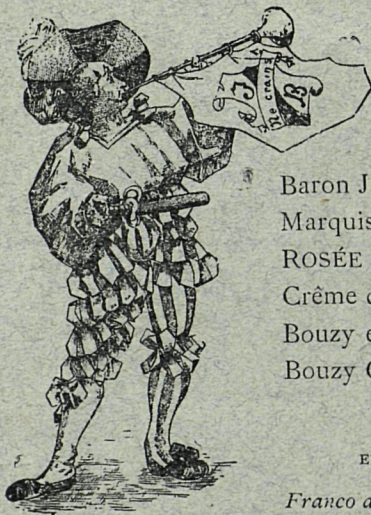
S'adresser à M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, imprimeur-éditeur, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à la *Jeune Belgique*. — Paiements par à-comptes, dont le souscripteur peut fixer le montant et la date qui lui conviennent.

---

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i> . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles



LA  
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

Charles Baudelaire. . . . .	FRANCIS NAUTET.
Vers. . . . .	ANDRÉ FONTAINAS.
La Chanson des eaux. . . . .	CH.-M. FLOR O'SQUARR
Airs de flûte. . . . .	SIEBEL.
Poème en prose. . . . .	HECTOR CHAINAYE.
Vers. . . . .	GIBOYER.
Chronique littéraire : <i>Le Lys</i> , par F. Severin	ALBERT GIRAUD.
Memento. . . . .	***



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

PARIS  
LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.*

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

---

Directeur : MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

---

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . 7 francs par an. — *Union postale* . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

### BELGIQUE

Hector Chainaye, Maurice Desombiaux, Jules Destrée, Georges Eekhoud, Jacques Fère, André Fontainas, J. Frédéric, Jean Fusco, Iwan Gilkin, Jules Gilson, Albert Giraud, Arnold Goffin, Théodore Hannon, Auguste Jenart, Georges Kaïser, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Henry Maubel, Léon Montenaeken, Francis Nautet, Fernand Severin, Siebel, Charles Sluyts, Lucien Solvay, Maurice Sulzberger, Hélène Swarth, Emile Van Arenbergh, Jules Van der Brugghe, James Vandrunen, Charles Van Lerberghe, Max Waller.

### FRANCE

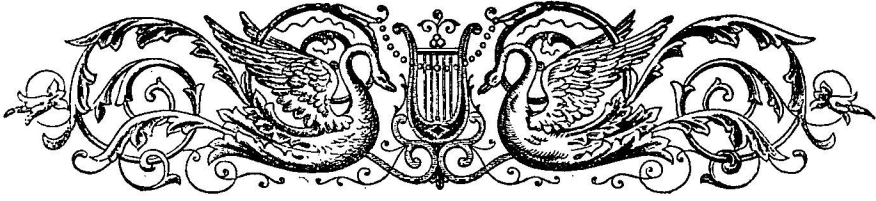
Léon Bloy, Hippolyte Devillers, Joséphin Péladan, Marius Réty.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume *seule* la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

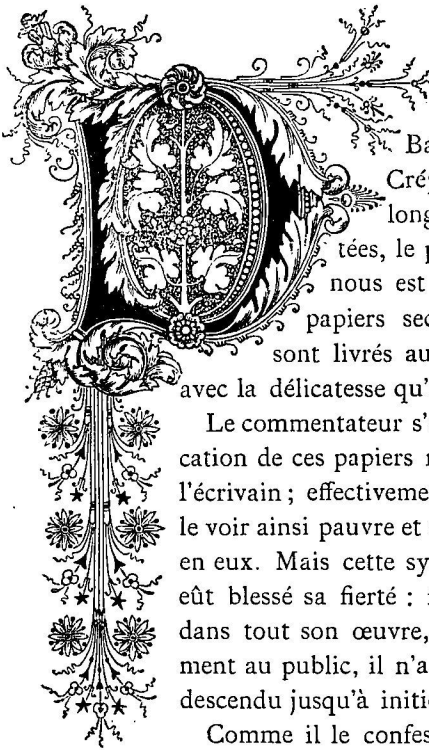
---

L'eau-forte de Félicien Rops n'est pas arrivée. Nous nous y attendions, mais l'attendons. Elle viendra tard, mais elle viendra et nos abonnés n'y perdront rien.



## CHARLES BAUDELAIRE

### I



ans les *Œuvres posthumes* de Charles Baudelaire, recueillies par M. Eugène Crépet qui les a rassemblées et qui les a longuement et indiscrètement commentées, le poète mystérieux des *Fleurs du mal* nous est révélé dans son intimité ; ses petits papiers secrets, ses notes, sa correspondance, sont livrés au public qui peut-être ne les lira pas avec la délicatesse qu'il faudrait.

Le commentateur s'est candidement figuré que la publication de ces papiers ne pouvait nuire à la réputation de l'écrivain ; effectivement ses ennemis ont dû déclarer qu'à le voir ainsi pauvre et souffrant, la sympathie s'était éveillée en eux. Mais cette sympathie eût révolté Baudelaire, elle eût blessé sa fierté : il n'en avait cure et c'est pourquoi, dans tout son œuvre, dans tout ce qu'il a livré volontairement au public, il n'a pas proféré une plainte et n'est pas descendu jusqu'à initier le monde à ses peines matérielles.

Comme il le confesse, il aimait « la joie aristocratique de déplaire ». Il ne mendiait pas la compassion, et c'est avec bonheur qu'il termine une lettre à Sainte-Beuve en lui rappelant cette phrase amère

de Shelley : « Je sais que je suis de ceux que les hommes n'aiment pas, mais je suis de ceux dont ils se souviennent ! »

Ce dédain, joint à ses audaces et aux douloureux blasphèmes qui sont sortis des lèvres de celui qui fut à de courts moments un pieux impie, devaient le faire bannir de tous les mondes, sauf du monde des artistes. Il ne me paraît pas établi pourtant que les catholiques aient répudié Baudelaire en tant que catholiques. Une réprobation générale a frappé ses écrits, réprobation dont le caractère est plus bourgeois que religieux. Sur ce terrain, des fils de Voltaire se sont rencontrés avec des adeptes du Christ qui, lui, eût accueilli cet enfant de race comme il a accueilli Marie-Magdeleine (1).

Il n'est rien de pire, disait un grand évêque, que les vertueux imbéciles. Ceux-là ont condamné Baudelaire sans rémission, violemment, implacablement, à jamais. Il n'a pas écrit « pour les femmes, pour ses filles ou pour ses sœurs », il a écrit pour sa conscience, pour les inquiets, les souffrants, les malades d'idéal et pour dire toute l'horreur du mal, mal qu'il a vécu, qu'il a expérimenté mais avec des récurrences souveraines vers le bien. Elles sont de lui, ces pensées :

— Connais donc les jouissances d'une vie âpre, et prie, prie sans cesse. La prière est un réservoir de force.

— Peuples civilisés, qui parlez toujours sottement de sauvages et de barbares, bientôt, comme dit d'Aurevilly, vous ne vaudrez même plus assez pour être idolâtres.

— Il n'existe que trois êtres respectables : le prêtre, le guerrier, le poète.

— Celui qui s'attache au plaisir, c'est-à-dire au présent, me fait l'effet d'un homme roulant sur une pente, et qui, voulant se raccrocher aux arbustes, les arracherait et les emporterait dans sa chute. Avant tout, être un grand homme et un saint pour soi-même.

— Prière. Ne me châtiez pas dans ma mère et ne châtiez pas ma mère à cause de moi. — Je vous recommande les âmes de mon père et de Mariette.

(1) Dans un des récents numéros de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Ferdinand Brunetière a, en effet, consacré, à propos de l'ouvrage de M. Eugène Crépet, des pages peu laudatives à la mémoire de Baudelaire. M. Jules Lemaitre a agi de même dans son feuilleton des *Débats*. Par contre, lors de la mort du poète, M. Asselineau mentionne dans une de ses lettres que Veillot fut un des seuls qui lui consacrèrent des lignes respectueuses. On y sent, dit M. Charles Asselineau, à travers les réserves du catholique militant, un attendrissement réel et une sincère amitié.

— Donnez-moi la force de faire immédiatement mon devoir tous les jours et devenir ainsi un héros et un saint.

— Théorie de la vraie civilisation : Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes. *Elle est dans la diminution des traces du péché originel.*

— L'homme qui fait sa prière, le soir, est un capitaine qui pose des sentinelles. Il peut dormir, etc., etc.

Il y a cent autres pensées aussi caractéristiques qui rallieraient à Baudelaire bon nombre de ses ennemis, si sa vie malheureuse et trop libre ne témoignait en sa défaveur.

Le livre de M. Crépet vient de nous révéler le martyr de son existence, mais c'est à peine si, dans ces confidences, on trouve un cri de faiblesse ou une aigreur. Certes, il a des colères, mais d'un ordre élevé, non suscitées par l'envie, et elles sont rares. Il disait que la colère était un sentiment si haut et si dangereux, qu'il ne fallait en user qu'avec une sorte de respect. Pour tout ce qui touche à lui-même, à ses jours si tourmentés et si pénibles, il se renferme presque constamment dans un mutisme stoïque

*Puissé-je user du glaive et périr par le glaive !*

il l'a voulu, il en est mort. On peut donc à grands traits noter en lui ces trois qualités primordiales : le caractère, le savoir-souffrir et le désintéressement, trois qualités de grande race. On peut y ajouter : la charité. Certains faits de nature intime montrent qu'il l'a poussée jusqu'à des limites extrêmes, malgré des ingratitude, des tromperies qu'il n'ignorait pas et qui n'ont pas amoindri sa compassion. Je ne parle pas de son affection pour sa mère, elle est naturelle, ni de la solidité de ses amitiés. Sa correspondance avec Sainte-Beuve est une chose délicieuse d'enjouement, d'entrain, d'impertinence, au fond très respectueuse. Il joue le critique qui l'appelle « mon cher enfant » et c'est un enfant qui a écrit ces lettres, un enfant spirituel, espiègle, bon, caressant, calin : — un chat. « Il y a peu de jours, lui écrivait-il, mais alors par pur besoin de vous voir, comme Antée avait besoin de la terre, je suis allé rue Montparnasse. En route, je passai devant une boutique de pains d'épices, et l'idée fixe me prit que vous deviez aimer le pain d'épices. Notez que rien n'est meilleur dans le vin au dessert ; et je sentais que j'allais tomber chez vous au moment du dîner. J'espère bien que vous n'avez pas pris le morceau de pain d'épice, incrusté d'angélique, pour une plaisanterie de polisson et que vous l'aurez mangé avec simplicité ».

Ces tout petits détails éclairent une âme, mieux que certains faits très gros. Devant ces preuves purement humaines et gentilles, les critiques aimables ont désarmé, ils ont été conquis, ils l'ont avoué; leur générosité a été jusqu'à admettre que Charles Baudelaire avait une certaine noblesse de sentiments; ils se sont apitoyés sur ses maux matériels, apitoyement vain qui n'eût pu toucher le poète, car ces blessures-là, si vives qu'elles fussent, ne le préoccupaient pas autant que la blessure morale pour laquelle inutilement il a cherché des baumes qui n'existaient pas pour une âme aussi exigeante et aussi haute que la sienne. Il avait tout à la fois le dégoût de la vie et l'extase de la vie — l'extase de celle qu'il rêvait et qui était d'une admirable conception. Je voudrais que ses ennemis dissent s'il est parmi les aspirations qu'il a formulées un seul désir qui ne fût pas noble et qui ne fût un désir de régénération humaine. Sa charité intellectuelle est là; il rêvait une créature non chimérique, mais grande jusque dans ses fautes et s'il avait en lui sa part de mal, s'il avait son péché, ce fut le seul des sept péchés dénué de bassesse : l'orgueil qui le hanta. Mettez-le dans la balance avec ses vertus et vous aurez plus que la moyenne nécessaire pour faire un juste, même si vous y ajoutez les trois douloureux blasphèmes qui sont sortis de ses lèvres catholiques en on ne sait quel moment de révolte. Encore ne peut-on donner à ces blasphèmes l'interprétation rigoureuse en crédit actuellement. Ce que Baudelaire désigne par le Mal qu'il a glorifié, c'est l'utilité de la douleur, la sainteté de la lutte qui nous régénère et nous permet d'accomplir cette mission de vaincre, de nous parfaire, à nous dévolue par Dieu. Ce que Baudelaire entend par Abel qu'il maudit, c'est la race des jouisseurs sans idéal

*Race d'Abel, dors, bois et mange...*

ce qu'il entend par Caïn qu'il honore, c'est l'être qui agit, qui marche vers l'avant, qui entrevoit de glorieuses destinées et qui a la haine de la créature animale, sans souci d'une perfection à atteindre, d'une œuvre à accomplir, d'une conquête à réaliser. La première est heureuse, elle jouit passivement des biens terrestres sans les risques du sacrifice, et se réclame de Dieu. L'autre est honnie et maudite, elle menace au profit de l'œuvre de la sélection morale le repos stérile des enfants d'Abel qui, forts par le nombre, la supplicie.

*Race de Caïn, cœur qui brûle  
Prends garde à ces grands appétits...*

Oui, prends garde. Demeure dans les rangs, jouis-y de ton bonheur banal, ne t'aventure pas dans les chemins non encore déblayés où tes pieds s'ensanglanteront, ne meurtris pas tes mains, n'écorche pas tes ongles :

*Race d'Abel, dors, bois et mange...*

Voilà le sens des vers blasphématoires de Baudelaire et l'on s'explique que, dans sa conscience fermement religieuse, il ait résisté à la demande de suppression que sa mère lui avait faite et à laquelle il a dû répondre péniblement par un refus.

J'ai trop de respect pour les scrupules des lecteurs catholiques pour ne pas comprendre à quel point l'expression de ces pièces a dû les froisser et j'ai d'autre part trop le respect de la vérité pour ne pas indiquer quelle fut l'intention de Baudelaire et pour laisser subsister une légende née de l'erreur d'une lecture inintelligente.

Le poète des *Fleurs du mal* est un des pécheurs dont le retour réjouit plus les anges que la venue de quatre-vingt-dix-neuf justes dont l'âme tranquille ne s'est heurtée à aucun écueil. Car pour qui seraient les pardons sinon pour ceux qu'un rêve supérieur a penchés sur les abîmes? Qui n'a rien risqué n'a pas de mérite :

*Race d'Abel, dors, bois et mange...*

## II

Charles Baudelaire n'est donc pas un écrivain orthodoxe, mais il n'était pas de ceux dont la cervelle est trop petite pour que Dieu puisse y entrer. Lorsque l'heure du soir, du beau soir grave et religieux vint à sonner, il était trop tard. La mort le surprenait au moment de l'évolution radicale qu'indiquaient ses tendances. S'il avait vécu, il aurait compris que la religion ne peut exister qu'avec la discipline et il se serait discipliné sans peine; tel un saint Augustin ou un Ignace de Loyola. La discipline ne l'eût pas gêné, elle est assez large pour laisser à l'écrivain, d'essence catholique, la liberté de ses mouvements.

Tout, en Baudelaire, indiquait ce retour : l'esprit de sa forme et la forme de son esprit. La musique de son vers a la sévérité d'un chant liturgique, l'ampleur et la sobriété. Ce poète raffiné remonte aux sources de la simplicité, substitue au style échevelé des romantiques un style pur et

calme d'où il exclut tous les ornements et toutes les fioritures. Son vers est classique et ses rythmes ont la lenteur des musiques sacrées.

Plusieurs de ses poèmes évoquent des cathédrales gothiques, par leur caractère sombre, leur expression douloureuse, leur aspect nocturne et ses figures mystérieuses ont la gravité pensive des figures de vitrail. On peut dire, quoi qu'on pense des mondes étranges qu'il a explorés, que son instrument est l'instrument religioso-profane par excellence.

Voilà pour l'esprit de sa forme.

La forme de son esprit accuse de semblables caractères. On a lu plus haut quelques-unes de ses opinions qui sont tout au moins celles de l'élément laïque de l'Eglise et qui, socialement, ne sont pas hétérodoxes. On se rappellera particulièrement cette pensée : « Le seul progrès vrai consiste à effacer la tache originelle ». Connaît-on beaucoup de définitions aussi justes, aussi frappantes, aussi vastes dans son laconisme que cette définition de l'esprit catholique ? Elle éclaire l'idéal de Baudelaire, elle explique ses dédains pour les créatures passives, qui ne travaillent pas individuellement à leur perfection morale. Elle fait comprendre, mieux peut-être qu'il ne l'a compris lui-même, la religion du dandysme qu'on lui a tant reprochée et où l'on n'a voulu voir qu'une coquetterie superficielle.

On sait, en effet, que Baudelaire composait sa toilette avec des soins extrêmes. C'est qu'il savait que la figure extérieure correspond, dans des proportions qu'un œil fin perçoit toujours, à la physionomie intérieure. Et par réaction contre le débraillé des romantiques, il afficha, avec complaisance, des dehors d'une correction absolue. D'ailleurs, là encore il trahissait quelque chose de la gravité de son âme. Les deux superbes portraits que nous connaissons de lui, nous le montrent vêtu avec une élégance anglaise, d'un goût sévère, sobre — et toujours religieux. Il avait l'horreur de la bohème dépenaillée, qui cherche à trancher sur la commune humanité par des allures extravagantes et des vêtements offensant le goût bourgeois. Sa mise tout à la fois simple et cherchée, est légendaire, et il a fallu que cette nature sentît sa force dès le début, pour pouvoir réagir contre les modes lâches de presque toute la jeunesse de son temps.

Aussi bien, son dandysme est-il pareil à son art. Il n'est autre que la surveillance de soi-même, le souci de se parfaire extérieurement en accordance avec le souci de se parfaire intérieurement. Cette estimable préoccupation n'a pas empêché Baudelaire d'être rangé parmi les littérateurs bohèmes. C'est un des esprits les plus distingués, fin lettré, moraliste élevé, qui l'a rangé dans cette catégorie d'espèces mal venues et je regrette d'être en formel désaccord avec son sage, indulgent et pénétrant esprit.

Je sais qu'il faut entendre ici par bohème, au lieu de l'être déréglé de la tradition, une sorte de déclassé supérieur, désorbité et indiscipliné. Mais comme il arrive pour tous ceux qui ont ce don élevé de procéder à une expérience personnelle des choses, cette indisciplinisme, ce désorbitement devraient s'expliquer favorablement, sinon l'œuvre du progrès serait incompréhensible. Baudelaire indique non seulement une réaction artistique considérable, si légitime et si logique que sa lignée est la seule — la seule — qui enrichisse aujourd'hui, et le féconde, le domaine de l'impérissable poésie, mais il indique encore la réaction contre l'esprit d'utopie, libéral, social, des nouvelles couches.

Il est mystique en tout et partout, inquiet par l'inconnu, pénétré des vérités que nous sentons et que les dogmes ont formulées. D'où son étrangeté apparente. Ces mondes, ces au delà, avaient été devinés, perçus, sentis avant lui, mais il refait l'expérience avec une liberté d'examen choquante pour certains esprits qui ne se disent pas que cette conduite, ces repensers, ont des conclusions conformes aux leurs, c'est-à-dire qu'elles aboutissent à l'exaltation de toutes les vertus humaines sauvegardées par l'Eglise.

Baudelaire n'était pas impassible, il était militant. Ses opinions sont calquées sur celles de de Maistre : d'esprit et d'âme, il est anti-matérialiste et spiritualiste profond. Critique, comme son siècle, il a voulu procéder lui-même aux investigations psychologiques et si, dans ses détails, son investigation a parfois des apparences hérétiques, il est, par la synthèse, l'une des plus indestructibles manifestations du sentiment catholique. Une voix plus autorisée que la mienne dira quelque jour quelle fut son influence, comment il a endigué, tout au moins chez les artistes, le flot des opinions matérialistes et avec quelle puissance il a gardé la génération succédante des atteintes grossières. Et sous le sceptique que l'on nous représente, on découvrira l'apôtre, le gardien du feu sacré.

Car, lorsqu'on parle de certaines natures exceptionnelles, il faut prendre garde aux mots dont le sens est trop général. Baudelaire est une nuance, « un cas ». Lorsqu'on dit sceptique, on se trompe. Il est vrai qu'il se trouve sur la pente du pessimisme, au premier stade, où rien n'est encore perdu. Il souffre comme toutes les imaginations délicates et les êtres dont la sensibilité est trop aiguë, du mal du siècle ; il a l'horreur de son temps, il est en désaccord avec lui, il devine avec une intuition ferme l'un des deux courants que suivra la littérature, et celui qu'il annonce, c'est le courant artistique-spiritualiste, où se trouve lancée aujourd'hui la poésie et qui contraste avec l'autre courant, le courant matérialiste et naturaliste. Il a même deviné quelques-unes des perceptions morales et psychologiques si déroutantes



auxquelles nous initient à cette heure les romans russes. A l'époque où il énonçait ces perceptions, elles paraissaient paradoxales. Actuellement, ce monde, qui hier semblait si étrange, est devenu le domaine préféré où les artistes vont faire leurs explorations et ils y ont retrouvé Rembrandt, Vinci, Shakespeare, Beethoven, tous les sondeurs des âmes. Certes, ces examens, ces sondages sont désorbitants. Ils accaparent l'artiste, le rendent inhabile dans la vie; les forces vives étant exclusivement cérébrales, le culte trop absorbant, le génie pratique manque et avec lui les appétences matérielles. De là les apparences bohêmes, l'existence torturée et irrégulière, inquiète et douloureuse de Baudelaire. Vivant dans une société sans idéal et vouée au lucre, le poète n'a pas su se faire un abri et une résignation. C'est une des seules infériorités que je lui connaisse. Ses déclamations sont démodées parce qu'elles sont parfois étroites. Il voulait l'absurde en rêvant une société à son image, et ce rêve manquait de désintéressement. Mais précisément, on remarquera que ces velléités enfantines font de lui le contraire du sceptique.

Le sceptique c'est, je pense, celui qui dira avec M. Cherbuliez : « J'ai longtemps cherché querelle à la vie, mais j'ai découvert qu'elle est sourde et n'entend pas les reproches. » Le sceptique c'est celui qui, après avoir souffert et surmonté les affres du pessimisme et n'ayant plus les sentiments assez vivaces pour se consoler dans les pratiques religieuses, se fait une raison, se résigne, s'apaise dans le grand calme de l'indifférence, regarde la vie en curieux, trouve le bien et le mal également pittoresques, également nécessaires, comprend, s'explique et pardonne, se confine dans un aimable égoïsme qui n'exclut pas la charité et l'idéal et se borne à le recouvrir d'un fin vernis et à le maintenir sous une discipline invisible et personnelle.

Baudelaire est loin de cette philosophie difficile et de cette stérile sagesse. Ses ressorts sont si souples et si fermes qu'il n'a pu les user, ce sont eux qui l'ont détraqué, qui l'ont désorbité et perdu. Avec son âme bondissante, ses légitimes besoins insatisfaits, ses inquiétudes, ses efforts pour voir ce qui échappe aux yeux vulgaires; avec la difficulté qu'il éprouvait dans l'accomplissement d'un travail d'ailleurs trop surveillé et trop pénible pour qu'il pût s'y atteler à tout instant; surtout avec les mauvaises chances qui frappent en art les précurseurs au même titre qu'elles frappent les inventeurs, avec ses doutes inavoués, ses incertitudes, l'insuccès persistant, il ne pouvait offrir qu'une résistance limitée aux forces humaines.

M. de Monge a justement indiqué, dans un article malheureusement trop sévère, la nature du déséquilibre de l'auteur des *Fleurs du mal*, qui consistait dans la suprématie des sensations sur les idées. Et c'est exact si l'on

admet que les sensations d'âme sont forcément des idées. Ces sortes de sensations n'étant pas purement physiques, ne se manifestent pas par des appétits, des désirs matériels. Elles n'émanent pas de la bête, elles prouvent l'âme, la formulent et sont, par conséquent, des idées qui, au lieu de trouver leur source dans la raison, la trouvent dans le sentiment. Baudelaire *ressentait* évidemment plus qu'il ne pensait et c'est pourquoi ses pensées sont si chaudes, si vivantes et si pénétrantes. Elles ne sont pas, quoiqu'il y paraisse, le résultat d'un calcul intellectuel, de déductions, d'expériences spéculatives : elles sont surtout humaines. Le calcul, chez lui, n'a surtout d'empire que sur la forme ; pour le reste il s'ouvre, il s'affirme, s'épanche, s'abandonne, montre son cœur et ses blessures, sans accuser beaucoup de symptômes de philosophie.

Est-ce pour cela, est-ce parce qu'il avait une âme neuve, ardente, un esprit peu doctrinal ? est-ce parce qu'il a si profondément exprimé notre spiritualité naturelle que les artistes en ont fait leur maître ?

Je le crois. On a trop vite fait de condamner le rôle sensationnel si important dans la littérature moderne, et à la valeur duquel la critique ne paraît pas encore avoir songé. Il est des moyens « latins » et classiques d'affirmer le spiritualisme, qui sont certes précieux tout en ne suffisant pas. Faites des phrases, démontrez, énoncez des théories, des lois, certifiez, c'est très utile. Seulement, ne dédaignez pas la preuve, sans laquelle la théorie, les lois ne sont que des abstractions. La preuve du spiritualisme, Baudelaire est un de ceux qui l'ont produite avec le plus d'intensité. Chacun de ses alexandrins l'appuient. On pourrait même dire qu'il a renouvelé à sa manière la preuve scientifique et métaphysique de l'existence de l'âme. Il ne l'a pas énoncée, il a mieux fait : il en a exprimé la vie en renforçant l'idée spiritualiste par la sensation spiritualiste, surajoutant à d'autres qui n'en avaient décrit que les aspirations.

Tel est son rôle, plus considérable qu'on ne veut actuellement le reconnaître, et que Demain mettra en lumière. Il n'a pas tout dit ; il demeure au rang des précurseurs et des éclaireurs. Depuis, on a été plus loin. Mais il est l'initiateur. Aujourd'hui, on le voit de trop près avec ses surfaces, ses fautes : ce qui est le plus visible. Sa mémoire subit la forte punition que la société inflige aux esprits qui ne sont pas soumis à ses arrêts et à ses goûts stationnaires.

Il y a pourtant des siècles que l'on sait que toute religion, tout art, toute découverte sont au prix d'un martyr ou d'une injustice.

FRANCIS NAUTET.

## VERS

### I

#### ÉVOCATION

*Dans la paix et l'oubli de mon âme endormie,  
Où gît le rêve mort d'une douleur amie,  
Oh! puissiez-vous toujours, mes chers espoirs défunts,  
Effeuiller les baisers pensifs de vos parfums  
Et les lents souvenirs des anciennes ivresses.  
Toi, qui viens la première, ô femme, et qui caresses  
Le velours bleu du songe innocent de ton œil  
Où sourit la Beauté dans un éclair d'orgueil,  
Toi dont l'art déflora le désir de mes lèvres,  
Et Vous, ô cœur pâli de mes amantes mièvres,  
Maternelles, berçant de votre blond regard  
Le deuil enseveli dans l'œil vide et hagard  
Où se meurt le regret des candeurs délaissées,  
Repeuplez le jardin désert de mes pensées,  
Repeuplez de vos jeux et de votre gaieté  
La désolation du jardin dévasté.  
Et Toi surtout, ma Sœur et ma Consolatrice,  
Renaiss dans ta beauté, viens! qu'en nous refleurisse  
Plus rose que la pourpre odorante du sang  
La tranquille fierté de notre amour naissant,  
Et de tes yeux de gloire où germent les lumières,  
Éteins, flétris les yeux des visions premières  
Et les charmes lointains de leurs rires pervers :  
Renaiss dans notre amour et fleuris dans mes vers.*

### II

*Qu'importent les trois mots de feu dans les ténèbres?  
Vers l'avenir prochain des menaces funèbres  
Je vais résolument. Mon cœur est fort. Je veux  
De chansons, de plaisirs, de regards et d'aveux*

*Réjouir sans effroi mon cœur toujours avide ;  
La mort est insondable, et la vie est si vide.  
Oh ! les vases sacrés dont j'ai pu me saisir :  
L'inaltérable rêve et l'éternel désir  
Je ne les rendrai pas à la voix du prophète ;  
Nul ne viendra troubler la splendeur de la fête  
Que l'amour impassible illumine d'orgueil ;  
Nul ne m'entraînera dans la nuit de son deuil :  
Je veux vivre. Je veux aimer. Je veux l'ivresse  
De la voix qui commande et de l'œil qui caresse,  
Je veux aimer la femme et ses roses pâleurs  
Où circule le sang héroïque des fleurs  
Virginales, des fleurs farouches et hautaines.  
O blonde enfant, pareille aux princesses lointaines  
Qui dorment dans l'oubli de leur chère beauté,  
Princesse de douceur et d'ardente clarté,  
C'est à Vous que s'en vont l'encens de mes pensées  
Et les dévotions de mes mains enlacées ;  
C'est Vous qui m'enseignerez l'aurore et conduisez  
Par les sentiers fleuris mes pas divinisés ;  
Par Vous je n'aurai rien ignoré de la vie,  
Par Vous j'aurai vécu libre et fort, sans envie,  
Levant sur tous mes yeux sans mépris ni remord,  
Et, quand la mort viendra, sans crainte de la mort.*

### III

#### PRIÈRE

*O blonde enfant, penchée au balcon de la vie  
Vers l'invisible azur du rêve inexploré,  
Mon cœur qui s'est soumis et ma voix asservie  
Chantent pour t'apaiser un lent miserere.*

*O blonde enfant, perdue au lointain de ton songe,  
Prends pitié de la plaie ardente de mon sang ;  
Au gouffre de mes vœux laisse que ton œil plonge,  
Laisse que vienne à moi ton regard caressant !*

*Blonde enfant, dont toujours le fantôme se dresse  
Parmi le triomphal désir de ma tendresse,  
Accorde à mon orgueil ton baiser lilial:*

*Ne te détourne pas de moi, vers la clairière  
Des pures floraisons du rêve initial :  
Bénis de ton regard souriant ma prière.*

ANDRÉ FONTAINAS.

---

## LA CHANSON DES EAUX

A MON AMI FRITZ ROTIERS.



la campagne?... Mon Dieu, oui... Si vous demandez la permission au patron..

Elle avait répondu cela distraitement, sur un ton lent, ennuyé, à travers son sourire professionnel, n'étant ni séduite ni rebutée, consentant seulement par habitude, avec une résignation immédiate d'esclave.

Très poliment, et s'efforçant à des grimaces galantes, le client insista. C'était un gros gaillard rougeaud, trapu, vêtu comme un mannequin de confectionneur, orné de bijoux massifs, ganté de chevreau trop clair et fumant un mauvais cigare. Cette toquade d'école buissonnière lui était venue en haine et en dégoût de la boîte où l'enfermait son métier de calicot. Pas drôle, ce métier-là. Et éreintant donc ! Des journées de douze heures debout derrière un comptoir, aux prises avec les exigences des clientes, sous la sévérité des chefs de rayon et des inspecteurs, — ou bien de planton sur le trottoir, dans la bousculade des passants, devant les étalages, les cartons ouverts bondés de colifichets confectionnés dans les prisons de femmes et qui gardaient des odeurs de pharmacie. Depuis l'hiver il y songeait, à cette promenade, comptant bien ne pas la faire seul, mais avec quelque fille levée dans une brasserie du quartier. Ce serait gentil : on partirait vers dix heures du matin par le chemin de fer pour gagner un trou de forêt avec une auberge sous les feuilles, au bout d'une avenue, — ou bien un chemin de halage bordant une berge gazonnée, dominant une belle rivière et conduisant vers une guinguette à friture. Car il y aurait de la friture, et de la

gibelotte aussi. Au retour, dans le crépuscule, on chercherait un village tapageur, une foire, des fanfares de kermesse, des boniments de paillasses, des violons de bal public, des orgies de gauffres et de macarons. Enfin, l'on regagnerait Paris sur le tard, avec des lilas et des coquelicots plein les bras, par un train à impériales. Une vraie partie. Les verdure du boulevard l'avaient tenté en cette première quinzaine de mai, et il exposait son programme à la petite Irma qui venait de lui servir son Picon-Menthe; il attendait sa réponse, certain de son consentement, un peu scandalisé de la trouver si froide à l'idée de son idylle canaille.

— Moi, je veux bien... si le patron donne la permission.

Le patron se montra charmant. Comment donc! Avec plaisir! Seulement il fallait s'entendre. Il ne demandait pas mieux que d'être agréable à un client. Mais quoi? Si Irma ne prenait pas son service à la brasserie, il serait nécessaire de la remplacer par une dame d'extra; cela coûterait cinq francs. En outre, comme le lendemain se trouvait être un dimanche, la petite rentrerait au plus tard à onze heures, pour aider au coup de feu jusqu'à la fermeture. Le calicot consentit, affecta de hausser les épaules, donna les cent sous, tenant à paraître très convenable. Irma entendit ce marchandage, silencieuse, sans volonté, pareille à une chose. Le patron ayant regagné sa place au comptoir, près de madame, elle se retrouva seule en face du commis qui reprenait sa causerie, disant des mots d'une tendresse banale, des phrases bêtes où pleuraient des sentimentalités d'harmonica coupées de ritournelles de beuglant. Et elle écoutait comme tout à l'heure, la tête renversée au dossier de sa chaise, les yeux au plafond, la bouche contournée en un sourire artificiel, les deux mains croisées sur la sacoche pendue à sa ceinture, — une sacoche de cuir rouge avec le nom de la brasserie en lettres d'argent.

Maintenant l'établissement se remplissait de consommateurs : des jeunes gens pour la plupart, étudiants du quartier, venant attendre l'heure de la pension, gommeux de Bullier, élèves de Centrale en casquettes dorées, lycéens vêtus à la dernière mode, employés du boulevard Saint-Michel, internes de la Charité, puis des bourgeois du voisinage attirés par des connoitises de débauche brutale, enfin quelques individus à face suspecte, portant beau, parlant fort et faisant bande à part.

Irma s'était levée, ressaisie par le service de ses tables. Toutes les filles allaient, venaient du comptoir aux clients, transportaient des litres, disposaient les verres, traversaient la foule en dandinant des hanches, en bavant des chutes de romances. On les appelait à haute voix, parfois avec des tutoiements, de guéridon en guéridon, sur l'asphalte de la terrasse, dans le

pavillon vitré de l'entrée. Par instants elles prenaient place entre deux clients égayés, se faisaient offrir à boire, augmentaient les piles de soucoupes, lâchaient de gros rires sonnans faux dans la gorge rauque. Bientôt une fumée de cigarettes monta dans l'évaporation des alcools, entoura les lampes d'une vapeur laiteuse, estompa des transparences bleues dans les coins d'ombre du plafond; les voix se fondirent en une rumeur faite de conversations bourdonnantes, de dominos remués sur les marbres, avec des trilles de rires chuchotés et des pizzicati cristallins. Au fond, en pleine lumière, derrière le comptoir massif, Madame surveillait, tout en empilant par rouleaux des jetons de cuivre et en préparant des rations de sucre pour les mazagrans de la soirée.

Le calicot fut enfin rejoint par Irma déjà rompue, lourde, en proie à l'étourdissement quotidien des absinthes lichées de table en table pour pousser à la consommation. Elle se laissa tomber sur la banquette de moleskine sans égard pour ses jupes déjà fripées, compta ses pourboires, redressa d'un geste routinier le ruban de satin cerise noué dans ses cheveux, rafraîchit d'un doigt de poudre son visage échauffé et sa gorge moite. Puis, ramenée à la discipline journalière par l'habitude, ou peut-être par un regard de la patronne, elle bêla :

— Tu ne m'offres rien ?

— Parbleu, oui.

Elle choisit un Vermouth qu'elle alla se verser sous le comptoir, dans un petit verre où fondait un mince caillou de glace, ainsi qu'elle avait coutume à cette heure laborieuse où des paresseuses la brisaient. Elle but à petits traits, par rasades minces et brèves, savourant la liqueur sensuellement froide dont les frissons secouaient son cerveau, balayaient dans sa poitrine les feux des amers et les mucosités du houblon qui la laissaient non pas saoule mais rassasiée jusqu'à l'écoeurement.

Ils causèrent niaisement jusqu'au moment du dîner, lui, parlant volontiers du lendemain, citant des noms de localités suburbaines, des noms parés d'une célébrité canaille datant des premiers bonshommes de Paul de Kock, elle, mâchonnant des réponses vagues, sans un geste.

Ils n'eurent pas un mot tendre en se séparant, pas un « au revoir » affectueux. En gens graves qui comptent se retrouver pour un motif sérieux, ils convinrent rapidement du lieu, de l'heure.

— Alors ici, demain matin, à neuf heures ?...

— Entendu.

Au lendemain, quand le calicot se présenta, très exact, il y avait bien dix minutes qu'Irma posait dans la brasserie remplie d'une poussière infecte

par le balai des garçons de salle. Il laissa échapper un « Oh ! » de surprise, tant la petite avait bonne mine dans sa robe claire, sous son chapeau de paille enrubanné. Il ne l'avait vue auparavant que sous sa livrée de servante, de buveuse de chopes, avec le décolleté obscène, la chevelure luisante, les rubans de couleurs violentes, les jupes courtes découvrant les hautes bottines mordorées et les bas de soie rouge, les bras nus jusqu'à la saignée, la face poudrée, l'allure libre. Ce matin on eut juré une demoiselle, une vraie, bien élevée, timide, bégueule. La robe était d'une étoffe sobre et fine, d'une bonne coupe simple, moulant le corsage et les hanches comme en un maillot, montant à petites boutonnères jusqu'au col, un col bien blanc, droit comme un col d'officier. Le tout en différentes teintes bleues.

Plus de maquillage. Les blancheurs trop crues de la poudre, les rougeurs trop vives des onguents avaient disparu. Rien qu'un soupçon de veloutine qui embaumait. Point de fleurs. Aucun de ces bouquets prétentieux ou salement défraîchis, à senteur d'eau croupie, dont elle chargeait son épaule, le soir, par déférence pour quelque client généreux. Elle avait pris soin de serrer en sa sacoche les porte-bonheur clinquants qu'elle reprendrait le soir, avec l'uniforme et le tablier.

— Et nous allons?...

A propos, oui, où irait-on? Elle consulta l'indicateur aux pages de trains de banlieue, tandis que le calicot cherchait dans le *Petit Journal* l'annonce des fêtes patronales. Une coïncidence des départs avec l'heure, peut-être aussi un désir irraisonné d'aller loin, les fit se prononcer pour la gare du Nord et pour Pontoise. Il ne connaissait pas Pontoise; elle non plus.

— Cocher!

Et ils roulèrent à travers Paris.

Du coup, à peine sortie de la brasserie, Irma sourit, bavarda, montrant une joie espiègle de gamine. Ces dimanches de printemps, à Paris, sont charmants. Les passants semblent gais. Les femmes inaugurent les robes légères aux nuances pimpantes, les hommes, débarrassés du manteau d'hiver, prennent une désinvolture plus svelte, plus jeune. Les fenêtres s'ouvrent, boivent les chaleurs du premier soleil, encadrent des têtes curieuses ou béates; on fait pousser des roses sur les terrasses et grimper des clématites aux ferrures des balcons. Aux carrefours, aux coins de rue, le long des trottoirs, des voitures s'arrêtent, attelées de fleuristes, portant des charges d'œillets, de résédas, de lilas, de violettes. La verdure des arbres est à point; les feuilles gardent encore un peu de la fraîcheur des premières pousses et ne sont pas encore tachées de rouille. Un vent frais tempère l'ardeur du jour, caresse les visages, gonfle les poitrines, balaie des parfums à travers les rues.



Un mouvement de vacances, d'échappées, secoue la grande ville laborieuse. Les fiacres, rapides sur le pavé sec, transportent des gens contents de vivre, des travailleurs en congé pour un jour, des mamans fières d'exhiber leur marmots endimanchés. On se dispute les impériales d'omnibus et les places en plein air devant les cafés. Les troupiers portent des gants blancs, les bonnes d'enfants arborent, sous le feuillage des jardins publics, des rubans de satin cerise et de grands tabliers immaculés. Des marchands, souriant, dressent les volets et mettent les barres. Non seulement on va se reposer, mais on compte se distraire. Ce n'est point le dimanche cloîtré, quasi mort de Londres; ce n'est point la journée pieuse de Rome avec ses rumeurs de cloches et ses vibrations d'orgues; c'est un réveil hebdomadaire de jovialité parisienne dans la gloire du renouveau.

A la gare du Nord, une foule se pressait, se bousculait vers les guichets, traversait les salles d'attente, envahissait les longs trains auxquels les hommes d'équipe ajoutaient des voitures. Le calicot avait fait largement les choses : Deux premières ! Du nouveau pour Irma.

Le train s'ébranla, traversa La Chapelle, Saint-Denis, s'arrêta à Enghien, reprit vers Herblay, Pierrelaye, gagna Pontoise. Dès l'issue des petites communes industrielles, après le canal et les usines, la servante s'était campée devant les glaces de la portière, regardant la campagne. Encore du nouveau ! L'Auvergne natale ne lui avait pas offert ces aspects-là, ces perspectives de grandes routes bordées de peupliers, ces verdure piquées de villas blanches. Quelle différence entre ces coquetteries champêtres et la grandeur sauvage des montagnes ! Et combien de fleurs ! Jamais sur les routes de Riom, de Châteauneuf et de Tournœl, elle n'en avait vu autant. Et les blés ! Et les cerisiers ! Et tout ! Décidément, la promenade commençait bien, s'annonçait heureuse, ne ressemblait pas à la banale corvée qu'elle avait redoutée.

En débarquant, ils coururent vers un cabaret, une vieille auberge bâtie au bord de l'Oise, où ils cassèrent une croûte dans un cabinet tendu de perse bleue, devant une fenêtre grande ouverte qui encadrait la fuite des bateaux. Cela leur donna des idées de canotage, un désir de se laisser aller, de descendre au fil de l'eau, de voir, immobiles, les paysages marcher autour d'eux. Le gros gaillard s'affirma très fort, raconta qu'il avait manié des avirons à Argenteuil dans une équipe de jeunes gens de commerce. Avec lui, il n'y avait pas de danger. Il pourrait ramer pendant des heures sans fatigue.

En sortant de table, ils descendirent sur un coin sans gazon de la berge où, amarrés à des piquets, se heurtaient des petites yoles peintes en cou-

leurs claires. Ils firent choix d'une norvégienne légère comme une coquille, au ventre arrondi, au nez effilé, avec joues plates et fuyantes. L'embarquement n'alla pas sans peine, sans bascules de naufrage, sans petits cris effarouchés. Quand ils eurent pris place, bien d'aplomb, le calicot saisit les longs avirons à palettes renflées, et nagea vigoureusement vers une grosse péniche, qui remontait la rivière, halée par deux gros chevaux perchons. A portée, il s'amarra au canot de la péniche, se laissant remorquer dans ce mouvement lent, radouci, glissant entre les roseaux du bord.

Ainsi entraînés, délivrés de toute corvée, affranchis de toute peur, ils bavardèrent. Irma, charmée, remercia son compagnon.

— Quelle bonne idée tu as eue!... Tu es vraiment bien gentil!... Ah! la bonne promenade...

Touché, flatté, il en promit d'autres. De temps en temps, une fois par mois, on filerait le dimanche, faire un tour, jusqu'aux premiers froids. Ce disant, il imaginait les amours régulières d'un collage, la possession d'une petite femme à lui tout seul. Elle, ravie de la variante présente, plus désintéressée, s'extasiait franchement, prenait ses aises, dénouait son chapeau, ses cheveux, s'amusait de niaiseries, fouillait au passage les touffes de nénu-fars, admirait le vol tremblant des demoiselles vertes sur les remous.

A leur droite, à leur gauche, la rive déroulait ses panoramas accidentés. A droite, une plaine infinie, bordée seulement par l'horizon, coupée çà et là de maisonnettes basses dont les tuiles rouges éclataient; — à gauche une colline, escarpée comme une falaise, à demi voilée par un rideau de saules grisâtres. Sous les saules, des canots immobilisés pour la pêche, chargés de gros vieux attendant, bouche close, l'occasion de ferrer une ablette. Dans les éclaircies d'arbres, sur les pelouses, des familles déjeunant en plein air, les hommes sans veston, les femmes sans chapeau. Un cabaret lointain dont le toit fumait et qui laissait s'envoler par les croisées béantes et les portes hospitalières des crin crins de violon grossièrement rythmés pour les quadrilles. Plus haut, au penchant de la colline, des blés ensanglantés de coquelicots mouvants.

Peu à peu, le canot entra dans une ombre. Les berges, plus resserrées, portaient de grands arbres dont le feuillage recouvrait la rivière maintenant plus étroite et se profilant au loin sous un dais de fraîcheur verte. Une île couronnée d'une forêt divisait le courant en deux bras, et la péniche n'avancait qu'en brisant les roseaux froissés avec un doux bruit de soie. Cela dura un quart d'heure: puis, au premier tournant, la rivière s'élargit brusquement, vaste comme un lac, ensoleillée, éclatante, découvrant de nouvelles plaines, de nouveaux coteaux.

Mais lorsqu'ils parvinrent en vue d'Auvers, ce fut un ébahissement. La petite Irma demeura stupéfiée, les mains jointes comme pour applaudir, ne trouvant d'autres paroles que :

— Ah ! la bonne promenade ! La bonne promenade ! !

C'était d'un joli ! d'un varié ! Des rives charmantes, fleuries, parfumées, avec des bateaux-lavoirs blancs et verts, son petit chantier pour les yoles, ses abris de pêcheurs à la ligne qui offraient des allures de vide-bouteilles. Un grand pont suspendu, tremblant sous les roues des fardiens, coupait le paysage en deux, au dessus de l'horizon, dans les branches. Le village, blotti au fond d'une anse, s'étalait en cercle autour d'un clocher carré percé d'une horloge. Peu de monde, presque point.

Sous le pont ils lâchèrent la péniche et abordèrent pour courir s'asseoir sous la tonnelle d'un cabaret, au coin du chemin de halage. On leur apporta du vin du pays et de la galette. Après deux rasades, le calicot déclara qu'il s'embêtait. Oui, pour sûr, et ferme ! Pas drôle, ce village d'Auvers, hein ? Irma approuva, mais seulement par politesse, pour ne pas le contredire. Elle ne s'amusait point, à la vérité, mais elle se sentait heureuse.

Elle était ravie, émue de retrouver un bout de campagne. Ce lui avait été une surprise, car elle n'avait jamais soupçonné qu'à une heure de Paris, il poussât de vrais arbres. A son idée, la campagne c'était très loin, aussi loin que l'Auvergne, à une journée pour le moins. Depuis quatre ans, elle n'avait plus revu d'arbres, sinon ceux des boulevards qu'elle ne pouvait prendre au sérieux. La veille, encore le matin même, elle s'attendait à une débauche de banlieue, à un bois de Vincennes quelconque peuplé d'artilleurs, de saltimbanques et de marchands de coco : un quatorze juillet de petite sous-préfecture. Et voici qu'elle voyait de vraies prairies, qu'elle traversait des solitudes, qu'elle rencontrait des paysans...

Ce n'était pas l'Auvergne, ce n'était pas sauvage, énorme, majestueux, impressionnant, mais c'était doux et suave. Une évocation du passé villa-geois surgissait presque au début de cette journée inattendue, et s'emparait d'Irma par surprise, sournoisement. La servante de brasserie se sentait implacablement arrachée au présent et ramenée, malgré elle, à ses origines de gardeuse d'oies.

Tandis que le calicot, grisé de plein air et peut-être aussi de vin vert, abruti par la chaleur, s'accoudait au bois de la table et s'assoupissait vaguement, dans un demi-somme, la petite, libre, se souvient. Aucun bruit autour d'eux, sinon le bruissement de l'eau qui coule, doux comme une chanson.

Cette chanson des eaux la berce, l'attendrit, l'accable. Pour un peu, elle

pleurerait, la petite Irma, la fille toujours en joie que tutoient les buveurs du Quartier-Latin. Cette grue aux mœurs de pierreuse, accoutumée à débattre froidement des marchés honteux, dévouée par état aux caprices du passant, cette chair à vendre, cette souffre-plaisir, se découvre un cœur ardent, un corps indigné, une âme blanche.

Qu'est-ce qui monte donc de cette eau vive? D'où vient-elle, cette eau? Où va-t-elle? Irma l'ignore. Une anxiété la tient, étrange, mystérieuse, qu'elle subit sans s'en rendre compte. De la tonnelle, elle n'aperçoit ni le haut ni le bas du courant. Elle a perdu de vue les dômes de verdure sous lesquels elle glissait tout à l'heure, derrière le gouvernail; elle a oublié le large horizon entrevu dès l'arrivée. Elle distingue seulement l'eau, puis la berge opposée qui est déserte. Pas un canot, pas une voile.

L'eau est si limpide, si claire qu'on la croirait profonde, glissant sur des gouffres inquiétants. Près du pont, elle se heurte à un quai de maçonnerie et cela fait un bruit perlé, joyeux, de cascade. C'est tout à fait comme la Sioule.

Combien c'est loin, la Sioule! Irma se souvient d'y avoir baigné ses pieds brunis de bergère vagabonde, jadis, quand elle menait paître les oies de sa mère, dans les prairies de la vallée, près du vieux moulin. Elle chantait si gaiement, la Sioule!

Irma la revoit, l'entend encore. Puis le hameau de Châteauneuf ressuscite dans sa pensée, maison par maison, chaumière par chaumière, avec ses rares troupeaux, ses bocages sombres, ses escarpements de granit, avec des grelots lointains de patache, là-haut, dans la montagne, sur la route de Saint-Gervais. Ici, c'est la mesure du vieux pêcheur de truites qui connaissait tous les trous, tous les cailloux de la Sioule; là, c'est le gué suivant sous le barrage et que les bestiaux traversent ruisselant de perles argentées; plus loin, la grotte aux cavités noires, suspectes, où les gamines du pays n'osaient aventurer trois pas; en haut, sur une éminence boisée, le château à tourelles avec ses poivrières d'ardoises et son crépi tout battant neuf.

Elle se souvient. C'est le pays, un beau pays de montagne que l'hiver blanchit de neiges épaisses, mais si joli l'été! L'église n'est point surmontée d'un clocher carré, massif, comme le clocher d'Auvers, mais elle est riante, tendue de voiles blancs toujours propres, parée de fleurs, illuminée de cierges. Il n'y a pas de cabarets, mais seulement un débit sur la route, une salle haute, avec des bancs de chêne et une grande cheminée; on y boit de bon vin à la veillée, un vin du plan, jaune comme une topaze, — et quand on a bu de ce vin-là, les chansons viennent voler sur les lèvres en battant de l'aile, comme des oiseaux. Il n'y a pas de bals publics, mais elle se rap-

pelle avoir dansé des bourées et couru des rondes, les soirs de fêtes, sur la place de la Mairie. On n'y porte guère de chapeaux, mais les fillettes ont de beaux cheveux noirs qu'elles ornent de baies rouges.

Puis il y a l'établissement thermal, le grand hôtel des bains bati sur la Sioule, les pavillons où aboutissent les sources. Ah! cet hôtel des bains, comme elle voudrait y être encore, avec son tablier à bavettes et son bonnet ruché de fille de chambre. C'était le bon temps. On trimait dur pendant la saison mais on était heureuse et ce métier-là était plus gai que celui de gardeuse d'oies. Le soir venu, la besogne achevée, elle savourait des bonnes nonchalances sous les tilleuls de la terrasse, en écoutant couler l'eau.

Pourquoi être partie? Pourquoi avoir voulu gagner ce Paris d'où, chaque année, elle voyait arriver des gens riches, bien vêtus, luxueux? Par ambition, ou simplement par curiosité. Devenir riche à son tour ou voir du pays. Si elle avait pu se douter!... Et la voici depuis quatre ans fille de brasserie, s'échouant de garni en garni, cédant à la gouape, passant ses journées à vider des chopes et à boire des petits verres. Pour la première fois, elle regarda sa misérable vie en face et cela lui fait regretter sa montagne, son enfance à laquelle elle sourit.

Tout cela, ces pensées, ces regrets, ces hontes, ces remords, tout cela s'élève du courant jaseur, de la rivière emportée. Contemplative devant l'eau qui frissonne, elle songe, elle laisse ses rêves suivre cette eau, s'éloigner à la dérive, disparaître au tournant lointain derrière les peupliers, se perdre dans les nénufars et les roseaux. Et le courant ramène d'autres rêves en soupirant la mélodie triste de l'eau qui s'exile.

Le calicot s'embêtait, commençait à ne plus la trouver drôle, cette Irma, et, n'osant cependant la brusquer, ébauchait des phrases, des appels :

— Ah ça... dis donc....

Et il n'achevait pas, ne sachant au fond que lui dire.

Brusquement, sur l'autre rive, un cortège surgit. C'était, loin derrière les haies, une fanfare canaille dont on n'avait entendu d'abord que des basses de cuivre, mais qui se rapprochait, s'affirmait, balançait un mouvement de polka viennoise ratée. Orchestre d'un cirque ambulante qui disposait ses tentes dans le pays pour la soirée.

— Allons voir ça !

Elle leva vers l'homme un regard dur où brillait de la colère. Cette idée de quitter la rive, de courir à la chasse des plaisirs crapuleux, tapageurs, grossiers, sentant la brasserie du boulevard Saint-Michel, cette idée lui fit mal. Elle céda pourtant. Mais le moyen de faire autrement. N'appartenait-elle pas pour une journée à ce garçon, d'ailleurs pas méchant, plus doux,

plus poli même que les autres ? Ainsi, elle était descendue à cet esclavage de n'avoir plus le droit de penser, de pleurer ! Elle était condamnée, sa vie durant, à ce métier d'amuseuse, à cette fonction vile d'exister seulement pour la distraction ou les plaisirs des autres. Qu'une pensée lui vint, avec le besoin d'une halte à l'air libre, d'un repos, et il suffirait d'un geste, d'un mot : « Allons voir ça ! » pour l'obliger à reprendre le collier. Eh bien, soit ! Elle céda encore aujourd'hui, déterminée par une sorte de respect pour la parole donnée ; mais après, ce serait bien fini.

Ils allèrent voir ça. C'était sale et cela faisait du bruit. Vers sept heures, ils dînèrent dans une auberge, pêle-mêle avec des canotiers, des filles et des voyous. Ensuite, ils furent au cirque, puis sous la tente d'un bal. Quand ils regagnèrent la gare voisine, Irma était lasse ; son compagnon titubait. Depuis qu'elle avait quitté la tonnelle, la servante s'était décidée à être amusante. A table, elle eut des éclats de voix. Au bal, elle leva la jambe consciencieusement, tutoya le chef d'orchestre, appela le garde-champêtre « mon petit ». Pendant le trajet, à chaque arrêt du train, elle s'écria : « Ohé, les autres ! » et demanda des bocks aux hommes d'équipe. Le calicot était dans son droit : elle était tenue de se montrer drôle, de mériter les petites dépenses de la journée.

Jamais peut-être elle ne s'emballa aussi violemment. On eût dit un singe bien dressé.

Lorsque, débarqués à Paris, ils roulèrent en voiture vers la brasserie, le calicot devint très galant. Elle le laissa faire, écoeuvée mais muette, sans une révolte, sans colère contre cet ivrogne dans son droit. A la brasserie elle reprit le tablier et fit son service jusqu'à la fermeture. Son compagnon n'était plus en état de la suivre. Elle s'échappa tandis que le patron chargeait l'homme dans un fiacre avec toutes sortes de respects.

Rentrée en son garni, la fille fit ses paquets, remplit ses malles à la hâte, rangea ses hardes comme pour un départ. Ce travail la mena jusqu'au jour. Vers sept heures, elle fit venir une voiture ; et en route pour la gare de Lyon.

Elle retournait pour tout de bon au pays, près de la Sioule, près de la rivière dont elle avait retrouvé et reconnu la vieille chanson, là-bas, à Auvers, en plein air, au bord de l'eau.

CH.-M. FLOR O'SQUARR.

---

## AIRS DE FLUTE

### XXVII

#### RETOUR

##### I

*Il est parti, le pauvre Amour  
Qui me caressait de son aile...  
Je le trouverai quelque jour  
Au fond de la vie éternelle.*

*C'était trop pur, trop clair, trop beau,  
C'était impossible, je pense,  
Alors j'ai risqué la dépense  
D'un marbre noir sur son tombeau.*

*Je retourne au passé, sans lutte,  
Sans grande joie et sans remords ;  
Tous mes petits enfants sont morts  
Et je noue un crêpe à ma flûte.*

*Moi qui l'avais jetée au flot  
Plein de victimes ! Repêchée,  
Elle n'est pas encor séchée  
Des vieilles larmes et de l'eau.*

*Elle est toujours triste et dolente,  
Joyeuse, folle, et bonne aussi,  
Elle chante, elle pleure, ô si  
Vous aviez été mon amante !*

II

*Tu voulais, j'en suis sûr, cher ange,  
Un amant introuvé, trompant ;  
Ève, j'eusse été ton serpent,  
Un serpent fou qui se dérange.*

*Oublie, et puis dis-toi qu'il faut  
Au canard, au cygne, des ailes ;  
Et que j'avais le gros défaut :  
D'aimer toutes les demoiselles.*

*Car c'est bien là que nous allons :  
« Bienfilâtre ou bien Malfilâtre »,  
A moins d'imiter le Pilâtre  
De Rosiers, qui fit des ballons,*

*Et de s'envoler vers la nue,  
Secoué par les ouragans  
Avec douze paires de gants  
Pour la Nébuleuse Inconnue!*

SIEBEL.

---

## POÈME EN PROSE

### LA VIE ET LE RÊVE



ls attendaient dans la plaine.

« Il ne viendra pas, seigneur, dit un des témoins à un chevalier, tout vêtu de noir, qui restait pensif, les bras croisés sur la poitrine. Il ne viendra pas. Voyez, ajouta-t-il, en montrant la plaine blanche de neige s'étendant à l'infini. Voyez... personne... Oh! le lâche! »

« Mon ami, n'en doutez pas, il viendra » répondit le sombre chevalier. Aussitôt, un rayon de lune tomba obliquement près d'eux. Et, sur ce



rayon, comme sur un immense ruban de soie, le blanc seigneur du Rêve assis à califourchon glissa de la lune, suivi de deux petits pages.

« Merci ! » dit le blanc seigneur, qui avait entendu les paroles de son adversaire.

Bientôt les fleurets scintillèrent.

A la première passe, le chevalier traversa son antagoniste de part en part ; mais celui-ci se remit aussitôt en garde, prêt à continuer la lutte.

« Il n'a donc pas de sang ! dirent les témoins du chevalier.

A la seconde rencontre, le blanc seigneur transperça son adversaire ; mais celui-ci se dégagea subtilement.

« Ce n'est donc pas un homme ! » dirent les pages.

Le duel dura toute la nuit.

Lorsque le soleil parut à l'horizon, le chevalier dit : « Cessons. Nous ne nous tuerons jamais. Adieu, blanc seigneur du Rêve, je te rends à la lune. »

Et le blanc seigneur répondit : « Hélas ! nous devons donc vivre tous deux. Et moi, qui espérais te tuer cette nuit, sombre seigneur de la Vie, ô fils du soleil, ou bien mourir de ta main ! Oh ! l'un de nous ne sera heureux qu'à la mort de l'autre ! Mais... si je me suicidais... »

Aussitôt il se plongea le fleuret dans le cœur. Mais il n'en mourut pas.

« Tu le vois, fier ennemi, notre vie ne nous appartient pas. Adieu, fils du soleil, nous devons éternellement souffrir ! »

Et d'un bond, le blanc seigneur sauta dans la lune qui pâlisait dans les nues, emportant dans ses bras les deux petits pages.

Et comme la lune se refermait, le sombre seigneur de la Vie, un genou en terre, s'inclina devant le soleil, qui le baisa sur le front.

HECTOR CHAINAYE.

---

## VERS

### DE PROFUNDIS

*Cher, faut-il croire à ce voyage  
Dont tu me peins le paysage  
Par les sommets neigeux des Alpes dominé ?  
A tes gais récits de touriste  
Qui me font l'âme encor plus triste ?  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine !*

*Moi, qui demeure dans la plaine,  
Seule, et de regrets toute pleine,  
Avec ton souvenir dans le cœur buriné,  
Pendant que tu poursuis ta course,  
J'aperçois le fond de ma bourse.  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine !*

*Est-ce beau, dis, cette Italie  
Où te suit ma mélancolie ?  
Tout le temps, à pied sec, n'as-tu pas cheminé ?  
Moi, je sens l'eau, quand je trottine,  
Emplir le fond de ma bottine...  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine !*

*Est-ce vrai qu'il fait froid en Suisse?...  
Au clou j'ai porté ma pelisse,  
Redoutant les gros mots du concierge aviné.  
Je gèle dans mon épiderme,  
Mais il fallait payer le terme...  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine !*

*Rares sont les jours où je mange  
A ma faim ; vrai, cela me change.  
N'auras-tu pas pitié de mon corps satiné ?  
Tu l'aimais tant ! — Je deviens hâve,  
Il n'est plus de vin dans la cave...  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine !*

*Les femmes sont-elles bien mises ?  
Ont-elles toutes des chemises,  
Au pays de soleil toujours illuminé ?  
Moi, de ma dernière douzaine  
Il ne m'en reste qu'une... à peine...  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine !*

*On prétend que tu t'amouraches,  
En écoutant le ranz des vaches,  
De quelque pittoresque et rurale Phryné...*

*Le grelot de ta chienne fauve  
T'appelle au fond de notre alcôve...  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine!*

*Ils mentent, n'est-ce pas, les lâches,  
Quand ils disent que tu me lâches?  
Ils ont plaisir à voir mon cœur exterminé!  
Sache que j'élargis mes tailles,  
Parce qu'au fond de mes entrailles...  
Ad te, de profundis, clamavi, Domine!*

### BAISERS

*Au seuil du vert printemps, du printemps adoré,  
Nous irons, seuls à deux, chercher la violette;  
J'ôterai mon chapeau, toi, ta fine voilette,  
Pour nous embrasser mieux, sur le coteau doré.*

*Puis ce sera l'Été, l'Été clair et chéri;  
Pour baigner tes pieds blancs dans les eaux argentines,  
Nous nous embrasserons, en ôtant tes bottines,  
Au bord du ruisseau bleu, sous le coteau fleuri.*

*Quand l'automne viendra, l'automne sans parfum,  
Nous irons nous asseoir devant l'horizon rouge,  
Au coucher du Soleil, à l'heure où rien ne bouge,  
Et nous embrasserons sur le coteau tout brun.*

*Lorsque l'hiver, — l'hiver, du cercueil affranchi,  
Déroulera pour toi son doux tapis d'hermine,  
Nous irons, des moineaux apaisant la famine,  
Nous baiser, devant eux, sur le coteau blanchi.*

GIBOYER.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*Le Lys*, par FERNAND SEVERIN. — Un volume avec un frontispice de M. Henry De Groux. Bruxelles, Lacomblez. Paris, Lemerre. Prix : 2 francs.



Le poète du *Lys*, M. Fernand Severin, se présente à nous, dans le mouvement littéraire actuel, comme une nature d'exception. De tous nos poètes contemporains, l'auteur du *Lys* est évidemment le plus isolé et le plus seul. Tandis que la plupart des écrivains de la Jeune Belgique, fidèles au passé et aux traditions artistiques de notre race, laissent chanter en eux notre joie instinctive de la couleur, et notre amour inné de la poésie plastique et picturale, M. Fernand Severin, lui, est avant tout un poète d'analyse psychologique et sentimentale. Il n'est pas, suivant la superbe expression de M. d'Aureville, un de ces « yeux de chair » qui s'enivrent des teintes somptueuses, du faste des choses, de l'orgueil des formes ; il n'a pas le matérialisme, parfois exubérant, parfois subtil, des artistes de la Renaissance. Il nous apparaît, au contraire, comme un primitif, un primitif à la grâce étrange et profonde, et l'on voit errer sur les lèvres de ses strophes le déconcertant sourire des anges de Boticelli.

La poésie de M. Fernand Severin, au lieu de célébrer le triomphe de la Beauté physique, a les yeux qui regardent en dedans. Le monde extérieur et ses fêtes animales, n'existe point pour lui. Son décor est presque toujours le même : c'est un jardin aux fleurs pâles, où le ciel vague et les arbres incertains s'estompent dans du souvenir et du rêve. « Les heures y coulent, lentes et seules » dans les grands « lys héraldiques », des lys de pensée et de solitude. Un silence plaintif règne dans ce décor illusoire, et quand il s'y dessine une figure d'éphèbe ou de vierge, c'est à se demander si le paysage n'est point la forme visible de leur âme.

Les étranges fantômes d'enfants et de femmes, évoqués par M. Fernand Severin, marchent dans ce décor sympathique à pas très lents, sur la pointe des pieds, un doigt mystérieusement posé sur la bouche. Ils ont l'allure hiératique des personnages légendaires, qui n'expriment l'humanité qu'en s'élevant au dessus d'elle. Ils se promènent dans les fleurs, et très doucement, sur le ton des confidences et du secret, exhalent, comme un parfum, la désillusion de vivre.

C'est l'aveu des âmes indolentes à l'action, le calme, l'incurable mépris de l'action impossible. C'est la plainte de l'amour en rêve, de cet amour de l'amour qui tue les autres amours. C'est la solitude dans le cœur et dans la pensée, une soif toujours nouvelle d'échanger la brutalité des choses contre les douceurs du souvenir. On est pâle du « vide de la chair », pâle « des baisers qu'on n'aura pas donnés ». Le mal dont on souffre, « l'ennui dynastique de vivre » est éternisé par le sentiment qu'on a « d'en être seul

atteint ». L'orgueil de cette souffrance devient une consolation amère, et l'on s'éteint, « sans avoir eu d'autrui » dans la joie solitaire « d'être le dernier rêve ».

Le rêve, voilà le poison lent dont se meurent les éphèbes et les vierges du *Lys*. Et du rêve monte alors, comme un encens mauvais, une perversité étrange. La perversité qui s'exhale du rêve, de tout rêve, hélas! perversité d'autant plus profonde et plus vaste que le rêve est plus rare et plus haut.

Et cette perversité du rêve, cette perversité sans objet, semble le châtiement providentiel de ceux qui ont répudié la santé banale de la Vie.

*Le Lys*, avec ses qualités de psychologie et d'analyse sentimentale, est, nous l'avons dit, une œuvre déconcertante et excentrique. La poésie contemporaine a perdu l'habitude de ces vers d'une simplicité puissante, pareils à la lueur soudaine d'une lanterne sourde jetée sur l'intimité des âmes, et qui sont la marque personnelle de M. Fernand Severin. Les vers de cette espèce sont redevenus très neufs aujourd'hui, neufs d'une nouveauté spéciale, et qui échappe aisément aux yeux routiniers. Réunis en volume, les poèmes de M. Fernand Severin prennent une signification intense, et l'heure n'est pas lointaine où les incrédules reconnaîtront dans l'auteur du *Lys* un poète original et profond.

La forme de M. Fernand Severin est d'une simplicité savante et précoce. Il ne cherche pas l'originalité à quatorze heures. Il ne demande pas le succès à l'acrobatie ni à la mauvaise virtuosité. Il a un profond dédain pour les modes littéraires et les évangiles de cénacle. Aussi nos René Ghil de province, les décadents de la Pierreuse et les botteresses du symbolisme instrumental lui ont fait entendre qu'il n'a pas « le rythme intérieur ». Nous l'en félicitons hautement. Le poète du *Lys* est au dessus de cette école de grimaces.

Si l'on entend par don de poésie l'instinct qui consiste à trouver la musique rimée d'une pensée, M. Fernand Severin est poète au sens absolu du mot. Et l'instinct est doublé chez lui d'une science déjà profonde. L'auteur de la *Muse*, des *Mort-nées*, de l'*Oublié*, d'*Une Enfant*, des *Vers pour Yseult* — un des joyaux de notre *Parnasse* — et du *Vallon*, aime le vers simple et riche, ondulant avec la pensée, le vers souple et fort de nos grands poètes classiques. Son style, où les mots abstraits foisonnent, est si intellectuel que l'image, même la plus vive, ne parvient pas à le matérialiser. Et il n'est pas défendu de retrouver, dans certaines strophes d'une musique éteinte, d'une mélodie presque racinienne, le roucoulement des ramiers qui meurent si plaintivement dans les vers d'*Esther* et de *Bérénice*.

*Le Lys* a les défauts de ses qualités. Il est d'une blancheur un peu monotone. Et le vers de M. Fernand Severin est parfois, à force de spontanéité, négligé et lâche. Tel qu'il est, avec ses qualités et ses défauts, ce vers nous paraît destiné au dialogue et au poème dramatique. Les grands sujets légendaires sont, croyons-nous, la patrie du poète du *Lys*. Et nous ne doutons pas que ses étranges fleurs de psychologie sentimentale ne s'y épanouissent un jour dans tout leur noble et savant éclat.

ALBERT GIRAUD.

## MEMENTO

*Hors du Siècle*, le volume de poésies de M. Albert Giraud, vient de paraître chez Vanier, éditeur à Paris. Nous consacrerons dans notre prochain n° une étude à cette belle œuvre.



Nous recevons la lettre suivante :

« Marseille, 6 février 1887.

« Monsieur MAX WALLER,  
« directeur de *la Jeune Belgique*.

« J'apprends seulement aujourd'hui par M. Péladan la petite perfidie machinée — j'augure sous votre signature (1) — dans le n° de janvier de *la Jeune Belgique* contre le *Missel*.

« L'accusation — j'en ignore la formule et les termes exacts, *la Jeune Belgique* de ce mois, sans doute pour cause, ne m'étant parvenu — prétendrait, paraît-il, à prouver que j'ai pastiché les *Litanies* de M. Iwan Gilkin dans une pièce de même titre : *Litanies*.

« Pour défendre et relever pleinement ma probité littéraire de cette insidieuse allégation, je pourrais, en vérité, objecter, avec quelques preuves d'une suffisante irréfutabilité à l'appui, que mes *Litanies* portent une date manuscrite antérieure de cinq mois à la publication des *Litanies* de M. Gilkin, dans l'octobre 85 de *la Jeune Belgique*, et doter tout aussi vraisemblablement ainsi M. Gilkin du plagiat qui m'est attribué.

« Mais en raison de la petitesse de la chicane, j'estime ma dignité ne pas devoir condescendre vis-à-vis de vous à toute réelle explication et préfère, en conséquence, vous prier, aux termes du « projet de loi » si judicieusement codifié dans *l'Art moderne* du 6 novembre 1886 — de

(1) Erreur.

m'estimer au rang de ceux que, littérairement, on ne salue plus — et qui ne saluent pas.

« R. PASCALIS.

« P. S. Je vous prie de vouloir bien insérer cette lettre, dont j'envoie une copie à *l'Art moderne*, dans votre plus prochain numéro ».

M. Pascalis se met le Russel dans l'œil s'il croit que le public se laissera prendre à cette explication. Sa date manuscrite n'aura aucun crédit et il est invraisemblable que M. Gilkin ait pu, de Bruxelles, plagier une poésie qui n'avait pas paru... à Marseille. Sa lettre, pour n'être guère polie, est donc d'une plaisante candeur, voilà tout.



*Poison*, l'acte de M. Max Waller, représenté récemment à Paris, vient de paraître, tiré à 50 exemplaires de choix, tous sous-crits.

Nous donnerons un fragment de la pièce dans un de nos prochains numéros.



Sous presse : *La Flûte à Siebel*, poésies de M. Max Waller, avec préflûte de M. Albert Giraud et frontispice de M. Léon Dardenne.



*L'Almanach de l'université de Gand* vient de faire sa 4<sup>e</sup> apparition, et n'est pas moins intéressant que les années précédentes. Ce nous est une grande joie de voir les étudiants se mêler à la poussée littéraire et donner leur coup de collier.

On trouvera dans ce volume la comédie en un acte de M. Fritz Ell (Lutens) : *Une réparation*, qui vient de paraître en un élégant tirage à part des presses de Hoste.

Fin et délicat marivaudage, saynète de paravent d'une grande ténuité, qui supporterait difficilement un plus considérable cadre. Nous croyons cependant qu'il est question d'*Une réparation* pour les matinées littéraires du théâtre Molière. L'idée est heureuse et nous y veillerons.



Vient de paraître : *la Foire de Sorotchinietzi*, supérieurement traduit du russe de Gogol par M. Eugène Hins.



Voici le sommaire du n° 1 (3<sup>e</sup> année) de *la Wallonie* :

Paul Bourget, Vers. — Camille Lemonnier, En Allemagne. — Georges Rodenbach, Paysages souffrants (vers). — Stuart Merrill, Feuillettes d'un vieux cahier. — Emile Verhaeren, Là-bas ; Légendes ; Les vieux rois (vers). — Mario Varvara, Vieux rieur. — Eudes Honin, Soir (vers). — Gaston Vyttall, Poèmes ironiques. — Fernand Severin, Enfance ; Le retour (vers). — Ernest Mahaim, De mon carnet. — George Garnir, Requiem ; La fin (Vers). — P.-M. Olin, Mes mémoires. — Georges Rosmel, Miss Dispute. — Achille Delaroche, Pastourelle-kermesse (vers). — Albert Mockel, Soirs mouvants.

*Chronique des arts* : Albert St-Paul, Pavis de Chavannes. — D\*\*\*, *Gioconda* à Bruxelles. — Ludwig Gheldre, Théâtres et Concerts de Bruxelles.

*Chronique littéraire* : René Ghil, *Les Soirs* d'Emile Verhaeren. — Maurice Sivilie, Un livre d'étrennes. — Albert Mockel, Camille Lemonnier et *La Belgique*. — P.-M. Olin, *Les Forêts* de Vandrunen. — Petite Chronique. — Nos livres.



*Un nouveau confrère.* — Nous venons de recevoir les premiers numéros du *Salon pour tous*. Nous nous faisons un véritable plaisir de recommander à nos lecteurs cette nouvelle publication illustrée.

La partie artistique ne comprend pas moins de huit à dix dessins par numéro,

signés de noms de maîtres et d'artistes connus : Th. Ribot, Marcellin Desboutin, J.-F. Raffaelli, Henri Pille, H. Brispot, José Frappa, Jules Girardet, Félix Régamey, Léon Barillot, Viollier, Léon Baillif, Draner, Coll-Toc, Luc Catonnet, etc., etc.

Chaque numéro contient en outre une page de musique, une chronique, une nouvelle, des biographies, des poésies, des échos artistiques, des renseignements sur les expositions du pays et de l'étranger.

La littérature y est brillamment représentée par MM. Ernest d'Hervilly, Régamey, Paul Foucher, Paul Arène, Coquelin cadet, Gustave Rivet, Bertol-Graivil, J. de Gesvres, Raffaelli, Obry-Henry, Sautereau, de Sivry, etc.

*Le Salon pour tous* paraît tous les samedis. Ceux qui prendront un abonnement pour l'année 1888 recevront la collection complète des numéros parus. L'abonnement pour la Belgique est de 12 francs par an, de fr. 6-50 pour six mois. Le prix du numéro est de fr. 0-25. Un numéro spécimen est adressé *franco* contre toute demande affranchie. Pour la rédaction, l'administration, la vente et les abonnements, s'adresser : rue de Brabant, 183, Bruxelles.



*La Wallonie*, qui a de plus en plus soif du ridicule, publie dans son dernier numéro, sous forme d'annonce, une pancarte prétentieusement intitulée : *Nos Livres*.

On y voit figurer l'œuvre complet de Camille Lemonnier, d'Emile Verhaeren, de Georges Rodenbach, les *Lettres à Jeanne* de Jules Destrée, etc., etc.

*Le Mâle et le Mort, les Flamandes* (si wallonnes, n'est-ce pas?) et *la Jeunesse Blanche*, sont désormais les livres de MM. Mockel, Mahaim, Olin et Sivilie. « Cette malle doit être à nous ! » disait Bilboquet, dans *les Saltimbanques*.

Ce *Mâle* est à moi, répondrait Lemonnier.

La seule malle qui appartienne à Bilboquet, c'est celle qui contient les *Fumistes wallons* et deux ou trois livres de Célestin Demblon. Bilboquet peut se fouiller et

etourner ses poches, il ne trouvera pas autre chose.

Et quant au *Lys*, dont les principaux poèmes ont paru soit dans *la Jeune Belgique*, soit dans *le Parnasse*, Bilboquet oublie un peu trop facilement que Fernand Severin a débuté chez nous, il y a trois ans, à une époque où *la Wallonie* était encore dans les limbes.

L'outrecuidance de Bilboquet dépasse les bornes. Son catalogue de grand chemin a provoqué chez nous un tel éclat de rire, que les oreilles liégeoises ont dû en tinter.

Un conseil pour finir. Parmi les écrivains si wallons de *la Wallonie*, nous comptons déjà plusieurs Français, et quelques Flamands de Flandre; ce n'est pas assez. Il y a encore Charles De Coster et Marnix de Sainte-Aldegonde, victimes d'un injuste oubli de la part de Bilboquet.

De cette façon le petit vestiaire liégeois de *l'Art moderne* justifiera très bien son titre et sa devise, qui ne feront plus qu'un titre : « *la Wallonie quand même !* »

Paul Verlaine vient de désavouer d'une façon éclatante les vieux débris du symbolisme instrumental qui ont pris *la Wallonie* pour leur Hôtel des Invalides. La guerre est déclarée entre René Ghil et Anatole Baju, entre les symbolistes et les décadents. *La Wallonie*, prudente, ne souffle mot de la querelle. Nous voudrions bien savoir si elle préfère René Ghil à Paul Verlaine, ou à Georges Khnopff?

Le jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature est en gésine. On en connaît la composition. Nos écrivains seront encore une fois jugés par un jury incompetent en matière littéraire. A deux ou trois exceptions près, le jury n'est guère composé que d'un vieux solde de professeurs d'université et d'un reliquat de vieilles filles administratives. Nous protestons d'avance contre ce jury et contre son verdict.

Camille Lemonnier vient de publier l'édition définitive de sa *Belgique*, une œuvre

monumentale qui le désigne entre tous, une œuvre éminemment nationale. On a refusé le prix quinquennal à Camille Lemonnier il y a cinq ans. Le lui refusera-t-on encore aujourd'hui? Que le jury se souvienne du banquet du Grand Hôtel, et qu'il n'oublie pas que ce banquet pourrait bien avoir un dessert!



*La Revue Indépendante*, dont les évolutions ne surprennent plus personne, depuis qu'elle est tombée sous la coupe d'un syndicat d'avocats bruxellois, dont le vieux boy et le mammamouchi qui réjouit en ce moment le Maroc, vient de congédier quatre collaborateurs : MM. Téodor de Wyzewa, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé et J. K. Huysmans. Résultat : trois écrivains de moins.

M. Jules Destrée termine en ce moment une série de poèmes en prose qui paraîtront dans quelques mois sous ce titre : *les Chimères*, en une édition de grand luxe tirée à petit nombre. Le volume sera précédé d'une étude sur le poème en prose par J.-K. Huysmans.

M. Maurice des Ombiaux a sous presse à l'imprimerie Monnom des *Chants des jours lointains* pour paraître en avril en une élégante édition tirée à 60 exemplaires seulement.

Les éditeurs Tresse et Stock de Paris viennent de publier dans leur collection à 2 fr., en un très joli petit volume : *Un Dilemme* de J.-K. Huysmans. On se rappelle ce petit roman paru en 1886 dans *la Revue Indépendante*. Il est d'une extraordinaire intensité d'observation, avec des types magistralement campés, des détails vécus très poussés, très osés, et une férocité qui fouaille le bourgeois avec acharnement. Écrit en le beau style personnel du maître, ce bref roman, si pénétrant et si parfait, prendra place dans son œuvre entre *A Vau l'eau* et *En Ménage*. — Le prochain auquel



Huysmans travaille en ce moment s'appellera *Là-Bas*.



RÉSULTAT DU CONCOURS DE 1887 DE *la Revue générale*. — Le concours de poésie n'a donné aucun résultat. Après beaucoup d'hésitations le concours de nouvelles a été ainsi classé :

1<sup>o</sup> *Ex œquo* : *La fortune d'Otto Greifer*, par M. Louis van Keymeulen ; *La fée du Val Marie*, par la vicomtesse de Blistain. 2<sup>o</sup> *Marc Haudriez*, par M. X. 3<sup>o</sup> *Madame Busschoff*, par Fritz Ell.

*Nouveau concours*. — *La Revue générale* ouvre un concours public : 1<sup>o</sup> Pour une nouvelle ou un roman, d'une étendue d'environ huit feuilles d'impression au moins, soit 128 pages du format de *la Revue*; 2<sup>o</sup> pour un recueil de poésies.

Les auteurs ont la liberté absolue du choix de leurs sujets, pourvu qu'ils respectent la religion, la morale et les bien-séances.

Les prix ne seront attribués que si les œuvres envoyées sont passables, au dessus du médiocre.

Il y aura :

1<sup>o</sup> Pour le concours de nouvelles, trois prix : le premier, de 500 francs, le deuxième, de 200 francs, le troisième, de 100 francs;

2<sup>o</sup> Pour le concours de poésie, trois prix : le premier, de 250 francs, le deuxième, de 100 francs, le troisième, de 50 francs, tous payables le 25 février 1889.

*La Revue générale* se réserve, en principe, le droit de propriété sur toutes les œuvres primées.

Tous les manuscrits doivent être lisiblement écrits, sur le *recto* seulement des pages, porter une devise de concours reproduite sur une enveloppe cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.

Les manuscrits doivent être adressés, avant le 1<sup>er</sup> août 1888, à la direction de *la Revue*, 97, rue Belliard, à Bruxelles.

Les manuscrits non primés seront restitués à leurs auteurs sur leur demande.



*Le Royal Waterzooi* a donné son banquet le 11 février 1888.

MM. Hillemacher et Benjamin Godard y étaient conviés. Au dessert ont été dits ces vers d'un poète mort l'an dernier. Ils sont inédits :

Messieurs, nous avons la vieille coutume,  
— Où nous promettons de nous entêter, —  
C'est d'aimer, au lieu du talent posthume,  
Le talent vivant, et de le fêter.

Depuis quelque temps on admet, en somme,  
— Mais ce n'est qu'après un très dur effort —  
Qu'un musicien peut être un grand homme  
Avant d'avoir eu l'esprit d'être mort !

Or, en ce festin dont les clartés vives  
Célébrent un soir où l'amitié rit,  
Des musiciens, parmi nos convives,  
N'ont pas eu besoin d'avoir cet esprit ;

Des musiciens dont les mélodies  
Dans nos cœurs touchés vibrent comme un dard ;  
Des joueurs de lyre aux chansons hardies :  
Les Hillemacher, Benjamin Godard.

Les uns ont chanté de Guise et Joyeuse,  
La duchesse en pleurs aimant son chagrin,  
Et, dans la lumière ardente et joyeuse,  
Le masque affiné du beau Saint-Mégrin.

Et l'autre, demain, chantera Laurence,  
Belle dans la mort, blanche comme un lin,  
Et dont la souffrance endort la souffrance  
Qui palpite au cœur du grand Jocelyn !

C'est pourquoi, messieurs, il convient de faire  
Deux coups d'un seul toast, qui vous sera cher,  
Et de célébrer, en levant mon verre,  
Benjamin Godard, les Hillemacher !



M. Jules Destrée avait bien voulu se charger de faire la critique du salon des XX. Malheureusement, grâce à la courtoisie de leur secrétaire, entrée a été refusée à notre collaborateur, et M. Maus voudra bien prendre vis-à-vis de MM. les Vingtistes la responsabilité de notre silence.



Aux amateurs de bières anglaises, nous recommandons la

## TAVERNE BRITISH

tenue par VALADE et située place du Musée. Diners et déjeuners à la carte et à prix fixe. Hôtel meublé des plus confortable.

---

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

### **de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>**

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

ET MONTAGNE DE LA COUR

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

---

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS, par MAURICE TALMEYR. Un numéro 20 centimes. abonnement (3 mois) 17 francs; en ventepartout.

# LA BELGIQUE

PAR

CAMILLE LEMONNIER

PARIS, HACHETTE

Un fort volume grand in-4°, imprimé avec grand luxe sur beau papier, et illustré par les meilleurs graveurs, d'après les œuvres de nos artistes les plus en renom.

LA BELGIQUE comporte 764 pages d'une typographie irréprochable et constitue la plus complète et la plus littéraire description de notre pays.

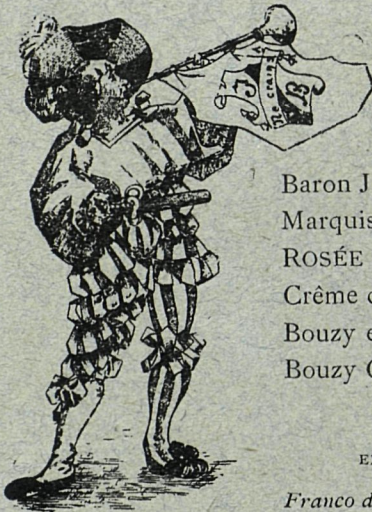
Prix : 50 francs.

S'adresser à M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, imprimeur-éditeur, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles.

Il est accordé facilité de paiement aux abonnés à la *Jeune Belgique*. — Paiements par à-comptes, dont le souscripteur peut fixer le montant et la date qui lui conviennent.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée</i> . . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

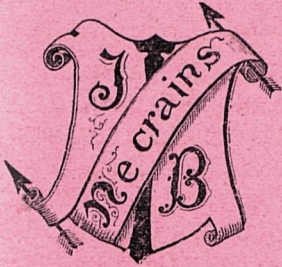


*H. et G. Vandermeulen*

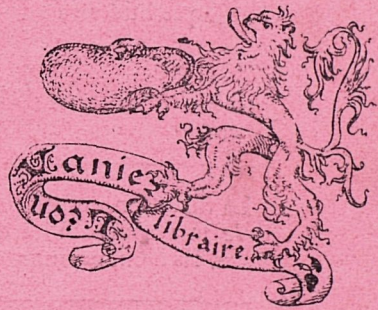
NUMÉRO DOUBLE

TOME VII, N<sup>OS</sup> 3 ET 4. — PRIX : Fr. 1-20

Mars-Avril 1888



# LA JEUNE BELGIQUE



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.-

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

## SOMMAIRE :

Amour. . . . .	PAUL VERLAINE.
Hors du siècle . . . . .	ARNOLD GOFFIN.
Vers . . . . .	MAUR. MAETERLINCK.
Le Thé. . . . .	MAX WALLER.
Vers. . . . .	CH. VAN LERBERGHE.
Dans le Rêve. . . . .	GEORGES DESTRÉE.
Le Portrait . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Vision . . . . .	ARNOLD GOFFIN.
Hypnotisme . . . . .	IWAN GILKIN.
Poèmes en prose . . . . .	HECTOR CHAINAYE.
Vers. . . . .	GRÉGOIRE LE ROY.
Péchés véniels. — Curieuse . . . . .	HIPP. DE VILLERS.
Lied . . . . .	AUG. JENART.
Correspondance d'Afrique . . . . .	CHARLES WARLOMONT.
Parnasse de la Jeune Casserole. . . . .	» » »
Chronique littéraire. . . . .	I. IWAN GILKIN. II. JULES DESTRÉE. III. MAX WALLER. IV. S.
Chronique musicale. <i>Jocelyn</i> . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Memento. . . . .	» » »

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

---

## BOITE AUX LETTRES

5. FRITZ ELL, Gand. Sommes forcés ajourner *Guidel* bien malgré nous. Questions personnelles en jeu. Vous écrirons.

6. PAUL ORG. *Avortement* soumis au comité. Réponse le 1<sup>er</sup> mai. B. à v.

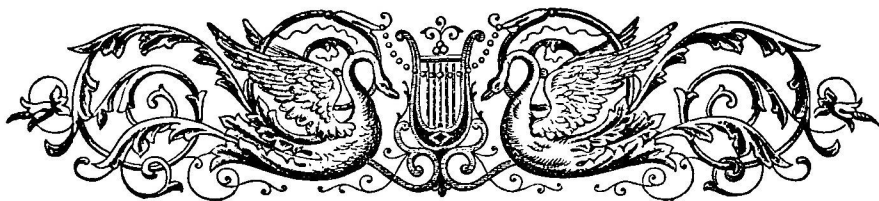
7. JEHAN LE RAMEUR. Vos *feuilles mortes* sont bien mortes, je crains. Manuscrit sera examiné à nouveau cependant.

8. ALBERT MEU. . *Apathie* est fort inégal. D'excellents vers mêlés de lignage :

Si le néant est là pour qui nous sommes nés

est d'une forme douteuse. D'autres vers ne valent guère mieux. Courage.

9. FÉLICIEN ROPS, Paris Attendons toujours la planche-frontispice promise. C'est pas chic de se faire tant prier Arrivez à l'heure avec Peladan, f...ez des amis d'ici. Si continuez, dirons etes devenu ami intime d'Engleblenne.



## AMOUR



otre collaborateur M. Albert Giraud publiera, dans notre prochain numéro, une étude sur l'œuvre de M. Paul Verlaine. Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs quelques pages inédites du prochain livre de M. Paul Verlaine. Nous les choisissons parmi les bonnes feuilles que notre éditeur parisien, M. Léon Vanier, a bien voulu nous communiquer.

*Amour*, qui paraîtra vers la fin du mois de mars, sort de la même inspiration que *Sagesse*. L'œuvre est dédiée au fils du poète, à M. Georges Verlaine.

Voici l'envoi, qui est la dernière pièce du volume

### A GEORGES VERLAINE

*Ce livre ira vers toi comme celui d'Ovide  
S'en alla vers la Ville.*

*Il fut chassé de Rome ; un coup bien plus perfide  
Loin de mon fils m'exile.*

*Te reverrai-je ? Et quel ? Mais quoi ! moi mort ou non,  
Voici mon testament :  
Crains Dieu, ne hais personne, et porte bien ton nom  
Qui fut porté dûment.*

Le livre débute par une PRIÈRE DU MATIN.

*O Seigneur, exaucez et dictez ma prière,  
Vous la pleine Sagesse et la toute Bonté,  
Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière,  
Et qui m'avez aimé de toute éternité.*

*Car — ce bonheur terrible est tel, tel ce mystère  
Miséricordieux, que, cent fois médité,  
Toujours il confondit ma raison qu'il atterre, —  
Oui, vous m'avez aimé de toute éternité.*

*Oui, votre grand souci c'est mon heure dernière,  
Vous la voulez heureuse et pour la faire ainsi,  
Dès avant l'univers, dès avant la lumière,  
Vous préparâtes tout, ayant ce grand souci.*

*Exaucez ma prière après l'avoir formée  
De gratitude immense et des plus humbles vœux,  
Comme un poète scande une ode bien-aimée,  
Comme une mère baise un fils sur les cheveux.*

*Donnez-moi de vous plaire, et puisque pour vous plaire  
Il me faut être heureux, d'abord dans la douleur  
Parmi les hommes durs sous une loi sévère,  
Puis dans le ciel tout près de vous sans plus de pleur,*

*Tout près de vous, le Père éternel, dans la joie  
Éternelle, ravi dans les spendeurs des saints,  
O donnez-moi la foi très forte, que je croie  
Devoir souffrir cent morts s'il plaît à vos desseins :*

*Et donnez-moi la foi très douce, que j'estime  
N'avoir de haine juste et sainte que pour moi,  
Que j'aime le pécheur en détestant mon crime,  
Que surtout j'aime ceux de nous encor sans foi ;*

*Et donnez-moi la foi très humble, que je pleure  
Sur l'impropriété de tant de maux soufferts,  
Sur l'inutilité des grâces et sur l'heure  
Lâchement gaspillée aux efforts que je perds ;*

*Et que votre Esprit Saint qui sait toute nuance  
Rende prudent mon zèle et sage mon ardeur :  
Donnez, juste Seigneur, avec la confiance,  
Donnez la méfiance à votre serviteur.*

*Que je ne sois jamais un objet de censure  
Dans l'action pieuse et le juste discours ;  
Enseignez-moi l'accent, montrez-moi la mesure ;  
D'un scandale, d'un seul, préservez mes entours ;*

*Faites que mon exemple amène à vous connaître  
Tous ceux que vous voudrez de tant de pauvres fous,  
Vos enfants sans leur Père, un état sans le Maître,  
Et que, si je suis bon, toute gloire aille à vous ;*

*Et puis, et puis, quand tout des choses nécessaires,  
L'homme, la patience et ce devoir dicté,  
Aura fructifié de mon mieux dans vos serres,  
Laissez-moi vous aimer en toute charité,*

*Laissez-moi, faites-moi de toutes mes faiblesses  
Aimer jusqu'à la mort votre perfection,  
Jusqu'à la mort des sens et de leurs mille ivresses,  
Jusqu'à la mort du cœur, orgueil et passion,*

*Jusqu'à la mort du pauvre esprit lâche et rebelle  
Que votre volonté dès longtemps appelait  
Vers l'humanité sainte éternellement belle,  
Mais lui, gardait son rêve infernalement laid,*

*Son gros rêve éveillé de lourdes rhétoriques,  
Spéculation creuse et calculs impuissants  
Ronflant et s'étirant en phrases pléthoriques,  
Ah ! tuez mon esprit et mon cœur et mes sens ;*

*Place à l'âme qui croie, et qui sente et qui voie  
Que tout est vanité fors elle-même en Dieu ;  
Place à l'âme, Seigneur, marchant dans votre voie  
Et ne tendant qu'au ciel, seul espoir et seul lieu !*

*Et que cette âme soit la servante très douce  
Avant d'être l'épouse au trône non pareil.  
Donnez lui l'oraison comme le lit de mousse  
Où ce petit oiseau se baigne de soleil,*



*La paisible oraison comme la fraîche étable  
Où cet agneau s'ébatte et broute dans les coins  
D'ombre et d'or quand sévit le midi redoutable  
Et que juin fait crier l'insecte dans les foins,*

*L'oraison bien en vous, fût-ce parmi la foule,  
Fût-ce dans le tumulte et l'erreur des cités.  
Donnez-lui l'oraison qui sourde et d'où découle  
Un ruisseau toujours clair d'austères vérités :*

*La mort, le noir péché, la pénitence blanche,  
L'occasion à fuir et la grâce à guetter ;  
Donnez-lui l'oraison d'en haut et d'où s'épanche  
Le fleuve amer et fort qu'il lui faut remonter ;*

*Mortification spirituelle, épreuve  
Du feu par le désir et de l'eau par le pleur  
Sans fin d'être imparfaite et de se sentir veuve  
D'un amour que doit seule aviver la douleur,*

*Sécheresses ainsi que des trombes de sable  
En travers du torrent où luttent ses bras lourds,  
Un ciel de plomb fondu, la soif inapaisable  
Au milieu de cette eau qui l'assoiffe toujours,*

*Mais cette eau-là jaillit à la vie éternelle,  
Et la vague bientôt porterait doucement  
L'âme persévérante et son amour fidèle  
Aux pieds de votre Amour fidèle, ô Dieu clément !*

*La bonne mort pour quoi Vous-Même vous mourûtes  
Me ressusciterait à votre éternité,  
Pitié pour ma faiblesse, assistez à mes luttes  
Et bénissez l'effort de ma débilité !*

*Pitié, Dieu pitoyable ! et m'aidez à parfaire  
L'œuvre de votre Cœur adorable en sauvant  
L'âme que rachetaient les affres du Calvaire :  
Père, considérez\* le prix de votre enfant.*

Après cette introduction, viennent deux impressions anglaises : *There* et *Bournemouth*. Nous citons cette dernière, un Noël digne du fameux *Kaléidoscope* de *Jadis et naguère* :

BOURNEMOUTH

A Francis Poictevin.

*Le long bois de sapins se tord jusqu'au rivage,  
L'étroit bois de sapins, de lauriers et de pins,  
Avec la ville autour déguisée en village :  
Châlets éparpillés rouges dans le feuillage  
Et les blanches villas des stations de bains.*

*Le bois sombre descend d'un plateau de bruyère,  
Va, vient, creuse un vallon, puis monte vert et noir  
Et redescend en fins bosquets où la lumière  
Filtre et dore l'obscur sommeil du cimetière  
Qui s'étage bercé d'un vague nonchaloir.*

*A gauche la tour lourde (elle attend une flèche)  
Se dresse d'une église invisible d'ici,  
L'estacade très loin ; haute, la tour est sèche ;  
C'est bien l'anglicanisme impérieux et rêche  
A qui l'essor du cœur vers le ciel manque aussi.*

*Il fait un de ces temps ainsi que je les aime,  
Ni brume ni soleil ! le soleil deviné,  
Pressenti, du brouillard mourant dansant à même,  
Le ciel très haut qui tourne et fuit, rose de crème ;  
L'atmosphère est de perle et la mer d'or fané.*

*De la tour protestante il part un chant de cloche,  
Puis deux et trois et quatre, et puis huit à la fois,  
Instinctive harmonie allant de proche en proche,  
Enthousiasme, joie, appel, douleur, reproche,  
Avec de l'or, du bronze et du feu dans la voix ;*

*Bruit immense et bien doux que le long bois écoute !  
La Musique n'est pas plus belle. Cela vient  
Lentement sur la mer qui chante et frémit toutè,  
Comme sous une armée au pas sonne une route  
Dans l'écho qu'un combat d'avant-garde retient.*

*La sonnerie est morte. Une rouge traînée  
De grands sanglots palpite et s'éteint sur la mer.  
L'éclair froid d'un couchant de la nouvelle année  
Ensablante là-bas la ville couronnée  
De nuit tombante, et vibre à l'ouest encore clair.*

*Le soir se fonce. Il fait glacial. L'estacade  
Frissonne et le ressac a gémi dans son bois  
Chanteur, puis est tombé lourdement en cascade  
Sur un rythme brutal comme l'ennui maussade  
Qui martelait mes jours coupables d'autrefois :*

*Solitude du cœur dans le vide de l'âme,  
Le combat de la mer et des vents de l'hiver,  
L'Orgueil vaincu, navré, qui râle et qui déclame,  
Et cette nuit où rampe un guet-apens infâme,  
Catastrophe flairée, avant-goût de l'Enfer !...*

*Voici trois tintements comme trois coups de flûtes,  
Trois encor, trois encor ! l'Angelus oublié  
Se souvient, le voici qui dit : Paix à ces luttes !  
Le Verbe s'est fait chair pour relever tes chutes,  
Une vierge a conçu, le monde est délié !*

*Ainsi Dieu parle par la voix de sa chapelle  
Sise à mi-côte à droite et sur le bord du bois...  
O Rome, ô Mère ! Cri, geste qui nous rappelle  
Sans cesse au bonheur seul et donne au cœur rebelle  
Et triste le conseil pratique de la Croix.*

*— La nuit est de velours. L'estacade laissée  
Tait par degrés son bruit sous l'eau qui reflue,  
Une route assez droite heureusement tracée  
Guide jusque chez moi ma retraite pressée  
Dans ce noir absolu sous le long bois muet.*

Janvier 1877.

Puis, après quelques piécettes d'une veine élégante et fine,

#### ADIEU

*Hélas ! je n'étais pas fait pour cette haine  
Et pour ce mépris plus forts que moi que j'ai.  
Mais pourquoi m'avoir fait cet agneau sans laine  
Et pourquoi m'avoir fait ce cœur outragé !*

*J'étais né pour plaire à toute âme un peu fière,  
Sorte d'homme en rêve et capable du mieux,  
Parfois tout sourire et parfois tout prière,  
Et toujours des cieux attendris dans les yeux ;*

*Toujours la bonté des caresses sincères,  
En dépit de tout et quoi qu'il y parût,  
Toujours la pudeur des hontes nécessaires  
Dans l'argent brutal et les stupeurs du rut ;*

*Toujours le pardon, toujours le sacrifice !  
J'eus plus d'un des torts, mais j'avais tous les soins.  
Votre mère était tendrement ma complice,  
Qui voyait mes torts et mes soins, elle, au moins.*

*Elle n'aimait pas que par vous je souffrisse.  
Elle est morte et j'ai prié sur son tombeau ;  
Mais je doute fort qu'elle approuve et bénisse  
La chose actuelle et trouve cela beau.*

*Et j'ai peur aussi, nous en terre, de croire  
Que le pauvre enfant, votre fils et le mien,  
Ne vénérera pas trop votre mémoire,  
O vous sans égard pour le mien et le tien.*

*Je n'étais pas fait pour dire de ces choses,  
Moi dont la parole exhalait autrefois  
Un épithalame en des apothéoses,  
Ce chant du matin où mentait votre voix.*

*J'étais, je suis né pour plaire aux nobles âmes,  
Pour les consoler un peu d'un monde impur,  
Cimier d'or chanteur et tunique de flammes,  
Moi le Chevalier qui saigne sur azur,*

*Moi qui dois mourir d'une mort douce et chaste  
Dont le cygne et l'aigle encore seront jaloux,  
Dans l'honneur vainqueur malgré ce vous néfaste,  
Dans la gloire aussi des Illustres Époux !*

S'ouvre alors une série de sonnets d'une armure sévère à la fois et souple.  
Parmi eux, nous remarquons un sonnet

A VICTOR HUGO

EN LUI ENVOYANT SAGESSE

*Nul parmi vos flatteurs d'aujourd'hui n'a connu  
Mieux que moi la fierté d'admirer votre gloire :  
Votre nom m'enivrait comme un nom de victoire,  
Votre œuvre, je l'aimais d'un amour ingénu.*

*Depuis, la Vérité m'a mis le monde à nu.  
J'aime Dieu, son Église, et ma vie est de croire  
Tout ce que vous tenez, hélas ! pour dérisoire,  
Et j'abhorre en vos vers le Serpent reconnu.*

*J'ai changé. Comme vous. Mais d'une autre manière.  
Tout petit que je suis j'avais aussi le droit  
D'une évolution, la bonne, la dernière.*

*Or, je sais la louange, ô maître, que vous doit  
L'enthousiasme ancien ; la voici franche, pleine,  
Car vous me fûtes doux en des heures de peine.*

1881.

Et un SONNET HÉROÏQUE, de la façon la plus personnelle du Maître

*La Gueule parle : « L'or, et puis encore l'or,  
Toujours l'or, et la viande, et les vins, et la viande,  
Et l'or pour les vins fins et la viande, on demande  
Un trou sans fond pour l'or toujours et l'or encor ! »*

*La Panse dit : « A moi la chute du trésor !  
La viande et les vins fins, et l'or, toute provende,  
A moi ! Dégringolez dans l'outre toute grande  
Ouverte du seigneur Nabuchodonosor ! »*

*L'œil est de pur cristal dans les suifs de la face :  
Il brille, net et franc, près du vrai, rouge et faux,  
Seule perfection parmi tous les défauts.*

*L'Ame attend vainement un remord efficace,  
Et dans l'impénitence agonise de faim  
Et de soif, et sanglote en pensant à La Fin.*

1881.

La dernière partie de l'œuvre est dédiée à un jeune mort, que le poète de *Sagesse* pleure avec des larmes paternelles. Il le salue en des vers d'une douceur profonde :

..... l'ange ignorant de nos routes,  
Le pur esprit vêtu d'une innocente chair !  
O souvenir, de tous peut-être le plus cher !  
Mots frais, la phrase enfant, style naïf et chaste  
Où marche la vertu dans la sorte de faste,  
Déroulement d'encens, cymbales de cristal,  
Qui sied à la candeur de cet âge natal :  
Vingt ans !

Au même cycle appartient la pièce suivante, écho charmant des *Images d'un sou*.

*La Belle au Bois dormait. Cendrillon sommeillait.  
Madame Barbe-Bleue ? elle attendait ses frères ;  
Et le Petit Poucet, loin de l'Ogre si laid,  
Se reposait sur l'herbe en chantant des prières.*

*L'Oiseau couleur-de-temps planait dans l'air léger  
Qui caresse la feuille au sommet des bocages  
Très nombreux, tout petits, et rêvant d'ombrager  
Semailles, fenaison, et les autres ouvrages.*

*Les fleurs des champs, les fleurs innombrables des champs,  
Plus belles qu'un jardin où l'Homme a mis ses tailles,  
Ses coupes et son goût à lui, — les fleurs des gens ! —  
Flottaient comme un tissu très fin dans l'or des pailles,*

*Et, fleurant simple, ôtaient au vent sa crudité,  
Au vent fort mais alors atténué, de l'heure  
Où l'après-midi va mourir. Et la bonté  
Du paysage au cœur disait : Meure ou demeure !*

*Les blés encore verts, les seigles déjà blonds  
Accueillaient l'hirondelle en leur flot pacifique.  
Un tas de voix d'oiseaux criaient vers les sillons  
Si doucement qu'il ne faut pas d'autre musique...*

*Peau-d'Ane rentre. On bat la retraite — écoutez! —  
Dans les états voisins de Riquet-à-la-Houpe,  
Et nous joignons l'auberge, enchantés, esquintés.  
Le bon coin où se coupe et se trempe la soupe!*

Et pour finir, car il est difficile, en présence d'une œuvre pareille, de choisir dans son choix, une des dernières pièces du livre, — sans titre :

XVII

*Ame, te souvient-il, au fond du paradis,  
De la gare d'Auteuil et des trains de jadis  
T'amenant chaque jour, venus de La Chapelle?  
Jadis déjà! Combien pourtant je me rappelle  
Mes stations au bas du rapide escalier,  
Dans l'attente de toi, sans pouvoir oublier  
Ta grâce en descendant les marches, mince et leste,  
Comme un ange le long de l'échelle céleste,  
Ton sourire amical ensemble et filial,  
Ton serrement de main cordial et loyal,  
Ni tes yeux d'innocent, doux mais vifs, clairs et sombres,  
Qui m'allaient droit au cœur et pénétraient mes ombres.  
Après les premiers mots de bonjour et d'accueil,  
Mon vieux bras dans le tien, nous quittions cet Auteuil,  
Et, sous les arbres pleins d'une gente musique,  
Notre entretien était souvent métaphysique.  
O tes forts arguments, ta foi du charbonnier!  
Non sans quelque tendance, ô si franche! à nier,  
Mais si vite quittée au premier pas du doute!  
Et puis nous rentrions plus que lents, par la route  
Un peu des écoliers, chez moi, chez nous plutôt,  
Y déjeuner de rien, fumailler vite et tôt,  
Et dépêcher longtemps une vague besogne.*

*Mon pauvre enfant, ta voix dans le bois de Boulogne!*

PAUL VERLAINE.

## HORS DU SIÈCLE



n poète, — *un poète*, — m'affirmait un jour : « Faire des vers *pour faire des vers*, c'est absurde!... Ainsi, MOI, à chacun de mes sonnets, il me serait loisible de mettre le nom de la femme pour ou à l'occasion de laquelle il a été fait!... »

Ce gracieux rimeur avait, sans doute, raison; l'ingénuité de son aveu m'empêcha de lui insinuer qu'il oubliait, — et bien injustement, — les cantates et les chansons à boire!

Les vers de *Hors du Siècle* ne sont pas pour les femmes, ni même pour beaucoup d'hommes, fussent-ils *de lettres*.

Il est de pénibles promiscuités d'admiration et certains applaudissements m'apparaissent comme une très difficilement pardonnable offense.

Stendhal écrivait en 1823 : « Faire des vers est devenu un métier dans la littérature française. Un jeune homme, en travaillant constamment pendant quatre ans, parvient, en général, à faire des vers corrects et assez bons, au premier coup d'œil... »

Nos lettrés, gens essentiellement de premier coup d'œil, — et pour cause! — exaltent avec une candide et touchante impartialité toute poésie quelconque, hormis celles d'une par trop notoire indigence; et cela afin d'obéir au rôle assumé, parce qu'ils se proclament et veulent rester *lettrés!*

Laissons-les s'arrêter aux mots, — ces vestibules de la pensée; — ils s'attacheront à la forme, à l'apparence extérieure; la flamme, la lumière qui brillent et illuminent la matérialité du Verbe, ne brûlent pas pour eux. Un accessoire leur manque pour sentir et pénétrer des livres tels que *Hors du Siècle*, car ceux-là seuls possèdent une âme qui ont su s'en forger une!

\*  
\* \*

Dans sa lettre au sujet du *Parnasse de la Jeune Belgique*, M. Taine disait : « Les vers de M. Albert Giraud m'ont rappelé le style, l'imagination, la richesse luxuriante de mes chers poètes anglais du XVI<sup>e</sup> siècle ».

En effet, la dominante du talent de M. Albert Giraud est l'*énergie*; l'énergie dans la haine, l'inflexible énergie dans le mépris : la haine véhémement de cette ère de négation et de lâcheté, le mépris de la lutte pour l'existence, combattue à l'aide de ces armes viles, l'hypocrisie et la duplicité. Il



pourrait s'appliquer le mot superbe de Stendhal : « Mon âme est un feu qui souffre lorsqu'il ne flambe pas ».

C'est cette énergie qui attire le poète, exilé en ce siècle de boue, vers les époques primitives, les époques d'action et de force. Il se grise de leur parfum violent, s'enivre à la splendeur évocative de son rêve et ne retombe à la réalité coutumière que pour cracher l'anathème au front des idoles contemporaines.

Mais, si son cœur bat plus hautainement à la vision des âges héroïques, dans leur somptueuse plénitude de foi et de courage, les heures *climatériques*, pour ainsi dire, de la civilisation, les crépuscules des races, le hantent. Il aime l'âme simple, impétueuse et altière de

*Celui dont l'avenir verra les larges mains  
S'appuyer à jamais en songe sur l'Épée.*

mais n'ignore rien du mystère intense des âmes tortueuses, compliquées et félines.

Borgia, Guise, noms magiques que la burlesque morale roturière a stigmatisés, — et ces derniers rejetons d'une lignée souveraine, ces énigmatiques et inquiétants Valois, cerveaux troubles et obscurs, artistes royaux, ressuscitent dans les pages de *Hors du Siècle*, profilent un instant, à nos yeux, leur silhouette pâle et fière :

*Je revois, dans la mort ineffable de l'heure,  
S'accouder un gracile et rose enfant princier  
Qui pleure d'être heureux, et dont la tête lasse  
Plie adorablement sous l'orgueil de sa race,  
Comme sous un tragique et trop pesant cimier.*

\*  
\*\*

Je commettrai le truisme de rééditer ces évidentes vérités : la Joie fut dévolue — en compensation, sans doute, — aux créatures assez heureuses pour n'*avoir qu'une idée à la fois*. Tous les grands artistes sont donc des Tristes.

M. Albert Giraud subit cette loi fatale. Le poète nostalgique de *Hors du Siècle*, ainsi qu'un fauve interné loin des sables et des soleils natals, s'insurge contre les évidences obligatoires, cherche vainement une issue à sa chimère, se réfugie, enfin, dans le rêve, dans la solitude de sa pensée. Ce

vers, si simple et si incisivement suggestif, me résumerait bien la définitive conclusion de cette lutte décevante :

*Personne ne m'attend et je n'attends personne.*

Cependant, le malaise métaphysique, l'Inespérance finale dont s'émeuvent encore quelques êtres d'élite, quelques intelligences suzeraines, assiègent également son esprit. Il connaît les tristesses malades et inexplicables, les satiétés prématurées, les désirs d'être ailleurs, — la volupté douloureuse de la souffrance. De cette source d'inspiration ont jailli les pièces suprêmes de *Hors du Siècle*, les plus troublantes : *Le Regret de l'Enfance*, *Lohengrin*, *la Mort de Hunald*, d'autres, parmi lesquelles je choisis la très significative

#### RENCONTRE

— *Je reviens d'un voyage au cher pays des lèvres,  
Au pays des baisers d'un siècle, de là-bas :  
Crépuscule des chairs, torches roses des fièvres,  
Tout s'est fané, tout s'est éteint, et je suis las.*

— *De ce même pays des torches et des fièvres,  
Du pays du baiser séculaire, là-bas,  
Du pays de la chair, du cher pays des lèvres  
Je reviens comme toi, comme toi, je suis las.*

— *Qu'avons-nous rapporté de cet amer voyage ?  
— Rien qu'un impitoyable et stérile veuvage,  
Qu'un mauvais compagnon d'exil et de prison !*

— *Aimons-nous cependant, ô ma pauvre âme lasse,  
Aimons-nous doucement, lentement, à voix basse,  
Sans éveiller celui qui dort dans la maison.*

Ne voyez-vous pas luire confusément, derrière ces rythmes indolents, le secret qui nous rend si singulièrement allucinant, les yeux hermétiques et sybillins des personnages de Léonard de Vinci ?

Les vers de M. Albert Giraud, d'une langue souple et sonore, nerveuse aussi, sans alliage ni scories, roulent, comme un large fleuve moiré et réverbérant dans ses eaux incessantes, toutes les infinies, merveilleuses et toujours renouvelées songeries du Ciel.

Les images précises, fastueuses, évocatoires ne se surajoutent pas à la pensée, mais s'amalgament étroitement avec elle. Ce style a, pour la foule de nos dilettanti, ce défaut cardinal de sembler trop naturellement aisé; on ne sent pas l'effort. Dès lors, comprendre est sans gloire et — ils s'illusionnent comprendre!

Par ce livre et les précédents, M. Albert Giraud se place à la tête des artistes de sa génération, — et même de quelques autres! — et, au ricanement, à l'acclamation des imbéciles, s'opposeront dédaigneusement le paisible orgueil, la belle et pure fierté de son œuvre.

ARNOLD GOFFIN.

---

## VERS

### I

#### ÂME DE SERRE

*Je vois des songes dans mes yeux ;  
Et mon âme enclose sous verre  
Éclairant sa mobile serre  
Affleure les vitrages bleus.*

*O les serres de l'âme tiède !  
Les lys contre les verres clos,  
Les roseaux éclos sous leurs eaux,  
Et tous mes désirs sans remède !*

*Je voudrais atteindre à travers  
L'oubli de mes pupilles closes  
Les ombelles autrefois roses  
De tous mes songes entr'ouverts !*

*J'attends pour voir leurs feuilles mortes  
Reverdir un peu dans mes yeux ;  
J'attends que la lune aux doigts bleus  
Entr'ouvre en silence les portes.*

II

ORAISON

*Mon âme a peur comme une femme.  
Voyez ce que j'ai fait, Seigneur,  
De mes mains, les lys de mon âme,  
De mes yeux, les cieux de mon cœur!*

*Ayez pitié de mes misères!  
J'ai perdu la palme et l'anneau ;  
Ayez pitié de mes prières,  
Faibles fleurs dans un verre d'eau.*

*Ayez pitié du mal des lèvres,  
Ayez pitié de mes regrets,  
Semez des lys le long des fièvres  
Et des roses sur les marais.*

*Mon Dieu! d'anciens vols de colombes  
Jaunissent le ciel de mes yeux,  
Ayez pitié du lin des lombes  
Qui m'entoure de gestes bleus.*

III

VERRE ARDENT

*Je regarde d'anciennes heures  
Sous le verre ardent des regrets  
Et du fond bleu de leurs secrets  
Émergent des flores meilleures.*

*O ce verre sur mes désirs!  
Mes désirs à travers mon âme!  
Et l'herbe morte qu'elle enflamme  
En approchant des souvenirs!*

*Je l'élève sur mes pensées,  
Et je vois éclore au milieu  
De la fuite du cristal bleu  
Les feuilles des douleurs passées.*

*Jusqu'à l'éloignement des soirs  
Morts si longtemps dans ma mémoire,  
Qu'ils troublent de leur lente moire,  
L'âme verte d'autres espoirs.*

MAURICE MAETERLINCK.

## LE THÉ



Le 26 janvier a été joué, à la deuxième matinée du Théâtre Molière, un acte inédit : *Poison*, de M. Max Waller. La pièce ne devant pas être publiée, nous en donnons un fragment, simple hors d'œuvre dans l'action.

JACQUES

Quel parfum! Je vous assure qu'il n'y a que le Souchong. A propos, Mademoiselle, connaissez-vous l'histoire de la création du thé? C'est très gentil. Il paraît que ça se lit sur certains crépons.

MADAME AUBERT

Conte nous cela.

JACQUES

C'est un rien. Voici : Après avoir créé les mandarines, les éventails, les parasols et une foule de jolies choses très utiles, le créateur du Céleste Empire s'endormit. Le lendemain, il fut fort étonné de se lever très tard

avec des lourdeurs dans les jambes. — « Je n'ai pas fait grand'chose hier cependant » ; allons, c'est que je deviens vieux. Il appela Fa-li-ko, son prophète, et lui dit : « Qu'est ce que nous allons sortir du néant aujourd'hui ? » Fa-li-ko répondit : « Je vais voir la liste », et il revint : « aujourd'hui ; les écrans, les crépons et les nattes ».

MADELEINE

Est ce qu'il s'endormit encore ?

JACQUES

Parfaitement, après les écrans. Le lendemain, Fa-li-ko lui dit : « Doux Seigneur, il s'agit de créer quelque chose qui vous tienne éveillé. — Eh bien quoi ? — Faites la femme. »

MADELEINE

Ah ! je l'attends là.

JACQUES

Vous allez voir : il prit un rien de velours, un soupçon de satin, un bout de sourire avec une ombre de larme, remua le tout dans un creuset de coquetterie avec un pilon de mensonge....

MADELEINE

Vous exagérez.

JACQUES

J'atténue ; il saupoudra le tout de cruauté, de douceur, de vice mignon — et ce fut la femme.

MADELEINE

Il ne s'endormit plus cette fois !

JACQUES

Erreur. Il s'endormit trois jours et trois nuits, tant cela avait été difficile à faire ; mais quand il se réveilla, toutes les potiches du paradis bleu furent renversées, les cloisonnés s'entrechoquèrent et le lac de porcelaine en fit une tempête.

MADELEINE

C'est horrible.

JACQUES

Horrible. Le créateur avait bondi en poussant un juron d'admiration. J'ai fait cela, moi! cria-t-il. Devant lui souriait doucement une petite créature au teint jaune pâle : des mimosas dans du lait, aux yeux en amande gentiment bridés, aux ongles d'or mat.

MADELEINE

Habillée?

JACQUES

Oh! Mademoiselle, les dieux chinois savent se tenir. Toilette : une robe de satin rouge brodée de cigognes blanches et de lunes roses, retenue par une large ceinture faisant un grand papillon noir au dos. Les cheveux relevés en boule sur le haut de la tête par deux longues épingles croisées.

MADELEINE

Et alors?

JACQUES

Et alors le doux seigneur créa le baiser — pour son usage personnel.

MADELEINE

Et alors?

JACQUES

Alors, ayant une peur atroce de s'endormir, il consulta Fa-li-ko. Celui-ci, très ingénieux, prit le parfum de toutes les fleurs, la sève odorante des plantes aromatiques, en fit une graine qu'il planta dans un enclos de rêves aériens et doux. Et ce fut le thé!

MAX WALLER.

---

## VERS

VISION

*La fille aux onctions subtiles,  
La revoici, des soirs autour,  
Cela, sont ses yeux immobiles,  
D'un sourire infini d'amour.*

*Et cela, qu'elle porte ainsi  
Entre ses lèvres, c'est l'exquise  
Douceur de l'aimer, c'est aussi  
L'occulte fleur, la fleur promise*

*De ses jardins, c'est la fleur d'or  
De son péché, la fleur mortelle  
De sa bouche endormie encor  
Et qu'on aspire à travers elle.*

*Celle qui marche douce, sans  
Bruit et sans ombre, comme une Ève  
De quelque vitrail où l'encens  
La fait passante de mon rêve.*

#### SOIR DE VIERGES

*Dans ma demeure où me berçait  
L'essaim des anges du silence,  
Voici les ombres, et qui sait  
De quelle invisible présence;*

*Dans les eaux mortes, sans couleurs,  
De mes fenêtres d'hyacinthes,  
Meurent mes gardiennes fleurs  
Et mes plaines se sont éteintes;*

*Sais-je qui m'aime dans le noir?  
Vierge, en ce palais de mensonges,  
Veille aux embûches de ce soir,  
Divine sœur, veille à mes songes;*

*Joins mes mains, mes lèvres, mes yeux,  
Ferme mes genoux et repose  
En mes cheveux silencieux,  
Afin que je sois toute close;*



*Afin qu'en eux ne sourde rien,  
Ne souffle en mes mains, ou n'aspire  
A ma bouche sombre, et que bien  
Seule tu sois à me sourire;*

*Et sans frôler les noirs soucis,  
Montés de ma robe dernière,  
Viens en mes rêves obscurcis  
Et signe-les de ta lumière.*

CHARLES VAN LERBERGHE.

---

## DANS LE RÊVE

I .

### NOCTURNE

A MONSIEUR GEORGES LEMMEN.

And none but thou shalt be my paramour.

CHRISTOPHER MARLOWE

(*The tragical history of Docter Faustus*).

N'autre que vous n'aura la garde

Elas de moy qui suis à vous !

CHARLES D'ORLÉANS (*Chansons*).



Dans la ville il n'y avait plus personne. Rien ne bougeait et l'on n'entendait que le bruit de mes pas qui résonnaient si bruyamment sur les trottoirs des rues désertes. Sur la place, devant la statue, je rejoignis ma bien-aimée. Jamais je n'avais pu lui parler auparavant et je ne l'avais même point vue, sauf en quelques peintures qui, vaguement, lui ressemblaient et que j'exaltais fervemment en mon cœur. Grande et blonde en une robe noire ornée de dentelles de même

couleur, elle était habillée avec le goût exquis des Anglaises. Des gants de Suède jaunes lui venaient au coude, et un gigantesque boa de fourrure noire lui encerclait le col et tombait droit sur ses pieds, tandis que s'épanouissait à son corsage une touffe d'orchidées couleur de sang. Ses yeux bleus, inexprimablement doux, noyaient l'âme de tendresses et son visage avait l'ovale parfait de celui des madones florentines. Maintenu par une chaînette d'or, une large émeraude brillait à son front dans un cercle de rubis, illuminant vaguement le visage pâle. Et comme je m'agenouillais pour lui baiser la main, relevant les yeux je vis la lune derrière sa tête, telle l'auréole d'or pâle des reines de Byzance.

Les grands arbres tout noirs sur le ciel bleu se courbaient frémissants vers le sable de l'allée, et là-bas, par derrière les jets d'eau plaintifs et les bassins scintillants, les fenêtres du château s'illuminaient. Tout en marchant, Elle disait les poèmes sonores en une langue merveilleuse que je n'entendais point. Sa voix avait le charme des longs arpèges sur les harpes, coulant comme l'eau des sources au bruit doux des flûtes, tantôt grave et profonde semblait un accord triste des classiques symphonies.

Les portes blanches du château s'ouvrirent sans qu'elle eut frappé et deux enfants, vêtus de velours violet, nous précédaient portant des flambeaux sur le large escalier tendu de tapis sombre.

C'était un grand salon blanc et or éclatant de lumières. Des bougies roses brûlaient partout devant les miroirs biseautés des appliques et dans les lustres délicats de Bohême tournant lentement avec les scintillements des lumières répercutées sans fin dans les glaces. Des tentures de soies et de moires blanches tombaient mollement le long des murs, ornés çà et là de quelques vieux portraits, pastels affaiblis et dans les coins, sur une console aux pieds d'or amoureuxment contournés, se détachait tout blanc le torse d'un plâtre grec sur le fond vert de quelque bouquet.

Où donc sonnait alors le carillon de la très ancienne pendule, et pourquoi sonnait-il si tristement en mon âme le carillon de la très ancienne pendule. Au premier son des clochettes lointaines, Ses lèvres avaient frissonné et un long soupir s'était exhalé de Sa bouche. Ses yeux bleus s'étaient remplis de larmes et sa tête était devenue plus pâle que les blanches draperies. Elle se tenait droite sous les feux scintillants des lustres et semblait prête à défaillir. Les rubis s'incendièrent tout à coup et l'émeraude superbe rayonna, illuminant une fois encore tout le visage. Ses yeux, ses chers yeux amoureux, à jamais frappèrent mes yeux, tandis qu'en les rougeâtres orchidées, Son cœur parut, saignant parmi les fleurs, Son doux cœur tout sanglant de l'Impossible amour.

II

DÉCOR DE LUNE

A MES SŒURS.

Oh! je voudrais me perdre dans la brume  
des nuits, dans le flot des fontaines, dans la  
sève des arbres, sortir de mon corps, n'être  
qu'un souffle, qu'un rayon, et glisser, monter  
jusqu'à toi, ô mère!

GUSTAVE FLAUBERT (*Salammbô*).

Dans le silence absolu de la nuit, les nuages blancs, partant du sol, s'élèvent lentement, formant au loin, tout là-bas, là-bas, comme des montagnes de neige — inaccessibles. Entre deux lignes de sommets blancs, le ciel tout bleu, — telle une draperie lissée des soies merveilleuses de Svainagar — constellé des croix d'or scintillantes des étoiles. Au milieu, une moitié de lune pâle, baignant toutes choses d'une lumière de rêve filtrant d'imaginaires opales. Et seul, prosterné devant Elle dans la plaine immense, je chante pour Elle les noms sacrés les plus purs et les choses belles les plus douces.

« O Lune, Lune, souveraine impératrice des mers et des mondes qui s'agitent à ta clarté dans les espaces, dominatrice des eaux profondes et des Océans verdâtres dont les flots luisants répètent éternellement ton image oscillante, espoir des affligés, consolation des faibles, souffle et germe de toutes les fleurs, reine des lys et des blancheurs immaculées, sœur et mère des glorieux poètes et des Vierges tremblantes, glaive et lueur des opprimés, immortel miroir de vertu, lumière du monde, auréole et diadème de notre très sainte Vierge Marie, mère du Christ, toi qui pardones, pardon pour mes péchés, rémission de mes fautes, reçois ma prière indigne et sois-moi secourable. »

Et doucement elle se balance, la Lune se balance, et, soudain, après une explosion effroyable, s'écoule, en un large fleuve d'or ruisselant entre les monts insensibles, avec le bruit irréel et fantastique d'artificielles cascades provoquées au théâtre. Cependant que les ramures séchées des arbres se détachent en noir sur l'or pâle et s'entrechoquent au vent d'hiver.

III

LA PRINCESSE ENDORMIE

A MADemoiselle LOUISE DANSE.

This — all this — was in the olden  
Time long ago.

ED. ALLAN POÉ (*The haunted palace*).

J'écoute chanter de la musique en souvenir. C'est la princesse de Borodine, qui, par le charme d'une fée, depuis si longtemps repose en la forêt enchantée.

Ses cheveux d'or épanchus, ses lèvres roses entr'ouvertes, elle dort en le rythme lent de la musique charmeresse. Sur un lit blanc Elle est couchée, d'une longue robe blanche entourée, les bras en croix recourbés sur la poitrine qu'abaisse et soulève tour à tour son souffle léger. De quoi songe-t-Elle, de qui pense-t-Elle, la tête pâle, et qu'ont-ils vu ces yeux voilés depuis des siècles fermés ?

Dans le palais, autour d'Elle, tout dort d'un sommeil pareil — valets, guerriers et pages et nobles dames, en le geste interrompu s'immobilisent dans les salles silencieuses. Veillent, seuls, les dragons verts, aux corps luisants d'écailles couverts, dardant hors gueules leur langue rouge, leur langue rouge comme le sang, leurs griffes aiguës d'acier sorties, leurs yeux de flamme sur la forêt.

Les matins violets ont relui, les fleurs se sont redressées et sont retombées, les oiseaux ont chanté et se sont tus, les soleils rouges sont venus illuminer la forêt sombre, et les vitraux des verrières, soudainement, se sont enflammés aux baisers de feu des lumières. Au travers des branches et des ramures grises, la Lune s'est levée pensive et s'est mirée dedans les lacs, argentant les tours et les armures des guerriers au palais, enveloppant l'endormie d'une caresse douce plus qu'aucune autre. Chants des oiseaux, langueur des fleurs, aubes violettes, couchants vermeils, pâles lueurs des froides lunes. Tout a commencé et tout a fini pour recommencer ensuite. Toujours l'immobile princesse dort en le rythme lent de la musique charmeresse. De quoi songe-t-Elle, de qui pense-t-Elle, la tête pâle, et qu'ont-ils vu ces yeux voilés depuis des siècles fermés. Viendra-t-il le chevalier, le duc, le prince, le preux guerrier qui, de son premier baiser, doit réveiller la Fiancée ?

GEORGES DESTRIÉE.

## LE PORTRAIT

*O cher cœur! le printemps de tes beaux yeux lointains  
De ses lilas de fête embaume cette image,  
Et mon vieux souvenir, courbé comme un roi mage,  
Répand tous ses parfums sur tes pieds enfantins.*

*Car tes yeux, où fleurit la divine surprise,  
Sont un ciel matinal étonné du soleil,  
Et tes cheveux cendrés sont frais comme un réveil  
De lavande et de thym sous un baiser de brise.*

*Des plaisirs neufs et fiers, au détour du chemin,  
Implorent ta jeunesse en te léchant la main,  
Lévriers bondissant à l'appel de leur maître.*

*Et voici qu'un désir étrange me pénètre,  
C'est de redevenir, grâce à ta nouveauté,  
Le pur et simple enfant que je n'ai pas été.*

ALBERT GIRAUD.

---

## VISIONS



Il est une époque de ma jeunesse dont le réveil, en ma mémoire, s'accompagne toujours d'une profonde, térébrante épouvante. Il me semble *maintenant*, — alors, cette idée ne me visita jamais, — il me semble que, pendant ces quelques mois, mon sort a été en suspens, mon destin près de se transmuier, qu'une période j'ai habité constamment ces régions imprécises, limitrophes de la folie, — pays d'indolence lourde, de perfides miasmes, de fièvres débilitantes et charmeur malgré cela, se parant de mirages nonchalants et corrupteurs qui dérobent les gouffres prochains, les douloureux et séduisants abîmes.

— A la suite de circonstances qu'il serait long et fastidieux, — puis, au reste, si parfaitement superflu, — de détailler ici, j'étais complètement privé de famille, — toutes relations avec mes amis rompues, non violemment, mais par je ne sais quel laisser-aller lâche, quelle veule indifférence dont ils se froissèrent, sans doute. Ce fut alors, au milieu de la grande capitale, une complète déréliction; plus un parent ni un compagnon. A l'origine, mon existence resta, à fort peu près, la même qu'auparavant; et, chose singulière, en dépit de la routine bien ancienne d'une vie en commun, mêlée d'intérêts divers si brusquement interrompue, la conscience nette, précise de mon isolement ne se présenta pas à mon esprit; évidemment cette sensation gisait latente en moi, mais je ne l'évoquai jamais et si parfois un incident quelconque la *matérialisait*, pour ainsi dire, je n'en ressentais ni tristesse, ni joie.

Le printemps s'écoula dans cet état lymphatique, cotonneux. J'accomplissais l'identique et quotidienne pérégrination, machinalement, sans y prendre aucune attention, sans le moindre ennui. Avec une tenace assiduité, je fréquentais un petit théâtre de genre; chaque soir m'y retrouvait, — pourquoi? Certes pas pour le spectacle, des semaines on jouait le même vaudeville et d'ailleurs, n'est-ce *toujours* le même vaudeville? L'heure me ramenait là, comme à une besogne bien maussade et ennuyeuse, mais inévitable. Peu à peu, cependant, je cessai d'y retourner, sans, au surplus, me motiver mon abstention... A un moment invariable de la journée, aussi, je me rendais en un café où j'affectionnais un coin, — quel déplaisir véhément, lorsqu'il était occupé, déjà! — Au bout d'un laps, j'abandonnai cette habitude également, par dégoût, probable fatigue, — en somme d'une manière automatique, toujours...

Une sensation obsédante qui m'entretenait dans une perpétuelle terreur, me prit tout entier vers ce temps-là : Je faisais de longues promenades ou plutôt je péréambulais parmi les rues et les places, désœuvré, sans but, pour voir. Et l'impression funèbre qui me coagulait les moelles de l'effroi obscur des ténèbres spirituelles, se définirait, à peu près ainsi : — Les passants, cette foule environnante que je sentais autour de moi, simultanément à la certitude absolue de sa proximité, me paraissait s'agiter, gesticuler, vivre très loin de ma personne, m'apparaissait comme illusoire, fabuleuse presque et projetée toute de mon imagination. Et le bruit, le tapage des voitures, le cahotement des fardiens, des chariots pesants, les mille cris des camelots ne m'arrivaient qu'assourdis, infiniment lointains, perceptibles à peine, semblables aux rumeurs distantes, indéfinies d'une cité qui se lève. Et parallèle à ces émotions la peur confuse m'opprimait, d'un brusque réveil, la crainte

d'être tout à coup abasourdi par le fracas énorme de la Vie, de me sentir écraser sous les roues cruelles de cette réalité que je ne parvenais plus à saisir.

Pour rentrer chez moi, je devais traverser un boulevard nouvellement percé, rectangulaire, encore encombré de gravats, planté d'arbres chétifs, malingres, au feuillage de zinc pulvérulent, qui dépérissaient dans un terrain sablonneux, — et cette avenue était large, immense et morte... En m'engageant au travers de ce désert, où tourbillonnaient des poussières calcaires, tout illuminé et poudroyant de soleil et si lugubre et mélancolique de clarté, — mon cœur se contractait douloureusement, un malaise me subjuguait, une détresse que je subissais, chaque fois, sans tenter de réagir ou seulement de me l'expliquer.

Je restreignis mes courses vagabondes de plus en plus, me confinai en une réclusion parfaite, enfin. C'est alors, je présume, que je fus proche, très proche de l'anéantissement intellectuel.

La fenêtre de ma petite chambre, — une case d'un des caravansérails modernes, américains, — donnait sur une étroite cour sans air, sans lumière, identique à une citerne bien plâtrée : on ne voyait, à l'infini, que de rectilignes suites de croisées et toutes — en cet hôtel garni, — revêtaient la même physionomie morose, masquaient les appartements d'uniformes et impersonnelles tentures. Installé auprès de la mezzanine, je regardais la cour monotone : — ce que j'y considérais m'est resté un insondable mystère. Je fumais incessamment et des heures, non pas longues, — je n'en avais aucune idée, — des heures, je m'immobilisais là, assis et fumant, mais ne songeant, ne réfléchissant à rien. Quelquefois, une évanescence pensée se présentait, timidement, cherchait à naître, mais, comme je n'y prêtais aucune attention, elle s'évanouissait aussitôt, avec la fumée de mon cigare. A la longue, fumer même me fut un trop pénible effort et je chus à une existence végétative, exclusivement. Un far-niente, un kief éternel, mais exonéré de toute jouissance ; je n'étais ni bien ni mal, je n'étais point, je flottais, en quelque sorte. Le nirvanah, presque...

Une image persistante hantait cependant, mon erratique cerveau : Dans l'atmosphère gris-perle, — un ciel humide et *attendri*, m'illusionnais-je, — des flocons de fumée pâle, s'étirant en volutes, en spirales, en colonnes, erraient, s'aggloméraient, puis amoncelés, fermaient l'horizon, bientôt... et toujours (il faudrait pouvoir dire le perceptible et majestueux silence du spectacle) et toujours glissaient de nouvelles nuées de plus en plus sombres, jusqu'au noir définitif, opaque et mat... Alors recommençait une procession de claires et transparentes vapeurs, se détachant en *mezzotinto* sur

l'antérieure obscurité, — puis, par l'inéluctable progression du blanc au gris, du gris au noir, le firmament de mon rêve s'ensevelissait de nouveau en la sépulcrale et nocturne horreur... Reprenait, ensuite, le thème initial de cette musique fuligineuse...

— Les gens avec lesquels j'entretenais les obligatoires et insupportables relations m'apparaissaient absolument problématiques, derrière des brumes... Pendant leur présence, m'évertuant à corriger mon aléatoire optique, avec difficulté me convainquais-je de leur évidence et je commençais seulement à m'y résigner, lorsqu'ils s'éloignaient, — et instantanément, je les oubliais.

Un jour, à la fin, après un combat désespéré contre mon inertie, je parvins à me décider à sortir. Il gelait très fort, un vent cinglait, me vrillait les chairs, — et il me sembla que quelque chose se fondait en moi, se diluait, — que quelque chose qui m'oppressait achevait de disparaître et que, maintenant, j'aspirais mieux, d'un poumon avide, l'air rêche, pur et rafraîchissant de cette hivernale matinée... Et ce fut une commotion subite, — un réveil en sursaut; — le vieil homme se dépouillait de son vêtement d'angoisse... J'entendis le vacarme de la chaussée, discordant, criard et si doux, pourtant; — je vis, oui, je vis les êtres qui marchaient aux alentours, bien vivants et agissants et j'en vins presque à aimer tout d'un coup, d'un amour insensé et rayonnant, la grimaçante et vicieuse face humaine...

ARNOLD GOFFIN.

---

## HYPNOTISME

*Par les yeux solennels du vaisseau, les sabords,  
Sur la mer et le ciel ouvrant leurs insomnies,  
Le passager peut voir les vagues infinies  
Par delà l'horizon chercher en vain leurs bords.*

*Dans tes yeux transparents je vois ton âme bleue,  
Mon enfant, dérouler son azur expansif  
Où passent, sous un ciel monotone et pensif,  
Des vagues que le vent pousse de lieue en lieue.*



*Le nostalgique appel des vierges horizons  
Vers l'inconnu m'attire et m'invite au voyage ;  
— Vers l'inconnu du gouffre où gronde un grand naufrage  
Où vers l'or inconquis des magiques toisons,*

*Qu'importe ? Ivre d'espace et de houle athlétique,  
Bercé par les roulis de ta puissante chair,  
Oeil contre œil, en tes yeux je regarde la mer  
Sans borne et les flots bleus de ton cœur pacifique.*

IWAN GILKIN.

## POÈMES EN PROSE

### LE RÊVE DES EAUX



es eaux rêvent.

Un long poisson glisse. Le soleil allume son dos écaillé d'éclairs éblouissants. Il glisse comme une lente volonté. Ses yeux verts explorent paisiblement les profondeurs du lac. Ses roses nageoires battent paresseusement. Il glisse comme une très lente volonté.

Les eaux rêvent. Et sous le poids du rêve qui les oppresse, elles s'étendent lasses d'être.

Un oiseau passe. De ses ailes mouillées il sème dans l'air des diamants de feu. Il coupe les rayons d'or et déjà disparaît.

Et sous le poids du rêve qui les oppresse, les eaux s'étendant lasses d'être, regardent au ciel les nuages indolents.

« Consolez-vous, leur disent les nuages répondant à leur muette prière, pas une âme ne peut connaître votre rêve et en partager les souffrances. Nous, nous visitons les mondes et ne sommes pas compris. Consolez-vous : tous nous sommes condamnés à porter seuls le poids de nos rêves. »

### LA MAGIE DU RETOUR

Assise au balcon, la châtelaine Irminte travaille distraitemment à une somptueuse tapisserie. De ses longs doigts, elle semble tirer au soleil du

soir ses fils d'or et les mêler à la soie précieuse dont les couleurs éclatantes l'éblouissent.

Lors, au milieu d'une pelouse aux herbes lisses et profondes, un paon qui arrondit sa queue en un large éventail étoilé d'œils songeurs, lève vers le balcon sa fine tête aux frémissantes aigrettes, et jette de lugubres cris dans la paix effrayée du jardin.

Ainsi le paon a crié lorsque le châtelain est parti. Irminte tressaille à cet appel du passé, puis se retourne nerveusement. Et après avoir regardé fixement la porte du salon, Irminte lève la main en signe de commandement.

Aussitôt les ventaux s'entr'ouvrent, et sous des pas timides et pressés le tapis frémit. Et les grands vases sonnent comme frappés d'un coup d'ongle, et les fleurs qui s'en échappent s'allument de neigeuses clartés.

« Tu ne le reconnais pas? dit une voix qui s'élève de la pendule, dont le balancier depuis longtemps arrêté se remet en mouvement. Et moi, qui me suis révoltée contre l'envolement des heures, pour l'aimer à son retour du même et jeune amour? Mais c'est lui! Reconnais-le donc! »

Et dans le jardin, un vent glacial emporte sans pitié les feuilles sèches sur le sol plein d'échos.

« Vous ne vous quitterez plus! » dit une autre voix qui s'échappe des vieux fauteuils.

Un coup de feu retentit dans la montagne voisine, et l'on entend les râles de la biche qui se meurt, et les bonds sauvages du cerf qui s'enfuit à travers les halliers.

Mais dans le foyer profond un feu pétillant s'éclaire. Et de mystérieuses mains font glisser deux fauteuils devant la haute cheminée.

Et une voix commande : « Irminte, n'en doute plus. C'est bien lui. Vois comme il t'implore et te tend les bras. Irminte, lève-toi. »

Et la châtelaine se dresse comme une somnambule. Subjuguée au rêve des choses, elle se laisse conduire devant la cheminée et s'affaisse dans un fauteuil, abandonnant sa tête aux baisers d'invisibles lèvres.

HECTOR CHAINAYE.

---

## VERS

### MUSIQUE D'OMBRE

*Un peu de musique incolore  
Afin d'éterniser le soir,  
Et qu'il revive et chante encore  
Aux pâles nuits de nonchaloir...*

*Résonance lunaire et lasse,  
Ecluse d'ombre dans le rêve,  
Et dont la phrase ne s'achève  
Pour qu'à jamais elle s'efface...*

*Oh ! Doucement... Loin de mes yeux.  
Un peu vers le cœur mais dans l'âme...  
Près de l'amour, loin de la femme...  
Que je m'en sente un peu plus vieux...*

*D'où vient ce baiser d'inconnue  
Que ma lèvre n'a pas rendu ?  
Elle s'en va, la bienvenue,  
Elle s'en va... tout est perdu !*

*Tout est pourtant bien en cette heure ;  
La mélodie éteinte en l'ombre,  
Et plus de rythme, et plus de nombre...  
Et qu'elle meure... Et qu'elle meure...*

### SOLITUDE

*O seule, et triste, et d'âme sombre !  
Tout s'enténébre autour de moi,  
Et le soir, me hantant d'émoi,  
Met à mes yeux la mort de l'ombre.*

*Et j'ai peur de ma voix, j'ai peur...  
Son aile cogne le silence,  
Et ma ballade humaine offense  
Les coins solitaires du cœur.*

*Je n'ose plus chanter. La laine  
S'englue après mes pauvres doigts,  
Et c'est l'âme de l'Autrefois  
Dont je me narre de la peine.*

*Dehors, sous la nuit qui s'amasse,  
Et sur les grands étangs du soir,  
Les cygnes s'endorment de noir,  
Et leur lueur au loin se glace.*

*O nuit! Clarté de l'Autrefois,  
Tout s'illune de ton mystère;  
Que je suis seule sur la terre,  
Oh! j'ai peur, j'ai peur de ma voix.*

*Car ma complainte trop humaine  
Frôle, soudain oiseau de nuit,  
Les coins d'ombre insultés de bruit,  
Et ma douleur n'est plus sereine.*

*Et j'ai peur de la nuit, j'ai peur ;  
L'immensité porte rancune,  
Ouvrez la porte au clair de lune,  
Mon Dieu! dans mon si pauvre cœur!*

## VISIONS

*Aux bords opalisés de lune  
Et déserts d'adieux éternels,  
Nous errons seules, une à une,  
Veuves des lys spirituels;*

*Et nos mains, à jamais marries,  
Sont, oubliées des fuseaux,  
Fleurs nonchalantes et flétries  
Et royales sur les manteaux.*

*L'Amour a blessé toute envie;  
C'est pourquoi telles nous voici :  
Immarcessibles à la vie,  
Comme mortes déjà d'ici.*

*Tocsin de cloche, appel nocturne,  
L'espoir du cœur a tu sa voix;  
Nos lasses mains ont brisé l'urne  
Dans quoi nous buvions autrefois.*

*Là, sous des robes nuptiales  
Dont nul n'entrouvrira l'orgueil,  
Voilant le mal qui nous fit pâles,  
Nous illuminons notre deuil ;*

*Et contemplons, bien résignées,  
Passer sur l'eau de nos pâleurs,  
Les barques folles... mais signées  
Du souvenir de nos douleurs.*

GRÉGOIRE LE ROY.

## PÉCHÉS VÉNIELS

### CURIEUSE



'est bien la plus adorable plante de serre, le joyau le plus parisien, que la toute rose et mignonne vicomtesse Laure de Fleures ; — Laura dans l'intimité.

Si, arrivée intacte au mariage, il y a deux ans déjà, elle n'a pas encore conçu, en revanche elle a beaucoup péché... mais avec le vicomte Gaston de Fleures, son mari, qu'elle aime et ne trompe pas, — je suis sérieux !

Elle a d'admirables cheveux blonds dont elle est fière, et qui, dénoués, la feraient présentable en costume d'Ève, aïeule dont elle est la plus capiteuse des arrière-petites-filles. Ils sont d'un blond d'enfant, ces cheveux, avec de beaux reflets d'or pâle ; Gaston fait et refait souvent la conquête de cette toison. Il a un mot : « Je jasonne ».

Laura se mêle volontiers au monde qui n'en est guère ; elle excelle, en mendiante, à faire de grosses recettes dans les fêtes de charité.

Le noble faubourg ne peut la renier, Breda-Street l'accepterait. Elle est sur la lisière, — elle côtoie.

Elle n'a de dévotion que juste ce qu'il faut. Elle pratique peu ; c'est un minimum. Du reste, elle voudrait des réformes, et n'accepte que six péchés mortels. Gaston l'approuve, sachant bien que les Pères de l'église n'ont intelligemment défendu les mignardes préfaces, et aussi toute volupté d'art qui n'a pas pour fin directe l'incarnation, qu'à cause du désir qu'ils ont que la femme, pour son salut, ne reçoive du mari que l'insuffisante instruction primaire, se réservant de la conduire eux-mêmes jusqu'en philosophie.

Elle est chatte par tempérament, c'est-à-dire libre ; frileuse et caressante, deux synonymes. Son hôtel est un nid, sa chambre une boîte capitonnée, son lit... un petit Sénégal. Excentrique d'instinct, elle écrit à l'encre rose sur papier noir ; enfin curieuse, oh ! mais curieuse !... elle a le machiavélisme de la curiosité !

Avec elle, Gaston, dont elle a su faire un pacha, a dix maîtresses. Elle a, par foucades, la jalousie d'une Andalouse, la passion d'une Napolitaine, la lourdeur d'une Allemande, les hardiesses d'une Russe, l'ennui de l'Anglaise, la gaminerie d'une Parisienne. Tranchons le mot : elle est amou-

reuse de son mari, Laura, et, comédienne intéressée, la fine mouche escompte en herbe et à son profit les caprices que Gaston pourrait avoir. Le vicomte voltige en cage, et sa femme dit : « Il me trompe avec moi ».

En carnaval, Laura ne manque pas un bal travesti. Bien grimée, on ne la devine pas sous les habits d'homme; c'est un charmant cavalier, un chérubin de fraîche mine et quelque peu dangereux. On conte même (mais tout bas) qu'une nuit elle eut l'espièglerie de se faire enlever, sous les yeux de Gaston qui en rit, par une bonne amie à elle, mais à qui *il* ou elle plut tellement que l'inconséquente poussa la curiosité jusqu'à ne réintégrer le domicile conjugal qu'un peu tard en matinée. Gaston voulut alors des explications; elle avoua presque tout, en riant toujours comme une folle, et en donna au vicomte qui, cette fois, rit de moins bon cœur. Une après-midi, fourrageant dans la bibliothèque de Gaston, elle mit la main sur un Brantôme et le hasard fit qu'elle en lut la fin du premier discours. Elle eut une petite moue et ferma le livre. Laura en voulut à la cour des Valois; elle n'aimait pas à aller sur les brisées de ce Monsieur dont on dit qu'il a plus d'esprit qu'Arouet. A quelque temps de là, causant avec le corps du délit : l'amie, et coquetant à cœur joie sur une intime, belle mondaine dont le contrat était labouré de coups de canif, Laura dit : « Et nous, ma chère, comment dire... une griffure, n'est-ce pas?... »

Si Laura est l'enfant gâtée de Gaston, elle, de son côté, n'attend que le désir d'une folie qui la lui fasse commettre en s'y associant.

L'été dernier, étant à Franchart, Laura voulut explorer la vallée, la parcourir, monter sur les roches, se perdre dans les grandes fougères, et meurtrir ses petits pieds en Parisienne lâchée, échappée du boudoir. Au fond, la vallée se trouve enserrée par de hauts éboulements de pierres qui donnent au paysage un aspect étrangement sauvage, c'est le *Carnage*. Gaston émit l'opinion que ce tableau serait complet avec des formes blanches de nymphes poursuivies, qu'éclaireraient blafardement des rayons de lune. Laura trouva l'image jolie, y revint au dîner, et voulut coucher à l'auberge de Franchart. Tard en soirée, ils redescendirent dans la vallée; une fantaisie de Laura qui se mourait de peur, mais avait son idée...

Deux jours après, à Paris, la vicomtesse de Fleures défendit sa porte, et cela dura toute une longue semaine. Qu'elle soit souffrante, très bien, mais ne pas recevoir même les intimes, les bonnes amies!... elle était donc enlaidie?... Et les histoires d'aller leur train! En fait, convenons que, pour une femme à la mode, il est ridicule d'avoir le nez rouge et d'éternuer à tout instant... et l'indiscreète femme de chambre de Laura insinua que ce n'était prosaïquement que cela : un coryza, *vulgo* : rhume de cerveau ! !

A leur première sortie, Laura et Gaston étant au Louvre, dans la galerie des Antiques, la convalescente — avec ce rire à la Samary que seules peuvent se permettre de jolies dents — dit :

« Mais alors, autrefois, Gaston, la Grèce était chauffée?... »

HIPPOLYTE DEVILLERS.

---

## LIED

*La Terre enfin lasse de pleurs,  
Que l'ombre endeuille de ses voiles,  
Plus près des cieux larmés d'étoiles  
Sommeille et rêve à ses douleurs.*

*La Lune caresse les tombes  
Et les zéphires embaumés,  
Bercent les âmes des aimés,  
— Mystiques et blanches colombes.*

*Car sous les charmes délaissés  
Dont les échos se ressouviennent,  
Toutes les nuits elles reviennent  
Causer tout bas des temps passés.*

AUG. JENART.

---



## CORRESPONDANCE D'AFRIQUE



ous ce titre, paraîtront prochainement, les lettres choisies de feu le lieutenant Warlomont, avec une préface de M. Max Waller. Nous en prenons quelques bonnes feuilles :

Lukungu, 1<sup>er</sup> octobre 1887.

Enfin, nous voilà installés presque confortablement. J'ai une petite chambre où j'ai pu déballer mon fourniment, un grand lit en bois, enveloppé de la traditionnelle moustiquaire; bientôt, j'aurai un matelas de feuilles de palmier, une commode, s'il vous plaît, un lavabo et deux tables. Je mange bien, tout en ne méprisant pas le Café Riche. Notre jardin nous fournit presque tous les légumes d'Europe : des choux verts et rouges, des radis, carottes, navets, betteraves, salades, endives; c'est inappréciable, car avec les chèvres et les poules étiques qui font la base de nos repas, il nous faut faire des prodiges d'imagination pour varier les menus : nous attendons, en ce moment, avec impatience nos provisions de vivres trimestrielles pour nous régaler de jambon, de fromage et de confiture. Tout cela vous montre que vous pouvez être rassurés sur le sort du « triste exilé sur la terre étrangère ».

Je suis rentré, il y a trois jours, d'une petite expédition distrayante : deux chefs du district se battaient, depuis quelques jours, et il s'agissait d'aller leur faire un peu de morale. P... a été envoyé avec une dizaine de Zoulous; j'ai rassemblé les chefs, — il s'agissait d'un vol d'ivoire, — fait restituer les objets et payer une mince amende; c'est d'une simplicité primitive.

Allé récemment en excursion en pirogue sur la Lukunga, qui coule au pied de la station; c'est bien la plus ravissante petite rivière qu'on puisse rêver; les arbres des rives se rejoignent en tonnelle au dessus de vous et, partout, c'est une débauche de luxuriante végétation; l'eau étant assez peu abondante plusieurs fois nos hommes devaient y descendre pour porter notre embarcation au dessus des petites cataractes inoffensives dont la rivière est criblée.

Le pays est rempli d'aminaux intéressants : outre les éléphants, les buffles et les antilopes, qui se tiennent soigneusement écartés de la station, il y a ici un tas de bestioles curieuses; à chaque instant, les indigènes nous apportent des petits que nous essayons d'apprivoiser; nous avons, en ce

moment, un chacal, un chat-civette (en Belgique et ailleurs, ce sont des chats... civets!), un chat sauvage, une autre petite bête du même genre, qui est méchante comme une teigne, et que nous ferons bien de lâcher aussitôt que les dents lui auront poussé; naturellement, nous possédons aussi un perroquet.

Outre que nous sommes assez occupés pour ne pas avoir le temps de nous ennuyer, nous voyons souvent du monde ici; la semaine dernière, nous avons reçu la visite d'un certain M. B..., missionnaire anglais, qui compte aller au Soudan; il y va, sans doute, faire ce que ses confrères font ici : *nothing at all*.

A ce propos, tout parti-pris de nationalité mis à part, tout le monde est d'accord pour trouver que les missionnaires catholiques travaillent beaucoup en Afrique; ils cultivent leurs terrains et font travailler les enfants à qui ils enseignent la langue française et différents métiers manuels. Les missionnaires anglais, au contraire, ne font absolument rien que chanter, prier, manger et dormir, le tout à extinction; ils n'ont, d'ailleurs, aucune influence.

J'ai vu, avant-hier, le pauvre de St..., qui est forcé de retourner en Europe après une terrible fièvre hématurique, compliquée d'une maladie de foie, qui a failli l'emporter; ce n'est plus qu'une ombre; avec lui partira, sans doute, le jeune Ronnberg. Le capitaine Thys vient de passer à Lukungu; il va à Léopoldville et, de là partira pour les Falls; il semble passer une inspection générale et s'est montré, du reste, pour tous, d'une extrême courtoisie.

Sont passés également par ici : le capitaine Bailey (pas celui qui fut le héros de la joyeuse aventure que vous savez), et le lieutenant Deane, qui a assisté à la mort de notre pauvre Dubois. Ces messieurs viennent de notre côté pour chasser le buffle (pour ses « beefsteaks », non, ses *bufflesteaks!*) et l'éléphant (pour son ivoire); dur métier!

Un petit incident que j'ai oublié de vous conter. C'était à mon dernier voyage. Un chef était venu se plaindre qu'un autre chef des environs lui avait pris quatre hommes. L'origine de la querelle : une femme (parbleu!); après avoir été achetée par le plaignant, la pauvre était morte au bout de quelques jours. Or, d'après les usages du pays, elle devait être remplacée par le vendeur; l'acheteur avait même offert de se contenter d'un cochon! l'autre, non seulement a refusé de donner le cochon, mais poussa l'indélicatesse jusqu'à voler encore quatre hommes à son client!

J'ai envoyé un de nos Zoulous à ce négociant un peu étrange, pour le prier de venir me trouver. Au lieu d'obéir, il a *amarré* mon messager en lui

disant qu'il n'avait pas peur du blanc, et que, s'il venait, il lui couperait le cou ; simple fanfaronnade bien connue. Mon Zoulou parvint à s'échapper (comme le jeune enfant de la rue de Namur !) et revint au camp nous raconter l'affaire ; aussitôt ses camarades prennent leurs fusils et me déclarent qu'ils veulent partir tout de suite pour se venger (en leur bon droit, ils ont confiance). J'ai dû « palabrer » avec eux et leur promettre que le coupable serait puni, en leur faisant comprendre que le blanc ne se laisserait pas insulter impunément : pour plus de sûreté, je leur ai pris leurs armes et les ai mis dans ma tente. L'expédition n'a pas été nécessaire ; le voleur a eu une peur bleue en apprenant notre arrivée et s'est absolument aplati.

Hier, journée à émotions : vers 3 heures de l'après-dîner, de Saint-Marcq passe près de ma chambre en criant : « Prends ton revolver, il y a une bande de Zanzibarites qui descend du Pool ; ils sont enragés et menacent Buxens (1) » ; je prends mon revolver et nous voilà partis tous deux à son secours ; à notre vue, toute la bande s'enfuit en poussant des cris, en agitant drapeaux, lances et couteaux ; nous leur crions de s'arrêter et de venir à la station ; il faut à tout prix les empêcher de se répandre dans la contrée avec leurs armes ; il paraît qu'ils ont quitté le Pool après avoir assassiné des femmes et pillé des villages, et comptent sans doute continuer leurs exploits jusqu'à Matadi : nous les poursuivons ; les plus peureux jettent leurs lances et fuient dans les herbes, quelques-uns, huit ou dix, plus déterminés, nous attendent : je veux arracher à l'un d'eux sa lance qu'il brandit de façon inquiétante ; il ne veut pas la lâcher malgré mon revolver que je lui braque sur la figure ; je ne tire pas encore, mais lui assène un coup de crosse sur la tête ; il finit par lâcher prise. Mais un autre s'avance vers moi et veut me frapper de son casse-tête ; je n'hésite plus et je tire ; il a le temps de se baisser, pousse un cri et s'enfuit.

Un seul Zanzibarite est resté ; comme il n'a pas pris part à la lutte, nous le laissons aller. Nous envoyons ensuite un homme de la station — un de leurs compatriotes — pour tâcher de les faire revenir, peine inutile ; ils sont tous partis, mais heureusement sans armes.

L'homme sur lequel j'ai tiré a reçu, paraît-il, la balle près de l'épaule ; j'aimerais fort qu'il n'en mourût pas, mais j'ai la conscience tranquille. *Mboté Kombo* (bonjour, frère), *mono tonda egge* (je t'aime).

CHARLES WARLOMONT.

---

(1) Buxens est un planteur qui est ici depuis quelques mois pour faire des plantations de riz et de café.

## Le Parnasse de la Jeune Casserole

(Suite).

MAX DE BINCHE

### RÊVASSERIE

*Allons-nous-en tous deux, ô mon gros chien vert, vers  
Les prés inviolés, loin du monde pervers  
Et lâche où l'amour même est, trois fois hélas ! une  
Vilaine chose, orde, et combien inopportune  
Et malpropre et fort peu recommandable, ô crime  
Atroce contre lequel vainement s'escrime*

*Mon vers sonore et plein, pareil au savoureux  
Raisin de l'Hymette. Ah ! viens, loin de ces lépreux  
Climats, fuyons vers les pays où les systoles  
Sont encore de mode, où vibrent les cytholes,*

*Sous les longs pleurs de la Lune ; où sans peur des nielles  
Malsaines. ni des loups, baisent d'or les agnelles,  
Dont la maigre toison, sous le ciseau brutal  
Doit tomber un beau jour. O l'Anankhè fatal !*

*Viens, vois, la nuit descend. O la douce sottise  
D'aimer quand tout repose autour de soi, parmi  
La blancheur des rideaux. Viens, la voix d'un ami  
T'invite à contempler l'ombre du vert cytise,*

*S'étendant sur les eaux où plongent les glaieuls  
Et les convolvulus, et ces floraisons vaines  
Que nous autres rimeurs nous appelons verveines,  
Telles que les virent les yeux de nos aïeuls !*

ALBERT MA FEMME

### A LETOCHÈS

*Quel autre à ce degré possède un pareil flair,  
Un œil américain, perçant comme une vrille,  
Sous l'habit du marquis devinant Mascarille,  
Déchiffrant les rébus plus vite que l'éclair ?*

*Sur bien des fronts pourtant n'est pas écrit en clair  
Ce que pense vraiment plus d'un dont le nom brille :  
Toujours tu le trouvas sans l'aide de la grille  
Et sans même un instant de chercher avoir l'air.*

*Si je ne te savais nullement noctambule,  
Vraiment je te croirais quelque peu somnambule,  
Moi qui suis le plus chaud de tes admirateurs ;*

*Car, ma foi, je ne fais plus que de ripopées  
Quand je sens dans ma chair, ainsi que des épées,  
S'enfoncer froidement tes yeux inquisiteurs.*

ALMA-MATER-STABAT-LINK

#### VÉGÉTATIONS DU COCCYX

*Les chiens jaunes de mes péchés  
Au milieu des ombres mentales,  
Avec leurs flammes végétales  
Ont l'air de très sérieux michés.*

*Les chats de mes mélancolies  
Qui me font penser à Bouffé,  
Je les vois dans l'auto-da-fé  
Songer aux douleurs abolies.*

*Mes désirs malades de faim  
Ouverts au seuil des nuits sans trèves  
Sont en train d'étancher mes rêves  
Que seuls la lune éclaire enfin.*

*Les serpents violets des rêves,  
La lune verte de serpents,  
Les écrous à plus de six pans  
Comme les vénéneuses grèves ;*

*Les palmes lentes des désirs,  
La verge de ma lassitude  
Qui féconde ma solitude,  
Et les nénufars des plaisirs ;*

*Tous ces élans plus lents encore  
Et ces désirs que je voulais  
Sont des pauvres dans un palais  
Et des cierges las dans l'aurore !*

FERNAND C'EST-PAS-VRAIN

LES JAMAIS LAS D'AIMER

*Elle et lui s'en allaient, recherchant les coins noirs,  
Dans le jardin baigné de lune et de silence.  
Sur son bras s'appuyant, pleine de nonchalance,  
Elle avait dans les yeux la langueur des beaux soirs.*

*Dans la grotte en rocaille ils restèrent longtemps.  
Ces deux éphèbes aux cœurs blancs comme les cierges :  
Ils en sortirent purs, immaculés et vierges,  
Ayant de Jésus-Christ discoursu tout le temps.*

*Il disait : C'est si doux, ô chère Béatrix !  
De garder à jamais au plus profond de l'âme  
Le mépris du baiser et l'amour de la femme,  
Et de brûler d'un feu vif pour le crucifix.*

*Que ton âme à jamais, recluse en tous ces lys,  
Reste blanche malgré nos mâles mains tendues.  
Ton linon est aux prix des choses défendues,  
Et le seul mot d'aimer dérangerait ses plis !*

*Tout au plus, quelquefois, des soupçons de parfums  
Avec les seuls échos d'une lointaine lyre,  
Et rien qui chante un peu les charmes du délire  
Ou dont l'arome fasse appel aux sens défunts !*

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Les Soirs*, par Émile Verhaeren. — Bruxelles, Edmond Deman, éditeur.



Née dans les tourments de *René* et dans l'amertume des *Mémoires d'Outre-Tombe*, la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle n'est qu'un hymne terrible à la Douleur. Et sur son déclin, ce siècle de progrès à vapeur et de civilisation électrique, que des prosateurs naïfs ont salué naguère comme l'aurore d'un nouvel âge d'or, déchaîne le finale encore assombri, toujours plus orageux et plus lugubre, de la tragique symphonie. Après *René*, — *les Confessions d'un Enfant du siècle*, *Rolla*, *les Poèmes barbares*, *les Fleurs du mal* et tant d'autres livres merveilleux où les premiers d'entre les poètes ont magnifié les conceptions du plus navrant pessimisme. Depuis quinze ans même, il semble que l'affreuse tristesse redouble. Chaque jour présente aux lecteurs, comme autant d'éponges trempées dans le fiel et l'absinthe, de nouveaux ouvrages d'une acreté plus intense. Et cette étrange maladie des âmes contemporaines, cette noire hypocondrie littéraire n'est pas un phénomène inconscient que chacun, public et auteurs, s'efforcera de guérir dès qu'il en connaîtra le diagnostic; c'est, tout au contraire, un mal étudié avec goût, avec passion, avec une frénésie sans cesse grandissante qui, par réaction, accroît sans cesse le mal lui-même. Nous nous excitons, nous nous reprochons de « croupir dans la raison natale ». Nous aimons notre spleen et nous nous en grisons comme d'une liqueur divine; liqueur perfide qui à chaque ivresse nous empoisonne davantage. Jusqu'où? Si le courage de mourir n'était pas mort, c'est par centaines que l'on compterait aujourd'hui les *Werther* de la décadence latine. Mais le suicide exige encore quelque énergie, et l'intoxication a rongé la volonté jusqu'en ses racines.

On peut préjuger qu'un tel état d'âme est intimement lié à un analogue état de santé corporelle. Dans son très remarquable *A Rebours*, M. Huysmans a suivi le développement parallèle de la maladie dans la Pensée et dans les organes de son personnage. C'est un thème voisin de celui-là que M. Émile Verhaeren développe dans ses *SOIRS*, non plus en critique, mais en poète.

La première pièce intitulée *les Malades*, indique le sujet fondamental du livre; c'est une sorte de préface générale aux *Soirs* et aux deux volumes annoncés: *les Débâcles* et *les Flambeaux noirs*, qui formeront la deuxième et la troisième partie de cet ouvrage.

*Blafards et seuls, ils sont, les sceptiques malades,  
Hostiles de leurs maux.*

Leur maladie les isole ; séparés de la vie banale des bien portants, ils la jugent, la jaugent, la déclarent vaine, mauvaise, stupide et se prennent à la haïr. Ils la connaissent bien, d'ailleurs :

*Ils ont mâché la vie et ses jours identiques.*

Et dans leurs souffrances actuelles, elle leur paraît plus bête et plus hideuse. Tout ne leur a-t-il pas craqué entre les doigts ? Ont-ils jamais pu toucher les chatoyants mirages de leurs rêves d'antan, dont le souvenir aujourd'hui aigrit leur mal ?

*Sèches, toutes les fleurs des loins et des naguères :  
Les enfances, les jeunesses et leur douceur ;  
Et les touchers joyeux de ces mains éphémères  
Et de ces regards clairs sur les roses du cœur !*

*Vides, les îles d'or, là-bas, par l'or des brumes,  
Où les rêves assis sous leur manteau vermeil  
Avec de longs doigts d'or effeuillaient aux écumes  
Les ors silencieux qui pleuvaient du soleil !*

Tout est vain, douloureux et fatal. Seule, une consolation reste à ceux dont la souffrance n'a point anéanti le ressort personnel ; c'est de se forger une illusion suprême, c'est de tromper la fatalité, et puisqu'il faut souffrir irrémisiblement, c'est de se prouver cette maîtrise de soi par le seul acte qui soit possible, c'est de dompter la douleur subie par une douleur plus forte, mais voulue celle-là ! Ah ! la volonté est misérablement bornée et n'agit guère que sur le moi ! Ah ! la volonté est misérablement malfaisante et ne produit que le mal ! Eh bien, qu'importe ! qu'elle *Me Torture* ! puisque tel est le seul règne qui reste à l'homme, ce roi-fantôme du monde, qui ne gouverne son corps et son âme que pour leur nuire !

*Souffrir éperdument, mais par sa volonté !*

Triste vœu qui se répercute de vers en vers tout le long de ce livre de tristesse !

Mais *les Soirs* ne décrivent que le premier stade de la maladie. Elle est sourde, presque latente encore ; à peine çà et là, comme dans la *Fleur fatale*, fait-elle une brusque explosion. C'est dans LES DÉBACLES qu'elle se déchaînera ; puis les FLAMBEAUX NOIRS éclaireront de leurs lucurs sabbatiques les rêves effroyables de la folie ; étoiles monstrueuses, ils luiront sur la haute mer des démenées et des crimes. Ici, les malades marchent encore, d'un pied meurtri, sur la terre des vivants. Ce que leurs yeux fixent, ce sont les villes et les paysages où se meuvent leurs ex-frères, les hommes sains de chair et d'âme : mais de quel regard trouble et fiévreux ! Au ciel,



les nuages sont « jetés ainsi que des grabats ». Les chaumières aux seuils vermoulus « poussent des cris souffrants comme des voix humaines ». Les soirs sont « crucifiés sur l'horizon ». « Les très souffreteuses bicoques » fixent « avec les pauvres yeux de leurs carreaux en loques - Le vieux moulin qui tourne et las, qui tourne et meurt ». Les vitres des façades « versent leur blessure qui saigne ». Une ville s'évoque, énorme, grande comme un empire, gluante et vomissant un fleuve boueux, couleur de fiel, qui ballotte des cadavres de marins ; ville des malades et des splénétiques : « O mon âme du soir, ce Londres du soir qui traîne en toi ! »

Cependant, au cœur de cette douleur, pointent des désirs mystiques. Des prières sont balbutiées. S'il existait un Dieu ! Si mes souffrances n'étaient qu'une volonté divine ! Si l'on pouvait fléchir le céleste bourreau qui me martyrise ! — Allons donc ! Loin d'ici cette faiblesse sentimentale ! Encore une fois, sachons nous torturer nous-mêmes plus âprement !

*Je mords en moi mon propre cœur et je l'outrage  
Et ricane, s'il tord son martyr vers Dieu.*

C'est que dans les malades des *Soirs* toute énergie n'est pas morte encore. Si d'involontaires élans les portent vers la Religion des douleurs résignées et des souffrances subies — « vers ces cultes d'hystérie et de flamme » — leur force persistante et leur fièvre tumultueuse veulent davantage. N'oublions point que ces haineux malades « discutent combien la *cruauté* rapproche plus que l'amour ». Leur mysticisme se pimente de férocité. Ce n'est plus le dieu souffrant qui surgit dans leurs visions, ce sont les dieux monstrueux qui font souffrir. Ils ont tant souffert eux-mêmes, ces cruels malades, que pour soulager leurs maux, ils martyriseront les autres. Car ils ne conçoivent plus que la douleur ; elle remplit tout le champ de leur vue ; c'est en elle seule qu'ils mettent désormais leurs rêves et leurs désirs ; et pour réaliser les supplices où ils aspirent sans en être eux-mêmes les victimes, que faut-il faire ? Supplicier, ou, tout au moins, voir supplicier les autres hommes. C'est ainsi que dans l'épaisse fumée des encens maudits se dressent, au fond de leurs cerveaux, des figures de divinités cruelles, mystérieuses, pareilles à ces effrayantes idoles souterraines qui dévoraient et engloutissaient dans leur ventre d'airain, au milieu des flammes rouges, les enfants voués au divin Destructeur. Alors tu apparais sur l'autel ensanglanté, dans la grotte nocturne,

*Madone énorme et noire,  
Dont les cheveux noués en vipères s'en vont  
Mordre les seins, madone énorme et noire, et dont  
Les mains tiennent le houx et la rose de gloire,  
— Madone énorme et noire, — et le crapaud de bronze.*

Nous la retrouverons, la ténébreuse et sanglante idole, dans les villes d'un Hindoustan de rêve : elle sera alors la bête féroce, emprisonnée en sa

forme de marbre, sous les colonnades des temples, et ravagée du désir fou de fondre comme une tempête de mâchoires dans la longue et paisible procession des pèlerins.

Au centre de ces visions désordonnées :

*L'absurdité grandit comme une fleur fatale.*

La folie monte. « Je veux marcher vers la folie et ses soleils ! » s'écrie le malade. Et ses yeux s'emplissent d'apparitions magnifiquement incohérentes, ciels splendides, lacs de fleurs, oiseaux fantasques aux grands gestes inutiles, essaims bariolés d'insectes inexplicables, et soudain ce cri désespéré :

*L'inconscience gaie et le tic-tac débile  
De la tranquille mort des fous, je l'entends bien !*

Jusqu'ici nous n'avons, dans cette trop brève étude, parlé que de la psychologie de M. Verhaeren. C'est qu'après les préliminaires et *indispensables* sacrifices à la forme et à ses succulences, il s'est élevé au degré supérieur du magistère poétique; après avoir étudié les arcanes de la forme artistique, sans laquelle il n'y a point d'art, il a entendu, comme l'initié d'Eleusis, une voix mystérieuse chuchoter à son oreille : « *Osiris est un dieu noir* ». Peut-être, à notre gré, la versification de M. Verhaeren est-elle d'une esthétique un peu lâchée. Nous aimons de trouver dans les vers la sévérité classique des Baudelaire et des Leconte de Lisle. Mais il se peut que nous soyons *parnassien* à l'excès. Aussi nous hâtons-nous de reconnaître à chacun le droit de bousculer un peu le rythme qui nous est cher.

Quant aux images de M. Verhaeren, elles sont énergiques jusqu'à la violence, parfois jusqu'au sublime. Ainsi un groupe de rochers tordus lui suggère ce vers : « Vieux tonnerres figés des époques occultes ». Il marque ses malades de cette description féroce : « leurs corps, cages d'os pour les fièvres ». D'autres fois, quelques locutions familières s'appliquent avec une précision charmante, quand il célèbre les *complaintes* : « Avec leurs mots en panne et leur rythme en déroute ». Puis ce sont, à mainte reprise, des sonorités imitatives, tels ces mirages « qui vont flottant au flot le flot, flottants et vains ». Mainte fois aussi l'effet est raté; car M. Verhaeren est un poète inégal, et lorsque son vers est mauvais, il l'est terriblement. Ainsi à nos yeux épris des strictes règles rien ne peut excuser cet enjambement sans but :

*Une immobile nuit lame les peupliers  
Autour.....*

Mais à quoi bon poursuivre ces critiques que tout versificateur saura à suffisance se formuler au fur à mesure de sa lecture? Terminons cette page

en félicitant M. Verhaeren de qui nous attendons avec une impatiente curiosité les prochains vers. N'oublions pas, dans nos congratulations, le maître artiste M. Odilon Redon qui a magnifié *les Soirs* d'une superbe tête de sphynge symbolique (ne serait-ce pas plutôt un étrange Memnon de pierre murmurant de troublantes psalmodies à l'heure des crépuscules?); ni notre ami l'éditeur M. Edmond Deman et nos excellents imprimeurs M<sup>me</sup> Monnom et M. De Winter, qui ont fait des *Soirs* l'un des plus beaux volumes typographiés en Belgique.

IWAN GILKIN.

## II

*Sous l'œil des Barbares.* par M. MAURICE BARRÈS. — Paris, Lemerre, éditeur.

Tel, le titre clair et suggestif que profère un volume de M. Maurice Barrès, paru ce mois chez l'éditeur Lemerre.

Titre qui précise avec netteté l'intellectualité spéciale du livre, titre pour les affinis et les curieux de Penser, plein de promesses. Les promesses sont tenues, disons-le de suite, en cette œuvre de début, paraît-il, très parfaite déjà et qui s'impose à l'attention.

Rappel, tout d'abord, du merveilleux sonnet de Paul Verlaine : — Je suis l'Empire à la fin de la décadence — qui regarde passer les grands Barbares blancs — en composant des acrostiches indolents, etc. Lassitude, lassitude extrême de civilisations épuisées, trop délicates pour la vie; ce que synthétiquement, en ces vers décisifs et d'un désespoir dolent et fin, le poète avait dit, M. Barrès, pour une analogue impression, le développe en deux cents pages par la minutieuse analyse d'un esprit.

Rappel, aussi, de certaines pages étonnantes du nihiliste Herzen, où se démontre, avec une ampleur redoutable, comment notre monde exténué répète les phénomènes d'agonie de la Rome ancienne, et combien sont menaçants les Barbares! Même situation, aux deux époques, pour ceux qui pensent, ceux que de longues méditations ont doués de clairvoyance et d'amertume, étrangers à leur temps, douloureusement, attachés au présent qui pourrit et détesté, et n'ayant pas l'énergie et la foi primitive de ceux de l'avenir. Vision de réformateur, de prophétique annonciateur des catastrophes sociales, que M. Barrès reprend, spécialise en une forme artiste.

On peut comprendre déjà le particulier état d'esprit d'où est issu ce livre, roman si l'on veut, mais bien plutôt dissertation philosophique : sur ces thèmes : — la haine du présent nauséux, le froissement et la rancœur des nécessaires coudoiements d'une foule imbécile et, pour qui est « autre », hostile, — la concentration en soi-même, le refuge aigri dans une tour d'ivoire où la contemplation a des autels, cette contemplation dirigée d'abord vers les livres, aboutissant, par une érudition formidable et un éclectisme fatal, à l'abolition de toute croyance : les pensées et les beautés également légitimées et contradictoires, partout la recherche et la négation de l'absolu, et,

après cette lamentable banqueroute de tous les espoirs, cette réflexion tournée vers le seul « moi », en des rêves uniques réalités. La folie, alors, n'est pas loin. Le génie, non plus, parfois.

Cette monographie d'une âme, M. Barrès l'a faite avec une subtilité rare. Contournements précieux et imprévus comme les lignes de frêles orchidées, procession changeante de pensées avec leurs hésitations, leur vague, leurs nuances, leurs arrêts, leurs bifurcations, très bizarres bavardages indolents sur des choses graves, réflexions profondes énoncées avec futilité, une amertume un peu coquette, des préoccupations microscopiques d'un enfant qui serait très vieux, des cancons de Byzance. Pas de force, oh ! non ! mais des gestes élégants, lassés, d'une distinction soucieuse. Des psychologies ténues, non pas nerveusement démontrées comme chez Poë ou Dostoïevsky, mais très indécises, flottantes, pareilles à des musiques.

Suivons un peu, malgré la grossièreté d'un résumé et de lignes abrégées, cette étude :

Les idées de « morale » sont réduites à peu près à zéro : « Vos maîtres, leurs livres et leurs pensées vous firent une excellente vision, un monde d'où est absente l'idée du devoir (l'effort, le dévouement), sinon *comme volupté raffinée* ». Un certain souci de la tenue, de la dignité vis-à-vis de soi-même, subsiste seul et conduit au dandysme : « L'imperfection des plus distingués, la niaiserie de quelques notoires, le tapage d'un grand nombre lui donnaient l'horreur de tous les spécialistes et la conviction que, s'il faut parfois se résigner à paraître fonctionnaire, commerçant, soldat, artiste ou savant, il convient de n'oublier jamais que ce sont là de tristes infirmités et que seules deux choses importent : 1° se développer soi-même pour soi-même ; 2° *être bien élevé*. Principes auxquels il prêtait une excessive importance ».

Le côté passionnel s'atténue aussi considérablement. Le courage, l'élan, les impulsions primesautières, dès le premier chapitre, sont fauchées : « c'était une belle attitude, dans le couchant du premier jour de cet adolescent, qu'un homme chauve et très renseigné, d'une voix grandie, lui attestant par la poussière des traditions la détresse d'être, et reniant le passé et l'avenir et la Chimère elle-même, à cause de ses ailes décevantes. Le jeune homme entrevit les luttes, les hauts et les bas qui vacillent, le troupeau des inconséquences ; une grande fatigue l'affaissait, au départ, devant la prairie des foules. Et son âme demeura, parmi tant de débris, solitaire au fossé de son premier chemin ».

— L'amour ? la femme ? entre plusieurs nuances, celle-ci fondamentale. « Elle se laissa glisser sur la grève et, cachant contre lui son visage, elle gémissait. Ah ! tu savais trop de choses avant les initiations. Je pense *que tu écoutas ce qui monte du passé et que les morts t'auront mangé le cœur*. » — L'orgueil même, seul sentiment demeuré, évite les manifestations : « Dédaignons-les, dit Lucien devant les Barbares, un léger dédain est encore un plaisir. Mais gardons-nous de les mépriser : le mépris veut un effort et nous rapprocherait de ces curieux fanatiques ».

Dernier tressaillement de l'individu avant le renoncement suprême : l'art,

la gloire. Mais quand on voit comment la notoriété s'obtient, ceux à qui elle va, bientôt le dégoût. Puis, au reste, à quoi bon? Pourquoi confier ses souffrances, ses mélancolies, par des mots « dont la précision grossière maltraite nos complications », à la foule qui ne peut comprendre, aux Barbares. Car la notion du Barbare s'est agrandie : « C'est trop peu de borner son orgueil à l'approbation d'une plèbe. Qu'on le classe vulgaire ou d'élite, chacun hors moi n'est que Barbare. A vouloir me comprendre, les plus subtils et bienveillants ne peuvent que tâtonner, dénaturer, ricaner, s'attrister, me déformer enfin comme de grossiers dévastateurs, auprès de la tendresse, des restrictions de la souplesse que je prodigue à cultiver les nuances de mon moi. Et c'est à ces Barbares que je céderais le soin de me créer chaque matin, puisque je dépendrais de leur opinion quotidienne! Petit philosophe, s'il imagine que cette risible vie m'allait séduire! » — D'ailleurs, que dire? « Tout est dit, redit, aucune idée qu'il ne soit honteux d'exprimer. En sorte que cette constatation même n'est qu'un lieu commun et que rien ne vaut que par la forme du dire. Et cette forme, si belle que les plus parfaits des véritables dandys ont frissonné, jusqu'à la névrossthénie, de l'amour des phrases, cette forme qui consolerait de vivre, qui sait des alanguissements comme des caresses pour les douleurs, des chuchotements et des nostalgies pour les tendresses et des sursauts d'hosannah pour nos triomphes rares, cette beauté du verbe, plastique et idéale et dont il est délicieux de se tourmenter, on l'explique, on la démontre, elle se fait d'épithètes, de cadences que les sots apprennent presque, dont ils jonglent et qu'ils avilissent, et cela écœure, à la longue, comme une liqueur trop douce... »

La logique, la sincère conclusion de ces dispositions d'esprit serait donc le silence. Le livre de M. Barrès, au contraire, finit par une oraison, une prière au dieu inconnu — axiome, religion au prince des hommes — qui lui donnera de l'énergie en lui montrant un but. Tout espoir n'est donc pas mort en cette âme lasse et découragée.

Au fond, M. Barrès est un mystique qui n'a pas trouvé sa foi. Et je m'étonne que l'ombre grandiose de Notre-Dame l'ait si peu retenu. A ce degré de détachement des choses humaines, je ne vois guère, — et même si l'on ne croit pas! — qu'une religion quelconque qui puisse donner aux froissés de la vie sociale les consolations qu'ils implorent. Les fous de Bicêtre, si paisibles idéalistes, ont fait envie à M. Barrès pour le dédain de tout ce qui n'est pas leur chimère, leurs éperdus vagabondages dans les rêves, la sécurité de leur vie matérielle. Mais fallait-il aller chercher ces lénifiants attraités chez les insensés, et M. Barrès ne les eût-il pas trouvés dans les monastères, par exemple? Il est singulier que ce refuge ne l'ait pas tenté.

L'état d'âme, dont il s'est fait l'historien, est à peine concevable, je le sais, pour l'immense majorité de nos contemporains; il est fréquent déjà pourtant dans les centres d'activité intellectuelle surchauffée, d'autant plus que sa conclusion normale est le silence et qu'il ne se révèle point partout où il est. Et c'est là, je pense, le plus certain, le plus décisif symptôme de

notre décadence irrémédiable, une société constituée de tels organismes devant nécessairement périr. Plus que des commotions sociales, des livres comme celui de M. Barrès annoncent d'imminents cataclysmes, un bouleversement terrible qui renouvellera la vie, Ignis !

Je voudrais m'arrêter plus longtemps : ce volume est curieux et de valeur, mais ces notes suffiront à ceux qui pourront goûter quelque plaisir à sa lecture, et, quant aux autres, plusieurs livraisons de *la Jeune Belgique* ne parviendraient pas à le leur faire comprendre. Les citations faites, prises au milieu d'un grand nombre de charmants et aigus traits d'analyse, auront prouvé que la forme n'est point banale.

JULES DESTRIÉE.

### III

*A cœur perdu*, par Joséphin Péladan, 1 vol. Paris, Edinger. Prix : 2 francs (1).

« Trêve de verbiages, — dit la princesse, — vous m'intéressez trop ou vous ne m'intéressez plus assez pour que je vous écoute disserter.... ; détourner les êtres de leur destination, c'est impie et c'est absurde... je me figure mal des immortels dissertant, je les vois se baisant. Les idées doivent être écrites ; les sentiments, il faut les vivre au lieu de les parler ».

Joséphin Péladan n'a, dans toute son œuvre où mainte belle page le classe définitivement parmi les premiers des jeunes écrivains de France, Joséphin Péladan n'a pas cessé de faire se baiser à corps et à cœur perdu... et retrouvé, ses êtres, ses immortels, ses idées et ses sentiments. Les lignes que nous citons ci-dessus et qu'il met aux lèvres de *l'Initiée*, Paule de Riazan, sont de lui plus que de son personnage, et l'on ne s'élève pas du tout en ce livre aux sérénités du platonisme. on descend, ce qui ne manque pas d'agrément — aux réalités plus tangibles d'une passionnalité fort naturelle.

En dehors des petites manies faciles qui font appeler par M. Péladan Putiphar : *Put Pharé*, Salomon : *Schlomo* et la Reine de Saba : *Reine de Scheba*, qui lui font dire *daïmon* pour démon, exotismes antiques à la portée de tous ; abstraction faite des vocables bizarres qu'il a trouvés dans le livre, non magique mais de magie, d'Eliphas Lévy, il faut reconnaître chez le bouillant méridional qui est en lui et dont le platonisme semblera douteux à tous, une extraordinaire puissance de style et une enlevante élévation d'idées. Assurément, son érudition s'américanise ; sans doute, il a

---

(1) L'ouvrage est orné d'un frontispice (vernis mou) de Félicien Rops, dont le tirage nous paraît assez mal venu. La griffe du maître est toujours là cependant.

*A cœur perdu* a été tiré dans le format in-8<sup>o</sup> : à 5 exemplaires sur Japon (25 francs ; 5 sur Chine (20 francs) ; 10 sur Whatman (15 francs) ; 100 sur Hollande (fr. 7-50). — Dans le format in-16 : à 5 exemplaires sur Japon (15 francs) ; 5 sur Chine (10 francs) ; 10 sur Whatman (fr. 7-50) ; 150 sur Hollande (5 francs).

le don de *l'épate*, mais il a aussi — heureusement — une force de psychologie en chambre et d'observation de cabinet qui étonnent. Les héros sont chimériques sauf un qui est tous : Joséphin Péladan. C'est lui le mage et la « magesse » qui certes, hors de ses livres, ne croit ni : *Anteros-Roi*, ni *Noli me tangere*, et laisse tout, sauf son manteau, ès-mains de la *Put-Pharé* de ses rêves.

Il serait piquant de démontrer que les livres où M. Péladan semble faire l'apologie de la chasteté suprême, de la victoire de l'esprit sur la matière, s'élever aux sérénités virginales, sont tous, depuis *le Vice suprême* jusques *A cœur perdu*, remplis d'une troublante et capiteuse sensualité, des livres que les petits jeunes gens liront d'une main et qui sont à coup sûr plus ravageurs à ce point de vue que les grosses brutalités de *la Terre* ou même les faits-divers érotiques de M. Mendès.

Ce point de vue nous préoccuperait d'ailleurs fort peu, — nous n'admettons pas la charge d'âmes en Art, — si M. Péladan n'affirmait à toute heure qu'il est plus catholique que Torquemada, et plus pur que les saintes. En réalité il a écrit un bel hymne à la chair, en quatre chants : I. *Le Vice suprême*; II. *Curieuse*; III. *L'Initiation sentimentale*; IV. *A cœur perdu*. Jusqu'où ira son érotomanie dans V. *Istar*, qui est sous presse?

*A cœur perdu* est donc, et bien ouvertement, un livre de variations sur le VI<sup>e</sup> commandement, un manuel de passion physique simplement mieux écrit que celui des confesseurs, où malheureusement le poète n'a pas toujours gardé la mesure dans ses révélations et dans lequel de rares lignes diminuent fort ses héros. Il avait, avec beaucoup de vigueur, planté le type de Paule de Riazan, la princesse de chair à laquelle l'initiation sentimentale ne suffit plus, qui est curieuse à voir autre chose que les mystères de Paris et n'a pas honte d'aimer le vice suprême qui n'est, en somme, que la nature exaspérée normalement. Il l'a gâtée en mettant à ses lèvres des mots de fille pâmée à autant le spasme : « Tu me fais mourir — fais-moi mourir! — Oui, tue-moi, tu m'as tuée » (p. 326). Ou encore : « Oh! qu'est-ce que tu me fais? qu'est-ce que tu me fais donc? » (p. 207). La princesse, en ceci, n'est plus celle de l'hôtel Vologda, mais de l'hôtel garni, et ce nous la gâte.

M. Péladan n'a, certes, pas songé à mettre en scène des héros vraisemblables. Avec ses conceptions « kabbalistiques » (oh!) il a trouvé un filon inexploré presque, dont il épuise lentement les veines un peu bouffonnes; mais c'est une joie cependant de s'élever avec lui, lorsqu'il prend le ton d'inspiration lyrique dont il possède vraiment l'éloquence sacrée. Lisez cette belle prière : « Avant de condamner ta faible créature, condamne donc tes œuvres, Créateur! Dis à tes nuits d'été d'éteindre leurs étoiles, aux parfums de se taire, aux brises de cesser. Défends au peuplier de chanter sa complainte, au bois de fasciner par des prestiges d'ombre, au ruisseau d'alanguir avec son gazouillis; qu'une immobilité de mort s'épande de sons les cieus froidis, ma voix découragée se taira.

« Mais, tant que la nature, comme une immense lyre, ne fera résonner que des accents d'amour, et que nos insomnies aux lendemains livides

seront moins amères que nos jours; tant que la poésie, céleste visionnaire, ne nous montrera d'autres consolateurs que les songes fiévreux; tant que l'âme en délire verra un paradis où la dualité aboutit à l'Archange, l'amante devenant la sœur — je n'aurai pas la force, atrocement stérile, de me tuer le cœur. »

M. Péladan a dit quelque part : « Il n'y a pas d'amour, là où les chairs ne s'électrisent pas. » Opinion de femme, assurément, parce que, dans les choses de cet ordre, la femme, en amour comme au spectacle, aime les dénouements qui la rassurent, mais opinion d'homme aussi... *a posteriori*.

Si l'auteur du *Vice suprême* a, dans son livre, démontré, ou voulu démontrer quelque vérité — ce qui serait un tort, puisqu'un livre d'art ne doit démontrer autre chose que le talent de celui qui l'a écrit, il a établi ceci : Le platonisme est une invention des amoureux dont l'amour n'est pas ratifié, — le baiser, comme le décolletage, est le commencement de l'union sensuelle, — il n'y a pas d'amour sans os ni chair, et somme toute, l'homme est une bête qui s'accouple à une autre bête, avec cette diminution qu'il sait pourquoi.

MAX WALLER.

#### IV

*Histoires insolites* du comte de Villiers de l'Isle-Adam. — Librairie moderne, Paris.

C'est là encore un de ces livres, sereins comme des tombeaux, qui naissent dans l'inespérance des fins de race. « Inespérance », car si l'auteur prévoit une ère nouvelle, il sait trop que les barbares seuls en profiteront, eux jeunes et forts, et qu'il n'entrera pas dans cette de Khanaan. Et il chante, lui, la fleur de cette décadence, son ineffable chant du cygne.

Ce livre n'apporte, en général, rien que nous ne connaissions. C'est surtout ici le Villiers de *Tribulat Bonhomet* et de *l'Eve future*, irritant, amer, au style *d'acier* étrangement scientifique et artistique à la fois.

La ressemblance avec Poë s'accroît : Villiers de l'Isle-Adam fait aussi des *canards*, d'érudites fumisteries, il a la même noire splendeur; mais ceci est plus féroce. Il règne dans les *Histoires insolites* une glaçante ironie, un immobile rire de tête de mort, et la lecture en fait mal, vraiment. La narration vous entraîne haletant, et, à tel mot souligné, le cœur vous bat éperdument, et les moins nerveux subissent un irrésistible haut-le-corps. Voyez *le Secret de la Belle Ardiane*, *l'Héroïsme du docteur Huldinonhill*, *les Phantasmes de M. Redoux*, ce *Mahoin* (un « caprice » de Goya!) *les Amants de Tolède*, *l'Etna chez soi*, etc.

Ça et là, comme dans cette admirable MAISON DU BONHEUR et dans *la Légende moderne*, réapparaît le Villiers des splendeurs. Ce dédaigneux a les profondes tendresses solitaires des forts; et il les dit aux élus en un style inoubliable, qui sonne dans les souvenirs! et que j'appellerai la quintessence d'une admirable langue romantique.

S.



## CHRONIQUE MUSICALE

JOCELYN



Ils étaient trois : M. Silvestre, M. Godard et M. Capoul. M. Armand Silvestre, — ce Paul De Kock du Parnasse — qu'on rencontre partout où il y a une belle œuvre à souiller ; M. Benjamin Godard, un musicastre pédant et dénué de souffle, et un ténor appelé à d'autres fonctions, un coiffeur né coiffé : M. Capoul.

Ils étaient trois. Lamartine était seul. Que vouliez-vous qu'il fit contre trois ? Qu'il mourût ? Eh bien, il est mort.

Le *Jocelyn* éclaboussé par MM. Silvestre, Capoul et Godard n'est plus de Lamartine. Il est, tout au plus, de Lamartinette.

Ces trois anabaptistes du boulevard se sont donc assis en rond, certain soir. Il faisait grand vent. M. Silvestre était heureux. Quand ils se sont relevés, ils ont regardé sous eux : il y avait quelque chose. C'était le livret et la partition de *Jocelyn*.

Ils ne s'étaient pas accroupis pour rien.

Mais laissons là ces mercanti de la plume et du théâtre, ces écrivains à tout faire, ces maquignons de tout poil et de tout plumage, qui, depuis longtemps devraient être familiarisés avec les pommes cuites, s'il restait dans l'âme de notre public la moindre étincelle de vie et de respect pour les grandes œuvres.

Occupons-nous de M. Benjamin Godard.

M. Godard est fameux par ses algarades avec des poètes célèbres. Il eut naguère une affaire avec le Tasse. La rencontre eut lieu sur le terrain de la cantate. Inutile d'ajouter que c'est le Tasse qui fut battu. Puis M. Godard eut une rixe avec Calderon, un Espagnol redoutable. Ils se rencontrèrent à Anvers. Calderon fut translardé. Aujourd'hui, après avoir blessé — par derrière — Lamartine, M. Godard vient d'adresser un cartel à Victor Hugo. M. Godard veut mettre en prose d'orchestre les vers castillans de *Ruy-Blas*. M. Godard est en appétit.

La partition de *Jocelyn* est l'apothéose du déficit en matière musicale. Des flatteurs ont dit à M. Godard que son œuvre est d'une belle simplicité. Abélard aussi, à certain moment, fut d'une belle simplicité.

Il est impossible d'imaginer musique plus platement distinguée et plus ingénieusement incolore. M. Godard est mauvais par quatre chemins. Qui donc a dit de M. Godard qu'il écrit long tout ce qui devrait être court, et court tout ce qui devrait être long ?

Rien n'aboutit, rien ne « sort » dans cette partition désespérante, grise

sans avoir rien bu, et qui fait l'effet d'un Sahara de notes quelconques et indifférentes, sans une oasis pour les oreilles.

Des mélodies, coulées dans les vieux moules de M. Gounod, dolentes, larmoyantes, insupportables. L'acte de la Révolution est d'une pauvreté, d'un dénuement qui crie vengeance — voyez l'horreur! — même à M. Massenet. Pas l'ombre de symphonie. De petits chœurs alternés, comme chez les bergers de Virgile, pour figurer un des épisodes les plus tragiques de la Terreur! Ce n'est pas de la musique, ça! C'est une réclame adroite pour la *Charlotte Corday* de M. Peter Benoit.

Malgré sa nullité, — peut-être même à cause d'elle — *Jocelyn* est un succès de curiosité. L'interprétation est excellente. M. Engel a de l'autorité. M<sup>me</sup> Caron est dramatique. M. Seguin est l'admirable artiste que l'on sait. Les rôles accessoires sont fort bien tenus. La mise en scène est superbe, et l'orchestre, sous la conduite de M. Joseph Dupont, a été d'une vaillance à toute épreuve.

Nous n'en regrettons pas moins que les directeurs du théâtre royal de la Monnaie accueillent ainsi — sans aucune raison — les épaves musicales françaises. Refuser un opéra de M. César Franck, — un maître qui eut l'imprévoyance de naître à Liège — pour recevoir *Jocelyn*, c'est impardonnable.

Pendant ce temps, *Siegfried* attend dans les coulisses; les *Maîtres-Chanteurs* auront une reprise étranglée, à la fin de la saison; et M<sup>me</sup> Melba chante *Lakmé* en français de Melbourne, aux pâmoisons de prétendus amateurs incapables de distinguer un contre-*mi* d'un *ut dièze*, et qui se connaissent en musique comme les cachalots en timbres-poste.

A. G.



## MEMENTO

Le lieutenant Charles Warlomont, frère de notre directeur Max Waller, vient de mourir à Boma.

La Jeune Belgique s'associe respectueusement à la douleur de la famille Warlomont.

Charles Warlomont était notre ami, à tous. Il nous était cher par sa loyauté, par sa franchise un peu brusque, par son inépuisable bonté. Il nous souvient de l'avoir vu, à nos côtés, en des circonstances difficiles, et il nous souvient aussi que son dévouement à nous et aux nôtres ne se démentit jamais.

Nous croyons le revoir encore, avec sa bonne figure réjouie, que fleurissait la belle humeur d'un sang riche et généreux, et l'éclair affectueux, derrière le miroitement du binocle, de ses yeux joyeux et clairs.

Il avait pour son plus jeune frère — pour le frerot — l'affection bourrue des grands chiens doux de leur force. Nous nous rappellerons toujours l'entrée qu'il fit un soir, dans le cénacle, après un duel de Max Waller.

Charles Warlomont avait cherché son frère, partout, en vain, depuis des heures. Il le savait sain et sauf. Mais il lui tardait de l'embrasser. Il fit irruption comme une bombe, et ne regardant personne, serra le cadet sur sa poitrine, et entre deux gros baisers, lui dit de sa voix rogue et bonne : « Tu t'es battu, et moi pas encore, gamin ! »

\*\*\*

Notre ami Emile Verhaeren vient de perdre son père, M. Gustave Verhaeren, mort à Saint-Amand, le jeudi 8 mars.

Nous présentons à Emile Verhaeren, au nom de la Jeune Belgique, nos plus sincères compliments de condoléance.

Notre ami Georges Eekhoud met en ce moment la dernière main à un drame tiré de son roman *Kees Doorik*.



Une adaptation du *Mâle* sera, dit-on, jouée, pendant la saison d'été, au théâtre du Parc.



Le poète d'*Elaine*, Eddy Levis, prépare une œuvre de jeunesse, destinée au Théâtre Libre.

C'est une comédie (1) en un acte, en vers. Titre provisoire : *Une Rupture*.



Nous recevons copie de la lettre suivante :

« A Monsieur Maus, rédacteur de *l'Art moderne*,

« La direction rappelle aux lecteurs de « la *Jeune Belgique* qu'elle assume seule « la responsabilité des articles sans signature, etc. » — Il est donc tout à fait incorrect de me prendre à partie à propos d'un article que *vous saviez ne pas être de moi*. — Que vous manquiez de courtoisie, cela me semble à nouveau démontré, par vos excuses même.

« J'approuve, d'ailleurs, l'entrefilet de M. Waller. Le secrétaire des *XX* m'a refusé une entrée permanente, c'est avoué. Il pouvait avoir d'excellentes raisons — avait-il déjà donné une entrée à la *Jeune Belgique*? M. Waller le dira — mais j'étais dès lors

(1) Pardon!

dispensé de faire la critique de ce Salon. C'est ce que je répondis à M. Waller quand l'article promis me fut réclamé.

« Cet incident, avec plusieurs autres, édifiera MM. les Vingtistes sur l'utilité d'un écrivain-dictateur qui, sortant de son subalterne rôle de porte-plume, leur voudrait imposer — tant exposants que visiteurs — les invités de son bon plaisir, et, pour satisfaire de misérables rancunes personnelles, cherche à leur aliéner les sympathies les plus anciennes.

« Veuillez insérer ceci.

« J. DESTRÉE.

« De Marcinelle, et non pas de Charle-roi. Je rectifie, car, bien que vous vous soyez efforcé, jusqu'en un âge déjà mûr, d'apprendre la littérature en des salons choisis ou des ateliers d'artistes, les préoccupations géographiques me paraissent être restées les dominantes de l'auteur de *Malte à Constantinople*. »

La carte permanente de la *Jeune Bel-gique* a servi au directeur de la Revue pour chroniquer les XX au *Soir*. Nous avons prévenu M. Maus de cette mutation et lui avons demandé une carte pour M. Destrée, la nôtre étant « strictement personnelle » et ayant payé sa redevance écrite. M. Destrée devait payer cette redevance à la *Jeune Bel-gique*; on n'a pas fait droit à notre demande; c'est de la ladrerie ou de la discourtoisie.

M. W.



A propos de la réponse de M. Destrée à M. Old Boy, réponse que nous reproduisons ci-dessus, il n'est pas inutile de signaler à MM. les artistes, peintres ou musiciens, l'insigne maladresse dont leurs secrétaires font preuve en restreignant le moins du monde les entrées de critique, cette critique fût-elle trimestrielle, annuelle ou même lustrale. Une œuvre d'art se vend fort fréquemment sur la foi d'un compte-rendu, et le dernier journal de district peut fournir, sans le vouloir, à un artiste, l'achat d'un tableau ou l'acceptation d'un livret.

Nous ignorons si les XX ont, le moins du monde l'envie de vendre ce qu'ils exposent. mais, malgré M. Maus, nous avons le droit de penser que les Vingtistes n'adoptent pas le mot de l'affiche théâtrale : « Tout pour l'honneur ».



On nous communique la copie d'un télégramme envoyé à M. Edmond Picard, au nom d'un groupe d'esthètes bruxellois :

*Amiral, sur vaisseau du désert.  
Maroc.*

Tatave devenir insupportable. Gâtera tout. Lui guimauve. Air taupe qui se prend pour scorpion. Vous plus amusant. Revenez premier chameau. Vieux boy train de réconcilier tout le monde.

O. PIGNON.

N. B. L'Amiral est revenu aussitôt.



Pourquoi l'*Art moderne*, qui trouve que l'anonymat ajoute à la valeur de ses articles, laisse-t-il signer par M. Félix (*felix!*) Fénéon, les canons artistiques (artistiques?) de cet apôtre bizarre?



En son article de l'*Indépendance* de la Mi-Carême, M. X. X. se montre d'une extraordinaire sévérité vis-à-vis de l'*Essor*. M. Fétis a carnavalisé sa douceur bien connue et fait trêve à sa mansuétude habituelle. Qu'il nous permette de lui donner tort. Ses opinions sont assurément respectables esthétiquement, mais il y a un mot d'Octave Feuillet qu'il nous pardonnera de lui rappeler : « La bonté est le seul charme qui soit permis aux vieillards; c'est la coquetterie des cheveux blancs ».



Au reste, il faut que nous réagissions de toutes les forces dont nous sommes maîtres,

contre le réenvahissement des cadavres qui récalcitrent. Sans nommer personne *pour le moment*, nous tenons à annoncer des abatages prochains, à commencer par certains vieux bonzes de la critique, dont la désinvolture sénile nous déplaît. Qui vivra verra, Verra-Cruz!



Un nouveau cercle formé d'éléments divers vient de se fonder à Bruxelles, où déjà l'on a entendu parler de lui. C'est l'Aréopage. En voici les membres d'honneur : MM. Chr. Dansaert, J. Portaels, B. Lœwenstein, G. Lemaire, Armand Silvestre, Dumon, J. Lebègue, G. Lorand, Victor Hallaux P. de Haulleville, Paul Alhaiza.

Cy les humbles membres effectifs : MM. Em. Dansaert, Théo Hannon, Luc Malper, F. Raguez, Joseph Van Mossevelde, V. Crabbe, Fr. Brouwet, Ch. Brouwez, Victor Reding, Ach. Chainaye, Maurice Frison, J. Galesloot, De Nobele, Max Hallet, E. Royer, Ch. Craninckx, Paul Berlier, Albert de Fierlant, Jef Lambeaux, Eug. Broerman, Jean Gaspard, Eug. Bertrand, E. Huysmans, Jules Lagaë, Franz Courtens, Struys, Lerminiaux. L. Dubois, Alf. Tilman, J. de Greef, Clément Philippe, Chomé, Cordewener, Crespín, Willems, Lucien Solvay, Max Waller, Iwan Gilkin, Léon Frédéric, Nerval

En sa séance du 13 mars, l'Aréopage a définitivement formé son comité :

MM. Hannon, président, Victor Reding, vice-président, Maurice Frison et Max Waller, secrétaires, Crabbe, trésorier.



Le supplément du dictionnaire Larousse vient de paraître. Il contient un article consacré à la Belgique.

Cet article est royal.

Les écrivains belges, d'après Larousse, se divisent « en trois classes, d'après leurs opinions politiques. Les uns, qui se groupent autour de la « Revue de Belgique »,

se rallient aux principes libéraux ; les autres, dont la « Revue générale » est l'organe principal, défendent les intérêts catholiques.... »

A la tête de l'école libérale, ce bon Larousse découvre, parmi les poètes, Charles Potvin, et... notre ami Georges Eekhoud.

Après eux viennent « le chef bien connu du libéralisme belge, François Laurent » et un peu plus loin, « le littérateur Jean Stécher ».

« Le littérateur Stécher », c'est plus que royal, c'est impérial.

Camille Lemonnier « a eu des succès dans la nouvelle, notamment avec *La Tache noire* ! »

Parmi les écrivains catholiques, Larousse cite un M. Van Meddingen, aimé des femmes.

Qui ça peut-il bien être ! Georges Rodenbach ?

Au nombre des meilleures publications périodiques, Larousse cite le *Journal des Beaux-Arts* et l'*Athenœum belge*, mortes toutes les deux. Elles n'en sont évidemment que meilleures.

La peinture est aussi bien partagée que la littérature. « Il n'existe pas en Belgique de peinture nationale bien caractérisée ».

Savez vous pourquoi ? Parce que « de Keyser se rattache à Delaroche ».

Cela n'empêche pas l'auteur de cet extraordinaire article de citer un certain Van Lerins, Verlat, « le Gustave Doré belge », Henri « de » Leys, Braekeleer, qui « représente la peinture historique », Hammée (*sic*), Sombre (*sic*), Van der Bussche (*sic*), de Briendt (*sic*), Arton (!!), Charles Verlat de Prateren (!!!!), etc., etc.

Savez vous quelle est l'influence qui domine notre sculpture ?

Celle de Geefs, de Geerts et de J. Pecker (!!!?).

Parmi les sources auxquelles il a puisé, l'auteur de cet article énumère Hochsteyn, Bædeker et Joanne.

Consultez Larousse, après cela !

Crétins !

Crétins !!

Crétins !!!

Crétins !!!!

VIENT DE PARAÎTRE :

# HORS DU SIÈCLE

POÉSIES

PAR

ALBERT GIRAUD

Un beau vol. Chez VANIER, éditeur à Paris.

Prix : 3 fr. 50

---

En souscription chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, Bruxelles  
pour paraître à fin mars :

## CORRESPONDANCE D'AFRIQUE

DE FEU

Le Lieutenant CHARLES WARLOMONT

DU RÉGIMENT DES GRANADIERS

AVEC LE PORTRAIT DE L'AUTEUR

et une Préface de MAX WALLER

Un beau vol. in-18. — Prix : 3 fr. 50 en librairie, 4 francs)

Il sera tiré vingt-cinq exemplaires spéciaux, dont vingt sur papier de Hollande Van Gelder (10 fr. et cinq sur papier impérial du Japon 40 fr., tous numérotés.

---

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS, d'après RESTIF DE LA BRETONNE, par MAURICE TALMEYR. Un numéro 20 centimes, abonnement 3 mois) 17 francs; en vente partout.



**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Muffisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

ET MONTAGNE DE LA COUR

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY

### Prix Courant



Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i>	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS  
19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles



R. A. G. Vandermeylen.

8<sup>e</sup> ANNÉE.

TOME VII, n<sup>o</sup> 5.

PRIX : FR. 0-60.

1<sup>er</sup> MAI 1888.

LA  
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

Lettres pour les illettrés . . . . .	GEORGES EEKHOUD.	
Soir de Race. . . . .	FERNAND SEVERIN.	
Les Poètes Baudelairiens. . . . .	ALBERT GIRAUD.	
Nox Benigna. . . . .	PAUL VERLAINE.	
Chronique musicale. . . . .	HENRY MAUBEL.	
Chronique d'art : <i>L'Essor</i> . . . . .	JULES DESTRÉE.	
Chronique littéraire {	I. <i>Du Silence</i> . . . . .	ALBERT GIRAUD.
	II. <i>La Belgique</i> . . . . .	XX.
Memento . . . . .	***	



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888



# LA JEUNE BELGIQUE

paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur : MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

ABONNEMENTS : Belgique, 7 francs par an. — Union postale, fr. 8-50

## LE NOMMÉ FABRICE

A Octave Mirbeau.

Hé! là-bas, le vieux rigolo! Qu'est-ce que vous demandez?

Le vieux rigolo ainsi interpellé ne répondit pas, mais, comme en proie à une indicible stupeur, il regardait les bâtiments neufs à peine terminés, une petite maisonnette en briques, les hangars, les écuries, une immense bascule destinée à peser les voitures de betteraves.

— Tout de même, fit-il, faut être bougrement effronté!

De quoi donc, mon brave?

— Faut avé un rude toupet!

Fatigué sans doute de cette conversation, le contremaître demanda brusquement au paysan :

— Enfin, qui êtes-vous? que voulez-vous?

— Qui que je sis? Vous me demandez qui que je sis? Je sis le nommé Fabrice, et je sis cheu mé, et vous n'êtes pas cheu vous.

— Comment, vous êtes chez vous?

— Je sis cheu mé, et vous allez me faire le plaisi de foutre le camp, avec vos gens et toutes vos saloperies de bâtisses, et pis je vous demanderai trois mille francs de dommages et intérêts.

Sur ces entrefaites, l'architecte arrivait au chantier. La dernière phrase du vieux campagnard le fit légèrement pâlir.

Si c'était vrai, pourtant, qu'on eût bâti sur son champ!

Le plus comique, c'est que la chose était parfaitement exacte.

Le pauvre architecte s'était trompé de terrain, et il avait construit sur le champ du nommé Fabrice pour cinquante mille francs de bâtiments, au compte d'une grande sucrerie voisine.

On allait en faire une tête, à l'administration, quand on apprendrait ça!

L'architecte esquissa le geste habituel des architectes qui n'en mènent pas large : il se gratta la tête et le nez, alternativement.

L'indignation du campagnard allait croissant.

— Je sis le nommé Fabrice, et personne n'a le droit de bâti sur mon bien, personne!

— Effectivement, balbutiait l'architecte, il y a erreur, mais elle est facilement réparable... Nous allons vous donner l'autre champ, le nôtre. Il est d'égale surface, et...

— J'n'en veux point, d'votre champ. C'est le mien qu'il me faut. Vous n'avez pas le droit de bâti sur mon bien, ni vous ni personne. J'vous donne huit jours pour démoli tout ça et remettre mon champ en état, et pis, je demande trois mille francs de dommages et intérêts.

La discussion continua sur ce ton.

Le pauvre architecte, qui en menait de moins en moins large, s'efforçait de convaincre le nommé Fabrice. Le vieux paysan ne voulait *rien savoir*. Il lui fallait son champ, débarassé des *saloperies de bâtisses*, et en plus, trois mille francs d'indemnité.

Le propriétaire de la sucrerie, informé de cet étrange malentendu, arriva vite et voulut transiger. Le nommé Fabrice était buté.

On marchandait. Cinq mille francs d'indemnité!

— Non, ma terre!

— Dix mille!

— Non, ma terre!

— Vingt mille!

— Non, ma terre!

— Ah! zut! nous plaiderons, alors!

Malgré la bonne volonté des juges, on ne put découvrir dans le Code le plus mince article de loi autorisant un sucrier à bâtir sur le champ d'autrui, même en l'indemnisant après.

Le sucrier fut condamné à remettre le bien du nommé Fabrice dans l'état où il l'avait pris.

Les considérants du jugement blâmaient la légèreté de l'architecte, et surtout la mauvaise foi évidente et la rapacité du nommé Fabrice.

Le nommé Fabrice riait sous cape. Il alla trouver le sucrier.

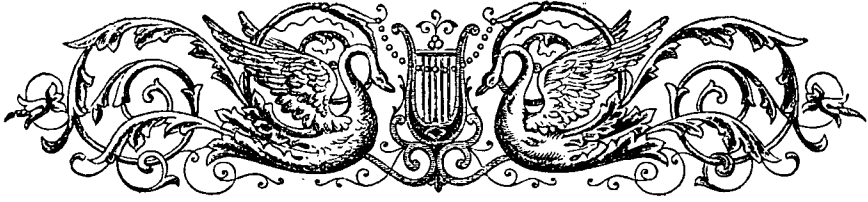
— Ecoutez, fit-il, je ne sis pas un méchant homme. Donnez-moi votre champ et quarante mille francs... et j'vous tous la paix.

Plus tard, le caissier raconta que le nommé Fabrice, en signant son reçu de quarante mille francs, avait murmuré :

— C'est égal, faut avé un rude toupet, tout de même!

On ne sut jamais si c'était de lui qu'il voulait parler, ou d'un autre.

ALPHONSE ALLAIS.



## LETTRES POUR LES ILLETTRÉS

I

### PASSIONNETTE



llons, Monsieur Jules... Un petit tour de jardin... Il est dans son beau à présent... Fille, ouvre donc la porte à monsieur, ... car il a l'air de ne pas savoir le chemin.....

Ah! oui, le jardin!

Il s'enfonçait, oblong et assez vaste, derrière la maison sans étage. On poussait une petite claire voie peinte en vert qui le séparait de la cour et empêchait les poules d'y pénétrer. Par dessus la haie vive émergeaient le clocher du village et la plus haute croix du cimetière. Une gloriette tressée de liserons, de capucines, d'aristoloches et de pois de senteur, occupait un des angles du fond.

C'est pourtant dans cet enclos rustique, trop régulier, à la fois courtil, jardin et potager, tracé au cordeau; propre et symétrique jusqu'à la manie, semé de plantes prolifiques et voyantes, arborant de gros fruits rubiconds et peu délicats, fleuri de roses perpétuelles, de dahlias, de tournesols, de pivoinés; des carrés de choux alternant avec des buissons de groseilliers; c'est dans ce jardin vulgaire que vaguent obstinément mes souvenirs, à chaque printemps, quand il fait très doux, et que cet air tiède vous serre tendrement la gorge et vous donne envie de pleurer.....

Avec ses légumes violets, ses poiriers taillés en pyramides, à la fois luisant et haut en couleur il me faisait l'effet d'un pataud en dimanché, faraud et guindé, cachant sous des étoffes trop caties et peu coûteuses son grand corps charnu et taillé à grands coups.

En fimes-nous souvent le tour, dans tous les sens; l'avons-nous parcouru de toutes façons; me suis-je extasié, pour flatter ton brave homme de père, devant les puérides arabesques de buis et d'œillets nains, devant ces petits chemins en spirale, et cette statuette en plâtre portant sur la tête un vase de clématites, — dis, ma bien-aimée d'alors, ma plantureuse idole d'autrefois, ma taure bénigne aux fortes hanches, aux yeux confiants, aux joues framboisées!....

Si ce jardin d'un mauvais goût si recherché et si barbare, avait quelque chose de toi, mon fruste animal rose, à la fois vulgaire et appétissant!

Les grandes fleurs rondes s'y épanouissaient glorieusement; roses et giroflées embaumaient à outrance; cerises et groseilles y foisonnaient; et les abeilles gloutonnes le pillaient sans vergogne.

Jardin radieux et candide! Comme toi, chère enfant, il éclatait d'un rire sonore, que d'aucuns eussent trouvé canaille. Et dans ton corsage de cotonnade, étreignant ta taille opulente, tu me semblais ces gros boutons de pivoines au moment de s'ouvrir à l'humidité de la rosée fraîche. Qui me définira ta beauté copieuse et tes charmes si bien ordonnés, Jardin élu des sèves! Du jour où tu connus le jeu d'amour, mon aimée, tu le jouas avec la conscience que tu apportais à un beau travail profitable, aux fonctions saines et rémunératrices de la vie rurale.

Autant que toi ce jardin faisait l'orgueil de ton père le cabaretier :

— Allons, Monsieur Jules, un petit tour de jardin!....

Et tu m'y pilotais et m'en montrais les métamorphoses progressives, ô ma Chair non pareille!

Je m'intéressais, avec toi, aux végétations les plus discréditées. Charme du temps, atrocement cru mais point banal, où fleurissent les pommes de terre! Temps humide, temps de gésine, temps gros, où la glèbe transpire et sent la luxure. Oh! je n'oublie pas, l'odeur fétide et pourtant irritante de ces fleurs, ce parfum de racines qui têtent... C'est par un jour de pluie chaude de juin que tu te ployais pour me cueillir des fraises et en te relevant ta croupe craquait et ondulait, comme chez une pouliche qui se trémousse, et je me penchai, et ton visage frôla le mien, si à propos, que, bouche à bouche, nous confondîmes longtemps nos souffles, éperdus....

Baiser sain, savoureux, abondant... Mais si tes lèvres avaient le goût ambrosiaque de la fraise, elles avaient aussi l'arôme un peu terreux et suret

des fleurs dédaignées, des fleurs de la pomme de terre... Parfum de touffeur, d'orage et de sol détrempé.....

Combien de fois dans la gloriëtte me suis-je promené autour de toi, avec des haltes fréquentes, après avoir fait le tour du jardin ! Amour reposant et sûr, viriles débondes, harmonieuse et pleine réfection des sens.

Cela devint une habitude.

Jamais de jalousie, de bouderie ou d'humeur. Je te retrouvais toujours secourable et complaisante comme je t'avais laissée la veille.....

C'est à peine si au mois des sureaux ou vers la chute des feuilles nos prostrations normales, longues, absolues, sans subterfuges et sans artifices, dignes de la Nature qui n'entend pas malice en ses œuvres, furent un peu plus violentes, ton rire moins joyeux et ta prunelle plus fiévreuse !

Une année, une pleine année de totales et copieuses possessions, ma sœur, ma libre et candide maîtresse !

Pourquoi ne me demandas-tu ni promesses, ni gages ? Il ne me fallut rien te jurer. Tu t'étais donnée comme je t'avais prise, tacitement, après quelques visites, sans préambule apparent, sans que nous ayons parlé de *cela*... Je crois même que nous parlions de bien autre chose : de la vieille servante du curé, si bavarde ; de ton voisin, le fils du charron, ce rougeaud dont tu te moquais de si bonne foi, ou d'objets moins notables encore, de la voiture du baron d'Armelbrang, qui venait de passer avec un fracas despotique sur la grand'route silencieuse... Midi. Les mouches pâmées et moribondes battent des ailes au bord de la vitre. Tu me tends une allumette enflammée pour rallumer ma pipe, tu ris de ma maladresse et de ma distraction, je prends tes mains, je les presse, tu ris toujours, mes dents crissent, j'ai froid dans le dos, et comme tu te recules, derrière le comptoir, je te renverse et hume, cueille, et m'approprie les irritantes prémices de ta jeunesse...

Damnation !... A ce seul souvenir mon sang s'insurge et se cabre comme un coursier de guerre dresse l'oreille à la fanfare de la charge... Et ce jour-là, je revins te voir, au crépuscule... Et comment se fait-il que rien de ce jour ne me fut indifférent, que je revois jusqu'au sarrau bleu de ton polisson de frère, qui rentra ce soir, un peu éméché, son foulard rouge sortant de la poche, et qui crut devoir me distraire en me proposant une partie de billard... Le brave garçon !

D'où vient que je te regrette, ma blonde potelée, crème de femme, fraîche et moelleuse, ferme et tendre, douce à respirer comme les simples, sapide comme une mère sauvage mordue à même les buissons, d'une saveur presque fraternelle, aussi caressante au toucher que l'étoffe satinée des margotons du jardin !

Me faut-il apprécier seulement aujourd'hui ton amour sûr et reposant, le seul qui ne me laissa ni rancœur, ni déboire? Dis, faut-il que ce soit seulement aujourd'hui? Et le sentiment de cet amour qui ne me démolit point, qui m'assouplit et me fortifia même comme un massage, qui n'eut rien d'artificiel et de corrodant, se met à fermenter maintenant dans mon cœur. Ainsi l'anodine et rafraîchissante bière blanche du pays devient capiteuse et traîtresse dans les cruchons de grès, hermétiquement clos.

Lorsque je partis pour la ville, tu ne te plainis même pas, fille incomparable. Devant les tiens ta main secoua cordialement la mienne. Demeurés seuls, un instant, ton baiser ne fut ni plus exaspéré ni moins balsamique que de coutume... Tu demeuras bonne, rieuse, accorte, comme toujours.

C'était pourtant en mai, amie point comédienne, et le jardin que me vantait ton père, serait si glorieux cette année et recommencerait avec tant d'exubérance et de prodigalité sa carrière, dont nous avons suivi les progrès avec tant de sympathie l'autre été .. Et tu n'avais point démerité, tu n'avais point vieilli.

Pas une allusion à la vie nouvelle qui commençait pour moi et aux conséquences de notre séparation... Nous nous quittions bons camarades, comme nous nous étions rapprochés...

Les premiers mois de l'absence, je m'échappai, de loin en loin, de la ville, pour te faire visite. Heureux, dans mon égoïsme, de te trouver toujours rose, rieuse et vaillante.

La dernière fois, c'est d'un air très simple, et avec une pudique rougeur, bien loyale, nullement affectée, que tu te levas à mon entrée... J'interrompais ton tête-à-tête avec le fils du charron... Vous étiez attablés près de la fenêtre... Assis à ma place habituelle, le gars me tira gauchement sa casquette... Et devant ton bon sourire, et devant la façon dont tes yeux clairs me désignaient, pour ton fiancé, le ferme et crâne gaillard dont les grosses cuisses et le visage de pleine lune te mettaient en gaieté autrefois, je fus sur le point d'oublier que rien ne se fut passé entre nous, de croire, mon enfant, à ton innocence, bien entendu à cette innocence de la chair, dont parlent le catéchisme et la poésie surannée — car pour celle de ton cœur, de ton bon cœur, je n'en ai jamais douté...

Cette fois, pourtant, profitant d'une sortie de ton futur *baes*, le mâle de mine prolifique, je voulus t'embrasser, et te traiter comme devant. C'était mal, pervers cela, et sortait de notre honnête commerce des jours passés. Aussi tu ne me dis rien, tu ne te rebiffas pas avec colère, mais sans effarouchement, sans pruderie affectée, sans colère, tu me regardas d'un air surpris, d'un air indifférent, de l'air inconsciemment cruel dans son affabilité même d'une personne renseignant un visiteur qui se trompe d'adresse...

Pas d'autre changement en toi. Tu restais mon bon camarade, ma blonde réjouie. Tu te laissas embrasser, tu te *laissas* embrasser... : si passivé, que je n'eus plus envie de recommencer. Et sans qu'il y eut eu reproche ou autre explication, toute velléité de renouveau amoureux avec toi me passa...

Cela fut si simple, si digne, si dépourvu de mise en scène et de posture que dans le moment je fus conquis à la situation nouvelle, sans un regret, sans un dépit, même pris de vénération pour l'extraordinaire fille. Je fus même de belle humeur, je riais et te racontai, un peu en hâbleur et en gascon, des histoires merveilleuses de la grande ville, et le soir, quand ton frère rentra, accompagné du charron membru, je perdis royalement, au billard, deux tournées de bière blanche; et tu pus croire, — oh! le complètement suave de ma chair! — que je te perdais, toi, avec autant de résignation et de sérénité que le reste de l'enjeu...

Vois, la contagion de ton insouciance et de ton tempérament peu romanesque; l'après-midi, je ne songeai pas même à faire un tour au jardin, ou à aller *seul m'asseoir*, élégiaquement, sous la tonnelle... J'entrevois, au delà de la cour, les rouges pivoinies enrichies de diamants par la dernière averse et je respirais des bouffées de terre humide et de fleurs potagères...

— Allons, Monsieur Jules, un petit tour de jardin?...

— Tout à l'heure, *baes*, tout à l'heure!...

Mais à présent, rentré à la ville, ce n'est plus la même chose. C'en est fait de mon beau calme, de mon indifférence, de mon dédain, de mon renoncement. Veux tu croire, ô succulente fille, amoureuse au ragoût inoubliable, que je souffre à l'idée de ton mariage avec ce rustre aux étreintes victorieuses! Je me le représente à l'œuvre, le gaillard expéditif. Un voile passe devant mes yeux. Vrai, s'il était ici, je lui chercherais querelle, moi qui l'ai complimenté sincèrement, moi qui ai mis, et sans arrière-pensée, alors, vos mains l'une dans l'autre, et qui ai promis d'assister à la noce...

Pardonne, cette déclaration, la première, mais, depuis, je commence à croire que je t'ai aimé. C'était donc de la passion pour du vrai, et non de la bagatelle, du simple plaisir, de l'amusement corps à corps que nous prenions sous la tonnelle du banal jardin... Heureusement, positive campagne, que tu n'as jamais lu de livres et d'autres bêtises où des gens, sous prétexte qu'ils se voient volontiers de près, se lamentent, rêvassent, pérorant, se rongent le cœur, se boudent, se jalourent au lieu de profiter de l'occasion et du temps, et de s'accoler, et de se mêler...

D'ailleurs, tu n'y comprendrais rien. C'est la ville qui réveille et entre-

tient chez nous, ces lubies, ces chimères d'enfant gâté, ces recherches de midi à quatorze heures, et qui nous fait regretter, — oh! ne ris pas trop! — comme des trésors de bonheur, des périodes culminants de béatitude, des paroxysmes de félicité, l'habitude, le passe-temps, le plaisir machinal, le pis-aller d'autrefois...

Tu ne ressasseras pas le passé, toi, ma placide et simple compagne des francs jeux, tu ne rumineras point ta vie morte et ne connaîtras jamais les lancinantes nostalgies, ma simple et rose femelle, quand des enfants, beaucoup d'enfants, te seront venus...

— Un tour de jardin, Monsieur Jules...

Ah! *baes*, je ne hausserais plus les épaules et ne ferais plus le fort, l'homme raisonnable à présent. Le jardin! Je m'y précipiterais, j'y courrais en fanatique, je m'y plongerais, comme dans un sanctuaire, miraculeux; à la fin d'un mélancolique et fervent pèlerinage...

Ah! ce jardin! Ce que je m'y promène, d'ici, en pensée; ce que j'en hume les parfums violents, ce que j'en admire les fleurs barbares, ce que j'en croque les fruits rêches. Autant ces objets étaient passifs, couchants, effacés, tout à ma dévotion, là-bas, au temps de ma liaison avec ta fille, digne *baes*, autant à présent ils me hantent, m'obsèdent, me bourrèlent, impérieux, narquois, désirables.

Pas un détail que ma mémoire ne me rabache. Les plus futiles sont les plus acharnés. Le revers de la main dont le charron s'essuie le front et rejette en arrière sa casquette de soie; la couleur saurette de ses bragues rapiécées, la camisole rose de la petite, les turquoises de ses boucles d'oreille. Une touffe de pensées qui expiraient, dans un verre d'eau, sur le comptoir. L'odeur de la pipe. L'orteil qui passe par le bas troué du pacant, mon rival, lorsque, assis en balançant les jambes, il a laissé choir son sabot. Et l'air de petite ménagère en perspective, de petite femme qui soignera bien son homme, l'air un peu dégoûté mais compatissant et prometteur aussi, dont elle a regardé l'orteil du robuste ouvrier. Les bouffées lourdes qui soufflent du jardin... Le clapotis de l'eau dans le bac où elle rince les verres; le glouglou du robinet... Leurs yeux d'une bêtise si affolante, le claquement de lèvres luron du gaillard, sa façon de se caler sur ses hanches, et de se cambrer... et l'ostensible appétence de la fiancée, devant ce prochain coucheur.

Toutes ces choses, toutes, toutes, bien d'autres encore, me suffoquent, compactes et pesantes, et se résolvent en larmes contre les parois de mon cœur.

Et je rapproche de ces scènes récentes, les choses anciennes, celles de

mon règne, de mon pouvoir sur *elle*. Minutes incomprises, minutes méconnues, minutes si chères à présent ! Riens que je voudrais revivre au prix du restant de ma vie.

Au jardin du cabaret sur la grand'route de Hollande, mes souvenirs butinent comme des abeilles ; mais le miel qu'ils en rapportent, tourne à l'amertume.

C'est une assiettée de soupe au lard que tu mis un soir d'hiver devant ton lendore de frère et que tu plantes à présent devant ton *baes* fessu, aux cheveux filasses, aux yeux d'enfant, aux bras terribles... Et le chemin bordé de saules, qui me conduisait à ta porte ; l'accotement étroit et poudreux. longeant le fossé stagnant, et, par delà les blés, l'éclair d'une faux qui fait lever les sauterelles. Et le soir qui tombe, et la cloche du village qui te fait dire : « Déjà neuf heures ! » ; et la nuit fermée, sans un réverbère, sans une lanterne, quand je sors du cabaret. Et nos mains et nos lèvres qui se concertent une dernière fois dans l'ombre, après que tu as poussé les volets...

Et les longs silences, quand tu te penchais sur ta couture avec, pour les scander, cet éternel : « Oui, Monsieur Jules, ainsi vont les choses de ce monde ! »

O chère bête qui me manque !...

Dire que je sais même à présent, à quel moment tu soupirais ! Dire que tout cela est passé, bien passé ; que tu ne me seras jamais plus ce que tu m'as été, que je vieillirai, que je vieillis...

— Allons, Monsieur Jules, un petit tour de jardin !...

Ah oui ! Le JARDIN !...

GEORGES EEKHOUD.



## SOIR DE RACE

A PAUL VERLAINE.

Un antique parterre seigneurial d'une folle et confuse végétation; dans le fond, un château et une chapelle; au couchant, une haute forêt. Sur toutes choses, la douce lumière des fins d'après-midi.

IRÈNE

*Que les heures m'étaient légères dans ce lieu,  
Et quel grave entretien de mon âme avec Dieu!  
Ces tombes! c'est le seul orgueil où je me plaise,  
Et c'est d'elles que rentre en mon âme mauvaise  
Un peu de l'âme magnifique des aïeux.  
Quelle absolution rassérène les yeux,  
Quel cœur impatient tout à coup de lui-même  
Enlace éperdûment les fantômes qu'il aime!  
L'airain familial secouant notre tour  
Sonnait comme autrefois les heures de l'amour,  
Et les yeux souriants de nos saintes images  
Semblaient fixer au loin des cortèges de mages.  
Des rameaux verts entraient par les vitraux brisés  
Avec je ne sais quel arôme de baisers  
Mis sur des mains d'enfant par des lèvres de vierges,  
Et le cloître, où déjà mouraient mes pâles cierges,  
O nos aïeux! s'emplit des souffles du printemps.  
Je sortis; il semblait que le parc eut vingt ans,  
Et que la puberté nouvelle de la terre  
Nous fut plus grandiose en ce coin solitaire.  
Hélénus! ô mon seul et dolent Hélénus,  
Rappelle-toi! les jours annoncés sont venus  
Où l'amour sauvera les derniers de la race.  
Va-t'en, mon fils, vers ta Vierge pleine de grâce,  
O toi, beau comme un autre archange Gabriel,  
Avec les majestés de qui descend du ciel,*

*Va, fais-lui don des lys de ton adolescence,  
Et ce printemps ravi de notre renaissance  
Mêlera ses matins au renouveau des fleurs.*

HÉLÉNUS (En longue robe flottante)

*Quel beau jour, en effet! — Mais je me sens ailleurs.  
Je me sens trop sous les arbres roux de l'automne,  
Mère, et quand tu souris, j'ai peur et je m'étonne.  
Me voilà l'incurable et lent convalescent  
Dont le jeune soleil cherche à chauffer le sang,  
Bien en vain! Et je vais, irrité dans mon rêve  
Par les obsessions trop vives de la sève.  
Tous ces baisers posés sur mon front me font mal,  
Et c'est je ne sais quoi d'impur et d'animal,  
Une autre puberté pire que la première,  
Qui trouble étrangement ma langueur coutumière.  
O les lointains d'un cœur stérile et virginal!  
Mon âme est ce profond paysage automnal  
Dont un calme couchant dore les feuilles mortes.  
Les tumultes humains aux voix rauques et fortes  
Ont de cruels échos dans la paix de mon air.  
Je me souhaite un clair, un radieux hiver  
Où les arbres givrés rosiront dans l'aurore,  
Un hiver qui, dans l'air métallique et sonore,  
Me comblera les sens d'âpres sensations.  
Mes aïeux au sang noir eurent des passions  
Et, jusque dans la mort, crurent à leurs chimères,  
Leurs fils ont rêvé d'eux sous les baisers des mères,  
Moi, le dernier venu, qui n'ai rien espéré,  
Je rêve seulement des rêves que j'aurai.*

IRÈNE

*Ne m'as-tu pas comprise? Ou fuis-tu ma pensée?  
Ne vois-tu pas venir la douce fiancée  
Dont le triste sourire illumine les soirs,  
La vierge toujours vierge, inconnue aux espoirs,*

*Qui nous fait du bonheur un éternel mystère?  
Celle qui te sera le tranquille parterre  
Où les chastes désirs s'en vont timidement,  
Et, dans les longs loisirs de leur enchantement,  
Cueillent sans se hâter les pures fleurs de l'âme?  
Quand elle te viendra vers le cœur, cette femme,  
Les fleurs te fleuriront plus douces dans ses pas.*

HÉLÉNUS

*Et tu m'amèneras Rolande, n'est-ce pas?  
Tu jetteras ce cœur qui bondit et qui crie  
Au travers de mon deuil et de ma rêverie?  
Ah! si mon cœur jamais s'éprit d'un autre cœur,  
C'est que la parenté d'une même langueur  
Mena fatalement ces fières solitudes  
Dans les sentiers couverts de mes sollicitudes.  
La douce Esther n'osa me faire ses aveux  
Pour avoir deviné dans mes tristes cheveux  
L'indélébile pli des couronnes portées!  
Et parmi tant de cœurs et d'âmes révoltées  
Que les vaines amours n'avaient pu vaincre encor,  
Elle m'aurait gardé le douloureux trésor  
De sa virginité chrétienne, aux lèvres pâles!  
Mais j'étais cet enfant qui vint après les mâles  
Sur le trône vacant des farouches anciens,  
Et qui n'ose affronter les yeux fixes des siens,  
Le blond Carolingien morose et lymphatique  
Qui, puni dans sa chair de l'orgueil dynastique,  
S'entoure avec ennui du vieux faste romain.  
Le globe impérial qui pesait à ma main  
A tué dans mes bras la force des étreintes,  
Et j'ai vécu jadis parmi trop d'amours feintes  
Pour croire maintenant aux candeurs du désir.  
Dieu sait, pourtant, hélas! quand je la vois venir  
Toute pâle et les yeux baissés sous ses longs voiles,  
Rêveuse comme un soir sans lune et plein d'étoiles,  
Dieu sait si les phénix de mes souhaits lointains  
Ne se réveillent pas dans leurs bûchers éteints.*

*Rouena, l'enfant pâle aux paroles amères,  
M'appelait un rêveur plus beau que ses chimères.  
Hélas! elle l'était comme un adolescent,  
Et son sang et le mien étaient un même sang;  
Mais ses yeux contemplaient les lointains de la vie  
Sans que leur gravité se mêlât d'une envie,  
Et je n'ai pas trouvé dans mon royal Eden  
Un être aussi comblé de joie et de dédain!  
Si tu m'as vu souvent fouler sur ma colline  
Les manteaux oubliés du soleil qui décline,  
C'est que sur les fonds d'or d'un couchant plein de moi  
J'ai vu se dérouler ce funèbre convoi :  
Les saintes de l'amour, dans une même plainte,  
Portaient l'enfant Eros aux cheveux d'hyacinthe.  
Je l'ai vu! Ce martyr du séculaire ennui  
Reposait sur un lit de lys moins blancs que lui,  
Toujours triste, toujours les lèvres entr'ouvertes  
Dans le sourire saint des victimes offertes,  
Et sur qui voletaient les doux ramiers payens.  
Quelle musique, en l'air, de cantiques anciens,  
Et vers l'humilité de ce grand mort qui passe  
Le merveilleux concours d'archanges dans l'espace!  
Il est parti, le doux convoi silencieux,  
Il s'en est longuement allé sous d'autres cieus,  
Avec l'adieu de quelque amante qui s'attarde,  
Toute seule, et dont le sourire vous regarde.*

IRÈNE

*Silence! car voici Rolande, pauvre cœur.*

(Entre Rolande.)

*Pourquoi si pâle, enfant! Quel midi de douleur  
Aveugla de ses feux tes prunelles célestes?  
Le parfum de la terre et des bouquets agrestes  
N'environne donc plus tes bras adolescents,  
Et tu fouilles aussi tes pensers innocents?  
Une mélancolique après-midi de fête  
Ouvre enfin la carrière à la sève inquiète;*

*Vois ma forêt sous les premiers baisers du soir :  
L'arc-en ciel s'y serait tout à coup laissé choir  
Qu'elle emplirait les yeux d'une moindre merveille!*

ROLANDE

*Oui! c'est l'âme des vieux printemps qui se réveille;  
La nuit de tes halliers est pleine de frissons,  
Et de profonds parfums y chantent leurs chansons.  
L'homme triste s'en va de l'humide chaumière,  
Et, dans l'enivrement de la jeune lumière,  
Retourne éperdument le terreau maternel.  
Les spectres toujours là du mal originel  
Ont eu leur point du jour, ainsi que les nuits vaines,  
Et la sève des fleurs cherche le sang des veines.*

IRÈNE

*Hélénus, entends-tu?*

HÉLÉNUS

*Mère, ce que j'entends,  
Ce n'est pas cet ancien cantique du printemps,  
Banal à mes dégoûts comme un épithalame,  
Et les cerfs altérés qui me bramaient dans l'âme  
Ont clos leurs nobles yeux dans des ravins d'ennui.  
Il ne me reste rien, ô cœurs nés d'aujourd'hui,  
Des purs aveuglements qui firent notre race,  
Et rien ne me ferait endosser la cuirasse,  
Rien! pas même le bruit des drapeaux déployés,  
O toi, Rolande, toi dont les yeux effrayés  
Tentent en vain de m'être une autre conscience.  
Ceux qui m'ont précédé m'ont laissé leur science,  
Et j'ai le cœur fané de tout ce que je sais.*

ROLANDE

*Hélas! et je venais en hâte, je pensais  
Que les bonds effrénés d'une sainte colère  
Soulèveraient ton cœur à ce seul nom de guerre.  
Avais-tu deviné mon secret dans mes yeux?  
Sache que l'horizon natal est soucieux,  
Que des peuples nouveaux s'avancent sur nos marches,  
Assourdissant les cieus du tumulte des marches.  
Déjà les nôtres, ceux du moins dont la fierté  
Grandit dans les déclin de la triste cité,  
Ceux-là sont accourus sous les saintes bannières,  
Et de vieilles chansons les mènent aux frontières.  
Ah! les éphèbes vus d'en haut et qui mourront  
Avec le grand baiser des aïeux sur le front,  
Je les ai vu marcher à d'autres Thermopyles!  
Et les vieillards, debout sur les portes des villes,  
Regardaient ce réveil du passé belliqueux,  
Et leurs cœurs de jadis s'en allaient avec eux!*

IRÈNE

*Ah! Rolande, merci! car tu combles mon rêve.  
Je veux le délivrer de sa gaine, le glaive  
Que les graves aïeux sacrèrent dans le sang.  
Un frisson inconnu saisit l'adolescent  
Qui l'osa soulever de ses mains inexpertes,  
Il rit! le souvenir des misères souffertes,  
Lui fait un pâle front d'archange révolté.  
L'ouragan d'une irrésistible lâcheté  
Refole dans leurs morts les héros de naguère.  
L'enfant s'en va, n'ayant pour fanfare de guerre  
Que les vertigineux cantiques de son cœur,  
Et s'il meurt sous le nombre, il succombe vainqueur,  
Et son nom lui survit dans une autre épopée.*

HÉLÉNUS

*Non, ma mère, eh bien non! Je laisserai l'épée  
Dans les bras de granit du héros qui l'étreint,*

*L'acier s'émuousserait contre le jeune airain,  
Et l'orgueil des vaincus défendant des reliques  
Serait mal célébré dans de rudes chroniques.  
Non, ma mère, à cette heure où je me sens mourir,  
Je ne me dresse pas dans un beau souvenir;  
Les barbares viendront, et je tendrai la gorge  
Sans faire seulement au sabre qui m'égorge.  
L'hommage généreux d'un vaillant désespoir.  
Mais je leur râlerai l'ironique au revoir  
Que fit à ses vainqueurs la cité d'Augustule,  
Et plus tard, quelque jour! lorsque leur crépuscule  
Aura mis ces heureux sur un même déclin,  
Ils reverront l'enfant aux tuniques de lin  
Qui se rêve une vie et la vit dans les fables,  
Et nul n'en comprendra les grâces ineffables  
Ni que son pur dédain le suive dans la mort.*

ROLANDE

*Et c'est tout, Hélénius? Eh! quoi, le fier transport  
Qui soulevait tantôt ce profond cœur de mère  
Ne t'aurait donc pas fait mourir pour sa chimère?  
Mais c'en est fait, enfant! Il se meurt dans mes bras,  
Ce cœur, et tes remords ne le guériraient pas;  
Il se meurt en un long sanglot qui le déchire,  
Et nul pleur dans les yeux n'annonce ce martyr,  
Il se meurt. — Et pourtant, Dieu sait si je t'aimais!*

(Rolande s'en va, soutenant Irène qui, de plus en plus, défaille dans ses bras).

HÉLÉNIUS

*Ah! meurs aussi, mon cœur, et n'écoute jamais  
Les douces voix, toujours lointaines, de la femme!  
Elles sonnent du cor dans les forêts de l'âme,  
Et d'un cor bien mourant et qui navre les soirs;  
Laisse désespérer loin de toi ces espoirs  
Comme des orphelins perdus dans une lande.  
Qu'importe la jeunesse aimable de Rolande?*

*Qu'importe Rowena ? Qu'importe, enfin, Esther ?  
Elles vont doucement, chastes comme l'éther.*

(Esther et Rowena passent, dans le fond du parterre, en silence).

*Regarde-les passer : ces belles esseulées  
Cueillent, sans se pencher, les lys de mes allées,  
Et tout en elles même est beau comme les lys.  
Mais elles sombreront dans de profonds oublis,  
Ces âmes qui parfois traversèrent mes songes,  
Vaines comme l'espoir et comme les mensonges,  
Et seul et grandissant avec la nuit qui vient,  
Les cris intérieurs du cœur qui se souvient  
Me ramènent sans cesse à ma mère expirée.  
De poignants souvenirs teintent cette vesprée,  
Et le sombre soleil se couche dans mes yeux !  
Le tranquille occident du soir religieux  
S'emplit de plus en plus d'un combat de nuées,  
Et d'effrayants lointains de forêts remuées  
Honorent les sanglots de ma race qui meurt  
D'une mystérieuse et splendide rumeur.  
Rêvé-je, ou n'est-ce là que la chanson des sèves ?  
J'entends là-bas sonner des clairons et des glaives.  
Que ferai-je ? Mourir tout seul et sans apprêts,  
C'est beau comme un couchant derrière des forêts,  
Mais mourir en luttant, comme dans la légende !*

(Rentre Rolande).

*Quelles sont ces rumeurs à l'horizon, Rolande ?*

ROLANDE

*Ce sont des enfants nus qui frappent des tambours,  
Tout un peuple vêtu de saignantes peaux d'ours  
Qui traîne autour de nous la joyeuse aventure !  
Ils vaguent sans effroi, beaux comme la nature,  
Et chantent des combats livrés sous d'autres cieux,  
Sans mêler à leurs faits de légende d'aïeux ;*



*Car ils sont les premiers de leur nom, fils d'eux-même,  
Et, quand ils vont lutter, la terre qui les aime  
Tremble sous leurs pieds nus comme un sein maternel.  
Oh! l'empire excédé qui s'est dit éternel!  
Le sang des nations reflue au cœur des villes,  
Et ce cœur de la race est plein de choses viles.  
Ce sont des enfants nus qui soufflent dans des cors!  
D'impétueux chevaux impatients du mors  
Refoulent du poitrail les vagues de nos fleuves.  
Ils s'en viennent, parmi les bras tendus des veuves,  
Dans des confusions de belliqueux fracas,  
Et le jeune Orient déferle dans leurs pas!  
Il semble qu'un fléau comblant les mers humaines  
En veuille refouler l'écume dans nos plaines,  
Ils passent : en voici d'autres sur l'horizon!  
Ce sont des enfants nus qui chantent leur chanson!  
Et ces beaux derniers nés de la terre mourante  
Nous apportent du fond de leur Asie errante  
Les hymnes oubliés du cycle de l'amour.*

HÉLÉNUS

*Ah! Rolande, je veux mourir avec le jour!  
Je veux mourir là-bas, dans un peu d'épopée;  
Emmène-moi.*

ROLANDE

*C'est bien, enfant, voici l'épée.*

*Exeunt.* Bruits de chars et de chevaux s'éloignant, fracas guerriers, clairons mourants. Le soleil s'est couché. Lent et définitif *Angelus*. Puis, dans le silence et les dernières pourpres, s'avancent Esther et Rowena.

ROWENA

*Voici que les derniers angelus ont tinté!  
Les roses, qui gardaient un reste de clarté,  
Nos roses, ô ma sœur, se sont toutes recloses,  
Et les fleurs de ton sang ont fait comme les roses.*

*Ta pâleur me remplit d'un invincible effroi;  
Il est doux de laisser mourir un peu de soi  
Dans l'oubli qui descend aux heures vespérales,  
Mais les étangs du soir sont pour moi pleins de râles,  
Et le mystérieux peuple des aïeux morts  
Y traîne autour de nous ses nocturnes remords.*

ESTHER

*Toujours c'est le passé qui revit dans les femmes,  
Et les anciennes peurs, fidèles à nos âmes,  
Ne cesseront d'aller à tâtons par les soirs!  
Bien des regrets courbés, peu de jeunes espoirs,  
Dont un Dieu sans pitié fit ma vie et mes rêves,  
Se sont contre mon cœur tournés comme des glaives,  
Et je me sens, parmi les ivresses de mai,  
Mater dolorosa de tout ce que j'aimai.*

ROWENA

*Tu ne sais pas, ma sœur, les élans du cœur ivre  
Qui dans de vains espoirs se contente de vivre,  
Et je mourrai baisant le seuil de l'avenir,  
O ma sœur déjà morte à trop te souvenir!  
J'aspire au soir, tu fais ton regret de l'aurore;  
Chacune a son tourment d'aimer que l'autre ignore,  
Mais nous ensanglantons du sang de nos genoux  
Des calvaires semés de semblables cailloux.*

ESTHER

*En vérité, ce soir m'est cruel; je m'évade  
Traînant derrière moi tout mon passé malade.  
C'est en vain! Car voici que je me ressouviens  
Et que l'essaim flétri de mes désirs anciens  
Vient se poser encor sur mes lèvres fanées.  
O mes souhaits, ô mes chimères surmenées  
Qui tentiez de vains vols vers les mornes amours!  
Je revois en arrière un horizon de jours*

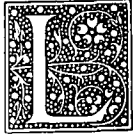
*Qui sont des saharas ennuyés et livides  
Où l'antique douleur met ses piscines vides,  
Et l'espoir insensé, son mirage éternel.  
Me suis-je trop complue en mon rêve charnel  
Comme un lys qui voudrait vainement une rose,  
Et les vraiment heureux vivent-ils l'âme close?  
Où bien es-tu maudit dans tout ce que tu veux,  
O mon sang, pauvre sang pur et las des aïeux  
Dont j'expie en mon cœur les révoltes passées?  
Tous nos pareils sont morts, jusque dans nos pensées,  
Et toi qui n'aimas pas et moi qu'on n'aime plus,  
Nous qui traînons un peu des siècles révolus,  
Comme une ombre du soir, sur la terre distraite,  
Quelle foi jusqu'au bout nous fait dresser la tête,  
Toute de vanité, de colère et d'ennui?  
Il n'est rien qui tressaille encore dans la nuit,  
Que la nuit de pensers dont sont faites nos âmes,  
Et sur les reins courbés des lamentables femmes  
Un même deuil a mis les crêpes de la fin.*

ROWENA

*Mon espoir me consume, et ton regret t'est vain,  
Et le sang, mort en nous, des ancêtres barbares  
Teindra prochainement de ses pourpres avarés  
Les glaives recourbés des barbares nouveaux.  
Nous dormirons alors dans de profonds tombeaux  
Oubliés sous les pieds dorés de la victoire,  
Et les temps oublieux verront une autre histoire  
Entourer quelque jeune et généreux vainqueur!*

*Mais les restes, toujours saignants, de l'ancien cœur,  
Entrés par les écrits dans ces pures cervelles,  
Mûriront longuement pour les moissons nouvelles  
Les peuples confiants et vains qui nous liront,  
Et ce dernier déclin vengera notre affront.*

## LES POÈTES BAUDELAIRIENS



Le vieil héritage de la poésie française, le patrimoine de Hugo et de Baudelaire, en quelles mains est-il aujourd'hui? Aux mains de ceux qui ont pour Coran *la Légende des Siècles*, ou bien aux mains de ceux pour qui *les Fleurs du Mal* sont l'Évangile noir? Quels sont les princes de la poésie française en ces vingt dernières années, les fils de Charles Baudelaire ou les fils de Victor Hugo?

N'est-ce pas André Gil qui, un jour, à la belle époque de la caricature, dessina cette amusante silhouette de M. Spuller : le profil de cet homme politique, quelconque, sans exagération d'aucune sorte, et derrière, comme son ombre même le profil de Léon Gambetta?

Regardez le profil de nos poètes d'aujourd'hui : quel est le profil que leur ombre dessine, celui de Baudelaire ou celui de Hugo?

Je ne connais guère d'élèves de Victor Hugo qui soient devenus des maîtres. Je ne vois son ombre derrière le profil d'aucun poète absolu.

Certes, quelques maîtres de la seconde génération romantique furent armés chevaliers par lui. Certes, derrière le Gautier d'*Albertus* et de *La Comédie de la mort* on distingue le masque de Hugo. Certes, il fut l'initiateur de cet extraordinaire poète de la joie : M. Théodore de Banville. Mais sur tous les deux, quoique leur piété filiale en ait dit ou en dise encore, l'influence de Hugo ne fut ni profonde, ni durable. Le Grec d'Asie qui fut Théophile Gautier, et le Grec d'Athènes qui est M. de Banville, doivent, littérairement, très peu au monstrueux poète panthéiste des *Quatre vents de l'Esprit*.

Léviathan reste seul, sans postérité.

Et si déjà les maîtres de la seconde génération romantique échappent à l'empreinte de Victor Hugo, n'est-il pas inutile de la rechercher dans les poètes de la fin du siècle?

Autre est la destinée de Charles Baudelaire. Hugo avait chanté l'optimisme de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et les illusions du commencement du XIX<sup>e</sup>. Baudelaire, lui, fut le poète de la réaction intellectuelle et morale contre les idées de Hugo. Devant l'aveugle sourire de l'optimisme, il dressa l'effigie de la désespérance moderne. Il fut le grand Pessimiste, il fut l'annonciateur des générations désabusées, et il bouleversa l'axe de la poésie contemporaine.

Il fut le poète de la fin du siècle, comme Hugo avait été le poète de son aurore. Et il éclaira l'art contemporain d'un crépuscule splendide, d'une richesse douloureuse, et dont les maîtres d'aujourd'hui ont tous, sur le front, le dernier reflet.

Les deux fils les plus directs de Charles Baudelaire, pour ne citer que des maîtres, sont : M. Paul Verlaine et M. Stéphane Mallarmé.

## I

### M. PAUL VERLAINE

Comment le poète des *Fêtes galantes*, des *Romances sans paroles*, de tant d'œuvres nuancées et frêles, comment le pénitent de *Sagesse* et d'*Amour*, de tant de poèmes résignés et doux, peut être le descendant légitime de Baudelaire, cela ne doit pas être expliqué à ceux qui savent lire, et ne peut pas l'être aux autres.

*Le soir tombait, un soir équivoque d'automne :  
Les belles, se pendant rêveuses à nos bras,  
Dirent alors des mots si spécieux, tout bas,  
Que notre âme, depuis ce temps, tremble et s'étonne.*

Cette strophe des *Ingénus*, entre beaucoup d'autres, suffit.

Comme Baudelaire, M. Paul Verlaine est un poète d'analyse doublé d'un poète de sensation. Comme Baudelaire, M. Paul Verlaine s'est penché sur les phénomènes de la troublante et savoureuse décadence. Comme Baudelaire, il a chanté l'amour et le néant de l'empire charnel. Comme Baudelaire, il est, malgré tout, un poète latin et catholique. Comme Baudelaire enfin, il est un artiste de pure et légitime lignée française.

Mais si, comme Baudelaire, M. Paul Verlaine est à la fois un poète d'analyse et de sensation, il ne l'est point comme lui, ni de la même manière. Baudelaire a rimé des poèmes de structure sèche, inflexible, puritaine presque, d'où les prestiges de la couleur sont impitoyablement exilés, squelettes noirs et mornes que rien n'enflamme, auxquels rien ne prête la sensualité de la vie. Parmi ces poèmes d'une signification amère et cruelle, nous pourrions citer *le Vampire*, *le Revenant*, *la Sépulture d'un Poète maudit*, *l'Examen de minuit*, *l'Avertisseur*. L'analyse psychologique y est dessinée à grands traits sombres, et la sensation en est bannie. C'est de la psychologie presque géométrique à force d'être précise. Elle pénètre par l'esprit, non par les sens. D'autres fleurs du mal, au contraire, surgissent

de la sensation. Elles sont d'un rouge obscur ou d'un violet ténébreux, elles parlent par leurs couleurs et par leur feuillage, et l'analyse ne s'en exhale que peu à peu, comme un parfum. Parmi ces poèmes, il en est d'inoubliables, comme *les Phares*, *Harmonie du soir*, *A celle qui est trop gaie*, *Delphine et Hippolyte*, *les Femmes damnées*.

M. Paul Verlaine, au contraire, ne sépare jamais l'analyse de la sensation. Toujours dans ses poèmes, comme dans certaines fleurs du mal, l'analyse est cachée sous l'image et le luxe des formes. Il n'a point le côté « eau-forte » de Baudelaire. Même dans l'admirable sonnet analytique intitulé *Langueur*, le poète sensationnel se dénonce à chaque instant.

*Je suis l'Empire à la fin de la décadence  
Qui regarde passer les grands barbares blancs  
En composant des acrostiches indolents  
D'un style d'or où la langueur du soleil danse.*

M. Paul Verlaine est, à l'égal de Baudelaire, un artiste de décadence, c'est-à-dire d'extrême civilisation. Mais malgré leur parenté littéraire, quel abîme entre eux ! Baudelaire nous apparaît comme un poète de haute et forte santé intellectuelle. Il regarde la décadence latine d'un œil aigu de curieux. Il l'évoque et la célèbre dans des strophes essentiellement volontaires. Et il s'étonne d'elle un peu comme les « grands barbares blancs » de M. Paul Verlaine.

Le poète de *Sagesse* ne possède ni cette santé, ni cette vigueur. En face de Baudelaire, il semble un de ces Romains à l'agonie de leur volonté et de leur richesse, pour qui toute dépense de force, même physique, devient un ennui et une douleur, et qui se bercent, eux et leur incapacité de vivre, dans je ne sais quelles subtilités sentimentales, dans je ne sais quelles étranges puérités de cœur. La paralysie de la volonté devient une jouissance amertumée. L'âme n'est plus seule, elle est « seulette ». Et cette grâce fardée des diminutifs est un indice d'affaiblissement. On compose des « acrostiches indolents », on invente un art à la fois naïf et roué, enfantin et sournois, primitif et raffiné, dont le style d'or est indifférent à tout, même aux objets qui le font reluire, de même que le cœur est indifférent aux êtres qui le font de moins en moins battre. Baudelaire nous apparaît maintenant comme un barbare de trente ans, et M. Paul Verlaine comme un jeune Romain d'une enfance persistante et faisandée.

Baudelaire a chanté l'amour charnel, charnel jusqu'au mysticisme. M. Paul Verlaine aussi, mais sur le mode mineur, et d'une façon entre toutes personnelle. Que Baudelaire exalte « la Madone », ou la méprise,

qu'il lui dédie de langoureuses litanies ou qu'il la flagelle de dédaigneuses crudités, il aime ou il hait d'un cœur puissant et fort, d'une âme énergique et fière, en des strophes où la vie rebondit après chaque blessure.

*Ce qu'il faut à ce cœur profond comme un abîme  
C'est toi, lady Macbeth, âme puissante au crime,  
Rêve d'Eschyle éclos au pays des autans,*

*Ou bien toi, grande Nuit, fille de Michel-Ange,  
Qui tords paisiblement dans une pose étrange  
Tes appas façonnés aux bouches des Titans !*

L'amour, chez M. Paul Verlaine, n'a pas ces élans désordonnés. Ces ressorts tragiques lui sont étrangers. Il ne recherche ni la force, ni la douceur — forte malgré tout — de Baudelaire. Il aime d'une manière plus atténuée, plus assourdie; il descend jusqu'aux nuances imperceptibles, jusqu'aux décolorations fugitives. Ni foi robuste, ni volonté armée. Seul, un amour — ou un ennui — d' « on ne sait quoi qui vous afflige ».

*Tout en chantant sur le mode mineur  
L'amour vainqueur et la vie opportune,  
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur...*

Non, ils n'ont pas l'air d'y croire, ils n'y croient guère, pas plus que les amants de l'*Embarquement pour Cythère*; ils souffrent de n'y pas croire, et ils en jouissent, et l'amour devient chez eux un libertinage exquis, à la fois puéril et douloureux.

Comme Baudelaire, M. Paul Verlaine est un poète d'inspiration latine et catholique. S'il y a plus d'un lys d'Eglise dans le ténébreux bouquet des *Fleurs du mal*, il y a plus d'un œillet de sacristie entre les pages de ce bizarre missel qui s'appelle *Sagesse*. Mais ici encore, comme partout, M. Paul Verlaine a cueilli sa gerbe personnelle et fine.

Baudelaire eut la vision d'un catholicisme somptueux et sévère, d'une dévotion espagnole, à la Sainte-Thérèse. Jeté dans un siècle de foi, il eût été un catholique militant et belliqueux, un de ceux pour qui la croix, retournée, se change en glaive. Il eût été un observateur fanatique de la règle, un esclave de la discipline religieuse. Et cette vocation sans objet se retrouve dans ses révoltes mêmes, dans ses poèmes blasphématoires, qui ne sont que les cris de douleur d'une piété qui s'affirme en se déchirant.

M. Paul Verlaine est un catholique plus doux, plus timide, plus hésitant. C'est en naufragé, en naufragé du cœur et des sens, qu'il joint les mains

vers l'étoile des mers. Son *Ave, maris stella* n'est pas un élanement de l'esprit, un désir de l'intelligence, c'est encore l'appel désespéré de la chair meurtrie, une prière malgré tout sensuelle, un pèlerinage vaguement intéressé vers des douceurs et des voluptés plus voluptueuses et plus douces. Sa piété hésite entre des souvenirs physiques de première communiant et des pratiques machinales de vieille dévote. C'est à la fois d'une jeunesse déconcertante et d'une étonnante vieillesse de cœur ; c'est frais et fané, avec des parfums de fleurs de mai et l'haleine très mûre des roses de novembre. L'âpre charité de Baudelaire offusquerait son catholicisme naïf et sans volonté.

Autant que Baudelaire, mais tout autrement, M. Paul Verlaine est un poète de race latine et éminemment française. Baudelaire est un artiste de la branche mâle ; M. Paul Verlaine est un artiste de la branche femelle. L'un eût été reconnu de Corneille et l'autre avoué de Racine. L'un a joué en maître de l'instrument énergique et viril sur lequel s'essayèrent les écrivains de la France rude ; l'autre a fait pleurer, d'une main féminine et flexible, les chanterelles plaintives qui vibrent si tendrement dans le cœur des poètes de la France douce.

M. Paul Verlaine — et c'est là un des points sur lesquels il faut insister — est un écrivain de sève très française. Il est français d'une façon exquise et profonde, par son intuition des nuances et des délicatesses de la langue.

Il l'est, miraculeusement, par sa netteté dans les imaginations les plus vagues, et par sa finesse dans les évocations les plus colorées. Relisez les *Fêtes galantes* et vous vous défendrez difficilement de penser que M. Paul Verlaine est, en pleine modernité, le poète que le XVIII<sup>e</sup> siècle nous devait, et ne nous a pas donné. Il est français — aristocratiquement — jusqu'au bout des ongles. Comme Watteau, il a trouvé l'infini dans la douceur triste et dans la joie incertaine. Il est le grand poète d'un *Embarquement pour Cythère* qui, — juste revanche — n'a pas trouvé de peintre aujourd'hui. Et quoiqu'il s'éloigne du XVIII<sup>e</sup> siècle par une soif de souffrir très contemporaine, même ses retours de Cythère ont gardé quelque chose de l'essence ambrée qui parfume les rêves de Watteau.

Français, il l'est à tel point qu'il est retourné à la chanson populaire, qu'il en a tiré un art poétique, et des *Romances sans paroles* d'une nouveauté renouvelée qu'on ne saurait assez admirer.

*C'est le chien de Jean de Nivelle  
Qui mord sous l'œil même du guet  
Le chat de la mère Michel ;  
François-les-bas-bleus s'en égaie.*



Les réminiscences de la vieille et charmante chanson populaire traversant l'œuvre de M. Verlaine, comme un fil de soie surannée. C'est elle-même, la chanson, la « bonne chanson », pittoresque et naïve, avec ses rires et ses larmes, ses négligences cordiales et ses préciosités si naturelles, c'est la chanson, chantée par un maître.

M. Paul Verlaine est allé à elle, simplement, sans le savoir peut-être, à cause de ce don, qu'il a au suprême degré, d'être le « poète enfant ». Il y a chez M. Verlaine un étonné de la vie, un étonné qui la regarde, les yeux clairs et grands. Et ce regard persiste, malgré *Jadis et Naguère*, malgré toutes les traverses d'une existence saturnienne, ce regard vous interroge entre deux strophes, entre deux vers, et cette naïveté devient parfois douloureuse et poignante.

*Soyons deux enfants, soyons deux jeunes filles,  
Eprises de rien et de tout étonnées,  
Qui s'en vont pâlir sous les chastes charnelles  
Sans même savoir qu'elles sont pardonnées.*

Là où le poète d'*Amour* règne absolument, c'est dans je ne sais quelle espèce de sensation sentimentale, difficile à définir, et pour laquelle il faudrait inventer des mots étranges. Ici la critique a le devoir d'abdiquer, puisqu'elle ne peut pas expliquer ce qui l'intrigue. Dans l'œuvre entière de M. Paul Verlaine, depuis les *Poèmes saturniens* jusqu'au dernier recueil intitulé *Amour*, les vers de sensation sentimentale abondent, surgissent, jaillissent avec une facilité qui surprend et qui arrête.

C'est, pour en venir aux exemples, dans le poème *Kaléidoscope*, ce vers si simple et si troublant :

*Ce sera comme quand on a déjà vécu...*

Et cet autre, plus magnifique encore :

*Les choses seront plus les mêmes qu'autrefois.*

Ces vers volent, comme un éclair, d'un pôle à l'autre de la sensation. Ils sont d'un évocateur sans égal dans la littérature française de toutes les époques. Celui qui les a rêvés y vit à jamais avec son rêve. De tels vers sont d'un poète absolu.

C'est encore, dans les *Romances sans paroles*, ces strophes inquiétantes :

: *Corneille poussive,*  
*Et vous, les loups maigres,*  
*Par ces bises aigres,*  
QUOI DONC VOUS ARRIVE ?

*Le ciel est de cuivre,*  
*Sans lueur aucune.*  
ON CROIRAIT VOIR VIVRE  
ET MOURIR LA LUNE.

Telle aussi, dans *Amour*, cette strophe merveilleuse :

*Pourtant j'étais né pour plaire aux nobles âmes,*  
*Pour les consoler un peu d'un monde impur,*  
CIMIER D'OR CHANTEUR ET TUNIQUE DE FLAMMES,  
MOI LE CHEVALIER QUI SAIGNE SUR AZUR !

Ces vers sont immenses, et je défie les poètes de volonté pure d'en inventer qui exhalent ce magnétisme et ce vertige.

Faut-il, après cela, descendre jusqu'aux subtilités de métier, et faut-il signaler M. Paul Verlaine comme ouvrier personnel et comme inventeur de rythmes ? Je ne le pense pas. Chacun sait qu'il a élargi, distendu et sensibilisé le vers français. Personne n'ignore qu'il a trouvé des harmonies neuves, d'une ténuité et d'une fluidité inconnues. Les vers de neuf, de onze, de treize syllabes acquièrent, sous ses mains savantes, une musique inusitée. A quoi bon dire ce que tout le monde sait ? Et à quoi bon mettre en lumière ce qui, tout d'abord, chez M. Paul Verlaine, éblouit les très jeunes poètes ? Ces rythmes-là, nouveaux ou renouvelés, ne sont que la clef de son œuvre. Il faut user de cette clef pour y pénétrer ; mais, quand on est entré, grâce à elle, dans le palais mystérieux que M. Paul Verlaine s'est dédié, on admire voluptueusement, silencieusement, sans plus penser à la clef qui vous a ouvert les portes.

ALBERT GIRAUD.

## NOX BENIGNA

*La cathédrale est majestueuse  
Que j'imagine en pleine campagne  
Sur quelque affluent de quelque Meuse  
Non loin de l'Océan qu'il regagne ;*

*L'Océan pas vu que je devine  
Par l'air chargé de sels et d'aromes.  
La croix est d'or dans la nuit divine  
D'entre l'envol des tours et des dômes ;*

*Des angelus font aux campaniles  
Une couronne d'argent qui chante ;  
De blancs hibous aux longs cris graciles  
Tournent sans fin de sorte charmante ;*

*Des processions jeunes et claires  
Vont et viennent de porches sans nombre,  
Soie et perles de vivants rosaires,  
Rogations pour de chers fruits d'ombre.*

*Ce n'est pas un rêve ni la vie,  
C'est ma belle et ma chaste pensée,  
Si vous voulez, ma philosophie,  
Ma mort choisie ainsi déguisée.*

PAUL VERLAINE.

.....

## CHRONIQUE MUSICALE



Le petit défilé d'auteurs français à la Monnaie s'est terminé un peu mieux qu'il n'avait commencé.

Après ce pauvre *Jocelyn* — prononcez Godard — qui a suivi de près dans l'oubli sa grand'maman *Gioconda*, est venu, tout en sourire, ce bon M. Delibes. Laissez venir à nous les petits auteurs ! car parmi eux, il en est de délicieux, pleins de charme, de grâce et d'esprit. Tel le musicien-calligraphe qui a écrit *Le Roi l'a dit*, cette œuvrette dont les pensées ont la profondeur d'un battement de cils, d'un sourire ou d'une chiquenaude ; cette opérette classique qui n'a que le style du vêtement mais qui a ce style là.

Parmi les autres, parmi ceux qui deviendront grands, peut-être, retenez pour la seconde fois le nom des auteurs de *Saint-Mégrin* et d'*Une aventure d'Arlequin* dont la dualité intrigue tant de monde : P.-L. Hillemacher ; car ils n'ont pas failli aux promesses de leur début et leur personnalité, qui descend héréditairement de Bach, Schumann, Berlioz, Saint-Saëns, s'accentue.

L'Arlequin dont ils nous décrivent musicalement l'aventure dans cet acte en deux tableaux, est un arlequin du dix-septième siècle sans parenté aucune avec les arlequins pompadours de M. Poise. Un arlequin du siècle sombre, italianisé par les Médicis, où les têtes aux visages secs et jaunes, aux yeux perfides, aux barbiches acérées sortaient de lourdes fraises pareilles à des carcans. C'est l'Arlequin authentique de cette triste comédie italienne dont la bouffonnerie est comme Scaramouche, toute vêtue de noir. Mais ce genre moral plus qu'humoristique convient à leur esprit sérieux. L'époque surtout, très voisine encore du moyen-âge, convient à leur nature avec ses tons épais et sombres, ses tons âcres, ses tons acides, ses tons d'eau-forte qui s'adoucissent par lueurs pour prendre la tendresse naïve des vieux français du seizième siècle.

Cette œuvre ne trahit plus autant que *Saint-Mégrin*, le travail acharné, parfois pénible des ardents techniciens. A travers le paysage symphonique, toujours chaud et touffu, la lumière de leur âme de poète circule plus librement.

Les partitions de MM. Delibes et Hillemacher ont eu pour interprètes principaux M<sup>me</sup> Landouzy et M. Isnardon. Il est juste de noter le nom de deux artistes de valeur qui, fort heureusement, nous restent et dont le talent a soutenu les deux rares œuvres de cette saison d'opéra-comique. ]

HENRY MAUBEL.

## CHRONIQUE D'ART

### L'ESSOR



Dans les salles que viennent de quitter les *XX*, *l'Essor* installe sa XII<sup>e</sup> exposition annuelle. Forcément des comparaisons s'imposent : la transition est trop brusque pour ne pas être vivement sentie. D'un cercle à l'autre, l'intellectuel niveau baisse d'un degré ; artistique, de plusieurs. Nous étions dans la bonne bataille des tentatives discutées, dans la fièvre des coups d'audace, dans la diversité des originalités s'affirmant, nous revoici dans l'uniforme banalité des vieilles choses connues. J'oublie le procédé monotone et pédant, la médiocrité des protagonistes de la peinture à base de punaises multicolores qui, cette année, prédominait aux *XX*, pour ne me souvenir que de sa nouveauté, de son intéressant souci d'art progressif et « autre ». Il y a plus d'essor véritable chez ceux qui n'ont pas arboré ce beau titre sonore, et l'exposition présente désaffectionne quelque peu d'un groupe où pas un effort n'est tenté de vol plus large vers des régions inexplorées.

Des jeunes, ceux qui ont abouti à cette placidité navrante ? Toutes les querelles récentes, les modernes recherches de lumière, les préoccupations actuelles, l'impressionnisme ancien ou nouveau, ils semblent tout ignorer, ou tout dédaigner, ce qui serait pis. Des jeunes, allons donc ! Plus j'y pense, plus je me les figure pareils à de pauvres petits vieillards, ratatinés et conservés en l'alcool, dans le repos et le calme de rayons isolés où ne pénètre jamais le soleil.

Trois exposants valent une critique spéciale : MM. FRÉDÉRIC, DELVILLE et DE BIÈVRE. Ce sont les fleurs d'art qui émergent, malheureusement pas bien haut, de ce marais. Les autres sont dignes de l'éloge banal qu'on distribue au hasard, comme d'inconscientes poignées de main dans une foule.

Quelques-uns, dont par convenance il faut taire les noms, sont atteints d'un bourgeoisisme fétide et incurable ; à quoi bon débiter leur petit commerce ? Leur industrie peut s'exercer par le pinceau et les couleurs ; ils n'ont rien de commun avec l'Art. Les bourgeois peuvent leur porter leurs monnaies et leurs bravos ; ces succès sont leur récompense et... leur condamnation. De nous, ils ne peuvent attendre qu'une énorme indifférence, à peine un léger mépris.

D'autres sont moins repoussants. Ils font proprement leur petite besogne et le pion avait jadis au collège un mot pour caractériser leur application : satisfaisant. Médiocrités bien sages, pas remuantes et modestement marchant, le plus souvent, dans l'ombre de quelque maître, exerçant un peu la peinture comme un métier, et en sachant généralement tout ce qu'on peut en apprendre sans trop de peine, bons élèves réservés aux bons points pour

qui on aurait tort d'être trop sévère, car ils peinent avec obstination et patience. On dit d'eux : « pas mal ! » sans enthousiasme, mais quand ils sont si nombreux, on se lasse à la longue et l'on se sent glacé devant tout ce labeur que ne réchauffe aucune flamme. Camille Lemonnier disait dans ses *Médailles* qu'on ne sentait pas suffisamment vibrer la *petite bête* chez les peintres belges ; chez les Essoriens, la petite bête est morte, si jamais elle a vécu.

A des degrés divers, et sous réserve de ces observations, nous citerons ainsi : LAGAE, pour une excellente étude, *Adam et Eve*, pleine de fougue et de style, où l'on retrouve l'inspiration de son maître, Jef Lambeaux ; MARCETTE, qui nous semble moins heureux dans les paysages joyeux et ensoleillés du Midi qu'en sa belle impression mélancolique du dernier Salon de Bruxelles, à féliciter cependant pour une Venise rose et vaporeuse ; HANOTEAU, avec des dessins qui rappellent trop Mellery, et BAERTSOEN, avec un *Soir de Novembre* qui rappelle trop Mauve ; WOLLES, qui a un petit coin de verdure absolument charmant ; JELLEY, qui expose un *Soir d'Impasse* avec de délicats contrastes de tons saumâtres et noirs ; GEORGE, dont l'œil paraît sensible aux chansons de la couleur ; DARDENNE, qui a des paysages un peu lourds, mais réussit dans *les Toits de Bruxelles*, d'une jolie harmonie de lignes capricieuses et de tons gris ; MAYNÉ, pour sa bonne volonté de réalisme et d'observation, un peu vulgaire ; DIERICKX, perdant toute vigueur en des décorations hâtives ; LYNEN, l'illustrateur connu, qui paraît en décadence. Un panneau, *Sorcellerie*, est particulièrement lamentable d'exécution et de concept ; puis COPPENS, qui a des eaux-fortes intéressantes ; ALBERT DILLENS, dont les paysages discrets et brumeux m'attirent plus que l'envoi de JULIEN DILLENS, le sculpteur, un talentueux, certes, celui-là, mais ne le prouvant guère cette année.

En résumé, pas une révélation ; aucun début à applaudir, aucun effort à encourager, aucune affirmation nouvelle à constater. Nous connaissons ces artistes, et la plupart ont déjà donné mieux.

Le « clou » auquel on s'est efforcé d'accrocher le succès du Salon, a été l'importante exposition de LÉON FRÉDÉRIC : une suite de fusains sur une des industries nationales : *le Lin* ; des dessins et des pastels. J'avoue que je ne peux comprendre l'enthousiasme qu'elle a excitée ni m'associer à l'apothéose décernée au « jeune maître ». Léon Frédéric est, à coup sûr, parmi les jeunes, l'un des artistes les plus intéressants, et il a assez de précieuses qualités pour mériter bien des éloges. Il serait injuste de méconnaître la sincérité de son émotion. Il se penche plein de compassion et de bienveillance vers les humbles, les enfants, les pauvres gens, et il les observe avec une rare justesse dans leurs placidités malingres ou dans les difformités de leurs corps écrasés ou chétifs. Malheureusement, il ne va pas au delà. Il s'arrête à la réalité, et à une réalité toute extérieure qui, reproduite avec scrupule, sans déformation d'art, aboutit à la sécheresse et à la froideur de la photographie. Dans ses compositions les plus réussies, les personnages posent comme devant un objectif ; on les sent raidés, guindés, en bois, nulle atmosphère ne les environne et rien de leur âme, de leur vie ne s'indique en

ces cartons mélancoliques, mélancoliques à force de paraître voulus, laborieux, humbles eux-mêmes. Pour peindre les pauvres, il n'est pas nécessaire que la peinture soit ainsi nue et misérable, presque avare. L'art de M. Frédéric a l'air de demander l'aumône. Parfois ses mannequins glacés tombent dans la caricature, et les laideurs naturelles s'exagèrent en charge. De même, ses petits paysages (je n'aime guère le grand pastel porcelaineux) sont de très exactes notations de verdure et de ciels, mais je cherche en vain quelle interprétation nouvelle ils nous donnent de la nature. Toujours la *petite bête* qu'on n'entend pas assez !

Les dessins de M. DE BIÈVRE m'ont plu. Ce sont pour la plupart des transcriptions plastiques de passages de l'*Apocalypse*. Et au milieu des platitudes de l'*Essor*, ils sont soulageants à rencontrer, comme témoignant de soucis un peu supérieurs. Comme ces dessins ne sont pas œuvre d'observation et qu'une culture littéraire est nécessaire pour les comprendre, on n'a rien trouvé de mieux que de les comparer à ceux de Redon, ce qui est une grosse ânerie. Redon procède par déformations imprévues des traits et pour des significations étranges obtient des effets de profondeur et de rêve énorme. M. De Bièvre, au contraire, cherche l'élégance des lignes, et ses dessins sont uniquement décoratifs. L'obscurité, qui chez Redon est un infini de mystère où grouillent les songes, est chez M. De Bièvre un moyen facile d'esquiver des difficultés. Une influence est autrement évidente, c'est celle de Rops dans les figures de femme et les modelés des corps. Les dessins de M. De Bièvre manquent d'intensité, ce qui est l'essentielle condition de ce genre; très habiles sans doute, mais tout à fait insuffisants. Ils peuvent être le résultat d'heureuses trouvailles du crayon; ils ne prouvent pas assez le travail élevé de pensée qui les aurait inspirés et, par conséquent, tout en charmant l'œil, ils n'enlèvent pas l'esprit en de vastes songeries. Que M. De Bièvre aille voir, s'il ne les connaît déjà, les merveilleuses illustrations que Albert Dürer fit pour l'*Apocalypse*; il comprendra alors combien grande fut l'audace de recommencer cette œuvre, et combien ses dessins à lui sont pâles, vides, insignifiants! N'importe! l'audace est belle — il y en a tant qui n'en ont point — et j'applaudis! Quand on a fait *la Vision de la femme enceinte*, avec le bel enroulement du dragon, on n'est pas banal et bien des hardiesses sont justifiées.

M. DELVILLE a débuté l'année passée par des toiles tapageuses destinées à forcer l'attention. Lui, au moins, en cette bande de vieillards, est jeune, il se remue; il crisper sur un lit de douleur une femme qui va accoucher, et la montre nue, pourquoi? petit scandale facile qui n'a pas manqué d'attirer le public; pour les bonnes âmes, il ne craint pas le sentimentalisme ridicule d'un petit môme affamé regardant avec envie les fenêtres d'une cuisine; pour les amateurs d'excentricités, il cabosse des coins de toits, pêle-mêle, en un grand cadre; mais il fait preuve là et partout, d'une facilité prodigieuse, d'une sensibilité vraiment artiste de la couleur, ainsi certains paysages: la *Neige* et l'*Automne*, aux tons violâtres sont réellement bien. Ce sont d'harmonieuses impressions, savoureusement rendues par une belle palette. J'aime mieux encore ses dessins; il a un *Soir*, avec des paysannes

en silhouette d'un accent pénétrant. Mais tout cela est si contradictoire et quand je me rappelle l'exposition de l'année passée, tout cela me paraît tellement heurté, divers, confus que je suis en défiance. M. Delville a du talent, beaucoup ; il a trop de talents, et pas assez le sien. Les influences les plus opposées ont agi sur lui et sa personnalité ne s'est pas jusqu'ici nettement accusée. Mais il est jeune et bien doué et nous espérons beaucoup de lui, s'il se garde de l'art facile et lâché, dont il paraît trop aisément se contenter.

JULES DESTREE.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Du Silence*, par M. GEORGES RODENBACH. -- Paris, Lemerre, 1887, 1 vol. Prix fr. 1-50.



arlyle demandait naguère qu'on élevât une statue au Silence. M. Georges Rodenbach, en attendant, lui dédie une statuette, une jolie statuette pensive, modelée par des mains d'artiste sentimental et mélancolique.

Confidences d'amour murmurées à peine, secrets à voix basse, charme doucement amer de la solitude, mutisme résigné du poète au milieu des foules brutales, dédain sans révolte et taciturne des joies banales de la vie, tristesse vague de l'artiste que son idéal isole, paysages de banlieue où agonise le tumulte des cités, évocations nostalgiques des petites villes endormies du pays natal, où seul le carillon semble vivre, tout cela est chuchoté dans cette frêle musique de chambre, écho prolongé des « Soirs de province » de *la Jeunesse blanche*.

*Du Silence* a donc son unité, unité sans doute un peu monotone, mais unité profonde et sérieuse. Le livre fait valoir son titre :

*Silence : c'est la voix qui se traîne, un peu lasse,  
De la dame de mon silence, à très doux pas  
Effeillant les lys blancs de son teint dans la glace ;  
Convalescente à peine, et qui voit tout là-bas  
Les arbres, les passants, des ponts, une rivière  
Où cheminent de grands nuages de lumière,  
Mais qui, trop faible encore, est prise tout à coup  
D'un ennui de la vie et comme d'un dégoût,  
Et, — plus subtile, étant malade — mi-brisée,  
Demande doucement qu'on ferme la croisée.*

Cette fois, M. Georges Rodenbach a su éviter les disparates qui nous choquaient dans *la Jeunesse blanche*. Il n'excite plus sa poésie douce,



élégiacque et lymphatique à prendre des poses d'héroïsme et des attitudes véhémentes. Il semble avoir reconnu ce qu'elles avaient de pénible et de factice, et il ne tente plus de changer en lions irrités les tendres brebis et les chèvres sentimentales dont il est, depuis longtemps, le légitime et mièvre berger. Aussi, depuis que ces ouailles ne font plus semblant de rugir, sont-elles moins mordues par les mauvais loups de la critique.

M. Georges Rodenbach est en progrès. Et nous sommes très heureux de pouvoir le reconnaître.

Nous n'en voulons pour preuve que le beau début de la pièce XXIII, d'ailleurs belle tout entière, mais trop longue pour que nous la reproduisions ici :

*Mon rêve s'en retourne en souvenir tranquilles  
Vers votre humilité, vieilles petites villes,  
Villes de mon passé, villes élégiaques  
Si dolentes les soirs de Noël et de Pâques,  
Villes aux noms si doux : Audenarde, Malines,  
Pieuses qui priez comme des Ursulines  
En rythmant des ave sur les carillons tristes !  
O villes de couvents, villes de catéchistes  
Avec la sainte odeur des encens et des cires,  
Villes s'assoupissant, si doucement martyres  
De n'avoir pas été suffisamment aimées!...*

Comme on peut le voir, M. Georges Rodenbach a fait un effort — un effort qui a réussi — pour renouveler son vocabulaire poétique et pour rajeunir la flore de ses images d'autrefois. Il a cherché — et trouvé — des rimes inattendues et neuves, et il a eu le tact de briser et de distendre le rythme dans la mesure qui convenait à son sujet. La volonté, une volonté cette fois bien dirigée, a secondé en cette recherche l'instinct du poète. Nous le répétons, M. Rodenbach est en grand progrès.

Mais le poète nous en voudrait si nous n'allions pas jusqu'au bout de notre pensée, tant dans la critique que dans l'éloge. Tout ne nous plaît pas également dans sa nouvelle œuvre. Nous en avons énuméré sincèrement les mérites : nous allons en énumérer, avec la même sincérité, les défauts.

M. Georges Rodenbach est un poète de veine facile, trop facile, hélas ! Il a des dons d'improvisateur à qui les beaux alexandrins ne coûtent pas plus que les strophes banales ; et sa discipline manque un peu de sévérité. Il appartient à cette communauté d'art où les règles ont perdu leur rigueur, à cette abbaye de Thélème où les poètes n'ont d'autre devise que de rimer à leur aise, avec abondance.

Cette façon de produire ne va point sans des faiblesses, ni sans des incorrections. M. Rodenbach se contente souvent de l'à peu près, et l'on pourrait citer bien des endroits de son livre où sa vigilance est fort endormie. Par exemple ces vers :

*Douceur de ce silence et de ne plus savoir  
S'analyser et d'être à ce point qu'on croit voir  
Des fils d'ombre...*

Les mots inutiles et les locutions redondantes foisonnent. *Il semble, eût-on dit, sont comme,* toutes ces tournures vaines usurpent souvent les deux tiers de l'alexandrin. Le génie de la langue est parfois un peu chiffonné. M. Rodenbach abuse, autant qu'on peut abuser, de l'adjectif substantivé, artifice très antifrçais, et que les bons poètes n'ont employé qu'avec des précautions infinies :

*Il entre dans du noir et du noir entre en lui  
Et tous les autres blancs du passé qu'on évoque.  
Et du triste dans l'air comme un jour de Toussaint.*

Il lui arrive aussi de brutaliser les mots, et d'écrire étourdiment :

*. . . . . Vêpres qui geint,*

sans se douter que ce substantif au pluriel et ce verbe au singulier ont quelques raisons de se gourmer. « Qu'ils s'accordent ensemble où se gourment, qu'importe! » dit Martine. Et M. Rodenbach applique, sans motif, la boutade de cette servante de Molière.

Mais laissons là ces chicanes, dont les critiques à vol d'oiseau nous ont déshabitués, mais dont leurs ancêtres du grand siècle étaient si friands. Et venons-en à des objections plus sérieuses.

M. Georges Rodenbach manque parfois de goût. Il ne pèse pas ses vocables dans les justes balances des peseurs d'or, et il ne choisit pas toujours le mot qui est réclamé par l'atmosphère du poème. C'est ainsi que dans une évocation très douce et très éteinte, il nous montre une

*Aïeule aux cheveux blancs avec sa voix qui toussé,*

sans s'apercevoir que ce mot est infiniment trop lourd et trop matériel. C'est ainsi encore que dans une pièce de couleur gracieuse et en poussière, il risque

*Des papillons fripés mourant sur des rosiers,*

sans se douter que *fripés* écorche méchamment l'oreille, et dissonne vilainement dans le vers.

Ajoutons à ces faiblesses et à ces infractions au goût, quelques réminiscences par trop évidentes, et nous aurons dit, le plus équitablement possible, le bien et le mal que nous pensons de ce livricule exquis, où la personnalité du poète s'accroît, et qui fait honneur à M. Georges Rodenbach et au Parnasse belge.

ALBERT GIRAUD.

.....

II

*La Belgique*, par Camille Lemonnier. — 1 vol., chez Hachette, à Paris.

De M. Camille Lemonnier on a dit qu'il est un peintre de haute race flamande, maniant d'une plume prodigieusement habile les pâtes grasses et lumineuses d'où jaillit la gloire des Rubens et des Jordaens. Parenté illustre et authentique. Certes, si la vision éblouie des formes exubérantes et des couleurs à la fois véhémentes et fines constitue le tempérament propre des princes de la palette flamande, M. Lemonnier parmi ceux-là, est des premiers. Il est un *œil* d'une délicatesse et d'une puissance merveilleuses. L'éclat des pourpres claironnant les sacres et les massacres, la splendeur des ors ruisselant des richesses et de la lumière, la subtile tendresse des mauves et des roses qui raffinent les vagues lointains des rêveries, la mâle pureté des bleus célestes et royaux, la divine virginité des blancs vibrant comme des prières harpées, toute la splendide symphonie des couleurs résonne tour à tour triomphale et féminine dans ses phrases qui semblent écrites au pinceau.

Il est puéril d'insinuer, comme on l'a fait, que la vocation de M. Lemonnier est plutôt picturale que littéraire. Si la magique vision d'un Rubens s'est réveillée de nos jours dans les yeux d'un maître écrivain, sachons admirer les miracles de style par lesquels il est parvenu à transposer ses sensations et ses conceptions et à tirer de l'outil littéraire des effets spéciaux et puissants qui semblaient réservés à l'art des peintres.

Ce tempérament de coloriste flamand devait contempler avec une large sympathie le sol natal tout gonflé du bouillonnement des sèves. M. Lemonnier a parcouru la Belgique un peu comme un pèlerin exalté visite les Lieux Saints. Aussi a-t-il été récompensé de ce patriotique amour. La terre maternelle a déroulé pour lui ses tableaux les plus magnifiques, et il a vu ce que tant d'honnêtes citoyens ne verront jamais, la Belgique telle qu'elle apparaît aux yeux éblouis d'un grand artiste.

C'est ce panorama grandiose qui se déploie dans ce beau livre : *La Belgique*.

Est-ce la Belgique vraie, demandent les gens exacts? Qu'importe! Il y a la Belgique vraie des guides Conty, la Belgique vraie des commissaires d'arrondissement et des gardes-champêtres, la Belgique vraie des statisticiens et des négociants; le point de vue de M. Lemonnier est autre assurément et l'on aurait tort de confondre son livre avec un tome de la collection Joanne.

Notre Revue a analysé les successives parties de *la Belgique* de M. Lemonnier au fur et à mesure de leur publication dans le *Tour du Monde*. Bornons-nous aujourd'hui à signaler tout spécialement l'admirable chapitre consacré à Bruges: ce sont-là peut-être les plus belles pages qu'ait composées l'auteur. La phrase y atteint une souplesse, une douceur, un brillant d'ardoises mouillées, un miroitement d'eaux calmes au soleil, d'un effet vraiment prodigieux.

## MEMENTO

Camille Lemonnier vient d'obtenir, pour *la Belgique*, le prix quinquennal. Le même jury qui le lui refusa il y a cinq ans, est forcé de le lui accorder aujourd'hui. Nous y voyons une preuve éclatante de la vitalité de notre mouvement littéraire.

Nous félicitons Camille Lemonnier, dont la réputation reçoit ainsi la consécration de la foule.

Quant à nous, nous l'admirions avant; nous l'admirons après. Il n'y a qu'un prix quinquennal de plus.



*L'Art moderne*, dans un articulet aussi anonyme qu'emberlificoté, nous demande pourquoi le nom de Camille Lemonnier figure dans la liste de nos collaborateurs.

Réponse : Parce que Camille Lemonnier a collaboré à *la Jeune Belgique*, et qu'il ne nous a jamais annoncé qu'il n'y collaborerait plus.

Et depuis quand *l'Art moderne* a-t-il qualité pour parler au nom de Camille Lemonnier ?

Il s'expose à recevoir un démenti de son ami.



*L'Art moderne* enregistre avec une douce sérénité la peu importante erreur commise par nous très récemment; seulement, il la retourne :

« M. Fétis, devant l'évidence lamentable de la « morose trivialité » de l'exposition de *l'Essor*, a très sincèrement et avec beaucoup de fermeté mis le public en garde contre les comptes-rendus élogieux, stupéfiants de cynisme ou d'aveuglement, que la presse des frères, amis et camarades, a déclaqués depuis huit jours, à la grande stupéfaction de la majorité des visiteurs, disons-le à l'honneur de ceux-ci. Cette leçon d'un critique absolument en

dehors des querelles qui enlèvent toute autorité aux appréciations de ceux qui sont en pleine bataille, a singulièrement défrisé et irrité les mystificateurs qui s'imaginent qu'il suffit de s'entendre à plusieurs pour faire l'opinion avec l'aide des gazettes, Aussi commence-t-on à l'égard de M. Fétis l'aimable boycottage par lequel ces messieurs essaient de terminer leurs querelles quand on les laisse faire. Les menaces et les injures vont leur train. Mais cette tactique est désormais percée à jour et ne nuit plus qu'aux petits qui l'emploient. »

Or, l'article de M. Fétis sur *l'Essor* est... de M. Charles Tardieu à qui nous adressons nos excuses pour l'avoir capillairement blanchi.



Lenègre blanc qui donne les « bon à tirer » de *l'Art moderne*, sévit actuellement au *Gil Blas* sous le pseudonyme de JEAN DE BRUXELLES. Le chasseur de M. Picard ne se contente pas de faire les courses du patron, il a encore le toupet d'être le phonographe international de toutes les amirautés. Ecoutez moi ces finesses :

« On s'étonne de voir l'Etat si parcimonieux pour l'œuvre d'un artiste laborieux et méritant. En différentes circonstances, dans ces derniers temps, il a montré beaucoup de bienveillance en faveur de l'art jeune. Exemple : le prix quinquennal offert par le gouvernement à l'auteur du meilleur ouvrage littéraire, vient d'être décerné à M. Camille Lemonnier pour le beau livre qu'il a écrit à la gloire de la Belgique.

« Il y a cinq ans, ce prix lui avait été refusé, bien qu'il eût, dès lors, des titres suffisants pour l'obtenir. Il y eut, dans toute la jeunesse littéraire, un mouvement d'indignation superbe, traduit par un banquet de protestation qui réunit au Grand-Hôtel plus de deux cents convives.

« Avec mélancolie, Camille Lemonnier assiste aujourd'hui à la fin de la lutte. Le voici admis, consacré. Avec mélancolie aussi, il voit ceux dont il encouragea les débuts et qu'il réchauffa de sa belle ardeur au travail, dispersés, s'employant à de basses besognes et ne gardant pas même la fierté des années de lutte. Le poison des rancunes et des basses envies a désagrégé cette Jeune Belgique, il y a cinq ans si florissante et si hautaine, aujourd'hui frappée de consommation et agonisante. Ceux qui prirent la parole au banquet Lemonnier sont restés fidèles à l'auteur de *la Belgique* : Edmond Picard, Emile Verhaeren, Georges Rodenbach et leur groupe s'affermir d'année en année, tandis que s'en vont à la débandades les forces éparses sur lesquelles on avait cru pouvoir compter et qu'une direction maladroite a jetées dans les tourbières. »

Nous ne voyons pas très bien la mélancolie de M. Camille Lemonnier, mélancolie dont le jeune Octave parle avec tant d'amertume. Que nous chante ce Camembert, de rancunes et de basses envies ? Où a-t-il été chercher ces mots-là ? Franchement, lui qui, dans le mouvement littéraire, a eu tout au plus les fonctions de copie-lettres et de bibliopaphte, qui fut empalé naguère sur le sucre d'orge d'honneur que lui offrit M. Frédéric, devrait se tenir un peu plus dans sa sphère. Qu'il soit secrétaire des XX, c'est parfait, étant données ses incontestables qualités de comptable ; qu'il serve de serviette aux dossiers de son maître, c'est encore son droit, mais où il dépasse les limites du ridicule permis, c'est lorsqu'il formule les âneries qu'on vient de lire. Les bornes du doigt-dans-l'œilisme existent.

« Débandades — forces éparses — tourbières — direction maladroite (1) », où le candide boursoufflé voit-il cela ? Lemonnier, Rodenbach ne sont plus des nôtres ?

Mais ils existaient avant nous, et les vrais nôtres sont sans cesse les nouveaux-venus étayés par les anciens. *La Jeune Belgique* est fatalement destinée à se renouveler sans cesse, ce qu'elle fait d'ailleurs avec quelque succès, nous semble.

(1) A moi celle-là, M. W.

Vrai, le stagiaire-quand-même oublie sa casquette galonnée et fait mal ses courses. Que l'amiral prenne un petit nègre, noir cette fois.



Un monsieur qui signe E. L. à la *Fédération artistique*, lâche les mêmes doléances pleurardes en un article mystérieux.

Nous nous attaquons à la tête, quelque pelée qu'elle soit, non à la queue.

Donc rien à répondre.



En une étude sur *Maître Edmond Picard* dont nos lecteurs se souviennent peut-être, nous disions de lui en juin 1887 : « Veut-il plaisanter, il tombe dans une trivialité sans finesse ; veut-il riposter à quelque mot bien pointu qui le pique justement, il voit rouge, se fâche et met les pieds dans son plus beau plat de Chine ».

Nous croyions qu'un voyage distrayant, quoique diplomatique, aurait modifié cette tendance à la platitude dans la polémique ; nous nous trompions. En une polémique engagée de façon piquante — et cinglante, il est vrai — par *l'Etoile belge*, relativement à la participation de *l'Art moderne* au banquet Lemonnier, cette feuille d'art reprend ses coups de gueule avec toute la brutalité d'un ivrogne qui bat sa femme pour ne pas être accusé d'avoir bu. Les mots de *coup de canne*, de *roquet* (toute la lyre) reviennent avec leur monotonie d'arguments charretiers.

M. Picard n'est pourtant plus à l'âge où l'on se livre à tant de gymnastique. Il est des faits : c'est que *l'Art moderne* n'a adhéré à notre manifestation qu'au jour où il a vu dans cette fête un succès certain, que M. Picard n'y a parlé qu'en sous-ordre (en un remarquable discours, d'ailleurs), que dans sa plaidoirie pour la liberté extra-officielle, il a affiché le plus beau des désintéressements (avant l'Anthologie !) et qu'aujourd'hui, il prétend, à l'encontre de tous ses actes, n'avoir pas changé d'opinion.

Qu'il discute ces choses que tout le monde sait, et maudisse ses juges, mais qu'il le fasse sur un ton qui ne fasse pas rougir le vieux boy.

Nous l'avons dit : c'est si joli, la polémique de bonne humeur, qui houspille, qui pince, qui ne se fâche pas, une Croix-de-Berny de controverses, où la galerie se plaît à l'assaut des ripostes, mais c'est si facile de retourner à sa nature et d'être maquignon de lettres !



La Wallonie continue à ne pas être contente. Le supplément mensuel de *l'Art moderne* vitupère et vaticine avec une louable obstination. Il est entendu, pour l'organe des potaches liégeois, que *la Jeune Belgique* est une vieille fille qui glousse (phénomène pathologique fort rare, mais original).

La candeur insigne du jeune Mockel, dont la majorité approche, se matamorisait avec fureur. Ce petiot se gobe extrêmement et il n'a pas tort, puisque l'on nous assure qu'il passe tous ses examens avec les grades les plus élevés. Mais lorsqu'il pontifie, il nous fait l'effet du gamin de Duquesnoy, rue du Chêne. Il fait pipi de bonne eau claire, MAIS il domine l'humble passant.

Les Anglaises iront le voir.



Notre prochain numéro contiendra des vers de MM. Adolphe Frères et Valère Gille, et des proses de MM. Georges Destrée, Arnold Goffin et Henry Maubel, dont l'abondance des matières nous a fait différer la publication.



Voici le texte d'une carte postale envoyée à un journal de cette ville qui, naturellement, n'a pas trouvé drôle de l'insérer et s'est abstenu. Nous ne voulons pas faire perdre à nos lecteurs les irisations de cette perle :

AIMABLE JEUNESSE ! — Dumont d'Urville raconte qu'aux Vitis, dans l'Océan pacifique, on abat, à coups de massue, les vieillards dont

le décès tarde trop, au gré de leurs successeurs. Le récit de l'illustre voyageur a été recueilli dans un des volumes : *l'Homme sauvage*, de la Bibliothèque des merveilles, si recherchée pour l'instruction et l'arrangement de la jeunesse. Il a singulièrement profité à la nôtre, semble-t-il. En effet, on lit dans la dernière livraison de *la Jeune Belgique* : « Il faut que nous réagissions contre le réenvahissement des cadavres qui récalcitrent (les vieux qui vivent trop longtemps). Sans nommer personne pour le moment, nous tenons à annoncer des abatages prochains, à commencer par certains vieux bonzes de la critique, dont la désinvolture sénile nous déplaît. Qui vivra verra, Vera-Cruz. »

L'allusion à la Croix du Christ est ici d'un à propos charmant. La livraison a paru sous une couverture du rose le plus tendre. Férocité et élégance mêlées. Gare aux vieux ! qu'ils se hâtent de mourir ! C'est gaga, ah ! ah ! ah !



M. Désiré Nisard, doyen de l'Académie française, est mort le dimanche 25 mars, à San-Remo. Il était âgé de 82 ans.

C'est un chiffre.



Voilà trente jours que *les Lettres de Belgique* de Jean de Bruxelles ne paraissent plus au *Gil Blas*.

O my old boy ! Already blackballed !  
I love you, darling !



Le numéro du 8 avril de *l'Art moderne*, en un article mémorable sur le cas bien connu de la fabrique de faux-vrais Van Beers, trouve que désormais le peintre de LA SRÈNE est grandi par ce trafic, trafic qui prouve que M. Van Beers est « un satan révolté qui prend la revanche de la déchéance qui le frappe ».

!!!!

Charenton ! Charenton ! Charentaine !



Le nouveau *Cercle des Arts et de la Presse*, dont nous parlions en notre dernier numéro, a donné sa première fête intime le mardi 3 avril, dans les salons de la Taverne royale. Petit souper modeste rehaussé d'un concert improvisé, où l'on a pu entendre MM. Mauras, de la Monnaie, Nerval (id.), Rouyer (id.), Raquez, Galesloot et Crabbe, dans d'importantes pages de *Faust*; M. Maurice Lefèvre, le compositeur du *Trésor*; d'autres encore, qui ont partagé le succès de la soirée avec M. Huysmans, le capellmeister, MM. Bahier, Chomé, Lortheur, Robert, Monvel, du théâtre du Parc.

Étaient présents : MM. Théo Hannon, président du Cercle, Victor Reding, vice-président ; les peintres : Broerman, Bertrand, Courtens, Toorop, Vandenpeereboom ; les sculpteurs : Jef Lambeaux, De Rudder ; les compositeurs Alfred Tilman, Georges Weiler ; quelques gens de lettres, Francis Nautet, Luc Malpertuis, Max Waller, etc., etc. ; nous notons de souvenir, oubliant sans doute quelques noms. La soirée suivante donnée le 24 n'a pas été moins charmante, égayée qu'elle était par une exquise causerie à bâtons rompus de M. Pierre Elzéar.



Cueilli dans le dernier numéro (1-15 avril 1888) du *Décadent* : « M. René Ghil s'est vanté dans la *Wallonie* d'avoir repoussé des avances que je lui aurais faites au sujet de ma revue : *Le Décadent*.

M. Ghil a effrontément menti.

A. B. »

A. B., c'est Anatole Baju, qui ne fait pas encore partie de la rédaction de *l'Art moderne*.



La campagne d'été de M. Bahier au théâtre du Parc, que nous avons annoncée précédemment, promet d'offrir un réel intérêt artistique. La troupe est presque entièrement formée et les répétitions de *Cachapès*, le drame en quatre actes que Camille Lemonnier vient de tirer de son roman *Un mâle*, vont commencer sous peu. L'ouvrage

passera vers le 15 mai. Le rôle de Cachapès sera tenu par l'excellent artiste Chelles, engagé spécialement pour créer le personnage dramatique et superbe du braconnier. M<sup>lle</sup> Sylviac jouera celui de Germaine. M<sup>mes</sup> Dorchy et Regnier sont chargées respectivement des rôles de la Cougnole et de Gadelette, qui ont une grande importance dans la pièce ; M<sup>me</sup> Besnier, du rôle de Céline. M. Lortheur incarnera le fermier Hayot ; M. Murray, le garde-chasse Bastogne ; M. Chomé, Warnant, le fils du fermier Hulotte ; M. Crommelinck, Grigol.

Le premier acte se passe au cabaret du « Soleil », un jour de ducasse, dans la salle voisine de la salle de danse. Le deuxième, à la ferme des Hayot. Le troisième, dans une clairière aux environs de la hutte où habite la Cougnole. Le quatrième acte ramène le spectateur chez Hayot où se déroule l'émouvant dénouement du drame.

(*L'Art moderne.*)



Viennent de paraître :

*Les Lauriers sont coupés*, par M. Edouard Dujardin.

*La Correspondance d'Afrique* du lieutenant Charles Warlomont, avec une préface par Max Waller.

Nous rendrons compte de ces livres dans notre numéro prochain.

*Amour*, de Paul Verlaine. Un vol. : 3 frs.

*Épisodes*, par Henri de Régnier.

Va paraître (ça immine, Fénéon!) : *Une mesure pour rien*, un acte de Henry Maubel, chez Monnom.

Prochainement paraîtra chez l'éditeur Kistemaekers, le roman dès longtemps annoncé de Georges Eekhoud : *La nouvelle Carthage*.



Une note pour l'étude qui serait à faire sur cette aimable race des biographes : — Ici le biographe se multiplie d'une femme et, pour comble, d'une poétesse ! Il s'agit d'Edgar Poë.

À l'époque où Mrs Weiss connut le poète d'*Eurêka*, elle était, selon sa gracieuse expression, « une jeune fille timide et rêveuse, encore une enfant ». L'ingénieuse

*authoress* raconte sa première entrevue avec lui en ce style spongieux, duisant parfaitement à la finesse de ses aperçus :

« Comme il m'apparut *chez moi et en société*, Poë était essentiellement un *gentleman*... Son maintien, spécialement envers les étrangers, était tranquille, digne, d'une réserve approchant quelquefois *inconsciemment* de la hauteur...

« Vraiment, je puis dire que, depuis le moment de notre rencontre, il ne fut jamais *pour moi* l'être inexplicable qu'il semblait aux autres. Malgré ma jeunesse, une perception instinctive m'avait révélé ce qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans l'homme; ... sa propre perspicacité était rapide, intuitive, **MAIS PAS PROFONDE**; et ce qui me frappa alors, *en dépit de ma juvénile inexpérience*, ce fut de voir qu'en connaissance de la nature humaine, Poë était, pour un homme de génie, **TOUT A FAIT IGNORANT!!!** »



Le *Cercle de la Librairie et de l'Imprimerie de Bruxelles* a décidé de participer par une exposition collective au grand Concours des Sciences et de l'Industrie qui aura lieu à Bruxelles cette année.

Sa participation consistera entre autres en l'exposition d'un volume qui contiendra des spécimens d'impressions de tout genre, élaborés et exécutés par ses membres. Le texte : articles, notices, poésies, etc., sera inédit et sera exclusivement l'œuvre d'auteurs nationaux. Titre : LE LIVRE BELGE.

Il constituera dans l'esprit de ses promoteurs un monument typographique de premier ordre, tel qu'il n'en a pas été fait en notre pays.

Afin de donner au LIVRE BELGE tout l'éclat qu'il comporte, il a été décidé de le revêtir d'une reliure spéciale, appropriée à son contenu. Le relieur chargé de la toilette extérieure du LIVRE BELGE, désireux de réaliser une œuvre d'art, a pensé qu'il était équitable de convier à un concours les artistes belges : peintres, dessinateurs, architectes, graveurs, etc., à l'effet d'obtenir le croquis d'un dessin propre à servir de modèle pour la gravure d'une plaque destinée

à l'ornementation par la dorure du dos et du plat de devant du livre.

Le croquis devra reproduire les attributs et allégories représentant les arts graphiques : imprimerie typo- et lithographique, gravure, fonderie de caractères, fabrication du papier, reliure, etc., etc., en un mot ce qui d'après le jugement de l'artiste pourra rehausser la valeur artistique du volume. Celui-ci contenant des spécimens et des épreuves d'impressions de tous les genres, de tous les styles, se rattachant à toutes les écoles, la plus entière liberté sera laissée à l'artiste en ce qui concerne sa composition. Le format du LIVRE BELGE est de 0<sup>m</sup>,35 X 0<sup>m</sup>,25. Le dos aura 0<sup>m</sup>,35 de hauteur sur 0<sup>m</sup>,06 de largeur. Un prix de 200 francs sera attribué au croquis qui sera jugé remplir les conditions requises. Ce croquis devra être livré au net dix jours francs après son approbation par le jury.

Un jury, composé du Président du *Cercle de la Librairie*, d'un architecte, d'un peintre et d'un relieur expérimenté, jugera les croquis qui lui seront soumis et décernera le prix.

Les croquis devront être adressés franco, à M. HUBERT VAN DIJK, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles. Ils porteront une devise qui devra être reproduite sur un billet portant le nom de l'auteur enfermé dans une enveloppe cachetée avec la suscription : « Concours Livre Belge ».

Le jury se réunira dans les premiers jours de mai à Bruxelles. Sa décision sera immédiatement communiquée aux intéressés, et la prime sera remise à l'auteur du croquis primé, aussitôt que celui-ci l'aura livré au net entre les mains d'un des membres du jury à ce désigné.

Tous les croquis seront exposés pendant cinq jours au *Cercle de la Librairie et de l'Imprimerie*, à Bruxelles, où le public sera admis à les voir.

Après l'exposition les croquis non primés seront restitués à leurs auteurs.

Pour plus amples renseignements, s'adresser par lettres à M. HUBERT VAN DIJK, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.





Rollinat : dernière manière dans le supplément du *Figaro* :

### POÈMES RUSTIQUES

La grosse anguille est dans sa phase  
Torpide : le soleil s'embrace,  
Au fond de l'onde qui s'épand,  
Huileuse et chaude, elle se case,  
A la manière du serpent :  
Repliée en anse de vase,  
En forme de 8, en turban,  
En S, en Z : cela dépend  
Des caprices de son extase.

Vers le soir, se désembourbant,  
Dans son aquatique gymnase  
Elle joue, elle va, grim pant  
De roche en roche, ou se suspend  
Aux grandes herbes qu'elle écrase,  
La grosse anguille,

L'air fraîchit, la lune se gaze.  
Moitié nageant, moitié rampant,  
Alors elle chasse, elle rase  
Sable, gravier, caillou coupant....  
Gare à vous, goujonneau pimpant!  
Gentil véron couleur topaze !  
Voici l'ogresse de la vase,  
La grosse anguille !

C'est M. Albert Wolff qui a inventé  
M. Rollinat; ne l'oublions jamais.

Depuis que Boileau, dans son *Art poétique*, a proclamé ce principe que « la rime est une esclave et ne doit qu'obéir », tous les gens atteints de la démangeaison de versifier se sont appliqués à être les humbles et dociles serviteurs de cette esclave.

Or, il y a, dans la langue française, un certain nombre de mots qui n'ont pas de rime. Les choses représentées par ces idées semblaient donc exclues à perpétuité du langage poétique.

Un poète vient de se payer la fantaisie de les y introduire. Son poème ne rime pas, mais on le lit sans trop s'en apercevoir.

### PETITE TRISTESSE D'OLYMPIO

#### POÈME INRIME.

Seigneur, Seigneur, quel est ton dogme ?  
Ici le riche, là le pauvre,  
Partout le fisc!  
C'est cela qui navre le peuple  
Et qui souvent le pousse au meurtre!...  
Voilà le nœud.

Ne paraîtrait-il pas plus simple  
Que chacun, du fort jusqu'au faible,  
Bât à sa soif,  
Mangeât, s'il le faut, comme un ogre  
Et pût dormir dans son immeuble  
Comme un bon Turc ?

Ah ! le genre humain, sombre genre !  
Tu vois cet homme ? Il rit ! un monstre  
Est sous son poil !...  
Tantôt féroce et tantôt humble  
Il use le sol qu'il usurpe,  
Jusques au tu.

Il gâche tous ses biens, n'épargne  
Le sucre, le sel, ni le poivre,  
Ni le fenouil !...  
Que dis-je ? Il a ceci de propre  
Que l'amour lui dure une vaise !  
Quel affreux bouc !

Comme il se gonfle et comme il s'enfle !  
Ah ! que l'on tourne mon sépulcre  
Du nord au sud.  
O mer, fais de mon corps une algue !  
Que la loi de Darwin triomphe  
J'y porte un toast !



**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquisés et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)  
ET MONTAGNE DE LA COUR

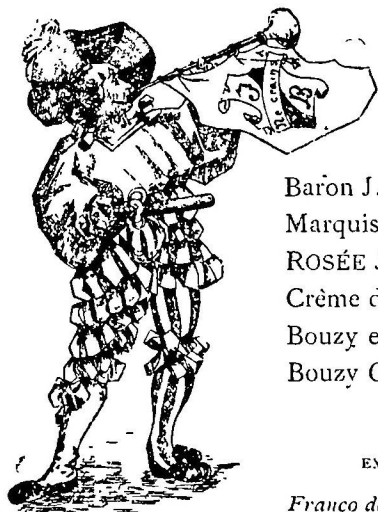
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*

Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS, d'après RESTIF DE LA BRETONNE, par MAURICE TALMEYR. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée</i> . . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2 2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles



EN VENTE

A LA

LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros) . . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres . . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait) . . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtes (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemain (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose) . . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt) . . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupon . . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cueille d'Avril (épuisé) . . . . .	—
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50



LA  
JEUNE BELGIQUE

SOMMAIRE :

Impressions et sensations . . . . .	ARNOLD GOFFIN.
Vers . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Croquis . . . . .	HENRY MAUBEL.
L'Illusoire . . . . .	CHARLES VAN LERBERGHE.
Poème en prose . . . . .	HECTOR CHAINAYE.
Vers . . . . .	VALÈRE GILLE.
Saphiques (traduction de Swinburne) . . . . .	GEORGES DESTRÉE.
Vers . . . . .	ADOLPHE FRÈRES.
Le Penseur . . . . .	GABRIEL MOUREY.
Chronique littéraire . . . . .	G. D.
Chronique d'art . . . . .	JULES DESTRÉE.
Chronique théâtrale . . . . .	M. W.
Memento . . . . .	***



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.*

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet

---

Directeur : MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

ABONNEMENTS :

*Belgique . . . 7 francs par an. — Union postale . . . fr. 8-50*

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

VIENT DE PARAÎTRE

---

## LA NOUVELLE CARTHAGE

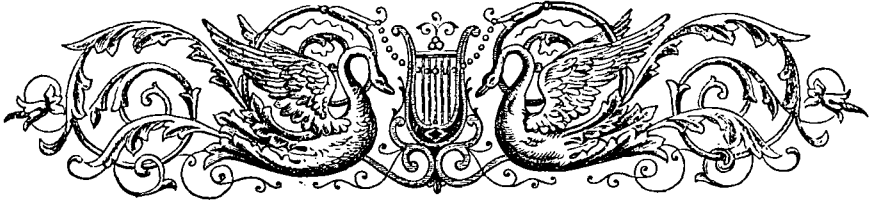
PAR

GEORGES EEKHOUD

1 volume petit in-8° de 326 pages

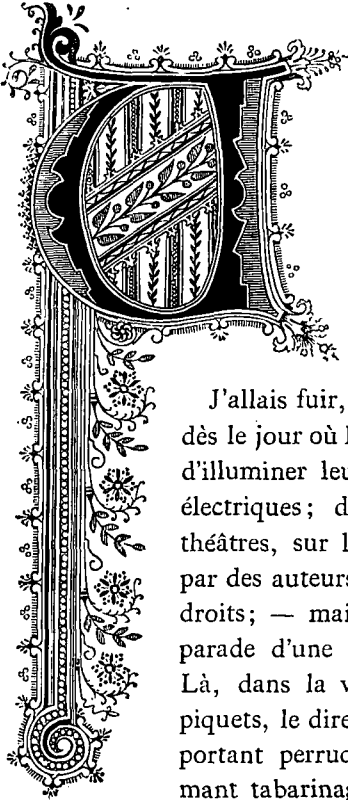
Prix : fr. 3.50

A Bruxelles, chez HENRY KISTEMAECERS, éditeur  
et dans toutes les librairies.



## IMPRESSIONS ET SENSATIONS

### I



n soir orageux de l'été défunt, la tête enserrée du carcan malaisé de la migraine, je traînais mon humeur atrabilaire par les rues ; mes pas machinaux m'entraînèrent à la remorque d'une foule endimanchée dont le but m'était inconnu.

J'arrivai ainsi, après une marche très longue, dans l'odorant vacarme d'un champ de foire.

J'allais fuir, car les kermesses ont cessé de me plaire dès le jour où les amusants et naïfs bateleurs se sont avisés d'illuminer leurs tréteaux de cordons de gaz et de foyers électriques ; depuis que leurs théâtres sont de vrais théâtres, sur lesquels l'on joue de vraies pièces, écrites par des auteurs sérieux et authentiques, qui touchent des droits ; — mais, en rebroussant chemin, la pittoresque parade d'une baraque de minime importance, m'attira. Là, dans la vapeur résineuse de torches fichées à des piquets, le directeur et le pitre habillé à la française et portant perruque, jouaient l'immortel et toujours charmant tabarinage, égayé de calembours lourds et substantiels. — Le valet annonça enfin, à l'aide d'un porte-voix, les exploits non-pareils du très audacieux et illustre dompteur Kremo.

Séduit par la prescience incertaine d'un spectacle nouveau, j'entrai.

La représentation commença par quelques exercices insapides. Des ours énervés et endormis, dodelinant leurs corps disgracieux ; des loups galeux et serviles comme des chiens ; des singes travestis imitant l'homme, — quel enviable modèle ! — passèrent devant mes yeux désintéressés.

Une déception nouvelle, pensai-je, me reprochant, une fois de plus, mon incorrigible confiance que la belle apparence extérieure des choses captive, irrésistiblement.

Mais, à cet instant, on roula sur la scène une massive cage qu'un royal et majestueux lion parcourait de long en large, de ce pas nostalgique, de cette tout à la fois lente et hâtive allure des fauves prisonniers. Frémissant de l'électricité ambiante, il tournait parfois son regard impérial vers la salle et, superbe, toisait les misérables et chétifs humains qui s'y entassaient.

— Le Bestiaire parut, et, rapide, pénétra dans la cage : la bête s'accula à un angle, avec un sourd grondement. Caressant, Kremo approcha ; — son formidable adversaire se piéta, résolu. Le maître lança un ordre ; — un rugissement lui répondit. D'une voix déjà saccadée par l'angoisse, le dompteur réitéra l'injonction ; — vain effort.

Une lutte silencieuse s'engageait, alors. Le belluaire, haletant, appréhendant sa perte au geste le plus furtif, se tint, telle une muette cariatide, plongeant son regard dans les yeux étincelant d'une sanguinaire vision de l'animal. — Anxieux, hypnotisé par l'espoir d'un drame imprévu, le public s'immobilisait à la contemplation.

Soudain, l'homme, sans détourner le visage, se pencha imperceptiblement et, tâtonnante, sa main chercha à ouvrir la grille. Mais le généreux carnassier veillait ; affranchi de sa magnétique servitude, il bondit et, d'un coup de patte solennel et terrible, étendit Kremo la face contre terre, sans daigner l'achever, car — *maintenant*, n'était-il pas son incontestable pâture ?

Un enthousiasme délirant me transporta ; je me levai et, les mains bien haut, applaudis le très noble et indomptable LION !

## II

Parcourant tous les cercles de la hiérarchie sociale, cherchons où et avec qui nous serions heureux de vivre, dans quelle sphère nous trouverons un sursis à la douleur d'être.

Sera-ce parmi le peuple, aux émotions frustes et saines, mais bestial et inculte, jugulé par les instincts barbares, accablé sous le faix des travaux ?



Au milieu de la bourgeoisie, peut-être? — Les bourgeois, à moitié instruits, à moitié éduqués, leurs jalousies potinières, leurs préjugés et leur morale opportuniste, vous répugnent.

Allons donc nous réfugier chez ces hommes simples, droits et probes : les marchands. Hélas! leurs idées rancies, la sordide bassesse de leurs calculs vous apparaissent ; la lésine et le négoce ont desséché le cœur et l'intelligence de ces gens-là.

La société des prêtres nous sera plus propice, sans doute, car quelle soit nous tourmente, et inéteanchable, d'amour divin et de justice... Non, non, ceux-ci ne sont point les disciples du Maître miséricordieux : Abimés en un mignard et byzantin culte d'hyperdulie, — ces iconodules ont perdu le sens des symboles; ils trafiquent des mortelles angoisses et du sang du Sauveur. Leur Paraclet est le satanique veau d'or...

La noblesse? Laissons cette caste forlignée des vertus et des grâces ataviques; ces bipèdes ridicules, crétinisés par la débauche bête et sans grandeur.

Voici le hâvre! Confions-nous en l'unique aristocratie de ce temps : les artistes!... Mais, que voyons-nous? Eux aussi sont divisés en factions et dérobent derrière d'apparentes et belles convictions, des intérêts et des rancunes personnels...

Fuyons! Où nous cacherons-nous pour pleurer, car le monde rirait de nos larmes; — en quel asile inviolé irons-nous nous coucher pour mourir?

— Et à quoi bon reporter nos regrets vers les époques primitives que nous nous illusionnons plus sereines. — L'Inde, l'Egypte, la Grèce même, Rome étaient-elles plus favorables et maternelles aux rêveurs? Les hommes ne furent-ils toujours les mêmes animaux *positifs*, stupides et rapaces?

Cette aspiration vers une illusoire Terre de promesse est vaine. — Otons-nous toute foi, tout espoir.

### III

#### LES SPECTRES VIVANTS

Dans le cadre prestigieux d'un sombre et riche décor, à l'évocation du magicien, surgissent des êtres affublés d'oripeaux éclatants et bizarres, qui valsent silencieusement, puis s'asseyent au bord d'une table et raclent sur des instruments discordants, je ne sais quelle mélodie spleenétique et criarde. Soudain, à un signe du nécroman, la grinçante mélodie s'éteint,



et les dernières vibrations musicales semblent avoir emporté les virtuoses avec elles. Tour à tour, ceux-ci — dociles aux ordres du sorcier — paraissent et s'évanouissent, reprenant ou interrompant leur fantasmagique concert. — Et, malgré l'explication fort simple du phénomène, me fournie par ma mémoire, ce spectacle singulièrement m'impressionne, m'effraye, presque.

Car, n'est-ce là un peu le décalque de cette Vie? et chacun de nous ne disparaît-il pas le jour marqué subitement et comme au souffle d'un vent inconnu qui nous surprend, insouciant et jouant encore notre petite musique?

#### IV

Le parc dévêt sa parure des jours ensoleillés; ses larges et bruisants panaches de verdure se dessèchent et, tourbillonnantes, les feuilles tombent dans les allées désertes. Les grands chênes, les frêles bouleaux, les ormes majestueux profilent, maintenant, leurs troncs tordus et rigides sur l'horizon plus terne. Comme la trame fuselée de quelque gigantesque canevas, les branches effilées et légères s'enchevêtrent et dessinent des arabesques fines, relevées ici et là par la pourpre, le carmin, les teintes érugeuses, chaudes et mordorées des feuillages jaunissants. Les bosquets, certes plus charmeurs ainsi, colorés de tons chatoyants et, aux confins, noyés en un brouillard laiteux — qu'à l'heure des floraisons estivales, sont bien dignes de tenter un pinceau délicat et subtil, amoureux de lumineuses dégradations.

Et, pour extravagante qu'elle puisse peut-être sembler, l'idée n'en serait pas moins séduisante de donner — en ce jardin dénudé et agonisant — des concerts spéciaux.

Aux fanfaronnades, — aux symphonies un peu brutales des pompiers, consonnantes d'ailleurs au cadre insolent de l'été, Vendémiaire verrait succéder des orchestres plus raffinés.

Nous rêvons d'entendre là une musique douce, apaisante, presque mourante et très mélancolique; des harmonies monophones, funéraires, endolories que la chute ininterrompue des feuilles rythmerait... Ou bien, voudrions-nous qu'on installât, en un coin perdu, un vieil orgue de Berbery usé, décrépît, versant d'archaïques ballades, des fugues démodées, avec ce tremblement et ces saccades d'une si requérante tristesse, et qui ressuscitent les ancêtres, fredonnant d'une voix cassée et chevrotante, des gavottes surannées...

V

Sous la neige qui, mollement, tombe, le Parc s'endort. La paix, l'âme douceur s'étendent, enveloppent les choses, repoussent les bruits et les rumeurs de la cité. Le Parc s'est endormi.

Les allées poudrées à frimas, les arbres abdiquant leurs attitudes farouches, recouverts d'un douillet manteau givré, s'assoupissent aussi... Pous-sièreuse, cristalline et légère, distraitemment, la neige voltige, s'éparpille et noie en un brouillard rayonnant les allées, les plantes et les frileuses statues de marbre...

Et je m'illusionne voir errer dans ce virginal décor, des ombres furtives aux albes visages, aux yeux limpides et tendrement soumis, — des ombres furtives dont les pas menus, effleurant le sol, laissent immaculé son tapis éphémère.

Cordélia et Elsa, Juliette et Ophélie, Desdémone, fantômes gracieux et terribles défilent lentement, deux à deux, — et guidant ce cortège adorable, la tête auréolée d'un orbe de pureté et de lumière, plane Marie, la divine mère du Sauveur!

ARNOLD GOFFIN.

---

## VERS

### LE MISSEL

A MAURICE DESOMBIAUX

*Vous êtes, ô ma sœur! un missel profané,  
Un missel byzantin fleuri de fleurs obscènes,  
Historié naguère en des veilles malsaines,  
Au fond d'un couvent grec, par un moine damné.*

*O missel du péché suave qui m'est cher!  
Garde à mon seul désir ta caresse féline,  
Ta féline caresse, astucieuse et fine,  
Et le soyeux baiser de ton vélin de chair!*

*Garde-moi la ferveur de ton texte pieux  
Où des roses de feu, saignantes et cruelles,  
Mélent avidement leurs lèvres sensuelles  
Et l'haleine de leurs secrets silencieux;*

*Tes bourreaux lamés d'or de la nuque à l'orteil  
Qui s'enivrent de voir, sous le vol de leurs flèches,  
Les seins martyrisés mûrir comme des pêches  
Sur de grands crucifix d'ébène et de soleil;*

*Tes anges, et leur grâce ambiguë, à genoux  
Pour la communion érotique, si frêles  
Qu'ils laissent retomber le luxe de leurs ailes  
Sur la honte d'un spasme invisible et très doux;*

*Et tes vierges marchant vers de pâles berceaux,  
Levant au ciel naïf les yeux de leur faiblesse,  
Sans même se douter qu'elles tiennent en laisse  
Au lieu de leurs brebis d'équivoques pourceaux!*

## PROSTITUTION

A ANDRÉ FONTAINAS

*Ce sont tes yeux meurtris aux paupières lassées,  
Tes yeux comme un combat par un soir ténébreux,  
Tes yeux sombres pareils à des fleurs offensées  
Qui me sont les plus chers et les plus dangereux.*

*Tes yeux, et vous, son rire et ses folles gencives,  
Fières des baisers bus et des rêves tués.  
Vous, les cruelles sœurs de mes lèvres lascives,  
Vous, frères de mes yeux, ses yeux prostitués!*

*Regards pleins d'autres yeux, lèvres sous d'autres bouches,  
Silencieux tourment de mes lèvres farouches,  
Muette volupté de mes yeux envieux!*

*Regarder tous ces yeux dans tes prunelles vides,  
Baiser tous ces baisers sur tes lèvres avides,  
O l'amour de ma bouche et la peur de mes yeux!*

PENTECOTE

A GEORGES LEMMEN

*Dans l'église nocturne et magique, aux lumières  
De la nef d'argent vert et rose où les verrières  
Enfièvrent la splendeur d'un peuple de joyaux,  
Un groupe énigmatique et blond d'enfants royaux,  
Très pâle, s'alanguit dans une longue attente.  
Rien de la vie en fête autour d'eux ne les tente,  
Rien du baiser soyeux des heures, rien des jeux.  
Frères servants d'un culte ignoré, l'orageux  
Tourbillon d'aigles noirs de leur âme s'élance  
Vers un cruel soleil d'extase et de silence,  
Vers le soleil que nul n'a fixé sans mourir ;  
Et fébriles dans leur attente de souffrir,  
Contemplant sur l'autel impérieux et sombre  
Souvrir et se fermer les yeux rouges de l'ombre  
Au caprice vermeil des flambeaux palpitants.  
Et voici que sur les étranges pénitents,  
Très lointaine, ruisselle une musique aiguë  
Avec des voix d'enfants dont l'ivresse ambiguë  
Oppresse de tendresse et caresse le cœur,  
Et que du groupe évangélique, dans le chœur,  
Se lève un bel apôtre à figure de femme,  
Mince, agile, ondulant et fier comme une flamme,  
Un Messie aux cheveux douloureux et sanglants,  
Dont les regards pensifs et les gestes troublants  
Font éclore, du haut des voûtes phosphoreuses,  
Un vol éblouissant de langues amoureuses ;  
Et l'essaim d'or de ces abeilles du désir  
Paresseusement tourne, avant d'oser choisir,  
Autour des lys de feu qui fleuronent les cierges,  
Puis, effleurant le front des héros et des vierges,  
Lente, chacune élit un doux enfant pâmé,  
Ensorcelle sa chair du songe parfumé.  
D'un voyage au pays des étoiles fleuries,  
Et se pose, en mourant, sur ses lèvres meurtries.*

## AVERTISSEMENT

A ARNOLD GOFFIN

*J'ai rencontré mon âme au détour du chemin,  
Lente et grave, au milieu de très blanches ténèbres,  
Sous un manteau de lune ocellé d'yeux funèbres,  
Et la fleur de ma mort fleurissait dans sa main.*

*Ombre plus pâle encor d'une ombre pâle, un grêle  
Et beau lévrier blanc la suivait doucement,  
La suivait, pas à pas, d'un étrange aboïment  
Dont la plainte expirait dans le silence frêle.*

*J'ai marché vers mon âme : elle a levé ses yeux,  
Elle a levé sur moi ses yeux mystérieux,  
M'a regardé longtemps, mais sans me reconnaître ;*

*Puis, ramenant son voile aux plis chastes et froids,  
Elle a fait dans le vide, avant de disparaître,  
D'un long geste endormi, le signe de la croix.*

ALBERT GIRAUD.

---

## CROQUIS

### I



u sors ?

— Oui, ma petite Maggy, j'ai quelques courses ; il faut que j'aille au cimetière ; je dirai un bonjour à Berthe en passant ; c'est demain le Jour des âmes, s'il n'y avait pas de fleurs sur la tombe de ce pauvre René, ce semblerait drôle... Trouves-tu pas ?

Maggy, la regardant d'un long regard triste, répondit simplement : Oui.

Deux secondes... elle entendit un roulement sous la porte cochère, un choc, puis le clair fracas de l'attelage en plein pavé sous un soleil de gelée douce : le coupé de Marthe enfilait le boulevard. Alors, bien sûre qu'on ne

viendrait pas troubler sa prière, elle dénicha de sa commode un caisson plat et carré, d'aspect massif, dont le large couvercle en bois de rose semé d'appliques de métal emboîtait le fond comme une cloche ; c'était le reliquaire, l'éternel, aux brimborions dont chacun a son histoire et rappelle une bribe d'amour et elle se mit à exhumer lentement : des fleurs sèches, des lettres ; deux lettres ; une seule échappée au bonheur de jadis et que Maggy relisait chaque jour ; l'autre, un billet banal du temps où il lui disait *vous*. Un caillou roulé marqué d'une minuscule tache qui les avait rapprochés dans une discussion de science creuse au fond de laquelle il y avait un baiser pris... et *laissé prendre*... C'était par un retour de campagne, au jour tombant ; le ciel crépusculeux déteignait à la terre ; les amoureux, en arrière-garde, avaient doucement lâché la bande au détour d'un chemin...

Puis des bouquets de cotillons faits de violettes et de camélias, recroquevillés, jaunes comme les fleurs jaunies qu'on retrouve sur les tombes et des liasses de carnets de bal croqués, déchirés, souillés de noms illisibles. Tous portaient à plusieurs numéros de valse, en gros traits, l'initiale R ; parfois une marque au verso, un signe ou quelque phrase comme celles-ci : Noël ! nous avons fait notre souper ensemble ; depuis ce vingt-cinq décembre, une heure du matin, j'adore les truffes ! — Les chrysanthèmes du dernier bal ne sont pas encore toutes fanées. — Pourquoi Marthe ne l'aime-t-elle pas ? — Il m'a pressé la main moins longuement, ce soir ; il paraissait triste et détournait le regard... — Enfin, sur le dernier, griffonnés à peine, ces mots en lettres tremblées : Il l'épouse ; soit... je l'aimerai pour elle.

Et pour tout le temps qu'elle s'était promis d'aimer, Maggy avait emmitoufflé là, ces riens, son poème et les chrysanthèmes, une à une, s'étaient fanées. Un matin, elle avait rouvert la boîte en sanglotant pour y déposer une lettre de mort au nom de René ; dans la chambre attenante on venait de fermer le cercueil.

Maintenant gardait-elle à son aimé cette petite tombe sans croix, faite de fleurs mortes et de souvenir.

## II

— Marguerite, viens-tu ?

— Oui, mère.

Et elle s'attarde à saisir du regard ce regard qui vient de s'arrêter pour elle parmi le fouillis des tombes et des branches jaunies.

Une dernière levée de soleil dans le brouillard, après la pluie d'automne qui fait ruisseler les saules ; le cimetière, au flanc de la côte, se décollette de ses murs bas comme pour mêler ses flots de terre enflés de tombes aux flots de

terre de la campagne immense dont les dernières collines, dans le paysage doré, semblent toucher le soleil tombant et le ciel, au couchant, devient de ce rose brumeux dont sont roses les nuages.

Rien de sa vie ingénue comme son amour ne s'en est encore allé dans la mort.

La mort est un objet de recueillement qu'elle ne comprend pas et ne cherche pas à comprendre. Elle sait qu'on parle bas dans les cimetières et qu'on s'agenouille devant les tombes; mais pour aimer, aussi, l'on s'agenouille et l'on parle bas; dans cette fin de vie universelle que ramène la chute du jour, elle ne pressent qu'une défaillance très douce qui l'enveloppe déjà toute. Oh! si c'était la mort, comme elle y inclinerait mollement la tête!

Cédant de tout son corps à un léger mouvement de recul, au moment de s'enfuir, elle accroche à travers le feuillage, une dernière parcelle de ce regard; ses yeux que voile une moiteur chaude s'y apposent tandis que ses lèvres ont un remuement machinal dont on ne saurait dire si c'est le geste d'une parole ou d'un baiser.

HENRY MAUBEL.

---

## L'ILLUSOIRE

*Douce, est celle dont vous êtes  
Sœurs et dont vos yeux sont doux;  
Quelle est celle d'entre vous,  
Dont vos bouches sont en fêtes?*

*Quelle est celle dont vous êtes  
Si farouches et jalouses,  
Quelle est celle dont vos seins  
Sont fleuris comme d'épouses?*

*— Pâle, sur nos cœurs malsains  
En l'obscurité des songes,  
Nos caresses de mensonges  
S'endorment sur ses baisers;*

*Sur nos têtes insoumises  
Ses mains blanches elle a mises  
Et nos désirs apaisés  
S'endorment à ses yeux sombres;*

*Blanche, elle a fait dans le soir  
De nos chevelures d'ombre  
Une robe d'azur noir,  
Et son corps est blanc de lune;*

*Son cœur est fallacieux;  
D'entre nous quelle est cette une?  
Elle habite dans nos yeux  
Comme un doux matin de roses;*

*Va, Désolateur jaloux,  
Des doigts sur nos bouches closes,  
Nous ne ferons que pour nous  
Le signe de son visage;*

*Elle est seule, et dans ses sœurs  
Comme un chaste paysage  
De colombes et de fleurs,  
Et c'est une vierge sage.*

CHARLES VAN LERBERGHE.

---



## POÈME EN PROSE

### LE PREMIER RÊVE



Le premier homme dormait au pied d'un arbre géant. Le ciel ne s'était pas encore séparé de la création, et la terre semblait pénétrée d'une douce et molle clarté d'amour. Du fond des herbes baignées de tendresse s'allumaient les corolles des fleurs comme des regards qui s'entr'ouvrent. Les oiseaux chantaient sous les feuilles des chants qui ne devaient point cesser. Là, un fleuve large et limpide coulait sur des cailloux d'argent. Dans le fil de l'eau glissaient d'étincelants poissons qui jouissaient du bonheur épandu en toutes choses. Des forêts profondes et hospitalières montaient les bruits de vie des animaux vivant en paix. Au loin, les monts et les rochers presque transparents s'élevaient sans orgueil.

Et l'homme qui venait d'être créé, vit passer dans son sommeil le resplendissant mirage du paradis terrestre. Et son âme frémit. « Tout s'aimait. Lui seul apportait la haine ». Soudain, son rêve changeant, il vit sous un ciel sombre où claquait un vol de vautours, des hommes marcher les uns contre les autres les armes à la main. « Seigneur, murmura-t-il effrayé, rappelez-moi, je viens détruire votre œuvre ».

Mais sa prière ne fut pas exaucée, et sur le commandement de Dieu l'homme ouvrit les yeux. Et malgré la douceur de ses premiers regards, un grand frisson de peur secoua le monde. Le ciel se retira de la terre qui se durcit et devint noire. Les fleurs se fanèrent. Le chant des oiseaux n'eut plus qu'un temps. Et les animaux se fuirent.

Et l'homme, se sentant maudit par la nature, baissa la tête ; et, acceptant la lutte fatale, pleura du malheur d'être homme.

HECTOR CHAINAYE.

---

## VERS

### I

#### MARTYRE

A ANDRÉ FONTAINAS

*Au fil de l'onde, à la dérive, l'enfantine  
Martyre, fleur de l'onde à la dérive et neiges  
De lumière autour d'elle et sourdine d'arpèges  
Qui frôlent comme un frêle oiseau l'onde argentine.*

*Oh! pourquoi sur ses seins ses pâles mains meurtries  
Par les liens, ses mains en prières, si fraîche  
Elle, à bercer l'Enfant endormi dans la crèche,  
Et comme en rêve ces appels de voix chéries?*

*Au fil de l'onde, à la dérive, calme cygne,  
Aux timides baisers des fleurs elle résigne  
Ses bras endoloris de candeur orpheline.*

*La douce endormie en ses songes de lumière,  
Au fil de l'onde, à la dérive, elle décline  
Vers le ciel mauve et rose au fond de la rivière.*

### II

#### ENFANCE

A MADAME E. V.

*Je vais les mains pleines de roses,  
Les tempes ceintes de verveines,  
Effeillant la clarté des roses  
Dans la fontaine de mes peines.*

*De la lumière et des sourires,  
Le chant lointain d'une voix douce,  
Des baisers d'or et des sourires,  
Des violettes dans la mousse.*

*Et tout légèrement il neige  
Sur les fleurs de mes doigts glissées :  
C'est du soleil et de la neige  
Dans les jardins de mes pensées.*

*Et la neige au lointain sommeille  
Lumineusement endormie  
Sur mon enfance qui sommeille  
Comme au cœur triste d'une amie.*

### III

#### ENCHANTEMENT

A CHARLES VAN LERBERGHE

*C'est le jardin bleu des lumières :  
Des opales, des perles blanches,  
Des lacs d'azur dans les clairières,  
Des gerbes de fleurs sous les branches.*

*J'entends chanter des voix chéries,  
Des ailes d'or me font cortège,  
Et mes tristesses sont fleuries  
De gracieuses perce-neige.*

*Sous les feuillages de mes songes  
Soupirent des colombes roses,  
Et je cueille les beaux mensonges  
Qui reposent au cœur des roses.*

*Et vers des plaines éveillées  
De roses blanches et d'étoiles,  
Timidement ensommeillées  
Sous des guirlandes et des voiles,*

*De jeunes vierges sont couchées  
Souriant à leur doux sommeil  
En leurs robes lilas jonchées  
De fleurs tremblantes de soleil.*

IV

PROFIL DE LUMIÈRE

A MONSIEUR ODILON REDON.

*En l'effroi des ténèbres, si consolante  
Elle ouvre sa blancheur de fleur nivéale,  
O frêle vision, frêle et réginale  
Qui se profile au loin timide et dolente!*

*C'est sur les eaux de la lumière endormie  
Qu'attriste la pureté blanche des lys,  
C'est de la neige qu'une main chère émie  
Sur nos regrets dans les nuits ensevelis.*

*O silence des cœurs clos dans la prière!  
C'est la fin de la bataille meurtrière,  
L'espérance d'une lueur sur la grève,*

*C'est dans l'orage une goutte de soleil...  
— Oh! ne faites pas envoler le beau rêve  
Qui s'est doucement posé sur son sommeil!*

VALÈRE GILLE.

---

SAPPHIQUES

Toute la nuit, le sommeil ne vint pas sur mes paupières,  
Ne répandit point de rosée, ne secoua et n'ouvrit pas une plume,  
Mais les lèvres silencieuses fermées, et avec des yeux de fer  
Se tint debout en me contemplant.

Alors que j'étais ainsi couché surgit une vision.  
Elle vint sans sommeil par dessus les mers et me toucha  
Douxment toucha mes paupières et mes lèvres ; et moi aussi,  
Rempli de la vision,

Je vis la blanche implacable Aphrodite  
Je vis ses cheveux dénoués et ses pieds sans chaussures  
Briller comme le feu des soleils couchants sur les eaux occidentales ;  
Je vis ses pieds

Hésitants — les plumes étendues des colombes qui la conduisaient,  
Regardant toujours, regardant leurs cols retournés  
En arrière vers Lesbos, en arrière vers les collines entre lesquelles  
Brillait Mitylène ;

J'entendis le vol des pieds des Amours derrière Elle  
Faire un soudain tonnerre sur les eaux,  
Comme le tonnerre en produit lorsque s'élèvent robustes  
Les ailes d'un grand vent.

Ainsi la Déesse s'enfuit de sa place avec un prodigieux  
Bruit de pieds, et un tonnerre d'ailes autour d'elle  
Pendant que derrière, une clameur de femmes chantant  
Traversa le crépuscule.

Ah le chant ! ah le charme, la passion !  
Tous les Amours pleuraient à l'écouter ; malades d'angoisse  
Se tenaient auprès d'Apollon les neuf muses couronnées ;  
La crainte était sur elles,

Pendant que la dixième chantait les choses merveilleuses qu'elles ne con-  
[naissaient pas.

Ah ! la dixième, la Lesbienne ! les Neuf étaient silencieuses  
Aucune ne supportait les sons du chant sans pleurer ;  
Laurier par laurier

Tombaient toutes leurs couronnes ; mais au dessus de son front,  
Autour de ses cheveux enroulés, et de ses tempes de cendre,  
Blanches comme de la neige morte — plus pâles que le sol en été,  
Ravagées de baisers,

Brillait une lumière de feu, comme une couronne éternelle.  
Alors oui, l'implacable Aphrodite réfléchit presque  
Et presque pleura; un tel chant était ce chant,  
Oui, par son nom aussi

Elle l'appela disant : « Tourne-toi vers moi, ô ma Sappho » ;  
Alors Elle détourna son visage des Amours, mais ne vit pas  
Les larmes au lieu du rire assombrir les immortelles paupières,  
N'entendit pas autour d'Elle,

Les craintives ailes vacillantes des colombes s'en allant  
Ne vit pas combien le sein d'Aphrodite  
Était agité par les larmes, ne vit point son vêtement secoué  
Ne vit point se tordre les mains ;

Elle vit les Lesbiennes se baiser aux accords de leurs  
Luths, avec des lèvres plus douces que le son des cordes de luth,  
Bouche sur bouche, la main dans la main, leur élite,  
Plus belle que tous les hommes ;

Elle vit seulement les lèvres superbes et les doigts  
Pleins de chansons, et de baisers et de légers murmures  
Pleins de musique — perçut seulement parmi elles  
S'envoler comme un oiseau.

Fraîchement garni de plumes — son chant visible — une merveille  
Fait de sons parfaits et d'excessive passion  
Doucement formé, terrible plein de tonnerres  
Habillé des ailes du vent.

Alors Elle se réjouit, riant avec amour et clairsema  
Les roses, les merveilleuses roses de sa poitrine sacrée ;  
Tristement les amours se réfugièrent en foule, se voilant la face  
Autour d'Aphrodite.

Alors les muses frappées au cœur furent silencieuses  
Et les Dieux devinrent pâles — un tel chant était ce chant.  
Tous hésitants, tous avec une vive aversion.  
S'enfuirent de devant Elle.

Tous s'étaient retirés depuis, et le pays était stérile  
Rempli de femmes stériles et de musique seulement.  
Maintenant parfois, lorsque les vents sont apaisés au coucher du soleil  
Endormis à la tombée de la rosée

Le long du rivage gris de la mer, inapaisées, inconnues  
Non aimées, inaperçues dans la tombée du crépuscule,  
Des ombres de femmes exilées reviennent se lamenter  
Non purifiées par le Léthé,

Vêtues de flammes et de larmes, et chantant  
Des chants qui remuent le cœur des cieux ébranlés,  
Des chants qui fendent de pitié le cœur de la terre,  
Attentive à les entendre.

ALGERNON CHARLES SWINBURNE. — *Poèmes et ballades.*

(Traduction littérale).

GEORGES DESTRÉE.

## VERS

### CLÉOPATRE

A MADEMOISELLE L.

*La reine calme, aux mains blanches et lentes, la reine nue  
Foule et caresse la panthère qui se traîne  
Sur la terrasse baignée d'ennui; la reine  
S'enchante au bruit du flot blond qui rêve et danse et s'éténue.*

*Pleine de nonchaloir et toujours dans l'attente  
D'un bonheur qui l'étonne, elle voit le ciel d'or qui ruisselle  
Dans le fleuve et bien loin l'aile frêle d'une balancelle  
Qui glisse et fuit au fil de l'onde un peu chantante.*

*— Gémissements d'amants et leur douce agonie,  
Sangs, splendeurs, chers poisons : éphémères mensonges!  
Mon désir est plus grand que l'infini des songes...*

*O se mourir un peu! Mourir la mort de l'heure,  
De la vague qui murmure et meurt! Moi, je pleure,  
Je pleure d'être lasse et jamais assouvie.....*

### HÉRODIADE

A IWAN GILKIN.

*Au flot des rythmes et des ivresses,  
Bercée indolemment, elle semble,  
En l'or fané d'un rayon qui tremble,  
Fait de lumière et de caresses.*

*Ses mains lasses au jeu des crotales,  
Rêvent; la douce âme agonisante  
Des flambeaux, si pâle, râle et chante...  
L'ombre s'agenouille sur les dalles.*

*Elle rit au futile mensonge  
De songer; et sa langueur se plonge  
En un bain d'extase et de paresse...*

*O ces clameurs! Voilà qu'en l'air fleure  
Du sang... Pourquoi ces yeux clos? et qu'est-ce  
En mon sein qui se déchire et pleure?*

ADOLPHE FRÈRES.



## LE PENSEUR

A JOSÉPHIN PÉLADAN.

*Il marche, grand et fier, vers un astre invisible,  
Les yeux lourds d'infini, le cœur chaud de bonté;  
Il a la foi profonde et la sérénité  
Des héros et des saints, martyrs de l'Impossible.*

*Il a lu dans le Livre auguste des secrets  
La révélation de l'éternel mystère;  
Il parle et sa voix a l'ampleur d'une prière :  
Son rêve intérieur habite les sommets.*

*L'Art et la Foi l'ont pris; les puissances astrales  
L'enferment à jamais dans leurs cercles de feu;  
Elles ont préservé des souillures fatales*

*Son cœur d'apôtre et, les regards tournés vers Dieu,  
Il suit au fond du Ciel sa vision bénie,  
Mage par la pensée, et par le cœur génie.*

GABRIEL MOUREY.

.....

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*Chants des jours lointains*, par MAURICE DES OMBIAULX. — Bruxelles, imprimerie  
Veuve Monnom, 1 vol.



*Chants des jours lointains*, — tel le titre de ce premier volume qui paraît fièrement estampillé de l'écusson Jeune Belgique et tiré seulement à soixante exemplaires.

Disons d'abord que M. des Ombiaux a eu raison en tirant à si petit nombre son premier livre. Les volumes de début ne sont point faits pour être distribués à la foule, mais pour être lus des artistes, qui, percevant mieux que personne les défauts inévitables de l'œuvre, les comprennent et les pardonnent plus aisément et seuls aussi saisissent les qualités qui formeront plus tard la personnalité de l'écrivain.

Les *Chants des jours lointains* ne sont point un volume de début banal, loin de là. Ces proses intitulées : « Souvenir », « Pour la seule », sont d'un poète délicat en même temps que d'un décorateur de goût et nous considérons « les Trépassés » comme un fort bon poème en prose, bien écrit, exact d'images et, à coup sûr, le meilleur du volume. Nous n'en citerons que les dix lignes qui terminent le poème, formant à elles seules un tableau remarquable, vague et sombre, comme certaines aquarelles du pays basque qu'exposa naguère Dario de Regoyos :

« Au cimetière les cierges allumés mettent leurs feux d'étoiles, dans la nuit sombre, sur les tombes, près des croix blanches.

« Des formes noires à genoux sur la neige prient, étendant des ombres immenses sur la campagne silencieuse.

« Des lueurs phosphorescentes courent et voltigent comme de petites âmes inquiètes.

« Puis les flammes, une à une, çà et là décroissent jusqu'à n'être plus que des points de lumière, vacillent et s'éteignent.

« Et le champ de la mort rentre lentement dans les ténèbres. »

Il nous paraît que M. des Ombiaux doit avoir beaucoup lu, et quelquefois, peut-être, un peu trop retenu ; mais ces « souvenirs » ne sont point chez lui un défaut capital car elles viennent d'auteurs si différents, d'artistes si opposés, qu'elles constituent plutôt encore une originalité à son livre. Un défaut qui paraîtra plus sérieux c'est la monotonie du livre, employant souvent les mêmes images, le même tour de phrase et les mêmes comparaisons.

Mais n'importe, tels qu'ils sont, les *Chants des jours lointains* sont de ceux qu'on aime à « entendre » et constituent un fort bon premier volume. Pour être répétées les images n'en sont pas moins belles, les sombres légendes du « Tri d'Auwaigue » et de « la Roche de sang » sont d'un beau

romantisme et le style surtout est personnel et d'un écrivain soigneux qui nous fait espérer le plus grand bien des œuvres annoncées : *le Banquet de l'agneau et le Poème des lumières*.

Féliciterons-nous M<sup>me</sup> Monnom du luxe et du goût de l'édition? Ceci devient un usage et nous avons l'habitude de manquer toujours à ces principes de convenance. Mais enfin, quand c'est mérité, comme dirait Monsieur Grandpié! Donc c'est fait!

G. D.

## CHRONIQUE D'ART

### AUX ARTS DÉCORATIFS.



*Union des Arts décoratifs* avait ouvert, le mois passé, dans les salles de l'Ancien Musée, sa première exposition annuelle. L'idée était quelque peu nouvelle et osée, de convier le public à examiner des projets d'appartement, des plans d'édifices, des verrières, des tapisseries, voire même des imitations de marbre et de bois. Néanmoins, après un court étonnement, on a généralement applaudi et le jeune cercle peut avoir belle confiance en l'avenir.

Nulle tentative n'était plus digne d'encouragement. Il convenait d'appeler l'attention sur l'effroyable décadence des arts décoratifs en ce XIX<sup>e</sup> siècle, et de provoquer des réflexions dont la lénifiante croyance au progrès continu dispense bien des gens. La plupart de nos contemporains aiment, en effet, à penser, avec une inconsciente fatuité, qu'ils sont fort supérieurs aux hommes peu civilisés des siècles défunts. M. Prudhomme fait admirer à ses fils les miracles de la vapeur et leur enseigne qu'une nation sans chemins de fer est nécessairement plongée dans la plus profonde ignorance, aux bas degrés de l'échelle des races.

Or, il arrive cette chose déconcertante : c'est que notre temps si célébré, si fier de lui-même n'aura pas su marquer d'une personnelle empreinte la page qui lui était réservée dans l'histoire de l'art.

Certes, il est des noms flamboyants qui rayonneront longtemps, toujours, à côté des plus fameux ; mais cette particulière expression de l'âme collective d'un peuple ou d'une époque, qui se révèle dans l'architecture, dans le mobilier, dans tout ce qui entoure la vie ordinaire de l'homme et en fait le cadre, en reflète les mœurs et les fondamentales préoccupations, cette influence générale que subissent un grand nombre d'ouvriers obscurs, nous aura manqué. Le XIX<sup>e</sup> siècle n'aura pas eu de *style*.

Ceci devient évident en parcourant l'exposition actuelle. En son ensemble, elle représente, d'une manière très exacte et même favorable, les arts décoratifs tels qu'ils existent aujourd'hui. De ces productions au caractère plus

ou moins industriel, l'art, cette flamme de vie ennoblissante et particulariste, disparaît de plus en plus.

Les décorateurs sont des habiles et des érudits, jamais des inspirés. Tous les styles sont étudiés, connus, imités, reproduits, quelquefois avec talent, et souvent aussi avec une incompréhension rare; et défilent l'un après l'autre, le genre Louis XV, le genre Renaissance, le genre gothique, le japonais, l'anglais, l'allemand, le Gobelins, etc. Le défaut absolu de nouveauté, de recherche même non réussie, est navrant. Dans les projets d'appartement, misères banalement somptueuses, cette pauvreté est particulièrement sensible.

L'art décoratif se meurt. Pourra-t-on jamais lui rendre la gloire de la vie et la splendeur de la santé? Je ne le crois pas.

Cette décadence tient à des causes profondes qui, loin de disparaître ou de s'affaiblir, deviendront plus impérieuses et plus décisives dans l'avenir. Elle se lie à la constitution même de notre société. A mesure que s'accomplira l'évolution démocratique, l'Art, me semble-t-il, doit dans ses parties hautes se spécialiser, s'affiner, s'éloigner chaque jour davantage de la foule pour se réserver à une élite d'esprits spécialement préparés et délicats, et dans ses parties basses, nécessairement se banaliser, se fabriquer selon des formules données, partant disparaître. Ce sera comme un arbre immense dont les racines plongeront toujours en la masse humaine, et qui produira en ses branches suprêmes quelques fleurs merveilleuses, si élevées que peu pourront en admirer l'éclat et en respirer les parfums, mais dont toute la frondaison touffue sera flétrie, et le vent y pleurera dans les feuilles mortes, sèches et toutes pareilles.

Tandis que la Révolution détruisant les anciennes valeurs sociales, ne laissant triomphante et despotique que la seule force de l'argent, poussait le négoce à une concurrence plus âpre que jamais et à une croissante recherche de bon marché, l'introduction des machines bouleversait l'industrie et amenait une division extrême du travail: plusieurs individus furent occupés à concourir, mécaniquement, à la production d'une épingle ou d'une plume. Dès cet instant, l'art était fatalement supprimé de l'industrie.

Plus de jurandes, plus de corporations, plus de « chefs-d'œuvre » à faire pour obtenir la maîtrise. Abolition définitive de tout accent personnel. Comment l'inspiration individuelle pourrait-elle encore se manifester? Des efforts rivaux de chacun naissait autrefois ce que nous appelons le style, et un serrurier pouvait, dans une clef ou dans une sonnette, attester une tendance d'art, de même qu'un menuisier sculptant une armoire, ou courbant le bras d'un fauteuil, pouvait leur donner une signification personnelle. Je sais bien que les sonnettes ou les fauteuils étaient moins communs qu'à cette heure, et que beaucoup en étaient privés. Mais, à cette transformation, ce que l'utilitarisme a gagné, l'art l'a perdu.

Cela peut-il changer? On proposera et on a déjà tenté d'exciter ou d'encourager, dans la grande industrie, ces soucis artistiques qu'avait la petite industrie disparue, mais vainement!

D'abord, la grande fabrication moderne, devenue complètement imper-

sonnelle, ne recherche qu'un bénéfice et s'abstiendra soigneusement de toute dépense inutile, étant parfaitement indifférente à la monnaie de félicitations, de renommée, de satisfaction d'amour-propre qu'ambitionnait, outre l'argent, l'artisan ancien pour le payer de *son* travail.

Ensuite, l'inspiration décorative ne peut venir d'en haut. Imposée, elle se glace et ne produit rien. Sa source est en bas, dans les couches profondes du peuple, chez les ouvriers auxquels il faut avoir recours pour réaliser le moindre projet. Ce sont eux qui, par des riens, des détails en apparence insignifiants, réussiront spontanément un ensemble artistique ou défigureront les plus ingénieuses conceptions. Et chez eux, le goût a été tué par notre fureur du bon marché.

— Aux conséquences de l'extrême division du travail, où s'étouffe toute tentative isolée, — à l'influence des milieux, à l'action des choses coutumières dont s'entoure l'existence d'une banalité croissante, — qu'on ajoute enfin les résultats des facilités de communication : la presse et les chemins de fer, confondant les races, annihilant le sentiment national, l'esprit de clocher, étroits mais féconds, uniformisant les vêtements, les paysages, bientôt les idées, et l'on comprendra que plus jamais en l'âme de l'ouvrier ne renaîtra la petite fleur d'art dont on fit, aux époques passées, de si odorants bouquets!

Mais il y a encore, en cette déchéance des arts décoratifs, un autre facteur à considérer. Une impulsion eût dû venir aux ouvriers qui décorent des classes riches qui font décorer. Nulle, sinon mauvaise, ne se remarque. L'argent, vite gagné dans les spéculations, devenu la seule puissance sociale, a pu mettre ses possesseurs aux premiers rangs, mais il ne leur en a pas donné la dignité. Le luxe s'apprend comme toutes choses et il n'est pas surprenant de constater qu'un cloutier enrichi manque de correction dans ses manières et de distinction dans ses goûts. Et le nombre des cloutiers enrichis, de gens dont la fortune est la seule justification, est incalculable.

Manants, promus bourgeois et trop rapidement transformés en grands seigneurs, quand ils ont voulu étaler leurs richesses, ont dévoilé la vileté foncière de leur nature en s'éprenant de décorations tapageuses, criardes, et très coûteuses; il y a des intérieurs écœurants de vanité repue qui font pitié pour la pauvreté de sensations esthétiques qu'ils révèlent. Et que sont les dépenses retentissantes de notre époque, les plus fastueuses démonstrations de courtisanes éphémères ou de financiers qui durent autant qu'étoiles filantes, que sacrifient-elles à l'art décoratif les immenses, les colossales fortunes de notre temps, en comparaison d'Elag-Abal marchant dans de la poudre d'or, ou des Médicis sculptés par Michel-Ange et se bâtissant pour tombeau, sur leur cassette particulière, une chapelle de plus de 25 millions?

Bien piêtres, les prodiges modernes! Et extrêmement rares, de plus. L'immense majorité de nos gens riches est, à l'égard de l'art, d'une indifférence à laquelle il faut réfléchir pour s'en rendre compte. Sous prétexte de chercher un logis, visitez une vingtaine de maisons bourgeoises à Bruxelles,

comptez les œuvres d'art, notez l'arrangement des salles, la décoration des appartements, et vous serez stupéfié. Et voyez non seulement les chambres d'apparat, où pour l'épate, sont étalés les objets précieux, allez en les bureaux et les chambres à coucher, celles où l'on vit, celles dont les murs racontent les goûts de leurs habitants, et puis descendez encore en frissonnant, et devinez la province.

Oh ! bien disparus ces aristocrates qui faisaient peindre sur les murailles de leurs palais des fresques triomphantes ! Aujourd'hui, de cité en cité, la vie vous traîne, l'habitation change à chaque détour de l'existence ; qui donc encore connaît l'affection d'une maison dans laquelle, après les ancêtres, on a grandi et où l'on doit mourir ? A quoi bon, alors, l'embellir d'œuvres d'art et la peupler de souvenirs ?

Les arts décoratifs pourraient encore avoir de beaux jours, si dans les familles riches, il était compris que le budget des dépenses d'art, doit, au moins, et simplement par dignité, être égal à celui de la table, de l'écurie ou de la cave. O crétinerie des adorateurs du veau d'or, qui ne comprennent que leurs richesses ont si besoin d'excuses et qu'ils auraient à reprendre cette devise de la classe par eux abolie : « *Richesse oblige !* »

A citer, à l'exposition actuelle, les esquisses de décor pour la Monnaie, de LYNEN et DEVIS, les applications du Sylvain-Décor, de CHARLES DEWITTE, dérivant de l'art japonais, mais réellement intéressantes, les superbes verrières de J.-G. DRIESEN, des plafonds (*la Terre et l'Eau*), de J. VAN DYCK, et les sculptures gracieuses et élégantes de VERHEYDEN et de WIOT.

## AU CERCLE ARTISTIQUE.

On a été pour cette exposition d'une sévérité que je ne comprends guère. Il faut être extraordinairement naïf ou malintentionné pour vouloir au *Cercle artistique* découvrir des chefs-d'œuvre. Etant donné le caractère spécial de ces salonnets, réduction des Salons officiels, avec tous leurs défauts, en plus les complaisances multiples pour les parents et amis des sociétaires, on sait d'avance ce que l'on doit y trouver. Pas de toiles de maîtres ni d'œuvres décisives ; pas de hardiesses ou de tentatives de jeunes, pas de manifestations à discuter passionnément, c'est ailleurs que nous les rencontrons.

S'il en est ainsi, pourquoi le prendre de si haut, avec des airs dégoûtés et des lamentations gourmées ? Quelques envois valent-ils d'être mentionnés, il serait plus juste de le faire, simplement, sans ces récriminations par trop faciles.

M'ont agacé surtout ces fureurs unanimes contre les amateurs, fureurs où la mesquinerie de notre petit pays et de notre petite critique s'aperçoit tout entière. Je voudrais que l'on s'habitât davantage à juger une œuvre en elle-même, en s'abstenant de considérations sur la profession de son auteur. Mais allez obtenir ceci, en cet étroit coin de terre, où tout le monde se connaît ! Sotte manie, cependant, que de déclarer mauvaise la

peinture d'un banquier ou de sa femme, sous cet étonnant prétexte que leur œuvre n'est pas le résultat de leur profession habituelle!

Car enfin, qu'est-ce qu'un amateur? Et faut-il vraiment être étiqueté, tant pour ses droits électoraux que pour son portier, artiste peintre ou homme de lettres pour faire des œuvres d'art! A ce compte, Rubens, cet ambassadeur, qui se délassait en brossant des toiles énormes, ou Stendhal, diplomate, ou Renan, professeur, ou Huysmans, employé dans un ministère, ou Loti, officier de marine, et d'autres à l'infini, tous des amateurs?

Amateurs plutôt ceux qui ne voient dans l'art qu'un délassement frivole, ou le moyen de se procurer les ressources nécessaires, qui n'y mettent rien de leur cœur, de leur sang, de leur âme, qui l'abaissent en n'en comprenant pas la grandeur, qui n'en font pas le but primordial de leur vie, avec le courage de souffrir et de se dévouer pour la réalisation du rêve conçu, — et chassez-les des expositions avec de grandes menaces et des fouets aux cruelles lanières, comme Jésus les vendeurs du temple, ce sera tant mieux, mais parmi les artistes de profession, n'en trouverez pas de ces « amateurs »-là? Il serait temps de renoncer une bonne fois à ces indignations aisées et à ces querelles de mots qui ne signifient rien.

Même observation pour la peinture des dames et des jeunes filles. Oh! je ne veux pas la défendre, je la sais le plus souvent très banale et médiocre, je sais aussi que l'histoire de l'art est là prouvant que jamais une femme ne fut un artiste supérieur; mais s'ensuit-il qu'une condamnation globale, préventive soit justifiée? Il y a au *Cercle* même, dans cette peu brillante exhibition, des œuvres démontrant des qualités qu'on souhaiterait à plus d'une palette masculine. MM. les critiques pourraient donc s'abstenir aussi de ces débinages collectifs et de ces éloges particuliers, octroyés avec une galanterie insultante; on traiterait en artistes celles qui ont du talent et la galanterie serait de ne pas parler des autres.

Appréciez l'œuvre, l'œuvre seule, voilà ce que je réclame, et que l'opinion ne résulte pas de l'examen de la signature (qu'on se souvienne de la leçon terrible donnée aux acquéreurs des produits de l'usine Van Beers), non plus que du sexe, de l'âge, ou de la profession de l'auteur! Futilités et mesquineries à laisser définitivement aux reporters!

Ce dit : notons une savoureuse *Etable* de JAN STOBBAERTS, deux paysages de COURTENS, les excellentes *Natures mortes* de M<sup>lle</sup> ART, le grand tableau de M<sup>me</sup> PHILIPPSON, et *les Fleurs* de M<sup>lle</sup> MEUNIER, les délicates interprétations de nature de M. BINJÉ, un petit paysage de DEN DUYS, un dessin allégorique de FRÉDÉRIC : *la Terre*, un pastel et une statue de DE LALAING, une *Caserne* d'ABRY, etc.

## EXPOSITION VERHEYDEN.

ISIDORE VERHEYDEN a réuni au foyer de l'Alhambra une trentaine de toiles importantes qui nous renseignent sur son labeur fécond et opiniâtre.

Verheyden est des artistes qui, sans en être à leurs débuts, se classent

encore parmi les jeunes, l'un des plus sympathiques par l'obstination de son travail et la sincérité de son émotion. Quelques excellents portraits en ont fait un des portraitistes en vogue, mais il ne nous semble pas en progrès. C'est toujours très vivant et ressemblant, mais l'accent personnel en est bien faible. Les fonds, d'un ton mastic peu heureux, sont déplaisants.

Je préfère ses paysages où se retrouve son talent vigoureux, avec ses rudesses et son souci de restitution exacte des aspects de la nature. *Avril* est l'un des meilleurs.

..

D'ODILON REDON paraissent ce mois dix dessins pour *la Tentation de saint Antoine* et un autre pour *A Rebours*. Nous en parlerons dans une prochaine chronique.

JULES DESTRÉE.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE

I

### Un Mâle

THÉÂTRE DU PARC, 19 MAI



Quand le public a vu s'étaler audacieusement sur nos murs l'affiche de *Un Mâle*, il a eu un (cet hiatus image bien ma pensée) il a eu un haut-le-corps. On parlait mystérieusement de choses épouvantables, de scènes de rut énorme, de grivoiseries, de saouleries, de goinfreries, et pendant ce temps l'on envahissait le contrôle.

La première a eu lieu — triomphante.

Camille Lemonnier — quelque peu aidé pour la machination scénique par MM. Bahier et Dubois — n'a pas fait son drame sur un patron connu. Il a découpé le livre en quatre tranches, a cherché en chacune d'elles ce qui supporterait la rampe, et voilà. Du théâtre libre, une pièce de vie, finissant malheureusement par un mot de mélodrame, celui de *l'Affaire Clémenceau* : « J'ai tué le monstre ».

Ces quatre actes, où vraiment il y a peu d'action, ont servi de démonstration. Ils prouvent que le nœud, le fameux nœud, n'est pas indispensable, que le spectateur s'intéresse au simple déroulement des scènes



humaines filtrées par une âme artiste. A ce titre, le premier acte du *Mâle*, celui de la kermesse, est une merveille d'évocation.

Pour la langue, M. Lemonnier a adopté le wallon conventionnel, qui n'est ni de Liège, ni de Charleroi, ni de Lille, mais que tout le monde comprend. M<sup>me</sup> Herdies, créant le rôle de la Cougnole, a, la première, sauvé ces aspérités d'idiome, et c'est à elle surtout qu'est allé l'enthousiasme de la soirée. Pour M<sup>lle</sup> Sylviac, elle a vaguement oublié qu'elle n'était pas à Bougival et la couleur locale s'en est ressentie, mais elle a composé son rôle avec une extrême sagacité et une intelligence rare — pas chez elle.

On a beaucoup parlé de l'interprétation et nous ne nous étendrons pas sur les grands mérites de MM. Chelles, Chomé et Crommelinck, de M<sup>me</sup> Besnier, etc. C'est la pièce qui nous intéresse, et, à ce sujet, disons qu'un seul journal, se mettant au dessus de la banalité du compte-rendu, a fait du drame une étude de haute et bonne critique. Rendant hommage au talent de Camille Lemonnier, M. Victor Arnould, dans *la Nation*, a expliqué de façon sérieuse, ses sévérités.

Examinant la littérature contemporaine, il a conclu qu'un roman tiré d'une pièce ou vice-versa, n'est jamais œuvre complète, que l'on doit penser et écrire roman, écrire et penser pièce — faute de quoi l'on obtient une greffe, sans plus.

Cela est très juste, et comme M. Arnould, nous estimons que M. Lemonnier n'a pas besoin de veiller aux moutures; il a la végétation littéraire assez variée et assez brillante, mais il a fait ici une tentative plus sérieuse que Zola avec son *Assommoir* pour citer le principal, et *pour ceux qui ont lu le roman : Un Mâle*, la pièce est vraiment et vigoureusement belle.

## II

AU THÉÂTRE LIBRE DE BRUXELLES, LE 31 MAI 1888.

Rarement avons-nous assisté à pareille tape, pour parler argot de théâtre. On comptait trouver une tentative audacieuse et jeune, et le public n'a pu constater que la lamentable chute de trois pièces aussi mauvaises qu'inédites.

Ce n'est pas encore au théâtre de M. Adam que nous découvrirons une formule dramatique nouvelle. Le jeune directeur s'est embarqué sans bagages, a pris ce qui lui est tombé sous la main, et je constate que j'ai eu l'air excessivement bête en me faisant garant de cette sotte aventure. Jusqu'ici personne ne me l'a dit avec cette sévérité.

*En Rupture de banc*, *le Missionnaire* et *le Signalement* se sont partagé la folâtrerie de la soirée.

Les noms des auteurs nous en sont fort inconnus et nous ne tenons pas à les savoir; disons que ces pièces sont strictement aussi banales les unes que les autres, qu'aucune n'est mauvaise, — ce serait un adjectif trop flatteur — et que M. Adam peut fermer boutique avec sérénité.

M. W.

## MEMENTO

Georges Eckhoud vient de faire paraître chez l'éditeur Kistemacckers un nouveau livre *la Nouvelle Carthage*. Ce roman de mœurs anversoises est œuvre trop considérable pour que nous y consacrons un simple compte-rendu, et le temps nous manque pour faire en ce numéro l'étude que nous désirons. Constatons simplement le succès très grand du livre.



La saison littéraire a été exceptionnellement féconde cette année. *Le Parnasse de la Jeune Belgique*, *le Lys* de M. Fernand Severin, *la Belgique*, *les Peintres de la Vie* et *l'Allemagne* de M. Camille Lemonnier, *les Soirs* de M. Emile Verhaeren, *Hors du Siècle* de M. Albert Giraud, *Du Silence* de M. Georges Rodenbach, *les Chants des Jours lointains* de M. Maurice Des Ombiaux, *la Nouvelle Carthage* de M. Georges Eckhoud, *Quillebœuf* de M. James Vandrunen, *Impressions et Sensations*, de M. Arnold Goffin, etc., etc., forment une récolte dont la jeune école belge a le droit de se montrer fière. Ajoutons-y trois pièces de théâtre, *Poison* de M. Max Waller, *Une Mesure pour rien* de M. Henry Maubel, et *Un Mâle* de MM. Camille Lemonnier, Bahier et Dubois.

Ne vont pas tarder à paraître : *la Flûte à Siebel* de M. Max Waller, *les Chimères* de M. Jules Destrée, *les Nouvelles notes sur la littérature* de M. Francis Nautet, et *le Sang des Fleurs* de M. André Fontainas.

Et dire qu'il y a des gens qui passent leur existence de vieille fille à nous enterrer, — en elligie!



A lire, dans le numéro de mai de *la Société Nouvelle*, la traduction, par notre

collaborateur M. Georges Destrée, du superbe poème de M. Swinburne : *Anactoria*.



Pour paraître le 15 juin : *Anthologie des prosateurs belges*, un volume de 450 pages. Soixante-quinze auteurs ont collaboré.

Le volume, luxueusement imprimé par la maison Monnom, sera mis en vente au prix de 5 francs. On souscrit dès à présent chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Monnom, 26, rue de l'Industrie.

Pour les tirages spéciaux (10 Japon — 20 Hollande), s'adresser à M. Deman, 16, rue d'Arenberg.



M. Georges Rosmel — lisez Rahlenbeck — nous envoie ses *Histoires estudiantines*, coquet volume plein de bonne humeur liégeoise, de jeunesse et de gaieté. Si nos étudiants voulaient s'y mettre, nous aurions de loin en loin un bon petit livre comme celui-ci, plein de ce joyeux je-m'en-foutisme universitaire qui fait rater les examens et tomber les enseignants. A lire surtout *l'Aventure véridique de D. E. Xhipette*, un conte local d'une drôlerie rabelaisienne délicieuse.



A lire, dans *l'Art moderne*, une joyeuse polémique sur le sixième et le septième sens. Chacun sait que les esthètes ont plusieurs sens supplémentaires, inconnus des simples artistes. On assure que, d'après la prédiction de Théophile Gautier aux disciples de Fourier, plusieurs de nos amateurs ont déjà une longue et superbe queue, avec un œil au bout.

Prière de remarquer, ô délice! que l'article sur le septième sens débute par un éreintement en règle de l'amateur.

Que voulez-vous, c'est la faute au printemps, qui pousse l'organisme à des manifestations bizarres, selon le propos de M. Stéphane Mallarmé.

Après cela, quand l'Art moderne n'a plus personne à contredire, il se contredit lui-même, royalement. Question d'habitude, voilà tout.



Nous parlerons dans notre prochain numéro de :

*Quillebœuf*, vieillerie en bleu et noir, de James Vandrunen.

*Viennoiseries*, du même.

*Yaga*, roman de Marguerite Poradowska, un volume Ollendorf.



Notre ami « rose-croix » Joséphin Péladan, publie chez l'éditeur Dalou, à Paris, une plaquette des plus curieuses à propos du Salon de Paris. Il est encore de ceux qui croient aux objurgations de la critique, et fustige à plume que veux-tu. M. Péladan commence par maudire la Société des artistes français, parce qu'elle ne lui a pas donné son entrée au vernissage (détail qui importe peu au lecteur), puis, entrant en une intéressante et vive discussion esthétique où l'on rencontre des absurdités de ce genre : « Les natures mortes ou vivantes, fleurs, victuailles, bibelots, relèvent de l'abrutissement — non de l'art. » — Plusieurs hérésies systématiques déparent un livre, où, dans la langue rare qu'il possède et n'exhibe pas sans quelque affectation, M. Péladan se montre défenseur de l'art symbolique et termine par un salut aux absents, Puvis de Chavannes, Gustave Moreau et Félicien Rops, qui sont ses maîtres exclusifs. Parti des Primitifs et de Fra Angelico — dont il a admirablement paraphrasé l'art divin — l'ami Péladan est d'une ignorance crasse en ce qui concerne les maîtres flamands. Il connaît son Musée du Louvre à coup sûr, mais n'a jamais été bien au delà, et de là ses partis-pris basés sur des admirations monopolisées... sans

adjudication. Quoi qu'il en soit, la brochure dont nous parlons n'est point banale et vaut d'être lue.



M. Zénon Etienne nous a convié dernièrement à l'audition d'un poème symphonique d'après la nouvelle de Camille Lemonnier : *La Noël du petit joueur de violon*.

Le milieu d'art où cette audition avait lieu, l'auditoire d'artistes dont s'était entouré le compositeur, le sujet même qu'il s'est appliqué à traduire en langue musicale, tout cela indique que M. Zénon Etienne ne se classe pas parmi les « amateurs » et qu'il tend à faire autre chose que de la « musique d'agrément ».

Il serait, en effet, peu convenable d'assembler cinquante musiciens, peintres, littérateurs et des dames pour leur faire entendre ces petites élucubrations que des amateurs composent pour se distraire pendant les longues soirées d'hiver, comme on découpe du bois. Ceci soit dit pour préciser ma pensée. M. Zénon Etienne est un artiste suivant de près le mouvement, vivant dans notre atmosphère, ayant nos aspirations.

Supposez un instant que M. Zénon Etienne, pour aller de la place Royale à la porte de Namur, se mette à descendre la Montagne de la Cour. Si je lui fais observer qu'il se trompe de chemin, peut-être trouvera-t-il que je suis un âne, — tous les itinéraires sont respectables. Mais peut-être aussi attachera-t-il quelque valeur à mon impression, et, dans ce cas, ne pourra-t-il pas lui dénier le mérite d'une profonde et pénible sincérité.

Que M. Zénon Etienne remonte au plus vite la Montagne de la Cour ; qu'il prenne son manuscrit, qu'il le déchire en très petits morceaux... Et puis, après avoir beaucoup voyagé et changé d'air... qu'il en recommence un autre... si ça l'amuse.

H. M



On nous annonce, pour le mois de juin, la publication d'un nouveau recueil de compositions pour chant et piano, de M. Georges Weiler.

Cet album, luxueusement édité par la maison Schott frères, paraîtra sous le titre « *Mélancolies* » et comprendra ces douze mélodies :

Sonnet à la nuit. — Qui sait? — Aubade. — Ton rire et tes yeux. — Pourquoi dire non?... — Les Etoiles. — Le mal d'aimer. — Rose fanée. — Mon triste cœur. — Dors, enfant! — Nocturne. — Douleur de la morte.

Poésies de André Theuriet, Léon Montenaeken, Emile Van Arenbergh, Emmanuel Vossaert, etc., etc.

Prix net : 5 francs. — Adresser les demandes à l'auteur, rue Fossé-au-Loups, 27, Bruxelles.

Du même, en préparation : *Les Soirs*, quatre mélodies; *Chansons de jadis*, six mélodies.



Dans *le Figaro*, ces beaux sonnets de Hérédia :

### ANTOINE ET CLÉOPATRE

#### I

#### LE CYDNUS

« *A ses côtés se tenaient les Eros.* »  
PLUTARQUE.

Sous l'azur triomphal, au soleil qui flamboie  
La trirème d'argent blanchit le fleuve noir  
Et son sillage y laisse un parfum d'encensoir  
Avec des chants de flûte et des frissons de soie.

A la proue éclatante où l'épervier s'éploie,  
Hors de son dais royal se penchant pour mieux voir;  
Cléopâtre debout dans la splendeur du soir,  
Semble un grand oiseau d'or qui guette au loin sa proie.

Voici Tarse où l'attend le guerrier désarmé;  
Et la brune Logide ouvre dans l'air charmé  
Ses bras d'ambre où la pourpre a mis des reflets roses,

Et ses yeux n'ont pas vu, présages de son sort  
Auprès d'elle, effeuillant sur l'eau sombre des roses,  
Les deux enfants divins, le Désir et la Mort!

#### II

#### SOIR DE BATAILLE

« *O heureux cheval chargé du poids d'Antoine!* »

SHAKESPEARE.

Le choc avait été très rude. Les tribuns  
Et les centurions riant les cohortes,  
Humaient encor dans l'air où vibraient leurs voix fortes  
La chaleur du carnage et ses âcres parfums.

D'un œil morne, comptant leurs compagnons défunts  
Les soldats regardaient comme des feuilles mortes  
Tourbillonner au loin des archers de Phraortes,  
Et la sueur coulait de leurs visages bruns.

C'est alors qu'apparut, tout hérisé de flèches,  
Rouge du flux vermeil de ses blessures fraîches,  
Sous la pourpre flottante et l'airain rutilant,

Au fracas des buccins qui sonnaient leur fanfare  
Superbe, maîtrisant son cheval qui s'effare,  
Sur le ciel enflammé, l'Imperator sanglant!

#### III

#### ANTOINE ET CLÉOPATRE

« *Nous avons perdu en baisers des royaumes et des provinces.* »

SHAKESPEARE.

Tous deux ils regardaient de la haute terrasse  
L'Egypte s'endormir sous un ciel étouffant  
Et le fleuve, à travers le Delta noir qu'il fend  
Vers Bubaste ou Saïs rouler son onde grasse.

Et le Romain sentait sous la lourde cuirasse  
Soldat captif berçant le sommeil d'un enfant,  
Ployer et défaillir sur son cœur triomphant  
Le corps voluptueux que son étroite embrasse.

Tournant sa tête pâle entre ses cheveux bruns  
Vers celui qu'enivraient d'invincibles parfums,  
Elle tendit sa bouche et ses prunelles claires;

Et sur elle courbé, l'ardent Imperator  
Vit dans ses larges yeux étoilés de points d'or,  
Toute une mer immense où fuyaient des galères.

JOSE MARIA DE HEREDIA.



M. Charles Monselet est mort. Le sonnet  
*Au Cochon* voudrait-il bien faire de même?



*Le Baiser* de Théodore de Banville, vient de paraître en librairie, sans Antoine hélas!

Voici une continuation des rimes à double détente de cette idylle bergamasque. L'auteur de *Florise* la donne à la *Vie pour rive*. C'est dédié au poète Mendès :

Très souvent, las des Philistins  
Et les yeux brouillés, chez Catulle  
Par les cheveux des Philis teints  
Je voudrais aller jusqu'à Tulle.

Car, ami Catulle Mendès,  
Peut-être qu'on est encore aise  
D'oublier notre noir Hadès  
Bien loin d'ici dans la Corèze.

Et de ne plus voir sur des seins  
Blanchir des poudres de riz mates.  
Et de suivre en leurs fiers desseins  
Tous les beaux vers que vous rimâtes.

Si je fuyais nos singes laids  
Et le macadam où va Lise,  
Il est bien certain que je les  
Emporterais dans ma valise.

Même je voudrais en crier  
De vos chansons que l'écho cite,  
Quand penché sur mon encrier  
Je puise dans ce noir Coocyte.



*Marthe* (C. Dalou, éditeur, 17, quai Voltaire, Paris), un vol. in-18, fr. 3-50, le nouveau roman de G. I.e Faure obtient en ce moment un succès d'attendrissement. Toutes les jolies lectrices pleurent sur le malheur de la pauvre Marthe, victime d'amour.

Vallet, le dessinateur hardi et gracieux, contribue pour une bonne part au succès du livre, il y a une intensité de vie remarquable dans les croquis qui suivent l'affabulation page à page.

Beau livre, qui peut prendre place dans la bibliothèque à côté du *Cavalier Miserey*, dont Vallet a dessiné les scènes principales qu'il expose cette année au Salon.



M. Maurice Barrès, l'auteur du beau roman *Sous l'œil des Barbares*, commence chez l'éditeur Dalou une série de brochures, dont la première, *le Quartier latin*, vient de paraître.

C'est une forte étude, de beaucoup d'esprit et d'une grande précision, sur l'amour à vingt ans, sur le succès des brasseries, enfin une enquête d'artiste et de penseur, vivement poussée sur le caractère de la nouvelle génération. Trente-deux croquis, pris sur le vif par nos meilleurs artistes, accompagnent joyeusement le texte de M. Maurice Barrès,



Vient de paraître chez M. E. Deman, libraire-éditeur, rue d'Arenberg, Bruxelles, *la Tentation de Saint-Antoine*, par Odilon Redon, album lithographique de 10 planches in-fol., avec couverture illustrée. Tirage à 60 exemplaires (pierres barrées). Le prix de la souscription est de 44 francs. A partir du jour de la mise en vente les exemplaires qui resteraient seront portés à 55 francs.

Diverses œuvres ont fait apprécier déjà, du public artiste, les conceptions saisissantes et profondes de M. O. Redon. L'interprétation du livre magistral de Flaubert devait plaire tout spécialement aux si personnelles tendances de l'artiste et nous croyons qu'à cette affection particulière doit être rapportée l'heureuse et large traduction lithographique qu'il en a faite.



**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX PRÈS LA BOURSE  
ET MONTAGNE DE LA COUR

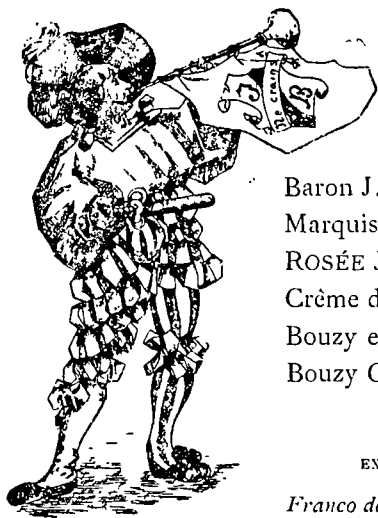
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LE PAYSAN ET LA PAYSANNE PERVERTIS, d'après RESTIF DE LA BRETONNE, par MAURICE TALMEYR. Un numéro 20 centimes, abonnement 3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée</i> . . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 22 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles



EN VENTE

A LA

# LIBRAIRIE LÉON VANIER

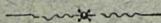
19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros). . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres. . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait). . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtès (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemain (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose). . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt). . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupon. . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cueille d'Avril (épuisé) . . . . .	
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50



LA  
JEUNE BELGIQUE



SOMMAIRE :

La Cage aux Bêtes . . . . .	HECTOR CHAINAYE.
Vers . . . . .	ANDRÉ FONTAINAS.
Lettres de mon Cottage . . . . .	MAX WALLER.
Monseigneur de Paphos . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Un scandale . . . . .	LA JEUNE BELGIQUE.
Les Meininger . . . . .	GEORGES EEKHOUD.
Chronique littéraire : La Nouvelle Carthage	ARNOLD GOFFIN.
Chronique musicale . . . . .	A. F.
Memento . . . . .	***



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80 RUE BOSQUET, 80

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

Directeur ; MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

---

En l'absence de M. Max Waller, M. Henry Maubel a bien voulu accepter la direction par intérim de *la Jeune Belgique*.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

---

## BOITE AUX LETTRES

9. AUX POÈTES. Trouvé dans nos cartons une pièce de vers intitulée : *Suzanne*, où il est question d'« un tout petit chapeau capote en velours rouge ». Voudrions connaître le vieillard de cette *Suzanne*, afin de savoir qui... nous n'insérons pas.

10. R. G. Au panier — panierus. Très xviii<sup>e</sup> siècle vos vers, ils vont droit aux paniers. Travaillez, prenez de la peine, c'est la forme qui manque le plus.

11. X... Idem pour *La Chanson d'Eole*. Nous préférons la carpe éolienne à la harpe, parce que la carpe a la réputation d'être un poisson taciturne.

12. AUGUSTE V... *Mer calme*, pas mauvais. Pire : quelconque. Vous pouvez mieux.

13. ALBERT N... Travaillez. Peut-être n'êtes-vous pas loin de faire ce qui annonce un poète : de bons mauvais vers.

14. JEHAN LE RAMEUR. Même observation. Et ne délayez plus du Grégoire Leroy. Personnellement aimons beaucoup le petit Jehan de Saintré, qui n'était pas rameur, s'il vous plaît.

15. KARLOO. Nous te rendons ton *Baiser*, Karloo, nous te rendons ton *Baiser*.

16. PAUL ORGELS. Tenons à votre disposition ce qui reste de votre *Avortement*, délivre compris.

17. SAÏD-BRUYÈRE. N'avons pas encore reçu l'eau-forte de Féli. Voulez-vous que nous la fassions faire par un autre ?...

18. ANDRÉ FONTAINAS. Tu es un fumiste. Nous imprimons le sonnet — pour faire plaisir à Valère Gille.

## PROSODIE

A VALÈRE GILLE.

Les rythmes, dont nous caressons  
La paresse de nos idées,  
C'est, sur d'étranges orchidées,  
Le vol épais des charaçons.

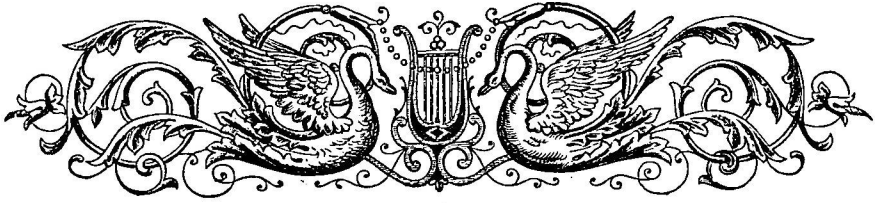
Émus de nocturnes frissons,  
Les dactyles et les spondées  
Sont les chouettes attardées  
Qui s'échappent des noirs buissons.

Mais, parfois, dans la chanson morne  
— Lys égaré dans la viorne, —  
Surgit un vers plus musical

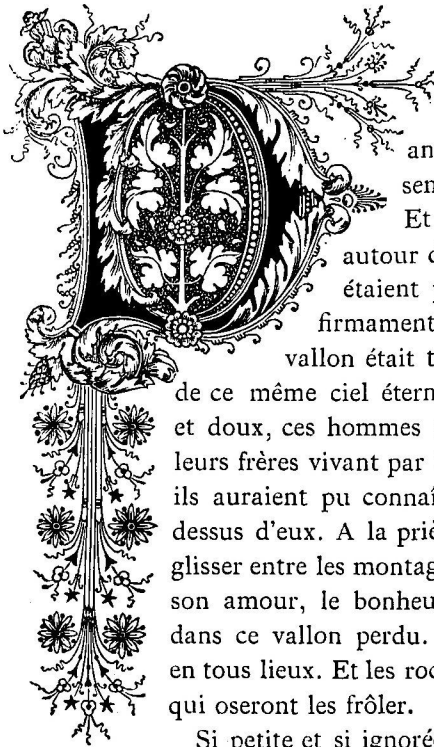
D'une vigueur inattendue,  
Évoquant la fierté perdue  
D'un phallus vert dans un bocal.

19. AVIS GÉNÉRAL. On demande des prosateurs ! Bonne récompense, etc.

20. FRITZ ELL, à Gand. Pour vous récompenser d'avoir tant de patience, on vous répondra... un de ces jours.



## LA CAGE AUX BÊTES



Dans son isolement, cette petite ville semblait oubliée au fond de la vallée. Et comme les montagnes s'élevaient autour d'elle jusque bien haut, les habitants étaient portés à croire qu'il n'y avait plus de firmament au delà des sommets et que leur vallon était tout l'univers. Là, sous le grand œil de ce même ciel éternellement fixé sur eux, interrogateur et doux, ces hommes auraient dû être bons; à l'insu de leurs frères vivant par le monde mauvais, jaloux et cruels, ils auraient pu connaître cette paix divine qui respirait au dessus d'eux. A la prière de leurs cœurs, le ciel eût laissé glisser entre les montagnes de verdure de sa tendresse et de son amour, le bonheur inconnu sur la terre se fût caché dans ce vallon perdu. Mais les hommes sont les hommes en tous lieux. Et les rochers blesseront toujours les nuages qui oseront les frôler.

Si petite et si ignorée, cette ville représentait cependant à elle seule l'univers. Le diamant qui semble dormir ne s'illumine-t-il pas soudain au moindre regard de lumière de feux étincelants? Et multipliés par eux-mêmes, incendiés par leur propre ardeur dans cette goutte précieuse aux facettes éblouissantes, les rayons du diamant ne font-ils pas

oublier ceux du soleil? Ainsi tous les sentiments, ceux qui grondent enfermés dans le cœur des hommes, comme les fauves indomptables derrière les fers des ménageries, et ceux qui chantent le regret du ciel et le souvenir du soleil comme les oiseaux aveugles au fond des volières, vivaient dans cette ville, d'une vie plus âpre qu'en nul autre endroit de la terre. Les vices amoureux d'eux-mêmes filtrant goutte à goutte dans le cerveau de génération en génération, en connaissaient tous les replis, et avaient acquis une impérieuse et jalouse férocité.

Les hautes montagnes défendaient la ville contre toute agression. Cependant chaque maison était une forteresse, et dans un sentiment de défiance inexplicable s'entourait de défenses inutiles. Des grillages puissants masquaient les fenêtres, des serrures compliquées et des barres de fer alourdissaient les portes épaisses. Dans les salles sombres de ces demeures pendaient des trophées d'armes luisantes vers lesquelles, à la moindre alarme, se tendaient les mains fiévreuses. D'une rive à l'autre du ruisseau qui traversait leur ville, les citadins se haïssaient, et souvent on les avait vus se ruer les uns contre les autres. Les habitants d'une rue jalousaient ceux d'une autre. De maison à maison, la méfiance éloignait les voisins. Là, les orphelins, les vieillards et les pauvres mouraient de faim. Comme on ne donnait pas aux mendiants, on ne soignait pas les malades. De rudes paroles grondaient sur toutes les lèvres, de haineux sentiments passaient au fond des noirs regards comme des reflets d'acier. Et ces gens qui s'espionnaient sans répit et vivaient en un sourd et odieux état de guerre, souffraient intérieurement de leur cruauté. Mais ils ne désarmaient pas.

Or, dans cette ville féroce, naquit un frêle enfant. Son père, ayant honte de lui, voulut l'étrangler. Mais la mère pleura tant et demanda si humblement pardon de la faiblesse du petit être, qu'elle sauva ses jours. Heureusement, peu de temps après, le père mourut. Toute la ville accusa l'épouse d'avoir empoisonné son mari pour sauver son fils. Et dès qu'il fut mort, les hommes l'approuvèrent d'avoir voulu retrancher de la vie un être inutile; et les femmes enviaient la mère, car son enfant, bien que d'une extrême débilité, était d'une étrange beauté.

La pauvre mère éleva son fils loin des yeux mauvais; Walther grandit dans la crainte des hommes et la peur de la vie. Ame toute féminine, il ne devait pas comprendre la lutte. Aussi sa mère s'affligeait-elle souvent à se demander quel serait le sort de cet enfant chétif, inapte à vivre, et déjà maladivement rêveur. « Lui si faible et si doux, que deviendrait-il entouré de ces bêtes fauves? Mais il serait croqué comme un agneau, il ne se défen-

drait même pas. » Et plus Walther grandissait, plus elle s'attristait. « Si au moins il pouvait toujours rester petit, elle saurait bien le défendre. Mais n'allait-il pas devenir un homme, avec son âme d'enfant ! Et puis, elle ne serait pas toujours à ses côtés ».

Quel mystère fait donc ainsi s'élever des lacs sombres et profonds de blanches et délicates fleurs, et passer de saintes figures auréolées dans les drames noirs et impurs de la vie ? Dans l'horreur de cette ville, un rayon du ciel était descendu sur le front de Walther. Le destin l'avait voulu faible et doux et passif. Car la bonté armée, la bonté qui frappe et punit, est-elle encore la bonté ? Et quoique l'épée soit blanche et brille comme le soleil, peut-on croire au Dieu armant le bras de saint Georges ?

La pauvre mère craignait aussi, qu'en grandissant, Walther se désespérât de son infériorité, et même lui en voulût de l'avoir mis au monde si mal armé contre l'existence. Mais Walther aimait l'isolement. Comme tous les enfants vont au bruit, lui recherchait le silence ; loin d'aspirer à la vie, il se repliait dans le rêve. Par de secrètes affinités, il affectionnait les êtres qui ne peuvent ou ne veulent vivre de la vie commune, et surtout les choses dont l'essence lui semblait supérieure et plus impénétrable. Il se croyait l'enfant des choses qui l'entouraient, l'âme d'élection vers laquelle leurs âmes convergeaient. Il appartenait à un monde de mystère, au milieu duquel son observation patiente, son inaction continue, son recueillement hypnotique le plongeait dans une extase presque inconsciente. Il vivait comme le lézard, qui glisse sur les roches calcinées, le dos brûlé par le soleil, enivré des titillements de la chaleur ; ou comme le poisson qui passe dans le fil du ruisseau, les écailles frémissantes des baisers fous de la lumière et de l'eau.

Cependant, comme Walther grandissait, les gens de la ville s'étonnaient de ce qu'il n'eût pas encore choisi un métier. Quand il traversait les rues, les ouvriers assis aux fenêtres devant leur établi levaient la tête et ricanaient. Et le ferronnier suspendait son marteau pour dire à ses enfants qui travaillaient à ses côtés : « Si l'un d'entre vous ressemblait à ce propre-à-rien, je lui tordrais le cou ».

Mais Walther avait retiré de la solitude le don néfaste de la poésie, cette fleur de mystère aux parfums tyranniques. Subitement son âme se révélait à lui-même. Car, lui aussi, en était arrivé à se demander pourquoi il existait. Et il lui sembla, dès lors, que ses ennemis l'aimeraient bientôt comme un des leurs. Il leur dirait les secrets de l'ineffable bonté de l'âme du monde, et des mots d'amour vibreraient en ses vers qui rendraient meilleurs ces cœurs cruels.

Lorsque de toutes parts éclatèrent les sarcasmes les plus amers. Cet

esprit faux écrivait ! Il était capable de corrompre leurs enfants ! Il fallait l'obliger au silence ! Et qui, du reste, l'avait fait poète ? Il n'avait jamais appris à rimer selon les règles de l'art. Ses parents étaient de simples bourgeois, et il ne valait certes pas mieux qu'eux.

Cependant, lorsqu'ils étaient rentrés chez eux, le soir, porte close, ces gens relisaient les vers de Walther en secret. Et alors, leurs âmes mauvaises osaient s'attendrir, et ils se demandaient où cet enfant puisait ce monde de pensées et de sentiments qui les écrasaient de leur puissance et les troublaient de leur générosité ? Mais le lendemain, comme ils devisaient ensemble assis sur le pas de la porte ou accoudés au parapet du petit pont, ils accablaient Walther de critiques et le traitaient d'insensé.

La haine de cette populace ne parvint pas à le rendre mauvais. Et jamais il ne se serait aperçu qu'il en souffrait, s'il n'avait perdu sa mère. Resté seul, il eut froid au cœur de songer qu'il était enveloppé d'âmes ennemies, et aussitôt après la mort de sa mère il résolut de quitter cette ville, et d'aller habiter par delà les montagnes, au milieu des champs, dans un petit village, où les hommes devaient être moins mauvais. Il fit ses préparatifs de départ en secret, et décida de se mettre en route la nuit pour échapper à la malveillance de la ville.

Mais le soir de son départ, Walther fut troublé d'émotion. Il ne put s'éloigner avant d'avoir revu la cité. Il faisait noir dans les rues étroites, et il se dirigea avec peine vers le pont, d'où il pouvait voir toute la ville. Arrivé, il s'accouda au parapet et regarda au dessus du ruisseau, qui coulait comme une longue et sourde respiration. La ville semblait plus petite encore dans la nuit, comme repliée sur elle-même dans cette pose d'élan que prennent les chats avant de faire un bond. Le long des quais, des fenêtres encore éclairées plongeaient dans les eaux mouvantes leurs regards tremblotants. Il semblait à Walther que c'était là autant d'yeux qui l'espionnaient du fond de l'obscurité. Sillonnée de rues étranglées, coiffée de ses toits aux silhouettes bizarres, la ville apparaissait comme un mal dessinant ses ver-rues et ses chancres extraordinaires. De la férocité pesait dans la nuit. Walther osait à peine respirer devant ce noir spectacle.

Soudain retentit la corne du veilleur de nuit. Une à une, les fenêtres s'éteignirent. La lune qui était voilée d'épais nuages se découvrit et vint éclairer le vallon. Sa lumière glaciale neigea dans la nuit, et le ruisseau étincela comme une fine épée déposée sur un coussin de velours noir.

La corne résonna de nouveau. Walther vit alors le veilleur qui s'avancit vers le pont, le casque blanchi aux rayons de la lune, et promenant à ses pieds la lueur jaune de sa lanterne sourde. Il rentra en sa demeure, fiévreux

de partir. Et aussitôt que le dernier son de la corne eut passé sur le vallon en sommeil, Walther quitta la ville.

Il était installé de quelque temps dans son petit village, qu'il sentit un vide en lui. Une force lui faisait défaut. Et il comprit alors que la haine comme l'amour retient à la vie, et que nos ennemis comme les êtres qui nous sont chers occupent tyranniquement leur place dans notre cœur et notre cerveau. L'hostilité de la ville lui manquait, cette hostilité qui lui avait été bienfaisante, et l'avait inspiré. Une grande mélancolie s'empara de lui. Ainsi donc, il fallait bénir ses haines comme ses amours. Et malgré lui, il repensait toujours à sa ville. A la tombée de la nuit, il se promenait dans les campagnes, et allait contempler la petite cité, qui dessinait ses toits dans le lointain. Il était même tenté de descendre le coteau. Une puissance secrète l'attirait. Et il avait les larmes aux yeux, lorsqu'il revenait au village.

Un soir qu'il écrivait, levant de temps en temps les yeux sur les vitres, où les derniers rayons pleuraient de scintillantes larmes, il fut effrayé par les aboiements terribles de son chien. Qui osait entrer dans la cour? Et il entendit des pas, dont le bruit retentit douloureusement dans sa poitrine. Qui donc venait le voir? Subitement il devina. Ils avaient découvert sa retraite. C'étaient eux! Walther n'avait pas même eu le temps d'aller à leur rencontre que déjà ils ouvraient la porte d'entrée.

Ils étaient trois, les deux maîtres des corporations des foulons et des ferronniers et le poète de la ville.

— Enfin, nous te trouvons! Tu as donc voulu nous fuir, enfant prodigue! dit le poète en souriant.

— Et c'est nous qui devons venir à toi! ajouta le ferronnier.

Et ils prirent place tous trois dans la chambre de travail, après avoir fermé la porte comme s'ils craignaient que Walther s'échappât. Mais plus un n'osait parler. Walther les avait salués froidement, et n'avait encore dit mot, ne paraissant pas s'étonner de leur visite. Cependant le maître des foulons se décida à parler.

— Nous diras-tu, dit-il, pourquoi tu es parti nuitamment et en secret? Mon Dieu, que t'avions-nous fait? Mais rien. Réfléchis bien. Tu as les torts de ton côté. Pourquoi as-tu toujours vécu dans l'isolement, comme si tu nous méprisais. Méritions-nous ce dédain?

Walther resta sans réponse comme un coupable.

— Pas un homme, entends-tu, reprit le ferronnier, n'a le droit de se retirer de la vie de tous et d'échapper aux devoirs communs. Tu te dois à ta ville. Alors que les autres jeunes gens apprenaient un métier utile, tu restais oisif. Mais enfin tu prétends savoir écrire, paraît-il?

— Où donc as-tu appris à écrire tes vers ? demanda le poète. Car tu n'as jamais eu de maître. Tu ne connais pas les règles sévères de l'art que tu veux pratiquer. Tes vers ont froissé le goût de chacun. Crois mes conseils. Si tu voulais, je t'apprendrais à plaire à tous, par une méthode sûre.

Walther, ne prêtant nulle attention à ces dernières paroles, s'adressa aux deux maîtres des corporations : « Que voulez-vous de moi ? leur demanda-t-il.

— Que tu reviennes en ta ville, répondit le ferronnier.

— J'y retournerai.

— Quand ?

— Dès demain.

Ils sortirent tous trois. Walther les reconduisit dans les campagnes.

— Donc à demain, dirent-ils en le quittant.

— A demain.

Comme Walther rentrait dans sa cour, son chien ne le reconnut pas et se jeta sur lui. Effrayé, il leva la tête, il était cependant bien chez lui, mais les fenêtres le regardaient curieusement, comme s'il était un étranger.

Entré dans sa chambre de travail, il eut peur. Les chaises rangées autour de la table se dressaient menaçantes. Toutes choses lui semblaient hostiles. Ces ennemis, qui n'étaient restés qu'un instant, avaient donc gagné contre lui ses amis de tous les jours. Il se sentait repoussé. « Va, lui disait chaque meuble, retourne là-bas, soumets-toi. »

La nuit était tombée, il alluma la lampe. Mais la flamme le fixa cruellement. « Et toi aussi tu ne n'aimes plus, dit-il, toi qui as éclairé mes pauvres rêves. Toi qui m'as empli de l'orgueil de mon art, lorsque je travaillais dans le silence des nuits, tu me regardes durement ! Tout donc m'abandonne ! »

Il éteignit la lampe, n'osant plus regarder, et s'abattit dans un fauteuil. Enervé, il allait s'assoupir, lorsque le chien aboya terriblement dans la cour.

« Ciel ! Ils revenaient ! »

Et des pas sonnèrent, dont le bruit retentit douloureusement dans sa poitrine.

Et les voilà tous trois qui s'encadrent dans la baie de la porte, s'éclairant au milieu de l'obscurité de leur propre lumière. Ils ne sourient pas comme tantôt.

— Enfin, nous te trouvons ! dit le poète en ricanant.

— Mais tu ne nous échapperas plus, entends-tu, ajouta le ferronnier en fermant soigneusement la porte.

Puis ils s'approchent et s'asseyent autour de lui, l'enveloppant de leurs regards.

— Tu te crois donc supérieur à nous tous ? articula sardoniquement le foulon. Chétif enfant, vermisseau qui nous méprise, nous qui travaillons et sommes utiles aux autres. Tu dois travailler aussi, mon bébé. Assez de rêvasseries ! A quoi, du reste, servent tes vers ?

A ce moment, un rossignol chanta près de la fenêtre dans les arbres d'argent baignés des regards fluidiques de la lune. Le foulon jeta un regard cruel du côté de la fenêtre.

— D'abord, tu as fui la ville comme un lâche ! ajouta d'une voix tremblante de colère le ferronnier. Tu voulais t'évader. Car tu n'étais pas libre. Nous, nous acceptons les obligations de la vie commune. Tu dois t'y soumettre aussi. Ah ! il serait sans doute plus facile que, sous prétexte de génie, chacun négligât les rudes travaux, et par lâcheté désertât les durs labeurs. Crois-tu que nous, qui menons une existence d'esclave, n'avons pas eu en nous toutes les velléités de rêve et d'art dont tu parles. Mais nous avons étouffé tout cela comme des plantes inutiles ou nuisibles. Et puis, tu fausses l'esprit de nos enfants et alanguis maladivement le cœur de nos femmes. Pourquoi perdre ton temps à regarder le ciel quand tu appartiens tout à la terre ? Il faut être fou de penser autrement. Enfin nous sommes tous contre toi, tu n'as pas le droit d'échapper.

Ils s'étaient resserrés autour de Walther. Walther, glacé de frayeur, ne bougeait pas. Il aurait voulu parler, mais il ne pouvait. Ses regards allaient de l'un à l'autre, observant avec terreur leurs masques qui se transformaient. Insensiblement la tête du ferronnier était métamorphosée en tête de loup, les maxillaires s'étaient allongés démesurément, le crâne rétréci, et, tandis que les yeux rapetissés louchaient de feux cruels, toute la tête s'était couverte de poils roux. Ainsi, la face du foulon s'était transformée en gueule d'ours, et celle du poète de la ville en museau de renard. Et ces trois bêtes se rapprochaient toujours plus de lui.

— Ne crains rien dit malignement le renard à l'oreille de Walther. J'ai assoupli la haine de ces gens contre l'art. Ils t'en veulent au fond, parce que tes vers sont très libres et trop insensés. Ils ragent de ne pas comprendre, et sont inquiets de ce que tu penses d'eux-mêmes. Discipline-toi, mon garçon, ou tu es perdu. Que veux-tu faire contre leur bêtise et leur puissance ? Les ours t'étoufferont, les loups te croqueront, sans compter les autres animaux qui s'attacheront à ta perte. Moi, je connais le secret de faire des vers qui ne les révoltent pas. Veux-tu devenir mon élève ? Je t'enseignerai les recettes et les règles, sans lesquelles tu te perdras.



— Assez de verbiage ! dirent l'ours et le loup, s'adressant au renard. Se soumet-il ?

— Eh bien non ! cria Walther, se levant de tout son corps, et les regardant avec une victorieuse volonté au fond des prunelles. Non ! je ne me sou mets pas. Tantôt vous m'avez arraché ma parole. Mais je ne retournerai pas dans votre ville !

Aussitôt, les trois hommes se transformèrent complètement en animaux, et bondirent autour de Walther.

Walther fit claquer ses bras autour de lui, comme un dompteur manie sa cravache. Cependant il fut acculé dans un coin de la chambre, et les trois fauves se rapprochèrent de lui, la gueule ouverte. Mais la fixité de ses regards les retint à distance.

Ciel ! le nombre des animaux s'accroît ! D'où viennent tous ces fauves ? La chambre s'emplit de bêtes. Et les murs de la salle lui paraissent rayés de barreaux comme une cage de ménagerie. Il voit toutes ces prunelles scintiller horriblement dans la nuit. Il fixe ses ennemis, et le magnétisme de ses regards les fait reculer. Cependant s'il tourne la tête, il est perdu, il le sent, mais il les regarde tous. Pas un n'échappe à son fluide. A pas lents, se glissant contre les barreaux, il s'avance vers la porte ; et subitement, comme le dompteur fait jouer la grille de la cage, il ouvre prestement la porte, la referme et s'échappe.

Dans l'ombre du corridor, une langue humide lui lèche les mains. Et Walther caresse son chien qui saute autour de lui, la tête basse, comme s'il lui demande pardon de sa passagère infidélité. Le chien attire Walther dans les campagnes, et s'arrêtant au milieu de la plaine, regarde fixement du côté opposé à la ville.

— Oui, dit Walther, heureux d'avoir près de lui une âme amie qui le comprend, je ne dois pas retourner à la ville, on m'y ferait mourir. Demain nous partirons par là. Peut-être les autres hommes sont-ils moins cruels ?

HECTOR CHAINAYE.

---

## VERS

### L'APPARITION

A ALBERT GIRAUD.

Figure aux cheveux roux, d'ombre et de paix voilée,  
Errante au bord des lacs sous ton nimbe de feu.

LECONTE DE LISLE.

*Dans la brume des eaux dormantes, dans la nuit  
Et ses vagues lueurs de fondante améthyste,  
Pourquoi tout à coup, Tête angélique et si triste,  
Tes yeux ont-ils versé des pleurs sur mon ennui?*

*Pourquoi, parmi l'erreur de mon angoisse accrue,  
Parmi l'essor brisé de mes espoirs, parmi  
L'inanité des vœux de l'orgueil ennemi,  
Tête pâle, pourquoi m'es-tu donc apparue?*

*Tête triste là-bas dans le sommeil des eaux,  
Je sens, hélas! pleurer tes paupières baissées  
Sur mes tourments déçus, et tes lèvres glacées  
Répandre les parfums du pardon sur mes maux.*

*Pourquoi? — qu'ai-je donc fait, et quelle est mon offense?  
Je vois les temps prochains pleins de fleurs et de chants  
S'éveiller dans l'apothéose des couchants  
Vierges, les temps de pure et salutaire enfance;*

*Les temps où renaîtront l'ignorance et l'amour,  
Où les baisers, captifs dans les geôles humaines,  
D'un coup d'aile rompant les anneaux de leurs chaînes,  
Au monde rajeuni ramèneront le jour;*

*Je vois vers l'horizon de Paphos et de Cnide  
De blancs corps amoureux se lever des tombeaux,  
Et plus loin, sur les mers que parfume Lesbos,  
Les vierges s'enlacer de leur désir candide.*

*Je vois la joie au monde, et je chante, et prédis  
La résurrection des voluptés perdues,  
Et l'ivresse accordée à nos lèvres tendues,  
Et l'agonie, enfin, des longs siècles maudits!...*

*Mais non, la Tête est là! — Toujours je la devine  
Qui pleure sur mon rêve et mon espoir trompeur,  
Tête de la Pitié si douce, en la torpeur  
Des eaux, parmi la nuit lourde, Tête divine!*

*Oublions l'avenir, il ressemble au passé :  
Les triomphes vantés, la gloire poursuivie,  
La crainte de la mort, le mépris de la vie,  
Tout est vain! — Tête rousse au long regard baissé,*

*Tête de la Douleur, si calme, qui consoles,  
Ne t'évanouis pas dans la brume des eaux  
Mystérieuses; pleure, ô Tête, sur mes maux  
Passés, et redis-moi les paisibles paroles :*

*Délivre-moi du poids de mes mauvais tourments;  
Enseigne-moi les pleurs et l'oubli de la femme;  
O Tête! Verse-moi la sainte paix de l'âme  
Et sur mon cœur soumis ouvre tes yeux cléments.*

## LE SUPPLICIÉ

À ALBERT GIRAUD.

C'est Dalila, l'esclave...  
A. DE VIGNY.

*Je ne sais plus quels doigts, quelles mains féminines  
Ont sur mon cœur posé la couronne d'épines;  
C'étaient des mains d'enfant et leur frêle douceur  
Et comme les baisers candides d'une sœur*

*Tout fleuris de jasmin, d'œillet et d'hyacinthe :  
Oh ! mon cœur enivré de la pure et très sainte  
Espérance d'aimer dormait de volupté,  
Et je ne sentais pas mon cœur ensanglanté !  
A présent je n'ai plus l'ivresse et l'espérance,  
Et je sens, seule en moi, s'élargir ma souffrance  
De rêver les bonheurs incréés, et le sang  
De mes songes déçus d'orgueil éblouissant  
S'écoule par la plaie ouverte de mon âme.  
Mais je veux ignorer jusqu'au nom de la femme  
Qui m'a versé l'espoir inutile, et je veux  
Oublier la fraîcheur de nos premiers aveux  
Tout remplis de désirs et de craintes naïves,  
Bien que, mordu des clous et des épines vives,  
Je sente en moi saigner mon cœur, et que mes yeux  
S'emplissent malgré moi de pleurs silencieux.  
Envolez-vous de moi, vautours de mes pensées :  
Vous avez bu le sang de mes ardeurs passées,  
Que voulez-vous encore à ce squelette froid ?  
Laissez-moi, laissez-moi dans le jour qui décroît  
M'endormir lentement de l'oubli de la vie !  
Mais non : vous ravivez la souffrance assouvie,  
Et vos becs ruisselants des lambeaux de mes chairs  
S'acharnent sur mes os et mes rêves amers !  
Si du moins je pouvais regarder vers la terre,  
Entendre la douceur d'une voix solitaire  
Qui me bénît et qui parlât de mes douleurs  
Et voir sur moi des yeux amis verser des pleurs,  
Et si, pour retrouver la sainte paix de l'âme,  
Quelqu'un pouvait m'apprendre à mépriser la femme !*

— *Des voix ont des parfums de rêves et d'espoirs :  
Écoute-les grandir du passé de tes soirs  
Perdus parmi l'ivresse et les lourdes orgies ;  
Écoute les fureurs de ces voix élargies  
Remplir les horizons de rugissements clairs  
Et fendre le brouillard de leurs stridents éclairs.  
Je suis Celle qui boit vivante ta mémoire  
Chaude comme du sang, et la Panthère noire*

*Qui plante dans tes chairs ses ongles d'acier froid ;  
Je tiens ton cœur serré dans le collier étroit  
De mes membres croisés. Je veux ta vie entière :  
Je veux ployer au joug ton âme encore altière ;  
Je veux que tes désirs, pieux comme l'encens,  
Montent vers ma beauté qui domine les sens !  
Et l'âpre volupté de ma molle caresse  
Te fera regretter ta première maîtresse,  
Sans fin ! Le cœur rongé de désirs, dans mes bras,  
Tu ne pourras dormir, et tu te souviendras !*

— *Gloire à Toi qui me viens apporter la parole,  
Qui me fait espérer encore, et qui console !  
Gloire à Toi, dont la voix comme un baume léger  
Vient rafraîchir mon cœur et vient m'encourager  
Certes, je t'aimerai ! je te donne ma vie !  
Et si ta cruauté sur moi s'est assouvie,  
Ayant tout consumé dans l'ardeur du plaisir,  
Quelque jour, je serai sans rêve et sans désir  
Et tu m'accorderas la mort délicieuse !  
Les parfums du lychnis et de la scabieuse  
Empoisonnent ta lèvre, et je veux la baiser,  
Et mon front lourd, je veux, éperdu, le poser  
Sur ton front ; et tes yeux, je veux y boire l'ombre ;  
Je veux m'ensevelir, comme en une nuit sombre,  
Dans la moite chaleur de ton sein mûr et fort  
Jusqu'au jour où tes dents me marqueront à mort !*

### LA FLEUR CHARNELLE

Où dans sa fière nonchalance  
La Fleur Charnelle se balance...  
J. MOREAS.

*Fleur solitaire, fleur farouche,  
L'haleine de l'amour embrase ta bouche ;*

*Fleur de salpêtre, fleur de sang,  
La fièvre ternit ton derme pubescent ;*

*Glayeul mauvais du marécage,  
Tes yeux fauves sont affamés de carnage ;*

*Glayeul aigu, comme un éclair  
Tes regards fous d'orgueil pénètrent ma chair !  
Je viendrai m'assoupir, dompté par l'éclair,  
Glayeul aigu, parmi ta chair ;  
Je dormirai parmi l'eau du marécage,  
Glayeul affamé de carnage ;  
Et tes lèvres en feu boiront tout mon sang,  
Fleur fauve au derme pubescent ;  
Et la Mort nous prendra tous deux, Fleur farouche,  
Enlacés, bouche contre bouche !*

ANDRÉ FONTAINAS.

## LETTRES DE MON COTTAGE

### I



Le soleil de La Très Gracieuse Reine Victoria filtre doucement à travers de fins nuages gris clair. De ma fenêtre ouverte au vent tiède, j'aperçois un chemin bordé de haies fleuries, derrière lesquelles des jouets de maisons blanches montrent leurs façades dentelées de vignes folles. Sous la côte, un poteau à trois bras qui portent, l'un : *Hawkhurst & London* ; le deuxième : *Ewhurst Green & Bodiam* ; le troisième : *Beckley & Rye*. C'est là que je suis : au poteau, et fraîchement arrivé j'ignore comme se nomme mon village. Des heures et des heures de train, des heures de bateau, de belle eau verte, des gens qui sont malades sur le pont, l'entrepont et dans la cale, du whisky, bons cigares, *Douvres* ; encore des heures de bateau, puis des heures de voiture dans un pays, un beau pays ; de vieux arbres le long de la route assombrie peu à peu dans le soir qui tombe, la somnolence s'augmente du roulement que scandé le trot du cheval ; puis, un arrêt : *we are arrived, Sir !*

— Tiens, il fait gentil par ici !

On descend les malles, la porte du jardin s'ouvre ; nos pas font crépiter joyeusement le gravier, je suis chez moi ; un tout petit feu est allumé pour le plaisir ; un grog de brandy ; dodo.

Et dodo sur une exquise vision. Dans cette salle à manger, une tête blonde couronnée de dentelle, robe de brocart échancrée sur une poitrine jeunette, taille allongée, les mains cachées dans un manchon de grèbe. Et ce vieux tableau du dernier siècle me sourit en me disant : « *Welcome! Welcome!* Ne pense plus à rien, laisse-toi bercer par la vie, loin des ennuis, des chagrins, des grosses peines qui vous font tomber les cheveux et les espoirs! *Welcome! Welcome!* » Il n'y a plus que des arbres, du vent, de l'air, et s'il pleut, ce ne seront pas des larmes, et s'il tonne, ce ne seront pas des colères.

Mon cottage est très grand, très petit et très vieux.

Des enfilées de chambres au plafond bas ressemblant toutes à des boudoirs; puis, ma chambre énorme avec, à la place d'honneur, le formidable et gigantesque lit à baldaquins dans lequel je rêve à ma petite marquise de la *dining-room*. Et partout de vieux meubles de chêne noirci qu'emplissent des tasses, des assiettes fines de très ancien Japon. De temps en temps, au mur, en lettres gothiques ces mots : *Serve God* ou *God is love* qui me rappellent que je ne dois pas oublier Lord Jehovah, et des *Holby Bile* plein des tas, des bibliothèques où je compte trouver des merveilles de bonnes vieilleries rares. Il y a aussi des manuscrits à l'écriture rousse où je me creverai voluptueusement les yeux.....

A vrai dire, mon cottage plein de trésors n'est pas à moi du tout et c'est ce qui en fait le précieux charme. Songez donc, j'ignore combien il y a de fenêtres, et jamais je n'en paierai les contributions; le dîner? je le mange sans avoir l'ennui de le commander; la cave? j'ai la permission de m'y installer dans un fauteuil et d'y jouer les Falstaff, sans que personne ait le droit de m'appeler vil débauché; les serviteurs ne marchent pas, ils glissent, on les aperçoit à peine... et je suis servi : *Yes, Sir*, et ça y est.

Vous comprenez, ô ma mère Patrie, que je me moque absolument de la Belgique, non de la *Jeune*, mais de la vieille où il y a des élections, des expositions et même un Waux-Hall. Ici les affiches rencontrées ont un aspect très pacifique. Au lieu de : *Votez pour Léon Somzé, l'ami des travailleurs!* je lis les belles lettres jaunes du *Colman's Mustard!* le fatal : *Electeurs! on vous trompe!* est remplacé par *Epp's Cacao* et *Pear's Soap*, et la mer immense roule ses eaux vertes entre ces affiches glorieuses.

A Dover, j'ai perdu mon parapluie; un Anglais m'a fait remarquer qu'on n'est jamais mouillé en Angleterre, et comme je lui demandais pourquoi cette consolation douteuse, il m'a répondu placidement :

« Parce que, lorsqu'il pleut, nous mettons notre mackintosh! »

MAX WALLER.

(*A continuer.*)

## MONSEIGNEUR DE PAPHOS

A FERNAND SEVERIN

*Primat de Chypre, prince-évêque d'Amathonte,  
Patrice de Byzance à la crosse d'orgueil,  
Sous les plis féminins de sa robe de honte,  
Monseigneur de Paphos rêve dans son fauteuil  
Parmi les longs reflets des lourdes draperies,  
Au souffle d'éventails de pourpre, regardé  
Du vitrail écarlate où des flammes fleuries  
Versent de l'or qui brûle et du soleil fardé,  
Et dans ce fier décor de rubis et de laves,  
Qu'exaspère un désir d'être plus rouge encor,  
Écoute, loin, là-bas, aux bouches des esclaves,  
Sangloter et saigner des fanfares de cor.  
Mais lui, le bel évêque, est morose, il repousse  
D'un geste las l'enfant de chœur Hélianthus  
Qui sucre de parfums sa longue toison rousse;  
Et son masque, où la fièvre allume ses cactus,  
Ses regards, éperviers pour des chasses mauvaises,  
Et ses lèvres de ruse aux baisers chauds et frais  
Mélant sous leur duvet des braises et des fraises,  
Et ses savantes mains pleines de chers secrets,  
Tout son être alanguï chante l'ennui de vivre.  
Il n'a rien inventé, rien, pas même un plaisir :  
La vie aventureuse est bête comme un livre.  
Tout ment, et plus de proie aux loups de son désir  
Qui lui lèchent le cœur avec leurs langues rouges,  
Et n'étant point repus, le rongent lentement...  
Mais les marins du port sont heureux dans les bouges!  
Lassé d'être l'amour, lassé d'être l'amant,  
Sous le rêve glacé de la lune aux yeux fixes,  
Hier il a fait danser un ballet d'enfançons  
Figurant des Sylvains, des Faunes et des Nixes,  
Et se dissimulant derrière les buissons,*



*Sur les jeunes acteurs de ces tendres églogues,  
Au signal d'un sauvage et strident hallali,  
Il a soudain, chasseur cruel, lâché ses dogues,  
Et le sang triomphal vers la lune a jailli!  
Puis, trempant son esprit dans la splendeur des flammes,  
Il a fait brûler hier, aux stèles du palais,  
Enduites de résine et de poix, deux cents femmes;  
Et dans sa chaise, entre ses menins violets,  
Pendant que des castrats, de leurs voix langoureuses,  
Célébraient son éloge en sonnets indolents,  
Il a passé, Dieu pâle, avec ses amoureuses,  
Sous les gestes de feu de ces flambeaux hurlants.  
Mais ni le hallali, ni la fête romaine,  
N'ont caressé sa chair ni flatté son cerveau.  
En vain, lustrant ses yeux à la souffrance humaine,  
Il en a fait surgir un poème nouveau,  
Il se sent, force altière, ardeur inassouvie,  
Trahi par la luxure et par la cruauté.  
Pourtant, le monde est beau : tout célèbre la vie.  
Des houles de parfums, des fleuves de clarté  
Apportent puissamment, sur des océans roses,  
Au soleil palpitant comme un cœur orageux,  
Des varechs d'hyacinthe et des îles de roses  
Qu'effare un vol royal de grands cygnes neigeux.  
Des Héliopolis de mensonge et de rêve  
Croulent aux gouffres d'or de l'horizon charnel ;  
La poitrine du soir se gonfle et se soulève,  
Et l'amour de la terre ensanglante le ciel.  
Mais l'évêque frissonne et détourne la tête.  
L'horizon radieux, triste comme un festin,  
Et ces villes de gloire et ces brasiers en fête,  
Où s'amasse l'horreur de son âpre destin,  
L'accablent lentement d'une angoisse infinie.  
Monseigneur de Paphos devine que le sort,  
Dans sa voluptueuse et féroce ironie,  
Le condamne au tourment d'aimer jusqu'à la mort.  
Aimer, aimer toujours, et puis aimer encore ;  
Fumer, encens cruel, effroi de l'encensoir ;  
S'enflammer aux cheveux des torches de l'aurore  
Et s'embraser le cœur sur les bûchers du soir ;*

*Jouer éperdument l'atroce comédie  
Plus vieille que l'azur et le banal soleil,  
Sans pouvoir déchirer la robe d'incendie  
Qui lui brûle la peau même dans son sommeil;  
Et ravi par le vent de ses ailes fatales,  
Oiseau d'ombre et de paix violé par le jour,  
Sans jamais retrouver les ténèbres natales,  
Planant sur le gibet rayonnant de l'amour,  
Se nourrir de la sève et de la fleur des races,  
Et sans cesse gorgé de baisers et de chairs,  
Sous les astres de sang de ses griffes voraces  
Vivre éternellement du trépas des yeux chers!  
En vain le bel évêque épouvanté se dresse,  
Et, très pâle, discute avec le destin noir,  
Le grand ciel sardonique et râlant de tendresse,  
Implacable, lui tend les seins rouges du soir.  
Alors, aux longs reflets des lourdes draperies,  
Au souffle d'éventails de pourpre, regardé  
Du vitrail écarlate où des flammes fleuries  
Mélent de l'or qui brûle et du soleil fardé,  
Primat de Chypre, prince évêque d'Amathonte,  
Devant l'inique arrêt de ce ciel triomphant,  
Sous les plis féminins de sa robe de honte,  
Monseigneur de Paphos pleure comme un enfant!*

ALBERT GIRAUD.

## UN SCANDALE



est M. Frédéric Delaet, fils de M. Jean Delaet, député d'Anvers à la Chambre des représentants, qui vient d'être nommé professeur de littérature générale à l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers.

Quels sont les titres de M. Frédéric Delaet au poste de professeur de littérature ?

M. Frédéric Delaet est le fils d'un père qui a beaucoup d'influence.

M. Frédéric Delaet est docteur en droit.

M. Frédéric Delaet a été rédacteur en chef du *Journal d'Anvers*.

M. Frédéric Delaet est greffier de la province d'Anvers, ce qui lui rapporte, dit-on, vingt mille francs par an.

Tels sont les titres du nouveau professeur de littérature générale.

Il s'est occupé de tout, sauf de littérature. On ne connaît de lui ni un livre d'art, ni une étude de critique. C'est un professeur qui aura beaucoup à apprendre !

C'est à *la Jeune Belgique*, qui protesta naguère, d'une façon retentissante, contre le refus du prix quinquennal à M. Camille Lemonnier, de protester aujourd'hui contre cette nomination scandaleuse.

Certes, nous n'entendons pas reprocher au gouvernement de ne pas avoir nommé tel ou tel écrivain déterminé. Il ne s'agit pas ici, comme dans l'aventure du prix quinquennal, d'un déni de justice fait à *un* écrivain d'un talent incontestable. Il s'agit d'un soufflet donné à *tous* les écrivains belges, à *tous* les artistes de notre pays.

Le gouvernement pouvait choisir, le plus librement du monde, soit un poète, soit un romancier, soit un critique de valeur, et le choisir en dehors de toute question d'école littéraire.

Mais il devait choisir un littérateur.

Cette nomination ridicule, qui n'est pas isolée, mais qui fait partie d'une série, continue le déplorable système que suivent, en Belgique, sans distinction de parti, les gouvernements. Elle donne la mesure de ce que l'on peut attendre, en matière d'art, de ceux qui, sous prétexte de protéger les lettres, n'ont d'autre souci que de servir des intérêts politiques.

La nomination de M. Delaet est un scandale contre lequel nous protestons de toutes nos forces, et nous espérons que toutes les revues d'art, quelle que soit leur couleur, joindront leur protestation à la nôtre.

Quand il s'agit de l'Art et de ses intérêts — supérieurs à n'importe quelle politique, — les artistes ont le droit de parler, et de parler haut.

LA JEUNE BELGIQUE.

## LES MEININGER



Quand ces lignes paraîtront les Meininger auront quitté Bruxelles, emportant, sans doute, de cette capitale une déplorable impression et marquant son nom d'une large croix noire dans leur journal de voyage.

Alors qu'ils ont rencontré partout un auditoire nombreux, attentif et enthousiaste, ils se sont butés ici à une inertie intellectuelle sans égale, à

des préventions béotiennes, qui avaient même revêtu, au début, le caractère d'une véritable hostilité,

Devenons-nous si exclusivement latins que cela, à Bruxelles en Brabant ? Effrayant et stupide suicide d'une race. Quand serons-nous assez pervertis et démoralisés ? Quel scalpel arrêtera les ravages du cancer. Et Germaines joueront-ils bientôt le rôle d'exilés dans leur propre patrie ?

Imbus, saturés, abrutis de « nouveautés » parisiennes, un grand nombre de gens qui se piquent cependant de sens artiste, n'ont pas attendu que les représentations des Meininger eussent commencé pour protester contre cette invasion du théâtre germanique en pays.. français. Que leur voulaient, à ces Parisiens de la Senne, Schiller et Shakespeare ? Ils déclaraient bien haut que Dumas, Sardou, Augier, Pailleron suffisaient à leur intelligence. Pourquoi demander un effort à ces esprits routiniers ; pourquoi les déranger dans leurs habitudes, pourquoi jeter des perles à ces... Congolans qui se contentent de verroteries ?

Les Meininger ne se laissèrent pas intimider par ces criaileries de Belges à qui les Prussiens ont sans doute enlevé l'Alsace et la Lorraine, et portèrent leur répertoire à Bruxelles, ne pouvant supposer que, dans une cité de passé les trois cent mille âmes, il ne se trouverait pas un noyau de lettrés et de délicats assez important pour les défrayer au moins de leur séjour.

L'événement prouva qu'ils entretenaient une opinion trop flatteuse de notre public et que dans cette bonne ville, à prétentions artistiques, il suffit d'une poignée de braillards ignorants pour discréditer les plus nobles et les plus saines tentatives.

Heureusement les Meininger tinrent bon. Assurés par le duc de Saxe-Meiningen contre les risques et les pertes matérielles de leur tournée à l'étranger, ils ont bravement rempli leur programme, jouant, dans une salle souvent vide aux trois quarts, avec la même conviction et la même vaillance que devant les pleines chambrées d'Anvers et de Rotterdam, et se contentant des suffrages sincères et chaleureux de quelques centaines de spectateurs assidus, toujours les mêmes, représentant l'élite intellectuelle de la capitale. Ils sont restés près d'un mois, jusqu'à épuisement de leur programme ; annonçant chaque fois le nombre des représentations d'une œuvre et passant, à date fixe, à l'œuvre nouvelle. Tant pis pour les hésitants qui, devant les éloges un peu tardifs de la critique, s'étaient enfin décidés à aller entendre le chef-d'œuvre allemand ou anglais. Ils se cassaient le nez au bureau de location.

— Désolé, Madame ! les décors et les costumes de *Jeanne d'Arc* viennent d'être emballés, mais si vous voulez entendre *Wallenstein* ?

— *Wallenstein*, connais pas. Attendrai journal...

Le journal parlait, l'article était même élogieux et vainquait de nouveau les défiances du bon amateur de spectacles. Malheureusement, lorsque celui-ci se représentait au guichet, Hilmar Knorr venait de dépouiller la cuirasse du duc de Friedland pour revêtir le manteau de chevalier de la Jarretière dans *Marie Stuart*. Et le spectateur timoré ne connaissant pas plus *Marie Stuart* que *Wallenstein*, et *le Marchand de Venise* que *le Conte d'Hiver*, attendait de nouveau que son journal, son oracle, le renseignât sur le degré d'intérêt qu'un bourgeois de Bruxelles peut raisonnablement accorder aux élucubrations des nommés Schiller et Shakespeare...

Nous nous rappellerons toujours la première de *Jules César* et des *Meininger*, la seule représentation qui fit salle comble. Quel tolle, quelle abatage, quel flux de moqueries, quel mépris, quelle hilarité ! Rien ne fut trouvé bon. Ayant risqué, maladroit Don Quichotte, de rompre une lance en faveur de la pièce et des interprètes, nous faillîmes, ce soir-là, être renié par nos meilleurs amis, et non des moins lettrés, tant il avait régné dans la salle et dans les couloirs, une atmosphère de cuistrerie, de fransquillonisme, de germanophobie. Nous dûmes nous sauver, craignant de devenir malade à notre tour. Le triste de l'histoire c'est que la nuit ne porta pas conseil à ces enragés et que la quintessence des âneries et des énormités rabachées dans les tavernes des environs du théâtre s'étala le lendemain dans nombre de journaux. Et puis, comme s'il ne suffisait pas de celles-là, certains critiques allèrent en puiser dans le sottisier qui leur sert de bibliothèque.

Depuis, un revirement se produisit dans la presse et il a été fort curieux d'en suivre les évolutions.

On avait commencé par tout contester aux *Meininger*. Graduellement on leur accorda des bonnes intentions, on convint qu'ils rendaient bien les effets de foule, les émeutes, les batailles, on concéda du goût et de la science à leur régisseur, M. le conseiller de cour von Chronegck, on s'étendit sur la richesse des costumes, l'ingéniosité des décors, de l'éclairage et des trucs, la valeur artistique du mobilier et des accessoires ; puis, après n'avoir guère attaché aux acteurs mêmes plus d'importance qu'à des mannequins somptueusement habillés, convenablement articulés et stylés, qu'à une collectivité de figurants assez décoratifs et assez plastiques pour « faire tableau » dans un milieu historique laborieusement reconstitué, — on daigna s'apercevoir que quelques-uns avaient du talent et valaient mieux que des comparses bien disciplinés, exercés à la prussienne dans le régiment de Thespis ; puis, de jour en jour, au courant des pièces nouvelles, on trouva qu'ils avaient beaucoup de talent, puis on constata

que leurs camarades n'en avaient pas moins; enfin, aux dernières représentations des comédies shakespeareiennes, toutes les préventions sont tombées, et les Meininger se sont imposés non seulement comme des interprètes consciencieux, exempts de tout cabotinage, mais encore comme des artistes possédant une réelle personnalité, poussant l'honnêteté de leur art et la religion des grands maîtres jusqu'à tenir un bout de rôle; à se retirer à l'arrière-plan, lorsque la pensée créatrice de l'auteur et l'harmonie de l'ensemble exigent cet effacement, quitte à se montrer sous leur jour le plus brillant, à donner pleine carrière à leurs moyens généreux, chaque fois que le poète et la situation font appel à tout ce que peuvent donner leurs tempéraments et leur acquis...

Ah! les braves, les honnêtes gens!

Et nous tremblons à l'idée que nous voilà réduits, après leur départ, pour tout spectacle et toute distraction scénique, et durant de longues successions d'hivers — car il n'y a pas à espérer que les Meininger renouvellent à Bruxelles une expérience trop aléatoire — aux niaiseries et aux platitudes si nombreuses et si encombrantes que malgré la quantité de théâtres qu'on leur dédie, il semble que Bruxelles n'ait pas encore assez de toutes ces salles pour les loger!

Et les histrions qui interprètent ces grimaçantes inepties : les malheureux! Et ce public des premières qui s'en délecte : les incurables!...

Et qu'on ne nous accuse pas d'entretenir contre l'art latin les préjugés que les autres nourrissent à l'endroit des œuvres germaniques. Lorsque Paris nous offre une manifestation vraiment artistique, notre bon public ne comprend pas mieux le français que l'allemand. Rappelons-nous les représentations d'Antoine et de son excellente troupe du Théâtre-Libre.

Les Meininger avaient eu l'intention de jouer du Molière. On taxa d'outrecuidance et de sacrilège leur bel éclectisme. Voyez-vous l'impertinence de ces Teutons : toucher à Molière Ah non, n'est-ce pas? On les en dissuada. De l'avis des augures ils y eussent été grotesques. Après leur avoir entendu interpréter du Shakespeare on peut affirmer au contraire qu'ils y eussent été excellents. Nous irons même peu plus loin; nous sommes sincèrement convaincus que s'ils abordaient le répertoire d'Alfred de Musset, le plus shakespeareien des Français, le Musset du *Chandelier*, de *Barberine*, d'*Il ne faut jurer de rien*, d'*On ne badine pas avec l'amour*, sans parler de *Lorenzaccio*, ce superbe drame encore injoué — ils en tireraient une autre moelle, une autre saveur que les comédiens de salon du Théâtre Français qui entretiennent, d'ailleurs, à l'égard du poète des *Nuits*, une méfiance instinctive prouvée et par le petit nombre de ses pièces montées sur leur théâtre et par la courte apparition de celles-ci.

Adieu purs et francs artistes ! Les publics ont les théâtres qu'ils méritent. Le nôtre applaudit Paulus et Coquelin. Que ses déduits simiesques et son écœurant « à l'instar de Paris » lui soient légers !

Au moins à présent, sans courir à la suite de la foule, prendre notre part des poisseuses machinettes jetées en pâture à l'ennui et à la paresse d'esprit des désœuvrés, nous pourrons ruminer de consolants et ennoblissants souvenirs. Au coin du feu, le soir, en relisant Shakespeare nous nous rappellerons l'intonation juste, la plastique élégante, la physionomie expressive, l'attitude trouvée, les types si bien compris des crânes comédiens du duc Georges et aussi les prestiges des décors, l'harmonie et la suggestive ordonnance de la figuration.

Ainsi nous n'aborderons plus *la Douzième Nuit* sans prêter à Olivia le galbe radieux, d'une beauté si intelligente, de M<sup>me</sup> Amanda Lindner et sans revêtir le duc Orsino, de la stature élégante et du fier et jeune visage de M. Alexandre Barthel. Le titre seul du poème, à la fois pétillant et vaporeux, sentimental et folâtre, nous évoquera M<sup>me</sup> Präsch-Grevenberg, l'espiègle soubrette, la fée du rire, cette Marie qui berne si agréablement le fat et vilain pédant Malvolio. Dans le jardin d'Olivia, par dessus le massif de rosiers, nous verrons émerger et s'épanouir, floraison hilare et panachée, la tête blondasse du hobereau jeunet, la face allumée de sir Toby, cousin de Falstaff, et le profil futé de Fabio, empruntés à MM. Carl Goerner, Romanus Hassel et Max Beck ; tandis que le grotesque Malvolio, figuré par M. Max Grube, minaudera d'un air avantageux et s'enfoncera dans la nasse que lui tendront les bons drilles, et que dans la coulisse chantonnera Willem Arndt, le joyeux fou.

Ou nous croirons assister, de notre fauteuil, à la représentation du *Conte d'hiver*, l'aventure touchante et fantastique où la vraisemblance, le plat bon sens, les circonstances normales, les faits plausibles, n'ont rien à voir. La mise en scène des Meininger entretiendra l'« indéterminé », le vague, la délicieuse équivoque de ce *Conte d'hiver* qui se passe au pays du soleil ou sur les « côtes de la Bohême », dans des décors à la fois grecs et byzantins, moitié antiques moitié moyen-âgeux. Nous migrerons à la suite du poète et de ses féaux interprètes aux pays non classés, aux royaumes sans annales et sans statistiques, aux patries éternellement vierges, et aux sons d'une absolue musique villageoise, — de *la* musique villageoise — se noueront des danses n'appartenant à aucun lieu, à aucune époque, et troublantes, gracieuses, immatérielles, écho de l'éternité, reflet de l'infini.

Nous discernérons dans l'inoubliable théorie de ces bergers et bergères chimériques, M<sup>me</sup> Präsch-Grevenberg, l'avenante Perdita, la voix pleine

de caresses, les mains pleines de fleurs. Ses compagnes lutineront Carl Goerner, le clown, ou plutôt l'innocent, fils du vieux berger. Ou la scène changera ; des larmes mouilleront nos yeux, aux malheurs de la reine Hermione et devant l'aveuglement du roi Léontes. Et quel soulagement, quelle émotion enfantine mais délicate, lorsque la reine tant pleurée est rendue à son époux repentant ! Nous n'oublierons jamais M<sup>me</sup> Otto Lorenz dans ce personnage d'Hermione. A cette excellente artiste étaient dévolus les rôles de tendresse, de dévouement, ceux des fidèles épouses, des bonnes mères. Rôles d'une bonté idéale, sereine et poétique chez Shakespeare ; rôles pleureurs et plus gros, rôles de victimes chez Schiller. Ainsi elle a détaillé avec une discrétion bien fine et bien sympathique le personnage de Viola de *la Douzième Nuit* et tiré de celui de Marie-Stuart tout l'effet possible.

Comme illustrations du *Marchand de Venise*, nous nous rappellerons ce que les Meininger faisaient de l'enlèvement de Jessica, les scènes des confrets, celle du jugement. Nous ne séparerons jamais l'exquise figure de Portia de son interprète M<sup>me</sup> Amanda Lindner. Elle représentait l'essence même de ce rôle et correspondait de tout point à la vision shakespearienne.

Nous avons dit le mérite de M. Goerner, qui se fit applaudir la première fois dans le joli rôle de Lancelot du *Marchand de Venise* et qui s'imposa de plus en plus comme un comédien de premier ordre. Lancelot nous sollicitait à l'égal des croquis de Hendschel, le spirituel observateur des gavroches berlinois.

Au tout premier rang des Meininger il nous faut citer : M. Hilmar Knorr, qui supporta, avec une autorité superbe, les rôles de Jules César, de Wallenstein, de Leicester, de Guillaume Tell, du marchand de Venise et de Polixènes du *Conte d'hiver*.

Et Barthel, tour à tour fougueux Lionel, exalté Mortimer, chevaleresque Max Piccolomini, excellant dans ces rôles de jeunes premiers schillériens, ce qui ne l'empêchait pas d'aborder et de tenir magistralement une création de l'envergure de celle de Marc-Antoine dans *Jules César*, et d'arracher, après le discours du forum, les applaudissements d'une chambre antipathique.

Nous avons cité déjà Max Grube, le cuistreux Malvolio de *la Douzième Nuit* et le terrifiant Shylock du *Marchand de Venise* ; nommons aussi Carl Weiser, l'Illo de *Wallenstein*, saisissant dans la scène d'ivresse du banquet ; et M<sup>me</sup> Teller, caractérisant les reines hommases, Elisabeth et Isabeau, et aussi les maîtresses-femmes, telle que l'Hedwige de *Guillaume Tell*. Nous n'en finirions pas s'il nous fallait énumérer scène par scène les merveilles réalisées par M. Chronegck. Bornons-nous à évoquer quelques grands effets d'ensemble :



Rien de comparable à ce camp de Wallenstein, à Pilsen, qui fit courir un long frisson parmi l'auditoire extatique. Les tentes s'alignent à perte de vue. Aux premiers plans, une cantine et une friperie. Soldats de tout uniforme et de toute arme occupent les tables, se pressent, se mêlent. Carabiniers du régiment de Terzky, chasseurs, dragons, reîtres, arquebusiers, cuirassiers lombards et gardes wallonnes, croates, uhlands, bohémiens, évoluent et se campent dans une profusion de scènes hautement topiques. Types et costumes suggèrent les gravures de Callot, ou mieux encore les lumineuses compositions de Frans Hals et par moments le débraillé et la truculence de Jan Steen et d'Ariaan Brauwer. Au lever du rideau des croates et des uhlands cuisinent, la cantinière remplit les brocs, les enfants de troupe battent le tambour. Des chants retentissent sous la tente. Un paysan et son gamin s'introduisent dans le camp pour essayer de récupérer au moyen de cartes biseautées une partie de l'argent volé par les soldats; un croate naïf troque un riche collier contre la gourde et le bonnet d'astrakan d'un tirailleur; on assiste à la réception d'une recrue; un chasseur raconte ses campagnes; des soudards dégaînent pour les beaux yeux d'une cantinière; l'arrivée de mineurs musiciens jouant une valse fait diversion à ce hourvari et le bal remplace la tuerie; puis survient un capucin qui prononce un de ces prêches bouffes, modèle d'humour et d'observation, dont Schiller assaisonne et farcit fréquemment son lyrisme. Tant que le frater se contente de fulminer contre les débordements des drilles, ceux-ci l'écoutent avec patience ou se bornent à le huer et à l'applaudir ironiquement, mais du moment qu'il se permet d'attaquer leur généralissime, Wallenstein, le duc de Friedland, on enlève et on expulse le téméraire prédicant. On fait plus mauvais parti encore au paysan, surpris trichant au jeu. Terrassé, assommé, les coups de pied pleuvent comme grêle sur le lamentable paçant, que sauve seulement l'intervention d'un maréchal-des-logis, très influent parmi cette soldatesque et ces trabans de tout poil.

Et l'admirable tableau que forme, au deuxième acte, dans une salle du palais de Wallenstein, à Pilsen, le généralissime au milieu de son conseil de généraux, donnant audience à Questenberg, l'envoyé de l'empereur Ferdinand. Le mépris du duc de Friedland pour le courtisan diplomate, l'ironie dont il l'accable, l'impatience qui gagne ses généraux, des types superbes de grognards moustachus et tannés, à l'énumération des griefs de la cour de Vienne contre le duc et aux exigences de l'empereur, tout cela compose une scène d'une gradation intense et imposante.

Et celle où Wallenstein donne audience aux dix cuirassiers du régiment de Pappenheim. L'entrée de ces cuirassiers, la façon dont ils s'alignent,

présentent les armes, le choc des gantelets et des cuirasses, la belle prestance de ces soldats d'élite ! Et la défection de la fin. Le tumulte croissant au dehors, le grondement séditieux qui se rapproche comme un orage, les troupes faisant irruption jusque dans les appartements de la duchesse, et le feld-maréchal, impassible, immobile comme un roc, vêtu de la cuirasse, son bâton de commandement à la main : quelle composition d'un maître-peintre, quelle splendide illustration du drame !

Dans *la Pucelle d'Orléans*, aucun de ceux qui assistèrent à ce spectacle n'oubliera l'entrée de Jeanne d'Arc, au premier acte.

La Hire apporte au « roi de Bourges » abandonné de tous, la nouvelle d'un changement de fortune ; puis survient un chevalier blessé qui raconte l'engagement où les Français ont vaincu grâce à un merveilleux renfort envoyé par le ciel, dans la personne d'une jeune guerrière. Tandis qu'il parle, on entend les cloches, un cliquetis d'armes, le grondement d'une foule lointaine ; la clameur se rapproche, des noëls éclatent, on a l'impression d'une cohue, d'une violente poussée au dehors, sous les fenêtres du château, et Jeanne d'Arc entre, portée par un flot de magistrats, de chevaliers, d'hommes d'armes.

Plus émouvant encore était le tableau de la cathédrale de Reims pendant la cérémonie du sacre : Bourgeois, femmes, gens du peuple, gamins massés sur le parvis, faisant la haie pour voir défilier le cortège des prélats et des grands vassaux menant le roi à l'autel. Après s'être agenouillé respectueusement au passage de la Sainte-Ampoule et de l'archevêque, quand approche Jeanne d'Arc, le peuple ne parvient plus à se contenir, et malgré la sainteté du lieu, à la vue de sa libératrice, il éclate en transports de jubilation, en noëls formidables où grincent des voix grêles d'enfants. Et quel contraste, avec ce triomphe et cette allégresse, quand Jeanne, dénoncée par son propre père, reste seule, quand tous, aux roulements du tonnerre, affolés, pris de panique, se sont enfuis, roi, prélats, guerriers, gens du peuple ! Quel formidable coup de théâtre ! Et que l'actrice, M<sup>me</sup> Lindner, était belle, dans son attitude pétrifiée, somnambule, de vestale maudite, d'archange déchue.

N'oublions pas, au nombre des éléments contribuant à intensifier l'illusion, la musique de scène si bien dans la couleur du tableau et de la situation : les marches guerrières et triomphales de *Jules César* et de *la Pucelle* ; la chanson des soldats du camp de Wallenstein, le *lied* de Schubert, chanté par Thékla, le canon funambulesque et les couplets bouffes de *la Douzième nuit*, en contraste avec la mélodie intimiste de Viola, et ces préludes, et ces ritournelles vaporeuses qui font songer à du Wagner et établissent une « correspondance » entre le duc Orsini et le roi Louis II de Bavière.

Nous ne recommencerons pas l'inventaire des décors, du mobilier, de la garde-robe et des accessoires des Meininger; les chroniqueurs les plus inconciliables ont baissé pavillon devant cette mise en scène artistique et richissime. Des spécialistes ont aussi consacré d'érudits articles aux perfectionnements apportés par ces artistes à l'éclairage, aux trucs, aux prestiges, à la disposition et à la plantation des décors.

Tout en prisant beaucoup ces éléments, nous tenions surtout à constater, en dépit des plaisantins et des contempteurs, que les Meininger promènent autre chose, par les villes des deux mondes, qu'un colossal bagage de décors, qu'un formidable magasin de bric-à-brac.

Non seulement jolies femmes et solides gars, sélection de types appropriés à l'histoire et à la fable, mimes adroits et plastiques, réunissent assez de qualités physiques pour animer le cadre somptueux et le riche appareil d'accessoires, mais tous possèdent, ce qui vaut mieux, la conviction, le talent, le feu sacré, la grande âme, dignes du Verbe qu'on leur confie.

GEORGES EEKHOU.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*La Nouvelle Carthage*, par Georges Eekhoud. — 1 vol. petit in-8°. — Bruxelles, Henry Kistemaekers.



La beauté aisée, l'eurythmique simplicité de l'art grec chante un bonheur harmonieux que nous ne pouvons connaître. — L'art gothique, tourmenté, convulsé, suant l'horreur et le doute, jailli tout entier, ainsi qu'un cri de suprême angoisse, des entrailles de notre race, trouvera toujours un sûr et immédiat écho en nous. Notre admiration pour le premier sera plus raisonnée, plus instinctive et spontanée pour le second.

Les contrées septentrionales, avec leur grise ceinture de brumes et de nuages et leurs horizons bornés par de poignants crépuscules, ont un peu la semblance d'une prison, où les détenus rêvent à cette liberté, dont les autres hommes jouissent sans y penser.

De là un art ramassé sur lui-même, aux aspirations vagues et douloureuses, rempli de songes, de fantômes, de cauchemars, déséquilibré et se jetant à tous les extrêmes : aux orgies plastiques de l'école d'Anvers ; au mysticisme aigu de celle de Gand.

Définir l'art de M. Georges Eekhoud, — une tâche singulièrement ardue. Nous pourrions dire qu'il est sain et étrangement maladif, complexe et simple, et avant tout, intransigeant.

L'exalté et exclusif amour de l'auteur des *Kermesses* pour cette noble race flamande, têtue, vindicative et fidèle, donne beau jeu aux colleurs d'étiquettes de la critique. Ces ingénieux *virtuoses* ayant divisé leur esthétique en corrects compartiments, y fourrent, de gré ou de force, les productions de leurs contemporains. Ils réduisent les artistes au même dénominateur ! Pour M. Eekhoud, cette très rudimentaire besogne se facilite encore du particularisme — apparent — de ses conceptions : Rubens, Teniers, Jordaens. Ces pères putatifs des peintres, musiciens et écrivains flamands, quels qu'ils soient, réapparaissent, une fois de plus, enchassés en les habituels poncifs sur l'atavisme et l'existence grossière, exubérante, bestiale et joyeuse du terroir.

M. Georges Eekhoud se rattache évidemment à cette tradition, mais ne semble-t-il pas descendre plutôt de ces mystagogues de la couleur : Van Eyck, Memling, que des sonneurs de fanfares rubéniens ?

On rencontre, certes, dans ses œuvres des tableaux de large, puissante et charnelle vie et les paysans aux visages rubéfiés, aux énormes et homicides réjouissances ne l'effraient pas ; mais ses héros de dilection sont des créatures aux ressorts plus compliqués : Écrasés par le *cant* social, victimes d'une légalité mécanique, surgissent ces silencieux, renfermés et timides *las d'aller* : rustres sensitifs, ayant la pudeur de leurs expansions et de leurs peines, masquant leurs haines impatientes d'un mutisme farouche, scellant les tumultueux battements de leur cœur insurgé et, pour user d'une frappante expression populaire, « *se mangeant les sangs* » jusqu'à ce que, poussés à bout, au paroxysme de la fureur, ils éclatent en soudaines résolutions, outrancières et désespérées.

Les natures de cette sorte, passives extérieurement, restent inexplicables au grand nombre ; les phases psychologiques qu'elles traversèrent, les mobiles propulsifs de l'explosion finale étant restés inaperçus et cachés, les actes conséquents paraissent illogiques et s'attribuent à un aveugle et brutal instinct.



Laurent Paridael, le protagoniste de la *Nouvelle Carthage*, est un de ces individus, prédestinés à se voir mécompris même, — *surtout*, — de ceux qu'ils chérissent, — à être en butte aux outrages et aux injustices, non seulement de leurs ennemis, des indifférents, mais plus encore, de leurs amis.

Orphelin et recueilli par de riches parents, gens non pas méchants mais, ce qui est pis, rationnels et qu'avec Shakespeare l'on pourrait qualifier de *deliberate fools*, — fous de sens rassis, — Laurent subit naturellement, les vexations multiples réservées dans les familles aux enfants rêveurs et taciturnes. M. Dobouziez, son tuteur, s'efforce vainement de plier ce « bayeur aux chimères » à son idéal pratique et puritain. Cet honnête homme, à

l'instar de beaucoup de ses congénères, s'astreint à une stricte comptabilité morale; il divise ses affections en *Doit* et *Avoir*, remplit équitablement ses obligations, réclame les égards qu'il se croit dus, fait la balance, se frotte les mains, — et s'étonne de ne trouver, en son pupille, qu'une gratitude modérée; car, malgré notre chevaleresque philanthropie, nous prétendons bien faire rendre à nos plus anodins bienfaits, l'intérêt usuraire et imprescriptible de la reconnaissance.

Les autres membres de la famille ne témoignent à Paridael que du mépris et sa jeune cousine même, qui aurait pu tempérer et pallier les sévérités paternelles, s'écarte de lui, l'accable de sa pitié insultante ou de sa dédaigneuse indifférence. Ces marques d'aversion exaspèrent le grandissant amour de Laurent pour sa hautaine parente; plus tard, avec une bien inutile abnégation, il s'efface devant Marbol, le rival préféré, que sa pauvreté fière éloigne, lui aussi. Le mariage de Gina et de Béjard, armateur richissime et véreux, s'accomplit.

Emancipé de la tutelle du compassé M. Dobouziez, Laurent vit en des entours plus sympathiques, plus frustes aussi, mais où, du moins, l'on respire à l'aise, sans contrainte, un air de franchise et d'énergie salutaire. Cependant une haine fructifie en lui contre le cauteleux Béjard, l'époux abhorré de Gina, haine où s'amalgament étroitement son amour réfréné pour celle-ci et la fervente et mystique tendresse qu'il porte à sa ville natale, dominée à cette heure par la ploutocratie dont Béjard est un des chefs.

Dans ce monde cupide quelques amitiés le consolent et le soutiennent : Marbol, le peintre, Vyveloy, le musicien, comprennent et partagent ses convictions et ses enthousiasmes généreux; la discrète et respectueuse affection de Siska et du brave Tilbak panse les incessantes meurtrissures infligées à Laurent par l'anguleuse bienveillance des Dobouziez.

Des élections ont lieu; le scrutin repousse Marbol, et le candidat des riches, Béjard, l'emporte. Régina n'est pas heureuse, pourtant; son mari la délaisse, la ruine et finalement tente de la déshonorer. Le spectacle tout nouveau de sa cousine humiliée devant lui et repentante de ses duretés passées, son culte idolâtre pour la cité patriale, surexcitent Laurent; il conçoit et exécute le projet de venger sur Béjard, et Gina et Anvers opprimé par les Publicains et d'égoïstes oligarques. A leur insu, obscurément, il se sacrifie à la félicité future de Régina et de Marbol.

..

Ceci est du tragique sans gestes.

La deuxième partie de la *Nouvelle Carthage* paraît un peu écourtée; des êtres tels que Laurent ne s'attardent guère, sans doute, à délibérer; pourtant une conflagration de sentiments contradictoires a dû précéder la catastrophe, lutte que l'auteur indique, mais développe insuffisamment, à notre sens.

Ces réserves sont, à peu près, les seules que nous ayons à faire; la pre-

mière partie notamment, si vivante, si vraie, si *vécue*, dirions-nous, si cette épithète n'avait pas été prostituée à toutes les compilations naturalistes ou naturistes ; la promenade sur l'Escaut, les fêtes de Rubens, les journées électorales, le Riet-Dyk : des pages décisives.

Le style de la *Nouvelle Carthage*, moins âpre que celui des *Milices de Saint-François*, bellement pittoresque, imagé et pictural, atteint en certains passages, les descriptions de l'Escaut, entr'autres, une complète et inaltérable splendeur.

La foi punique des hautes classes anversoises niera l'exactitude de la *Nouvelle Carthage*. Il importe peu ; ce livre restera comme un tableau sincère et définitif de notre « métropole commerciale », avec ses sanies et ses tares et aussi tout ce qui fonde sa réelle grandeur.

ARNOLD GOFFIN.

## CHRONIQUE MUSICALE

*EN MER*, description symphonique avec soli et chœurs, de JEAN VAN DEN EEDEN  
(concert du 4 juin, à Mons),



Des calmes flots glissent doucement ; il plane un morne ennui d'horizon sans borne ; et lointain, se perçoit le leitmotiv, le chant effacé de la vague, faiblement murmuré par le haut-bois rêveur. Voici que les cors évoquent des révoltes, les cors menacent funèbrement. Et dans l'âme du poète, soucieuse de la frêle barque qui va fuir le hâvre, s'élève l'effroi, une terreur enfantine de ce noir et du gouffre ; des sons bouchés de cors expriment très heureusement l'angoisse de cette âme craintive.

Le décor y est ; et voici que les flots chuchotent et que chante le vent ; voici la barque blanche aux ailes d'or glissant parmi les albes vols de mouettes épeurées. On grimpe allègrement aux cordages ; il perle des rires de flûte, et le tambour de basque saille en gais lazzis. Et toujours la vague chante : « Aimez ». Mais soudain s'élève la pensée du danger ; les rythmes s'alourdissent et menacent ; la mer bouillonne ; un éclair .. puis un coup d'orage, très bref ; cet effet est très étudié et empoigne, ce qui n'arrive guère aux vieux roulements académiques, annoncés avec un tas de cérémonies, sans doute afin de laisser au père Jupin le temps de retrouver sa foudre ; voici bien l'orage en pleine mer, un orage naturel, vous laissant une illusion.

Mais pourquoi trembler, voyageurs ? Une fée infiniment sereine, faite d'azur et d'or se tient assise auprès du pilote et le guide ; des blanches et pacifiantes corolles neigent sur les cœurs en alarme.

La voile enflée glisse sur l'onde comme un baiser ; le murmure de la brise est devenu l'hymne triomphal à l'amour vainqueur. Les rythmes s'entrecroisent et se mêlent ; les solennelles trompettes résonnent pleines d'enthousiasme. La barque s'éloigne, s'éloigne... Les voix s'éteignent ; et l'orchestre qui me semble remplir ici le rôle des chœurs dans la tragédie grecque, termine en une plainte très douce pour la barque blanche qui s'enfuit. Car tout ce drame qui s'est déroulé n'est que potentiel ; le grand rôle est à l'orchestre ; il avertit les voyageurs, leur dit la fureur des trombes, la trahison des lames. Sa tâche est finie, et la barque s'en va dans le mystère.

Tout cela est fouillé, délicat ; l'art de Van den Eeden est d'une aristocratie raffinée : ce sont des nuances tendres, du bleu, surtout, me semble-t-il, du bleu rêveur avec de l'or pâle ; de tout le complexe fouillis de l'œuvre, la mélodie jaillit, triomphante. L'heureux choix de la mélodie dénote chez Van den Eeden une tendresse profonde ; des fois elle est à faire pleurer ; d'autres, douce comme une caresse de main chère ; ou bien encore enthousiasmée, s'éprouvant puissante, en un triomphe. — Les harmonies sont rares et recherchées ; elles se caractérisent plus encore par leur parfum de distinction que par de grandes complexités ; qui songerait à en faire un reproche au compositeur ?

Mais où s'affirme la personnalité très puissante de Van den Eeden, c'est dans sa déconcertante faculté de rythmer. Le rythme lui est asservi ; toujours imprévu, adéquatement en rapport avec l'idée évoquée, il est plein d'heureuses trouvailles ; parfois effacé, douteux, lointain, et parfois énergique, martelé, et comme doué de larges ailes.

En somme, voilà une œuvre sincère, réunissant de façon heureuse les ressources si diverses de l'art XIX<sup>e</sup> siècle, de l'élévation, beaucoup d'élévation, et infiniment de souplesse dans la forme ; de l'idée pour l'affamé d'abstractions, des caresses pour le délicat aux nerfs subtils. C'est un art neuf, personnel ; et ma foi, c'est chose rare, dans la sereine médiocrité des compositeurs belges, satisfaits d'assimilations plus ou moins parfaites, si nous en exceptons les hors de pair : Peter Benoit, Erasme Raway, Edgar Tinel, l'exilé César Franck, et peu d'autres.

Une dernière remarque : Van den Eeden, avec son tempérament si profondément sensible et divers, nous paraît de taille à affronter la scène. Nous souhaitons fort de le voir s'essayer à l'opéra, puisque la Monnaie est enfin d'humeur à jouer les œuvres belges.

A. F.

## MEMENTO

M. Georges Weiler, membre du Cercle des Arts et de la Presse, public chez Schott, une nouvelle série de douze mélodies sur des poèmes de MM. Van Arenbergh, Montenacken, Vossaert, Theuriet et... Trois-Etoiles.

M. Weiler, dont je regrette de ne pas connaître les précédentes œuvres pour en faire l'éloge, m'écrit : « J'espère que ces compositions pourront vous plaire et que vous voudrez bien donner aux abonnés de la *Jeune Belgique* votre impartial avis. »

Mais M. Weiler a-t-il prévu le cas où ses compositions pourraient me déplaire ? Et dans ce cas là, quel avis veut-il que je leur donne ? Il me demande une *critique*.

Fi ! le vilain mot. *Critiquer* veut dire *Juger*.

C'était bon à l'Aréopage... d'Athènes ; mais à la *Jeune Belgique*, il n'y a pas plus de juges qu'à Berlin, et c'est ce qui nous permet d'y développer, en fait de critiques, des impressions — vous entendez bien M. Weiler — de simples impressions d'une injustice révoltante, comme celles que je vous livre :

Vos mélodies sont un singulier mélange de préciosités et de banalités. La forme en est souvent maniérée, tourmentée, torturée inutilement d'harmonies, de modulations cherchées à quatorze heures, parmi des dessins de notes qui grimacent et quand on gratte tout cela, il ne reste qu'un peu de choses mélodiques, bien banales, bien poncives comme le dessin de votre *Aubade* et de votre *Nocturne*. Oh ! ce nocturne, si j'étais Massenet comme je le regretterais !

Massenet a du reste laissé entre les pages de votre petit cahier un grand nombre de ses cartes de visite : Jules Massenet, membre de l'Institut, auteur du *Poème d'octobre*, du *Poème du Souvenir*, des *Enfants*, etc.

Presque toutes vos mélodies — parmi les-

quelles vos poèmes mélancoliques dans le ton mélodramatique de *fa mineur* — nagent dans cette atmosphère fade de la sous-école française qui plaît aux dames de la Grande-Harmonie, mais qui est d'un *gnangnisme* désolant. Sortez de cette chambre de malade. Ouvrez vos fenêtres au grand air des classiques, respirez-le à pleins poumons, c'est délicieux, je vous l'assure ! Et quand vous serez retapé, repassez donc pour qu'on vous voie, vous et vos poèmes mélancoliques... plus en *fa mineur*, n'est-ce pas ?...



*Toute la Lyre*, par VICTOR HUGO. — Paris, Quantin.

Les œuvres posthumes de Victor Hugo se suivent et ne se ressemblent guère. Après un poème splendide, de la plus haute envergure, l'un des plus éclatants joyaux de la poésie du XIX<sup>e</sup> siècle, *la Fin de Satan*, deux volumes de vers les uns très beaux, les autres mauvais ou médiocres, la plupart faisant songer à de vieux brouillons ou à d'anciennes ébauches auxquels on aurait fait la toilette de les ressusciter inopinément : *Toute la Lyre*. Au rebours de *la Fin de Satan*, qui fut presque une révélation pour les poètes, *Toute la Lyre* n'intéresse guère que les curieux, les fureteurs et les Furetière. Excellent sujet d'anatomie littéraire.

A remarquer spécialement l'attitude de la presse parisienne, qui a fait — très inintelligemment — le même accueil à *la Fin de Satan* et à *Toute la Lyre*.



*Episodes*, par HENRI DE RÉGNIER. — Paris, Vanier.

M. Henri de Régnier, un des fondateurs des *Ecrits pour l'Art*, est souvent cité par



les partisans de M. René Ghil comme un novateur en poésie et comme un des plus éclatants proclamateurs de l'art futur.

A ceux qui, imbus de ce préjugé trop favorable, liraient les *Episodes* avec l'intention d'y trouver une réforme et un réformateur, nous dirions volontiers : « Vous qui entrez, laissez ici toute espérance ! »

Nous avons lu et relu très attentivement la nouvelle œuvre de M. Henri de Régnier. A part quelques vers césurés librement, mais d'une façon trop isolée et trop systématique, tombant presque toujours là a fin d'une strophe :

Et les grappes en sang des raisins saccagés  
Masquent de pourpre les impudeurs des délires,  
.....  
Conviant à les boire les lèvres humaines  
.....  
Où les galères s'antraient dans les flots étales  
.....  
A ta mémoire, jusques en les temps maudits  
.....

A part aussi l'emploi de quelques mots fréquents chez M. Stéphane Mallarmé, comme le verbe *propager*, il serait difficile de découvrir dans les *Episodes* une innovation quelconque ou le moindre étincellement de nouveauté.

Et notez bien que le poète ne rachète pas ce défaut par la trempe de sa personnalité artistique, ni par l'originalité de sa vision. Les sonnets qui précèdent font penser à des José-Maria de Héréclia incorrects, et les autres poèmes sont écrits dans une langue banalement riche, d'une impropriété de termes par instants scandaleuse, sans rien qui arrête l'œil, l'oreille ou l'esprit.

M. Henri de Régnier est une chrysalide de parnassien. On lui a dit : « Vous êtes un réformateur ! » et qui l'a cru. Il est allé le dire à Liège, où on le croit. C'est un symboliste instrumentiste par persuasion,

\*\*\*

*Ancaeus*, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — Paris, Vanier.

M. Francis Vielé-Griffin, comme M. Henri de Régnier, appartient au groupe des *Ecrits pour l'Art*.

Il nous donne aujourd'hui un poème dra-

matique, d'une mythologie obscure, qui fait penser à du Swinburne mal traduit, édulcoré, à du Swinburne borné, mais qui a sur les *Episodes* l'immense avantage d'être ordonné logiquement et d'avoir une certaine unité dramatique.

Quant à la manière de M. Vielé-Griffin, après avoir lu ces vers :

Samia, ta main tressaille dans ma main ; as-tu  
Quelque crainte ? La nuit est tiède et sur ta joue  
L'air a la moiteur d'un baiser ; la brise joue  
Parmi les mûriers nains un lent air ; la vertu  
Des lys embaume et grise. Ainsi, crois-en mon âme,  
Samia ; te voici chaste et belle, et c'est la nuit  
D'amour première ; vois, sous la lune qui luit  
Le fleuve tressaillit, et mon cœur te réclame.

On sera convaincu que le poète d'*Ancaeus* est un novateur du genre de M. Henri de Régnier.

M. Vielé-Griffin est beaucoup plus vieil écrivain qu'il ne le pense.

Parmi les jeunes poètes français qui excommunient volontiers Hugo et Leconte de Lisle, nous voyons beaucoup d'élèves de M. Paul Verlaine, de plus en plus étroits et de plus en plus élèves, et derrière M. Stéphane Mallarmé, un artiste d'exception, destiné à une solitude glorieuse, personne, personne.

Quant à nous, qui n'avons point de parti pris dans la querelle, qui n'avons ni éreinté aveuglément, comme *l'Art moderne* naguère, ni louangé aveuglément, comme *la Wallonie* aujourd'hui, notre esthétique est des plus simples : nous applaudissons tous ceux qui ont du talent, et quant aux castilles d'écoles, qui ne sont que trop souvent des tournois de vanité personnelle, nous les laissons aux poètes qui ont du temps à perdre, ou aux critiques qui n'ont pas le temps d'être poètes.



Nous sommes forcés d'ajourner au numéro suivant une grande partie de notre chronique littéraire, notamment l'étude sur *Impressions et Sensations* et celle sur *Quillebœuf*, promises l'une par M. Iwan Gilkin, — qui s'est enfui en Italie, — l'autre par M. Georges Kaiser, aussi paresseux que s'il y était.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)  
ET MONTAGNE DE LA COUR

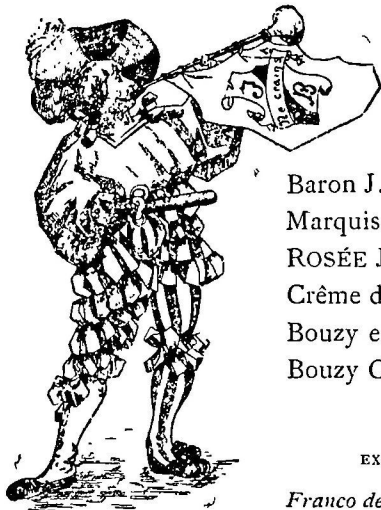
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de Lipari, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie *FILLE D'EMPEREUR*, par OLIVIER DES ARMOISES. Un numéro **20** centimes, abonnement (3 mois) **17** francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



### Prix Courant

Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée</i> . . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

EN VENTE

A LA

LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros). . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres. . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait). . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtes (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemain (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose). . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt) . . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupou . . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cuculle d'Avril (épuisé) . . . . .	3 50
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50



# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

L'Anthologie subsidée . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Vers . . . . .	MAURICE MAETERLINCK.
Lettres de mon Cottage . . . . .	MAX WALLER.
Vers . . . . .	VALÈRE GILLE.
Rédemption . . . . .	JULES VAN DER BRUGGHEN.
Calme . . . . .	FERNAND ROUSSEL.
La Mer . . . . .	JEAN GAUCHER.
Chronique littéraire :	I. <i>Impressions et sensations</i> . IWAN GILKIN.
	II. <i>Quillebœuf</i> . . . . . GEORGES KAÏSER.
	III. <i>L'Immortel</i> . . . . . FRANCIS NAUTET.
	IV. <i>Journal de Stendhal</i> . . . . . ARNOLD GOFFIN.
	V. <i>Madame Lupar</i> . . . . . FERNAND SEVERIN.
	VI. Livres divers . . . . .
Memento . . . . .	***



### BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80 RUE BOSQUET, 80

### PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.*

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . 7 francs par an. — *Union postale* . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

*Directeur* : MAX WALLER. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

---

En l'absence de M. Max Waller, M. Henry Maubel a bien voulu accepter la direction par intérim de *la Jeune Belgique*.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume *seule* la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

---

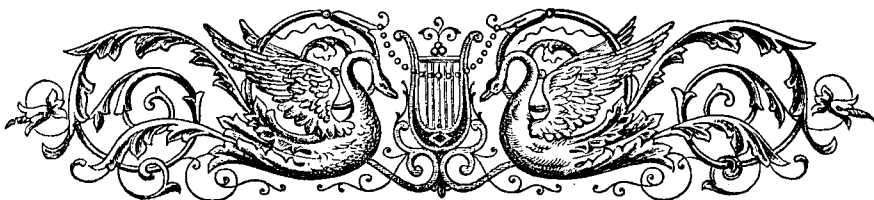
## BOITE AUX LETTRES

21. HENRI H.... Franchement : Non ! Vos *Cris de l'âme*, vos *Légendes* avec leur confusion de gens et de verbes de tous les temps, sont aussi fantastiques dans la forme que dans le fond. Revenez-nous quand vous serez en seconde ou en rhétorique et laissez votre professeur sur le palier

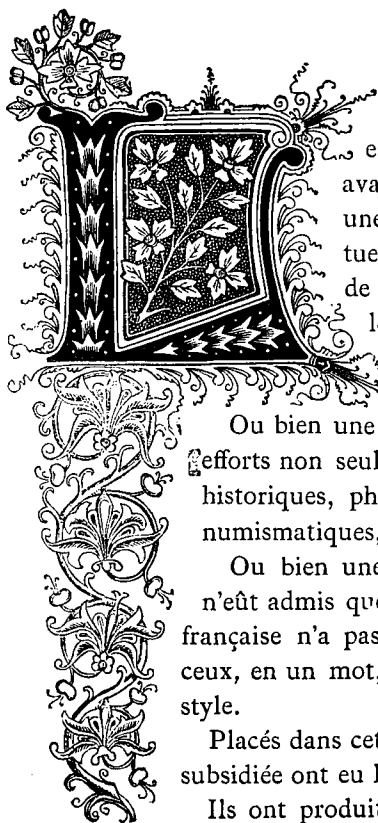
22. HIPPOLYTE B.... Votre *Angoisse de l'absence* ne vaut pas lourd. Espérons que le retour de votre « Météore dont le sein résiste ainsi qu'un bouclier », vous apportera quelqu'inspiration plus profitable.

23. RENÉ D'Y.... Vous rendrions avec plaisir vos *Coups de trique*, mais le panier les réclame.

24. CHARLES B.... Merci pour les *Treize pendus*. Avec votre permission nous ne les dépendrons pas de peur d'abîmer la couverture du manuscrit qui est superbe.



## L'ANTHOLOGIE SUBSIDIÉE <sup>(1)</sup>



Les auteurs de cette publication subsidiée avaient deux partis à prendre : ou bien écrire une œuvre générale reflétant l'essor intellectuel du pays dans toutes les manifestations de la pensée, ou bien se borner à réunir sous le titre exact d'Anthologie, les meilleurs morceaux de prose littéraire écrits en Belgique depuis 1830 jusqu'aujourd'hui.

Ou bien une espèce de dictionnaire, de répertoire des efforts non seulement littéraires, mais encore des efforts historiques, philosophiques, juridiques, archéologiques, numismatiques, etc. Les Pandectes de la pensée belge.

Ou bien une Anthologie digne de ce nom, où l'on n'eût admis que les écrivains artistes, pour qui la prose française n'a pas été un simple moyen de vulgarisation, ceux, en un mot, qui ont élevé la langue à la hauteur du style.

Placés dans cette alternative, les auteurs de l'Anthologie subsidiée ont eu le tort de ne pas choisir.

Ils ont produit une œuvre sans sexe, qui, par certains

(1) *Anthologie des prosateurs belges*, publiée avec l'appui du Gouvernement, par C. Lemonnier, E. Picard, G. Rodenbach, E. Verhaeren. Un volume grand in-8°, jésus, de 365 pages; Bruxelles, M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Monnom, éditeur, rue de l'Industrie, 26. Tirage : 1230 exemplaires numérotés : 10 Japon, 20 Hollande, 1200 vélin.

côtés, ressemble au répertoire intellectuel que nous définissons plus haut, et qui, par certains autres, se rapproche de la conception d'une Anthologie littéraire.

Les auteurs de l'Anthologie subsidiée reproduisent quelques lignes de M. de Gerlache, un magistrat qui écrivait correctement le français, de M. Jules Van Praet, un historien qui, d'après les anthologistes eux-mêmes; « préoccupé de la vérité intime avant tout, néglige souvent de l'orner d'art » (1), de Mgr Dechamps, dont l'œuvre est « un monument de solide démonstration », de M. Eugène Gens, un professeur qui eut avec l'art des « relations pas trop intimes », de M. Kervyn de Lettenhove, qui « écrit en français clair, net, propre », de M. le général Brialmont, « connu partout pour sa science militaire », de M. Goblet d'Alviella, « un talent laborieux et grave qui s'égaie peu aux sourires de la forme », de M. Godefroid Kurth, pour qui « les lettres semblent avoir été la distraction du professorat », etc., etc.

Mais alors, pourquoi éliminer des noms comme ceux de Quetelet, de Vande Weyer, de Defacqz, de Devaux, de Discailles, de Gachard, de Laurent, de Namêche, de Perrin, d'autres encore? Ceux-là, certes, méritaient de figurer dans l'Anthologie, au même titre que les noms de MM. Kurth, de Gerlache et Goblet.

Les auteurs de l'Anthologie subsidiée ne parviendront jamais à justifier ces exclusions.

Il y a plus : pourquoi, dans le coin de l'œuvre où se trouvent les écrivains du journalisme, pourquoi, à côté de M. Lucien Solvay, ne voit-on pas M. Edmond Cattier, à côté de M. de Haulleville, M. Charles Tardieu, etc., etc.? Pourquoi M. Hymans, et non pas M. Vauthier? Pourquoi M. Coomans et non pas le Petrus de *la Gazette* : M. Renson? Pourquoi les uns et non les autres?

Questions embarrassantes auxquelles les auteurs de l'Anthologie subsidiée ne répondront pas.

L'œuvre officielle porte donc la peine d'avoir été conçue d'une manière illogique, et d'avoir été confiée à des mains passionnées et partiales, et que le désir de flatter tel ou tel personnage influent semble avoir étrangement assouplies.

Quand on examine, non plus la liste des auteurs cités, mais la physiologie même de l'œuvre, on s'aperçoit qu'elle est, au point de vue littéraire, d'une absolue nullité.

Le procédé qui consiste à découper, — le plus souvent au hasard, — une

(1) Très musical : *l'orner d'art*.



centaine de lignes dans une œuvre considérable, dans l'*Histoire de Liège* de M. de Gerlache, dans l'*Essai sur l'histoire politique des derniers siècles* de M. Van Praet, dans les œuvres scientifiques de M. Houzeau, dans les publications spéciales de M. Brialmont, est un procédé absurde et anti-littéraire au premier chef.

L'historien, le savant et le général peuvent être des hommes de grand talent. L'extrait n'en sera pas moins une chose sans valeur, sans accent, sans vie propre. C'est comme si je me mettais à brandir un morceau d'écorce en criant : « Voyez le bel arbre ! » ou comme si j'enlevais un doigt à une statue grecque pour faire admirer à mes amis le génie de Phidias ou de Praxitèle !

Une Anthologie de prose — absolument comme un Parnasse — ne doit contenir que des œuvres complètes, harmonieuses, formant un tout, petit ou grand, depuis le poème en prose qui tient une page jusqu'à la nouvelle de longue haleine qui en tient cinquante. Est-ce que je pourrai apprécier Charles De Coster, quand j'aurai lu la fin et le commencement d'*Ulen-spiegel* ? Pourquoi n'a-t-on pas choisi une de ses nouvelles ? Avait-on peur de compromettre le... subsidé ?

Est-ce que je me ferai une idée du talent de Caroline Gravière quand j'aurai lu deux ou trois chapitres de roman décapités ? Et puisque l'on cite Caroline Gravière, pourquoi ne cite-t-on pas M<sup>lle</sup> Van de Wiele ?

Est-ce une gageure ou une plaisanterie ?

Un seul prosateur belge est représenté dignement : c'est M. Georges Eekhoud, avec l'*Ex-Voto*, un chef-d'œuvre.

Et puis, que signifie cette mystification de donner deux pages à M. Camille Lemonnier ?

Modestie, me dira-t-on. M. Lemonnier est un des auteurs du livre, et...

M. Lemonnier n'ignore pas la place qu'il occupe dans la littérature belge. Il a le droit d'être largement représenté. Il s'en excuse en alléguant le prétexte de modestie. Modestie, dans ce cas-là, s'écrit avec un grand **M** !

Même l'observation pour M. Picard qui, pour l'**M**, a évidemment droit au caractère d'affiche.

Telle est cette publication subsidiée, annoncée avec tant d'emphase, et qui n'est qu'un avortement de 365 pages.

A une page par jour, il faudra un an pour la lire, et 365,000 lecteurs !

Un mot maintenant des notices placées en tête de chaque extrait.

Elles sont écrites, avec un bâton de voyage trempé dans l'encre, en une langue vide, prétentieuse et macaronique.

M. de Haulleville y est dépeint de bien étrange façon : « Dans sa jeunesse,



il subit deux grandes impressions : Lacordaire et Rachel. (*sic*)... Ainsi se fleurit en chapiteaux cet esprit distingué qui a une base d'études solides. »

Les quatre auteurs de l'Anthologie subsidiée ont taillé des chapiteaux dans la pierre de l'ours.

M. Célestin Demblon est encore plus favorisé que M. de Haulleville. Quand on lit M. Demblon, « on songe à ces chats fiers et mélancoliques qui ont cette originalité de deux yeux différents : l'un rouge, d'un rouge de drapeau, l'autre bleu, couleur de ciel et de myosotis ».

Ce lyrisme de province est fort ridicule ; et « chats fiers » est d'une musique adorable.

En somme, une œuvre hybride et nulle, abritant un tas de médiocrités, impuissante à faire admirer les De Coster et les Pirmez, — qu'elle cite — mais qui réussit ironiquement à mettre en évidence les noms de MM. Max Waller, James Vandrunen, Henry Maubel, Arnold Goffin et Hector Chainaye, — qui n'y figurent pas.

Œuvre mauvaise et morte, qui n'est pas un miroir de la littérature de 1830 et où l'on chercherait en vain un étincellement de nouveauté ou une palpitation de jeunesse.

Œuvre anti-littéraire, menée à travers des polémiques d'un goût douteux, par des rancunes et des appétits de coterie ; œuvre destinée à calomnier les prosateurs belges, non seulement en Belgique, mais à l'étranger.

Œuvre d'antichambre qui ne fera honneur qu'à la maison Monnom, qui l'a éditée et imprimée — comme elle ne méritait pas de l'être !

Œuvre publiée avec l'appui du Gouvernement, cette béquille des infirmes et des épuisés !

Quant à moi, si j'étais riche, j'achèterais toute l'édition, et j'en ferais un auto-da-fé, c'est-à-dire un acte de foi littéraire. De cette façon, je ne blesserais pas les auteurs de l'Anthologie dans leurs intérêts pécuniaires, et je serais certain d'avoir servi leurs intérêts artistiques.

Car l'*Anthologie des prosateurs belges* a, comme le disait naguère M. Picard au banquet Lemonnier, augmenté notre mépris pour toutes ces distinctions officielles : les prix, les médailles, les décorations, les subsides et les faveurs.

Et la *Jeune Belgique*, restée intacte et fière, et vierge de tout flirtage officiel, a le droit d'apprécier, comme elle le fait, une fausse couche d'Anthologie.

ALBERT GIRAUD.



## VERS

### ORAISON

*Ayez pitié de mon absence  
Au seuil de mes intentions!  
Mon âme est pâle d'impuissance  
Et de blanches inactions.*

*Mon âme aux œuvres délaissées,  
Mon âme pâle de sanglots,  
Regarde en vain ses mains lassées  
Trembler à fleur de l'inéclos.*

*Et tandis que mon cœur expire  
Les bulles des songes lilas,  
Mon âme, aux frêles mains de cire,  
Arrose un clair de lune las;*

*Un clair de lune où transparaisent  
Les lys jaunis des lendemains;  
Un clair de lune où seules naissent  
Les ombres tristes de ses mains.*

### AME CHAUDE

*O mes yeux que l'ombre élucide  
A travers mes désirs divers,  
Et mon cœur aux rêves ouverts,  
Et mes nuits dans mon âme humide!*

*J'ai trempé dans mon esprit bleu  
Les roses des attentes mortes;  
Et mes cils ont fermé les portes  
Sur des vœux qui n'auront plus lieu.*

*Mes doigts aux pâles indolences  
Élèvent en vain, chaque soir,  
Les cloches vertes de l'espoir  
Sur l'herbe mauve des absences.*

*Et mon âme impuissante a peur  
Des songes aigus de ma bouche  
Au milieu des lys que j'attouche ;  
Eclipse aux moires de mon cœur!...*

### INTENTIONS

*Ayez pitié des yeux moroses  
Où l'âme entr'ouvre ses espoirs,  
Ayez pitié des incloses  
Et de l'attente au bord des soirs!*

*Émois des eaux spirituelles!  
Et lys mobiles sous leurs flots  
Au fil de moires éternelles;  
Et ces vertus sous mes yeux clos!*

*Mon Dieu! mon Dieu! des fleurs étranges,  
Montent aux cols des nénufars,  
Et les vagues mains de vos anges  
Agitent l'eau de mes regards;*

*Et leurs fleurs s'éveillent aux signes  
Épars au milieu des flots bleus;  
Et mon âme ouvre au vol des cygnes  
Les blanches ailes de mes yeux.*

MAURICE MAETERLINCK.

---

## LETTRES DE MON COTTAGE

### II



certaines heures perdues, je relis *les Confessions*, qui me firent une grosse impression, voilà douze ans, en Allemagne. Suis-je devenu plus difficile, mais ce Rousseau me semble être une fameuse canaille, dont l'outrecuidance n'égale pas la malpropreté. Quelle œuvre de vieux Charlot épuisé ! et comme il l'avoue ! Un *fish* de consolation, cette M<sup>me</sup> de Warens qui, par bonté pure, lui apprend la manière vraie de s'en servir, trompant M. de Tavel, son premier amant, qui « fut son maître de philosophie », pour le ministre Perret, son n<sup>o</sup> 2 ; *item* celui-ci pour un valet botaniste, Claude Anet, son n<sup>o</sup> 3 ; Jean-Jacques arrivant bon quatrième chez cette « honneste » dame qu'il rançonne avec sérénité, appelle *maman* et trouve un modèle de sagesse ! J'ai, aussitôt relue cette ordure, été me rafraîchir aux bords du *Rother*, la jolie petite rivière qui, à deux lieues d'ici, sépare le comté de Sussex de celui de Kent, et j'ai mieux aimé cela que la mort de M<sup>me</sup> de Vercellis, dont les derniers mots, que doit connaître Armand-Crepitus Silvestre, ont vraiment un charme original.....

La rivière coule au pied d'un exquis village nommé *Newenden*, que couronne une église pas plus grande que cela, ravissante de légèreté et de grâce. Entourant l'église : un cimetière fleuri où l'on permet aux troupeaux du *clergyman* de paître les marguerites et l'herbe haute poussées des morts, comme si la religion voulait affirmer le renouvellement sans cesse des choses, ou bien égayer ceux qui dorment d'un murmure de blanche bergerie.

J'ai fait le tour de ce jardin : les tombes d'enfants y sont indiquées seulement par le renflement du sol, comme si les corps fussent à fleur de terre, et le gazon remué par la brise imite doucement, retombant et redressé, la respiration de quelqu'un qui dormirait. De proche en proche, des pierres tombales, mais le plus souvent des couronnes, ou encore, de petits pots remplis d'eau renouvelée chaque dimanche et, y plongeant, des roses sauvages fleuries aux murs des chaumières. Drôlerie touchante : une mère, n'ayant sans doute pas de récipient de verre, a mis des fleurs dans une boîte

en fer-blanc, dont un papier mal arraché indique encore la destination :  
*Colman's mustard!*

C'est dans ce même village de Newenden que j'ai appris la plus bizarre chanson du monde. Il paraît que ce n'est que dans les moments les plus folâtres qu'on se risque à la fredonner. Chaque dimanche, au prêche, le pasteur vitupère contre cette ballade grossière. Je vous la traduis, en tâchant de rendre le plus possible le ton « calembour » du texte anglais :

*A l'heure adorable où tout chante,  
Ils allaient, les deux amoureux,  
Zigzaguant vers le bois ombreux,  
Et cette scène était touchante.*

*Ils avaient bien bu, oui; ce qui  
Leur faisait cette marche émue,  
Mais elle, par lui soutenue,  
Pensait toujours au bon whisky.*

— *Il était si doux, une crème!*  
*Allons en reboire, ô chéri!*  
— *Non, je préfère le sherry!*  
*Et puis c'est assez, car... je t'aime!*

*Et ces boissons dans ces bois sont  
Très nuisibles à ma tendresse...  
Elle répondit : — Rien ne presse.  
Ce mot le glaça d'un frisson.*

*Il dit : — Oiseau! j'ai coupé l'aile  
De mon désir incandescent,  
Ne t'envole point quand descend  
Le nuage blond du pale-ale!*

*Froide, elle reprit : — Est-ce tout?*  
— *Non, répondit-il, ô mon rêve!*  
*Buvons encor, buvons sans trêve!*  
— *Quoi? — Half and half : pale-ale et stout!*

*Et ce fut une douce orgie  
(Je te le dis tout bas, écho!),  
Grâce à la troublante magie  
De ton triangle : Bass & Co!!!*

Et les bons pochards chantent cette folichonnante réclame lorsque le

brandy du samedi leur dit : dimanche demain. (Pardon si la rime m'entraîne à des euphonies bizarres.)

Que si vous me demandiez si ceci est vraiment un trait de mœurs anglaises, je vous dirais que ce n'est pas vrai.

### III

J'ai quelque peu quitté mon cottage, et « tiré une bordée » de quatre jours à Hastings, qui en est à 12 *miles*. Là, c'est la mer, l'estacade achevant une digue immense, le mouvement, les petites misses habillées d'une façon extraordinaire : pas de jupons sous des robes blanches qui, flottant au vent, font ressembler ces demoiselles à des torses montés sur fil de fer ; comme chapeaux, des *Gainsborough* rehaussés de fleurs mal posées, ou bien de simples casquettes rondes à petite visière ; tailles mal prises dans des corsets mal faits, et puis des pieds ! oh ! des pieds ! La tradition n'a rien exagéré.

Les hommes, débraillés dans un pantalon de flanelle blanche, une veste de canotier ; les casquettes traditionnelles des *Rowing*, la pipe au bec... Presque tous cagneux.

Et malgré la laideur du détail, ce bariolage rit bien dans le soleil, avec, comme fond, la mer, ses barques, ses canots, ses yachts de plaisance, la svelte lame des périssoires...

Lorsque l'on tourne le coin du *Queen's Road*, une des grandes artères, à la place où se trouve le monument épouvantable dit *Prince's Albert*, on est étourdi par les cris des camelots les plus têtus. Des êtres épileptiques vous proposent de cirer vos souliers *with the best blacking* ; on vous offre des journaux, des lacets, des allumettes ; on vous hurle les avantages de la religion anglicane, vous êtes assourdi, fourbu, brisé, avant d'arriver à la ligne des bateaux qui sont échoués dans le sable et n'attendent que les chalands pour glisser en flèche vers la mer.

Un cri domine là : *Skylark ! Skylark !* C'est le nom d'un yacht qui fait en mer trois promenades par jour, et dont les matelots vous accrochent au gilet pour vous démontrer que le *Skylark* est bien plus confortable que l'*Albertine* amarrée à côté !

Continuez, les cris redoublent. Des orchestres se plantent à chaque pas, on ne sait comment ni d'où ils sortent ; des guignols nasillent au bas de la digue, et lorsque, enfin, vous arrivez au *pier*, vos oreilles sont assassinées par le cri strident, horrible de la sirène du steamboat *Grimsby*, qui va

décaler en excursion. Continuez encore votre route sur l'estacade (*pier*) et vous arrivez au bout, — ce qui est très beau et peu naturel, parce qu'elle est très longue.

Là se dresse un pavillon, mauresque à la manière anglaise, où l'on peut manger et boire, mais non fumer. Une salle de spectacle nous requiert. Trois shillings, c'est pour rien. Le théâtre n'est pas énorme, mais il est, lui aussi, mauresque à la façon anglaise. Le rideau représente Shakespeare accoudé sur un fût de colonne, avec un jonchement de livres à ses pieds. Il a absolument l'air du garçon coiffeur d'Ophélie.

On joue une ouverture bien anglaise : *En r'venant de la r'vue* ; puis Shakespeare s'enroule, et une dame habillée comme une madone de Bon-Secours, coiffée à la chien — non ! à la *dog* ! — vient roucouler une romance qui ravit la salle.

Shakespeare se déroule ; je m'en vais, prends le train et reviens à mon cottage.

#### IV

*Il fait dimanche et, sans répit,  
Je vois passer des robes blanches,  
Les petits oiseaux font pipi  
Au son des cloches, dans les branches.*

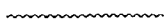
*Un merle est venu se percher  
Juste en face de ma fenêtre ;  
Ses petits yeux semblent chercher  
Quel pays lointain m'a fait naître.*

*Tandis qu'en la campagne, au loin,  
En cantiques s'ouvrent les gerbes,  
Le vent très doux courbant les herbes,  
Je reste placide en mon coin,*

*Avec une secrète envie  
D'aller prier aussi — pour voir,  
Et de m'éteindre dans le soir  
Sans aucun regret de la vie !*

(*A finir*).

MAX WALLER.



## VERS

A ADOLPHE FRÈRES.

*A mes rêves d'enfant j'ai souri dans Tes yeux,  
O lacs d'or où glissaient les cygnes de l'aurore,  
Semant le chant divin de leur aile sonore  
Parmi les frais roseaux qui caressent les cieux.*

*T'aimer ! ô seul désir ! laisse-moi l'espérance  
Si douce d'ignorer et d'être on ne sait où  
Dans ces bois enchantés, ces fontaines et tout  
Cet azur ruisselant où chante le silence.*

*Je craindrais d'offenser les ailes des enfants  
Qui tressent sur nos fronts des couronnes de roses  
Et baignent dans nos songes leurs nudités roses,  
Enlaçant nos regrets de leurs bras caressants.*

*Oh pars ! et que ta barque incline au loin ses voiles  
Vers les ciels endormis d'étoiles sous les eaux,  
Et laisse-moi sous la candeur de ces berceaux  
Où je veille mon cœur couché parmi les voiles.*

*Un peu souffrir de ce départ... un peu d'amour,  
Un peu d'illusion noyés dans le sillage...  
Laisse, enfant, se blottir, craintif, sous le feuillage  
Mon rêve qu'éblouit le Triomphe du jour.*

*T'aimer ! O cher mirage ! Aimer à la dérive,  
A la fraîcheur du chant des sources sous les fleurs,  
Tandis qu'enguirlandant leurs mensonges, mes sœurs  
M'appellent de leurs bras d'ivoire sur la rive.*

VALÈRE GILLE.

.....



## RÉDEMPTION



Marie-Magdeleine, la vierge au corps blanc, prise de rêve, attendait, accroupie, près la fontaine publique, que quelqu'un vînt satisfaire l'âpre et imprécis désir qui fouillait son sang et obsédait son esprit; elle attendait la réalisation d'une presque irréalisable conception encore toute vague, intangible, noyée dans une brume opaque, traversée de rares éclaircies — décevantes toujours.

Et il y avait une telle indécision dans son vouloir qu'au moindre mouvement tenté vers le but chimérique — pressenti seulement — sa volonté éperdue, en détresse, s'immobilisa de l'inertie de sa chair. Et si puissante était sa rêverie que, ni les filles puisant de l'eau en chantant, ni les cris d'aigles cinglant l'espace où vibrait la lumière, ne parvinrent à la distraire, à rompre le charme suggestif et intense de sa vision abstraite et fugitive avec ténacité poursuivie.

Fixes et grand ouverts, ses yeux bleus et limpides sympathisaient avec le firmament, son front aurolé de cheveux fauves rayonnait, tandis que ses lèvres, pareilles à deux feuilles de rose tremblantes, balbutiaient les impénétrables mystères de son cœur.

Comme ces navires livrés sans gréments aux jeux des vagues capricieuses, elle sentait son âme chaste emportée au gré des flots houleux de l'incommensurable mer du Désir. A cette heure germaient en elle des pensées si nouvelles et si troublantes, qu'elle n'en pouvait définir le sens, ne sachant exactement les penser.

Un chamelier vint. Il la trouva belle, d'une beauté mystique de jeune vierge qui ignore, une beauté enfant impatiente d'être femme. L'homme la regarda, supputa le plaisir qu'elle offrait. Marie-Magdeleine tressaillit sous le rayon lubrique qui l'enveloppait, la conquérait; et le chamelier s'étant approché, lui dit les lèvres humides : « Viens ». Et la belle fille sourit ce sourire des innocents devant le mal, parce qu'il apparaît paré de joies et de splendeurs, et répondit : « Me voici » ! Elle ouvrit les bras. Il la prit...

Le crime consommé, elle se releva avec dégoût; le corps frissonnait, dans ses prunelles une lueur acérée de haine fulgurait et, toisant le mâle aux baisers impurs, elle le chassa d'un geste impérieux et menaçant. L'homme éclata de rire et continua sa route avec l'insouciance d'une bête repue.

Alors Marie-Magdeleine demeura pensive; et, après une longue médita-

tion, elle lava son corps meurtri et sali ; et, navrée, elle murmura : « Non, ce n'est pas cela... » Et elle reprit sa rêverie. Et ni les filles puisant de l'eau en chantant, ni les cris d'aigles cinglant l'espace où vibrerait la lumière ne l'en pouvaient distraire.

Maintenant l'esprit de Marie-Magdeleine savait ce que désirait sa chair, mais la chair ignorait ce que souhaitait l'esprit. Les flancs mordus de la femme voulaient à nouveau être mordus. L'esprit cherchait sans trêve la solution de cet insondable problème, entrevu et incompris. La fontaine publique attirait Marie-Magdeleine et le regard lubrique de l'homme la poursuivait, la couvait irrésistiblement. L'incube marchait à ses côtés, lui soufflait, à travers un mauvais rire nerveux, de concupiscentes effluences qu'elle écoutait ravie, le sang titillé. Le suborneur invisible s'acharnait, faisait claquer à ses pudiques oreilles des bruits de baisers incitants qui la remuaient toute. Et la femme, sourdement travaillée du désir de réaliser son rêve, de connaître cette jouissance suprême, d'atteindre ce but chimérique — senti seulement — se donnait à celui qui la convoitait ; car elle espérait une fin à ses aspirations, suppliciantes de n'être point précises, d'être du domaine de l'inconnu, du terrifiant et désirable inconnu... Et à chaque chute nouvelle elle se disait : « peut-être », et se livrait confiante ; mais toujours elle dut laver son corps souillé et insatisfait, triste d'un plaisir imparfait, éccœurée du mâle qu'elle reprendrait tantôt, curieuse, obstinée et avide aussi. Et à la centième fois comme à la première, Marie-Magdeleine, la pécheresse, se releva, douloureusement déçue et répéta : « Non, ce n'est pas cela... pas encore cela... »

Mais bientôt les rares révélations de cette existence voluptueuse s'arrêtèrent, ne donnèrent plus une nouveauté tendant à assouvir sa frénésie de voir l'idéal auquel elle aspirait. Les baisers lui devinrent insipides avec la rancœur du déjà vu, du déjà senti ; ce n'était point tout cela qui lui procurerait la grande sensation tant recherchée qu'elle sentait être là-bas..., là-bas... mais où?... Et elle inventa des péchés plus fous, des lascivités plus longues, plus compliquées ; trouva des raffinements d'indécence, des extases dans l'alanguissement ; puis elle multiplia ses amants et organisa des orgies pour arriver à ce paroxysme des sensations et effacer d'elle cette frénésie persistante qui la poussait à chaque heure plus avant dans la vie passionnelle. Et le matin la vit éreintée des spasmes, convulsionnée encore, les lèvres brûlantes, sèches, les yeux cernés et les reins brisés, qu'elle quittait, furtive et honteuse, le théâtre de ses débauches charnelles.

Peu à peu une mélancolie s'était répandue sur ses traits ; son humeur,

atrabilaire, ne montra plus que de loin en loin une lueur de joie. Elle dut se faire violence pour plaire, et c'est maussadement qu'elle allait à ses excès, contrainte en quelque sorte, mais elle y allait et les réitérait avec une renaissante ardeur, sollicitée par l'opiniâtre besoin de savoir, de se vaincre, de se comprendre mieux afin de se satisfaire. Ce fut en vain. Nombreux les jours qui suivirent celui de la première chute, et aujourd'hui comme alors, Marie-Magdeleine, accablée de fatigue physique, ne pouvait que redire : « ce n'est pas cela », comme si elle répondait à une interrogation lancinante et tyrannique. Et la femme se tordait les bras d'impuissance, pleura sa virginité jetée à la brutalité d'un passant. Et pourquoi? Pour être livrée à une inassouvable tentation!... Ah! combien puérils ses désespoirs, stériles ses larmes!... Subissant l'emprise du mâle, toujours, malgré les décevances, elle se donna avec rage, révoltée mais résolue. Et de même qu'on demande au Nepenthès consolateur l'ivresse de l'oubli, elle demanda des baisers aux hommes de toutes les races, de toutes les sociétés; puis les abandonna et prit des femmes, des adolescents. Et Marie-Magdeleine, assouvie jusqu'au délire, mourante sous les étreintes, restait inapaisée pourtant.

Vile de corps, mais vierge d'esprit — car il n'avait été effleuré d'une souillure — elle poursuivait son idéal à travers la fange où la traînait sa chair, cette suppliciée, esclave d'un amour trop grand qui l'épouvantait. Et les femmes la montraient du doigt et l'appelaient : « prostituée », et les hommes lui souriaient avec aménité ou désir.

Le repos ne vint plus. Le corps avait besoin d'attouchements, les lèvres mendiaient des caresses de lèvres, les nuitées se succédaient folles, extravagantes, perversément ignobles. Et l'aube la trouvait abattue, avec en elle le vague troublant, tentateur, la prescience d'une ivresse inouïe dont tous les baisers multiples et variés depuis si longtemps échangés ne parvenaient pas à donner une idée, une nuance.

Et c'était avec un identique dégoût qu'elle quittait ses complices de plaisir, avec le même mépris qu'elle flagellait ceux dont l'infâme caresse assoupissait à peine ses nerfs lassés, car tous laissaient subsister, plus vivace et plus despotique, la pensée d'aboutir à cette jouissance aiguë pour laquelle elle s'immolait sur l'autel des dieux luxurieux! Parfois, dans un accès de démence, elle s'écriait d'une voix rauque et lamentable, où l'on sentait accumulées toute sa douleur et toute sa haine : « Mais qu'y a-t-il donc? A quel degré d'ignominie faut-il descendre pour découvrir le mystère de cette joie non révélée? Qu'on me le montre, le gouffre, afin que je m'y précipite — on verra avec quel sombre bonheur! » Et elle restait atterrée devant

l'effroyable chose accomplie sans résultat et devant tout ce qu'il faudrait encore accomplir !

Mais, soumise à la persistance du rêve, cette pénitente des sens se redressait reconquise par le démon qui la narguait : « Ce sera pour la prochaine fois, sans doute ». Et son corps reprenait de subites vigueurs, comme ces guerriers exténués, meurtris et sanglants, qui veulent combattre quand même jusqu'au dernier souffle et vaincre ! Et Marie-Magdeleine, consciente de son avilissement, retournait à la débauche qui l'asservissait, livrait son beau corps blanc aux morsures irritantes des ruts, involontairement, par la luxure envoûtée, damnée. « Et ce n'était pas encore cela ; toujours pas cela ! » Ah ! ce secret terrible, qui le lui révélera ? qui lui enseignera cette volupté exquise, et si forte, et si apaisante aussi ? Oh ! ce rêve — douloureux de son obscurité ! Des cauchemars la torturaient, des visions pleines d'un charme excitant la visitaient. Elle essaya le jeûne passionnel ; mais ses flancs crièrent bientôt famine et de rechef elle succomba plus affolée, ivre de prestigieux horizons fertiles en promesses, qui l'attiraient invinciblement...

Or, un jour les rues s'emplirent d'une foule agitée et bruyante : On attendait la venue de Jésus de Nazareth. Accroupie près la fontaine publique, Marie-Magdeleine, la fille perdue au corps blanc, prise de rêve, à cette rumeur se leva. Ses yeux soudainement brillèrent, elle sourit et sous la laine de sa robe ses seins se soulevèrent puissamment, turgescents d'un désir nouveau, immense, contenu à grande peine. Elle se mira, lissa ses longs cheveux fauves et, s'étant trouvée belle, elle fendit la foule et alla au devant du fils de Marie. « Peut-être sera-ce celui-là », se dit-elle. Et de si loin qu'elle aperçut Jésus, une indéfinissable émotion lui étreignit le cœur ; des râles d'ivresse l'étranglèrent, une félicité nouvelle la pénétra. Elle se sentait comme purifiée des péchés anciens à ce souffle ineffable qui la possédait toute, et qui paraissait un rayon de la lumière dans laquelle Christ s'avavançait. Des larmes coulèrent, bienfaisantes et douces, sur ses joues enflammées d'un plaisir pur et inédit encore. Et de toutes choses s'élevaient des harmonies suaves et troublantes qui la grisait et lui mettaient des prières dans les prunelles. O volupté des voluptés ! ô extase ! Et toute à sa jouissance cérébrale, elle tomba à genoux, se prosterna et posa son front serein dans la poussière : car elle ne put, sans s'humilier, soutenir le regard régénérateur du Sauveur. Jésus s'étant approché d'elle, avec bonté la releva, sourit à cette femme en pleurs, que la foule repoussait ; et il lui tendit les mains.

Et subitement la grande Amoureuse se sentit renaître sous la chaste

et enveloppante caresse de l'Amant divin, sa pensée ascensionna vers des hauteurs vertigineuses, les voiles de son esprit se déchirèrent, une rédemption s'opéra : Elle avait trouvé ! Cette volupté suprême était là, charmante et parfumée, et lumineuse dans le sourire des lèvres de l'Envoyé de Dieu. Et Marie-Magdeleine, les traits illuminés d'un bonheur rayonnant, sanglotait avec délices. Jésus alors lui dit : « Viens ». Et elle répondit : « Me voici ». Et la Repentie lui donna, à la face de tous, la virginité de son âme enfant — immaculée.

JULES VANDER BRUGGHEN.

---

## CALME

A ALBERT GIRAUD

*Calme, l'église rêve en la paix de ses vierges,  
Et l'air qui vacille aux caresses des encens  
Estompe d'un secret frôlant le feu des cierges  
Qui tapissent les nefs de tentures de sangs.*

*Les ombres en frissons noirs dansent sur les dalles,  
Et l'orgue qui somnole a d'étranges soupirs  
Qui s'en viennent gémir sur les pierres tombales  
Et semblent le murmure affaibli des martyrs.*

*L'encens des passions mystiquement dépose  
Dans l'âme les oublis d'un lent passé morose,  
Et douce, en des candeurs de lys, elle s'endort.*

*La neige des chagrins qui ruisselle au fond d'elle,  
En frissonnant se gaze à la trame si frêle  
Des extases où chante un doux archange d'or !*

FERNAND ROUSSEL.

---

## LA MER

A IWAN GILKIN

*Hiératiquement de ses atones yeux  
Métalliques de sphynx où rêve le silence,  
Sanglée aux reins de sa royale somnolence,  
La mer regardait rire infiniment les cieux.*

*Et lascive, sous la rouge flambée astrale  
Qui de fluides sangs tigrerait ses yeux félins,  
Elle tordait son ventre en des remous câlins.  
Lointainement enflait la houle, comme un râle.*

*Dans tes yeux où toujours l'ennui bâille et s'étire,  
Une flamme couvait longuement cette mer  
Dont la beauté de gouffre, ô Perverse! t'attire.*

*Et même un chaud frisson alluma sur ta chair,  
Dans une paix de tombe à tout jamais glacée,  
Un rose éveil de vie où riait la Pensée!*

JEAN GAUCHER.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Impressions et sensations*, par ARNOLD GOFFIN. — Un vol. Paris, Léon Vanier, éditeur.



Dans le cercle étroit des amis et des écrivains à qui seul il communiquait ses premiers ouvrages, demeurés hors du commerce, M. Arnold Goffin s'est promptement acquis une réputation d'artiste méditatif et scrupuleux, méticuleux même, cherchant le mot rare qui doit faire jaillir la sensation toute vive. Le *Journal d'André*, suivi bientôt de *Delzire Morris*, révélait des qualités brillantes encore enfermées dans une gangue. Voici que M. Goffin publie sous ce titre : *Impressions et Sensations*, un volume nouveau que l'éditeur Vanier présente cette fois au public.

Le style de M. Goffin s'est éclairci et raffermi. Il emploie toujours des mots un peu étranges, des épithètes bizarres, des termes empruntés à des techniques diverses, mais avec une précision plus habile et plus heureuse. Ils sont soigneusement choisis et sertis à leur exacte place. L'auteur les dispose comme les *rehauts* des peintres et en tire les mêmes effets.

La phrase de M. Arnold Goffin était, au début, proche parente de la phrase en honneur dans l'école naturaliste; une masse assez pesante, mal cimentée avec ses voisines. Il y a telle page de MM. Zola et Huysmans où l'on croit entendre, au bout de chaque phrase, une lourde porte de prison qui se referme. Dans son nouveau livre, M. Goffin a sensiblement assoupli son verbe : il a conscience de la valeur musicale des périodes et il en manie savamment les ressources rythmiques. Nous transcrivons ici le morceau qui porte le n° 33.

\*  
\*\*

« Dans un haut siège de pierre obsidienne, environné de noirs miroirs polis où un rayon acéré du soleil se diffracte comme un flamboiement de glaives, — la jolie Démone aux yeux spéculaires, au sourire carnassier et ambigu, dont le petit cœur de panthère bat sous une souple poitrine d'éphèbe, — la jolie Satane admire longuement et curieusement son image réfléchie à l'infini, essaie ses moues vénéficeuses, se complait à la félinité de sa maigreur acide, — distille l'*aqua-tofana* qui humecte ses lèvres avides.

« Sur sa tête volontaire, un diadème de froides et cruelles joailleries miroite et sa main gauche arbore sceptralement une fleur de lotus frigide, — la fleur phallique aux lobes rigides. »

\*  
\*\*

*Impressions et Sensations*, comme le *Journal d'André*, comme *Delzire Morris*, est une sorte de journal intime, habité par un seul personnage, qui note, sans aucun plan visible, des pensées détachées et des « impressions ».

C'est du subjectivisme à outrance. Avec une sincérité qu'il faut honorer, M. Goffin a analysé son sujet dans ses replis les plus intimes, jusqu'aux inévitables tares du tréfond de sa nature; il ne cache aucun défaut et va jusqu'à exhiber quelques vices. Il n'a pas un instant cherché à flatter son personnage, et, certes, s'il a dissimulé quelque chose, ce sont les qualités. Signalons que pour en agir ainsi, il faut un certain courage, alors que l'on sait par maint exemple que les lecteurs, toujours si bénévoles! jugeront infailliblement l'auteur d'après cette image et son talent d'après je ne sais quelles grossières estimations morales.

A ce subjectivisme, M. Goffin doit ces intuitions soudaines qui pénètrent jusqu'au fond d'un objet. Mais, chose singulière! M. Goffin n'exerce cette vue perçante que dans la description de ses sensations. Nous ne pouvons louer au même degré ses pensées; quand il ratiocine sur tel sujet, généralement banal : ainsi le Nouvel-An, — Napoléon III et Victor Hugo, — les

Germaines et les Latins, — il perd une partie de son originalité. C'est que présentés en raccourci, sans les développements d'une ample conception, ces motifs, un peu faits-divers, veulent être rehaussés par une expression paradoxale; pour intéresser, ils doivent étonner et même blesser le jugement du lecteur. C'est ainsi que les Goncourt, beaucoup plus artistes que penseurs (1), ont rendu supportables plusieurs apophthegmes vieux comme le monde ou parfaitement vides de sens.

A la suite des *Impressions et Sensations*, le volume de M. Goffin renferme quelques pièces réunies sous ce titre : *Visions*. Ce sont, à nos yeux, les meilleures du recueil. Ici M. Goffin entre plus hardiment dans ses sujets et montre une vigueur d'exécution que dans les autres morceaux, d'une dimension plus restreinte, il a dû contenir. Signalons particulièrement : la Destruction symbolique de Paris, page touffue, puissante et nette comme une gravure d'Albert Dürer.

IWAN GILKIN.

## II

*Quillebœuf*, vieillerie en bleu et noir, par JAMES VANDRUNEN. Un vol. in-8°, Bruxelles. —  
*Viennoiseries*, par le même. Une plaquette in-8°, Bruxelles, Veuve Monnom.

Nous découvrîmes James Vandrunen vers l'an 1883.

Une après-midi que nous buvions, chez Coulomb, l'algarve quotidien, Max Waller nous lut *Flemm-Oso*. Ces notes sur la vie contemporaine furent admises à l'unanimité comme étant une bonne fortune pour la *Jeune Belgique*. Depuis lors, Vandrunen a bien voulu choisir dans ses inépuisables tiroirs — c'est un infatigable travailleur — quelques pages : *Elles, les Forêts*, plus récemment : *Viennoiseries* et *Quillebœuf*, et leur donner la volée, — une volée à trente exemplaires.

J'ai mission de parler ici des deux derniers envolés et je risque tout d'abord un petit portrait de leur père.

James Vandrunen, un grand et solide garçon, appartient à la race des timides déconcertants. Dès la première rencontre, on sent dans cet homme la volonté de ne se livrer qu'à bon escient, en même temps qu'une faculté d'observation pénétrante, dont on appréhende un peu l'exercice. Sa timidité, qui est plus exactement une propension à l'effarouchement, ne va pas sans quelques audaces accidentelles. Elle ne l'a point empêché de produire beaucoup et de se produire un peu. Elle a laissé voir assez de lui pour que, dans les deux mondes où il vit, celui des savants et celui des gens de lettres, on l'apprécie hautement. C'est un ingénieur de mérite et c'est un écrivain de valeur. Il est l'auteur de sérieuses études sur des questions techniques et de plusieurs écrits d'observation piquante et de séduisante fantaisie. Quand il n'est pas d'humeur chagrine et quand il s'anime à parler de choses

(1) Cela éclate dans *Idées et Sensations*, où les Idées paraîtraient bien pauvres à côté de la magique beauté des Sensations, si elles n'étaient travesties en charmants paradoxes.



qui l'intéressent, il s'exprime rapidement, par petites phrases pressées, scandées de brefs élans, avec des regards où défilent les curiosités. Ce taciturne est parfois bavard.

En littérature, il a été jusqu'à présent l'homme du détail et de la nuance. *Quillebœuf* montre davantage et trahit par endroits le rêveur naïf que les hasards de l'expansion avaient indiqué certains jours. Son observation est juste, parfois profonde et pénétrante, mais sans largeur. Les vues d'ensemble, les considérations vagues et générales, sont rares, sinon absentes dans ce que nous connaissons de lui. Mais les petits coins, les reliefs imperceptibles, les menus accidents, sont notés avec une exactitude et une minutie remarquables.

Et comme c'est, dans l'observation, l'homme du détail, c'est, dans la phrase, l'homme de l'adjectif.

Etant donnée l'idée simple exprimée par le substantif, il la déforme, la modifie, la détermine, l'augmente, la restreint, la contrarie jusqu'à ce qu'il obtienne, enfin, le mélange de densité et de nuance qu'il a voulu pour figurer exactement son impression. Aux premières touches indiquant le fond du tableau, il ajoute mille petits coups de pinceau. Il est la Providence des adjectifs sans emploi. Il en mettra deux, trois et jusqu'à quatre, deux devant et deux derrière, et décrira des « jolis, mignons bonnets blancs, propres ». Pour « rendre » une nuance il se servira volontiers de néologismes et ses néologismes seront logiques comme ceux d'un ingénieur, évocatifs comme ceux d'un poète.

Il animera les abstractions et donnera ainsi à certains tableaux une intensité de vie extraordinaire. Parfois aussi l'effet sera raté, comme lorsque l'écrivain écrit, dans son *chapitre des chapeaux* : « Une bien séduisante diversité de chapeaux se promène dans la circulation des rues ».

Il a, avant tout, l'horreur des banalités et des lieux communs, la haine des « voix plus autorisées », et des « on ne saurait trop le redire », le mépris des formules administratives. Il est harcelé par l'impérieux besoin de renouveler les expressions courantes et ces tentatives de rajeunissement, souvent heureuses, sont parfois assez enfantines, — c'est ainsi qu'il parle dans ses *Viennoiseries* d'une « pièce jouée dans un décor torché » — Dieu *ne sait pas* comme !

Qu'importe d'ailleurs ces vétilles, la tendance est intéressante. Puis, ces fautes sont rares et la langue est le plus souvent aussi précise qu'elle est imagée. Quand, au cours d'une description, sa mémoire d'ingénieur lui suggère un mot technique, il le prend, emprunte ses termes à la stéréotomie ou à la géologie et parle de l'« intrados », d'un porche, et d'un rocher qui plante en un point sa masse de « glauconie ».

Il décrit aussi quelque part des gaillardes bien étoffées et crânement établies dans l'« orographie » violente de leur encombrante personne.

Les *Viennoiseries* sont une série de croquis brefs, nets et parlants, le cinquième notamment, où l'auteur nous montre les malheureux de tous les coins et de tous les repaires venant chaque jour lire gratis les annonces du *Tagblatt*, dès l'apparition du numéro, derrière le grillage d'une valve, à la

porte des bureaux. Ce sont, sur des pages d'album, des pastels impressionnistes, évoquant avec une merveilleuse précision les divers aspects de Vienne.

*Quillebœuf* sollicite plus l'attention. C'est une légende normande dont l'affabulation bleue et noire, d'une douceur virginale et d'une diablerie ricaneuse et féroce, a été brodée par Vandrunen sur un canevas du pays. Cette légende a des coins bleus qui retiennent délicieusement et des trous noirs qui épouvantent terriblement. Mais le récit si attachant soit-il, n'est qu'un prétexte que prend l'auteur pour réaliser le but qu'il nous expose en ces quelques lignes de son introduction :

« J'ai voulu écrire cette apparition d'un temps mort, réveillé un instant sous la mélancolie des rayons éteints du passé. Ce serait une grande histoire à bibelots, une scène de légende, candide et diabolique, enchâssant ce que j'ai admiré en cette région, meubles et bijoux rares et anciennes coutumes ; et cela décrit et dessiné avec des mots patients, fouillant le détail, avec des manies de collectionneurs et des minuties qui retournent et soupèsent. »

M. Vandrunen a atteint son but. Cet essai de résurrection de la fin du xv<sup>e</sup> siècle est d'une naïveté sincère qui attire. Les descriptions sont d'une richesse exubérante et quand, la tête levée et le livre fermé, on revoit les tableaux que l'on vient d'admirer, on se sent pris d'un certain effroi en songeant au travail de bénédictin auquel l'auteur a dû se livrer, aux vieux livres et manuscrits qu'il a fallu compulsier, aux musées qu'il a fallu fouiller, aux catalogues qu'il a fallu dépouiller, aux gravures et dessins qu'il a fallu déchiffrer pour évoquer cette époque lointaine avec une si minutieuse précision. C'est d'une érudition stupéfiante et d'un art très raffiné. J'avouerai que cette érudition fatigue un peu à la longue et que la lecture du récit devient difficile. On comprend l'auteur qui a recueilli cette abondante et curieuse moisson à petites gerbes, découvrant chaque jour un nouveau détail, notant une coutume ignorée et appliquant une à une, au fond légendaire, ces précieuses incrustations. Mais le lecteur profane qui doit absorber, en une fois, le résultat de recherches longues et distancées eût été reconnaissant à l'artiste d'avoir été moins savant.

Je n'écris pas cela pour moi, qui n'avouerai jamais être un lecteur profane, mais bien pour tous les autres. Cette remarque faite, je m'empresse d'ajouter que le récit de M. Vandrunen est d'un vif intérêt et que les tableaux attachants s'y déroulent sans interruption.

C'est la description du château et de son propriétaire le sire de Bourrepierre, haut et redouté seigneur, turlupin, mangeant chair en vendredi, gras à lard, ivrogne, aventurier, se souciant autant de Dieu que du diable.

C'est la visite du diable en personne qui s'est épris d'Yvette, la fille du châtelain, pure et fraîche comme la lumière et douce comme une belle prière, d'Yvette dont l'image lui fait tout oublier au point qu'il embrouille toutes les affaires du royaume diabolique et qu'il achète les âmes à un prix ridicule et bas.

C'est la description des meubles du temps, des vêtements, des cuisines, de la vaisselle : « le mobilier de la bouche », des lois et règlements de la table.

C'est le songe d'Yvette, un éblouissement, une vision d'une douceur fantastique avec le voyage de l'étoile glissant sur son rayon, comme sur une tringle de lumière.

C'est la grand'route et le tableau des petits métiers. Ce sont les repas aux menus savamment ordonnés, le narré d'exploits d'épées et de brocs, enfin l'apothéose finale et la chute dans la Seine du rocher de Quillebœuf écrasant le diable noir.

Tout cela est décrit avec des mots du temps, — un château est rapiécé comme le rochet d'un franc taupin, — avec des incidentes d'un archaïsme touchant, avec de naïves explications de conteurs des veillées.

Il y a là des considérations industrielles d'ingénieur et d'homme positif sur la prospérité du commerce en Normandie au temps de Louis-le-Onzième.

Il y a aussi des tableaux admirablement animés, celui d'une grand'route par exemple, où l'on voit le processionnel défilé des rouliers et où la marche des bandes et des groupes est interrompue par ce détail pittoresque et descriptif :

« Un tueur de loups passe, promenant au bout de son bâton une tête de loup et les gens en signe de remerciement lui donnent du fromage ».

En certains passages le souci de la figuration et de la mise en scène me font penser aux *Meininger* et à M. Gronegck.

Il y a enfin, et surtout, des phrases délicieuses : « ... un château triste comme la devise d'un glaive de justice et autour duquel le vent enroule ses lamentations... »

« ... Les paroles de la Rille sont si doucement dites qu'on croirait entendre remuer des perles... »

L'eau est décrite avec des mots fluides, elle semble une fraîcheur qui coule : « ... l'onde se hâte à petits plis... les petits flots chatouilleux se poursuivent par jeu sur les cailloux... »

Il faudrait citer beaucoup encore et je dois m'arrêter, un peu confus déjà d'être sorti des limites qui m'ont été assignées. Le plaisir que j'ai eu à parler un peu plus longuement de mon ami Vandrunen, se double d'ailleurs d'une petite vengeance. Ah ! l'on a imprimé que j'étais un paresseux !

GEORGES KAÏSER.

### III

*L'Immortel*, par ALPHONSE DAUDET. — Un volume. Paris. Lemerre.

Lorsque les personnes sentimentales s'avisent d'être mauvaises, elles deviennent féroces. Lorsque des écrivains comme M. Alphonse Daudet, écrivain tendre, fin, nerveux, un peu femme, s'avisent de se mettre en colère, ils donnent au lecteur une impression désagréable et fausse qui se peut comparer à la saveur du miel rance et du lait tourné. *L'Immortel* a ce goût d'une chose hybride, à la fois vinaigre et sucre, impuissante et criarde,

pénible et si drôle pourtant qu'on pense à un cacatoès mis dans tous ses états par des agaceries.

J'ignore si l'Académie française a agacé M. Alphonse Daudet ou si simplement la façade morne de l'Institut et sa paisible coupole suffisent pour qu'il voie rouge les jours où il franchit le Pont-des-Arts. Ce qu'il y a de certain et de patent, c'est qu'il a voué à l'Académie une haine implacable et il faut croire que c'est par générosité toute pure. On ne l'a pas évincé, puisqu'il ne s'est pas présenté, et, si on ne lui a pas accordé de prix, c'est qu'il n'en a pas demandé. Sinon l'auteur de *l'Évangéliste* avait toutes les qualités requises pour porter la palme. *Sapho* et quelque ouvrage à *clefs* indiscrets ne constituaient, en somme, aucune hardiesse impardonnable, ces ouvrages représentant, au point de vue académique, des écarts infiniment moindres que les écarts des nombreux Mérimée qui se sont succédés à l'Institut.

Donc, aucun motif apparent de rancune. Et pourtant il n'est pas une page du livre qui ne soit haineuse. Ce n'est pas par chic, par bravade, par une sorte de chevalerie littéraire que M. Alphonse Daudet se présente tout seul, devant les Quarante, pour leur jeter le défi comme un jeune héros. S'il s'y était pris ainsi, bravement, il est probable que les académiciens, gens sceptiques et revenus de bien des choses, surtout de la chevalerie, eussent envoyé se moucher le jeune téméraire. Mais aussi on eut applaudi la hardiesse du chevalier, on eut admiré son allure, sa candeur, sa franchise et même sa naïveté, car qu'est-ce que cela peut bien faire à l'art qu'il y ait une académie ou qu'il n'y en ait pas ?

Étant donné que l'homme est enclin à fonder des « institutions » de tous genres et à ériger des sociétés de toutes espèces rien que pour satisfaire la manie de constituer des bureaux avec un président et des assesseurs, je ne vois pas pourquoi, étant donné ce doux et inoffensif besoin, on s'en prendrait à l'Institut plus qu'à toute autre institution de decorum ou d'agrément existante ?

A considérer les choses justement, l'Académie est demeurée, de tous les Salons, l'un des plus convenables ; l'on y rencontre même encore des gens de choix comme M. Taine, M. Renan et quelques autres ; on y prononce, en moyenne tous les lustres, un discours charmant de finesse et d'esprit et qui ne devrait déranger personne, pas même les artistes. Que si l'Académie offre quelques ridicules, il était permis de les bafouer avec verve et humour et même de s'égayer un peu aux dépens de quelques personnalités. Mais traiter tous ces gens à palme comme des croquants et des sots, sans excepter un seul des Quarante, c'est bizarre et c'est maladroitement frapper à côté.

Aussi les gens que l'Académie intéresse peuvent-ils dormir tranquilles : malgré *l'Immortel*, l'Institut tiendra bon. Quant à nous que l'Académie intéresse moins, il nous est indifférent que les coups de M. Daudet aient porté ou n'aient pas porté. Seulement, si nous devons nous prononcer entre le salon littéraire et l'officine à roman transformée en loge de concierge où aboutissent tous les potins, les vrais comme les faux, et plus souvent les

grossiers que les fins, nous dirions que nous préférons encore l'Académie et son inertie et sa vétusté aux efforts et au travail de M. Daudet.

Depuis quelque temps, en effet, il s'est mis aux écoutes et a ouvert clandestinement une agence où se recueillent tous les mauvais bruits littéraires. Je m'imagine cela : quelques écrivains ratés, quelques méridionaux échelés, quelques femmes bavardes, une collection de mauvaises langues mâles et femelles et, au milieu de la collection, M. Daudet piquant des notes, notant les racontars en se disant : tous ces potins font de la copie et il est bien plus facile de faire un roman comme cela !

D'observateur qu'il était, M. Daudet est ainsi devenu colporteur d'anecdotes médiocres, souvent triviales, qui ont un certain piquant lorsqu'on les raconte toutes chaudes, mais qui n'ont pas assez de caractère pour qu'on leur fasse les honneurs du livre. S'il fallait défalquer de *l'Immortel* l'élément *potin*, il ne resterait rien ou presque rien ayant plus ou moins de valeur littéraire.

D'ailleurs, depuis *le Nabab*, tous les ouvrages de l'auteur du *Petit Chose* se ressemblent, avec cette différence que les qualités s'en vont et que les défauts restent. Le procédé est devenu si transparent que l'on parierait d'écrire quasi exactement un roman-spécimen de ses œuvres, lesquelles tournent à la gazette perfectionnée.

La même ficelle, toujours, les mêmes effets, les mêmes moyens de composition ; la même irréprochable vraisemblance dans la succession des événements ; le même style soigné, court, mince, propre, coquet, très surveillé ; le même infailible assemblage de parisiens et de rastaquouères et, quand il n'y a pas de rastaquouères, de méridionaux ; la même disposition du décor, le plus souvent Paris, mais inévitablement quelque scène de campagne comme motifs à descriptions ; les mêmes lettres invariablement, un peu niaisés toujours et qui servent à l'auteur de véhicule à médisances ou lui permettent d'esquiver une situation en la faisant conter épistolièrement ; enfin, même allusion au ménage Daudet et à l'artiste qu'il est, lui !

Dans *l'Immortel*, M. Daudet, c'est apparemment Védrine, le marquis de Védrine, qui ne veut pas porter son titre parce qu'il est artiste. Vous avez bien lu : parce qu'il est artiste. Comme s'il n'était pas naturel qu'un artiste qui doit avoir le sens aristocratique, même inconsciemment, même s'il a des convictions rouges, se réclame de sa race. Sinon c'est un politicien égaré dans la littérature, ignorant que l'art est inséparable de l'exception. Ce Védrine, qui fait de l'art en tous genres, est, au reste, un personnage bien insupportable. On nous le représente constamment accompagné de sa femme qui, d'une main, retient dans son bras un mioche qu'elle allaite et, de l'autre, pousse une petite voiture où se trouve une autre progéniture. Védrine sort toujours dans cette société-là, à la ville comme à la campagne, et cela lui fait un auditoire soumis pour des tirades interminables qu'il débite en faveur de l'art jeune, un art jeune — on ne sait pas lequel — car il ne précise pas.

En disant tantôt que Védrine représentait M. Daudet, j'allais trop loin. M. Daudet est encore Parisien, j'imagine, c'est-à-dire spirituel et désinvolte

et il n'est pas tombé encore dans la contemplation des vertus bourgeoises. Non qu'il faille proscrire de la littérature la mère et l'enfant, mais il ne faut toucher à ce sujet qu'avec du génie, une simplicité qui ne s'apprend pas et dont M. Daudet est loin. Je parle ici bien entendu de la mère et non de la femme, de la mère accomplissant la mission qui lui est dévolue. Quand un roman met en scène une famille pour honorer les vertus domestiques et familiales et que la peinture n'est pas absolument réussie, il n'y a pas de milieu : le tableau, s'il est mauvais, ne représente rien de plus qu'un couple de reproducteurs avec, auprès, les produits. Dans ce dernier sens, le ménage Védrine est exactement rendu.

Au demeurant, c'est, je crois, la première fois que pareils types de chromolithographie figurent dans un des romans de l'auteur de *l'Arlésienne*. *L'Arlésienne!* ce titre me fait penser aux œuvres de grâce, d'ingénuité, d'observation menue, mais juste et sincère que l'on attendait de M. Daudet. C'est à peine si, dans *l'Immortel*, nous retrouvons quelques-unes des aptitudes originelles ; le sens de la femme, le tour d'esprit parisien, le joli coup d'œil net et sûr qui permet d'évoquer en un trait heureux le physique d'un personnage ; enfin, la fidélité d'une oreille exercée qui retient justement un bout de phrase que la plume reproduit exactement. Pas plus d'observation que cela, mais c'était suffisant pour coter honorablement un écrivain qu'on peut appeler *de genre*, comme il y a des peintres de genre, et qui a su réussir de très intéressantes ébauches.

Maintenant, ces aptitudes sont devenues lourdes et ont perdu leur spontanéité et leur légèreté et surtout leur fraîcheur et leur nouveauté. La langue est demeurée attifée sans aucun nouvel accent et sans être devenue large et pleine. Il n'y a plus d'art ; à peine une lueur artistique brille dans la vague d'un incertain fatalisme qui nous était inconnu chez M. Daudet ; il n'y a également plus de vérité. M. Daudet travaille aujourd'hui dans le faux habilement. Il y a des détails vrais, vrais chacun séparément, juxtaposés ensemble ; la façon irréprochable dont les circonstances modifient des événements qu'on attendait indique encore que M. Daudet connaît son métier et se surveille ; tout ce qu'il raconte est incontestablement possible et c'est archi-faux, on en est sûr. Avez-vous remarqué que des œuvres apparemment vraies, vraies par la possibilité du fait, vous laissent dans l'esprit une impression de faux, et que d'autres, pleines d'invéraisemblances, ont un surprenant accent de vérité humaine ?

Pour être juste, cependant, envers l'auteur de *l'Immortel*, accordons-lui qu'il a assez ingénieusement substitué à l'intrigue proprement dite des machinations développées avec adresse. Puis mettons à son actif les personnages, je veux dire les silhouettes de M<sup>me</sup> Astier, de Paul Astier, de la duchesse, bien esquissées, et enfin mentionnons cette observation, qui est d'une pénétration assez rare et assez subtile : « Il rentrait les griffes de son esprit blagueur, sachant que la femme comme le peuple, comme l'enfant et tous les êtres de naïveté et de spontanéité, déteste l'ironie qui la déconcerte et qu'elle sent l'antagoniste des enthousiasmes, des rêveries de l'amour ».

Je ne peux pas terminer sans dire l'intention du livre. Il a été écrit en

faveur de l'art jeune, en faveur de l'art qui « se casse les reins », comme dit Védérine avec exaltation. M. Alphonse Daudet se figure qu'il s'est « cassé les reins », et c'est bien possible, car il est courbaturé; il se figure aussi qu'il représente l'art jeune.

L'art jeune c'est, je crois, tout autre chose; et puissent les jeunes ne jamais être influencés par une littérature comme celle de *l'Immortel*, — dût l'Académie rester debout.

FRANCIS NAUTET.

#### IV

*Journal de Stendhal*, 1 volume, Paris, Charpentier.

M. R. Colomb, l'*exécuteur* testamentaire de Beyle, publia jadis, une biographie de l'auteur du *Rouge et du Noir*, empreinte d'ailleurs, de la plus amicale malveillance et dans laquelle il citait des fragments inédits d'un journal intime.

C'est ce journal qu'impriment, aujourd'hui, MM. Stryenski et Gnon.

Ce dernier a jugé congruant d'agrémenter le volume d'une préface de sa façon qui contient des choses bien extraordinaires. Cet Auvergnat — *bien portant*, sans aucun doute, — exécute, autour de ce qu'il appelle les décadents, une fantasia hippopotamesque : — « On raffine, déplore-t-il, sur une idée, mince comme un cheveu, jusqu'à la couper en quatre ou on nous initie, pendant tout un volume, aux extravagances d'un monomane qui finit par prendre ses aliments du mauvais côté ».

On prendrait volontiers la préface de M. François Gnon — de la même manière!

Suivent des considérations bizarres, couronnées enfin, par cette ahurissante conclusion — à citer, intégralement :

— « Cela un jeune maître l'a dit récemment avec une autre autorité que la nôtre et bien mieux que nous ne saurions le faire et ce n'a pas été une médiocre satisfaction pour nous d'avoir trouvé Stendhal cité entre tant de noms illustres dans la Préface de *Pierre et Jean*. Il y a, en effet, moins loin que l'on ne pourrait le croire, entre le caractère si fouillé, si menu, si *en dedans* de l'auteur du *Rouge et du Noir* et le talent clair, logique et robuste de l'auteur de *Bel-Ami*. Tous deux savent tailler en pleine chair un personnage, l'entourer d'une atmosphère personnelle où il se meut et se détermine sous de multiples impressions, — avec cette différence capitale que Beyle en détaille les origines quand Maupassant les fait apercevoir. L'un comme l'autre ils ne se donnent pas tout entiers, et leur pensée, toujours limpide, laisse transparaître tout un ordre d'idées dont l'éveil est un plaisir pour les délicats; tous deux ont au suprême degré cette imperceptible ironie qui court insensiblement comme une mélodie bouffée au long de la trame d'un récit, — ce qui est le véritable genre français, — tous deux, en un mot, appartiennent à cette même et noble famille de romanciers dont le premier et le plus grand aussi est LESAGE. »

!!!!!!...

— Certains océans sont hantés par de très incommodes mollusques qui s'agrippent aux flancs des navires : Les commentateurs et les exégètes, se faisant remorquer à la postérité par les grands écrivains, leurs victimes, ne sont-ils pas un peu les cirrhopodes des lettres?

\*  
\* \*  
\*

Au rebours de ce qui se produit pour Gautier, les Goncourt, Zola, — pour Flaubert, même, — l'admiration pour Stendhal se corrobore par des lectures réitérées. La raison en paraît être, qu'outre une pâture intellectuelle certaine et toujours nouvelle, au point de vue de la forme, aucune déception ne se peut craindre.

On connaît la célèbre boutade : — « Je lis quatre ou cinq pages du Code... » — Mais « un peu de charlatanerie est toujours permis au génie ».

Il y a évidemment un synchronisme de l'idée et de l'expression ; Stendhal l'ignorait moins que personne et son style nous semble singulièrement corrélatif aux nécessités de la psychologie, — en parfait unisson avec sa manière de penser.

L'on rencontre, chez lui, des phrases qui sont comme les soudaines et involontaires coulées de lave d'un volcan qui s'efforcerait de se réfréner : — « Je voudrais écrire en une langue sacrée ». — « Mon âme est *un feu qui souffre* lorsqu'il ne flambe pas ! »

Ce *Journal* ne modifie guère la physionomie intellectuelle de Beyle. C'est bien — dans la haute acception du terme, — un *sentimental* ; — et un sentimental dont la sensibilité ne s'é moussa jamais à cette perpétuelle analyse, — qui jouit jusqu'au bout, de la plus étonnante jeunesse de cœur.

Comme Baudelaire, Stendhal a eu sa légende : — « Et ma réputation de roué, d'homme déjà blasé, écrit-il, avec cette âme si tendre, si timide et si mélancolique... » — et plus loin : — « On se venge de l'esprit que les autres ont de plus que nous, *sur leur caractère* ».

ARNOLD GOFFIN.

## V

*Madame Lupar*, par C. Lemonnier, 1 volume, Paris, Charpentier. — *En Allemagne*, par le même, 1 volume. Paris, Librairie illustrée.

*Madame Lupar*, nous l'espérons, n'aura été que l'erreur passagère d'un admirable écrivain. On nous avait annoncé ce roman, longtemps avant qu'il parût, comme une psychologie de femme bruxelloise, et nous en attendions ce que nous étions en droit d'en attendre : de la psychologie féminine et des tableaux bruxellois.

Pourquoi ne pas l'avouer au probe artiste que nous aimons ? Nous avons été déçus. Nous trouvons ce livre pauvre de fond et étrange de forme.



Il y a là des choses trop simples exprimées dans une langue qui ne l'est pas assez.

La femme d'un commis au ministère se prostitue, pour vivre dans le luxe. Le mari l'ignore longtemps et admire l'habileté de sa femme, qui parvient, à force d'économies, à mettre un certain confort dans sa maison d'employé. Quand il apprend son infamie, il s'écrie d'abord qu'il se tuera, et finit par admettre la honte d'une telle vie, qui continue.

Ce n'est pas fait par un analyste d'âme! Le grand peintre de chair et de matière ne trouve pas les détours des cœurs et des cerveaux, il est dépaycé, il semble qu'on lui ait imposé ce roman comme une tâche. Rien, en effet, ne prouve la spontanéité, la *fatalité* de cette œuvre.

Et quelle langue! La recherche du mot rare, le grandiloque voulu en tout, l'habitude de distinguer la forme du fond et d'en faire une partie de l'œuvre qu'on puisse admirer seule, tout cela a produit une langue de poème, picturale, chargée de vaines épithètes et qui ne trouve pas les choses de l'âme assez intéressantes en elles-mêmes pour les dire simplement.

Nous réapprenons aujourd'hui une langue pure et toute *spirituelle*, une langue où rien ne subsiste que de viable et d'éternel. Il s'agit de deviner ce que nos descendants admireront et de ne point faire un vain et étroit art de mode. Nous avons été avertis de ceci par les Russes, par l'admirable Tolstoï, surtout, qui sait si bien ce qu'il faut dire, ni plus ni moins, et comment il faut le dire.

Par contre, la langue que nous blâmons à propos de *Madame Lupar*, a mieux servi l'auteur dans cet autre livre : *En Allemagne*. Bien des puérités et des vanités de forme n'empêchent pas ces notes de voyage d'être superbes. Mais ce sont les notes de voyage d'un visionnaire; les chapitres relatifs à Cologne et à Nuremberg sont étonnants. Il y a là des magies descriptives qui saisissent encore, dans notre finale lassitude des formes et des couleurs.

Et à propos de la Pinacothèque de Munich M. Lemonnier parle de Rubens, Jordaens, Van Dyck, Rembrandt, Hals, à la Taine, d'une manière supérieure qui l'égale à ces maîtres, un instant. Et nous sommes heureux de pouvoir admirer ici comme nous l'admirions jadis, à la première lecture de ses œuvres, le lyrique de *la Belgique* et du *Mâle*.

FERNAND SEVERIN.

## VI

*Croquis d'écolier*, par LOUIS DELATTRE. Bruxelles, Manceaux.

Un volume très jeune, qu'il ne faut pas juger sur la mine, qui est déplorable. Hideuse couverture jaune, illustrations naïves, air Bibliothèque Gilon. Mais quand on lit, on ne peut se défendre d'un étonnement très agréable.

Figurez-vous la vie de l'écolier wallon décrite simplement, minutieusement, et bien joliment, par un écrivain qui a encore l'air d'être un enfant, et qui en a les grâces et les trouvailles. Beaucoup de wallonismes, mais un instinct remarquable de ce que doit être la prose. Une observation menue, pas triviale, spirituelle, pleine de sourires au bout des phrases. Quelque chose comme une bouffée de vent, cordiale et fraîche. Le début de quelqu'un qui ne débutera pas longtemps, s'il le veut bien.

*L'Apollonide*, par LÉCONTE DE LISLE. Paris, Lemerre.

Cette nouvelle œuvre n'ajoutera rien à la gloire de l'auteur des *Poèmes barbares*. C'est en vers très beaux et très sonores, trop également beaux et sonores, un drame lyrique, une tragédie, si l'on préfère.

Il nous est difficile de nous intéresser bien vivement à ces personnages qui parlent tous la langue des Dieux et dont les caractères uniformes et sans relief appréciable ne laissent qu'un souvenir éblouissant et confus.

Le Leconte de Lisle que nous aimons et admirons est ailleurs que dans ces essais de résurrections grecques, froids et académiques presque, malgré leurs couleurs éclatantes.

Le poète splendide de l'*Incantation du Loup*, de la *Prière védique*, s'efforce en vain de galvaniser ces mythes réfractaires ; ces sont choses mortes, — mortes de ne point avoir vécu, — et que des poèmes tels que l'*Apollonide* ne réveilleront pas.



## MEMENTO

Henri De Brackeleer, un de nos plus illustres peintres, vient de mourir à Anvers. Avec lui disparaît l'un des maîtres de notre belle école flamande. si plantureuse naguère, et si débile aujourd'hui. En attendant qu'elle puisse tresser au défunt la couronne à laquelle il a droit, la *Jeune Belgique* salue respectueusement ce grand mort, qui n'est pas mort tout entier, malgré l'incroyable dédain où il fut tenu, non seulement par les Carthaginois de sa ville natale, mais par les dispensateurs de la manne officielle, qu'il eut le glorieux tort de mépriser simplement, et profondément.

\* \* \*

Notre confrère James, co-directeur de la *Société Nouvelle* vient d'être douloureusement frappé par la mort de son père M. Edouard James, professeur à l'Université.

Nous lui adressons nos plus vives condoléances.

Ceux d'entre nous qui ont connu le professeur James le regrettent sincèrement car c'était, parmi tant de pédagogues vaniteux, un homme modeste, affable et induigent.

\* \* \*

En présence du succès universel obtenu par l'*Anthologie des prosateurs belges*, MM. Picard, Lemonnier, Rodenbach et Verhaeren ont décidé de publier immédiatement, — toujours avec l'appui du gouvernement — un deuxième volume, consacré aux orateurs. Une indiscretion nous permet d'annoncer que les deux clous de l'*Anthologie des orateurs belges* seront les discours contre l'art officiel prononcés au banquet Lemonnier par MM. Edmond Picard et Georges Rodenbach. Ces deux

maîtresses pages, loin d'être expurgées, seront publiées dans toute leur intégrité.



Le vieux boy étudie en ce moment, — pas dans *Gil Blas* — un projet d'*Anthologie des peintres* qui nous paraît destiné à faire sensation, et auquel M. de Moreau se montre, paraît-il, très favorable. Il s'agirait d'un riche album de photographies, exécutées par M. Braun, dont l'éloge n'est plus à faire, et qui représenteraient les meilleurs morceaux des grandes écoles. Le Vinci donnera le sourire de Monna Lisa, et le nez de saint Jean. Le Titien, la barbe de François I<sup>er</sup>; Rubens, un chien altéré tiré du *Martyre de Saint-Liévin*, et une pelisse détachée du portrait d'Hélène Fourment; Rembrandt, le trophée de la *Résurrection de Lazare*, et Steen, le hareng et les deux oignons de l'*Offre galante*.

C'est l'ex-aveugle du Pont-des-Arts qui surveillera les travaux.



Le journal *La Paix* a publié l'articulet suivant :

« Nous n'avons garde de nous associer aux félicitations que des confrères amis adressent au gouvernement pour l'emploi qu'il fait des subsides littéraires et artistiques. A part la couleur de parti que beaucoup de ces subsides revêtent, l'utilité en est douteuse, souvent nulle et l'on ne saurait excuser un tel emploi des deniers des contribuables. *Par exemple les 24,000 fr. donnés aux auteurs de l'Anthologie Belge, constituent un des gaspillages de ce genre les moins excusables qui se produisent dans le domaine budgétaire.* »

On sait que le directeur de *La Paix* est M. Coomans, qui figure parmi les prosateurs de l'*Anthologie*.

Justice bien ordonnée commence par soi-même.

De nombreux confrères de *La Paix*, jugeant qu'un article rappelant par autant de points le sacrifice d'Abraham, ne pouvait être suspect de partialité, l'ont reproduit mais en y ajoutant une variante à laquelle M. Coomans n'aurait pas songé et qui consiste à attribuer l'*Anthologie des prosateurs...* à *la Jeune Belgique!!!*

Nous leur avons adressé en guise de poteau indicateur, la lettre suivante, qui les empêchera désormais de se fourvoyer au carrefour des Anthologies :

Bruxelles, le 20 juillet 1888.

« Monsieur le Directeur,

« Votre journal, reproduisant un article de *la Paix* dirigé contre l'*Anthologie des prosateurs belges*, commet une grosse erreur en nous attribuant la paternité de cette œuvre.

« *La Jeune Belgique*, qui a publié récemment, sans l'appui de personne et à ses frais, une anthologie de ses poètes sous ce titre : *Le Parnasse de la Jeune Belgique*, n'est absolument pour rien dans la confection de l'*Anthologie officielle et subsidiée* qui vient de paraître.

« Veuillez, je vous prie, publier cette rectification et agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

« Pour *la Jeune Belgique*,  
« HENRY MAUBEL. »

Quelques journaux ont reproduit cette lettre. D'autres chez lesquels la loyauté n'a pas plus cours que les faux billets de la banque de France se sont abstenus de la publier, ce qui démontre clairement la malveillance de leur insinuation.

Mal joué, mes petits amis !



Notre directeur, M. Max Waller, a reçu, dans son cottage, un exemplaire de l'*Anthologie des prosateurs belges*. La blessure est assez grave, dans la région de la rate. Des soins empressés lui ont été prodigués, — pas à l'exemplaire !



Vient de paraître chez l'éditeur Edmond Deman, rue d'Arenberg : *Les poèmes d'Edgar Poe*, traduits par Stéphane Mallarmé.

Nous publierons dans notre prochain numéro un article sur ce livre.



*Attention!!!* — Lire dans un journal bruxellois — que nous ne nommons pas afin de laisser aux amateurs le plaisir de la trouvaille — des articles de critique (!) signés E. L.

« *En Belgique, où de détestables usages ont altéré presque irrémédiablement la pureté du débit...* » En Belgique où l'on prononce *droll*, *Fost*, et pâté à la *crinne*, on connaissait le marollien de Bazoef et le charabia de Casteleyn : Voici le schærbeekois !

Ce nouvel idiome a fait de nombreux adeptes. Il aura bientôt ses journaux... tout entiers, son théâtre, son académie, voire ses députés.

Pour ce qui est des députés, nous croyons même qu'il les a déjà.

Comme on va le voir, le schærbeekois ne manque ni de couleur, ni de saveur ; il possède, en propre, quelques expressions qu'on a eu le tort d'attribuer jusqu'à ce jour à la langue française.

Nous citons des fragments de lignes cueillis à droite et à gauche :

« Pour peu qu'on ait fréquenté dans les milieux littéraires. »

« S'il fallait s'arrêter à tous les scrupules de convenance et de discrétion, on ne ferait jamais rien..... et les ridicules majestueux ou caducs *l'auraient trop facile*. »

« Il est à craindre qu'elle ne servira guère et que l'expérience de vendredj restera unique. »

« M<sup>lles</sup> ... ont fait preuve de tempérament et ne demandent qu'à acquérir... »  
Quoi ?

« M. X..., qui fut lui-même beau comédien, a, dans son enseignement, de l'élégance et une liberté dans l'allure qui est très louable si l'on songe que la plupart



**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

## de Block's Universal Wine C°

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)  
ET MONTAGNE DE LA COUR

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingdistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

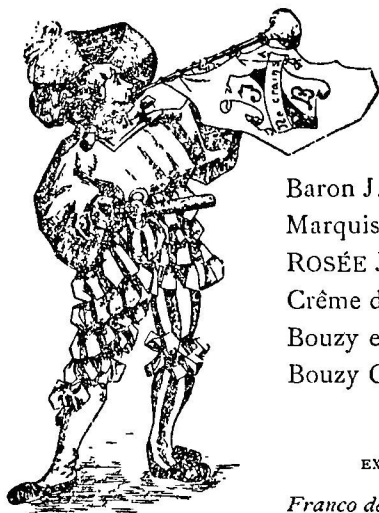
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie *FILLE D'EMPEREUR*, par OLIVIER DES ARMOISES. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

## ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY

### Prix Courant



Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée</i> . . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS

19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

EN VENTE

A LA

# LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros) . . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres. . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait) . . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtes (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — — — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemain (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose) . . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt) . . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupon . . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cueille d'Avril (épuisé) . . . . .	3 50
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50



# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

L'Art et le Code . . . . .	LA JEUNE BELGIQUE.
Vers . . . . .	FERNAND SEVERIN.
La mort de Miette Stephen . . . . .	HENRY MAUBEL.
Femina . . . . .	IWAN GILKIN.
Proses lyriques . . . . .	ARNOLD GOFFIN.
Lettres de mon Cottage. . . . .	MAX WALLER.
Henri de Braekeleer. . . . .	GEORGES EEKHOUD.
Chronique } I. <i>Le Guide de Jean d'Ardenne</i> . . . . .	MAX WALLER.
littéraire : } II. <i>Les droits de la pensée</i> . . . . .	HENRY MAUBEL.
Memento . . . . .	***



### BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80 RUE BOSQUET, 80

### PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume orné d'un frontispice.

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

## ABONNEMENTS :

Belgique . . 7 francs par an. — Union postale . . fr. 8-50

Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.

Directeur : MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

En l'absence de M. Max Waller, M. Henry Maubel (72, rue de Trèves), a bien voulu accepter la direction par intérim de *la Jeune Belgique*.

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

## BOITE AUX LETTRES

25. HIPPOLYTE D... Que voulez-vous que nous fassions de ce bloc de pensées? *La Jeune Belgique* n'est pas une chaire de philosophie pratique et, pourtant, il y en a de jolies comme celle-ci :

« Les vieux souvenirs sont les cheveux blancs du cœur. »

Et cette autre :

« La rêverie est la poésie de la paresse. »

Voulez-vous nous permettre d'en cueillir quelques-unes que nous donnerons à la couverture comme des petits radis à l'entrée du déjeuner ?

26. JACQUES F... Il y a quelque chose dans ce violon-là, Ion, la ! — Mais le violoneux est encore bien novice.

27. ALBERT... ILLISIBLE.

Si l'auteur possède le sens du comique, il se reconnaîtra sans peine dans les vers qui suivent :

Tout n'est que mots ; ô mots poussant l'humanité,  
À des tortillements de cent mille couleuvres !  
Mais le mortel qui voit devient silencieux  
Il se traîne placide où le hasard le mène  
Spectateur aux débats de la sottise humaine  
Qui ne maudit la terre et ne soupire aux Cieux.

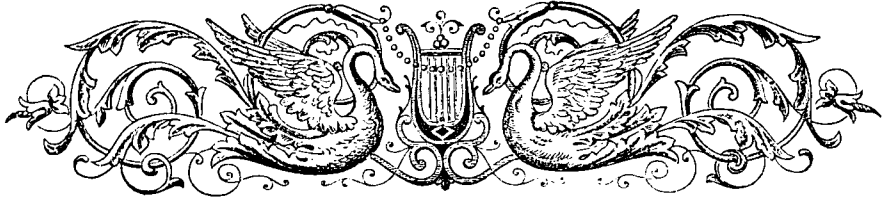
Qu'est-ce qu'ça ? ! Comme dirait Tata.

28. RG... *Devenir* des nôtres n'est pas impossible, mais il faudra pour cela, comme dit René Ghil, *meilleur devenir*.

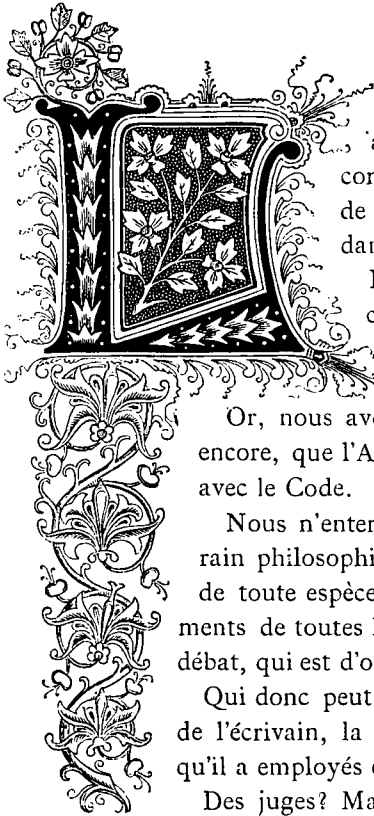
Comme l'on est pensif, fuir ainsi par le soir !  
On fuit, et comme on croit pour tromper l'existence  
Par l'heure du regret pleurant le désespoir —  
Retrouver quelque peu le calme de l'enfance !

Comment voulez-vous qu'on retrouve le calme de l'enfance en lisant des vers comme ceux là. Est-ce un logogriphe ou du macaroni mal cuit ?

Ceci n'est pas pour vous décourager — au contraire. Battez un peu le rappel de vos dièses et revenez-nous avec de vrais vers qui ne soient plus de Babel.



## L'ART ET LE CODE



L'auteur du *Mâle*, M. Camille Lemonnier, comparaitra bientôt devant la Cour d'assises de la Seine, pour avoir outragé les mœurs dans un article de *Gil Blas*.

Nous n'avons pas à discuter l'article. Discuter un instant serait admettre que la littérature relève de la justice. Discuter, dans un cas pareil, ce serait abdiquer.

Or, nous avons toujours soutenu, et nous soutenons encore, que l'Art n'a rien de commun avec la morale ni avec le Code.

Nous n'entendons point placer la question sur le terrain philosophique. On accumulerait les raisonnements de toute espèce, on nous jetterait à la tête tous les arguments de toutes les écoles, que l'on ne changerait rien au débat, qui est d'ordre essentiellement positif et pratique.

Qui donc peut peser dans de justes balances l'intention de l'écrivain, la façon dont il l'a réalisée, et les artifices qu'il a employés en vue de cette réalisation?

Des juges? Mais ils sont incompétents, aussi incompétents que le seraient des poètes qui prétendraient trancher une question de droit.

Le jury, comme ce sera le cas pour M. Camille Lemonnier? Mais le jury

n'offre aucune garantie de culture intellectuelle, ni de goût littéraire, ni même d'instruction. Les jurés sont encore plus incompetents que les juges

Nous protestons au nom de la logique et du bon sens, horriblement froissés dans cette aventure, dont le dénouement n'est pas douteux.

Quant à M. Camille Lemonnier, loin d'avoir à se plaindre, il a le droit de se réjouir, puisqu'on le traite, en France, de la même façon qu'on a traité Baudelaire, Flaubert et Barbey d'Aurévilly.

LA JEUNE BELGIQUE

## VERS

### LE DON DE JEUNESSE

*Rappelle-toi longtemps, rappelle-toi toujours  
Ce soir d'été, vainqueur clément des mornes jours,  
Où nos cœurs se sont dit des choses éternelles,  
Ce soir superbe, fait pour nos seules prunelles,  
Et que nos yeux distraits ne contemplèrent pas !*

*Quel ange, ce soir-là, noua nos jeunes bras,  
Sans qu'ils en sussent rien, pour ces noces des âmes,  
Toi, l'enfant des enfants, femme parmi les femmes,  
Enfant et femme ainsi que les anges le sont,  
Moi dont des soleils morts doraient le pâle front  
Et qui ne savais pas mon cœur si jeune encore ?*

*Il fut irrésistible et lent comme une aurore,  
Cet aveu haletant d'un cœur longtemps fermé ;  
J'avais le vague effroi d'un crime consommé,  
Le soupçon d'une folle et décisive offense,  
Et, sans doute, le sang sublime de l'enfance,  
Allait mettre sa pourpre à ton front outragé.*

*Sans un mot tu posas sur mon cœur allégé  
Mais qui, soudain comblé, s'effrayait de sa joie,  
Une tête mourante et confuse qui ploie  
Dans un gémissement mêlé de doux sanglots,  
Et je vis s'éclairer ta bouche et tes yeux clos  
Du sourire muet de ta première extase !*

*Mon âme d'aujourd'hui, l'âme pleine d'emphase,  
Redevint l'âme en blanc que j'avais autrefois,  
Sans orgueil à sa joie et sans haine à sa croix,  
L'âme aux yeux clairs, triste de tout, d'un rien ravie!*

*Et quel instant, alors, vaste comme une vie!  
Quand le cœur éperdu se pâme sur le cœur  
Sans qu'un mot prononcé trouble cette langueur  
Où le bonheur d'aimer s'accroît de son mystère.*

*Sois bénie à jamais, mon Eve solitaire  
Dans les Edens perdus où me voilà rentré,  
Pour l'aveu palpitant que tu m'as soupiré :  
« Je t'ai longtemps aimé sans oser te le dire. »  
Tu m'as rendu le grave et bienheureux sourire  
Que mes lèvres d'enfant jadis avaient connu,  
Cœur de pauvre d'esprit, noble cœur ingénu  
Qui n'as pas honte encor des larmes répandues,  
Reine des soirs passés et des candeurs perdues,  
Mais reviens, ah! reviens, mon épouse et ma sœur,  
Enchanter de ta paix, bercer de ta douceur  
La douceur et la paix de mon âme nouvelle,  
Et ne tiens pas rigueur au cœur qui te révèle  
Les abîmes d'un grand amour silencieux,  
Puisque cette blessure est l'œuvre de tes yeux.*

## CONVALESCENCE

C'était un de ces soirs comme il en faut aux convalescents pour se réaccoutumer à la vie! une de ces soirées d'une beauté si chaudement splendide que l'âme la plus détachée de la terre n'aurait pas voulu cependant, ce soir-là, mourir! J. B. D'A.

### I

*Le soleil des pays perdus baise mes mains  
Ah! lasses, cette fois, des vains fardeaux humains,  
Baise avec trop d'amour mes mains pâles encore!*

*Les premiers battements d'un grand cœur qui s'ignore  
Ébranlent déjà trop mon sein convalescent,  
Cœur nouveau-né de bienheureux et d'innocent,*

*Tout gauche et tout ravi devant les belles choses !  
Le voilà qui faiblit dans la senteur des roses,  
Et ma tête et mes mains, aussi mortes que hier,  
Se pâment tout à coup aux caresses de l'air  
Dans un linge enfantin et doux comme des langes.  
Envoyez-moi, mon Dieu, quelques-uns de vos anges,  
Qu'ils soutiennent ma tête en ses ravissements,  
De ces anges en pleurs, de ces anges aimants,  
Dont le sourire est beau comme un couchant d'automne!  
Qu'ils soutiennent ce cœur que la nature étonne  
Quand il défailira dans des parfums trop doux,  
Et m'aident quelquefois à rester à genoux,  
Mon Dieu, devant d'aussi merveilleux paysages !*

*Ou bien ce cœur épris des eaux et des nuages,  
Qui devait vous aimer dans ce qu'il aimerait,  
Mourra de trop d'amour devant cette forêt.*

## II

*Cette heure est chère et triste à mon cœur hors d'haleine,  
Chère comme un rappel d'une ancienne peine,  
Triste comme un beau soir parmi des inconnus.  
Je sens se rendormir mes désirs ingénus,  
Le blanc dortoir d'enfants de mes jeunes chimères,  
Sous des baisers de morts et des baisers de mères,  
En mon cœur hors d'haleine après ses premiers pas,  
En ce cœur trop heureux, qui ne se souvient pas.*

*Ce royaume peuplé d'anges mélancoliques  
Qui gardent ses bosquets comme autant de reliques  
Est une solitude où coule le Léthé ;  
C'est la terre oubliée, inconnue à l'été,  
Où les vents désolés bercent les jeunes roses,  
Terre des bois joyeux sous les couchants moroses,  
Qui semblè me sourire au travers de ses pleurs.*

*Quel baume tout-puissant s'exhale ici des fleurs  
Dans l'infini loisir des paresseuses sacrées ?  
Voilà bien le sommeil des premières vesprées*

*Dormi dans son Eden par l'homme nouveau-né,  
Rendu, mon Dieu, par vous à mon cœur pardonné  
Quand vous m'avez rendu l'innocence et la grâce,  
Le maternel sommeil qui ravit l'âme lasse  
Doux comme quand on dort pour la première fois !*

*Les cors de mon passé se sont tus dans les bois,  
Se sont tus à jamais dans les bois de mon âme ;  
Je suis un autre Adam, qui n'attend pas la femme,  
Heureux de ce seul monde ineffable et charmant,  
Un Adam bien comblé dans son délaissement !*

## CRÉPUSCULES

### I

*Mon cœur est éperdu du ciel vaste et des bois  
Comme s'il les voyait pour la première fois !*

*Un musical bosquet de hêtres séculaires,  
Sur qui le vent d'ouest fatigue ses colères,  
Surgit confusément vers les hauts horizons,  
Pleins de fermes, et de clochers, et de maisons !  
Dans les lointains précis des mornes paysages  
Le vent s'exerce, et, de parmi de noirs nuages,  
L'équivoque splendeur d'un couchant pluvieux  
Pénètre effrayamment les bois mystérieux,  
Tout sonores déjà des prochaines rafales.  
Le soir a déchiré ses pourpres triomphales !  
Et les nobles lambeaux semés d'abeilles d'or  
Sont, dans l'obscur taillis qu'ils éclairent encor,  
Des prunelles de morts que la mort n'a pas closes.*

*Le crépuscule plein de présences moroses  
Suscite autour de moi des cris graves et doux :  
C'est la voix du passé chantant derrière nous,  
Tendre de plus en plus comme une voix de femme,  
Sanglot d'âme mourant sur les grèves de l'âme !  
C'est le triste retour des cris de mon orgueil  
Pareils aux memento d'un incurable deuil,*

*Ce sont de nobles yeux profonds comme l'aurore,  
Dont le regard connu me poursuit et m'implore  
Plus sublime et plus doux encore qu'autrefois;  
C'est un enfant qui passe en qui je me revois!*

II

*Mon cœur, ivre de lui, s'égare dans les landes;  
C'est bien lui ce héros des mauvaises légendes  
Qui fuit éperdument par les pays du soir  
Sur le noir étalon boiteux du désespoir,  
Par les pays du soir, oubliés et sans bornes,  
Dont maint fleuve ennuyé trempe les bas-fonds mornes  
Et baigne les lointains halliers marécageux,  
Sous un ciel d'airain sombre, à jamais orageux,  
Qui pèse à la muette angoisse de la terre.*

*Je vois au fond du soir une ruine austère  
Qui contemple, en rêvant, de ses prunelles d'or,  
Le troupeau mugissant des folles mers du nord  
Déraciner les grands bois vierges de ses grèves.*

*Oui, j'ai vu ce manoir ailleurs que dans mes rêves,  
Et je fus le jaloux qui monte dans sa tour  
Chassé par les cruels fantômes de l'amour,  
Tandis que l'ouragan du large bat les portes!  
Souvenir! les poignants tableaux que tu m'apportes  
Ont tous les aiguillons de la réalité;  
Et l'effrayante paix de mon éternité  
Garde des vains instants d'un amour solitaire  
De multiples échos que rien ne fera taire.*

*Ainsi, sous les puissants baisers de la douleur  
Je suis seul, et quel soir d'orage dans mon cœur!  
Quel tumulte de cors désolant la vesprée!  
Seul encore, et plus seul, quand la pâle adorée  
Fixe par dessus moi qui lui baise les mains  
Les profonds paradis perdus de ses lointains.*

FERNAND SEVERIN.

## LA MORT DE MIETTE STEPHEN

A ALBERT GIRAUD.

I



Mardi 3 heures. — Le docteur vient de venir, Miette est très mal.

Mercredi matin. — Miette est plus calme. Elle te demande.

Jane, en rentrant, revoit ces deux dépêches chiffonnées sur la table ; elle n'en relit pas les mots qu'elle sait par cœur ; elle les repense et ressent l'impression de ces deux coups mats qui lui ont laissé comme des caillots de sang à la gorge. Elle vient de porter des fleurs à Miette. D'avoir un peu pleuré en cachette, elle a le cœur moins gros et les nerfs détendus. C'est la fin d'une intense journée d'été, sombrant dans un parfum de sève qui monte de la terre. Sa chambre ouverte lui paraît agrandie et vide comme si l'on venait d'en emporter un cercueil. Des roses s'effeuillent sur la cheminée ; elle en prend les pétales par poignées et se met à en aspirer l'odeur au creux de ses mains jointes, tandis qu'accoudée à la fenêtre, elle sent fondre le jour. Des enfants jouent dans la rue ; des trams chargés de monde et de fleurs, au retour du Bois, descendent joyeusement l'avenue suivant, dans un léger mouvement de tangage, le trot de leurs chevaux. Le regard au loin, elle écoute cette vie lourde s'anéantir, cette coulée de bruit et de lumière, s'en aller goutte à goutte vers les nuages épais du couchant, comme si le soleil, pour elle, ne devait plus jamais remonter ; mais, lorsque à la nuit pleine, elle revient chez Miette, un pressentiment alentit son allure ; la main au bouton du timbre, elle hésite à entrer puis monte lentement en retenant son haleine ; les marches crient sous ses pas... — On n'a laissé que deux personnes dans la petite chambre de la malade, afin que les vivants ne prennent pas le peu d'air qui doit prolonger son agonie. La mère et les amies de Miette sont au salon, tranquilles, assises en rond, sans parler presque, gardant l'air guindé de personnes qui attendent ; son entrée n'amène aucun mouvement aux physionomies ; M<sup>me</sup> Stephen, une petite femme bourgeoise, très courte de corps et d'esprit, à la figure indifférente dont les bouffées de larmes sèchent brusquement, lui prend les mains : « Comme c'est gentil à vous d'être revenue quand il fait si bon pour se promener. » « Il fait étouffant, ajoute quelqu'un, je crois que nous aurons de l'orage. » Et cela dit à mi-voix dans une pénombre où l'on distingue



mal les visages, tous retombent à fixer la tache de lumière qui vacille au plancher.

Jane sent sa gorge se gonfler, du brûlant lui monter sous les yeux ; dans un sanglot qui lui tremble aux lèvres, elle balbutie : « Madame ne pourrai-je donc pas la revoir?... » Une jeune femme entre précipitamment : « De l'air », dit-elle, d'une voix angoissée, et court à la fenêtre qu'elle ouvre au large ; à ce moment un éclair passe au fond du ciel ; M<sup>me</sup> Stephen fait un signe de croix, et Jane repart sans avoir pu embrasser Miette, et, de la rue, elle se retourne pour regarder la fenêtre éclairée, derrière laquelle remuent des ombres.

L'orage roule aux lointains de la nuit ; des gouttes de pluie chaude s'écrasent aux dalles des trottoirs. Elle se retourne encore, deux, trois fois, puis une dernière... elle repart, emportant au souvenir l'image de cette agonie qu'elle n'a pas vue et à laquelle s'attache pendant toute une nuit d'insomnie, sa pensée fixe comme une pensée de folle, et le lendemain, Jane *sait* que Miette est morte quand on lui apporte cette dépêche à son lever :

« Tout fini, deux heures ».

Il en est huit.

## II

Elle ne pleure pas ; assise au bord de son lit, tandis que tombent lentement les huit coups de l'heure, elle répète mentalement la phrase de la dépêche. Elle se dit à voix haute : *Miette est morte*, puis elle essaie de comprendre.

Elle écoute le timbre étrange de sa voix, fait sonner un à un ces trois mots sans signification pour elle : *Miette est morte* et, s'approchant de son miroir, elle se met à sourire en voyant la coiffure drôle que cette nuit lui a faite.

Elle retourne chez les Stephen comme tous les jours et remarque, en y arrivant, que la façade est encore toute jaune des averses de la nuit. Les stores sont baissés ; en bas, les volets clos ; des coups de sonnette sans relâche amènent des personnes d'allure affairée, qui s'enfoncent par l'entrebâillement de la porte dans un intérieur sombre et dans la maison, elles vont, viennent, de ce va-et-vient hâtif, éperdu, qui prépare une cérémonie. Du froid moral enveloppe les physionomies, les voix, les gestes ; les physionomies ternes, les voix sourdes, les gestes mystérieux d'une sorte de recueillement. Derrière une porte, Jane entend des sanglots ; quelqu'un vient à elle, lui tend une poignée de mains comprimée d'un long regard. Alors

sculement, à la tiédeur de cette étreinte, son impressionnabilité paralysée se réveille; elle conçoit la réalité tout à coup, elle comprend le sens horriblement triste de cette phrase : *Miette est morte*, et laissant peser sa main dans la main qui la presse, elle pleure à chaudes larmes.

— Jane, je vous en prie, pour sa mère!...

Au même instant la porte s'ouvre. Jane veut entrer, mais elle s'arrête, une seconde, à retenir ses larmes et la main appuyée au cœur qui lui palpite affreusement...

La chambre est obscure, pailletée de quelques flammes jaunes de cierges; deux personnes au pied du lit, une troisième, une femme noire, encapuchonnée, écrasée à genoux et puis le corps, dont les paupières s'abaissent. La bouche vide de souffle, qui demande pitié, la demande pour ceux qui pleurent et les lèvres aphones essaient de leur sourire de cette expression défigurée de vie que gardent un instant ceux qui viennent de mourir.

### III

Les vivants ont de ces expressions étranges dans le sommeil. Jane se rappela un sourire qu'elle avait vu à Miette après une nuit de bal. Miette, bien lasse d'avoir trop dansé, s'était endormie la première, et Jane qui la savait heureuse, avait longuement contemplé ce sourire arrêté sur ses lèvres comme la trace d'un joli rêve.

### IV

Les rideaux tirés ondulaient devant la fenêtre ouverte et l'air plus frais remuait, dans la chambre, le parfum pénétrant des roses qui jonchaient le lit.

Le ciel était resté voilé depuis l'orage; le jour terne. Un vent mouillé qui se levait à travers les arbres les faisait frissonner dans un bruissement d'averse et leur feuillage, où des moineaux pépiants jouaient à se dénicher l'un l'autre, palpait de frisselis et de battements d'ailes. Un gros chien ne cessait d'aboyer aux cris de basse-cour qui venaient des environs. Une petite cloche d'église coulait goutte à goutte lente ses notes dans l'air humide qui montait du jardin.

Quelqu'un dit à voix basse : Comme elle est calme; elle semble endormie.

Et Jane qui ne voyait plus de la morte que ce visage de cire dans l'oreiller blanc, ressentit plus douloureusement l'impression du sourire éteint qui

s'éternisait sur cette bouche muette; elle s'avança machinalement vers le lit en murmurant : Miette! et, tout d'un coup, lui repassa par la mémoire cette phrase à elle écrite par Miette un jour qu'elles étaient très loin l'une de l'autre :

« Ne m'oublie pas. Une pensée c'est presque un regard. Quand tu me dis : je pense à toi, il me semble te voir tourner vers moi les yeux de ton esprit et que nous nous regardons l'âme dans l'âme ».

Elle comprit, alors, l'affreux sourire de ce corps qui n'aurait plus, pour elle, ni pensée, ni regard : ce n'était qu'une grimace mise là pour déguiser la mort; une ombre, une trace, dont l'âme en s'échappant avait effleuré les lèvres entr'ouvertes, un pli de la chair perpétuant l'illusion du dernier mouvement de vie, de même que le pli du vêtement que l'on vient d'ôter et de cet objet affalé, tout d'une masse exsangue, bouffie, terreuse, se dégageait peu à peu l'horrible vision du cadavre. La persistance de ce sourire qui s'étirait dans les traits épaissis, lui donnait une expression à la fois idiote et désespérée : où l'on eût dit que la chair, dans un suprême effort, cherchait à remonter vers l'esprit.

Cette expression navrante qui ne cessait pas, ne se détournait pas, lui déchirait le cœur maintenant qu'elle en voyait la signification cynique et révoltante et, devant ce corps qu'elle avait vu vivre, qu'elle avait embrassé comme si c'était sa Miette aimante, aimée et qu'on n'avait pas emporté, Jane sentit combien Miette était à jamais loin d'elle, car leurs âmes ne pourraient plus même se joindre par le souvenir.

## V

Parmi les événements de son enfance, la mort de sa grand'mère avait laissé à Jane une impression ineffacée. C'était en plein été de l'année ou elle avait eu huit ans; elle n'avait plus vu sa grand'mère depuis deux semaines et s'était habituée, peu à peu, à vivre dans le mystère qui imprégnait la vie des siens. Elle marchait sans bruit, parlait bas, s'arrêtant religieusement au seuil de la chambre sans plus jamais demander ce que l'on faisait derrière cette porte close depuis le jour où on lui avait répondu : « Chut! Jane; tais-toi. Bonne maman dort ». Un matin, sa mère l'embrassa en pleurant; elle lui rendit de sa petite main tendue, son baiser le plus doux et le plus silencieux, et se laissa emmener sans se plaindre comme si elle comprenait l'inévitabilité des choses qui se passaient autour d'elle. Mais lorsqu'elle revint le dimanche soir avec ses tantes et qu'après avoir traversé les boulevards au feuillage épaissi par une atmosphère d'orage elles approchèrent de la maison,

leur cortège de longs vêtements noirs éveilla l'intérêt des voisins qui les saluèrent plus gravement que d'habitude. Jane, qui suffoquait sous son voile, observa qu'on la saluait comme une grande. Son deuil d'enfant valait donc aussi puisqu'on y donnait une part de piété et dans l'orgueil de sa peine, elle se sentit grandie.

Cette impression neuve fut si forte qu'elle n'en perdit jamais le souvenir, et, pendant longtemps, la sensation chaude de ce soir d'été où le parfum des arbres feuillus lui arrivait à travers l'odeur suffocante du crêpe, s'était mêlée en elle à l'idée de la mort.

## VI

A quelque temps de là, Jane demandait : « Mère, quand on est mort, est-ce qu'on ne revit plus jamais, dis ? »

— Jamais, Jane.

Et Jane, devenue pensive, répétait : Jamais ! en ouvrant démesurément le regard et la pensée pour tâcher d'embrasser de toute l'étendue de son imagination d'enfant, l'idée de ce « jamais plus » qu'elle ne pouvait concevoir.

Cette idée de l'infini la frappa d'autant plus qu'elle ne la voyait à travers aucun mirage de religion positive. Les croyants se consolent de la mort par la conviction qu'elle n'est qu'un déplacement de l'être ; mais personne n'avait dit à Jane que les morts vont au ciel. Plus elle avançait dans la vie, plus le mystère l'obsédait d'inquiétudes inapaisées, la plongeait dans des contemplations sans fin. Quelque chose l'attirait vers ces vies pareilles à la sienne qui s'en allaient à la dérive pour l'éternité. Il lui arrivait, au passage d'un char funèbre, de s'arrêter à fixer la forme d'un corps allongé sous le drap, et, tandis que le convoi s'éloignait tête basse, en raccourci, dans la perspective perdue des rues, de se fouiller désespérément la pensée dans l'espoir de trouver enfin la manifestation palpable, la formule positive de cette négation d'être, qui fait du néant avec des corps et des âmes, du néant avec de l'esprit de vie, d'amour et de création.

Ces premiers troubles nerveux, ces premières émotions dissonnantes lui laissèrent l'impression vaguement douloureuse d'un accord sans résolution. Une pénombre de mélancolie descendit sur ses illusions mais sans en rien effacer ; car, jusque-là, cette nostalgie de la mort n'était encore qu'une de ces nostalgies d'amour dont on souffre à seize ans ; elle n'avait rien eu de cruel pour ce cœur qui cherchait dans la souffrance, un aliment à ses voluptés passionnelles, quand, tout à coup, la mort était entrée comme un coin

brutal dans sa vie, en arrachant tout. Jane éprouvait maintenant ce que c'est que cette mort et ce que c'est qu'une morte, emportée dans un cercueil lourd qui heurte les murailles. Il était là dans sa manifestation la plus matérielle, ce « jamais plus » qu'elle avait voulu connaître; pour se faire sensible et palpable, la mort lui préparait l'être le mieux aimé, celui dont la vie entière avait pénétré la sienne, et, cette fois, le tourment de l'insondable mystère renaissait à point pour exaspérer le mal atroce de cet arrachement.

Son immense charité, sa compassion poignante pour ceux qui cessent d'être et qui ne reviendront de nulle part, jamais, se détournèrent de la mort pour ne pleurer que cette morte et ne croyant pas au ciel et ne croyant plus à la terre après le départ de celle qui l'y avait tant de fois soutenue et consolée, elle ne sût où réfugier sa douleur affolée.

Tantôt, saisie d'un indéfinissable sentiment devant ce corps, elle s'y était sentie étrangère au point de ne pas même songer à l'embrasser; il lui avait fallu sa raison pour se dire: « c'est elle »; tandis qu'elle s'approchait du lit en appelant « Miette! », c'est d'autre part qu'elle attendait la réponse à son appel et son esprit cherchait éperdûment l'autre Miette, ailleurs.

Maintenant qu'on allait lui cacher, lui emporter Miette, voilà qu'un mouvement désespéré la raccrochait à la matière inanimée. Rendue folle par la pensée qu'elle ne pourrait plus même toucher ces restes glacés et que tout *d'elle* allait disparaître... à ce moment suprême où les mains se dénouent pour toujours, elle aurait voulu arrêter les heures, revenir en arrière, recommencer sans cesse ces trois jours d'attente et de veillée, ne songeant pas quel supplice ce serait de demeurer en contemplation devant cette vie et ce corps éternellement figés, sourds à toutes ses paroles, aveugles à tous ses regards.

Lorsqu'on revint du cimetière, elle pensa, désormais, l'avoir perdue davantage.

## VII

Le lendemain, la vie se rouvrait pour Jane, ainsi que tous les jours; elle crut s'éveiller dans un cauchemar et ressentit un étrange sentiment d'angoisse, comme si son être moral était pris de vertige.

Elle regarda l'heure: neuf heures! et se sentant brisée, se laissa tomber sur une chaise auprès de son lit.

— Quel jour?

Puis elle songea: aujourd'hui samedi... deux semaines à cette heure-ci... Miette entrait dans ma chambre... j'étais à me coiffer.

— Paresseuse, je viens te chercher ! Voilà des heures que je suis levée, moi.

— Alors tu vas bien ?

— Pourquoi pas, quand il fait beau !

Le soleil, par les persiennes abaissées, faisait danser des rais de lumière brûlante au plancher.

— Et fait-il chaud, Miette ?

— S'il fait chaud ? J'étouffe, s'écriait-elle en me montrant sa robe de toile de Vichy légère, d'un mouvement qui fit frémir les saxifrages de son chapeau.

— Tu n'en es que là ? Frise vite tes chiens. Nous allons au marché aux fleurs, j'ai envie de roses. Dépêche-toi, dis ! Je vais travailler à ta courtepoinette en t'attendant... Eh bien ! où est-elle ?... Oh ! quel ordre, Janneton !

— Miette, Miette, comme tu bavardes, lui disais-je ; tu vas te faire mal.

Elle répondait : — Oui, maman, d'un air moqueur et se mettait à tousser en riant aux éclats. Puis, redevenue sérieuse, au bout d'un silence elle reprenait d'une voix plus faible : Ça frise ?

Au moment de sortir, comme elle se retournait pour me chuchoter quelque chose à l'oreille, mère lui criait en passant : — Bonjour Miette et, venant à elle : vous allez mieux ? C'est de ce soleil-là qu'il vous faudrait toujours, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, toujours, répondait-elle en rosissant, un peu confuse de ce qu'on vint surprendre ses confidences de pensionnaire dans des crans de portes...

Et nous allions longtemps sous le soleil brûlant sans qu'elle en parût fatiguée.

En me ramenant jusqu'à l'avenue, elle ne cessait de répéter, alentissant le pas pour prolonger la route : — A dimanche.

— Alors, à demain ?

— C'est juste, à demain, reprenait-elle en riant, et comme j'allais l'embrasser : Veux-tu bien, en pleine rue, c'est bête !

Jane songea que le lendemain Miette était retombée si malade qu'elle n'avait plus pu la revoir que de loin, d'une chambre à l'autre, et le regret cuisant de ce baiser se mit à lui ronger le cœur.

Elle se leva, le visage brouillé de larmes, s'éloigna de quelques pas et, cédant à un insurmontable accès nerveux, vint retomber auprès de son lit, la figure dans ses draps, l'esprit traversé de cette exclamation désespérée : Miette, Miette, oh ! tous les baisers que je ne te donnerai plus !

Mais soudain la peur d'avoir crié coupa net ses sanglots. Elle se redressa, les larmes brusquement tarées dans son visage bouleversé, et resta pendant quelques secondes, immobile, la tête tendue, à écouter si l'on venait.

HENRY MAUBEL.

## FEMINA

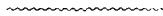
*Toujours sorcière, ô femme, et rusée à l'appeau  
Des seins frais et des yeux attirants comme un phare,  
Princesse que nul viol inéprouvé n'effare,  
Courtisane fardant d'amour sa grasse peau,*

*Sous le brocart du luxe ou l'ignoble oripeau  
Ta chair terrible change en animaux immondes  
Jusqu'aux enfants divins qu'espèrent les vieux mondes  
Et les mêle en riant aux porcs de ton troupeau.*

*Que t'importe qu'ils aient sucé la mandragore  
Si leurs yeux méprisants ne proclament encore  
Qu'ils ont lu dans tes yeux ta bestialité?*

*Qui ne démasque en toi la brute redoutable  
Qui tend un groin goulé vers sa virilité,  
Ira manger, Circé! la fange en ton étable.*

IWAN GILKIN.



## PROSES LYRIQUES

### I

#### AU ROYAUME DE LA SÉRÉNITÉ DU MATIN



Il était en une province bien éloignée de ce monde tumultueux, sur les rives d'une mer paisible et nacrée, sous un ciel d'un lumineux et mol azur. Il y avait là, dans un jardin rempli de verdure délicates et de fleurs multicolores, peuplé de belles statues grecques à l'expression tranquillement énergique, — des palais ioniens où triomphait la splendeur des lignes, des portiques ornés de fresques polychrômes, retraçant de diaphanes paysages qui ne font pas penser, — des sources toujours vives et jaillissantes, — des oiseaux aux plumages chatoyants et diaprés. Et, sans cesse, un sémillant et radieux soleil, une température de nonchalance veloutée.

Au milieu de ces merveilleuses choses, deux adolescents, robustes, joyeux et purs.

Longtemps ils jouirent du jardin, des palais, sans regrets, sans désirs et ils ne se lassaient point d'admirer l'horizon irisé, les marbres impassibles et la flore éternellement printanière, car ils n'avaient aucune vanité.

Un jour, pourtant, que la jeune fille au regard si candide, au sourire étonné et naïf, folâtrait parmi les allées du parc enchanté, l'incarnat de ses joues languit, ses yeux immaculés s'humectèrent et il lui vint, tout d'un coup, une grande envie de pleurer, de pleurer sans savoir pourquoi.

Et, lui, surpris, inquiet et troublé en sa quiétude divine et un peu stupide : — « Qu'as-tu donc ? tout est si nouveau, si gai, — viens, jouons ce matin encore, sur les pelouses !... »

— Oh ! oui, répartit lentement l'enfant inattentive et rêveuse, — je suis très contente...

Mais, éclatant soudain :

— Comment veux-tu que je croie encore en Dieu, alors ?

### II

#### BOUFFONNERIE SINISTRE

A l'angle d'un nauséabond carrefour populaire, par une visqueuse brume londonienne, juché sur des tréteaux aux bariolures versicolores, ce triste et sérieux pître déclamaient et hurlait.



Il semblait accomplir une très dure et singulière pénitence, à lui-même par lui-même imposée, en expiation d'un peut-être inexplicable attentat, quelque offense trop subtile pour les balances frauduleuses et brutales de la Justice humaine.

Parfois, il entonnait d'immémoriales et plaintives ballades, sur un mode si lamentable et meurtri que son auditoire interlope de débardeurs et de matelots se dispersait, silencieusement. — L'émotion que ces chants suscitaient, l'importunait, sans doute, car alors, à un signe de sa main, un primitif orchestre emplissait ses cuivres informes, d'un fracas discordant et sauvage; et pendant que ces musiciens barbares s'essoufflaient à quelque stridente et implacable valse, il se reposait, promenant la pâle nostalgie de ses yeux vitreux parmi la multitude effervescente.

Mais, bientôt, sursautant et agitant frénétiquement un grassex manuscrit, il recommençait sa lecture et son organe insonore, éraillé, soudain muait, se transformait en une adorable voix enfantine, tremblante, monotone tout à la fois et boudeuse, — une voix où sourdaient des rancunes et de timides reproches inexprimés.

— C'était le livre de l'Amour fastueusement morose, — le livre maussade d'un maniaque très opiniâtre, traînant avec ostension sa démesurée et bruissante robe de deuil violette.

Sur la pourpre stagnante de ses rhapsodies, la tige douloureusement tendue, s'érigeaient des fleurs d'un terne et taciturne acier. Il y avait des odes aux rimes massives et spleenétiques, des vers fiévreux d'inavouables espérances, des hymnes et des épithalames dont le rythme forcené tintait comme le métal fêlé d'un cœur incrédule.

Et de chastes palinods, tout imprégnés de folle et délirante exaltation, à la gloire virginale d'authentiques Ophélias, — d'angéliques palinods que ce baladin profanait de clins d'yeux équivoques et obscènes.

Mais repentant alors, le pauvre histrion s'humilie, implore un pardon inutile, — parodie ses angoisses et enfin, ricanant puissamment et triomphalement, d'un fer rouge et ardent, il cautérise sa plaie saignante.

### III

#### TRANSSUBSTANTIATION

L'empereur rêve.

Le fade dégoût l'écoeure des mets, — toujours aussi somptueux, — étalés devant lui; de même l'excède son si incontesté Pouvoir, le murmure craintif et adulateur de ses hôtes mercenaires...

Insupportablement viagère et impuissante Toute-Puissance ! Accablante félicité ! A quoi bon vouloir désormais, puisque tout cède et plie ? Ah ! une résistance à briser ; une vertu à acheter ; une dernière pureté à contaminer !

— Le monde est vide... Illusoires, mensongères et trop brèves les voluptés, — et trop amers leurs lendemains. Oh ! détruire éperdûment, — détruire !

Le sybarite auguste bâille et soupire ainsi désespérément après la feuille de rose qui écorchera ses chairs énervées. Il songe et aspire à il ne sait quelles joies complètes et meurtrières. — L'invincible Ennui l'enlace de ses tentacules molles et flasques.

Pendant son regard, lourd d'immuable Lassitude, s'arrête sur le pâle adolescent qui l'avoisine : — Félinement accoudé à son lit, — il triomphe, le frère trop aimé, de son impubère science, de sa maturité juvénile, lys artificiel, souillé et plus troublant de sa saveur criminelle. Ses beaux yeux cernés, sondeurs et qui frôlent, humides de langueur taciturne, mi-voilés de lentes paupières, répondent au vague coup d'œil impérial par un idolâtre et malicieux sourire où une sourde volupté tremble.

Sous l'ample prétexte de l'éphèbe, s'imprécise la grâce éblouissante et fine de ses formes patriciennes, que les hanches souples et grêles féminisent encore. — Ses lèvres tentatrices s'offrent, — lascivement s'étirent ses bras charmants et provocantes et câlines se tendent ses mains effilées vers l'Empereur morose.

La morne affliction de César, à ces signes, s'attendrit et se colore ; une aurore se lève en son cœur, une aube de fraîches et neuves délices... Chairs transparentes et dorées ; — chères étreintes de corps et d'âme ; — plaisirs sacrilèges, mortels et purs ; — yeux palpitants sous la tristesse des caresses et pourtant chastes ! Amour fraternel et candide que nul égoïsme n'effleure, Amour unique, — pervers et ingénu, savant et novice !...

Mais, — semblable à un reptile longtemps endormi et que la faim réveille, — en son esprit, soudain, la terrible pensée somnolente dénoue ses anneaux diaprés, rampe, dresse en sifflant et balance sa tête fascinatrice, — lui verse le venin subtil d'une vertigineuse suggestion... — Des regrets pleurent et intercèdent ; pourtant il se soumet, abdique, et pour vaincre se résigne à mourir.

A un ordre sommaire, son affranchi apporte une coupe pleine ; Néron la saisit, considère un instant le liquide ténébreux et lustré, — la présente enfin, d'un seul geste, grave et doux, au jeune prince.

Docile et soumis, sans hésiter et d'un trait, Britannicus vide le cratère, — s'inanime et glisse au pied du lit, frêle et tout blanc dans la pourpre.

Les serviles convives s'effarent, chuchottent, à pas clandestins s'esquivent ; les esclaves aussi désertent ce festin tragique .. Un silence d'exil tombe. La lumière des torchères s'ensanglante ; le décor s'attriste d'ombre et blémit ; dans l'air qu'épaississent de douloureux parfums, passe comme le vol blafard et circulaire d'obliques, de sombres et démentes pensées...

Néron s'attarde à contempler le cadavre déjà livide de son cher, cher Britannicus ; une fugitive et sceptique satisfaction plisse sa bouche, mais quelque importune idée surgissant, son visage se contracte, n'exprime plus qu'un dépit boudeur. Il hausse, imperceptiblement, les épaules, se détourne, — clôt ses yeux fatigués et déçus...

L'Empereur rêve.

ARNOLD GOFFIN.

---

## LETTRES DE MON COTTAGE

### V



Le Sussex, comme la Chine, est un pays charmant qui doit me plaire assurément, mais il a trop de moutons — oui, décidément, il a trop de moutons, et j'en bêle. Si l'on se promène ici, l'on voit bien quelques bœufs superbes ruminant avec placidité dans le calme de merveilleux pâturages, mais ils ne sont là que pour l'effet décoratif ; on ne les mange pas ; en revanche, les brebis, les moutons, et les chèvres à la barbe champalisante, envahissent les vergers, les prairies et même les jardins privés. Ces timides créatures sont extraordinairement blanches et grasses ; les moutons semblent avoir peine à se tenir sur leurs pattes grêles et n'y restent d'ailleurs pas longtemps. On les abat aussitôt qu'ils ont la capacité nécessaire, et on les sert à table sous forme de *chops*, qui veut dire : petites côtelettes, et de *cutlets*, qui signifie côtelettes sérieuses. C'est très bon le premier jour ; le deuxième, on y ajoute de la sauce anglaise (*Lea and Perrin's*) pour changer ; le troisième, un peu de *curry* ne fait pas mal comme transformation, et le quatrième on a envie de flanquer des giffles à la cuisinière.

Alors, elle vous sert une côte de brebis.

Alors, elle vous sert un gigot d'agneau.

Alors, elle vous sert des rognons de mouton.

Et, chose curieuse, vous avez toujours envie de lui flanquer des giffles.

Cette orgie de mouton donne certes des douceurs ; on a le rêve de brouter et de lire les œuvres complètes de M<sup>me</sup> Des Houlières, qui n'a jamais cependant, vu moutons pareils ; mais le moindre petit rôti de bœuf ferait si bien dans le menu !

J'ai été détourné de ces préoccupations matérielles par *El Mogreb al Aksa*, nom barbare qui doit vouloir dire — mais je n'en suis pas sûr : *Une ambassade belge au Maroc*. On a beau être dans le Sussex, ces choses-là font plaisir, après le mouton. Cet excellent Sir Edm. P. Esq. sera donc toujours le même instrumentiste-symboliste-philosophique ! Persuadé que nous devons savoir ce que c'est que des *djillabas*, il transforme avec une incomparable virtuosité sa serviette d'avocat (simple peau de chagrin) en portefeuille de pur cuir marocain qui lui servira peut-être un jour au ministère.. de la marine. A distance, de tels cas pathologiques ont autant de drôlerie qu'un événement rare. C'est ainsi que le Sussex possède en ce moment un exemplaire de *l'Anthologie des Prosateurs belges* qui, lui aussi, fait ma joie.

J'admire très sincèrement la plupart des écrivains qui font groupe en ce livre, autour de M. Mockel, dont la valeur a devancé de beaucoup le nombre des années, dans son livre « tumultueux » (*sic*), mais j'admire bien davantage la sérénité du caractère belge !

Dans le pays pacifique où s'abrite modestement mon cottage, je ne sais pas trop si John Grandgagnage aurait aimé qu'on dit de lui : « Ses œuvres « n'ont ni l'invention abondante, ni l'ironie sanglante, et surtout se « délaient dans une prolixité qui a parfois des apparences de bavardage. »

J'ignore si Mr. Anthony Wiertz (Esq.) eût trouvé divertissante cette épitaphe :

« Il a été un tourmenté, un affolé après le génie qu'il n'avait pas. »

Enfin, pour ne pas trop allonger mes citations, je me demande comment il faut concilier ces deux bouts de notice :

GUSTAVE FRÉDÉRIX :

« *Un des rares* en ce pays, M. Fré-  
dérrix a conservé dans le journalisme  
des préoccupations d'écrivain..... »  
p. 202.

LÉON DOMMARTIN :

« *Le seul*, il rehausse d'une pointe  
d'art l'article de journal.... » p. 232.

Mais je ne sais si *la Jeune Belgique*, dont je ne suis momentanément que le directeur honoraire, a l'intention de relever ces articles de maroquinerie, et je reviens, hélas ! à mes moutons ! *mutton chops* !

MAX WALLER.

## HENRI DE BRAEKELEER



Il y a quelques jours on enterrait, à Anvers, l'Anversois De Braekeleer, sans cette affluence, sans cette pompe indiquant chez une ville le culte des enfants qui lui font le plus d'honneur. Derrière le corbillard à peine une centaine d'artistes, des Bruxellois pour la plupart.

La mort de De Braekeleer n'avait ému que peu de personnes dans sa ville natale. Beaucoup le croyaient enterré depuis longtemps. Pour d'autres il avait toujours été inexistant.

Je me rappelle certain dîner auquel j'assistai, il y a trois ans, à Anvers et le scandale ou l'ahurissement que je provoquai, au dessert, lorsque, la conversation roulant sur les derniers bons et vrais peintres de la patrie de Rubens, je me risquai à faire l'éloge de Jan Stobbaerts et de Henri De Braekeleer.

A peine eus-je prononcé les noms de ces savoureux et solides coloristes, que tous les regards des convives semblèrent me demander s'ils devaient en croire leurs oreilles, et si c'était bien De Braekeleer et Stobbaerts que je venais d'exalter. *Proh pudor!* Ma sincère profession de foi artistique devenait, en pareil milieu, défi intempestif et incendiaire; elle tombait, là, comme un caillou dans une grenouillère, dérangeant dans leurs habitudes admiratives, dans leurs idées reçues, dans leurs préjugés, une partie de cette gent coassante, routinière, encombrante, bedonnante, qu'on appelle la bonne société.

Je ne me trouvais pas, tant s'en faut, chez un ignorant. Mon amphitryon pouvait passer pour un garçon instruit, lettré, ayant de la lecture et du goût. Mais lui-même me parut décontenancé par l'imprévu de mon credo artistique; et, pour refroidir mon enthousiasme, avec un fin sourire de sceptique et d'homme du monde, il laissa tomber négligemment cette définition des deux maîtres: « Stobbaerts: un boucher! De Braekeleer: un fou! »

Après ce verdict sagace, je crus ne plus devoir insister. Ces deux épithètes dédaigneuses m'ouvraient des horizons infinis, des abîmes vertigineux de publicanisme. Et ce fut à mon tour de demeurer pétrifié. Peinture canaille, pour ne pas dire crapuleuse; peinture excentrique, peinture de monomane! Voilà ce que l'art de Stobbaerts et de De Braekeleer évoquait à ces augures.

Aussi, Stobbaerts, fatigué de l'atmosphère d'apathie, de mépris, de

malveillance qui l'entourait dans son aimable berceau, s'est réfugié à Bruxelles, à l'exemple de Jef Lambeaux et de plus d'un autre artiste de leur trempe.

De Braekeleer, lui, n'a pas eu le temps de changer d'air, de se soustraire à ces miasmes débilissants suspendus depuis nombre d'années sur les bords de l'Escaut et y causant d'autres ravages que la fièvre paludéenne, dite des Polders.

C'est cette *malaria* anversoise qui a tué De Braekeleer.

On a beau s'isoler dans ce que le poète appelle la « tour d'ivoire », se calfeutrer chez soi, empêcher que les échos de la bêtise et de la méchanceté ambiantes se répercutent dans votre ermitage et troublent votre fier et personnel labeur, les effluves délétères défont vos précautions. Impossible de vous soustraire complètement aux pernicieuses influences. Et un jour vient où, dans la lutte acharnée contre les médiocres, les intrigants, les officiels, vibrations académiques ou mondains, magistrats magistralement bornés, cuistres de toute couleur et de toute provenance, si votre pensée et votre art triomphent et éclatent malgré les malveillants, c'est au prix de la santé et de la vie.

Et leur consolation à ces rapaces, c'est qu'au moins vos yeux fermés n'aurent pas vu se lever votre gloire, soleil trop longtemps boudeur, dans l'empyrée des maîtres-peintres !

Les journaux ont raconté que le modeste convoi funèbre de De Braekeleer croisa un bruyant et tumultueux cortège de rapins faisant escorte à un *primus* ou lauréat de l'Académie. Le cercueil du grand coloriste passa devant les façades pavoisées, sous les fenêtres garnies de lampions et de transparents pour l'illumination du soir ; les aubades étouffant à peine leurs fanfares insolentes et tapageuses à l'approche de la procession funèbre. L'épicier du coin, la verdurière d'en face, les *baes* des nombreux cabarets du quartier, tous les voisins s'étaient cotisés pour faire honneur au jeune vainqueur d'un concours académique. Car la gloire de ce prodige rejaillit sur les riverains !

Braves gens, leur orgueil part d'un bon naturel ! L'ancienne renommée artistique de leur ville continue de les enflammer d'un bel enthousiasme à certaines manifestations locales. Le seul nom de *primus* les plonge dans un ravissement béat. Ils ont foi dans l'étiquette officielle. Cela ne les empêchera pas d'acclamer l'année suivante de nouveaux lauréats et d'oublier jusqu'au nom du vainqueur d'antan.

Et il est fort probable que ces fanatiques, prêts à dételer les chevaux de la voiture d'un *primus* revenant de la distribution solennelle des prix, n'aurent jamais entendu parler de De Braekeleer.

Les mœurs artistiques des Anversois contemporains se résument dans ce rapprochement.

Chez eux l'amour de l'art est devenu routine, manie, engouement, tradition.

Il leur faut des dieux, des idoles, mais ils manquent de vraie religion et de ferveur. Ils admirent le succès et leurs encensoirs ne brûlent que devant les gloires dûment consacrées.

Ainsi, ils n'aiment pas la musique, pour elle-même, mais pour ceux qui la composent ou la font exécuter.

Leurs grands festivals ne sont à proprement parler que l'apothéose de l'un ou l'autre musicien, tantôt Gounod, tantôt Liszt, tantôt Verdi.

Du moment que ces personnages consentent à monter au pupitre et à conduire eux-mêmes l'exécution, les Anversois se fondent en extases, se pâment, trépignent, crient au chef-d'œuvre. Leur idée de l'art se ravale à une question de mise en scène, de décor, de parade, de tape-l'œil. Si Mangin avait composé de la musique, Mangin fût devenu leur musicien favori.

Et s'ils ont accueilli Benoît, c'est moins à cause de l'envergure et de la réelle splendeur de ses oratorios que parce que la pompe et l'ordonnance un peu théâtrale de ses exécutions, l'ostentation de son orchestre, le déploiement inusité de ses masses chorales, le milieu impressionnant où ces exécutions se produisaient, sans oublier la personnalité fort décorative du compositeur dirigeant, flattaient leur inclination au faste extérieur, leur américanisme, leur partialité pour les dehors, les gros effets, pour ce qui piaffe et ce qui ronfle.

Pays par excellence des plastiques cavalcades, il n'est pas étonnant que tout leur art, du moins l'art qu'ils patronent, revête des allures cabotines et grandiloquentes plutôt que sereines et grandioses.

Dans ces conditions, on conçoit le peu de cas que ces parvenus d'art et de finances, ces suffètes confits dans leur importance, faisaient de Henri De Braekeleer. Il dérangeait leur digestion et troublait leur grossière esthétique. Cet art intimiste, épris de clair-obscur, de tranquillité, de doux intérieurs ménagers et laborieux, cet art claustral contrariait leur amour de la ferblanterie et du clinquant.

A une époque où tout tendait à se transformer autour de lui, et les rues, et la société, et les mœurs, en présence de cet envahissement cosmopolite qui n'a pas peu contribué à introduire dans l'Anvers d'aujourd'hui ce besoin d'épate, de jouissance immédiate, de bonheur improvisé, que déplorent les esprits aristocratiques (tant les patriciens de race que les patriciens d'intel-

ligence), il se confinait religieusement dans les derniers coins d'originalité de la grande ville. Anversois, il le demeurerait profondément, un Anversois de vieille roche. Répugnant à flatter le caravansérail nouveau, s'attachant, comme à des reliques, aux vestiges du passé. De là l'éloquence de ses tableaux.

On a affecté de ne voir en lui qu'un ouvrier merveilleux possédant la patte et l'œil des grands flamands. On l'a comparé, et non sans raison, à Van der Meer de Delft pour ses couleurs harmonieuses et chaudes, pour l'admirable pulvérin d'or dansant dans les mystérieuses pénombres de ses toiles, pour son étonnant instinct de coloriste faisant chanter avec tant de suggestive émotion la gamme des caressantes couleurs. Nul, mieux que lui ne s'entend à entretenir la morbidesse délicate d'un ton opulent et royal qui se dégrade en d'exquises nuances, à provoquer de nerveux et claironnants contrastes entre les couleurs d'apparence hostiles, à remplacer leur corps à corps homicide par un sapide baiser. Mais il y avait autre chose chez ce sublime triturateur et broyeur de grasses pâtes. Quant à moi j'ai été requis, dès la première vision de ses toiles, par la poésie profondément humaine, quasi évangélique, que dégagent ces prétendues réussites de couleurs.

Il y a chez De Braekeleer non seulement le beau coup de pinceau de Van der Meer, mais la profonde sollicitude pour les petits, pour leurs vies précaires et cachées, souffrantes ou résignées, qui a caractérisé toute l'école hollandaise, à commencer par Rembrandt.

J'accorde qu'il met plus de discrétion dans ses préférences, et qu'il recule devant les misères trop cruelles et trop grimaçantes. Ses gens de peu sont d'honnêtes gens et de saines gens. Il laissera à des pinceaux plus orageux et plus tragiques le soin de peindre les maladreries, les bagnes, les charniers et les gehennes de l'humanité, lui s'attachera aux conditions plus normales, aux êtres qui peinent et qui vivent sans impatience, sans convulsions, sans révolte. Intérieurs de savants déchiffrant un livre rare ou étudiant la mappemonde, cabarets flamands aux heures d'accalmie, lorsque les pipes en terre reposent dans le ratelier, que les pompes du comptoir ont cessé de gémir, et que la *bazine* assise au coin du feu a le temps de ravauder les bas de son homme.

Ou bien il raconte une chambre de ferme, le vieux paysan donnant des conseils à un jeune gars, son fils, campé, mains en poches, devant lui ; un fumeur jouissant des bouffées bleues de sa pipe ; un blond adolescent, arrachant à un cor de chasse, dans le recueillement frileux et presque gothique d'une chambre tapissée de lourdes étoffes, quelques sons éclatants et farauds,



et savourant cette musique, en écolier mordant dans une pomme verte.

Un jardinet étroit, borné par de hautes murailles garnies de lierre; une mansarde de débarras où le beau désordre de la friperie parle des mobiliers abolis, un pauvre atelier d'artiste, où le peu de lumière s'accroche si brillant aux objets; siestes et veillées chez d'obscurs chambrelans; petits vieux et petites vieilles oubliés dans leur coin de bonheur; métiers sédentaires, etc. De Braekeleer choie ce monde, le traite avec des soins d'antiquaire mettant en valeur les pièces rares de sa collection.

Il n'a pas seulement eu de la bonté pour les êtres, il en prodiguait aux choses de leur entourage. Il prisait la physionomie mélancolique d'un mur, l'attitude réfléchie d'un vieux meuble, la sérénité et le sourire avenant et hospitalier d'un manteau de cheminée, le regard voilé de larmes d'une petite fenêtre à carreaux glauques; l'air grave et solennel d'un atlas dressé sur un lutrin. Il peint le silence, le calme, il confesse les existences monotones et peu compliquées. Le cœur des êtres qu'il nous montre tient de ces bonnes horloges à rouages primitifs, dont il semble qu'on entende le tic-tac régulier et obsédant dans le coin de ses toiles. Ce bruit, ce murmure perçu dans ses tableaux, ne sont là que pour en faire valoir la quiétude (1).

Comme on s'explique, en voyant ces pages vibrantes imprégnées de tant de tendresse, si doucement expansives et si pleines de confidences tout en étant sobres de démonstrations, que le succès ne soit pas allé de son vivant à ce farouche! Comme on comprend les dédains du vulgaire, du gros parvenu, et cette sorte de persécution sourde, cette guerre à coups de réticences et de dénigrement de la part des bons confrères et des amateurs moutonniers; les uns froissés dans leurs recettes, dans leurs formules, les autres tremblant pour la belle symétrie et l'ordre bureaucratique de leurs admirations :

— Repassez un autre jour, mon bonhomme, tous mes casiers sont occupés pour le moment, je n'ai aucune opinion vacante...

Du moins faut-il leur rendre cette justice qu'à sa mort, odieux, mais logiques et sincères, ils n'ont feint ni regrets ni enthousiasme.

C'est égal, à présent, de quelque côté que nous nous tournions, à Anvers, nous cherchons un peintre, un vrai peintre capable de nous communiquer ce frisson des intérieurs de De Braekeleer.

Depuis longtemps ceux qui promettaient à leurs débuts ont sacrifié au goût déplorable de funestes Mécènes. Les nouveaux venus accusent les roueries, les prudences et les habiletés des vieux compères. Comme s'il ne

(1) Je ne connais que Mellery qui le vaille comme intimiste.

suffisait pas de la prépondérance des Verlat, des Lamorinière, des Van Luppen, de la lympe d'un De Keyser opposée au sang d'un baron Leys, voilà qu'ils se prostituent aujourd'hui aux Cap, aux Boks, aux Col. C'est complet.

La fondation de l'Institut des Beaux-Arts coïncide avec le crépuscule irrémédiable de l'Ecole d'Anvers. Si quelque chose est fait pour accélérer cette décrépitude, c'est bien cet Institut d'organisme sénile. Peu à peu les dernières exceptions disparaissent. Il ne restera bientôt là-bas que d'écœurants farceurs. Quand on attaquait Anvers on pouvait au moins opposer De Braekeleer au flot montant des méchants peintres.

A présent c'est fini

Et il n'y a plus, au bord du grand fleuve, sublime inspirateur de coloristes, qu'une grande ville de commerce. Quelque chose comme un admirable modèle sans emploi.

GEORGES EEKHOUD.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Guide descriptif illustré de la côte de Flandre et des plages de la mer du Nord*, par JEAN D'ARDENNE. 106 dessins d'après nature, par HENRY CASSIERS. Carte du littoral et trois plans de villes. — Un beau vol. de 421 pages cartonné. Bruxelles, Mertens. Prix : 6 francs.



Désirez-vous voir Jean d'Ardenne, allez trouver son directeur à *la Chronique*; M. Victor Hallaux vous répondra invariablement : — Je ne sais pas où il est, peut-être à Bayreuth, peut-être à Ixelles, à moins qu'il ne soit dans les Pyrénées, et le spirituel bonhomme de la Hesbaye lancera quelques épithètes soignées contre les rédacteurs qui vagabondent et font tout, sauf rédiger !

De loin en loin, on aperçoit Dommartin, brillant causeur, vous regardant d'un œil malicieux avec un petit geste de la tête sur le côté; s'il a sa chemise de flanelle, c'est signe de fugue, vous pouvez hardiment lui souhaiter bon voyage; Jean d'Ardenne s'en va en sifflotant la ballade de Beckmesser... Où écrit-il ses chroniques, où élabore-t-il ses livres? Demandez aux tables d'auberges, aux *Braüereien* de Munich, aux flots de la Meuse, au palais des Médicis, ne le demandez à personne.

Et le style de Léon Dommartin vagabonde comme lui; c'est tantôt l'expression musicale des paysages mélancoliques qui se déroulent à ses yeux, tantôt le pizzicato des réflexions plaisantes qui éclate dans la phrase par quelque mot drôle, gamin, argotique même; quelquefois de vraie littérature dérubbannée en belle harmonie descriptive, quelquefois de la simple

chronique pleine d'humour, mais de la chronique, de l'article-journal qui pirouette sur un rien, une enseigne cocasse, un pourboire trop élevé, une réflexion de bonne femme.

Jean d'Ardenne qui pleure et Jean d'Ardenne qui rit, mais on ne voit pas toujours le point où le contemplatif va se dérider, ni le moment où le rieur se fait grave, si bien que l'ensemble de ce qu'écrit ce bohème artiste a un bizarre détraquement qui fait son originalité.

Après les *Notes d'un vagabond*, que cet autre vagabond, le suprême artiste Félicien Rops, avait paraphé d'une admirable griffe, voici *la Côte de Flandre* piquée des jolis croquis de Cassiers.

Un guide, mon Dieu oui, un guide dans lequel se trouvent les heures des trains et les prix des hôtels, le service des postes et la longueur exacte des routes, un guide un peu plus discrètement cartonné que les Baedeker ; mais un *livre* aussi, un livre de littérature pittoresque et variée avec lequel on peut faire le voyage sans alpenstock, sans guêtres ni souliers à clous, en restant chez soi dans son fauteuil.

Lorsqu'il décrit, Dommartin n'a certes pas l'ampleur imagée et symphonique de Lemonnier, mais il a peut-être plus d'émotion et, sans nul doute, plus de simplicité. Il rend avec moins d'ampleur, mais il sent avec plus de grâce.

Est-il à Bruges, ses fonctions de guide l'abandonnent d'abord, et il muse. « Il faut, dit-il, errer tranquillement. flâner à l'aise, pour sentir peu à peu s'emparer de votre être un charme inexprimable, fait également de mélancolie et de gaieté : — la mélancolie d'un passé dont les témoins restés debout, racontent la splendeur comme les tombeaux disent la gloire des morts, — la gaieté du ciel, de l'ineffable lumière épanchée, des eaux miroitantes, des verdure étalées. Car la nature vivace joue ici un rôle merveilleux ; l'antique poème des pierres s'en trouve éternellement rajeuni et il se produit une délicieuse intimité entre les vieilles architectures, la clarté si mollement vibrante des ciels brugeois, le miroir des canaux, la verte parure que l'automne effeuille et que le printemps renouvelle ».

A coup sûr, voilà des indications vagues qui ne satisferont point les exigences positives des anglais en rupture de *home*. Certes, ils apprendront avec plaisir, en feuilletant, que *Notre-Dame* a 72 mètres de long sur 50 de large, que l'ascension de la tour coûte un franc et les tableaux voilés cinquante centimes ; mais ils ne verront pas — et je l'espère pour l'auteur — qu'ils ont entre les mains un livre qui écrase l'indicateur et l'anéantit.

*La Côte de Flandre* n'a pas été écrite pour les imbéciles, et pourtant elle leur sera précieuse. Il faut de l'habileté doublée d'art pour obtenir de tels résultats. Je ne chicanerai pas M. Dommartin sur le tout-en-rose au travers duquel il voit notre pays. A cet infatigable touriste, à ce juif-errant non circoncis, tout paraît superbe et confortable ; la moindre petite plage bordée de six chaumières lui semble un lieu de délices, et, pour des raisons de famille qui ont quelque chose d'ingénument touchant, il n'est pas loin de dire que *Wenduyne* pourrait bien, un jour, faire la concurrence à Ostende ! C'est d'un excellent beau-fils.

Pour suivre fidèlement l'itinéraire de Jean d'Ardenne, il ne faut donc pas être l'élégant clubman des grandes stations balnéaires, mais le marcheur intrépide, sans cesse épris de la nature marine ; et celui-ci retrouvera sans doute au cours de ses pérégrinations les beautés que M. Léon Dommartin a transcrites en penseur et en poète.

MAX WALLER.

## II

*De la protection des œuvres de la pensée, créations artistiques.* par VICTOR JANLET.  
Un vol. Bruxelles, Moens

Le volume concernant la protection des créations artistiques que M. Janlet vient de publier, se divise en douze chapitres, dont voici les sujets : I. *Propriété intellectuelle. — Caractères généraux.* II. *Œuvres protégées.* III. *Journaux et recueils périodiques.* IV. *Ouvrages anonymes et pseudonymes.* V. *Œuvres posthumes.* VI. *De la qualité d'auteur.* VII. *Preuve de cette qualité.* VIII. *Des divers auteurs.* IX. *De la collaboration.* X. *Du droit de citation.* XI. *Durée du droit d'auteur.* XII. *De la propriété du nom.*

L'ouvrage de M. Janlet est très *juridique*, c'est dire qu'il serre de près tous ces billets de caramel en prose qui sont les articles de la loi. Ça et là, M. Janlet se risque à les desserrer un peu, il y intercale alors des idées, des remarques personnelles intéressantes, mais trop écourtées. Son livre est plutôt une annotation rapide du texte, une explication de la *lettre*, qu'un développement de pensées autour de l'*esprit* de cette fameuse loi du 22 mars 1886, qui remplit consciencieusement son rôle de loi en édictant quelques vérités sur lesquelles M. de la Palisse n'a même plus droit d'auteur et en embrouillant le sens des autres, afin de permettre aux avocats de les controverser. Les avocats vont toujours par couple. Or, si la loi n'avait pas deux sens, il y en a toujours un qui devrait se taire, ce qui est contraire à l'ordre public.

M. Janlet me pardonnera ces réflexions attrapées au vol. Son ouvrage est incontestablement utile et intéressant, surtout pour les écrivains, auxquels il fixe les principes de droit positif qui régissent leur métier. Je regrette seulement qu'un homme aussi compétent dans cette matière de la propriété artistique n'ait pas songé ou pas voulu — par modestie, par respect, que sais-je — éclairer un peu plus la magistrature chargée d'interpréter la loi. Il laisse trop souvent aux tribunaux l'appréciation des circonstances qui... que... dont... etc. Il a peut-être eu peur, en l'éclairant trop, de l'éblouir et qu'elle n'y vît plus du tout.

Pourtant, il tranche quelques questions importantes, et notamment celle de savoir si un auteur peut interdire les citations de son œuvre faites dans un but de critique, de polémique ou d'enseignement. Cette question a été soulevée lors de l'annonce de l'*Anthologie officielle des prosateurs*. M. Janlet la résout en faveur des auteurs, en se basant sur le principe général de l'art. 1<sup>er</sup>, qui dit que *l'auteur d'une œuvre a seul le droit d'en autoriser la reproduction.*

Il est vrai que l'art. 13 dit : LE DROIT D'AUTEUR *n'exclut pas le droit de faire des citations lorsqu'elles ont lieu dans un but de critique, etc...* Or, comme le droit d'auteur dont il est question ici n'est rien autre que celui de l'art. 1<sup>er</sup>, le gâchis peut recommencer et le caoutchouc de l'interprétation a beau jeu. Je suis de l'avis de M. Janlet et je suis heureux de lui voir, en cette matière, une opinion nette qui étaye la mienne. Mais, constatant une fois de plus combien il est dangereux d'avoir une opinion en matière juridique, me voilà tenté de retirer mon reproche de ci-dessus, ou tout au moins de lui en demander pardon. Les parties les plus développées et les plus personnelles du livre sont celles qui traitent de sujets de détails non fixés par la loi et pour l'explication desquels l'auteur se base sur la jurisprudence.

On y retrouve, à propos du droit de critique, la décision rendue dans l'affaire de la *Lily* entre le peintre Van Beers et le critique d'art de la *Gazette*, d'où l'auteur tire le principe du droit très large accordé à la critique. Ajoutons qu'en cette matière, l'artiste qui se fâche par avoué parce qu'on le critique, est toujours grotesque. Si l'esthétique est en jeu, les tribunaux sont incompétents et les questions personnelles que peut faire naître la critique tournée en polémique, sont d'une nature trop subtile pour céder à un recurage au papier timbré.

Un point délicat est celui qui a trait à la propriété d'un titre ; le titre puisé dans l'âme de l'œuvre et qui en résume toute la physionomie psychologique, participe de l'affection de l'auteur comme le nom de baptême d'une personne aimée. Le titre est définitif et irrévocable comme l'œuvre elle-même. En cas de coïncidence, et elles sont fréquentes, qui cédera le titre à l'autre ? Qui en sera le véritable propriétaire ? L'un et l'autre s'ils l'ont découvert simultanément.

« Certains faits peuvent suffire, dit M. Janlet, pour démontrer la prise de possession du titre : c'est notamment l'annonce de l'ouvrage dans des prospectus ou dans les journaux, ou *toute autre circonstance qui indique d'une manière non équivoque* que l'écrivain a donné à son livre une dénomination particulière. »

C'est parfait. Ce qui est moins parfait, c'est le paragraphe suivant :

« Cependant, il faudrait admettre que si un temps assez long s'était écoulé entre l'annonce de l'ouvrage et sa publication, l'auteur pourrait être considéré comme ayant abandonné au domaine public le titre qu'il voulait attacher à son œuvre. »

Voyez-vous cet auteur qui passerait son temps à inventer des titres *pour le domaine public* ? !

Que, par la force des choses, on laisse tomber, dans ce domaine-là, le produit matériel d'une œuvre et le droit de l'exploiter, cela se comprend ; mais déclarer que le titre, cette création intellectuelle, pourra, au bout de quelques années, changer d'auteur, ce n'est pas injuste ou illégal, c'est grotesque. Voyez-vous ce monsieur allant adopter le titre d'un autre aux enfants-trouvés ?

Et pourtant cette absurdité, que consacrent de nombreuses décisions

juridiques, s'affirme dans ce principe de la prescription du titre par cinquante années après le décès de l'auteur; de sorte que, dans quarante-six ans, n'importe quel monsieur pourra déclarer qu'il est l'auteur de la *Légende des Siècles*, et les juges diront que c'est vrai!

J'admettrais fort bien, par contre, que l'on reconnût à deux auteurs la propriété d'un même titre, pourvu que l'hypothèse d'un plagiat fût écartée.

Ainsi, pour prendre nos exemples tout près d'ici, *A Cœur perdu* est le titre d'une nouvelle qui fut publiée en deux fois dans la *Jeune Belgique*. Le numéro qui en publiait la fin annonça que M. Péladan allait publier un nouveau volume de son éthopée sous ce titre : *A Cœur perdu*. Eh bien ! si j'étais l'auteur de la nouvelle, je ne ferais aucune espèce de procès à M. Péladan et je reconnaîtrais fort sincèrement que nos deux titres en un seul nous appartiennent respectivement, parce que les œuvres qu'ils expriment sont d'essences absolument différentes et que les mots seuls font la similitude de leurs noms de baptême.

A ceux de nos confrères de lettres qui collaborent à des journaux quotidiens, je recommande incidemment un paragraphe intitulé : *Droit du directeur de refuser les articles*, et un autre intitulé : *Droit du directeur de modifier les articles de ses collaborateurs*. Il y en a un aussi qui parle de l'indemnité due en cas de retrait d'emploi; étant donné les mœurs qui règnent chez quelques-uns de nos petits canards, il n'est pas négligeable, mais il m'éloigne un peu du point de vue littéraire où je me place.

Pour les écrivains du sexe d'en face, du joli sexe en bas bleus ou roses, je souligne un passage relatif à la femme auteur mariée qui a pour premier devoir de se mettre en règle avec l'autorité maritale.

Enfin, deux pages sont consacrées aux *noms fictifs donnés aux personnages d'un drame ou d'un roman*, et M. Janlet affirme la complète liberté de l'auteur limitée seulement au principe de la considération d'autrui. Ici encore, sa décision tourne très carrément en notre faveur contre cette insupportable manie du public de chercher partout des romans à clef et de croire bêtement à une sorte de photographie littéraire qui transporterait d'une pièce les personnages de la vie dans le livre.

Malheureusement, ce paragraphe ne fait que toucher ce point très intéressant qui aurait pu être développé, fouillé et flanqué d'exemples. Ici, comme en beaucoup d'endroits, M. Janlet s'arrête au seuil de la vie littéraire, prend sa lorgnette, relève quelques points de vue, accorde un coup d'œil au panorama et puis passe.

C'est dommage.

Tel quel, et dans les limites de son cadre, ce livre est une œuvre de valeur tant par la forme que par le fond, car elle est *écrite*.

HENRY MAUBEL.

## MEMENTO

Pour paraître prochainement : *Brigitte Austin* (mœurs campagnardes), de M. Max Waller.



Les auteurs de l'*Anthologie des Prosateurs belges* ont célébré le baptême de leur enfant par un banquet intime qui a eu lieu, en plein vent, sur la route de Wavre, à l'endroit exact où Grouchy perdit un de ses éperons. Le siège de M. de Moreau, ministre de l'agriculture, est resté inoccupé. Renouelant une ancienne et émouvante coutume du moyen-âge, les convives avaient fleuri ce siège d'une superbe couronne de roses blanches.

Au dessert M. Picard a bu à la presse et l'a remerciée, en termes émus, de l'accueil flatteur qu'elle a fait à l'*Anthologie*.

Puis les convives ont juré, sur une glace à l'ananas, de continuer leur œuvre sans le secours du gouvernement. La fête s'est terminée par un feu d'artifice, tiré, derrière un chou cabus, par M. Octave Maus.



On nous assure que les quatre anthologistes sont en instance auprès du gouvernement — qui leur a payé 6,000 francs leur rossignol d'Arcadie — pour lui « coller » 500 exemplaires de leur délivre. 6,000 francs + 2,500 francs = 8,500 francs. L'appétit vient en anthologiant !



M. Edmond Picard l'a échappé belle. Il a failli obtenir le Prix du Roi avec son *Pro Arte*. Inutile de dire que c'est par distraction que M. Picard avait envoyé un exemplaire de son œuvre au jury chargé de décerner le prix. On sait que M. Picard est resté fidèle à ses théories de l'*Art Libre*, et nous aurions mauvaise grâce à le rendre responsable d'un accès de somnambulisme littéraire.



Notre directeur, M. Max Waller, revenu d'Angleterre à Bruxelles, a subitement disparu. Le bruit court qu'il aurait été victime d'un enlèvement à main armée, et qu'il serait actuellement sequestré. On comprendra la réserve à laquelle nous sommes tenus. Nous ne cacherons cependant pas que nos soupçons se sont portés sur M. Paul Wauvermans.



M. Fritz Ell vient d'achever une pièce en deux actes tirée d'une nouvelle qui a été couronnée au dernier concours de la *Revue Générale*.

Titre : *Madame Bukoff*.



L'abondance des matières nous oblige à différer la publication de plusieurs proses lyriques de M. Arnold Goffin, du *Retour de Jean Renaud* de M. Jules Destrée, des Poèmes en prose de M. Maurice Desombiaux et d'un article de M. Gilkin sur les *Poèmes d'Edgar Poë*, traduits par Stéphane Mallarmé.



ATTENTION ! L'articulet que nous avons publié au Memento dernier sous cette rubrique et dans lequel nous citons, entre autres phrases, les trois suivantes :

« Pour peu qu'on ait fréquenté dans les milieux littéraires. »

« ... les ridicules majestueux ou caducs l'auraient trop facile. »

« Il est à craindre qu'elle ne servira guère... »

Cet articulet a donné lieu à un malentendu.

Pour en préciser la portée et rendre à chacun ce qui lui appartient, nous déclarons que les trois phrases susdites ne sont pas de M. E. L.



ALMANACH DE L'UNIVERSITÉ DE GAND. — La cinquième année de l'*Almanach de l'Université de Gand* paraîtra au mois de janvier prochain. Tous les étudiants belges et étrangers sont invités à y collaborer par l'envoi d'articles inédits, traitant des sujets politiques, historiques ou littéraires. Les manuscrits doivent être adressés avant le 10 novembre 1888, au secrétaire du Comité de Publication, M. Paul Bergmans, rue Guinard, 18, Gand.



La nouvelle campagne de M. Antoine, le directeur du Théâtre-Libre de Paris, ne tardera pas à s'ouvrir. Si nous en croyons les journaux français, l'artiste hors pair qui a créé le *Baiser*, *Tout pour l'Honneur*, la *Femme de Tabarin*, la *Puissance des Ténèbres*, *Jacques Damour*, etc., a, en cartons, actuellement :

La *Patrie en danger*, des frères de Goncourt; *Riquet à la Houppe*, de M. Théodore de Banville; la *Mort du duc d'Enghien*, de M. Léon Hennique; les *Résignés*, de M. Henri Céard; *Pierrot candidat*, de MM. Maxime Guy et Batail; un *Roi Lear*, de MM. Adam, Griffin et G. Kahn; *Yantis*, de M. Jean Lorrain; *Guite*, de M. Ajalbert; l'*Amante du Christ*, de M. Darzens; les *Revenants*, d'Ilсен; *Ompdrailles*, de M. Léon Cladel, et peut être le *Capitaine Fracasse*, de M. Emile Bergerat; puis des œuvres de MM. Catulle Mendès, Jean Richepin, Villiers de l'Isle-Adam, Oscar Méténier, Guy de Maupassant, Cam. Lemonnier, de Gramont, Champfleury, Portorions, Descaves, Brieux, Bas, Ancey, Julien, Salandry, l'*Abbesse de Jouarre* de M. Renan, et aussi une pièce de M. Emile Zola.



La direction du théâtre royal de la Monnaie nous communique le tableau suivant du personnel pour la campagne 1888-1889 :

*Chefs de service* : MM. J. Dupont, directeur de l'orchestre; L. Jehin et Ph. Flon, chefs d'orchestre; Lapissida, directeur de la scène; Nerval, régisseur général parlant

au public; L. Herbaut, régisseur; Saracco, maître de ballet; Duchamps, régisseur du ballet; J. Cloetens, préposé à la location, contrôleur en chef; Maillard fils, percepteur de l'abonnement; Lynen et Devis, peintres-décorateurs.

*Grand opéra, traduction, opéra comique.* — *Artistes du chant* : Ténors, MM. Engel, Chevallier, Mauras, Gandubert, Nerval et Boon; barytons, MM. Séguin, Renaud et Rouyer; basses, MM. Vinche, Gardoni, Isnardon, Chappuis et Potter.

M<sup>mes</sup> Caron et Melba, en représentation pendant toute la saison.

Chanteuses, M<sup>mes</sup> Landouzi, Cagniard, Rocher, Ruelle, Angèle Legault, Gandubert, Walter et L. Maes.

*Artistes de la danse* : Danseurs, MM. Saracco, Duchamp, Desmet et De Ridder; danseuses, M<sup>mes</sup> Sarcy, Thérèse Magliani, Julia Longhi, Galvani et Zuccoli.



La *Revue wagnérienne*, organe de la secte wagnériste à Paris, est décédée après trois ans et demi de combat, sous la direction de M. Edouard Dujardin.

Elle était née en février 1885.

Comme le dit M. Ernst, un des esthétographes de Wagner : « Il plaît à la Revue d'interrompre la publication de ces annales qui furent, en quelque façon, les ACTES DES APÔTRES de l'église wagnérienne française ».

Cette phrase suffit à caractériser le prêche dont la *Revue wagnérienne* fut la chaire.

Au bord du panier qui va recueillir les restes de cette pauvre Revue, MM. Bonnier, Chamberlain, Ernst, Godet, Weber et de Wyzewa sont venus prononcer un sermon suprême sur Wagner, le Wagnérisme... et la *Revue wagnérienne*.

Il plaît à M. Ernst de constater que l'art de Wagner en arrive à être admis de tout le monde. Il ajoute : « J'imagine qu'un pareil succès doit suffire aux plus ambitieux, sinon aux plus difficiles ». Comme on le voit, il plaît à M. Ernst de ne pas se compromettre.

M. Chamberlain déclare que la chute de



*Lohengrin* à Paris est un grand bien, parce que la réussite de l'œuvre eût abouti à des représentations de *Tristan* et de la *Tétralogie* en langue française, ce qui eût été la mort de toute réforme, selon l'esprit wagnérien.

Il s'oppose à la traduction des drames ; mais il déplore qu'on n'ait pas traduit ses écrits théoriques. Il n'existe, selon lui, aucun livre propre à donner une connaissance générale et en même temps précise de Wagner.

Toute importation de l'œuvre de Wagner en France est mauvaise. Il faut préparer les esprits par la lecture des écrits théoriques et puis les envoyer à Bayreuth lorsqu'ils seront aptes à voir, là, la réalisation la plus parfaite de ce que Wagner a conçu.

Cette théorie d'un esprit élevé est intéressante comme tous les paradoxes.

M. Godet se demande si la croisade a abouti et se trouve bien près de déclarer que la *Revue wagnérienne* n'a servi à rien. Ce qui a manqué, dit-il, c'est la notion du SACRÉ.

Il s'afflige de ce que tous les Wagnéristes aient « gardé leur moi » dans les efforts qu'ils faisaient pour expliquer l'œuvre du Maître.

Au fond de ce... M. Godet, il y a une pensée excellente, mais qu'il exprime mal. M. Godet est un enthousiaste, même un fanatique qui déplore profondément qu'on ait déposé autour de Wagner et de son œuvre des théories à froid et « porté des jugements avant de s'être abandonné entièrement à la loyauté des émotions profondes ».

Nous sommes absolument de son avis et c'est dans ce sens que nous avons prononcé tantôt le mot *prêche*. Il est probable que si M. Godet l'osait il rirait avec nous de quelques-uns de ses confrères prêcheurs et, notamment, de M. Ernst, désignant la *Revue* par le nom d'*Acte des Apôtres*.

En général, ces apôtres en redingote, à sous-pieds nous font l'effet d'être de braves garçons et leur désir de s'opposer à la vulgarisation partant à la déformation de l'œuvre de Wagner, part d'un bon cœur de Wagnériste.

Malheureusement, ils mettent un peu trop leur Saint-Esprit en tartines. A force de promener de grands mots et de grands gestes autour des systèmes et des théories de Wagner, ils finissent par oublier que l'auteur d'*Opéra et Drame* est aussi celui de *Parsifal*. Si on les écoutait, faute de pouvoir aller à Bayreuth on n'entendrait plus un accord de la *Tétralogie*. On remplacerait, dans toutes les bibliothèques, les partitions par des *Traité du Verbe*, autrement dit : grammaires, et l'esthétique deviendrait de la syntaxe.

Or, ces gens-là, au début, c'est drôle parce que cela fait rire, mais, à la longue, cela devient crispant.

Tous ceux qui ont lu la *Revue wagnérienne* s'accordent à déclarer qu'elle contient des choses intéressantes ; on comprend qu'elle soit née des discussions esthétiques qui s'élevèrent en masse autour de l'œuvre de Wagner pendant ces dernières années, mais on comprend surtout qu'elle en meure.

M. Dujardin et ses amis avaient un certain nombre de phrases à lâcher : ils les ont lâchées. Ils ont passé un peu de leur vie à noircir trois tomes de papier : les voilà satisfaits. Cela n'empêchera pas ce qu'on nomme le Wagnérisme d'accomplir l'évolution fatale. Vouloir diriger cette évolution artistique au moyen d'articles de *Revue* et, pour ainsi dire, enseigner l'art par l'algèbre, c'est une idée de protestant toqué.



On annonce que la souscription ouverte par la Société des gens de lettres pour l'érection d'une statue à Balzac, atteint dès maintenant un total de 14,000 francs.

Quatorze mille francs ! pour une « statue de génie », c'est maigre. Il est vrai que Balzac a le temps d'attendre maintenant. Tandis que jadis, s'il avait eu seulement cette petite statue-là, comme il se serait empressé de la prendre tout de suite pour la porter au clou.

Les peuples ont de singulières façons de rendre service à leurs grands hommes.

PARAITRA PROCHAINEMENT  
 NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE  
 (DEUXIÈME SÉRIE)

par FRANCIS NAUTET

Un volume in-32 d'environ 400 pages. — Prix : fr. 3-50

On souscrit dès à présent chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Muffisme contemporain, nous recommandons la

**de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>**

6, RUE PAUL DEVAUX PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingdistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achafa* de *Grèce*, le *Tokay* de *Hongrie*, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*

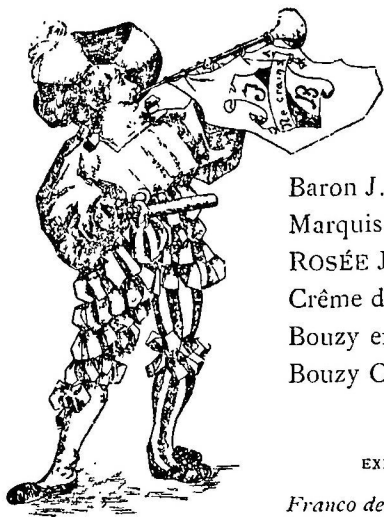
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie *FILLE D'EMPEREUR*, par OLIVIER DES ARMOISES. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

**ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE**

ÉPERNAY

**Prix Courant**



Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i>	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS  
 19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles



EN VENTE

A LA

# LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros) . . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres . . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait) . . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtes (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemain (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose) . . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt) . . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupou . . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cueille d'Avril (épuisé) . . . . .	3 50
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50



*R. et G. Vandermeylen.*

8<sup>e</sup> ANNÉE.

TOME VII, N<sup>o</sup> 10.

PRIX : FR. 0.60.

5 OCTOBRE 1888.

# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

La mort de Miette Stephen ( <i>suite</i> ) . . . . .	HENRY MAUBEL.
Trois sonnets . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Le retour de Jean Renaud . . . . .	JULES DESTRIÉE.
Vers . . . . .	ADOLPHE FRÈRES.
Poèmes en prose . . . . .	MAURICE DESOMBIAUX.
Chronique rimée . . . . .	{ PUCK.
	{ FIRMIN GALOUBET.
Chronique littéraire . . . . .	IWAN GILKIN.
Chronique musicale . . . . .	NOX.
Chronique théâtrale . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Memento . . . . .	***



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80 RUE BOSQUET, 80

PARIS  
LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume.*

---

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

---

## ABONNEMENTS :

Belgique . . . 7 francs par an. — Union postale . . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

Directeur : MAX WALLER. — Administrateur : HUBERT VAN DIJK.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume *seule* la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

---

Les nouveaux abonnés à *La Jeune Belgique* recevront la revue gratuitement à partir du présent numéro jusqu'à la fin de l'année en cours.

---

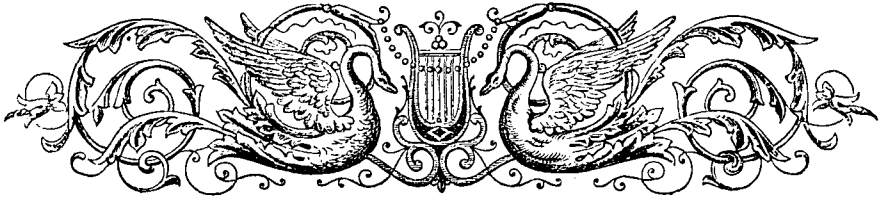
## BOITE AUX LETTRES

29. CHARLES GOSIER. Quel drôle de pseudonyme vous avez là ! Voulez-vous bien jeter ça, et vite ! Quant à vos... vers *Au temps des myrtilles*, — pourquoi pas *Au temps des cerises* ? — ils n'annoncent même pas de bonnes confitures. Ils fourmillent de fautes de français, et ils sont ineptes. Exemple :

Lorsque tu voyais au loin des bosquets  
Où pendaient les fruits, ainsi qu'une mouche  
Tu t'enfuyais vite et tu te moquais  
De moi, mais avec ta charmaute bouche.

Alors tu mangeais, mais sans abuser,  
Et ta lèvre rose était adorable :  
Et moi j'essayais par un doux baiser  
Le bleu qu'avait fait ce fruit désirable.

Comment faites vous pour mettre tant d'énormités en si peu de mots, Charley *S'enfuir vite*, et cette femme qui se moque de vous, *mais* avec sa bouche, et qui *mange sans abuser, mais* avec sa bouche aussi, sans doute, et *le bleu* que vous *essuyez* !! Allons ! essayez encore le bleu que vous fera la boîte aux lettres !



## LA MORT DE MIETTE STEPHEN

### VIII



lle ressentit à ce moment une commotion morale qui ne se trahit que par un imperceptible mouvement, bien qu'elle crut avoir sursauté de tout le corps. Son regard, seulement, s'agrandit et se fixa comme pour s'accrocher au bruit qui l'avait frappée. Puis elle se détendit de nouveau, retomba sur elle-même avec un geste de pitié; le regard éteint se voila de larmes qui vinrent mouiller les cils en glissant sous les paupières abaissées.

Mais lorsqu'elle fut habillée et près de sortir, cette sensation étrange de tout à l'heure se renouvela, et cette fois elle ne s'y trompait plus : c'était bien le timbre de la voix de Miette qui lui venait par éclats. Elle arracha sa porte plus qu'elle ne l'ouvrit : une fin de phrase s'éteignait dans la cage d'escalier et, n'entendant plus rien, penchée par dessus la rampe, Jane vit sa mère qui montait :

- Mère, qui était là? dit-elle d'une voix enfiévrée.
- Là?

- Oui, en bas?
- Personne.
- On parlait!

— Qu'as-tu? lui dit sa mère, saisie de cette voix qui tremblait et de ces yeux hagards.

Elle se sentit honteuse.

— Rien, dit-elle en détournant les yeux; puis elle ajouta, d'une voix radoucie et triste :

— Je vais chez Stephen.

Déjà, l'autre jour, Jane avait éprouvé une sensation analogue.

En sortant de la mortuaire, elle avait aperçu, à peu de distance devant elle, une jeune fille de la taille de Miette, vêtue à peu près des mêmes vêtements et, comme elle, marchant vite à pas heurtés d'une allure saccadée en jouant avec un parasol à manche de buis. L'illusion était telle qu'elle avait anéanti toute réflexion. Jane s'était mise à courir pour rattraper Miette; au moment où elle allait l'atteindre, la jeune fille avait amené le visage de profil : l'illusion s'était évanouie.

Lorsque sa mère la regarda dans les yeux en lui disant : — Qu'as-tu? cette question brève et le ton dont elle était posée, la ramenèrent par un coup brutal à la réalité. Elle sentit un voile de rêve se déchirer autour d'elle. Elle se dit : Je deviens folle; elle s'impressionna violemment et eut peur de ce qu'elle prenait pour des hallucinations et qui n'était, après tout, qu'un phénomène nerveux naturel dans l'état d'excitation où elle se trouvait.

De même, en effet, que notre œil garde l'empreinte d'un objet qu'il a longtemps fixé, de même, trouvent leur place et s'incrustent, pour ainsi dire, dans notre imagination les êtres qui peuplent notre vie. Nous croyons vivre par nous-mêmes et ne vivons que par eux, objets des affections sans lesquelles nos cœurs s'atrophieraient. C'est eux qui font notre âme, notre être. Ils sont en nous bien plus qu'en dehors de nous et continueront à y vivre, même quand la mort matérielle les aura effacés de la terre.

Cinq ans de la vie de pension avaient liées Jane et Miette à l'âge où les affections sont le plus ardentes. Leurs goûts, leurs habitudes, leurs sympathies et leurs antipathies, leurs idées, leurs manières de voir et de sentir, d'agir, de vivre enfin, les avaient tellement pénétrées l'une l'autre, que la dualité passée devait perdurer en l'une d'elles par la seule force de cette affection.

Dans la suite, Jane sentit tout cela, et qu'elle allait passer bien des jours et des jours à consommer cette séparation morale; mais alors, elle tâcha d'en ralentir le cours et chercha un refuge dans cette vie posthume qui lui rendait, depuis ce matin de ressouvenance, sa Miette espiègle et sans-souci et il lui arriva des minutes d'oubli complet où elle remontait avec ce fantôme aux premiers temps jeunes et naïfs de leur liaison.

Les coups de sonnette, à l'heure de la venue habituelle de Miette, la faisaient tressaillir comme si elle l'attendait. Dans la rue, parmi la foule, au mouvement des carrefours, lui repassaient parfois encore ces visions des premiers jours, plus rares et fugitives et, à mesure que le temps en s'envolant l'éloignait davantage de Miette, Jane aidait à l'illusion dernière et s'efforçait de se tromper elle-même en se détournant de la réalité vers le passé.

Elle continuait à vivre comme jadis, arrangeant tout pour deux, sans vouloir toucher à ces menus objets que des amies laissent chaque jour l'une chez l'autre comme une promesse d'y revenir le lendemain et ne cessait de garder une place dans sa vie pour Miette *qui allait venir*.

## IX

Elle était sortie seule comme chaque fois qu'elles allaient passer des journées entières l'une chez l'autre. Sa mère craignait le renouvellement des sensations douloureuses sur lesquelles des jours avaient passé et ne voulait pas aider à sa faiblesse en la menant dans cette maison où le souvenir de la morte devenait plus tangible parmi toutes ces choses qui avaient fait partie de sa vie. Mais, dans un pareil moment, que pouvaient faire à Jane cette résistance passive, cette opposition tacite à son désir ? Ne devait-elle pas se sentir attirée vers la maison de Miette comme toujours vers les lieux qui s'animent au souvenir des choses et des êtres qu'on y a aimés ?

Elle allait comme une somnambule, car il y avait en ce moment chez elle une somnolence absolue de cette clarté intellectuelle qui fait voir et discerner. Elle ne voyait rien autour d'elle ; sa raison s'était affaissée. Sa volonté abattue cédait à l'invincible attirance qui l'hypnotisait. Toutes les forces vives de son être s'assemblaient en un point, convergèrent à un but sous l'influence d'un espoir ? Non, d'un désir, d'un rêve d'impossible qui la hantait, qui la torturait : voir Miette, la revoir, rien qu'une fois. Et à mesure qu'elle approchait, à mesure que le tracé de la route courait devant elle plus net et plus rapide, elle guettait le dernier coin de rue, le toit, la façade, la fenêtre de Miette et le petit magasin de lingerie tapissé de bleu qui lui faisait face avec une enseigne qu'elle savait par cœur à force de l'avoir épelée pendant des heures de bavardage, coude à coude, à cette fenêtre. Sous l'influence de cette excitation, se réveillait en elle un vivant passé. Puisque rien n'avait changé autour de cette maison ; puisque les visages de choses et d'êtres s'animaient comme d'autres jours à son approche et semblaient la reconnaître ; puisque le chemin était encore le même et



puisqu'elle y repassait comme alors, presque joyeuse maintenant d'une joie qu'elle ne comprenait pas, pourquoi, là-bas, le même geste, le même regard, le même sourire ne l'accueilleraient-ils plus ? Tout cela n'était-il pas un mauvais songe dont elle allait sortir ? Elle éprouvait cette sensation diffuse d'un réveil où l'on croit encore au cauchemar ; elle y croyait en subissant on ne sait quel faux et cruel pressentiment de bonheur. Elle marchait vite, serrait le pas.

D'ordinaire, Miette, un coin de rideau soulevé par dessus l'épaule, la guettait à la vitre et dès qu'elle l'apercevait, dégringolait lui ouvrir. Avant que Jane eût eu le temps de sonner, la porte s'écartait mystérieusement devant elle et il y avait un bon baiser d'amie qui l'attendait dans le cran.

Jane arriva devant la maison ; mais son regard ne chercha point d'autre regard aux fenêtres, dont tous les stores étaient baissés. Elle connaissait bien cette maison vide et froide des jours funèbres ; ce n'était plus la maison de Miette. Elle ne leva pas même les yeux, sachant que personne ne l'attendait là et qu'il lui faudrait sonner à la porte maintenant comme une étrangère. Elle avait traversé la rue d'une allure plus lente comme quelqu'un qui cherche ou qui attend quelqu'un ; elle continuait d'aller vers Miette, vers son sourire, vers son baiser ; elle allait, le regard vaguant en avant d'elle, à travers la foule de midi et, se sentant bien seule parmi ce monde, bien morte aussi parmi ces vivants, elle replaçait maintenant, un à un, dans le souvenir triste du passé ses rêves d'impossible et de choses finies.

Le parc où elle entra était sillonné de ce monde grouillant et affairé qui, les douze coups sonnans, s'échappe en une fois de partout à travers la ville ; de longues files rapides, croisées dans toutes les directions, suivaient les allées touffues et gazonnées. Un petit groupe amenait sous le feuillage un bruit pressé de voix. Des passants s'isolaient, silencieusement, la tête nue, en cherchant les coins d'ombre. Jane entendit un rire de voix gamines lui partir dans le dos. Une troupe d'ouvrières accourait derrière elle en agitant des branches arrachées aux buissons des talus ; elle sentit un instant le frôlement de leurs jupes et de leurs branches, fut parmi elles enveloppée de leur joie et de leur rire... puis leur rire s'enfuit ; la demi-heure de midi sonnait à une église. Le lourd battement se détacha du clocher pour se fondre dans la chaleur des rues inondées de soleil.

Un souffle chaud passait au large en courbant tous les arbres du parc, en secouant leur branchage, dont les feuilles commençaient à brunir et comme si ce souffle eût balayé les bruits et les mouvements, il se fit une accalmie profonde par les allées.

Jane était tombée assise au pied d'un marronnier ; son regard affaissé

comme tout le reste d'elle, suivait, au sol, l'ombre traînante d'un nuage qui passait à quelque place cachée du ciel.

X

Elle n'alla chez M<sup>me</sup> Stephen que des semaines plus tard. Tandis qu'elle montait en écoutant crier les marches sous ses pas comme à ce soir d'agonie, une chose contrastante la frappa : l'accueil joyeux du canari qu'on avait, pendant les jours funèbres, attaché dans un coin de sa cage. A le voir voler avec un bruit soyeux d'ailes éraflant les barreaux ; à le voir chanter en déje tant la tête et faisant jaillir à coups de bec, à coups de queue les grains de mil, on eût dit que toute joie était rentrée dans la maison et qu'on l'avait lâché sur le seuil pour inviter les arrivants à rire.

Rien n'avait bougé dans le petit salon grenat fané dont la pendule à sujet sous son globe battait le même tic-tac entre ses deux bergers qui souriaient toujours.

Du seuil, Jane aperçut le haut de l'enseigne du magasin de lingerie ; son regard alla vers *leur* fenêtre, la fenêtre à causette d'où la vue plongeait dans le magasin tapissé de bleu et peuplé de choses blanches pliées et dépliées sans cesse.

M<sup>me</sup> Stephen était, comme d'habitude, à l'autre fenêtre, assise dans un fauteuil au dossier élevé. Elle sommeillait la tête en avant en tenant un journal déplié sur ses genoux. A l'entrée de Jane elle se redressa, fit un mouvement pour retenir le journal qui glissa par terre. La douleur, comme rafraîchie et reposée par cet instant de sommeil, réapparut dans son attitude et l'expression de son visage.

Ses premiers mots, ses questions à Jane qui avait passé des jours sans venir, semblaient lui dire : « Vous ne savez donc pas?... » Puis, sur le point de recommencer pour elle le récit de la mort de Miette, elle dit simplement : « Comme vous êtes restée longtemps sans venir ! »

Elle parla longuement de ses nuits d'insomnie, ses fatigues pendant la maladie, ses journées d'isolement...

— Oh! oui, quel vide! dit Jane, car cette pauvre Miette était si gaie, si riieuse, si vivante! et chacun de ces mots évocatifs qu'elle amenait de loin d'un son de voix plus long et pénétrant, ressuscitait Miette à ses yeux dans un brouillard de larmes, et M<sup>me</sup> Stephen, prenant au hasard parmi tous les petits soins dont Miette l'enveloppait, dit : — Tous les jours après le déjeuner elle me lisait le journal. Mes pauvres yeux deviennent si mauvais.

Elle aperçut le journal qu'elle avait essayé de lire et qui traînait à ses

pieds. Elle voulut se baisser, mais Jane le ramassa doucement et le posa sur le coussin de la fenêtre.

La pendule sonna...

M<sup>me</sup> Stephen avait deux larmes qui glissaient derrière ses lunettes.

Jane regardait leurs fenêtres aux rideaux tombants sur les sièges vides, rangés et derrière elle, la porte close qui les séparait de la chambre de Miette. Elle songeait à ce qu'il y aurait eu d'autres jours derrière cette porte entrebâillée par sa voix rieuse criant : J'arrive ! et s'agitant dans la lumière de la chambrette bleue parmi les colifichets épars d'une toilette de jeune fille en battant les portes et poussant les tiroirs.

— Avez-vous vu les couronnes ? dit M<sup>me</sup> Stephen, qui se levait avec peine vers la chambre et Jane la suivit avec une appréhension de ce qui allait être au delà de cette porte close, où la vie n'était plus.

Elle l'avait vue, cette chambre, légère de lignes et de tons, bleue, ennuagée de blanc, avec des éclats de rire dans tous les coins.

Elle l'avait vue dans la pénombre accablante des jours funèbres, où l'âme de cette morte au sourire éteint enveloppait les vivants de son éternel silence.

Elle vit une chambre froide aux meubles rangés et vides, où le regard heurtait les murs. Bien qu'on n'en eût rien enlevé, elle semblait dégarnie. Un ciel brumeux d'automne l'éclairait d'un jour pauvre. La lumière que des vivants n'échauffaient plus de leur ombre s'y traînait dans l'abandon sans trouver un coin de vie où se nicher.

De chaque côté du lit, au long des rideaux fanés dans leurs plis, s'accrochaient les couronnes, amassant dans leurs fleurs d'étoffe avec un parfum de poussière et de mousse humide, une vague senteur d'éther.

On sonna sur le palier.

M<sup>me</sup> Stephen qui avait reconnu le coup de timbre, fit le tour par le salon afin d'aller ouvrir. Jane s'était réfugiée au fond de la chambre ; elle ouvrit la porte entrebâillée de la garde-robe de Miette ; elle reconnut un à un ses vêtements habituels, retrouva leurs formes, leur mouvement, leur étoffe, leur chair, leur parfum et les plis qu'ils faisaient sur le corps de Miette. Elle eut pendant quelques secondes cette jouissance si douloureuse après la mort des êtres aimés, de toucher, de palper, de saisir à pleines mains, à pleins bras, ces objets qui nous rendent la sensation la plus intense de leur vie, entre ces quatre murs où ils ont vécu, et de s'y frotter, et de s'y plonger le visage, et d'en aspirer éperdûment la vie à plein souffle, pendant qu'une voix de femme parlant tout d'une haleine dans la chambre attenante, apportait avec l'air cru du dehors, les impressions banales « du temps qu'il fait ».

Jane referma la porte de l'armoire. Elle sortit de la chambre et en referma la porte aussi, derrière elle, comme si personne ne devait plus y pénétrer.

Debout au milieu du salon, une voisine, veuve d'un major retraité, achevait d'ôter son chapeau, tout en racontant à M<sup>me</sup> Stephen, pour la distraire un peu, l'histoire d'une grande féerie qu'elle avait vue la veille.

Comme le chapeau s'accrochait aux cheveux, Miette l'aida. Elle lui dit : « Merci, mademoiselle », en prononçant mal, d'un ton aimable et, sans savoir pourquoi, Jane regretta de l'avoir aidée.

## XI

La route lui parut longue au retour ; elle allait comme lorsque après une maladie, l'esprit sans force pour saisir la matière, voit passer autour de lui des gens de rêve sans se demander où ils vont, d'où ils viennent, et tout autour d'elle lui semblait changé. Cette visite à M<sup>me</sup> Stephen, au lieu de lui faire du bien, lui laissait une impression d'antipathie ; tout ce qu'elle en rapportait sonnait faux en elle, qui se sentait avancer de plus en plus dans une atmosphère d'esseulement et de vide. Quel ardent désir elle ressentait en ce moment, de voir apparaître tout à coup, au devant d'elle, auprès d'elle, une personne simplement et sincèrement aimée. Celle-là lui eût parlé peut-être de tout ce qui n'était pas Miette ; mais elle l'eût fait avec ces intonations spéciales de la voix et du regard qui mêlent un peu de tristesse au sourire, un peu de souvenir à l'oubli et devinent délicatement la petite place invisible par où l'on peut glisser quelque consolation au cœur.

Peu de personnes, au reste, songeaient à consoler Jane. Miette ne lui était pas apparentée et on ne porte pas le deuil d'une amie.

Ainsi lui furent épargnées les consolations banales et forcées des gens qui ne savent pas que ce qu'on peut offrir de meilleur à ceux qui souffrent de tels maux c'est un bon coin pour y pleurer à pleines larmes.

Arrêtée par une voiture à un coin de rue, Jane qui ne s'orientait plus à la vie d'alentour, se demanda où elle était et à quelle heure. Elle lut le nom de la rue et pour la troisième fois, depuis son départ de chez Stephen, elle regarda l'heure à sa montre.

## XII

Le soir, sans pouvoir dormir, étendue sur son lit, les yeux grand ouverts et buvant l'obscurité profonde de la chambre, elle rêvait à tout ce qui ne serait plus.

L'indifférence apparente de M<sup>me</sup> Stephen l'avait blessée. Cette femme souffrait, mais elle semblait ne souffrir que dans sa vie matérielle. La mort était un accident dans le train quotidien de cette vie. Sa douleur s'écourtait comme ses larmes. Elle semblait n'en avoir pas le sens intime et profond. C'est qu'elle ne se repliait pas sur elle-même. Sa vie était toute objective, toute extérieure. Elle était de ces gens pour lesquels un être de moins c'est un meuble aimé qui manque.

Miette était partie pour des heures, des jours, des années peut-être ; elle ne voyait pas au delà. Elle l'attendait en lisant son journal, à grand'peine de ses mauvais yeux et trouvait le temps long.

Mais moi, se disait Jane, comment l'aimé-je !

Elle reconnaissait alors que sa douleur n'était pas l'absolu désespoir capable d'exprimer un pareil deuil. Non, ce n'était pas ainsi qu'on pleurait les morts, et rien n'était bouleversé dans son âme puisque rien ne l'était dans sa vie. Elle ne valait donc pas mieux que d'autres et n'était pas plus capable de regrets et de souvenir, elle qui s'était tant de fois indignée de ce qu'on pût encore manger, boire, vivre, se regarder face à face et parler du même son de voix qu'auparavant, dans les maisons où la mort avait passé...

### XIII

Nous ne trouverons jamais d'expression à ce *todtesweh*, ce mal de la mort qui nous ronge. Trop petits pour la mort, nous ne saurions nous élever jusqu'à son infini. Ceux qu'elle prend échappent à nos larmes et à nos regrets et notre douleur grandit de ce que nous nous sentons impuissants à les suivre. Nous n'avons pour pleurer les morts qu'un peu de ces larmes d'enfant dont nous trempions jadis nos jouets brisés, nos espérances déçues, des larmes sur ces mains froides, sur ces yeux clos, sur ces bouches muettes, et quand nous avons laissé emporter tout cela, nous allons à tâtons en écarquillant des yeux douloureux qui ont cessé de voir vivre. Entre eux et nous, l'acte d'un instant a mis de l'éternité. La trace de leur départ est une trace infinie, car le trajet des morts qu'on emporte est un trajet sans but. A cette place inconnue dont ils ne reviendront pas, nous ne pourrions pas aller.

Nos pieds sont rivés à la terre, la vie nous rappelle, nous ramène à elle, nous reprend ; la vie oublieuse et impie pour qui les tombes ne sont pas un asile sacré. Que nous criions vers eux et que nous les implorions, nos cris, nos implorations tombent dans un silence sans fond. Les yeux clos ne nous

voient plus, les bouches muettes ne nous consolent plus, les mains glacées ne viennent plus à notre aide, et c'est pourquoi nous avons peur de cette vie oublieuse qui nous circonvient; peur de nous y perdre jusqu'à l'âme et qu'un jour vienne où nous serons comme si nous ne *les* avions jamais eus, et qu'au lieu de cette image parlante qui nous accompagne et semble nous aimer, nous n'ayons plus alors qu'un souvenir fané parmi tous nos souvenirs: une tombe avec sa pierre scellée à jamais en nous comme sur la terre.

Oh! Miette, est-ce cela que nous nous étions promis? Par quel chemin veux-tu que je vive maintenant? Songe à toutes les choses commencées par nous qui resteront inachevées, puisque nous cessons d'être.

Ta corbeille à ouvrage est là, depuis *l'autre jour*, avec un bout de laine rouge qui en dépasse le bord; tu étais si pressée que tu l'as mal fermée et personne n'a eu le courage de le repousser, ce bout de laine. Pourquoi es-tu partie si vite? Il me restait tant de choses à te dire. Sais-tu que le pauvre petit rosier que tu avais sauvé de la mort recommence à mourir?

Mais, non, je deviens folle sans doute; ta pensée n'entend plus la mienne, n'est-ce pas? Tu ne sais plus, tu ne te souviens plus.

On dit quelquefois que nous oublions les morts; ne sont-ce pas plutôt les morts qui nous oublient?

#### XIV

Quand Jane entendait quelqu'un lui dire : « Il faut vous distraire, le temps doit user cela », elle sentait en elle une révolte et des envies de répondre par des paroles dures à ces paroles de consolation.

Oublier Miette, n'était-ce pas la faire mourir davantage? la voir partir de son âme après l'avoir vu partir de la terre? Aussi les jours, les semaines, puis les mois en passant sur cette mort ne faisaient-ils qu'augmenter la souffrance de Jane.

Entre elle et Miette le temps s'accumulait de plus en plus. Que de choses avaient eu lieu depuis son départ! Que d'êtres avaient mis entre elles deux leurs voix, leurs gestes, leurs passions, brouillant l'atmosphère d'une multitude grouillante d'événements, comme pour les empêcher de se voir et, l'esprit désespérément tendu vers Miette, Jane la regardait s'en aller lentement en s'accrochant à la vision suprême de toute la force d'une imagination décuplée par l'angoisse.

Cette vie qui vient de finir si tôt pour toi m'apparaît maintenant comme une chose éternelle.

J'entrevois des temps très lointains à venir où notre passé recroquevillé ne sera plus qu'un petit morceau de souvenance.

Je me dis que, peut-être, je vais vivre très vieille et que va commencer pour moi toute une existence dont tu ne sauras rien.

Que c'est donc triste, mon Dieu ! qu'on ne puisse pas rassembler tous les êtres, les morts parmi les vivants, pour les emporter avec soi vers l'avenir, de manière que le passé ne soit jamais plus loin qu'*hier* et qu'au moins, s'il faut abandonner nos aimés, nous les sentions toujours bien près de nous.

(*A continuer*).

HENRY MAUBEL.

---

## TROIS SONNETS

### L'HORLOGE

*L'horloge de rancœur, depuis combien d'années !  
A coups retentissants, hostiles et brutaux,  
Découpe en souvenirs mes amours condamnées  
Avec son balancier hérissé de couteaux.*

*J'entends le poids cruel martyriser la chaîne,  
Le bois fendu se plaindre, et le couteau pressé  
Assassiner déjà ma volupté prochaine,  
Rouge encore du sang de mon bonheur passé.*

*Seigneur ! l'horloge est vieille, et lasse, elle se pleure ;  
Elle a sonné la vie implacable : c'est l'heure  
Du silence définitif et mérité.*

*Elle souffre : ayez la douceur d'être féroce !  
Arrachez lui le cœur, et cette peur atroce  
De vivre de sa mort durant l'éternité !*

### LE MORT VIVANT

*Bien loin des pleurs appris, de la douleur vulgaire,  
Muré dans le silence obscur de mon caveau,  
Je cherche avidement tes lèvres de naguère  
En m'arrachant des vœux pour ton bonheur nouveau.*

*Le cher parfum de ta présence évanouie  
Me caresse le front de baisers mensongers...  
Mon Dieu! servez longtemps sa grâce épanouie,  
Et soyez lui clément parmi les étrangers!*

*Permettez, ô mon Dieu! que le sang de mes plaies  
Fasse mûrir un soir des mûres dans les haies  
Que doit frôler son culte ineffable et trompeur!*

*Et laissez les moins fiers de vos anges descendre  
Sur mon isolement, pour m'empêcher d'entendre  
Les pas de ces passants qui battent dans mon cœur!*

### L'EXTRÊME-ONCTION

*C'est un morne escalier de basalte, où les ombres,  
Sous un fier tourbillon de plumes de corbeaux,  
Caressent lentement de leurs longues mains sombres  
Les pâles cheveux d'or des nocturnes flambeaux.*

*Parfois une lueur oblique, en fer de lance,  
D'un éclair sans espoir heurte l'escalier sourd.  
L'heure sonne en mon âme, et l'écho d'un pas lourd  
Comme avec une faux moissonne le silence.*

*Et voici, svelte et roide en ses voiles jaloux,  
Notre Dame de la Vengeance, avec ses loups :  
C'est le Saint-Sacrement de ma haine qui passe!*

*Elle passe, la Dame inexorable et lasse...  
Les cierges ont fermé leurs yeux; l'escalier dort.  
— Seigneur! pardonnez-moi : quelqu'un que j'aime est mort!*

ALBERT GIRAUD.



## LE RETOUR DE JEAN RENAUD

D'après une vieille chanson française.



Quand Jean Renaud s'en revint de la guerre, — il s'en revint triste et chagrin. — Ma mère, bonjour ; bonjour ma mère ! — Voici votre Jean qui revient de la guerre...

— Bonjour, mon fils ; mon chérubin, — un beau garçon t'est né ce matin ! — Mais d'où viens-tu, tel gémissant ? — Ton front est pâle et plein de sang ?

— Allez, ma mère, allez devant ! — Faites dresser un beau lit blanc, — car je suis faible, et je suis las. — Mais dressez-le si bas, si bas, — que ma femme ne l'entende pas...

— Puis Jean Renaud s'endormit, seul, — dans les draps blancs comme un linceul. — Sa mère, inquiète, auprès de lui — s'agenouilla toute la nuit...

— Et le matin, plus rien ne bouge — sur l'oreiller devenu rouge...

— Ah ! dites, ma mère, mère chérie, — quel est ce bruit — que j'entendis durant la nuit ? — Ma fille, c'était la chèvre en l'écurie...

— Ah ! dites, ma mère, mère chérie, — j'entends que l'on cloue, que l'on scie ? — Ma fille, c'est le charpentier — qui raccommode le plancher.

— Ah ! dites, ma mère, mère chérie, — j'entends que l'on chante et qu'on prie ? — Ma fille c'est la procession — qui passe auprès de la maison...

— Ah ! dites ! ma mère, mère chérie, — pourquoi ces pleurs et votre joue maigrie ? — Ah ! ma fille, ma fille, ma pauvre mie, — notre cher Jean n'est plus en vie...

— Allez, ma mère, allez, et dites au fossoyeur — qu'il fasse la fosse large pour deux, — que l'espace en soit assez grand — pour qu'on y mette aussi l'enfant.

JULES DESTRÉE.

## VERS

*Mon âme a suscité les bourreaux de mon âme ;  
Je suis le doux martyr d'un rêve audacieux.  
Encor..... Déjà!.... Mon Dieu ! mon cœur est jeune et vieux,  
Et je nais et je meurs parmi des pleurs de femme.*

*Par les grèves, j'attends, couché sur le soleil,  
La claire voix d'enfant qui console des songes.  
Viens des nuages blonds, Toi, la fée aux mensonges,  
Mère des lys, et de l'aurore, et du sommeil !*

*Au clair d'ailes lumineuses, fends les flots d'or  
Eblouis aux vastes jeux des cygnes d'hermine,  
Et trace sur mes yeux, pleins d'extase enfantine,  
Un appel vers l'azur de ton œil qui s'endort.*

*Ton doux sein pour pleurer, ô ton sein pour dormir,  
L'abri de ton haleine à mon âme peureuse !  
Et clos pour le sommeil, frêle main douloureuse,  
Mes yeux devenus doux à force de mourir.*

ADOLPHE FRÈRES.

---

## POÈMES EN PROSE

---

### CONSOLATRIX



En sa robe de lin blanche, une fleur de lys à la main, les yeux vers le ciel levés, recueillie, elle prie.

Toute blanche sur l'azur, elle prie avec ferveur entourée de l'élanement des lys majestueusement candides qui se dressent, gardiens de sa pureté.

Si belle et si douce : de grands yeux bleu sombre, de tristesse et de nostalgie, voilés par de longs cils dévots, son front enfermé dans un voile qui retombe en plis chastes sur ses épaules, son menton ovale, sa bouche petite,

ouverte seulement pour les oraisons, des mains frêles et diaphanes au geste onctueux.

Elle est venue sur la terre, mystérieusement, la nuit, consoler les affligés; le jour l'a surprise à son retour, et des lys, autour d'elle, ont jailli pour la garder jusqu'à la nuit.

Et elle a prié, les yeux vers le ciel levés dans la ferveur de sa prière.

Le soleil est descendu lentement à l'horizon, puis il a disparu, et les nuages de pourpre et d'or se sont assombris. Elle prie, toute blanche dans le soir qui tombe lentement des hauteurs de l'azur.

La nuit est venue.

La lune, glissant au ciel son croissant pâle, apparut comme une tête inquiète, et, sur un rayon d'argent, la fleur de lys à la main, Elle remonta vers sa mère, la Lune.

### TRISTESSE

J'écoute les heures tomber sur mon cœur comme les gouttes d'eau sur le crâne d'un patient.

Là-bas, la ville silencieuse, les longs boulevards bordés de réverbères qui se perdent à l'horizon, et les toits sombres des maisons, carapaces de monstres endormis dans les ténèbres. Au lointain noir, les rouges fanaux d'une gare de banlieue avec leurs feux immobiles, pareils à des scintillements de pierres précieuses, et le calme coupé par les sifflets d'un convoi nocturne qui passe, jetant un peu de fumée blanche.

Et j'écoute tomber les heures.

Dans une ruelle avoisinante où grince une lanterne devant un bouge, parfois des ombres passent furtivement le long des murs. Des formes semblent marcher en l'obscurité, et des yeux brillent comme des marques de phosphore sur une muraille. Au clocher, l'horloge rythme une à une les heures de tristesses, et, saisis de frayeur, des chiens poussent des hurlement, pénibles comme des lamentations de voix humaines. Les hautes cheminées et les hangars des usines abandonnées se silhouettent sur le ciel ternes montrant par endroits les taches jaunâtres de murailles éboulées près desquelles reposent, comme leurs gardiens, d'énormes tas de fers.

Tandis que, sur la pelouse pelée d'un jardin proche, des linges sont étendus semblables à de la lumière de la lune.

De toutes choses il s'élève un hymne de douleur vers la divinité absente de la nuit et la mélancolie des grands bâtiments noirs silencieux et désolés se répand sur la ville endormie.

J'écoute les heures tomber sur mon cœur...

## SOIR

L'immensité du ciel noir où se meuvent des nuages livides dont la masse énorme semble peser lourdement sur l'atmosphère étouffante.

La nuit pleine encore d'un bourdonnement confus comme un écho du vacarme assourdissant de la journée de fête.

Dans les rues, des hoquets d'ivrognes qui titubent, des vomissements le long des murailles, et quelques lambeaux de chansons péniblement braillées par des voix rauques.

Aux brasseries, les violes infatigables hurlent leurs airs canailles par les portes et par les fenêtres, et des soldats, bonnet sur l'oreille, dansent avec des filles en sueur.

Sur le champ de foire, à la clarté de fumeux et puants crachets, un bateleur annonce d'extraordinaires tours de force pour terminer la soirée, des roulements effrénés de tambour suivent ses paroles, et les sons discords d'un clarinette prétentieuse accompagnée d'un piston et d'une basse, le tout scandé par des coups redoublés de grosse caisse.

Plus loin, le crépitement des carabines, le bruit sec des balles qui s'aplatissent contre le zinc, et la dégringolade des pipes cassées dans un tir. Au « Musée historique » l'obsession des figures de cire, blêmes et cadavériques, de grands yeux immobiles et fous qui regardent avec une persistance effrayante dans une demi-obscurité. Des têtes coupées aux yeux revulsés, anxieuses, des faces contractées par le froid de l'acier : Anne de Boleyn, Charles Stuart, Marie-Antoinette. Et sur des échafauds couverts de drap noir, les corps pantelants des suppliciés. Les assassins célèbres et leurs victimes. Des crimes épouvantables accomplis sur des innocents!! Et le barnum d'un ton emphatique beuglant les « horribles » détails.

Ebranlant l'alentour, les cris prolongés des fauves à la ménagerie.

D'acres odeurs de graisse brûlée s'échappent des baraques à friture, et des marchandes de pain d'épice au visage vieillot se démènent et chantent en agitant des grelots.

C'est la sortie du grand théâtre. Lentement et comme à regret s'en vont les spectateurs, emportant au fond de leurs cerveaux bouleversés le souvenir de toutes les merveilles entrevues, tandis que des clowns à tignasse de paille, des pierrots et des colombines aux habits fripés se précipitent pour éteindre la rampe de gaz et relever les grandes toiles peintes de la devanture.

Et toujours, dans les cafés obscènes, infatigables, les violes hurlent leurs airs canailles par les portes et par les fenêtres.

Des filles agacent les passants et débattent avec eux le prix de l'amour. Tout se calme. Au tourniquet où miroitent les oripeaux éclairés par une guirlande de lampions, quelques couples attardés tournent encore un tour et le vieux cheval aveugle qui tourne toujours depuis des années et pour bien des années d'un même pas résigné et las.

Dans l'immensité du ciel noir roulent les nuages livides.

Maintenant, sous la pluie qui tombe lentement, la ville s'est endormie d'un sommeil fiévreux, fatiguée de cette journée de bruit.

Seules, la tristesse de quelque fenêtre encore éclairée, comme un œil mourant parmi des yeux morts, la luisance des reverbères sur les trottoirs humides, et la douce chanson de la pluie qui tombe, tombe.

### CRÉPUSCULE

Les roses laissaient choir leurs pétales de chair rose. L'âme des fleurs mortes s'épandait en parfums suaves, et les dernières notes de l'oiseau s'éteignaient sous les branches.

Le frêle jet d'eau, par soubresauts, s'élançait avec des sanglots pour retomber sur les étoiles des nymphéas et des nénuphars.

Le soir tombait lentement des grands arbres et des gemmes aux calices des fleurs scintillaient.

Tout pleurait la mort du jour. Là bas, au milieu des parterres blancs, les grosses pivoines, rouges comme des lèvres ardentes, avides de lumière se penchaient tristement sur leurs tiges, et des larmes de sang semblaient couler parfois.

Lorsqu'au ciel s'allumèrent les astres qui se mirèrent longuement dans le bassin, et la Lune, d'un long baiser vint, entr'ouvrir les belles de nuit, et couvrit de son rêve mystérieux la nature dolente.

MAURICE DESOMBIAUX.

---

# CHRONIQUE RIMÉE

## OCCIDENTALE

OU JE LUI PEINS EN QUELQUES TRAITS NOTRE INDULGENTE HILARITÉ (1)

Maintenant, c'est nous qui sont les duchesses.

La maréchale LEFEBVRE.

*Pâle, « dans le séjour que n'atteint aucun glaive »,  
Le front de lauriers ceint, l'Amer Sédiment rêve  
Près du piano tourmenté;  
Il lance à pleins poumons un couac préparatoire,  
Et chante, bouche en cœur, comme au Conservatoire,  
Le songe de sa nuit d'été.*

*Après avoir mouillé ses lèvres, il accorde,  
Selon Théo Hamon, son instrument à corde  
Avec son instrument à vent.  
Il chante, et tout se tait. Celui qui l'accompagne  
Est un homme avisé qui place du champagne  
Et dirige un journal savant.*

*« Je vois venir, dit-il, les mains pleines de roses,  
Pour me dédommager de mes heures moroses,  
La Jeune Belgique au complet  
Qui, Maubel à sa tête, en chemise se rue,  
Le chanvre autour du cou, les pieds nus, dans la rue  
Qu'à Schaerbeek on nomme Gallait.*

*Le roi mage Maubel m'apporte de la myrrhe,  
Le roi mage Gilkin, de l'ambre et de la cire;  
Chansay les suit en souriant;  
Puis le roi mage Eekhoud, qui mange de la terre,  
Et Giraud, qui vieillit dans un silence austère,  
M'offrent du vernis d'Orient.*

---

(1) Un des rédacteurs de la *Jeune Belgique*, un écrivain de mérite, qui mena la campagne, un des « états » qui soutient avec l'énergie d'un désespoir largement conquis cette maison croulante...

(*La Fédération artistique*, du 8 septembre 1888.)

EDDY LEVIS.

Fontainas, talonnant son bel étalon barbe,  
En signe de douleur a fait couper sa barbe,  
Orgueil du café Sésino,  
Goffin lui tend le bras pour l'aider à descendre,  
Puis voici Severin, le front couvert de cendre,  
Valère Gille en bambino,

Vandrunen, volupté des femmes de la Thrace,  
Et Nautet, dont un vol d'éperviers suit la trace,  
Hector Champal, saule plaintif,  
Georges Kaiser marchant d'un pas philosophique,  
Et sous son mackintosh Rotiers le magnifique  
Aiguissant son fier adjectif,

Maeterlinck, les Destrée et Le Roy, Van Lerberghe  
Qui veulent, revenus exprès de Blankenberghe,  
Me photographier tout nu ;  
Léon Dardenne qui, pour des fresques futures,  
Un pied dans une main, fait des caricatures,  
Et semble un héron ingénu !

C'est bien ! Je suis vengé. J'abdique ma colère,  
Et je vous rends, ingrats, mon appui tutélaire :  
Pénétrez tous dans la maison.  
Voici le pain, le sel, et l'eau de la fontaine,  
Et tâchez d'écouter, d'une oreille lointaine,  
« Le chant vierge du jeune oison ! »

Max Waller est très vieux : il dort sur son Larousse ;  
Sa barbe, pareille à celle de Barberousse,  
Fait le tour du fauteuil sacré.  
Laissez-moi lui chanter mes anciennes ballades :  
J'ai le mot qui guérit les chevilles malades,  
Et je le ressusciterai !

Vous verrez reflleurir vos stériles cervelles,  
Et je vous apprendrai les méthodes nouvelles  
D'éviter un affreux décès :  
Car plus fort que Banville, expert en cette escrime,  
J'ai le souci constant de placer à la rime  
Toutes mes fautes de français !

Exécutons ce plan, auquel votre âme adhère .  
Je quitterai le doux journal hebdomadaire  
Où mes cuirs trouvent un abri ;  
Et voici cent sonnets d'une écriture artiste,

*Où je fais, — sans douleur, comme chez le dentiste,  
Friser les poils de mon cabri !*

*Et puis pour convertir la tempête en bonace,  
Vous allez sur le champ brûler votre Parnasse,  
Et comme à l'époque où j'étais  
Un étais, rouvrez-moi votre Jeune Belgique,  
Et laissez-moi songer dans ce décor magique  
Mon songe d'une nuit d'étais ! »*

Puck.

## AUTRES CORNEMUSES

Laïtou, laïtou.  
(*La Reine de Chypre.*)

*Qui dirait, là dirait, c'est ces essais de flûte,  
Là dirait et paraît (ma musette) et la lutte  
Des Neiges, des Soleils et les blés et les prés  
Etalant gentiment écarlate et pourprés,  
Coquelicots et coqs et la ferme (ô musette)  
Et ce petit désir de cueillir la noisette  
Au bois vert quand au loin partira le champette.*

*Les cottes, les coteaux, envers les moulins beaux.*

*Quand le désir viendra des laines, des agneaux  
N'irons-nous plus encor (ma musette) et les prés  
Spumant la marguerite « un peu » ces effarées,  
(Ma musette) et l'orgueil du passionnément  
— O le vis éclatant et naïf de l'amant —  
Mes doigts ingénus font gaïouiller ma musette,  
Cherchons les coudriers, ma Lison, ma Lisette,  
La noisette et pompette et pompon, vers le soir  
(Prends ma prune) un garou galoppe et glapit noir.*

*Qui dirait, là dirait, c'est ces essais de flûte.  
Là dirait et paraît (ma musette) et la lutte...*

*Là la lapine au vent broute le serpolet  
Des cottes des coteaux, des moutons sans reflet  
(Là la lapine) alors tout propage la lande  
Hysope pour rêver, pour se laver lavande  
Et Toi (là la lapine) et toi, toi, sous le toit  
Toinon, toi si, musette, ô coteaux sans cotoi  
(Là la lapine) ô prends mes prunes, la lapine,  
Pinacothèque au cœur des roses sans épine*



*O noisette, ô Lisette, ô Poucette et le bois  
Et l'ogresse et sa graisse et la Grèce aux abois  
Quand la lapine, la lapine, la lapine  
S'enfonce avec le soir au trou de Proserpine.*

*Qui dirait, là dirait c'est ces essais de flûte.  
Ah! ils ont trop coulé l'heur au seuil du baiser  
Ils ont bien trop coulé, roucoulé, recoulé!  
Ma musette est pompette et les coquelicots  
(Prends mes prunes) les coqs, la ferme et les tricots  
Et la revoir — ô prends mes prunes — la revoir  
La revoir au lavoir quand lavera le soir  
Quand lavera, ci prends mes prunes, ô délice  
Bonheur des nouveaux-nés à ces feux d'artifice,  
O rous, vierges et neuve et veuve de noisette  
Par quoi!*

*Quoi qui dirait, là dirait, ma musette...*

*Murmures, murmurant, mourant à la cueillette  
Des baisers dans les prés étalant, si pourprés,  
Coquelicots et coqs et ferme et puis groupés  
Les dindons dont du dos Didon dina dit-on.*

## LA PÊCHE A LA BALEINE

Le nom d'anatife vient de *anas*, canard, et de *fero*, je porte.  
(MOQUIN-LANDON).

*Aiguillant par rugueux pîes le clair réfracté  
Du boréal éclat diurne est haut monté  
Maint Ice-berg qu'illumine un blanc bris de lumière  
Par l'astre dédaignée en la plaine, carrière  
De solide liqueur moindre que nul degré  
Par où gît de candeur tel marbre figuré  
En nature et selon toute absente sculpture  
Qu'épure un brut abrupt exempt de calenture,  
La Mer, oui de tels flots sans écume et plus blancs  
Innovés en figés pitons moins déferlants  
Et la brume, et la brume, et la brume, et la brume!*

*Hilare, la baleine en ce parage spume.*

*Glaucque inexpérience aux harponnés périls  
De l'oléagineux trépas en bruns barils!  
Ci la barque ès le flanc du materne navire,  
Le croc. Queue au zénith, et haut, et loin, et vire.*

*Défunte! O par delà les longs misérérés  
Plangorés d'effarés albatros très navrés,  
Défunte, ô l'à-vau-l'eau des fiers événements veufs d'aigue  
Et d'aigrettes emmi les flots jaseurs, et lègue  
Le cétacé ballant aux ressacs sans dégoût  
Son évanoui souffle à l'universel TOUT.*

*Le ciel exaspéré casse une vieille étoile.  
L'horizon, tout s'en va! s'érige d'une voile  
Evidente d'espoir maritime au long cours  
Vers le sud exhalé d'exils doux de retours.*

FIRMIN GALOUBET.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*Les Poèmes d'Edgar Poë*, traduits par STÉPHANE MALLARMÉ. — Un beau volume in-8° avec fleuron et portrait, par Manet. — Deman, éditeur, à Bruxelles.



Enfin, les voilà traduits, ces incomparables poèmes de l'un des plus grands et plus purs génies qui aient jamais enchanté les cœurs des hommes! Et par une justice suprême du destin, qui fut si dur pour sa vie, comme s'il avait voulu l'ennoblir par le supplice, ses merveilleux ouvrages ont trouvé pour interprètes les plus hauts poètes de la France. Après Baudelaire, qui traduisit ces contes surnaturels : *Ligeia*, *Morella*, *la Chute de la Maison Usher*, mais qui recula devant la tâche effrayante de transposer les poèmes sublimes d'Edgar Poë, à la seule exception de ce prodige : *le Corbeau*, voici que l'artiste le plus noble et le plus subtil des lettres françaises, Stéphane Mallarmé, suscite, dans sa prose magique, la fluide et presque insaisissable musique de ces beaux vers.

Avec un religieux scrupule, Stéphane Mallarmé a suivi note à note la mélodie du texte original. C'est le poème américain qu'il veut faire apparaître devant le lecteur, non les sortilèges de son propre génie. Aussi laissera-t-il, avec raison, dire que telle strophe eût pu revêtir plus d'effet français. Mais il ambitionnait de transporter dans sa traduction jusqu'aux concordances de mots, jusqu'aux résonances harmoniques de syllabes; bref, toute la technique si savante du détail qui, dans l'œuvre d'Edgar Poë, double la valeur des profondes pensées.

Sachons louer la ligne noblement majestueuse de la phrase, qui ondule en courbes d'une royale pureté, vierge de toute banalité non moins que préservée de toute inférieure contingence. En cela la forme vêt exactement les sévères pensées. Car, miraculeuse rencontre avec l'art de Mallarmé, l'art

d'Edgar Poë hait l'accidentel et, voué à la seule quintessence, s'abstrait autant que le permettent les formes, hors du temps et de l'espace. Toute idée, tout développement, toute péripétie s'y ramène à l'essence poétique en répudiant le détail trop concret, l'actualité qui grimace. Selon le terme philosophique, les choses y apparaissent *sous leur caractère d'éternité*. De là l'ampleur hiératique de ces poèmes cependant si courts et l'encens de religion qui flotte sur ces vers mystérieux.

Ces lignes, écrites sans prétention de critique, mais comme un acte d'admiration respectueuse, ne trouveront nulle preuve plus lumineuse qu'une citation : TERRE DE SONGE.

« Par une sombre route déserte, hantée de mauvais anges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône noir debout règne, je ne suis arrivé en ces terres-ci que nouvellement d'une extrême et vague Thulé, — d'un étrange et fatidique climat qui gît, sublime, hors de l'ESPACE, hors du TEMPS.

« Insondables vallées et flots interminables, vides et souterrains et bois de Titans avec des formes qu'aucun homme ne peut découvrir à cause des rosées qui perlent au dessus; montagnes tombant à jamais dans des mers sans nul rivage; mers qui inquiètement aspirent, y surgissant, aux cieux en feu; lacs qui débordent incessamment de leurs eaux calmes — calmes et glacées de la neige des lys inclinés.

« Par les lacs qui ainsi débordent de leurs eaux solitaires, solitaires et mortes, — leurs eaux tristes, tristes et glacées de la neige des lys inclinés, — par les montagnes — par les bois gris — par le marécage où s'installent le crapaud et le lézard — par les flaques et étangs lugubres — où habitent les Goules — en chaque lieu le plus décrié — dans chaque coin le plus mélancolique : partout le voyageur rencontre effarées les Réminiscences drapées du Passé — formes ensevelies qui reculent et soupirent quand elles passent près du promeneur, formes aux plis blancs d'amis rendus il y a longtemps, par l'agonie, à la Terre — et au Ciel.

« Pour le cœur dont les maux sont Légion, c'est une pacifique et calmante Région. — Pour l'esprit qui marche parmi l'ombre, c'est — oh! c'est Eldorado! Mais le voyageur, lui, qui voyage au travers, ne peut — n'ose pas la considérer ouvertement. Jamais ses mystères ne s'exposent du faible œil humain qui ne s'est pas fermé; ainsi le veut son Roi, qui a défendu d'y lever la paupière frangée; et aussi l'âme en peine qui y passe, ne la contemple qu'à travers des glaces obscurcies.

« Par une sombre route nue, hantée de mauvais anges seuls, où une Idole, nommée Nuit, sur un trône noir debout règne, j'ai erré avant de ne revenir que récemment de cette extrême et vague Thulé. »

IWAN GILKIN.

## CHRONIQUE MUSICALE

*Franciscus*, oratorio de M. EDGAR TINEL, poème de M. L. DE KONINCK. — Breitkopf et Härtel, éditeurs à Bruxelles.



On se souvient du remarquable début de M. Edgar Tinel; il y a quelques années il concourait pour le prix de Rome; sa cantate, *la Cloche Roland*, fut couronnée. L'allure hardie de cet ouvrage promettait à notre pays un compositeur de grand talent. M. Tinel a tenu sa promesse. Il présente aujourd'hui au public un oratorio de vastes dimensions et d'une haute valeur, *Franciscus*, admirablement édité par la maison Breitkopf et Härtel.

Le sujet de l'oratorio, c'est la vocation, l'apostolat et la mort de saint François d'Assise.

L'idée dominante qui gouverne toute l'œuvre et rattache chacune de ses parties à un centre unique, c'est le triomphe de la pauvreté volontaire.

\* \*

Le poème n'a pas été pour M. Tinel l'occasion d'une suite de morceaux plus ou moins brillants, agrémentés de trilles et de vocalises, pour la plus grande satisfaction des virtuoses. M. Tinel ne s'est point proposé d'écrire des notes harmonieuses sur des paroles indifférentes. Il a compris qu'un poème est un sujet abstrait, dont le musicien doit créer l'expression sentimentale.

C'est un adepte du concept wagnérien, qui, voyant dans le poème des personnages agissants, proclame que la musique doit décrire la construction passionnelle de ces personnages et révéler, avec leur *état d'âme*, la cause profonde de leurs actions.

Ainsi entendue, la musique devient un art éminemment psychologique, le plus psychologique de tous pour la description dynamique des passions.

Il est bon que l'on s'entende à ce sujet.

Il existe à présent deux sortes de musique bien distinctes.

L'une, la musique pure, n'est que le développement d'une thème primitif, selon des règles traditionnelles ou selon la fantaisie du musicien; dans les deux cas, cette musique n'a d'autre règle qu'elle-même, l'esthétique de l'oreille, et son objet ne peut être qu'abstrait, vague, général, tel que : la joie, la douleur, l'ordre, etc.

Mais il se peut que la musique, au lieu d'être employée pour elle-même ne soit considérée que comme moyen expressif soit de la parole — du verbe parlé avec des intonations passionnées, — soit d'une action progressive précisée par un programme, comme c'est le cas pour maint poème symphonique.

Nous aimons médiocrement la symphonie à programme : cette musique

ne peut être complètement comprise que par l'adjonction d'un petit argument imprimé, que l'on distribue aux auditeurs, et qui ne fait point partie intégrante de l'œuvre. Cela ressemble à une femme chauve qui ne devient belle que par l'addition d'un chignon postiche.

Autre chose est le poème musical, où la musique n'est que la notation artistique de la déclamation. Il ne s'agit plus ici de musique pure et indépendante; mélodie et harmonie ne sont plus qu'un simple moyen d'expression, obéissant à toutes les fluctuations, aux moindres ondulations du poème. Il ne s'agit plus d'architecturer une construction bien proportionnée, comme une figure de géométrie, mais de suivre, intonation à intonation, les mots, les phrases et les pensées du poème. Telle est la portée de la réforme formulée par Wagner.

\* \*

Une question se pose ici. L'oratorio a-t-il sa place dans ce système?

Nous répondons : Non.

Avec cette logique à fond que possèdent tous les génies supérieurs, Wagner a clairement vu que son système musical nécessite le drame. Les paroles ne sont dites avec leur intonation absolue que par celui qui les prononce lui-même, sous le coup de l'émotion qui le fait parler. Le tiers qui raconte l'épisode le raconte toujours inexactement, donc fausement, et substitue un récit factice au verbe originel, jailli spontanément de telle âme secouée par telle passion. D'autre part, le récit ne peut pas — forcément — se borner à formuler le verbe sentimental; il en décrit nécessairement le cadre, paysage, personnages, etc. Et comment les décrit-il? D'une façon neutre : c'est le poète (ou le musicien) qui parle et qui chante, c'est-à-dire un être *impersonnel quant à l'action*, s'il nous est permis d'écrire ce latinisme barbare.

Dans le drame, tous ces éléments superflus sont éliminés. Pas de descriptions inutiles. Le cadre est sous nos yeux : c'est le décor; les personnages également : ce sont les acteurs. Les paroles du poème ne sont que *leurs* paroles, c'est-à-dire les seules que nécessite vraiment le sujet. Point de paroles *étrangères*, point de récit d'un spectateur supposé, d'un *cicerone* chargé de piloter les auditeurs ordinaires à travers les méandres de l'action, qu'il connaît à merveille, lui, comme un guide dirige les caravanes d'Anglais dans les galeries d'un musée. Ici rien de pareil. C'est le sang et la chair de la vie et non une momie débandelettée et commentée par un savant des antipodes.

Nous croyons donc que l'oratorio s'adapte mal au système wagnérien.

\* \*

Que l'on ne se méprenne point sur notre pensée. Nous ne voulons pas insinuer que l'oratorio traditionnel soit supérieur à l'oratorio doué de l'unité de composition. Si ce dernier est moins varié, moins amusant que

l'autre, il répond mieux, d'autre part, à l'impérieux besoin de logique qui aujourd'hui gouverne tous les arts.

Dans ce genre si bien moderne, le *Franciscus* de M. Tinel se recommande par une haute valeur personnelle. Si M. Tinel n'est pas très inventif en fait de rythmes, les musiciens les plus difficiles reconnaîtront la noblesse et la beauté pure de ses phrases mélodiques et la richesse de son orchestration, que soutiennent des harmonies savantes. M. Tinel n'ignore aucun des moyens d'expression de la musique moderne et il les manie avec l'habileté la plus délicate. Si nous ne lui avons pas ménagé les critiques dans les lignes qui précèdent, c'est que son œuvre est de taille à les supporter et quelle mérite autre chose que les compliments courants.

*Franciscus* débute par un prélude d'une majestueuse ampleur. Après une large fanfare se développe une marche triomphale pleine de gravité religieuse, où semble se déployer toute la pompe des grandes fêtes de l'Eglise. Le thème initial, presque dessiné déjà par la fanfare, est le motif de la *Pauvreté* qu'une modulation majeure transforme en hymne de gloire. Tout ce prélude est traité avec une science profonde, c'est de la vraie musique pour les musiciens.

Aussitôt après ce morceau grandiose suit un récit d'une douceur charmante : « Douce et sereine aux cieus la nuit déjà s'incline ». L'accompagnement en est simple et gracieux, d'une jolie teinte mystérieuse et calme. La fête au château est joyeusement menée sur un thème vif, qui se développe bientôt avec le chœur : « Nos beaux jours sont remplis de charmes ». Le mouvement s'accélère avec le bel *allegro* : « Sans trêve, sans cesse, fêtons la jeunesse », coulé d'un seul jet et remarquable par sa savante polyphonie. Peu à peu se dessine un mouvement de valse. Les danses commencent. La valse — qu'accompagne un récit des ténors — est vraiment élégante. Cet épisode a permis au compositeur de faire diversion à la gravité religieuse de son œuvre, qui, sans cela, eût peut-être présenté quelque monotonie. Les danses terminées, quelques récits amènent la *Ballade de la pauvreté*.

Cette ballade est l'un des morceaux à stances libres comme il s'en présente plusieurs dans *Franciscus*.

Ils nous ont plu tout particulièrement, et il nous semble que c'est dans ces morceaux que M. Tinel a le mieux affirmé sa personnalité.

Deux fois l'orchestre dessine le motif de la *Pauvreté*, puis François entonne la ballade : « Captive au fond d'un vieux castel », d'un rythme très simple, presque chanson populaire. Il nous souvient qu'il y a une dizaine d'années, M. Tinel a publié quelques mélodies de ce style, dont une surtout, *Marguerite*, si nous ne nous trompons, nous séduisit par son extrême fraîcheur et sa mélancolie à la fois simple et profonde. Ce caractère nous l'avons retrouvé dans la présente ballade.

Le chœur intervient à chaque stance, et la phrase de la ballade incessamment se transforme et ondule, sans obscurcir un seul instant sa structure essentielle. Passons quelques morceaux, fort intéressants encore, notamment la mélopée d'un veilleur de nuit, — ardue à traiter après les *Maîtres-*

*Chanteurs* de Wagner, — et venons-en à la vocation de saint François. C'est un beau morceau d'un caractère élevé et d'une douceur mystique. Disons cependant que si la mélodie dessinée par l'orchestre eût été d'une coupe un peu moins carrée, elle eût paru plus aérienne, plus supra-terrestre. Après ce beau morceau, la première partie de l'oratorio se termine par un bref finale d'ensemble.

La deuxième partie débute par un prélude saisissant, d'une teinte sombre et désespérée, où bientôt s'introduit un récit des ténors, décrivant le monde livré à la haine et à la guerre. Mais, dans une éclaircie pleine de fraîcheur, le génie de l'Espérance chante la renaissance prochaine de l'amour divin : « De feux nouveaux le ciel s'enflamme ». Mais, avant que la consolante prophétie s'accomplisse, il faut que le monde soit déchiré par des luttes affreuses. « Portons la haine au cœur humain », s'écrient les esprits infernaux. Et toute une large scène se déroule où les génies bienfaisants et les mauvais esprits se disputent la terre. Morceau d'une grande allure et d'un excellent style.

Cependant, François, qui s'est fait le serviteur de la Pauvreté, rencontre ses anciens compagnons qui le raillent. François célèbre la Pauvreté en une phrase magnifique : « Celle que j'aime avec ardeur », où s'annonce vaguement déjà le cri enflammé qui ouvrira chaque strophe de l'hymne d'amour, puis il développe le chant austère de la *Pauvreté* : « Pitié, Seigneur, oh ! prends pitié de dame Pauvreté ! » Signalons encore le morceau où le génie de la Paix célèbre le triomphe de saint François sur les mauvais esprits. Puis viennent deux morceaux superbes qui ont arraché au public des applaudissements enthousiastes : le *Cantique du soleil* et, un peu plus loin, le *Chant de l'amour*. C'est, comme nous le disions plus haut, dans ces stances, d'une admirable allure, que M. Tinel déploie le mieux son originalité.

La troisième partie de l'oratorio nous a paru un peu inférieure aux deux autres. Peut-être faudrait-il voir là un résultat de la fatigue. Mais n'est-ce pas déjà un petit défaut que la considérable longueur de cette œuvre ? Nous avons rarement pu écouter jusqu'au bout, avec la même attention, un grand oratorio. Ce genre de composition, qui ne dispose point des mille ressources de l'action et de la mise en scène que possèdent le drame et l'opéra, est fatalement exposé à donner quelque lassitude à l'auditeur. Ne serait-il point sage d'en réduire un peu les dimensions ? On pourrait appliquer à l'oratorio, nous paraît-il, quelques-unes des observations d'Edgar Poë sur la brièveté nécessaire du poème.

Mais ceci ressemble à de la vaine chicane. Signalons plutôt dans cette troisième partie plusieurs morceaux de valeur : les dernières recommandations de saint François à ses compagnons, les chants mortuaires et la marche funèbre.

L'œuvre de M. Tinel honore l'art belge, et nous formons le vœu d'entendre bientôt une œuvre nouvelle aussi belle que *Franciscus*.

Nox.

## CHRONIQUE THÉÂTRALE

### RÉOUVERTURE DU THÉÂTRE DE LA MONNAIE



Le théâtre de la Monnaie a, comme disent les critiques autorisés, rouvert ses portes. Les abonnés sont joyeux, légers, subtils et impondérables, comme les bienheureux. On les a revus, tous, un peu plus vieux et un peu plus laids que l'an dernier, mais les mêmes, essentiellement. Ils sont au poste, tous, depuis le gommeux à monocle jusqu'à la vieille dame souriante qui ne se tait que pendant les entr'actes, et sans oublier le macaque édenté qui n'en tient que pour le ballet, et qui, lorsque les danseuses sont rentrées dans leurs loges, dort en dodelinant de la tête et en laissant tomber ses jumelles au moment le plus pathétique du drame. Sans le savoir, et les yeux clos, il joue le rôle principal d'une pièce à thèse qui pourrait s'intituler : *la Réhabilitation des Singes*. Puis le clan des professeurs de chant, engeance insupportable qui vocalise de la tête, trille du genou et lâche dans les couloirs, d'une bouche sucrée, des appréciations diabétiques sur la façon dont M<sup>me</sup> Melba a arrondi son *la* bémol. On prête à la direction un projet inattendu. A la prochaine reprise du *Raseur de Séville*, — il y a des dilettanti qui prononcent : *le Barbier*, — l'affiche, au lieu de porter la mention traditionnelle : *A la leçon de chant, M<sup>me</sup> Landouzy chantera les Variations de Proch*, dira simplement : *A la leçon de chant, M<sup>me</sup> Landouzy lira le dernier article de M. X...*

Mais ne restons pas sérieux, et occupons-nous des débutants.

*Sigurd*, fils du roi Sigemon, nous a fait connaître un fort ténor, M. Chevallier, une basse, M. Gardoni, une falcon, M<sup>me</sup> Cagniard, et un contralto, M<sup>me</sup> Rocher.

M. Chevallier est assurément un fort ténor. Il ne ment pas à son étiquette. Il lance des *la* et des *si* avec la même désinvolture que met un hercule à soulever des poids. On lui a reproché de ne pas savoir chanter. Le reproche est naïf : les ténors ne savent chanter que lorsqu'ils ont perdu la voix. Et M. Chevallier a le temps. Il ne peut manquer de rendre de grands services à la direction. Il rouvrira les chemins d'Altorf, et il pourrait bien être le Siegfried rêvé.

M. Gardoni est une basse dont la voix loge à l'entresol. Le chanteur est habile. Il n'a pas été ridicule en phoque jovial. Phoque jovial veut dire Hagen.

M<sup>me</sup> Cagniard... c'est M<sup>me</sup> Cagniard, et M<sup>me</sup> Rocher... c'est M<sup>me</sup> Rocher. Toutes deux ont des qualités, mais le théâtre de la Monnaie n'est pas un théâtre de débutants.



M<sup>me</sup> Melba nous est revenue, avec ses allures de chanteuse de concert égarée dans l'opéra. La voix est toujours belle, et parfois rebelle. Quelqu'un disait, l'autre soir, après *Rigoletto* : « J'ignorais que Nuremberg fût en Australie! »

M<sup>me</sup> Landouzy est une charmante fauvette. Et ce n'est pas seulement le roi qui l'a dit!

M<sup>me</sup> Rose Caron — sa majesté Caron — est une incomparable Brunehilde et une superbe Marguerite. Elle a toujours son masque étrange, sa voix mordante et son geste qui hypnotise. Baudelaire, s'il avait eu à caractériser cette voix tour à tour étranglée et riche, l'eût peut-être qualifiée d'automnale. M<sup>me</sup> Rose Caron est une artiste de race supérieure, qui prête une illusion de vie à la chétive Brunehilde de M. Reyer, et qui semble songer à la Marguerite de Goethe pendant qu'elle incarne la Marguerite de M. Gounod. Elle a dans le timbre de sa voix le mystérieux sourire de la Joconde.

M. Seguin est un digne partenaire de M<sup>me</sup> Caron.

M. Engel est, comme l'an dernier, le chanteur correct et prudent qui a mis sa voix en viager. Il fait antithèse avec M. Mauras, qui dissipe la sienne en fils prodigue. Le jour où ce dernier fera tuer le veau gras de son inexpérience, il sera un admirable ténor. Mais il attendra qu'il n'ait plus de voix.

Telle qu'elle est composée, la troupe du théâtre de la Monnaie nous paraît bonne, et sensiblement meilleure que celle de l'an dernier.

Les directeurs nous promettent une reprise des *Maîtres-Chanteurs*, et de *Lohengrin*, et aussi, à moins que le *Roi d'Ys*, ou quelque ballet ne s'y oppose, *Siegfried*.

Nous ne demandons pas mieux que de voir tuer le dragon, même si c'est M<sup>me</sup> Melba qui s'y cache.

ALBERT GIRAUD.



## MEMENTO

Notre ami Emile Verhaeren vient de perdre sa mère.

La *Jeune Belgique* prend une vive part à sa douleur.

Ce brave amiral a vraiment du guignon. Il passe sa vie à rager contre la *Jeune Belgique*, et il ne peut pas écrire une phrase sans qu'on n'en rende responsable cette même *Jeune Belgique*, qui, que, dont, etc. Certains journaux nous ont endossé l'*Anthologie des prosateurs belges*. Voici maintenant qu'ils nous imputent *El Moghreb al Aksa* !

Voici, à ce propos, une perle extraite de la correspondance bruxelloise (???) de la *Gazette de Liège* :

« Qui nous délivrera non des Grecs et des Romains, mais des écrivains de la *Jeune Belgique* ?

« Décidément ils sont en train de perdre le style et de perdre les meilleurs écrivains. C'est beau pour M. Edmond Picard, avocat de grande renommée et écrivain de race. Je ne le juge que comme littérateur. Il est telle et telle page de la *Forge Roussel*, de *Mon Oncle le jurisconsulte* qui resteront comme des modèles de description physique. M. Picard a de l'observation, de l'imagination et une rare puissance d'assimilation.

« De hautes idées, n'en cherchez pas chez lui : le sens religieux qui donne le sens des choses d'en haut, lui fait absolument défaut. Il est matérialiste, panthéiste, stoïque, dans le sens païen du mot, il n'est pas chrétien, il ne paraît même pas déiste. La forme joue un grand rôle, rôle absorbant dans ses écrits. Mais quel coloris, il a des reflets de Rubens. Quel styliste ! il sort des lieux communs, du convenu. Il n'est ni empoignant, ni même émouvant ; il est étonnant. Il ne charme pas, mais il surprend et il tient le lecteur comme dans un piège.

« La *Jeune Belgique* est en bon train de nous gâter M. l'écrivain Picard et de nous le gâter complètement. M. Picard, comme Jules César, ne veut être le second nulle part et, étant entré en *Jeune Belgique*, il en est devenu, non le Roi — que diraient les amis ? — mais le président, quitte à en être le dictateur. Les pages publiées déjà du nouvel ouvrage de M. Picard : *une Mission belge au Maroc*, attestent les envahissements des aberrations de la jeune école. On peut porter le défi à qui que ce soit de lire le livre jusqu'au bout sans tomber malade.

« M. Picard qui sait être si net, si précis, pour rester digne de la *Jeune Belgique* écrit des phrases comme celle-ci :

« Lamant la mer de ses grands épanouissements de clarté, le soleil me met en l'imagination toutes ces comparaisons métalliques, en lesquelles se résolvent les sensations que les flots brillants et miroitants font sur les rétines... Une heure de bercement dans la tiédeur de l'air, dans le demi-sommeil des rêveries et la détente de la soucieuse existence, à mi-corps, à mi-âme dans la béatitude plangnante des abandons... en pleins sommets de monts, parallèle à la mer que les échancrures d'un azur profond d'abîme rayé de steamers noirs...

« Le plateau est couvert de buissons, champignonnant en larges dômes plats, assiettes retournées, protégeant des mets mystérieux pour les gibiers et les insectes... » ... « des citronniers enduisant par dessus les haies en la tentation de leur pulpe juteuse... Des parapluies et des waterproofs pochent de leur noir banal glacé de l'ardoise des humidités miroitantes, la grande grisaille de la foule loqueteuse... »

« ... La boue citadine augmente. L'eau désagrège la terre sèche des rues et, en pestilences d'éviers, les gaz latents des détritiques se dégagent... Trouver les mots véhiculaires des choses sémitiques dans des

« cerveaux aryens... Parfois une projection  
« de rayons solaires, jaillissent d'un trou  
« dans l'épais matelas de nuages que tra-  
« vaille le vent du sud-ouest, et alors sur  
« les eaux squameuses, un merveilleux mi-  
« roitement qu'on croirait entendre bruire,  
« tant cliquetantes sont les écailles des  
« flots... La pluie sabre tout l'horizon...  
« Sur les murailles croulantes, dorées de la  
« patine des vieux cuirs, aux frissures pul-  
« lulantes de petits faucons roux... que  
« c'est l'en avant qui commence... Nous  
« allons, en haut, en bas, tantôt par des  
« sentiers de boue collante en laquelle  
« chaque pas de bête fait ploc, se déta-  
« chant en clapet de soupape. Et les voix  
« des gens disent : Assez et le reste. »  
« Et quels mots « le fauve relent, des  
« figures enjillabées, vision piranésique,  
« les frelons rastaquouériques, des glacis  
« de saletés sur une robe, les moirures de  
« la marée, étalement, canons blessés d'une  
« enclouure, douloureux hérissément de  
« la vie sociale, les visages empénom-  
« brés, les vagues volutantes, des fortifica-  
« tions fauves, des monts bas de peluche  
« gris bleu, le temps, cet éternel ressusci-  
« tant, la vie délavée dans la liquidité des  
« heures. »

« Nul n'arrivera au bout du livre. Les  
premières pages intéressent d'abord puis  
étonnent, les autres énervent et fatiguent,  
celles du milieu endorment déjà par l'effort  
de l'intelligence pour comprendre. Il est  
vrai que la *Jeune Belgique* n'écrit pas pour  
être comprise. Un ami disait à un de ces  
jeunes belgiques : — Impossible de com-  
prendre. — Mais malheureux, nous écri-  
vons pour qu'on ne comprenne pas. Le style  
c'est de la musique ».

Est-ce que les correspondances bruxel-  
loises de cette aimable *Gazette* font le trajet  
de Bruxelles à Liège en patache? Nous vou-  
drions bien obtenir un léger aperçu gra-  
phique de la tête du correspondant qui a  
écrit ça.



M. Edmond Picard publie dans *la Revue  
générale* un fragment considérable de *El*

*Moghreb al Aksa*. Nous l'avons dégusté,  
et en revenant de cette revue, nous étions  
folâtres. M. Picard, — chose éminemment  
invraisemblable — s'est surpassé. C'est à  
peu près comme si Pélion se grimpait sur  
sa tête pour ennuyer Ossa. Savourez :

« Je flânais ce matin dans mon lit... »

Flâner dans un lit? Drôle, très drôle! Un  
excellent sujet pour M. Verlat!

« Il a fait froid sous la petite tente où  
Théo et moi avons consommé cette pre-  
mière nuit, notre nuit de noces avec la vie  
nomade. »

Joli, cette nuit de noces avec le désert.  
Pourvu que l'amiral n'en soit pas revenu  
ensablé!

A savourer encore, la petite prière sui-  
vante, adressée au Jéhovah des chefs-d'œu-  
vre :

« Que je fuie, que je fuie l'anecdote rape-  
tissante, les aventures personnelles haïs-  
sables! Que je puisse, effaçant le quelconque  
que je suis, exprimer ce pays étrange, cette  
civilisation, envers et critique de la nôtre ;  
saisir les généralités qui la dessinent puis-  
samment à grands traits; trouver les mots  
véhiculaires des choses sémites dans des  
cerveaux aryens; avoir la divination de ce  
qui ne me sera pas révélé par l'extérieur  
défiant et énigmatique de cet inconnu dont  
je touche à peine l'écorce et qui m'attire et  
me trouble. Et surtout, au moment où, par  
la percée vers l'intérieur de cet empire  
fermé comme la Chine, va commencer la  
décisive expérience de ce que je vaudrais  
pour pareille œuvre, que je sois nettoyé des pré-  
jugés anciens sur la fausse turquerie et  
l'orientalisme de convention? Ne pas voir  
avec les lentilles déformatrices de mon édu-  
cation de lycée, ne pas transporter sur les  
ambiances vierges les reflets de mes visions  
antérieures. Décrire ce *Far West* islamite,  
*El Moghreb al Aksa!* tel qu'il m'apparaîtra  
saisi en son mystère, en sa réalité, avec  
l'émotion de l'artiste, avec le froid de l'hu-  
sier-priseur. Ce séjour à Tanger m'y a pré-  
paré : je me sens plus exact observateur,  
observateur plus soupçonneux aussi. Je  
saurai me garder, je l'espère. »

On tourne la page, et on lit :

« Le soleil nous pousse à l'eau et l'eau nous attire. Il doit faire bon recevoir sur les épaules nues ces grandes vagues volutantes, dont les enroulements forment des berceaux translucides. — Si nous prenions un bain, Théo? — Chouette idée! — Et nous sautons bas, jetant la bride à un muletier qui marchait de conserve, nous dévêtant en un tour de main et courant à la mer *in naturalibus*. Je vois le muletier, quand nous passons en peau devant lui, faire le signe contre le mauvais œil. »

Là, voyons, entre nous, il n'y a pas de quoi se vanter!

Et dire que si la *Gazette de Liège* lit ces belles choses, elle va encore nous en faire l'honneur!



Pour paraître au commencement de la saison d'hiver :

*L'Âme des choses*, de M. Hector Chainaye, *les Chimères*, de M. Jules Destrée, *le Sang des Fleurs*, de M. André Fontainas, *Mon cœur pleure d'autrefois*, de M. Grégoire Le Roy et *les Tentations*, de M. Maurice Maeterlinck.



La deuxième série des *Notes sur la littérature moderne*, par Francis Nautet, paraîtra très prochainement, en un volume in-18 d'environ 400 pages; prix : fr. 3-50. On peut souscrire dès maintenant chez M. A. Vanden Broeck, directeur de la Société belge de librairie, rue Treurenberg, Bruxelles, ou chez M<sup>me</sup> veuve Monnom, 26, rue de l'Industrie. — Ce volume comprendra les douze études suivantes : I. Notes de philosophie littéraire : *La déification de M. Ernest Renan*; *M. Taine et Bonaparte*; *les Juifs*; *l'Art et la bourgeoisie*; *La fin de la volonté*. II. Poésie : *Caractères de la nouvelle poésie*; *Charles Baudelaire*; *M. Albert Giraud*. III. Théâtre : *Shakespeare et Schiller par les Meininger*. IV. Romanciers : *M. Georges Eekhoud*; *Dostoïevsky*; *le comte Léon Tolstoï*.



Notre confrère Lutens (Fritz Ell), vient de fonder à Gand une gazette d'art qui paraît hebdomadairement sous ce titre : *Le Passant*.

Le premier numéro, illustré en première page d'un excellent portrait du baryton du théâtre de Gand, Maxime Soum, contient des vers de F. Ell, de la prose de Hector Chainaye, Henry Marius, Helbay, Bertal, etc.... le dessin de Chainaye est encadré d'un dessin de Taefaert.

*Le Passant* publiera dans son prochain numéro un portrait de Waelpuut et un dessin de Charles Doudelet.

Bon succès confrère. Nous te saluons au passage très amicalement.



Nos lecteurs ne s'étonneront pas de nous voir passer sous silence le Salon d'Anvers dont l'ordure artistique n'a pas de limites.



M. Joseph Blaes, qui a été un virtuose célèbre, le Paganini de la clarinette, qui a émerveillé les publics d'Europe en jouant de la clarinette comme son ami Servais en jouant du violoncelle, Joseph Blaes vient de publier une brochure bien imprimée, chez M<sup>me</sup> Monnom, et intitulée : *Souvenirs de ma vie artistique*. Tirage à trois cents exemplaires.

Ces *Souvenirs* sont intéressants, et tout en rappelant des succès brillants et légitimes, ils font bien voir l'homme excellent, le Bruxellois de race avec flandricismes originaux, le philosophe tout rond, qui, après les agitations et les pérégrinations de sa vie artistique, est simplement aujourd'hui un des paisibles et fidèles habitués du Cercle artistique de Bruxelles.



La maison Monnom vient de tirer à un petit nombre d'exemplaires une sorte de monographie pittoresque du *Théâtre de Bayreuth*. Cela en un album de luxe qui

est une merveille de typographie. Cette étude, ces souvenirs plutôt, que précède un beau portrait de Wagner par Henry De Groux, sont écrits en honnête cursive par M. Octave Maus.



M. Paul Hymans continue l'œuvre paternelle *Bruxelles à travers les âges*, et nous donne une description curieuse de Bruxelles moderne. L'ouvrage arrivé à sa 10<sup>e</sup> livraison, fait honneur au jeune publiciste et à l'imprimeur Bruylant-Christophe. Nous aurons l'occasion d'en faire une analyse.



M. Gabriel Mourey publie chez Dalou un volume de vers intitulé *Flammes mortes*. Ce sont des vers d'amour qu'aucune idée d'ensemble n'unifie. Il y a des « cathédres » des « Idoles », des « ostensoirs catholiques » des « kérubs » des « Princesses cathédrales », qui devraient payer une petite rente viagère à M. Joséphin Péladan, et des « splendissements » des « symboles » beaucoup de choses « pollues », des « proses mineures » et des vers de treize, quatorze ou quinze pieds, qui portent la marque de certaine propagande éminemment liégeoise. L'accouplement est bizarre. En général, le vers est facile, trop facile, et inconsistant. M. Gabriel Mourey aurait mieux à faire que d'accrocher à ses rimes les vocables chers au mage de *l'Initiation sentimentale*, et de jouer au symboliste-instrumentiste par persuasion.



Une troupe anglaise a joué *la Mégère domptée*, à Paris. MM. Vitu et Besson ont été choqués dans leur délicatesse native par le comique de Shakespeare, qui était, selon le critique Bentheim, « une tête pleine de drôlerie ».

Pour se venger, les Français vont ériger, à Paris, une statue au vieux Will. M. de Bornier est chargé d'écrire des vers. Seulement, c'est M. Mounet-Sully qui les récitera.

L'auteur d'*Attila* a peur, dit-on, de recevoir un coup de pied — en bronze.



Les mêmes soirées, MM. Vitu et Besson, ont été péniblement affectés par l'adaptation de *Crime et Châtiment* que MM. Hugues Le Roux et Paul Ginisty ont fait jouer à l'Odéon. M. Besson a été malade. Il a trouvé Dostoïevsky nauséabond. Presque tous les critiques « autorisés » ont reconnu dans Sonia... la Gouacheuse d'Eugène Sue !!!



Du même M. Besson, trois fois nommé, cette phrase à propos des débuts du ténor Saléza dans *le Roi d'Ys* :

« ... il est difficile de soutenir un rôle de force qui repose sur une quinte nécessaire. »

Il y a donc aussi des Schaerbeekoïses à Paris ?



Le Comité de l'exposition de Munich ayant attribué une médaille de deuxième classe au peintre Whistler, celui-ci vient d'accuser réception de son envoi au directeur de l'exposition, — dans les termes suivants :

MONSIEUR,

« Je reçois votre lettre m'annonçant officiellement que le comité m'a décerné une médaille d'or de seconde classe. Veuillez bien transmettre à ces messieurs du comité l'expression de mon allégresse modérée et bienséante et leur dire ma haute appréciation du compliment de seconde classe qu'ils me font.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« WHISTLER ».

Ce qui fait dire à M. Scholl, dans *le Matin* :

« La mauvaise humeur est, comme on voit, assez galamment dissimulée dans la lettre de l'éminent peintre anglais. Il aurait dû songer cependant que, en Allemagne, les gens les plus huppés prennent les secondes classes ».

PARAITRA PROCHAINEMENT  
NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

(DEUXIÈME SÉRIE)

par FRANCIS NAUTET

Un volume in-32 d'environ 400 pages. — Prix : fr. 3-50

On souscrit dès à présent chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquises et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

**de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>**

6, RUE PAUL DEVAUX PRÈS LA BOURSE)

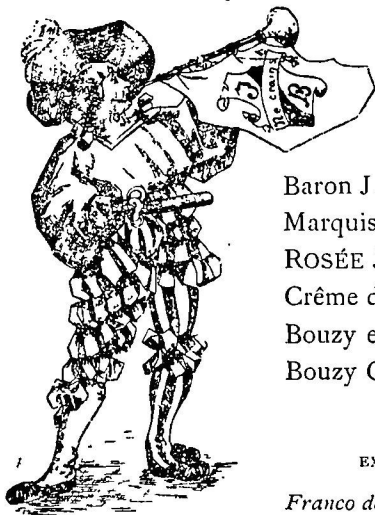
**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie LA GOUVERNANTE DU COLONEL, par CHARLES MAYRET. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



Prix Courant

Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée</i> . . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLES

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS  
19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles



EN VENTE

A LA

# LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros). . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres. . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait). . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtes (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemaîns (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose). . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt). . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupon. . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cueille d'Avril (épuisé) . . . . .	
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50



# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

Brigitte Austin . . . . .	MAX WALLER.
Rimes d'ombre . . . . .	IWAN GILKIN.
La mort de Miette Stephen ( <i>suite et fin</i> ) . . . . .	HENRY MAUBEL.
Vers . . . . .	VALÈRE GILLE.
Sonnet. . . . .	JEAN GAUCHER.
Chronique littéraire. {	I. <i>Le Rêve</i> . . . . .
	II. <i>Poètes maudits</i> . . . . .
	III. <i>Paul Verlaine</i> . . . . .
Chronique artistique. <i>L'Exposition des arts rétrospectifs</i> . . . . .	MAX WALLER.
Chronique musicale. <i>La reprise des « Maîtres Chanteurs de Nuremberg »</i> . . . . .	VALÈRE GILLE.
L'autre Banquet Lemonnier . . . . .	ARNOLD GOFFIN.
Bouddhisme . . . . .	JOSEPH NÈVE.
Hommage à Firmin Galoubet . . . . .	ALBERT GIRAUD.
Le Nil. . . . .	***
Memento. . . . .	SUAVE PINOLET.
	TÉLESPHORE TABIBITTE.
	LILI.
	***



## BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80, RUE BOSQUET, 80

## PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888



# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume.*

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . 7 francs par an. — *Union postale* . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

---

*Directeur* : MAX WALLER. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume seule la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

---

Les nouveaux abonnés à *La Jeune Belgique* recevront la revue gratuitement à partir du présent numéro jusqu'à la fin de l'année en cours.

---

## BOITE AUX LETTRES

30. R. G. Non, votre sonnet ne « remplit pas encore les exigences voulues ». Il y a progrès, certes, mais pas assez.

La chinoise éperdue au halo zinzolin  
Des parfumeurs d'agate évaporant l'extase  
Rêve pouvoir cueillir dans le jet d'eau qui jase  
La voix que surbaignait la vasque de calin.

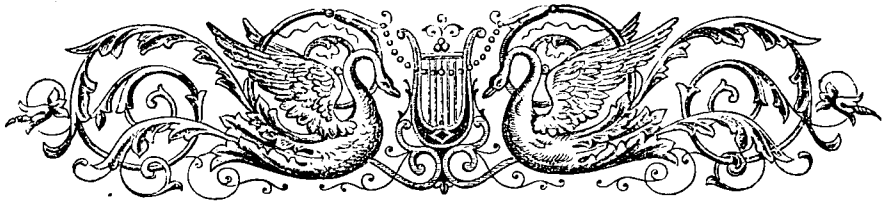
Mettez le « halo zinzolin » au vestiaire, et sortez de votre « vasque de calin ». Ne « surbaignez » plus, laissez la musique « amoureuse » à M. Raoul Russel, et travaillez. C'est la forme qui manque le plus.

31. E. L., SCHAEERBEEK. Compliments sincères pour « le glaive » qui refuse de se croiser contre « l'aiguillon ». Voici le sabre, le sabre, le sabre!... *N. B.* Ne l'avalez pas.

32. JEAN FUSCO. Comité ne demande pas mieux que de lire le « Toast ». Vous dira franchement ce qu'il en pense. Mesure générale qui ne peut pas vous déplaire. Comité pas un mythe. Il y a des gens qui l'ont rencontré. Merci pour votre constante sympathie.

33. EMMANUEL H., BARDE FLAMAND. Renseignement exact. Albert Giraud prépare traduction en néerlandais des poésies complètes de Georges Rodenbach. Pour janvier : *De Witte Jonkheid* (La Jeunesse Blanche), et incessamment *Och Godtekes' Boek* (Le Livre de Jésus). Beste vriend.

34. EDOUARD PAILLERON, PARIS. Théâtre Berlinois jouer œuvre de vous, intitulée : *Fraulein Maus*. Comprendons pas pourquoi vous « Bellaquez » Octave dans la langue de Henri Heine. Prussien sournois. D'ailleurs Octave appartenir au sexe auquel devez Dr Valentin.



## BRIGITTE AUSTIN

FRAGMENT

VI



ce moment, Marie-Reine entra brusquement.

— Eh bien, qu'y a-t-il!

— Il y a, monsieur l'abbé, que la vieille Blanc-Ramiche va trépasser; l' petit vient d'arriver de tote el' vitesse de ses d'jimbès.

— C'est bien, donnez-lui à manger et à boire, Marie-Reine, et dites que je vais venir. Toi, Brigitte, cours-y tout de suite; prends ce qu'il faut; je vais à l'église chercher les saintes huiles.

Le prêtre jeta là sa serviette et sortit.

Il était sept heures du soir; la journée avait été brûlante et lourde, et à ce moment, du ciel couvert commençaient à tomber de larges gouttes de pluie qui s'étoilaient sur le sol.

Lorsque l'abbé fut parti, Brigitte alla regarder à la fenêtre, puis, revenant vers Olivier :

— Vous m'avez demandé l'autre jour si je voulais vous accompagner; aujourd'hui, c'est moi qui vous prie de venir. L'orage va éclater; il y a deux lieues d'ici à Souleme où demeure la pauvre Blanc-

Ramiche, et les chemins dans la montagne sont difficiles : Jacques m'approuvera de vous avoir imposé cette corvée.

— Corvée ! fit-il, avec un regard de reproche.

Brigitte mit dans un panier des bougies, de l'ouate, un pain, deux serviettes, puis, s'étant enveloppée dans un imperméable, la tête encapuchonnée, rejoignit Olivier qui déjà l'attendait sur le seuil de la porte.

— Voulez-vous que je porte ce panier, mademoiselle Brigitte ?

— Non, je vous remercie, c'est la sœur du curé qui doit porter cela.

Soudain, dans l'atmosphère alourdie, un éclair zigzagua, suivi d'un grondement qui roula dans la vallée, et une pluie torrentielle s'abattit.

— Réfugions-nous un instant sous les arbres, mademoiselle Brigitte.

— Non, dit-elle, non, la vieille mourante ne doit pas attendre.

La jeune fille avait pris le chemin le plus court, par des sentiers étroits hérissés de cailloux roulants ; bientôt il fallut monter par une gorge escarpée et Olivier, arcbouté sur sa canne ferrée, aidait Brigitte à graver les roches que la mousse détrempée rendait glissantes. Il sentait alors dans sa main la main, la longue main tiède de Brigitte, et cette main lui semblait frémir et trembler lorsqu'il la tenait. Était-ce une illusion, mais à lui aussi se communiquait une frissonnante émotion. Elle lui apparaissait, Brigitte, la face éclairée parfois de la lumière blafarde des exhalaisons, comme une sorte d'ange de la charité gravissant un calvaire au haut duquel se trouvait une divine souffrance. Cela simplement, avec le somnambulisme de la mission prescrite, comme s'il eût été impossible qu'il en fût autrement.

L'orage s'éloignait, pendant cette ascension, et le ciel, peu à peu, se nettoyait de ses nuages gris. Une étoile brilla.

— Regardez, monsieur Olivier, c'est celle du berger.

La route à présent n'était plus aussi rude, et ils purent hâter le pas.

— Vous voyez que j'avais raison de vous parler de corvée, cette route est fort longue.

— Vous savez bien que ce n'est pas une corvée, puisque vous êtes avec moi.

— C'est Jacques que je plains, continua-t-elle, sans paraître avoir entendu, mais heureusement il a le pied plus sûr que nous et rien ne lui fait peur.

— Pas même la mort, fit Olivier.

— Surtout la mort, pourquoi la craindrait-il ?

— C'est juste. Il est heureux d'avoir ce calme.

— Tout le monde peut l'avoir comme lui.

— Non, mademoiselle Brigitte, tout le monde ne peut pas l'avoir comme

lui. Pour y arriver, il faut ne croire qu'au ciel et oublier que la terre existe. L'amitié, le dévouement, l'abnégation ne sont que les satellites de cette foi lumineuse. Mais il est des hommes qui peuvent avoir tout cela et le faire rayonner autour d'un sentiment moins céleste — qui est l'amour.

— L'amour? murmura-t-elle avec un accent de doute.

— Oui, l'amour. Il arrive un moment dans la vie de l'homme où l'esprit se calme, se concentre et grandit en même temps; on a connu la femme qui passe et l'on a passé soi-même dans la vanité des passions stériles; mais, un jour, on regarde derrière soi les routes compliquées que l'on a parcourues; il s'en présente, devant, de plus tortueuses encore; mais, au milieu, c'est la ligne droite. Le prêtre voit Dieu qui lui tend ses bras au fond de ce chemin; l'homme, plus faible peut-être, y voit une femme qui l'appelle, et, dans un rêve, il entend, au milieu du feuillage, des voix prochaines qui ressemblent à des chants d'oiseaux et à des murmures d'enfants.

Brigitte écoutait en silence, tandis qu'Olivier pressant, presque éloquent, continuait :

— J'ai commis bien des folies et vu bien des laideurs; mais, au milieu de mes cauchemars, j'ai toujours entrevu la femme pure et sainte dont je prendrais la main... comme je prenais tantôt la vôtre, mademoiselle Brigitte, et que j'aimerais de toute mon âme... Vous ne comprenez pas cela?

— Oui, répondit-elle, c'est un beau rêve que le ciel approuve et permet de réaliser. Je vous souhaite ce bonheur, vous aimez les enfants, vous devez être bon, monsieur Olivier.

— On n'est pas bon tout seul, lorsqu'on a faibli dans le passé.

— C'est pour cela que je vous souhaite de l'être à deux. Nous sommes arrivés, ajouta Brigitte en désignant une chaumière faiblement éclairée au milieu des arbres; vous allez voir la mort de près peut-être; tâchez de prier, monsieur Olivier.

— Pour vous, murmura-t-il, de façon à peine perceptible.

La porte de la mesure était entr'ouverte; ils entrèrent sans bruit.

Une chambre étroite avec une seule fenêtre à petits carreaux poussiéreux. Les murs noircis sont dénudés. Une âcre odeur de misère se répand. Comme meubles : deux mauvaises chaises, une table boiteuse, sur laquelle une lampe rouillée crépite; au fond de la chambre, dans l'ombre, un lit délabré, et dans ce lit, sur une paille dont la paille s'échappe, roulée dans une couverture trouée, une forme humaine qui ne bouge pas, mais d'où sort une plainte rauque, sifflante, qui s'interrompt en de sinistres silences, pour reprendre, plus étouffée.

Lorsque les visiteurs entrent dans la chaumière, l'agonisante essaie de se

dresser, mais retombe. Brigitte s'approche d'elle, tandis qu'Olivier allume les bougies qu'elle a apportées.

— C'est moi, Brigitte, madame Blanc-Ramiche, vous me reconnaissez bien ?

La vieille fait vaguement signe qu'elle la reconnaît, mais le regard est vague, les paupières vacillent. La chambre s'est éclairée, et l'on voit sur le mur de la ruelle le profil allongé de ce corps amaigri, un genou dressé tendant la couverture. De longues mèches de cheveux gris plaquent aux joues de la moribonde, et sa bouche se crispe d'un côté ; les lèvres rentrées sont exsangues ; sur le lit, une main décharnée aux veines vides s'allonge toute noire.

Et Brigitte continue à parler doucement :

— Il faut du courage, mère Blanc, le curé va venir et vous fera du bien. Il en est revenu de plus malade que vous. Buvez un coup de cordial, mère Blanc, cela vous fera du bien ; voulez-vous m'aider, monsieur ?

Olivier s'approche, dresse la malade sur son séant, tandis que Brigitte humecte les lèvres de la veuve d'un peu de rhum allongé d'eau.

Une réaction s'opère, le râle cesse un instant, la vieille balbutie quelque chose qu'on n'entend pas.

La porte s'ouvre de nouveau. Brigitte laisse la mourante aux mains d'Olivier et va vers Austin qui entre trempé de pluie, tenant entre ses mains un sac de couleur violette abrité sous son manteau.

— *Pax huic domui!* dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la demeure.

Un jeune clerc le suit, portant la croix, le bénitier avec l'aspersoir et le rituel. Le clerc tend au prêtre le surplis et l'étole, pendant que Brigitte couvre la table d'une serviette, y dépose les deux bougies et prépare, dans un bassin fêlé qu'elle a découvert dans un coin, les sept tampons d'ouate destinés à essuyer les parties du corps après que les onctions y auront été faites, ainsi que l'indique la liturgie.

La veuve râle de nouveau, mais moins fort ; seules, ses mains s'agitent en un vague geste d'appel au secours.

— Le bon Dieu va venir, lui souffle Olivier, étourdi par cette lugubre scène.

L'abbé s'est approché, il met le crucifix sur les lèvres de la malheureuse, qui les avance un peu en signe de baiser. Olivier et Brigitte se retirent au fond de la chambre ; à voix basse, le prêtre parle à l'oreille de la moribonde, et celle-ci, plus calme, semble comprendre ; elle rejoint ses maigres mains mouillées d'eau bénite à laquelle se mélangent les suprêmes sueurs.

Puis le prêtre dit les prières d'usage : l'*Introcat*, l'*Oremus et deprecemur*, l'*Exaudi nos*, le *Confiteor* et le *Misereatur*.

Il fit ensuite signe à Brigitte de venir. Olivier la suivit, s'agenouilla comme elle, le prêtre ayant dit : *Oremus*.

La prière s'achevait lorsque la mourante eut une convulsion brusque, comme une révolte contre la mort proche. Austin se leva, le clerc prit en main un des flambeaux et s'approcha du lit. Austin, ayant trempé le pouce de la main droite dans l'huile sainte, fit l'onction sur les deux yeux, paupières fermées, commençant par l'œil droit, en signe de croix, en même temps qu'il prononçait la formule *Per istam...*

L'agonisante semblait dormir, la poitrine haletante. Ses yeux s'entr'ouvraient parfois, très peu, comme pour absorber de fugitives lueurs, mais le regard se perdait, éteint par la lumière.

Le prêtre essuie ces yeux battants, avec un peloton d'ouate qu'il met de côté dans une soucoupe ébréchée que lui tend Brigitte. Puis, il fait l'onction aux oreilles, sur les lobes, essuyant l'oreille droite avant d'induire l'oreille gauche; aux narines, sur les extrémités; sur la lèvre supérieure, la bouche étant ouverte en un effort de respiration; aux paumes des mains, aux deux pieds dont les muscles sont tendus comme des cordes qui vont se rompre; puis il prend de la mie de pain, s'en essuie les doigts et commence à voix basse le *Kyrie eleison*.

Il va pour déposer les saintes huiles sur la table nappée, lorsque la vieille, en un éclair de vie, semble l'appeler; et, comme il s'approche, elle lui dit d'une traite, pressée, inquiète :

— Est-ce que vos' m'n'avez mis assez?

Puis elle s'affaisse, haletante — et la fin commence; la veuve veut encore parler, mais elle ne peut plus; la parole s'éteint, les mains se raidissent, un long soupir fuit de sa bouche, qui s'apaise, le corps s'étend; les yeux s'ouvrent et s'immobilisent, le cœur s'arrête.

— C'est fini, dit Austin à voix basse. Il s'approche, ferme les yeux de la morte et de nouveau s'agenouille. La prière dite, il rabat sur la tête de la défunte la couverture lamentable, puis, se tournant vers Brigitte et regardant à sa montre :

— Il est deux heures, rentrez; moi je veillerai jusqu'au matin.

Et il se remet à genoux; le clerc s'est endormi; Brigitte, après un signe de croix, sort de la mesure; Olivier la suit lentement.

Aucun des deux n'a l'envie de parler. L'atmosphère de la mort les a saisis, enveloppante, grandiose. La nuit est plus noire, noire comme un drap de cercueil, comme un voile de veuve étendu sur les choses. Les arbres ont des

bruissements sourds, continus, monotones ainsi qu'une litanie. La descente de la vallée, par le sentier glissant se fait en silence, on dirait une descente vers quelque tombe dont on ne verrait pas le fond... Enfin s'ouvrent quelques éclaircies, puis soudain apparaît la Meuse miroitante sous un rais de lune et dont les ondes ressemblent à un amalgame d'étain fondu, coulant d'un monstrueux creuset brisé dans les hauteurs.

MAX WALLER.

---

## RIMES D'OMBRE

### I

#### SUR L'OREILLER

*Ma veilleuse est morte et le jour  
Tourmente mon carreau livide.  
Mon pauvre oreiller veuf d'amour,  
J'entends, j'entends bien qu'il se vide.*

*J'entends le murmure que font  
Des bruissements de plumages  
Voletant, heurtant le plafond  
D'un doux brouillard plein de ramages.*

*Mon silence écoute. J'entends  
Des phrases de songe et de fièvres,  
Des soupirs, des cris haletants,  
Des baisers d'équivoques lèvres*

*Et tout ce jadis proféré  
Sur cet oreiller de caresses  
Où j'agonisais, enivré  
De trop d'ivresses pécheresses.*

*Oui, par ce froid matin lustral  
S'envolent ces folles paroles  
Ouvrant leur pennage augural  
Vers d'orientales corolles :*

*Couroucous aux cous smaragdins,  
Languides tourterelles roses  
Et, pour l'effroi des clairs jardins,  
Noirs corbeaux qui mangent des roses.*

*Mais les tiennes, doux être aimé  
Entre tous, tes douces paroles  
S'élèvent dans l'air parfumé  
Et tout palpitant d'auréoles,*

*— Tes paroles, anges soyeux  
Aux longues ailes de mystère, —  
Baisers profonds nés pour les cieux  
Où les lèvres font la lumière.*

*Adieu ! Par ce matin lustral,  
Forçant la fenêtre livide  
Un souffle d'hiver augural  
Enfle seul mon oreiller vide.*

## II

### ORAISON

POUR ADOLPHE FRÈRES.

*Front jeune et pur qu'attend la couronne d'épines,  
Cœur promis au couteau des méchants et des fous,  
Flancs désignés au fer des lances assassines,  
O mains et pieds voués aux dents noires des clous,*

*Toi, rayonnant d'amour, d'enfance et de sourire,  
Beau comme un bleu printemps né dans les yeux en fleur,  
Toi qui marches à ton infailible martyrre,  
Frère enfant de la joie élu pour la douleur,*

*Lorsque tu souffriras les angoisses qui mordent,  
Les supplices mêlant la glace avec le feu,  
Les délires des nuits monstrueuses, qui tordent  
La bouche et son écume en hurlements vers Dieu,*



*Les dégoûts convulsés en mortelles nausées,  
Les artères figeant leur sang désespéré,  
Toute la chair croulant en cendres écrasées,  
Alors, ô noble cœur, cœur à jamais sacré,*

*Dans la royauté des hautes souffrances, daigne,  
Daigne te souvenir des lèvres qui voudraient  
Rafrâichir de baisers plaintifs ton front qui saigne,  
Des yeux, pleins de tes yeux brisés, qui laveraient*

*Du fleuve de leurs pleurs tes béantes blessures  
Et des mains qui sauront comme un prêtre élever  
Ton visage hostial sur les races futures  
Que ton sang rédempteur va bientôt abreuver ;*

*Souviens-toi de cette âme à ton âme asservie  
Par ta bouche sans plainte et par ta charité ;  
Souviens-toi, souviens-toi, doux Maître de ma vie,  
De ma fidélité, — dans ton éternité !*

### III

#### LA PRIÈRE DU MATIN

*Quand j'erre par la ville, imaginant en paix  
Des buissons fruités d'azeroles,  
Mon oreille à travers les murs les plus épais  
Perçoit de hideuses paroles.*

*Tous les jours, en passant le long de cent maisons  
Pareilles à toutes les autres  
J'entends, ô juste Dieu ! j'entends les oraisons  
Matinales des bons apôtres :*

*« Seigneur, fais qu'aujourd'hui je vole avec succès  
« Mes voisins, les voleurs d'en face,  
« Contre eux, qu'au tribunal je gagne mes procès  
« Quelque faux serment que je fasse.*

- « *Permetts-moi d'extirper d'une veuve aux abois*  
« *Les deniers d'une usure infâme :*  
« *J'en ai besoin, Seigneur, pour payer, tu le vois,*  
« *Les derniers bijoux de ma femme.*
- « *J'ai des ennemis. Qui n'en a pas? Tu fus bien*  
« *Vendu dans un baiser de larmes!*  
« *Selon ton équité qu'un magistrat de bien*  
« *Livre mes Judas aux gendarmes*
- « *Et mieux encor : s'il se peut faire sans danger,*  
« *Loin d'une police chagrine,*  
« *Tu sais qu'il suffirait, Seigneur, pour me venger,*  
« *De quelques grammes de strychnine.*
- « *Enfin, sur un beau corps, ni trop gras, ni trop sec,*  
« *Salace à toute turpitude,*  
« *Doux Christ! accorde moi de fornicuer avec*  
« *Plus de plaisir que d'habitude.*
- « *Mais surtout qu'à la Bourse, au Cercle, aux boulevards,*  
« *Au théâtre, au billard, à table,*  
« *On ne soupçonne rien de mes petits écarts :*  
« *Moi, je suis un homme honorable!*
- « *Donnant, donnant. Veux-tu? Pour prix de ces bienfaits*  
« *(Où j'atteindrais bien seul, peut-être!)*  
« *A mon chevet, au jour de ma mort, je promets*  
« *D'appeler, en secret, un prêtre. »*
- *Ainsi de chaque toit de l'énorme cité,*  
*Comme une pestilence immonde*  
*Monte au ciel, où sourit l'éternelle Bonté,*  
*La prière de tout le monde.*

IV

ISRAFEL (1)

A GEORGES DESTRIÉE

*Dans les hauts palais d'ambre et d'ébène du ciel,  
Aux parcs de roses d'or, qu'ombrent des violettes,  
— La plus parfaite des créatures parfaites! —  
Chante en glissant dans la brise l'ange Israfel.*

*Les fibres de son cœur font les cordes d'un luth  
Qui rythme les accords des splendeurs éternelles  
Quand le battement doux du velours de ses ailes  
Baise le cœur en feu des étoiles du Sud.*

*Les astres frissonnants taisent leur vaste chœur,  
La lune enamourée empourpre son visage  
Lorsqu'aux sons lumineux de son léger passage  
Se meurt au ciel en pleurs la langue de son cœur.*

*Ils disent, les élus des légendes, qu'il doit  
La flamme de son être à cette lyre étrange  
Dont chaque fibre vibre à son pur essor d'ange  
Sans voix et sans toucher musical de nul doigt.*

*Il chante la beauté du suprême néant  
Où va s'évanouir l'illusion de vivre,  
La tristesse d'aimer qu'un cher mensonge enivre,  
Le passé tout en cendre et l'avenir béant.*

*Mais ce chant est plus doux que la douce clarté  
Des roses d'or dans les palais d'ambre et d'ébène.  
Ah! qu'un mystère ami vers la terre t'amène,  
Et le bonheur naîtra sous ton vol velouté!*

---

(1) Imité partiellement d'Edgar Poë.

*Israfil! abolis nos vœux et nos rancœurs,  
Et fais mourir dans ta flamme mélodieuse,  
— Mélancolie exquise et douleur radieuse, —  
Nos pauvres cœurs, échos plaintifs des autres cœurs!*

IWAN GILKIN.

## LA MORT DE MIETTE STEPHEN

### XV



Le début de l'automne avait été tiède et ensoleillé, mais ce soleil qui arrivait trop tard en illuminant un ciel cruellement bleu par dessus tout le reste du dernier été de Miette, était plus triste que les brumes de novembre.

Bientôt, un hâle de cuivre traversa tout ce feuillage au milieu duquel elle avait vécu, se caressant de ses branches, s'abritant de son ombre, s'enveloppant de sa chair profonde. Des rafales secouèrent les vieux arbres qui penchaient tristement la tête vers les gazons maculés de feuilles roussies et les feuilles que Miette avait vues, piquant dans un sourire de verdure comme des petits pois le bout des tiges, les pauvres feuilles tombaient de plus en plus en emportant un peu de son regard. Il se mit à neiger des feuilles mortes. Elles descendirent en tourbillonnant dans les grands parcs déserts ainsi que des ailes de papillons dépareillées. Tous ces débris de feuillage ayant perdu leurs branches se laissaient choir pêle-mêle sous le geste lent des balayeurs en exhalant leur parfum mélancolique. Tout cela qui avait été le printemps joyeux sous le ciel d'avril grêlé de bourgeons se mourait de la mort de Miette.

Et la Toussaint était venue avec son ciel bas et voilé, sa lumière noire, sa froidure sournoise, ses visages verts, ses gestes grelottants et transis, la Toussaint rigide et glacée ouvrant la saison noire par la fête des morts.

### XVI

Les soirs de Toussaint, quand, par dessus la lugubre joie de cette foule en fête, flâneuse et braillarde comme une foule de Mardi-Gras, se détache des clochers, la sonnerie liturgique pour les morts, ces heurts de bronzes qu'on

balance, ces oraisons rythmiques sans paroles dont le chant s'épand et se dissipe ainsi qu'une fumée d'encens, c'est de la désolation qui tombe goutte à goutte, et l'on a beau se détourner et ne pas vouloir entendre et ne pas vouloir penser, cela vous envahit tellement que l'âme et les yeux en débordent.

## XVII

Jane ne vint pas au cimetière pendant ces deux jours où les voix des vivants en cohue font taire le souvenir autour des tombes; elle n'y vint qu'après eux, purifier la place d'un peu d'encens de fleurs, en effacer la souillure par les baisers de son cœur.

Ce jour là, comme elle y était venue tard, la cloche lui sonna l'heure de la fermeture et tandis qu'elle descendait la route, elle entendit la grille se refermer derrière elle; elle sentit descendre par toute la terre l'ombre et le froid des longues nuits d'hiver pendant lesquelles les morts sont seuls. La terre rouge mollissait sous ses pas; les squelettes d'arbres où pendillaient quelques feuilles jaunes noircissaient sous le brouillard tombant.

A mesure qu'elle approchait de la ville, ce brouillard devint plus opaque, plus voilant, plus étouffant, se plaquant aux yeux, s'inhalant par la bouche et par les narines.

Elle marchait vite par les trottoirs poissés de boue, les vêtements, la figure, les mains picotés d'une insaisissable bruine pareille à la vaporisation d'une pluie très froide et qui la faisait grelotter; elle marchait vite en cherchant les rues à tâtons, éblouie par l'emmêlement des feux de voitures dont les points vacillants cerclés de halos glissaient à la dérive en s'éclipsant les uns les autres.....

Combien c'était bon jadis cette rentrée de l'hiver, ce printemps des retours et des retrouvailles aux lumières où tout se resserre dans l'intimité des maisons closes, où l'on s'absorbe, où l'on se pénètre de calme et de choses tranquilles, où l'on met en tas les résolutions profondes et les projets de travail sans fin. Dans la maison du cœur, remise à neuf, on pendait la crémaillère et pendant que du dehors la pluie claquait aux vitres, les feux d'hiver, les bons feux flambaient tout à la joie... Oh! oui, jadis...; c'était bien bon!.....

Jane eut bon encore à se sentir enveloppée de la chaude lumière hospitalière de chez elle; mais, au claquement dur de la porte, elle s'arrêta tout à coup, frappée de cette idée poignante qu'elle laissait quelqu'un d'aimé, là-bas, dans un coin sombre et perdu de la nuit; qu'elle l'abandonnait à

cette terre de novembre dont le froid lui collait aux épaules et, sillonnée d'un frisson, il lui sembla qu'un peu de ce brouillard opaque et glacial lui entraînait dans le cœur.

A la petite table du dîner, sous la lumière du lustre qu'enveloppait la fumée des plats, pendant que son père lui disait d'une voix tranquille : « Prends garde, c'est chaud ! » Jane songeait : Miette est seule ; seule dans la terre froide, morne, désolée ; toute seule.

— Il y a une lettre pour toi, lui dit sa mère.

Elle la prit, regarda l'adresse et la posa à côté d'elle sans l'ouvrir. Un tremblement intérieur la secouait, un étrange frisson parti de la nuque lui enserrait le visage granulé de chair de poule. Un faux sourire nerveux qu'elle ne parvenait pas à vaincre la tirait aux commissures des lèvres....

Elle se mit à examiner avec une attention concentrée l'enveloppe de la lettre, essayant de déchiffrer la date à demi effacée qui s'écrasait au bord du timbre.

— C'est de Mons ! dit-elle d'une voix lente ; puis elle l'ouvrit paresseusement en la déchiquetant des ongles par petits morceaux qu'elle enlevait comme des pelures.

« Paresseuse, j'ai tant de choses à te raconter que je ne veux pas attendre mon tour de t'écrire.

« Figure-toi.....

Elle regarda la signature et vit qu'il y avait quatre pages d'écriture fine avec des surcharges de lignes en travers.

« Figure-toi notre bonne ville de Mons tout en émoi : Nos lanciers, les lanciers avec lesquels tu as dansé l'hiver dernier, s'en vont. Ce ne serait rien si on nous en rendait de pareils ; mais du régiment qui va venir, il paraît que tous les officiers sont mariés et le colonel a six filles. Aussi.....

Je lirai ça plus tard, dit-elle en repliant la lettre et elle se leva de table.

*Plus tard !* Comme les aiguilles du cadran semblaient lentes, lentes à parcourir les heures qui sonnaient lointaines dans le silence, Jane, demeurée seule avec sa mère à la table couverte d'un tapis de laine sombre qui étouffait les clartés, relisait un chapitre des Goncourt :

« Voyez-vous, il y a de ces choses qui ne se détachent pas ; je me rappelle le jour où il mourut comme si c'était aujourd'hui. Il dormait sur son lit. Un rayon de soleil... tenez, comme celui qui donne là...

« ...Il dormait sur son lit... Un rayon de soleil... »

Jane leva les yeux, les rabassa sur son livre ; relut deux ou trois fois la phrase sans la comprendre et son imagination lui échappant, s'en vint, sans

heurt, sans bruit, silencieusement à travers la grille close, auprès de cette tombe... *qui n'était qu'à une toute petite distance de là.*

Le brouillard de tantôt s'était changé en une pluie fine et serrée qui tombait sans bruit depuis des heures et qui allait tomber ainsi du ciel funèbre pendant toute la nuit.

Une mare qui s'était formée contre la tombe reflétait une lueur projetée de la maison du garde. L'eau, ruisselant le long de la pierre, y tombait goutte à goutte en faisant trembler ce reflet.

## XVIII

Les jours en passant sur les jours, enfonçaient peu à peu en elle la certitude de cette mort, la sensation de cette éternité d'absence et de silence.

A ceux qui s'inquiétaient de sa tristesse elle répondait : Je ne souffre pas ; elle aurait pu ajouter, en indiquant une région vague de la poitrine : Cela me ronge bien un peu là, mais c'est un mal auquel on s'habitue. Elle laissait passer les heures de la venue de Miette sans guetter son pas, sa voix, son sourire. La pendule les sonnait sans qu'elle en comptât les battements et jamais plus son visage anxieux ne se collait à la vitre sous la mousseline du rideau soulevé ; toutes les heures lui étaient pareilles. Le temps s'uniformisait en cette langueur où ne passent plus que des ombres de bruits et de mouvements, où il n'y a plus qu'une arrière-vie qui s'allonge effrayamment avec la profondeur indéfinie d'une vie de cauchemar.

On n'entend plus que le tic-tac des pendules, des marches dans le mur, des bruits de pas, des bruits de soupirs...

Les pensées, dans le cerveau, endorment les pensées.

Plus rien ne se limite à rien et, dans les instants sans bornes, le temps, en passant sur les choses, prend une allure d'éternité.

— Mère, tu écris ?

Un silence. Une plume qui grince. Deux pendules dont le tic-tac se poursuivent de l'autre côté du mur. Un piano qui fait une gamme ascendante et descendante, toujours la même. Dans le lointain, une voix qui chante et dont on n'entend que les notes hautes poussées comme des gémissements.

Jane abaisse son livre. Un soupir frôle le silence. Sa mère relève la tête. Leurs regards s'apposent sans rien se dire. La voix se tait.

Des coups de clochette tintent, pareils à ceux que sèment sur leur passage au galop les charrettes de pompiers. Le bourdonnement du tram électrique, au bout de la rue, passe et diminue dans le lointain.

La gamme monte et descend toujours. La plume grince; la voix recommence à gémir.

Jane a repris le livre où son regard parcourt des lignes sans les lire.

Sa pensée se promène dans du vide en mâchant et remâchant des idées qu'elle ne voit pas et, tout à coup, elle voit, d'un mouvement d'imagination qui dure le temps d'un éclair, elle voit devant elle ce trou noir d'infini, la mort qui a pris Miette et elle éprouve une sensation de vertige. En même temps, comme dans un cauchemar, s'enfle monstrueusement l'espace. Elle entend bourdonner le silence effrayant qui l'enveloppe. Les bruits grandissent, se rapprochent d'elle et la poursuivent comme des voix mauvaises. L'implacable tic-tac des pendules s'accélère et lui bat dans les oreilles, dans la poitrine, toujours plus vite et plus fort en entraînant les battements de son cœur et Jane qui s'appuie, le buste un peu chancelant, sur le bras du fauteuil, éprouve la sensation d'un lent balancement de sa tête au sommet d'une tige flexible.

La vie, dans ces moments-là, semblait se dérober, s'ouvrir en un gouffre au fond duquel apparaissait tout l'imprévu fatal, tout l'impressenti du lendemain. Des images flottantes, des pensers de derrière la vie l'obsédaient. Jane avait peur — de cette peur des enfants qui se trouvent seuls le soir, et qui voient « du noir » devant eux.

## XIX

Pendant longtemps, Jane s'était obstinée à ne plus sortir de chez elle, se faisant de tout, des prétextes à demeurer blottie dans sa tristesse, cette tristesse qu'elle aimait comme venant de Miette.

Peu à peu, lui fallut-il pourtant se remettre à l'action, au va-et-vient de la vie matérielle; se mêler au monde vivant autour d'elle. Mais ici encore, le souvenir de Miette, au lieu de l'abandonner, lui devenait plus tangible et plus vivant. Même, il lui sembla qu'en promenant son âme vive parmi cette cohue d'indifférents, elle l'isolait davantage.

Tu me crois loin de toi peut-être, oublieuse, détachée de ton souvenir au milieu de cette foule de vie et jamais je ne t'ai mieux eue et mieux aimée. A mesure que le monde et son bruit m'enveloppent, s'accroît en moi ton image. Je m'enferme en cette foule, je te retrouve et je suis deux.

Ma pensée, à travers ces pensées, se glisse sans bruit et sans mouvement. Elle vient à toi comme si j'étais auprès de toi, sans que personne ne l'entende, ne la voie, ne la devine.

Veux-tu que nous causions, je revis dans ta mort; nous y causerons tout



bas; je vois que tu vas me dire des choses qui me donneront envie de rire, comme nous riions jadis.

Nous avons trop ri, vois-tu. Nous avons gaspillé notre part de joie. C'est parce qu'il n'en restait plus [pour nous, que la mort t'a prise. Et Jane ne pouvait s'empêcher de le croire en voyant revenir toutes ces jolies fêtes de foyer, ces fêtes si « home » couleur bleu d'âtre, où la vieille année à demi-cassée, près de s'éteindre, se berce d'enfance et de primitivité, rouvrant une suprême fois ses yeux sombres pailletés de toutes les étoiles du réveillon.

Cette année-là, comme les autres, elle sentit monter autour d'elle ce rire tranquille et doux et profond qui remue la bonté des cœurs et le vingt-cinq décembre, Noël, fut une de ces Noëls toutes blanches comme elle pensait n'en avoir vu jamais.

## XX

Il y a des coups trop violents qui dépassent la sensibilité. On ne les éprouve complètement que plus tard, par une sorte d'effet de recul, par un retour de l'impression sur elle-même. Alors, l'imagination nous montre, détail par détail, avec son relief et toutes ses valeurs, dans sa plénitude et sa lumière, cette réalité passée que nous n'avions pas *vue* et le jeu de notre sensibilité, momentanément désorganisé, revit avec plus d'acuité sous la pression lente du souvenir.

Ainsi les coups que la mort frappe nous étourdissent d'abord. Ce n'est qu'en nous redressant membre à membre, en revenant à nous, peu à peu, à mesure que se dissipent les vapeurs de l'inconscience, que nous en sentons se dégager et se matérialiser la douleur.

Pendant des mois, sans rien vouloir de stable ni de définitif dans sa vie décomplétée, Jane, qui savait que Miette ne reviendrait pas, s'était obstinée à l'attendre. Cédant à de fausses impressions, sortes d'empreintes du passé, elle s'était attardée à ces temporisations de toutes sortes par lesquelles on tâche de se persuader que la mort n'est pas la mort. Et ce fut une étrange phase de vie que celle-là, passée dans un état de veille hallucinée par lequel son *moi* évoluait doucement à la réalité plate et nue.

Maintenant, commençait elle à avoir la vision de cette réalité. Elle en touchait le bord, elle y prenait pied, elle revenait à la terre où les morts n'ont pas de résurrection. Choc terrible qui fait tomber l'espérance, les projets, les désirs. En nous, quelque chose se ferme. Nous voyons le but et nous attendons la fin avec une sensation très nette de l'irréremédiable.

XXI

Jane sentait enfin que la mort éternelle existe et son courage s'en allait quand elle mesurait la vie, sa vie, celle des siens à cette éternité. Que ne mourrait tout le reste et moi-même, demain, tout à l'heure, tout de suite et que veut-on que j'espère quand la vie ne laisse plus d'espace à l'espérance?

Et des idées de suicide la hantaient mêlant à des combinaisons tragiques, des puérités de pensionnaire.

— Je me sens si vieille que je voudrais avoir des rides et des cheveux blancs et me savoir tout à l'autre bord de la vie et décompter les jours qui me séparent de la fin.

— Ce doit être bon de passer à la mort par le même chemin de souffrance que ceux que nous avons aimés!

— Ce doit être bon de s'endormir doucement et d'oublier toute la vie dans cette mort! Comme je voudrais fermer lentement, longuement les yeux, s'il suffisait de fermer les yeux pour mourir.

— Oh! s'en aller à travers des allées d'ombre et de silence et se sentir déjà toute enveloppée de sommeil à l'heure de se coucher au bout.

Elle s'était dit cela jadis, enfant, quand elle revenait le soir, sous du feuillage et qu'elle aimait à se laisser conduire les yeux clos; mais, c'était un autre sommeil plus grave qui la tentait maintenant.

XXII

La vie tranquille qu'elle menait entre son père et sa mère ne lui offrait guère d'occasion d'oubli. Rien qui vint lui fouetter l'esprit et l'étourdir.

Indifférente à tout ce monde superficiel de jeunes filles dont toute la cervelle tient au bout de la langue et qui vont, l'esprit enveloppé de bandelettes, sans oser se mouvoir dans leur vêtement de préjugés et d'idées reçues de peur de les craquer; indifférente à leur babillage fait de potins et qu'une pensée effarouche, Jane voyait peu de monde. Miette avait été sa seule amie; la seule avec laquelle elle fût en sympathie d'esprit, en communauté de sentiments et, d'autant plus isolée dans sa tristesse que personne ne lui en parlait plus, elle passait toutes ses minutes d'inoccupation matérielle à penser, à rêvasser, à lire.

Dans les moments de plein silence et de calme, elle se repliait sur elle-même et, ramassant d'un regard autour d'elle, l'espace agrandi, *elle voyait la place vide*. Alors, s'efforçant d'écarter de son esprit la resensation des

jours funèbres et de démêler de la mort les traits effacés de Miette, elle l'évoquait toute vive à cette place et l'y retenait pendant de longs instants de toute la force de son imagination.

Peu à peu, le sourire mental qu'elle adressait à ce fantôme, éclairait son visage, lui descendait dans les yeux, descendait sur ses lèvres effleurées de mystérieuses paroles, pour s'élever à la suite de Miette dont la figure diminuante s'évanouissait au loin.

Ainsi, le rêve qui la voilait d'illusions, ce rêve dans lequel elle avait, depuis des mois, la sensation de se mouvoir, revenait par instants encore estomper les contours trop abrupts de la réalité. Ce rêve l'emportait doucement vers l'avenir. Peut-être ne devait-elle s'en réveiller qu'à des années de là, lorsqu'elle serait assez détachée du passé pour s'y résigner et soupirer seulement avec la mélancolie du regret : Quand Miette vivait....

### XXIII

Un après-midi qu'elle travaillait accôtée à la fenêtre, en face de sa mère, en écoutant la marche lente et mécanique des heures, elle redressa la tête, tout à coup, pendant que son regard, au loin, voguait à la recherche de Miette ; mais son esprit paralysé lui refusa tout souvenir. Elle crut se heurter la pensée à un mur qui lui barrait le passé. Elle s'abattit, la tête renversée dans le fauteuil où elle était assise. Des larmes brillantes jaillirent de dessous ses paupières abaissées et roulèrent au long de ses joues.

Souvent, pendant les heures qu'elles passaient l'une auprès de l'autre, sa mère avait cherché à surprendre en son regard, une intention communicative, un besoin d'expansion et, chaque fois, elle s'était arrêtée à la crainte de contrarier la souffrance de Jane, de lui dire des paroles de raison trop vieilles ou trop sages qui blessaient sa nature endolorie.

Cette fois encore, comme sa mère, relevant la tête et la regardant pleurer, lui demandait : « Qu'as-tu ? » Rien, répondit-elle, en s'essuyant les joues et elle demeura un long instant sans bouger ni rouvrir les yeux.

Ce soir là, plus que les autres, ce lui fut un grand soulagement de se retrouver seule dans l'obscurité de sa chambre et de clore les yeux à la réalité environnante et de s'abandonner au lit moelleux où le sommeil lourd l'accablait ; car elle avait retrouvé, après des nuits de cauchemar, cet hermétique sommeil d'enfant qui l'anéantissait toute, ce sommeil qui fait la respiration régulière et profonde et qu'effleurent des mirages de vie heureuse.

XXIV

Jane arriva à la fin de l'hiver dans un état d'atonie et d'anémie complet. Tout son être avait l'allure des oiseaux blessés qui se soulèvent à peine en voletant et retombent. Le présent vide, elle ne songeait plus à l'emplir de souvenirs, ayant à peine la force de regarder en arrière.

Elle se sentait ébranlée de tous les membres comme si la fatigue de l'esprit lui était retombée dans le corps.

L'inévitable prostration succédait à la crise aiguë. C'était fini de la souffrance vive contre laquelle on lutte, on se débat, mais Jane sentait bien que la vie ne reprendrait plus jamais son joyeux essor.

Il y avait en elle quelque chose de cassé qu'on ne raccommoderait pas. La mort, en la frôlant, l'avait attirée un instant au bord du vide pour la rejeter brutalement dans la vie; mais, les attaches étaient rompues et c'était une vie à refaire; une vie quelconque de résignation et d'indifférence; une vie d'attente pleine de sensations irrésolues, de joies incomplètes et dont on meurt sans avoir *achevé de vivre*.

La mort, cette chose supra-naturelle d'antan, lui était devenue familière. Elle l'envisageait avec calme, lui donnait une place parmi les choses de tous les jours. Elle l'acceptait ainsi qu'un accident naturel pour les autres comme pour elle-même. D'avoir pleuré des larmes lentes qui creusent, elle se sentait un peu vieillie. Son visage s'était plié à une expression de physionomie plus grave.

De jour en jour sa tristesse, cette tristesse fidèle dont elle était bien sûre, s'enfonçait davantage en elle, l'imprégnait toute, s'ensevelissait plus au fond de son être en s'effaçant de ses traits.

Elle conservait seulement, dans tout son geste, quelque chose d'alenté et de triste qui semblait demander pardon à Miette de vivre.

. . . . .

XXV

Le rideau de mousseline retroussé en draperie le long de la vitre au dessus d'une tête penchée et, relevée vers cette tête, deux mains effilées jointes en col de cygne, suivant par petits mouvements ondulatoires le tic-tac précipité du crochet.

Aux bruits du dehors, sans arrêter le tic-tac, la tête se détourne, jette un regard à la rue; mais, avant que ce regard brouillé de pensées ait commencé

à voir, le visage revient aux mains jointes. A longs intervalles, le tic-tac cesse; Jane, redressant le buste un peu, respire profondément, élève le bras et, d'un long geste gracieux, amène de la main son fil en le déroulant.

Dans le visage avivé de couleurs les traits se détendent, mais le regard reposé, sans changer d'expression, semble ne voir qu'à travers du mystère les objets qu'il touche.

Au bout de deux heures, Jane cesse de crocheter; elle mesure lentement, puis ramasse les flots de guipure qui lui coulent des genoux; ensuite, relevant les yeux et les promenant par la chambre comme pour rassembler d'un regard ses idées éparses, elle regarde la pendule....

Jane venait de faire un bien long voyage et il lui fallut ramener de loin sa pensée pour comprendre l'heure qu'il était.

Elle jeta son ouvrage; se leva, dressée tout d'une tirade de son long corps svelte en étouffant un bâillement et, après une courte hésitation, descendit au jardin.

L'air était d'une tiédeur parfumée comme si des fleurs allaient y éclore. L'air était lourd de caresses. Jane crut se sentir soulevée de terre; elle ressentit cette impression molle et profonde qu'on éprouve aux premières floraisons de verdure lorsque tout passe lentement dans le ralentissement du jour et où il semble que tout doive continuer à passer ainsi parce qu'un arrêt serait un effort, une fatigue, une énergie. Pour un instant, sa tristesse s'était insensibilisée en une langueur fleurie de souvenirs qui ne lui faisait que du bien. Sans souci de la veille ni du lendemain et sous l'impression de cette sérénité permanente, elle n'avait pas de désirs. Peut-être, si des lèvres étaient passées à portée de ses lèvres, y eût-elle appuyé les siennes sans même achever le baiser.

Elle leva les yeux — des yeux étonnés de voir s'épanouir cette verdure crûment tendre sous un ciel bleu très pâle mouillé de nuages blancs. Elle descendit sur la terre molle et brunissante des chemins qui courent et serpentent en coupant les pelouses — les petits chemins qui reprennent vie au printemps — et fit lever un moineau qui s'envola tout heureux de pouvoir se cacher déjà sous les branches.

Au bout du jardin, elle s'était arrêtée à contempler un bout de ciel où filait un peu de fumée blanche qui montait sans qu'on vît où elle cessait de monter. Une cloche tintait, d'un son lointain. Il lui semblait voir dans le bout de ciel le rejaillissement de ce son et, tout à coup, ramenant son regard perdu vers la terre, la maison, le jardin, tout ce qui l'entourait et s'adressant à sa mère apparue à une fenêtre du second étage, elle s'écria d'une allure de voix presque joyeuse comme elle n'en avait plus eu depuis des mois : « Mère, mère, viens donc voir, les lilas sont en fleurs ! »

HENRY MAUBEL.

## VERS

### I

#### LE SONGE

*Je me rappelle enfant veillé par une amie,  
Sœur en mon âme et faible aux baisers de mon âme,  
Sœur en songe, attentive au sommeil de mon âme  
Et ses ferventes mains vers mes lèvres de femme,  
Et son calme sourire en mon âme endormie.*

*O soir! ne sais-tu plus quelle aurore de rose  
Vers la Vierge éployant ses ailes d'argyrose  
Accueillit la candeur de ses yeux d'épousée?*

*Très lente et triomphale et comme réveillée  
D'un songe de colombe et d'azur où des anges  
Baisaient ses pieds divins et ravie aux louanges  
Des lys d'or inclinés vers ses mains enfantines,  
Lente, elle descendit des lointaines collines,  
Très lente et triomphale, et ses mains enfantines  
Dominaient la splendeur de ses lys inclinés.  
Et moi, l'Enfant né pour l'amour, les bras ornés  
D'améthyste d'ivoire, et d'hyacinthes blanches  
— Et vers mes yeux les yeux défaillants des pervenches,  
Vers mes lèvres les lèvres fraîches des cyclames,  
Faible de la faiblesse adorable des femmes,  
Moi l'Enfant exilé des combats et des glaives  
Parfumant de fraîcheur le sommeil de mon âme.  
J'écoutais les doux chants des roses et des rêves.*

*Sœur en mon âme et maternelle à mes douleurs,  
Sœur en songe, écartant ses oiseaux et ses fleurs,  
Elle endormit mes yeux de songes et de roses  
Et m'imposa les mains sur mon front parfumé.*

*O cher oubli de vivre et mes lèvres mi-closes  
Entr'ouvertes au seul sourire d'être aimé!  
O cher oubli de vivre où des roses craintives  
Rafraîchissaient encor les lumières naïves  
Qui neigeaient de l'açur sur mes yeux paresseux.*

*Aurore! au doux concert des harpes d'or, les cieux  
Eblouis tressaillaient d'étoiles et de palmes,  
Des fleuves de parfums baignaient de leurs eaux calmes,  
Des îles de paresse où de grands oiseaux d'or  
Dans les feuillages bleus enchantaient le décor.*

*Et sous les frais palmiers, alors de jeunes reines  
Ayant paré leurs fronts au miroir des fontaines  
M'apportèrent des fleurs, des fruits et des parfums;  
Et des enfants aux blonds cheveux bouclés, les uns  
Langoureux, dédiant des roses à des cygnes,  
Enlacèrent leurs yeux aux gracieuses lignes  
Et leurs frêles rameaux par dessus mon sommeil;  
Et d'autres couronnés de voiles, un éveil  
De printemps matinal embaumant leurs sourires,  
O doux yeux attendris au murmures des lyres,  
Angéliques enfants de fleurs et de baisers,  
A travers les bosquets de myrtes apaisés  
S'en vinrent vers ma bouche où s'inclinaient des roses.*

*O cher oubli de vivre et mes lèvres mi-closes  
Entr'ouvertes au seul sourire d'être aimé!  
Je suis l'enfant meurtri d'amour qui se repose  
Dans le céleste oubli d'un songe parfumé.*

## II

### HOLOCAUSTE

A IWAN GILKIN

*En ces grappes de fleurs se baignant aux fontaines.  
O mes sœurs, je me suis assoupi dans vos yeux  
Aux murmures chanteurs de légendes lointaines  
Qui voltigeaient autour de ces berceaux soyeux.*

*Sans désir, sans regret, j'attends la mort promise,  
En souriant aux lassitudes des étreintes,  
En souriant aux paysages, aux devises  
De mon frêle éventail parfumé d'hyacinthes.*

*Oublions les combats et ces cris de détresse!  
Nous attendons la mort des roses en nos mains  
Nos mains de femme et leur tendresse et leur faiblesse  
En nos songes veillés d'ineffables jasmins.*

*Mais voici dans l'Aurore un lent et blanc cortège  
De très lasses Enfants sous d'almes banderoles,  
Balançant des rameaux et sous leurs pieds de neige  
Semant des perles d'or et des fraîches corolles.*

*Voici les Vierges aux cheveux tressés de roses,  
Portant dans leurs bras nus des fruits et des corbeilles,  
Qui s'en viennent parmi les parterres de roses  
Qu'ensommeille le vol suave des abeilles,*

*Voici venir, parés de robes et de voiles,  
Entr'ouvrant doucement vers nous leurs yeux mystiques  
Où se meurent d'amour d'indolentes étoiles  
Les blancs Ephèbes las qui chantent des cantiques*

*Et tous ont la Beauté de ceux qui vont mourir.*

*Oh mes sœurs! me voici couronné pour la mort,  
Voici des fruits, voici le lait simple des chèvres,  
Le vin aromatique et pur qui nous endort,  
Voici mes mains d'enfant, mon front doux et mes lèvres.*

*Accueillez mes désirs, entr'ouvrez vos guirlandes,  
Je porterai la torche et le glaive et j'irai  
Parmi vous parfumé de lys et de lavandes  
M'offrir en holocauste sur le mont sacré.*



*Voici l'heure! ô sourire! et de fins oiseaux-mouches,  
Des colibris se sont posés sur nos calices,  
Unissez doucement vos bouches à nos bouches  
Et mourons comme on aime au seuil de ces délices.*

III

RENCONTRE

*L'Enfant au simple visage  
En ses rêves égarée,  
Celle que j'ai rencontrée  
En ce calme paysage,*

*Faible sœur, elle a bercé  
Mon amour et mon sommeil,  
Comme un peu de fin soleil  
Jusqu'à mon cœur s'est glissé;*

*Indulgente à ma faiblesse  
Elle a de ses mains naïves  
Reclos les roses trop vives  
Qui parfumaient ma tristesse.*

*Mais encore fermera-t-elle  
Les lys douloureux du soir  
Qui souffrent sans autre espoir  
Que leur blancheur immortelle?*

VALÈRE GILLE.



## SONNET

A ALBERT GIRAUD.

*Je suis un mendiant qui veut taire sa faim ;  
Je sonne, loin de tous, mes propres funérailles  
Et t'aime seule, ô ma pauvre âme, qui me railles  
Du voyage entrepris sans espoir, et sans fin !*

*Allons, tais toi mon âme ! et poursuis ton chemin,  
Sans peur de la Pitié stupide aux mains tendues :  
Les blancheurs de tes mains sont par moi défendues,  
La mort vécue hier, nous la vivrons demain !*

*Viens ! pour te dérober aux yeux du monde bête,  
Je t'envelopperai des pieds jusqu'à la tête  
Dans les rouges fiertés que m'enseigna l'Exil.*

*O Christ, révèle nous le secret de la lance  
Entrée en ta chair vierge et ce divin silence  
Qui dans tes yeux mourants disait : « Ainsi soit-il ! ».*

JEAN GAUCHER.

.....

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### I

*Le Rêve*, par EMILE ZOLA. — Un vol., Paris, Charpentier, fr. 3-50.



Voici le seizième volume de cette série des Rougon-Macquart où, non sans quelque puérité, Emile Zola veut faire l'historique « naturel et social » d'une famille à une époque déterminée. Ce n'est là qu'une question de titre, heureusement, et il serait puéril aussi de discuter les filiations commodes dont M. Zola s'accommode. *Le Rêve* ne tient pas plus à *la Terre* que celle-ci ne s'apparente à *la Curée*; ce sont là toutes pages détachées qui n'ont rien de commun. *Le Rêve* est un poème en prose comme *l'Abbé Mouret*, sortant de cette réalité dont l'auteur semble faire tant de cas et qu'il abandonne avec tant de joie lorsque le poète romantique, qui fut toujours et qui est en lui, se laisse entraîner par le lyrisme dont il déborde. Car ceci est bien un rêve, une vision presque évangélique, un vitrail aux couleurs apaisées et pures, une légende d'amour chaste déroulée en banderole de style, avec toutes les exquisesses douces des aveux d'idylle. Plus n'est question de détraquements d'origine, de névroses faciles. Les héros sont noyés dans une atmosphère faite de candeurs, de vague, de primitif, et l'on se laisse séduire par des naïvetés qui s'épanchent avec un parfum de pastorale :

« Une seconde fois, elle s'interrompt, dans le frémissement des mots qu'elle prononçait. Elle n'était pas seule à les trouver; ils lui arrivaient de la belle nuit, du grand ciel blanc, des vieux arbres et des vieilles pierres, endormis dehors, rêvant tout haut ses rêves; et des voix, derrière elle, les murmuraient aussi, les voix de ses amies de la Légende, dont l'air était peuplé. Mais un mot restait à dire, celui où tout allait se fondre, l'attente lointaine, la lente création de l'amant, la fièvre accrue des premières rencontres. Il s'échappa du vol blanc d'un oiseau matinal montant au jour, dans la blancheur vierge de la chambre.

— Je vous aime. »

Comme dans *l'Abbé Mouret*, il y avait le Paradou, dans *le Bonheur des Dames* le magasin immense, dans *le Ventre de Paris* les Halles, servant de toiles de fond devant lesquelles évoluent les personnages du roman, en une vie donnée aux choses, en une dématérialisation puissante, ici il y a l'église avec son influence divine, son faste de pierre, son portail où s'érigent, en théories immobiles et pourtant vivantes, les saintes, les vierges, les martyres dont la légende palpète sans cesse, accrochant le rêve dans les plis droits de leurs robes immaculées. Et Emile Zola les a ressuscitées, mettant

leurs vertus en l'âme de son héroïne, de cette Angélique qu'il descend de son vitrail et mène dans la vie ou, plutôt, dans le rêve.

Puis, pour que rien ne détourne de la vision blanche, il la place dans un milieu éteint où tous les personnages parlent bas, un milieu de béguinage plein d'onction. Félicien, le prince charmant lui-même, est peu visible, il passe dans l'action sans l'arrêter, avec un charme de Roméo dont il renouvellerait les sérénades sous le balcon.

C'est signé du nom de cet affreux pornocrate!!

MAX WALLER.

## II

*Les Poètes maudits*, par PAUL VERLAINE. — Edition complétée. Paris, Léon Vanier.

Les *Maudits*, certes Corbière, Rimbaud, Mallarmé, mais M<sup>me</sup> Valmore, mais Villiers et ce si pauvre Lelian? Une réimpression suffisante de ces chefs-d'œuvre : *les Effarés*, *les Voyelles*, *les Chercheuses de poux*, *le Bateau ivre*, *d'autres Corbière* et ces complets poèmes de Mallarmé, jadis un peu timidement offerts avec la douce admiration d'un poète ami. Critique littéraire bien peu; admirative lecture et cette simplesse, naïve parfois avec — oh! l'étude sur M<sup>me</sup> Valmore — de l'indulgent attendrissement et de la fraternelle compassion. « Un simple jardin anglais romantique et romanesque », écrivait Baudelaire à propos de M<sup>me</sup> Valmore, et cela complètement si l'on ne pouvait ajouter : une femme et sa résignée et blanche sincérité.

Villiers de l'Isle-Adam : quelques pages sur ce volubile causeur et l'architecture incomparable de ses phrases; dramaturge aussi et poète parfois.

Puis Verlaine, ce si pauvre Lelian.

Ceux-ci Maudits? Et pourquoi oublier ce pur génie Jules Laforgue? N'a-t-on pas entendu le rire nerveusement désespéré de ce Bathylle qui se grisait d'une gaieté fardée? Sa place était marquée à côté de Corbière et Rimbaud, ah! ceux-ci les vrais Maudits, forts encore assez pour souffrir, poètes suprêmes inaugurés par Stéphane Mallarmé, le froid dédaigneux, dont la logique analyse absorbe presque entièrement l'individualité, précurseur comme Wagner d'un art classique, mais encore à la dernière limite d'une décadence et en lui toute la force malade de cette époque divine, artiste trop grand, au vers immense et ce sonnet : *le Tombeau d'Edgar Poë*, « si beau qu'il nous paraît faible de l'honorer que d'une sorte de terreur panique ».

Les seuls qu'il eût fallu proclamer Maudits, eux, purs et non accotés de Valmore, de Villiers et du si pauvre Lelian.

VALÈRE GILLE.

III

*Paul Verlaine*, par CHARLES MORICE. — Paris, Léon Vanier.

« Son œuvre se tranche, à partir de 1880, en deux portions bien distinctes et le prospectus de ses livres futurs indique qu'il y a chez lui parti-pris de continuer ce système et de publier, sinon simultanément (d'ailleurs ceci ne dépend que de convenances éventuelles et sort de la discussion), du moins parallèlement, des ouvrages d'une absolue différence d'idées, pour bien préciser, des livres où le catholicisme déploie sa logique et ses illécebrances, ses blandices et ses terreurs, et d'autres purement mondains : sensuels avec une affligeante bonne humeur et pleins de l'orgueil de la vie. ... Le ton est le même dans les deux cas, grave et simple ici, la florituré, languide, énérvé, rieur et tout; mais le même ton partout, comme l'HOMME mystique et sensuel reste l'homme intellectuel toujours, dans les manifestations diverses d'une même pensée qui a ses hauts et ses bas. »

Ce curieux programme de pauvre Lelian, Verlaine l'a, évidemment, adapté après coup à son œuvre, cette dernière ayant été conçue, d'une façon inconsciente, suivant de si divergents idéals, — sous la pression des événements heureux ou lamentables de la vie du poète, — celui-ci s'efforce, aujourd'hui, de nous persuader du *voulu* de ce « système », et qu'il l'a toujours suivi de propos délibéré.

Au reste, la dualité nous paraît plus apparente que réelle chez Verlaine, son mysticisme nous semble, non pas contradictoire, mais subséquent et logique à sa matérialité.

M. Charles Morice publie, chez Vanier, une étude sur le poète de *Sagesse*, dans laquelle il essaie de caractériser, à travers son œuvre, les phases alternatives d'ombre et de lumière qu'a parcourues Verlaine.

Très habilement, M. Morice analyse et démêle ses successifs avatars et nous montre ses oscillants vouloirs asservis, tour à tour, à la chair ou à l'esprit.

A notre sens, cependant, il veut trop précisément, départager l'*Homo duplex* qu'il découvre en Verlaine.

Les aspirations métaphysiques ou sensuelles de celui-ci sont-elles bien *parallèles*, n'ont elles pas une source commune?

ARNOLD GOFFIN.

.....

## CHRONIQUE ARTISTIQUE

### L'EXPOSITION DES ARTS RÉTROSPECTIFS



présent, la vogue est aux bibelots anciens ou exotiques. Comme toutes les époques qui n'ont point trouvé une formule esthétique nouvelle, la nôtre professe, en matière d'art décoratif (1) un éclectisme absolu : ivoires gothiques, bronzes japonais ou vases grecs, tout nous est bon, tout ce qui ne porte pas l'estampille banale du tapissier décorateur.

Affaire de mode, plus encore peut-être que réaction, ainsi que le témoignent les accouplements bizarres d'objets hétéroclites exhibés dans les salons de parvenus, se posant en amateurs éclairés.

C'est ce qui explique la fréquence, en même temps que la stérilité des expositions d'art ancien dont nous sommes gratifiés depuis quelques années. Il n'est plus d'exposition qui se respecte sans la section obligée d'« art rétrospectif » (mot vide de sens, s'il en fut). Il n'est plus de famille bourgeoise, vouée par essence à l'acajou et au simili-bronze, pour lesquels elle ressent, au surplus, une prédilection secrète, qui ne se paie une promenade essoufflée autour des vitrines de l'art ancien. On y va, comme aux représentations du théâtre de Wagner, pour pouvoir dire qu'on y a été, pour en rapporter un certificat de bon goût.

Du reste, la visite faite, l'exposition fermée, on n'y pense plus. Ce qui devait être une initiation, ce qui devait allumer l'étincelle, laisse pour tout souvenir un album de luxe, à reliure cossue, doré sur tranche, cadeau indiqué pour le Nouvel-An et bon à mettre en vedette sur un guéridon. Et c'est tout. Après comme avant, les meubles en soi-disant renaissance flamande fabriqués à Malines, les chromolithographies, les Kate Greenaway, la barbotine et les encriers en zinc vert-de-grisé suffisent à contenter les besoins artistiques des familles.

D'où vient cela ? D'où vient que nous ayons des poètes, des musiciens, des peintres, et que plus un ouvrier ne soit capable de sculpter un manche de couteau, de contourner la branche forgée d'un lustre, d'émailler le pied d'une coupe, de sertir une pierre précieuse, de dessiner l'arabesque d'un trumeau ; que l'on soit condamné à copier avec exactitude de vieux modèles, comme si la substance apauvrie du cerveau n'était plus capable d'imaginer des formes ?

La réponse, il faut la demander aux monuments de l'art ancien, en s'efforçant de découvrir les conditions dans lesquelles cet art s'est développé et ce qu'étaient les artistes qui l'ont appliqué.

---

(1) Ceci, bien entendu, comme tout ce qui suivra, ne s'applique qu'aux arts décoratifs.

Rien ne ressemble moins à un artiste du moyen-âge, qu'un artiste d'aujourd'hui.

Raffiné dans ses sensations, lyrique dans la forme sous laquelle il les exprime, recherchant avant tout l'originalité, la nouveauté, l'artiste moderne s'affranchit de tout code et ne reconnaît comme guides que son inspiration et sa fantaisie, qui parfois l'égarant, d'autres fois le conduisent aux sommets les moins accessibles de l'art.

Comprise de la sorte, la carrière artistique ne s'offre plus qu'à une aristocratie d'individus éminemment doués de certaines qualités et n'accorde les triomphes qu'au prix d'un véritable entraînement intellectuel, d'une surexcitation permanente des facultés. Et l'art, produit dans cette température surchauffée, ne peut s'adresser, comme nous l'indiquerons plus loin, qu'à un groupe forcément limité d'initiés.

Les artistes du moyen-âge avaient des envolées moins hautes. Ils ne sortaient pas du peuple, parmi lequel ils étaient nés et pour lequel ils travaillaient. Simples artisans, s'intitulant eux-mêmes, — Metsys comme les autres, — tailleurs d'images, imagiers, forgerons, leur éducation n'allait guère au delà de l'enseignement professionnel. Fidèles à quelques canons, respectueux de la tradition, peu curieux d'innover, enfermés dans les définitions étroites des statuts des corporations, ils se contentaient modestement d'exécuter de leur mieux, avec plus ou moins de bonheur, de goût et de dispositions naturelles, des travaux qui leur étaient absolument familiers. Forgés ou menuisés, émaillés ou orfèvrés, les objets sortis des échoppes de ce temps étaient exécutés tels qu'ils *devaient* être, tels qu'ils avaient été sentis par des ouvriers d'une haute compétence. Et par cela même, ces objets étaient nécessairement beaux. On peut donc dire, sans crainte de s'aventurer, que les artistes du moyen-âge, comme ceux de toutes les époques qui ont eu un style en propre, faisaient de l'art *toujours* et presque à leur insu, comme M. Jourdain de la prose.

L'art se manifestait de la sorte dans toutes les productions de l'industrie. On le retrouvait partout, parce qu'il était dans le bon sens de la race, parce qu'il n'était que la formule pratique donnée à tout ce qui servait à l'usage domestique. Aujourd'hui, au contraire, l'art est confiné dans un cercle étroit; il est le privilège de quelques élus et ne s'applique qu'à donner des satisfactions momentanées et spéciales. On s'occupe d'art, à certaines heures, comme on met un habit de soirée, par dilettantisme, pour se distraire un moment, et puis on se replonge sans regret dans le courant de la vie banale. On admet qu'il faut des tableaux dans un salon, et que la pendule doit tout au moins ressembler à un objet d'art. Mais qui s'inquiète des portes, des chaises, du foyer?

Si un homme du XV<sup>e</sup> siècle pouvait revenir parmi nous, il lirait avec étonnement sur l'enseigne de certains tapissiers : *Ameublements de style!* Son étonnement augmenterait en apprenant que le Style est un accessoire que l'on ajoute, au gré des acquéreurs et qui se paie à part, et qu'à moins d'aller chez des gens spéciaux, on ne trouve à acheter que des meubles *sans style*. Sans style! l'homme du XV<sup>e</sup> siècle aurait quelque peine à faire entrer

dans son cerveau cette notion que le progrès nous a rendue si familière.

Lorsqu'une époque possède un style, et cela est surtout vrai pour le moyen-âge, ce style s'applique avec une logique inéluctable à tous les objets quelconques sortis des mains d'un ouvrier, depuis les orfèvreries les plus riches jusqu'aux outils sans valeur destinés aux usages les plus simples.

Personne ne s'avisera jamais d'exposer comme des œuvres d'art les objets de fabrication moderne qui servent à nos usages journaliers, tels que notre vaisselle, nos vêtements, etc. Tandis qu'il n'est pas un seul de ces mêmes objets, datant du XV<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle, qui ne soit digne de figurer à l'Exposition d'art ancien. Et nous ne parlons pas seulement de ces objets de luxe, de ces lustres fouillés comme de la dentelle, de ces bahuts couverts de sculptures, de ces dinanderies somptueuses, destinés aux patriciens de Bruges ou d'Anvers; on a pu voir à l'Exposition de Bruxelles un grand nombre de meubles d'allures modestes, des armoires, des coffrets, des couteaux, des fourchettes, à la portée des petites bourses du temps. Nous avons remarqué une boîte à sel, une couronne à pendre la viande, des réchauds, des fers à gauffres, des mouchettes, un moulin à café, jusqu'à une claquette de lépreux! Tous ces objets, bien qu'appartenant à des époques fort différentes, mais où les traditions d'art industriel, bien qu'effacées en partie, n'étaient pas complètement perdues, tous ces objets révélaient chez leur auteur un sentiment délicat d'adaptation, le souci de la forme en même temps qu'un remarquable instinct d'élégance.

Ces observations que chacun a pu faire, établissent péremptoirement notre état de décadence en matière d'art décoratif, décadence irrémédiable, on l'admettra, si l'on veut lui reconnaître les causes que nous lui avons assignées. C'est une utopie de croire que les expositions d'art ancien y changeront quelque chose. Il faudrait commencer par nous transformer nous-mêmes. Il ne reste donc à l'Exposition de Bruxelles que le mérite très grand d'avoir offert à la contemplation des artistes des trésors, en temps ordinaire cachés à tous les yeux par leurs possesseurs avec un soin jaloux.

Jamais, croyons-nous, les merveilles des siècles d'art n'ont été réunies en telle profusion. Les cathédrales et les couvents ont ouvert leurs sacristies; les collectionneurs ont vidé leurs cabinets. Les châsses vénérables, les rétables avec leur peuple de statues, les ostensoirs resplendissants de pierrieres, les lutrins solennels, les reliquaires inestimables donnent aux galeries de l'Exposition un air de sanctuaire. La lumière, reflétée par les cuivres et les ors, amortie sur les tapisseries de haute lisse, s'irisant sur les pierres précieuses et les émaux, a des douceurs infinies; les tons pâles des orfrois s'harmonisent en accords imprévus; des croix triomphales, des hanaps dorés, des chasubles pesantes de broderies surgissent des évocations tragiques ou fastueuses. De telles visions éveillent ou développent chez les prédestinés le sens artiste. Si elles ont inspiré des poètes, des musiciens et des peintres, l'Exposition d'art ancien n'aura pas été inutile.

JOSEPH NÈVE.



## CHRONIQUE MUSICALE

### REPRISE DES *MAITRES-CHANTEURS DE NUREMBERG*



La reprise des *Maitres-Chanteurs de Nuremberg* a été très brillante, et fait grand honneur à MM. Dupont et Lapissida. Il y a quatre ans l'exécution sans doute était bonne, mais elle manquait de fondu et de fini. Bien des parties de l'œuvre restaient dans l'ombre, bien des détails se noyaient dans la fougue d'une interprétation un peu grosse, et comme diraient les peintres, un peu brossée. Ajoutez que l'orchestre n'était pas disposé comme aujourd'hui, et que certains rôles avaient été attribués à des artistes auxquels ils étaient loin de convenir. Ainsi, M. Jourdain, ténor très inégal, chantait Walther à tue-tête, sans aucune intelligence du personnage. M<sup>me</sup> Caron, avec son masque tragique et ses nobles attitudes, n'incarnait guère Eva, la petite Ève allemande et bourgeoise. M. Seguin n'avait pas encore son autorité d'aujourd'hui, et n'avait pas encore dompté cette musique redoutable. M. Soulacroix, un mime agile, jouait Beckmesser à la française. Seul M. Delaquerrière fut complètement l'homme de son rôle. Nul ne peut avoir oublié l'apprenti David, incarné par lui avec tant de belle humeur et de grâce familière.

Aujourd'hui l'orchestre a fouillé cette partition touffue ; il la possède ; il la comprend. Il dessine amoureusement les moindres arabesques du texte musical, et il accuse avec une netteté admirable la puissante structure de l'œuvre. Il n'étouffe plus le dialogue, et il est réellement, comme Wagner l'a voulu, l'atmosphère sonore où baigne l'action de la comédie.

M. Seguin est maintenant un Hans Sachs incomparable. Il nous paraît impossible d'unir, plus savamment, la bonhomie du savetier à la mélancolie du vieux poète. M. Seguin a remporté un des plus beaux triomphes dont puisse s'enorgueillir un artiste : il a fait oublier *l'artiste*. Quand il est en scène, c'est Hans Sachs lui-même qui rit, qui rêve et qui pleure. Nous lui devons une des plus hautes jouissances d'art qu'il nous ait été donné d'éprouver.

M. Engel, — s'il n'a pas la voix fraîche et jeune que *doit* avoir le chevalier Walther, cette voix d'adolescent dont le timbre enchante l'oreille comme le duvet des pêches caresse les regards — est un chanteur expérimenté et un comédien adroit. Il est donc doublement supérieur à M. Jourdain.

David, c'est M. Gandubert, excellent musicien, et acteur de bonne volonté. Il n'efface pas le souvenir de M. Delaquerrière, mais il s'est tiré honorablement et vaillamment, d'une aventure artistique qui, pour tout autre, eût été scabreuse.

Au rebours de M. Soulacroix — un Beckmesser amusant, presque simiesque, conscient de sa laideur et s'en moquant — M. Renaud a composé un personnage solennel, mi-sacristain, mi-pédant, au masque felleux mordu par la méchanceté et l'envie. L'interprétation de M. Renaud est plus conforme au texte wagnérien que celle de M. Soulacroix. Il est cependant regrettable que, malgré ses efforts, M. Renaud ne parvienne pas à cacher la beauté de sa voix. Il y a des moments, — pendant la sérénade par exemple — où on se surprend à l'écouter avec plaisir. Or, *il ne faut pas* qu'on écoute Beckmesser avec plaisir. Peut-être aussi charge-t-il trop la scène muette du premier tableau du troisième acte.

M<sup>lle</sup> Cagniard joue le joli rôle d'Eva avec beaucoup de grâce et d'intelligence.

Les personnages secondaires sont bien tenus et les chœurs, même dans le terrible final du deuxième acte, ont fait preuve de sûreté et de justesse.

MM. Dupont et Lapissida, auxquels revient le mérite de cette excellente reprise, ne nous en voudront pas si nous attirons leur attention sur quelques détails matériels qui, pour être des détails, n'en ont pas moins leur importance. Certains acteurs ont une tendance néfaste à chanter le dialogue à la rampe, pour le public. Nous visons surtout M. Gandubert dans sa scène du troisième acte avec Hans Sachs, et la manière dont est réglé le quintette. Quant au tableau final, il nous sera permis de blâmer l'apparition incongrue, au milieu de la valse, de danseuses en robe courte dont la présence est injustifiable. Enfin, l'ovation populaire décernée à Sachs pourrait être mise en scène d'une façon plus pittoresque et plus saisissante.

Depuis la troisième représentation, on a renoncé à faire la nuit dans la salle. Ce retour à la routine n'est pas heureux. Il paraît que cette concession a été arrachée à MM. Dupont et Lapissida par une coalition d'abonnés de deux sexes, mécontents de ne plus pouvoir s'admirer. Outre qu'il leur est loisible de s'admirer et de se congratuler abondamment pendant les entr'actes, ces abonnés des deux sexes, sans compter les Auvergnats, nous paraissent mériter un rappel à la modestie. Pour ce qu'ils nous montrent!!...

ALBERT GIRAUD.

## L'AUTRE BANQUET LEMONNIER



a Jeune Belgique a célébré, dans une fête intime, le vingt-cinquième anniversaire de l'apparition de *Nos Flamands*, le premier livre de Camille Lemonnier.

Au dessert, l'un des nôtres s'est levé et a prononcé le toast suivant :

« MON CHER AMI,

« Ton livre aîné, dont les cris ont naguère réveillé tous les critiques, naquit en 1863. Ses frères et ses sœurs, par douzaines, proclamèrent depuis, d'année en année, ta virilité et ta force. Ton cadet — *le Crapaud* — n'a pas six mois, et déjà il fait du tapage par le monde. Je bois à cette famille dont tu es le jeune patriarche, je bois à elle, et aux enfants futurs de ta souple et féconde imagination.

« Venu après Charles De Coster et Octave Pirmez, tu n'en es pas moins l'Initiateur et le Chef.

« Aussi, n'avons-nous pas oublié le banquet du *Grand-Hôtel*, organisé par la Jeune Belgique, et qui fut une protestation retentissante contre le dédain où l'on te tenait.

« Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions alors : des amis sincères, sur le dévouement desquels tu as le droit de compter.

« Certes, à plus d'un point de vue, il y avait quelque mérite à proclamer, il y a cinq ans, devant l'hostilité générale, notre admiration pour ton œuvre et pour ton talent. Aujourd'hui le mérite est plus mince, car ton nom est enfin dans la lumière et dans le bruit. Mais si nous n'avons plus à combattre, notre amitié demeure fidèle et vivace comme au premier jour.

« *La Jeune Belgique* a parlé de tes œuvres avec le respect, l'enthousiasme et aussi la franchise qu'elles méritaient. Dans l'opulent jardin de ta pensée, elle a préféré telle plante rare ou telle vigne capricieuse et folle. En chacun d'elles, elle a salué les innombrables ressources et les déconcertantes métamorphoses de ton esprit.

« Et tu lui as été presque plus reconnaissant de sa franchise que de son admiration désintéressée.

« Tu nous a su gré de ne pas donner à notre libre éloge les apparences, si désagréables pour les âmes délicates, d'une adulation de petite chapelle

et de cénacle. Tu nous a su gré de ne pas t'enlever l'estime de certains groupes d'artistes avec lesquels nous sommes en désaccord intellectuel. Le culte que nous t'avons voué n'a rien de cette dévotion étroite, si répandue aujourd'hui dans le monde des lettres, et aux yeux de laquelle l'idole n'a droit à l'encens que si elle renonce à l'encens des autres.

« Nous t'en remercions profondément.

« Nous te remercions aussi de l'aide constante que tu nous a prêtée à Paris, dans différents cercles d'écrivains et d'artistes, et de certains panégyriques dont nous avons entendu l'écho.

« Aussi, pour que notre fête, tout intime, n'ait pas le caractère d'une petite messe basse, avons-nous averti tous tes admirateurs sans exception, même nos adversaires, et nous avons fait avec eux, en ton honneur, et pour ce soir, la trêve de l'admiration commune.

« C'est la Jeune Belgique qui boit à ton œuvre, mais elle passe la coupe à tous ceux qui veulent célébrer avec elle le maître de *La Belgique*, du *Mâle* et du *Mort!* »

Et durant tout le repas, ce fut, dans l'affectueux épanchement des cœurs, l'incessante arrivée des télégrammes de félicitations apportant, parmi les fleurs qui fêtaient l'homme de lettres, l'écho d'admiration et d'amitiés ferventes

## BOUDDHISME

« Je m'en fous ! »

(LORD PALMERSTON. *Deuxième discours*  
*sur les affaires du Danemark.*)

*J' suis un pauvre bouddha*  
*Que le Destin bouda.*

*Assis sur mon lotus*  
*Je m' fich' des omnibus.*

*J'écout' passer le Temps*  
*Et l'Espace : épatants !*

*Ils passent pas à pas*  
*Comm' s'ils n' me r'gardaient pas.*

*Moi, j' regard' mon nombril*  
*Divin, ainsi soit-il !*

*Ah ! que tout est fatal*  
*Et que tout m'est égal !*

*Mais que le monde est drôle*  
*Du haut de ma corolle !*

*La jolie société !*  
*On s' gondol' de gaîté.*

*Les anges font pipiss'*  
*Dans l'nez des pessimiss'.*

*Mais faut pas m'embêter !*  
*J' sens la moutard' monter,*

*Et j' vous flanqu' mon lotus*  
*Et mes ποδάς... οκός.*

SUAVE PINOLET.

---

## HOMMAGE A FIRMIN GALOUBET

*S'Illuminent vers Quel Triomphe, ô Dramaturge !  
Mes yeux du seul refus de trop vaste reflet  
Vers des silences d'or d'un souverain Pamphlet  
Victorieusement dont Ta Tête s'insurge.*

*Ricane à tout velin l'inane d'un Panurge  
Orchestre s'allumant sans médical soufflet  
Messie ! aux orfrois purs approuvés de l'onglet  
Tressaille le Futur forcé par quelque purge.*

*Tu seras écartant les Trompettes du Nul  
Magnifique du rêve adultère d'un Phul  
Conquis Roi par la glose altièrre de ta voix*

*Et ne doit s'indigner de la surface tue  
Pas un Phare amphibie au dehors de tes Lois  
Proclamé génial au flot qui perpétue.*

TÉLESPHORE TABIBITTE.

---

## LE NIL

Aux philosophistes — évolutistes — instrumentistes —  
symphonistes — et cæteraïstes.

*Vers le désert des airs et la mer des chimères,  
Sans trêve par la grève en le rêve des rêves  
S'en fut d'azur futur et de pure voilure  
Au flux diffus des luths hurluberlu de flûte.*

*Le subtil Nil ! Et file ô Nil, un crocodile  
Passant des champs distants des grands autans des temps,  
Là delà le las glas lilas des lacs lilas  
En les taillis pâlis et lis des gazouillis,*

*De bois et boa boit, oh voix ! et croît le bois  
O mal sol, bémol sol, vol, vôle, pigeon vôle,  
Si subtil Nil ! et file ô Nil, un crocodile  
En les étés de thés hâtés dans les clartés.*

LILI.

---

## MEMENTO

Le 21 octobre a été inauguré, au cimetière de Schaarbeck, le monument funèbre de Charles-Henry de Tombeur, mort à 23 ans.

Charles de Tombeur était de ceux qu'on n'oublie pas.



Notre confrère M. Edmond Cattier, de la *Gazette*, appelle *les Maîtres-Chanteurs* un « plat vaudeville ».

Les bêtes du professeur Métaphus sont très contentes.



Un autre de nos confrères, anonyme celui-là, raconte que M. Mauras étant indisposé, M. Engel, qui avait chanté Walther la veille, a dû remplacer son camarade dans *La Favorite*. Notre confrère conclut que *les Maîtres-Chanteurs* désorganisent le répertoire.

Les bêtes du professeur Métaphus sont de plus en plus contentes.



L'onagre qui encombre *la Chronique* de ses critiques littéraires a découvert, à la suite de *l'Ami de l'Ordre*, que c'est *la Jeune Belgique* qui gâte le style de M. Edmond Picard.

L'onagre est persuadé, ce qui ajoute encore à sa beauté native, et à l'énormité des articles fossiles qu'il dépose entre les causeries de Jean d'Ardenne et les critiques d'art de Théo Hannon.

L'onagre, afin de dérouter les soupçons, signe ses élucubrations de l'initiale R. C'est notre ami Rotiers qui est la victime de cette malice d'onagre.

N. B. L'onagre est un animal spirituel, entêté et très sournois.



De *la Revue belge*, organe hebdomadaire de l'excellent M. Tilman, deux vers, signés Jules Bailly :

L'hôtel de la princesse, élégant et mondain,  
Avait sur le derrière un superbe jardin.



De M. Delaroche, dans *la Wallonie*, ce vers :

Ah ! reviens danser, comme aux soirs d'amour, sous  
[les hauts genièvres.

Oui ! Dansons, M. Delaroche, sous les genièvres, les hasselts, les pékets, les schnicks et les schnaps même, si vous voulez ! Quelle drôle de cave à liqueurs vous faites !

Mais ne dansez pas sous l'aloës, ça vous ferait une courante !



*La Jeune Belgique* publiera prochainement, de M. Jules Destrée, « trois transpositions » et une « Étude sur M. Jules Barbey d'Aurévilly ».



*Contes pour l'aimée*, par Maurice Siville. In-8°, illustré par Emile Berchmans, Aug. Bénard, imprimeur-éditeur, Liège.

C'est là une suite de jolies et légères proses artistes, déjà lues dans *la Wallonie*, des débuts, et que l'auteur réédite aujourd'hui, avec amour, comme des vers retrouvés où l'on ne savait pas avoir mis tant de son âme. Malgré le titre, ce ne sont point là des contes, mais bien une suite de fraîches aquarelles wallonnes, liégeoises plutôt, d'un art riant. La meilleure page me semble être le court récit, intitulé : *Giovanna*.

Tout cela est d'un fin esprit ; la langue est mièvre et jolie, avec de certaines tournures affectées qui détonnent, cependant.

Mais cette œuvrette n'est qu'un début, l'auteur le confesse ; et il faut y voir sur-

tout une promesse, une belle promesse qui ne mentira pas.

L'édition est luxueuse : elle fait honneur à l'imprimerie Bénard qui l'a entreprise. La couverture richement ornée et les vignettes qui illustrent ce livre, sont d'un artiste qui promet, M. Berchmans.

Telles quelles ses compositions sont déjà charmantes.



*L'Etudiant*, organe de notre jeunesse universitaire, vient de paraître. Fondé par M. Laurent de Coninck, continué par M. Fritz Rotiers, repris par M. Ch. H. De Tombeur, il est dirigé aujourd'hui par MM. Olivier Godart et George Garnir.



De M. Kahn, dans *la Revue indépendante*, à propos de *Crime et Châtiment* ce joyau : « Aléna, cette vieille fourmi amasseuse, une des tumeurs du corps social ».

Cette fourmi qui est une tumeur va faire chanter joyeusement nos cigales.



*Fleurs gauloises* ! — Extrait textuel de *la Grande encyclopédie*, 6<sup>e</sup> vol., art. *Belgique*, p. 17.

XIV. Lettres, sciences et arts. II. Période moderne (xix<sup>e</sup> siècle) . . . . .

... 2<sup>e</sup> *Littérature*. La littérature belge n'a jamais été, sinon fort développée, au moins bien originale, pour diverses raisons. La différence entre les deux langues qui luttent en Belgique, le français et le flamand, a été longtemps et reste encore un obstacle au plein développement d'une littérature nationale. L'usage du français, bien que prépondérant au xix<sup>e</sup> siècle dans les corps délibérants et dans les groupes scientifiques, est loin d'être général. Le flamand a de temps à autre des retours offensifs qu'il faut signaler : on professe en flamand à l'université de Gand ; on a fait prononcer au roi des discours en flamand ; en 1830, la Révolution avait été suivie d'une réaction

contre le flamand, mais depuis l'assimilation du flamand au néerlandais, dont on a fait la langue littéraire des dialectes flamands, a été le signal d'un mouvement opposé. De nos jours, le français est la langue littéraire, et la littérature belge ne se distingue pas de la nôtre par des caractères originaux : elle ne parvient pas à se dégager de notre influence. La vente des ouvrages français, la représentation de nos œuvres musicales et littéraires, empêchent les efforts des auteurs belges ; ils présentent cependant un certain nombre de caractères particuliers qui leur assignent une place dans la littérature française ; on peut les considérer comme un groupe dépendant, correspondant à peu près, comme importance, au groupe gascon, à la littérature provinciale dont le centre est Bordeaux.

Cela dit, il faut rendre justice au mérite des écrivains belges dans les différents ordres de littérature. On cite pour le roman les noms de quelques auteurs distingués, tels que Moke et le baron de Saint-Genois. Moke a publié des livres d'histoire, de littérature française, et nombre de romans. Mawrage, Ch. de Coster, mort en 1879, H. Pergamene ont, outre des œuvres romanesques, collaboré à de nombreux journaux et revues. Emile Greyson est lu en France pour ses deux romans : *Fiamma Colonna*, *Juffer Daadje* et *Juffer Doortje*, étude de mœurs hollandaises assez attachante. On cite encore Emile Leclercq, Camille Lemonnier, Edmond Picard, les deux frères Hymans, dont l'un a publié de nombreuses comédies et traduit des romans allemands, suédois et anglais. Son frère, conservateur de la section des estampes, s'est plutôt adonné à la critique d'art. Ils ont tous deux collaboré aux principales revues belges. Les femmes auteurs sont aussi dignement représentées : M<sup>me</sup> Joly, M<sup>me</sup> Braquoval, M<sup>me</sup> Langlet et surtout M<sup>me</sup> Estelle-Marie-Louise Rueglens (*sic*) cette dernière (1821-1878) sous le pseudonyme de Caroline Gravière, a écrit des romans et des nouvelles très appréciés. Son mari est un érudit assez distingué, et a publié aussi quelques romans et beaucoup



de comédies, de drames, etc. — Les principaux dramaturges belges sont : Pr. Noyer, B. Joly, C. Materne, E. Waken, Delmotte, Ch. Potvin, mort en 1862. Ils ne sont pas très connus en France, et il semble qu'une littérature dramatique originale ait de la peine à se développer en Belgique.

De la poésie nous ne connaissons jusqu'ici que quelques fabulistes, tels que le baron Stassart, mort en 1854, et Parthon de Von et des lyristes intéressants, Th. Meustenraad, E. Walken, D. Sotiau, B. Quinet, E. Dubois, A. de Hasselt (*sic*), mort en 1874, Ad. Mathieu, mort en 1876, Ch. Potvin, F. Frenay, de Linge (ce dernier a publié une jolie traduction d'*Horace* et une traduction de *Hermann et Dorothée* très estimée); citons aussi le chansonnier Clesse, fort apprécié de ses concitoyens. Mais depuis quelques années, il s'est produit dans la poésie belge un mouvement considérable; des jeunes gens enthousiastes du Parnasse français, ont publié en 1888, un Parnasse belge qui se rapproche beaucoup de notre Parnasse français de 1866-1872 par la franchise du rythme et la sûreté de la forme : le poète le plus expérimenté parmi ces jeunes auteurs se nomme Giraud. Quoi qu'il en soit et malgré tous

les efforts des écrivains de la Belgique, la littérature de ce pays n'est encore ni très riche ni très originale.

PH. B. (1).

Pour copie conforme,  
P. COLSON, *instituteur*,  
*Membre fondateur de la Jeune Belgique.*

Et voilà ! Une seule chose exacte : Potvin mort en 1862 !



On annonce la fusion de *la Jeune France* avec *la Revue indépendante*. Mariage de raison entre les carpes de M. Demény et les lapins de M. Kahn.



---

(1) La liste des collaborateurs porte les noms de :  
MM. Berger (*Philippe*), sous-bibliothécaire de  
l'Institut;  
Bertholet (*Philippe*), licencié es-lettres.

VIENT DE PARAÎTRE :  
NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE

(DEUXIÈME SÉRIE

par FRANCIS NAUTET

Un volume in-32 d'environ 400 pages. — Prix : fr. 3-50

En vente chez M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles, et dans toutes les librairies.

A tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquisés et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Muffisme contemporain, nous recommandons la

**de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>**

6, RUE PAUL DEVAUX PRÈS LA BOURSE)

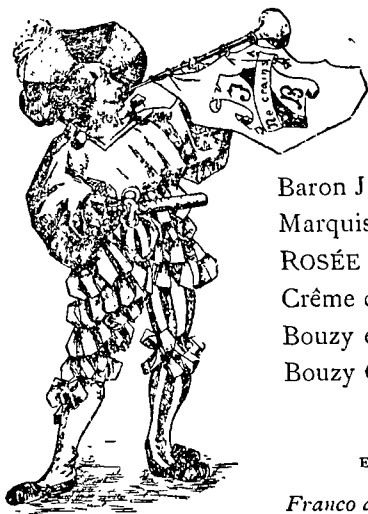
En cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

GIL BLAS, journal quotidien français, boulevard des Capucines, 16, à Paris; publie LA GOUVERNANTE DU COLONEL, par CHARLES MAYRET. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE

ÉPERNAY



Prix Courant

Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. Cuvée réservée. . . . .	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLFS

Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS  
19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

EN VENTE

A LA

LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros). . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres. . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait). . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtes (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemain (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose). . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt). . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupon . . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cueille d'Avril (épuisé) . . . . .	
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50



*A. G. Vandenberghe*

# LA JEUNE BELGIQUE

## SOMMAIRE :

Francis Nautet . . . . .	GEORGES EEKHOUD.
Vers . . . . .	FERNAND SEVERIN.
Transpositions . . . . .	JULES DESTREE.
Décor . . . . .	MAURICE DESOMBIAUX.
Proses lyriques . . . . .	ARNOLD GOFFIN.
L'Affaire Lemonnier . . . . .	LÉON BLOY.
Chronique musicale. — <i>Milenka</i> . . . . .	ALBERT GIRAUD.
	MAX WALLER.
Chronique littéraire. {	I. <i>Istar</i> . . . . .
	II. <i>Études et portraits</i> . . . . .
	III. <i>Un breelan d'ex-communiés</i> . . . . .
Progrès . . . . .	JULES DESTREE.
Ballade . . . . .	FIRMIN GALOUBET.
Memento . . . . .	MARC ROCHEFER.
Table des matières.	



BRUXELLES

ADMINISTRATION :  
26, RUE DE L'INDUSTRIE, 26

RÉDACTION :  
80 RUE BOSQUET, 80

PARIS

LÉON VANIER, ÉDITEUR  
19, Quai Saint-Michel

1888

# LA JEUNE BELGIQUE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET D'ART

*paraissant chaque mois et formant au bout de l'année un superbe volume.*

Bruxelles : Administration, 26, rue de l'Industrie. — Rédaction : 80, rue Bosquet.

## ABONNEMENTS :

*Belgique* . . 7 francs par an. — *Union postale* . . fr. 8-50

*Les conditions pour les annonces se traitent à forfait.*

*Directeur* : MAX WALLER. — *Administrateur* : HUBERT VAN DIJK.

---

La direction rappelle aux lecteurs de *La Jeune Belgique* qu'elle assume *seule* la responsabilité des articles qui paraissent sans signature dans la revue. Ils n'ont en aucune façon un caractère collectif ou anonyme.

---

Nous prions nos abonnés de ne pas faire brocher ou relier encore le volume que termine ce numéro. Nous donnerons le mois prochain en feuille volante le frontispice de Léon Dardenne qui doit être placé EN TÊTE DU TOME VII.

---

L'Administration des postes présentera à nos abonnés, avant le 1<sup>er</sup> janvier prochain, une quittance de réabonnement, à laquelle nous leur prions de vouloir réserver le bon accueil habituel.

L'ADMINISTRATEUR.

---

## BOITE AUX LETTRES

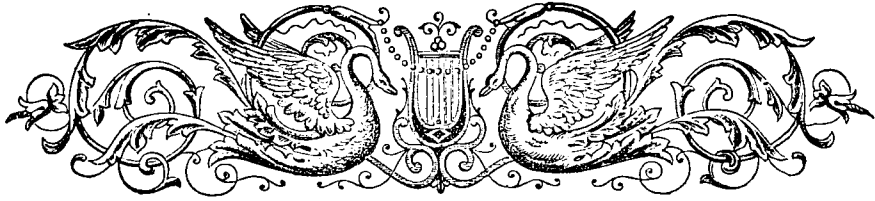
35. JEAN FUSCO. Nous regrettons vivement qu'un retard dans l'apparition de notre numéro nous prive du plaisir de publier le *Toast*, qui ne serait plus inédit. Cela nous apprendra à paraître à l'heure. Et nous gardons une dent contre la revue française qui nous a ainsi distancée.

36. LOUIS DELATTRE. Mais non, la forme populaire ne nous déplaît pas trop, et peut être la publierons-nous. Votre piécette, si vous ne nous envoyez rien de meilleur. Habitez-vous Bruxelles? Existez-vous réellement? Ne faites vous plus de croquis?

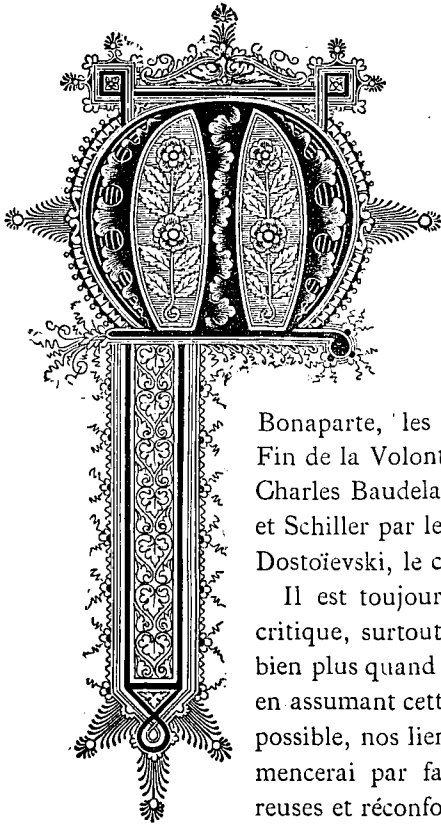
37. A UN NATUREL DE GROENENDAEL, TROISIÈME ARBRE A GAUCHE. Tout ça c'est très bien, mais renvoyez le parapluie.

38. CHARLES TILMAN, Louvain. Le plus beau spécimen de la race porcine, même couvert de festons et de fleurs, conserve les attributs peu propres de sa race. Mais en côtelettes, il est délicieux. Avons appris avec plaisir que vous êtes le directeur politique du *Bâton d'Chaise*.

36. LOUIS BESSON, à l'*Événement*. Alors, vous avez lu Shakespeare, et décidément *Othello* ne vaut pas *Jalousie* de M. Auguste Vacquerie!



## FRANCIS NAUTET <sup>(1)</sup>



Francis Nautet vient de publier une deuxième série de *Notes sur la Littérature moderne*, en un beau volume, compact, imprimé avec soin, à couverture sévère, d'aspect classique. Cette deuxième série comporte douze études dont voici les titres : La Déification de M. Ernest Renan, M. Taine et

Bonaparte, les Juifs, l'Art et la Bourgeoise, la Fin de la Volonté, Caractères de la nouvelle poésie, Charles Baudelaire, M. Albert Giraud, Shakespeare et Schiller par les Meininger, M. Georges Eekhoud, Dostoïevski, le comte Léon Tolstoï.

Il est toujours délicat de faire la critique d'un critique, surtout quand ce critique est de vos amis, bien plus quand ce critique a parlé de vous. Aussi, en assumant cette tâche veux-je oublier, autant que possible, nos liens d'affection et, pour cela, je commencerai par faire abstraction des pages chaleureuses et réconfortantes qui me concernent dans les

*Notes sur la Littérature moderne.*

Depuis longtemps M. Nautet, avec M. Gustave Frédéric, applique dans

---

(1) *Notes sur la Littérature moderne* (deuxième série), par FRANCIS NAUTET. — Un fort volume de 400 pages. Paris, Savine, Bruxelles, veuve Monnom.

la presse quotidienne belge les procédés d'analyse consciencieuse et courtoise des maîtres de la critique française : les Sainte-Beuve, les Saint-Victor, les Gautier, les Renan, les Taine, les Bourget et les Lemaître.

Par ses aperçus originaux, son attachante dialectique, sa prose imagée, la constante spontanéité et la fréquente profondeur de ses jugements, Francis Nautet est arrivé à faire de la critique aussi vivante que les meilleures œuvres d'imagination ; ses essais ne sont pas de vulgaires résumés, de banals comptes-rendus, de froides dissections, mais de véritables créations, paraphrases lumineuses, versions complémentaires ou piquantes transpositions de l'œuvre analysée.

D'aucuns reprocheront au critique la fantaisie qu'il apporte dans ses études ; nous ne le chicanerons pas à ce propos, car c'est dans les digressions qu'il remue souvent le plus d'idées neuves et qu'il se montre penseur original et très personnel artiste.

M. Francis Nautet possède largement ce don indispensable au critique : la curiosité. Nautet va sans cesse regardant, goûtant, butinant, scrutant, touchant, interrogeant, essayant de confesser ceux qu'il rencontre, allant jusqu'à les impatienter pour en tirer la vérité, pour pénétrer jusqu'au tréfonds de leur pensée. Il suspecte l'argument de son interlocuteur, il a des sourires de compassion, des regards incrédules, des haussements d'épaule, il s'inscrit en faux contre votre opinion avant que vous ayez ouvert la bouche ; si vous l'interpellez il fait la sourde oreille. Ruses et pièges que tout cela. Question de se faire répéter les choses avec plus de sincérité et de précision.

Il y a mieux, si, n'étant pas en humeur de discussion, vous lui laissez l'avantage, vos concessions l'irriteront. Vous croyez soutenir la même thèse que lui. Ah bien oui. Au moment où vous paraissez d'accord il reprend contre vous l'argument que vous abandonnez. Et c'est à recommencer. Les yeux mi-clos, tout en vous écoutant parler, il a l'air de songer à autre chose, comme s'il y avait dans vos paroles un sens indéfini que vous ne pénétrez pas vous-même. Plus d'une fois, inquisiteur tenace, il m'a fait songer à un juge d'instruction de lettres. Mais il se contente d'instruire la cause, de la *deviner*, et laisse aux autres, aux enfonceurs de portes ouvertes, le soin de prononcer le jugement. En somme, un vrai tempérament d'analyste, d'abstracteur de quintessences, comme on disait autrefois.

Et ceci m'amène à parler d'une autre caractéristique de Nautet. Sa grande curiosité se double d'une faculté en apparence contradictoire : la haine du fait positif. Il s'insurge contre l'axiome. Pour lui deux et deux font cinq.

N'est-ce pas Diderot qui proclamait la région des mathématiques un monde intellectuel où ce que l'on prend pour des vérités rigoureuses, perd absolument cet avantage quand on l'apporte sur notre terre, et qui concluait à la nécessité de corriger le calcul géométrique par l'expérience? Le philosophe avait même trouvé pour la réfutation des sciences exactes ce joli titre : *Traité de l'aberration des mesures*. Ce livre n'a pas été écrit, mais Nautet serait de force à l'écrire, en s'en tenant à l'aberration des mesures littéraires, en raillant les « mesureurs » qui n'admettent qu'un seul Beau, et numérotent et cataloguent les artistes suivant que ces patients s'éloignent ou se rapprochent de l'étalon unique. Nautet n'a rien de commun avec ces critiques à la Procuste.

Nature spéculative, d'ailleurs fortement imbue des idées modernes, Nautet néglige les procédés connus et les résultats acquis et subodore pour ainsi dire les procédés et les résultats à venir. Il se préoccupe des tendances nouvelles, des écoles embryonnaires, des écritures inédites. Je l'ai vu se désespérer de n'avoir pu déchiffrer un rébus décadent. Non seulement il sonde les dessous d'une œuvre, mais il préjuge l'œuvre qui suivra. Servi par une grande impressionnabilité, il subit despotiquement l'influence du milieu et s'assimile, *l'humeur de l'atmosphère*. Il est peut-être plus sensible encore aux qualités fluides d'une œuvre qu'à sa forme tangible et matérielle.

La pratique assidue des artistes et des littérateurs; l'observation continue de ses entours, ont encore affiné et sensibilisé ses dons naturels, ce pouvoir de compréhension extraordinaire que Socrate appelait son démon familier. Certes, il lui arrivera de se contredire et de se tromper, mais ses contradictions seront intéressantes et il logera un fond de vérité jusque dans ses méprises.

Naturellement la répugnance de Nautet pour le fait positif, le fait pesé à nos grossiers trébuchets, distillé dans nos impures éprouvettes, s'étend à la preuve écrite, au document statistique. Aussi n'est-il pas loin de voir un chef de bureau et un rond de cuir dans tout historien. L'axiome historique l'irrite et le gêne au moins autant que l'axiome mathématique. Il en veut aux compilateurs, aux tasseur de matériaux. Les découvertes de ces bénédictins l'offusquent comme une spoliation. A quoi bon ces preuves palpables, quand il est si simple de pressentir, de deviner? Ces collectionneurs de petits papiers sont des gâte-métier. Ils ne lui laissent plus l'honneur de la divination. Gageons qu'à la place de Christophe Colomb, Nautet n'aurait jamais appareillé pour l'Amérique; à peine aurait-il eu l'intuition d'un nouveau monde qu'il serait rentré au port.

Aussi les anachronismes ou les quiproquos qui se glissent souvent dans



sa conversation, et dont il émaillait autrefois sa prose, en deviennent presque logiques et voulus et témoignent, à l'extrême, de son horreur pour les livres de référence.

« Aujourd'hui, dit-il dans son étude sur l'Art et la Bourgeoisie, nous assistons à la pleine éclosion de l'esprit de précision, seulement ce sera pour aboutir à de nouvelles synthèses et à de nouvelles abstractions.

« On fouille le terrain et les choses, et bientôt des gens viendront qui découvriront le ferment idéal. Là encore la sélection fera son œuvre. Quand on aura dépensé beaucoup de génie dans la manipulation des documents, quand les forts en paperasse auront fait tout le travail préparatoire et secondaire, on bâtira sur ces fondements utiles quelque vaste édifice d'art. La bourgeoisie aura le mérite d'avoir été la manouvrière, elle a fait les briques et le ciment dont se serviront les architectes.

« De quelque côté qu'on envisage ses mérites, ils sont moyens ou intéressés. Elle a rejeté de son sein les rêveurs, les poètes, les inspirés et les intuitifs. Ils ont des horizons trop vastes, ils planent trop haut, ils embrassent trop, ils n'ont pas *spécialisé*, ce sont des aristocrates de la pensée qui ne descendent pas à l'office... Coudre, compiler, rassembler, voilà tous ses mérites. »

C'est en haine de la compilation que M. Nautet, authentique intuitif, part en guerre contre Taine, l'intuitif d'en face. Dans le Taine des *Origines de la France contemporaine*, M. Nautet affecte de ne voir qu'un de ces historiographes potiniers, qui furèrent dans les vide-poches des grands hommes, et telle est son antipathie pour les pièces justificatives, qu'il en devient injuste pour le texte lumineux et artiste qu'elles accompagnent et même pour les autres ouvrages de l'auteur. Comparer la langue byzantine, tarabiscotée, ciselée et fouillée jusqu'à la torture, cette langue artiste mais tortillée des Goncourt, au style alerte, mordant et comme aciéré de Taine me semble tout au moins inopportun. Ces deux grands écrivains n'ont rien de commun ni dans l'idée historique, ni dans la mise en œuvre de cette idée. Nautet invoque les portraits de Carlyle et de Macaulay, par Taine, en attribuant à l'auteur une partialité à l'égard du second de ces historiens anglais. J'ai attentivement relu ces portraits et persiste à trouver celui de Carlyle plus admiratif et plus vibrant que celui de Macaulay. Taine n'est pas l'Anglais de la dernière heure, l'Anglais utilitaire, Taine est l'Anglais passionné de la Renaissance et des origines, l'Anglais d'avant la Réforme. L'auteur des *Notes sur la Littérature* lui attribue gratuitement un grand amour pour le régime constitutionnel et parlementaire. M. Nautet n'a-t-il pas été frappé par le mépris profond et l'amertume que révèle la conclusion

du tome III de la *Révolution*? Taine y compare le régime actuel à une caserne. « On n'a jamais fait une plus belle caserne, dit-il, plus symétrique et plus décorative d'aspect, plus satisfaisante pour la raison superficielle, plus acceptable pour le bon sens vulgaire, plus commode pour l'égoïsme borné, mieux tenue et plus propre, mieux arrangée pour discipliner les parties moyennes et basses de la nature humaine, pour étioier ou gâter les parties hautes de la nature humaine. »

Quoi qu'en dise M. Nautet, je ne crois pas non plus que Taine prétende dénigrer Carlyle et Michelet en les traitant de poètes. Personne n'a parlé des poètes, des poètes de nature et des races poétiques avec l'enthousiasme, la ferveur et la compréhension de Taine. Chaque page, chaque ligne de son *Histoire de la littérature anglaise* accuse ses préférences pour le génie germanique. Au cours de ce magnifique ouvrage, il revient plusieurs fois sur la comparaison entre l'esprit classique ou latin et l'esprit germanique, et la comparaison est toujours à l'avantage de ce dernier. Nul n'a si finement persiflé le grand siècle français et les tragiques de salon à l'époque de Louis XIV. Il dit quelque part, en toutes lettres, que le Français est par sa nature inapte à la vraie poésie. Rien de moins normalien, me semble-t-il, que pareille affirmation.

Je relève encore ce reproche de M. Nautet : « Shakespeare inspire à M. Taine les pages les moins brillantes de son *Histoire de la littérature anglaise* ».

Oui, à ne prendre que le chapitre exclusivement consacré à Shakespeare ; non, si on a lu ceux qui précèdent. En effet, toute l'admirable étude consacrée au théâtre anglais de la Renaissance exalte constamment Shakespeare et se rapporte autant à lui qu'à ses contemporains ou précurseurs.

L'étude de M. Nautet sur Renan, me paraît plus injuste encore que celle sur Taine. M. Nautet ne prend Taine à partie qu'au sujet de la « désapothéose » de Bonaparte ; mais c'est tout le Renan qu'il incrimine. Tudieu quelles sanglades ! L'attrapade est brillante, écrite de verve, mais le ton général choque par son acrimonie. Par moments ce n'est plus du badinage mais bien du baladinage. La répartition des rôles du *Prêtre de Nemi* entre quelques hommes du jour parisiens n'est que spirituelle. Albert Millaud y applaudirait. L'article, car ce n'est qu'un article, — et il détonne dans ce livre de haute et profonde analyse, — m'a d'autant plus chiffonné que M. Nautet prend soin de vanter, au début, la politesse de M. Renan. Ayant à discuter un homme si bien élevé, cette virulence, cette critique trop épicée produit l'effet d'un abus de la force physique contre un adversaire délicat. M. Nautet qui, partout ailleurs, dans son livre, le dispute à

M. Renan en courtoisie et en modération, et — pourquoi ne pas le dire — dont la méthode critique se rapproche souvent, par les subtiles réticences, les molles affirmations et les savantes équivoques, de celle de M. Renan, abandonne précisément cette belle urbanité et ce style d'allure conciliante au moment où il s'occupe de son illustre collègue. Ici, contrairement à la tradition, l'un des deux augures n'a pu regarder l'autre sans se fâcher.

J'ai constaté l'antipathie de M. Nautet pour le document exact et le fait brutal. Elle est corollaire d'une animadversion plus impérieuse encore, entretenue à l'égard du bourgeois utilitaire, pratique et égoïste; ou bien franchement hostile à l'art, ou bien, ce qui est pire, le corrompant, l'avilissant, se faisant son intime et son protecteur pour mieux l'étrangler.

Et, à ce propos, je m'empresse de constater que cette haine du faux artiste, de la dernière incarnation du Philistin, de M. et M<sup>me</sup> Jourdain, collectionneurs de croûtes, liseurs de romans d'Ohnet, abonnés des premières et spectateurs moutonniers de n'importe quel niais tripatouillage parisien, que cette haine caractérise beaucoup d'âmes contemporaines, surtout parmi les nouvelles générations.

Cette réprobation commune rapproche même les amants du peuple ignorant et fruste, et les partisans d'un potentat despotique mais raffiné. Ecœurés par le régime médiocratique, étouffant dans cette caserne dont Taine nous parlait plus haut, les uns halètent après un tyran, comme d'autres aspirent à une jacquerie. En somme, ces mécontents souhaitent la même chose, puisque celle-ci amènerait fatalement celui-là. Les uns allant aux illettrés, aux esprits vierges, aux êtres élémentaires; les autres sollicités par les âmes compliquées, d'intelligence supérieure, de goût impeccable, de facultés sublimisées; les premiers fraternisant et prêts à mourir avec les plastiques gladiateurs du cirque; les seconds, esthéticiens familiers de César, reçus dans la loge impériale et honorant de leurs précieux suffrages les condamnés qui tombent en beaux joueurs. Les uns et les autres affiliés de ces castes extrêmes entretenant au cœur ou bien la haine fanatique que ressentent les gladiateurs et les martyrs ou bien le mépris savant du Néron, pour le vil spectateur, pour la galerie profane et badaude.

A la rigueur, n'y a-t-il pas un supérieur dandysme, une marque d'aristocratie suprême, qui consiste à tendre les mains aux rafalés et aux bagaudes par dessus la cohue grasse, rassise et thésaurisante des mornes parvenus; et n'infligent-ils pas la dernière flétrissure à nos dirigeants, à notre tiers-état, à tous ces castors sordides, ceux qui, ne pouvant s'élever au dessus de cette masse de redingotes opaques, préfèrent aller retrouver, au bas de l'échelle sociale, dans les derniers cercles de l'enfer, les mal-vêtus des couches bar-

bares et réfractaires, suspects à la symétrie et à l'équilibre banal de ce siècle?

Hautement significative et péremptoire cette haine si invétérée, qu'elle proscrie le bourgeois de demain autant que le bourgeois d'aujourd'hui, qu'elle assimile l'ouvrier notable et politiqueur à une sorte de tétard du dirigeant, à un bourgeois en voie de formation, et qu'elle ne désarme, cette haine, qu'au contact des gueux et des parias.

Les deux types d'aristocrates si différents et si proches, ne se trouvent-ils pas précisément incarnés dans cette littérature russe, l'un par la poignante et toute humaine désolation de Dostoïevski, l'autre par la presque divine sérénité de Tolstoï? Je me le demandais en relisant les deux études, de loin les plus solides et les plus achevées du livre, que Nautet consacre à ces géants. Et, de plus, après cette lecture, comme aussi après celle du trop confraternel essai qui me concerne, Nautet me paraît réunir, à un même degré, une évangélique sympathie pour les barbares incultes et les parias et une admiration presque païenne pour les maîtres raffinés.

Toutefois, le génie sombre, le pessimisme noir de Dostoïevski, ces romans pleins de cauchemar qui ont l'air de se passer dans des basses-fosses, où des rictus grimaçants s'illuminent par taches dans les ténèbres, à je ne sais quelles exhalaisons surnaturelles; où des membres se convulsionnent comme chez les malades atteints de chorée, ces ivrognes croupissant dans leur kabak, ces plaies morales et physiques étalées, cette littérature au scalpel, ce réalisme sinistre ne laissent pas de l'effaroucher. Il se sent plus à l'aise avec le comte Tolstoï, génie moins heurté, moins frénétique, génie dont la douleur prie, pardonne et ne hurle pas de désespoir; génie plus noble, plus élevé; génie sublime mais, quoi qu'en dise M. Nautet, peut-être moins affectif que celui de Dostoïevski, génie si proche de Dieu que ses larmes constellent le ciel au lieu d'attendrir la terre, comme celles du grand désespéré, notre semblable, notre frère.

GEORGES EEKHOUD.



## VERS

### L'ANGE SOLITAIRE

*Seigneur, voici l'enfant distraite de la terre  
Que n'osaient espérer les races au déclin;  
Gardez des vains témoins sa marche solitaire,  
Et qu'elle aille, avec vous, dans la laine et le lin.*

*Heureux, dès ici-bas, les simples et les tristes :  
Elle a reçu de vous les yeux qui vous verront !  
Le cœur brûlé d'amour de vos évangélistes  
Battra secrètement devant ce jeune front.*

*Car ses seuls yeux baissés purifieront les âmes ;  
Sans qu'un autre Messie ait vécu dans son sein  
Elle sera bénie entre toutes les femmes,  
Et le sol, dans ses pas, sera réputé saint.*

*Fleur des fleurs à venir, qui parfumes d'avance  
Le bienheureux jardin où tu t'éveilleras,  
Laisse nous en passant un peu de ton enfance,  
Et que les nouveau-nés reposent dans tes bras.*

*Ton cœur vierge, ton cœur tendre et triste de mère  
Souvrira volontiers pour les simples d'esprit,  
Et puis tu t'en iras comme un songe éphémère ;  
L'évangile nouveau ne sera pas écrit.*

*Mais tu te survivras dans les âmes fidèles,  
Pur esprit désigné pour un autre destin,  
Dans les âmes d'alors, lasses de tout et d'elles,  
Comme le souvenir de l'aube et du matin.*

### LYS DANS LA VALLÉE

*En moi je sens mourir un cœur prédestiné,  
Meurtri de tout l'amour qu'il n'aura pas donné,*

*Mourir, sans en rien dire, entre les mains des anges,  
A la simple façon d'un enfant dans ses langes,  
A la simple façon d'un tout petit enfant.*

*O cœur, donné par Dieu, qu'un bon ange défend,  
Toi, rien ne souillera ta robe originelle!  
Sois content de la seule étreinte maternelle  
Dont t'environneront quelques beaux soirs d'été,  
Et meurs dans ton désir et ta virginité.  
Le silence t'a fait orgueilleux et timide ;  
C'est par lui que ta vie est solitaire et vide,  
Toi, fait pour être aimé, toi, qu'on n'aimera pas*

*Maintes vierges, tes sœurs, t'eussent tendu les bras  
Comme au roi désiré de toutes leurs pensées,  
Hélas! et tu n'as pas connu ces fiancées,  
Tu n'as pas vu venir dans la paix de tes soirs  
Ces pensives enfants qu'appelaient tes espoirs,  
Et tu te meurs de tout cet amour inutile,  
Cœur battant, cœur meurtri, mon pauvre cœur stérile!*

## BONNE MORT

### I

*Dans quels jardins fermés me suis-je réveillé?  
Ah! rien que les sanglots d'un cœur émerveillé!  
Les mots ne disent plus ce que l'âme veut dire.*

*Le cœur me pleure! et j'ai ses larmes dans les yeux.  
Des bénédictions me viennent des grands cieux,  
Avec tous ces rayons mirés dans mon sourire.*

*Après cette allégresse oubliée ici-bas,  
Vers quelles voluptés tendre encore les bras?  
Ayez pitié, Seigneur, et faites que j'expire.*

II

*Je n'eusse pas osé les vœux que vous comblez ;  
C'est trop vite rouvrir l'Eden aux exilés,  
Nous ne sommes pas faits à ces grâces soudaines.*

*Et toi qui m'amenas et qui ne pleures pas,  
De quel ange envoyé foulais-tu donc les pas  
Quand tu m'as retiré des présences humaines ?*

*Mais que les frais léthés de ce bocage vert  
Font aisément douter qu'on ait jamais souffert,  
Et que mes guérisons mêmes me sont lointaines !*

III

*Enfant dont les beaux yeux me regardent mourir  
Sans qu'un pleur imprévu vienne les obscurcir,  
Cette félicité ne t'est donc pas nouvelle ?*

*Profond cœur féminin que rien n'étonne plus,  
Peut-être as-tu vécu dans des soirs révolus  
Le bonheur inouï que ce soir me révèle.*

*Ne me raconte pas quelle nuit vint après !  
Mon bonheur me tuera sous ces ombrages frais,  
Car je suis des élus dont la joie est mortelle.*

IV

*Prépare néanmoins le cher lit parfumé ;  
D'autres ne s'en iront qu'après avoir aimé  
Qui ne seront pas morts d'une mort aussi belle.*

ELDORADO

*Les trirèmes de mon rêve  
Cinglent vers un autre ophir ;  
Un soir de là-bas chante sur la grève,  
Des hommes inconnus me regardent venir.*

*Ah! c'est la terre que j'ai faite  
Pour mes beaux yeux intérieurs,  
    Pour mes yeux en fête  
Des après-midis sur les fleurs.  
La bonté du soleil s'y repose  
    Sur l'horizon inviolé,  
Le soir est beau comme une rose  
    Dans ma Thulé.  
Une humanité toujours ivre  
Y chante d'une douce voix  
    Un bonheur de vivre  
Qui mêle son âme à l'âme des bois,  
    Un bonheur mélancolique!  
Et j'ai fait pleurer dans ses salles d'or  
    Un fabuleux pacifique  
    Beau comme la mer du Nord  
Le premier soir que je l'ai vue,  
    Un océan divers  
Fait des beautés des autres mers  
Et dont mes seules nefs labourent l'étendue!*

### LE CŒUR

*Mon cœur, je t'ai gâté comme une fille unique,  
    Une enfant qui ne vivra pas,  
Qui mire en rêvant sa grâce anémique,  
    Ses beaux yeux lents, ses beaux yeux las,  
    Dans un miroir fidèle,  
    Amoureux d'elle!  
Pauvre cœur plus aimant que les cœurs,  
Tu mourras longuement, comme une enfant royale,  
    Las des mêmes douceurs,  
    Et plus pâle!  
Dans la vapeur des derniers encensoirs,  
    Au fond des beaux soirs,  
    Dis ta prière suprême,  
    Celle d'autrefois,  
Avec l'accent nouveau qu'on y met quand on aime,  
    Et retrouve ta jeune voix;*



*Car tu faiblis dans les étreintes,  
Tu te meurs sous les baisers,  
Roi des cœurs brisés,  
Las de l'amour en pleurs des courtisanes saintes,  
Hélas! et qui n'aimeras plus!  
Puisque enfin voilà l'angélus  
Qui tinte pour toi dans le paysage  
Si tristement! si longuement!  
Le signal d'un suprême v'oyage  
Vers un pays plus charmant,  
Meurs, du moins, selon ta race,  
Las des rêves, las des amours,  
Dans les bras de l'enfant qui t'aimera toujours,  
Meurs, du moins, avec grâce!*

FERNAND SEVERIN

---

## TRANSPPOSITIONS (1)

### I. — STUPEUR

D'après un pastel de M. GEORGES LEMMEN.



e qu'elle a vu? Dans l'à venir soudain clair, ce qu'elle a vu, si loin, si bas? Pourquoi — ce malheur encore, au malheur de vivre — a-t-elle un instant *pensé*, la prédestinée, et a-t-elle cédé, *yeux ouverts*, à l'attirance inférieure?

La chemise, de ses épaules était glissée, retenue à peine par un fallacieux ruban de satin mauve agrafé d'une artificielle rose, vineusement rose en des feuilles vertes, et plus lamentablement flétrie qu'une fleur morte. Et sa chair nue s'apercevait : sa chair tavelée et brûlée par le plaisir, sa chair ardente où que de lèvres s'étaient usées, s'étaient séchées que de larmes, dans le vertige des parfums rares mêlés à son parfum tiède.

---

(1) D'autres suivront, d'après des Japonais, des Primitifs, des Modernes. Égoïste collection de reflets et de souvenirs d'art, en quelque sorte le musée de mes préférences, et que devront, parallèlement, expliquer et compléter, des notes critiques.

Le nez charnu, aux ailes apaisées, les sourcils forts, le menton rude un peu et masculin, tous ces souvenirs de la plébéienne origine s'accrochèrent fugitivement et donnèrent à sa beauté le dessin cruel d'un Degas.

Ses cheveux, ses beaux cheveux splendides, d'un brun fauve aux reflets d'automne, dérangés en le désordre de ce dévêtement — l'étrangeté de leur fouillis ténébreux-griffé d'éclairs roux — semblèrent une forêt que le feu dévore, dans la nuit, sous le vent, avec l'horreur, le mystère, l'épouvante et la fuite! Et l'on eût dit qu'elle secouait des flammes sur son front pur, son réginal front droit de statue qui la sacrait pour l'autorité, et dans les plus irrémédiables déchéances, érigeait la tour d'ivoire de sa pensée inviolée.

Seule, sa bouche était restée féminine, sa bouche aux lèvres pâles d'amoureuse éternelle, ses lèvres minces qui si bien savaient happer le baiser, et boire et sucer l'eau des bouches, spasmodiques ventouses aux extraordinaires caresses! Experte en blessures et en consolations également inouïes, cette bouche, un souci la crispait...

Ce qu'elle a vu, dans l'à venir soudain clair, là-bas, si loin, si bas?... Car ses yeux pailletés d'or sombre, ses yeux grands se sont agrandis, et leur regard perdu vague, flotte et rêve, en des immensités, *vers des choses qui ne sont pas d'ici*. Et la lassitude effroyable, l'amertume de sa vie, de toute la vie, fut en ses mornes prunelles; oh! ce regard et ce sourire vaincus, de tant de tristesse, devant ce siècle d'hommes finis et d'aventures médiocres, révélateurs, lents conteurs d'un découragement écrasé, souffrance supérieure, charme de songe et de douleur, un instant émané de cette fleur de sang en feu, fleur superbe aux chairs flambantes, que tous vous avez vue passer, méconnaissable, dans le tapage ignoble de ses triomphes et de ses débauches en fièvre.

Ses yeux, elle les ferma, DEPUIS, *docile à l'attraction inférieure*.

## II. — SACRIFICE

D'après une estampe japonaise.

Calme et décidé, mais voulant paraître paternel pour ne pas trop effrayer l'enfant qui tremble, le vieux prêtre, en sa robe noire brodée d'ossements et de crânes très blancs : toute une fantaisie macabre de tradition, devant la cuve énorme, brune, entourée de fumées et de flammes d'or, légères, dévoratrices,

caresse la joue de l'enfant qu'on amène, le pauvre; une inquiétude en

sa jolie figure ronde de poupée, couvert d'une robe blanche ceinturée de bleu pâle, le caresse comme pour l'encourager à l'immolation prochaine, tandis qu'au milieu des guerriers rangés pour la cérémonie, une femme désespérée sanglote et s'éploie, retenue par des lances, et qu'un homme, bras croisés, dans une angoisse farouche, attend.

### III. — L'ATELIER DU SCULPTEUR

D'après une estampe japonaise.

L'atelier du sculpteur est plein d'un peuple étrange, immobile, assemblée silencieuse de sennins et de divinités :

Voici le dieu livide qui règne dans les flammes et l'effroi, le dieu de sagesse au front élevé, tenant en main le rouleau de toute science, le grand dieu rouge à l'écharpe verte, le dieu des enfants au ventre énorme secoué d'un gros rire, et la gracieuse déesse qui vole, parée du lotus sacré, sa longue robe ondulant au vent comme un drapeau, et combien d'autres, redoutés et fameux !

Voici les sennins de la légende, les saints vénérables, vieillards calmes à l'impassibilité de momies ; celui qui porte une grenouille et celui qui chevauche un poisson, tous ; et voici des masques et des monstres, des masques de gaieté et de douleur, des masques qui ricanent et qui hurlent, et l'animalité fantastique des dragons, des chiens et des tigres — grondantes chi-mères.

L'impévue réunion de pierre est dominée par un Bouddha colossal aux reflets de bronze, assis sur la coupe épanouie de la Fleur sainte, la main gauche sur le genou, la droite levée, ouverte, avec l'index plié comme pour commander le recueillement et le silence, la tête nimbée d'or et de rayons, les yeux perdus *ailleurs* dans une songerie que nul ne finira et la bouche imperceptiblement souriante aux délices de cet anéantissement extasié.

Parfois, le ciseau levé, le sculpteur regarde, avec une ferveur timide, la sérénité majestueuse du rêveur éternel.

### IV — TAPISSERIE

Pour M<sup>lle</sup> Marie d'Ans.

Aux murs de la chapelle du Saint-Sang,  
à Bruges.

C'est le corps d'un grand Saint qu'on rapporte des lointaines contrées où jadis il partit, sous les mépris et les injures, annoncer aux peuples atten-

tifs, son Dieu. Après des siècles, sa parole vibre encore et son œuvre s'éternise...

Là-bas, c'est la mer, là-bas, qui berce les vaisseaux bénits, aux mâtures élancées doucement fléchies sous les voiles, si petits et si frêles, là-bas, comme des blancs oiseaux prêts à de nouveaux départs.

Et du bord des eaux, s'avance l'auguste théorie. Tous ils sont accourus, les hommes d'église et les hommes d'armes, les chevaliers et les prêtres, les évêques et les princes, ils sont venus, avec leurs fidèles et leurs vassaux, saluer la dépouille sainte et lui faire un cortège de roi!

C'est, pendant des lieues, en ce paysage de clarté blanche, si nocturnement, si lunairement étrange, la procession magnifique. De la plage aux collines, à travers les bois sombres et les fleuves bleus, au milieu des prairies, jusqu'à la merveilleuse église, en la ville fière, très lointaine, où attend l'apothéose du tombeau.

Jeunes seigneurs aux fronts où dorment des désirs de gloire et de combats, châtelaines aux beaux yeux qui songent d'amour, insouciantes enfants charmés auxquels s'enseigne la majesté des choses pieuses, plèbe misérable distraite de son angoisse, soldats farouches aux pesantes cuirasses et dont les piques levées font comme une forêt qui marche, tous, le cierge à la main, prosternés et grandis dans l'exaltation sublime d'un acte de foi; et les petites flammes blanches des cierges, tremblantes au vent qui passe, semblent des prières s'envolant vers le ciel.

Chants liturgiques des moines blancs, des prêtres en robe noire, des évêques et des abbés mitrés, soutenant leurs années de leur ferme crosse d'or, et leurs vieux dos pensifs courbés sous les chasubles d'apparat où des gemmes radieuses scintillent parmi les broderies.

Partout, le Signe sauveur, le vivifiant symbole, promesse de pardon, espoir de justice, fontaine de dévouement et de pitié, partout, la Croix, couchée sur le cercueil vénéré, sur la pourpre des étoffes sacerdotales, aux épées des chevaliers, et sur la gorge des femmes, partout, consolatrice et triomphale, la Croix!

Par quel jour, par quel soir, par quelle nuit s'en va la procession splendide?

Aux lointains, ce sont d'irréelles blancheurs de lune et de rêve; et les rouges des chapes ont éteint leurs fanfares et exquisement pâli; les tuniques jaunes ont des ombres violettes et les robes bleues ne sont plus bleues qu'en leurs replis. Les faces sont toutes blanches et les yeux sont tout noirs, regards inquiétants de spectres, chanson mélancolique de couleurs qui se meurent...

Et l'église, au loin, la ville entrevue, avec ses tours et ses remparts, qu'elle paraît vague, et blanche, et enchantée ! Les hautes fenêtres gothiques illuminées, comme éclairées à l'intérieur, en cette nuit indécise, de pure flamme blanche, et les vitraux, et les nervures des arceaux apparaissent en silhouette noire, comme les rameaux d'une végétation fantastique !

Par quel soir de lune et de rêve, par quelle blanche nuit étrange, s'en va la procession fantôme?...

JULES DESTRÉE.

---

## DÉCOR

*Comme au vitrail d'un oratoire,  
Casque d'argent, panache blanc,  
Fraise au col, tunique de moire,  
La lune sur la nuit descend.*

*Dans le parc tout bleu de lumière,  
Sous les tilleuls silencieux,  
Les regards levés vers les cieux,  
Pierrot, à genoux, en prière,*

*Rêve. Cierge! le blanc jet d'eau  
Pensif dans le soir se dresse au  
Rythme lointain de la cascade.*

*La lune, d'un rayon d'acier  
A Pierrot donne l'accolade,  
L'arme et le sacre chevalier.*

MAURICE DESOMBIAUX.



## PROSES LYRIQUES

### I

#### FÉERIE



'était un gracieux petit théâtre, d'un luxe fragile, mièvre et compliqué, sans afféterie. — Sur la scène minuscule, illuminée par des flammes de bengale, glissaient sans cesse des apparitions diaphanes et immatérielles ; les décors et les personnages constamment renouvelés, semblaient fluides et volatils et les tableaux à peine formés, se dissolvaient en fumées opalines... Forêts verdoyantes où pleuvaient des clartés, où tremblaient sur le sol comme des nénuphars de lumière ; archipels et méditerranées orientaux palpitant doucement et ondulant sous l'éther embaumé ; labyrinthes d'une architecture svelte et paradoxale... Parmi cette capricieuse décoration, aux accords aériens d'une fantasque et capiteuse musique italienne, voltigeaient, dansaient, s'enlajaient, — vagues reflets d'un songe diffus, — des jeunes filles et de désinvoltes adolescents, revêtus de riches étoffes bigarrées, de soie, de velours et d'or... Ils se faisaient de nobles et joliment solennelles révérences, se parlaient avec des gestes mignards, suppliants et mutins, se souriaient langoureusement et presque aussitôt s'évanouissaient...

Et le désir m'attristait, devant ce spectacle féérique, de connaître les puérils, pétillants et folâtres propos, les madrigaux musqués et fondants de ces comédiens exquis. Mais, le souffleur criait d'une voix si terrible et retentissante qu'on n'entendait plus ni les chanteurs, ni l'orchestre, — et même, il entrecoupait sa lecture de doléances et du récit de ses infortunes conjugales.

Stupéfait de l'excessive longanimité du public à l'égard de cet *artiste* subalterne, je me retournai vers mes voisins pour solliciter une explication : ils écoutaient d'un air attentif et sans le moindre étonnement.

Pendant, tout à coup, abandonnant sa besogne, l'extraordinaire souffleur se mit à geindre et à larmoyer bruyamment, comme accablé sous le poids d'un définitif et intolérable chagrin.

Alors, exaspéré et agacé par les hurlements stupides, les grossières et indiscretes lamentations de cet individu, jetant un regard de regret sur le cadre, où se déployait toujours la splendeur des fantasmagories, — je m'enfuis de ce théâtre singulier.

II

TES YEUX

A CAMILLE R\*\*\*

Yeux, miroirs sibyllins des ténèbres intimes; fallaces mirages; voiles complaisants des turpitudes; prismes décevants et parjures qui subornent, promettent et trahissent.

Abîmes où croupit et d'où émerge la pensée intérieure, où luit et scintille le charme des espérances criminelles. — Lagunes marécageuses, engourdies, hantées par le feu-follet nocturne, — où, sous les floraisons bulbeuses et morbifères, gisent et couvent les félonies, les vaseuses aspirations, les luxurieux désirs, les concupiscences maudites.

— Cristal translucide, — eaux adamantines, lacs limpides qui s'effarent à l'envol léger de l'oiseau, dans lesquels se mirent en tremblant les nymphæas, les asphodèles et les pâles graminées frissonnantes.

Proxénètes éhontés, Trésoriers infidèles; — foyers inépuisables de charité et d'humilité : — Yeux, — Inquisiteurs aigus, mystérieux interrogateurs.

III

A WOLKENKUKUKSHEIM

Un soir, songeant et équilibrant, avant de m'endormir, de magnifiques projets, je résolus fermement de commencer, dès le lendemain, à vivre comme il fallait vivre, ainsi que j'avais toujours ambitionné de vivre.

— J'aurai, me disais-je, — une seule chambre, loin du tapage des rues et des multitudes, étroitement close. Ses murs seront magnifiés d'hyperboliques tapisseries brodées avec toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, où, sur un fond d'argent adorablement terni, des hippogriffes, de fabuleuses licornes, des fleurs héraldiques, des arabesques contorsionnées s'enchevêtrèrent et recréeront la lassitude de mes yeux dont le dégoût alourdit les paupières. Une timide veilleuse d'albâtre versera dans la pièce, la clarté justement suffisante, pour me permettre de voir la fumée de ma pipe et un peu — mais si vaguement — le brocart chimérique des tentures.

Et là serai-je, assis ou couché, fumant d'un tabac dont la saveur me paraîtra toujours nouvelle, servi par l'admirable petite fée, qu'entre mille j'aurai élue. Elle se tiendra devant moi, sans rien dire, me regardant d'un air confiant, soumis, naïf et respectueux, sans rien dire et moi aussi, je considérerai ma petite fée en silence. Mais, aussitôt qu'elle s'apercevra que

je suis non loin de penser à quelque chose, elle devinera que ma pipe est prête à s'éteindre et — en allumant vite une autre, — elle me la glissera entre les lèvres, avec un sourire duquel vous ne pouvez vous faire la plus lointaine idée. Enfin tandis que, paisiblement, je reposerai, ma petite fée, vive et alerte, mettra en ordre notre ménage exigü, afin de m'éviter tout agacement.

Voilà, nous aurons trouvé la liberté authentique, hors des cohues ; — affranchis des figures désagréables, des papiers maculés, sereinement ignorants, nous jouirons de cette parfaite béatitude, sans arrière-pensée, ni remords, ni envie, — de tout notre cœur !

— Le sommeil me saisit sur la lénifiante assurance de la félicité prochaine, inquiétée pourtant par le léger malaise, la sensation d'avoir omis, en ce mirifique arrangement, un détail minuscule mais essentiel.

Et soudain, au milieu de la nuit et de l'éblouissement des ténèbres, je me réveillai en sursaut : — « Mon Dieu ! quadruple buse ! ce que tu as oublié !... Où chercheras-tu l'or qui te permettra d'acquérir et la petite fée et les étoffes chamarrées et ce tabac délectable et surtout d'acheter le droit de ne rien faire, — de ne plus jamais lire ni écrire ?... »

#### IV

### LA NUIT

L'homme fut solitaire dans un PAYSAGE DE NUIT.

Oh ! qu'elle est épaisse et sombre et lourde, la Ténèbre !

Voici, il y avait la lumière et la joie et du bruit, des voix chantantes, des paroles humbles ou hautaines, — la Vie enfin, parmi laquelle, dédaigneusement, je suis passé, pèlerin orgueilleux, hiérophante altier d'un culte trop sublime !

Et, dans ma haine pour les gloires vulgaires, je pleurais l'alme et monde sérénité d'un ermitage lointain. La Puissance combla mes vœux amers, au delà de mon espoir car, avec la solitude, elle me donna une nuit insondable et muette.

Oh ! la paix souriante et légère du matin !

Sans relâche, je marche, droit devant moi, — au travers les forêts et les steppes arides, — je marche, je cours, je me hâte, en priant d'une voix haletante, monotone et lasse, en *la* suppliant de faire luire, au plus profond de l'horizon voilé, une blafarde, froide et souffreteuse aurore.

Quelle allégresse illuminerait ce cœur désolé !



Mais l'obscurité se resserre, se condense, m'emprisonne de toutes parts et rien n'y fulgure, sinon mes songes, l'ombre de mes angoisses, étrange et terrifiante. Et toujours déçu, n'osant prendre aucune trêve, car la clarté salubre est, peut-être, si proche, je vais, au milieu du silence insupportable et de la nuit tourbillonnante, vers un but qui recule et se dérobe.

## V

### EUTHANÉSIA

Glauques, lymphatiques, crépusculaires dévalent les eaux; silencieusement ondulent et se submergent les vagues, — sans bruit affluent, glissent et se refoulent les vagues.

Et en suivant d'un regard d'agonie, le fil léthargique des ondes, les cicatrices anciennes lui semblent s'être rouvertes soudain et qu'entre ces calmes berges, c'est son sang qui coule et s'épand dans la plaine, — son sang et ses souvenirs, ses chers souvenirs, toutes les douces choses posthumes qu'aux jours obscurs et troubles il aimait à se remémorer.

Avec son sang, les forces l'abandonnent, ruissellent lentement; lentement, le Rêve replie ses intrépides ailes... Et la tendresse sanctifiante et grave de l'heure vespérale proclame le charme ineffable de la mansuétude et de l'oubli.

Les eaux lustrales l'investissent, l'ensevelissent et l'entraînent. Toute volonté lui est étrangère maintenant; le baptême léthéen a lavé les souillures; les dernières ambitions charnelles se sont assoupies sur ses lèvres et dans son cœur.

Qu'importent les fourberies et les tribulations sublunaires! Tout se dissout, s'assuavit derrière les brouillards nocturnes ou transmigre avec les flots mouvants: la courbe des rives s'allonge, s'efface; la nappe liquide et luisante s'étend, écarte nonchalamment les terres, — tout souvenir de la Terre douloureuse et marâtre.

## VI

### LE CONVIVE

J'ignore, en vérité, par quel concours d'insolites circonstances, je me trouvai, un soir pénible, attablé avec cet homme.

Vaguement, je l'avais entrevu, remorquant sa tenace maussaderie parmi les foules disparates des solennités artistiques, excommunié des joies envi-

ronnantes, le cerveau gangrené, pensais-je, par telle incurable et perforante idée fixe.

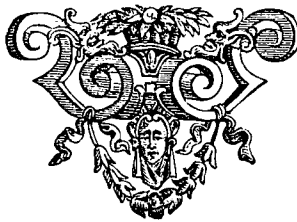
A cette heure, assis vis-à-vis de moi, il mangeait sans mot dire et moi-même, sous l'oppression de je ne sais quelle inquiétude, ne songeais guère à briser la glace, — que minaient, peut-être, les flammes étouffées d'une géhenne cérébrale, — par de bienséants préliminaires. Je considérais, curieusement, le commensal qu'un hasard *fortuit*, m'imposait.

Obstinément, son regard se fixait sur la table ; l'évidente et natale noblesse de ses traits, ravinés, saccagés maintenant par quelque bien chère et toujours plus impérieuse douleur, me frappa ; ses minces lèvres exsangues parfois se distendaient fébrilement, comme s'il voulait parler, — mais, aussitôt, sans doute, un décourageant *A quoi bon?* mental lui scellait la bouche... Dans ses allures indécises et ses moindres mouvements transparaissait un embarras singulier et son front semblait s'incliner pour cacher l'invisible flétrissure, les corrodants stigmates d'une profonde et infamante déchéance.

Enfin, à l'improviste et comme prenant un parti désespéré, fixant lentement et pesamment sur moi ses yeux pâlis, il articula d'une voix insinuante, rauque, timorée, — écho lassé d'obstinées et infécondes méditations : — « Monsieur... — ici, il essaya un humble et grimaçant sourire, — Monsieur, permettez-moi de vous adresser une bien spacieuse et indiscrete question... »

Il hésita encore, me lança un coup d'œil anxieux, hagard et suppliant : — Monsieur... *croyez-vous en...* DIEU?

ARNOLD GOFFIN.



## L'AFFAIRE LEMONNIER

*Dérogeant à nos habitudes, nous donnons ici un article qui a déjà paru dans Gil Blas. Cette étude, venant après la protestation de la Jeune Belgique contre le procès intenté à Camille Lemonnier, nous semble résumer et définir exactement et violemment ce que nous pensons nous-mêmes de cette ridicule affaire.*

### LES EUNUQUES DU GRAND SÉRAIL



ils sont fidèles et incorruptibles, je vous en répons, ces émasculés du cœur, ces castrats du cerveau. Ils ne permettront jamais à aucun mâle de coucher, un seul instant, avec la cafarde imbécillité du genre humain dont ils ont le sacré dépôt. Il leur repousserait à eux-mêmes des génitoires de gladiateurs avant qu'ils oubliassent leur consigne de ne laisser passer aucune idée, aucun généreux concept d'art pouvant être supposé capable de dépuceler notre vomitive innocence!

Elevés à l'école de la servitude, nourris du lait de putois des plus vieilles traditions universitaires, amplement drapés dans des toges obsolètes, où leur conscience d'albumine peut flotter à l'aise, bavant d'obscurités verbosites dans cette langue immémorialement décrépète dont les plus sordides huis-siers rougissent, parfois, quand leur canaillerie les a rendus opulents et considérables, — ils ont un don, néanmoins, ces hongres de la Balance, un don sublime et qui leur fut départi dans les siècles anciens par le Dieu des pleutres, mais qui ne devait éclater comme une fleur de dégoûtation absolue qu'en cette seconde moitié du dix-neuvième.

C'est le don canin d'un certain flair *infaillible* pour discerner une œuvre d'art véritable. Je ne suis point élu pour parler politique en cet endroit, du moins aujourd'hui. Cette racine d'amertume et d'ignominie révolte, d'aillieurs, mon pauvre estomac. Je n'ai pas même qualité pour faire de la *psychologie sociale*, comme l'écrit avec faste cet excellent M. Drumont qui ne paraît pas s'être enquis fort exactement du sens des mots. Il n'entre donc pas dans mon sujet de rappeler cet amas de purulences, ce Cotopaxi de turpitudes dont le témoignage universel accuse la magistrature française.

Il se peut, après tout, qu'aux yeux de cette veuve surannée des pouvoirs durables et grands d'autrefois, la prévarication même apparaisse comme le plus sacré des devoirs, quand il s'agit d'un maître, quel qu'il soit, capable de la gratifier, — ce maître fût-il d'un seul jour, eût-il été lancé au pinacle par la botte crottée d'un vidangeur fatidique, pour en retomber, l'instant d'après, comme une charogne en déliquescence!

Je demande qu'il soit observé que je m'occupe d'art uniquement, exclu-

sivement, dans cette chronique, et que cela me suffit tout à fait pour incriminer, à mon tour, la magistrature.

\* \*

Tout le monde sait, depuis trois jours, que Camille Lemonnier a été condamné à 1,000 francs d'amende par la 9<sup>e</sup> chambre, pour *outrage aux mœurs*, absolument comme s'il avait vendu des cartes transparentes sur la voie publique ou caressé un jeune typographe dans diverses pissotières.

Or, Lemonnier a simplement écrit un article d'art. Un article d'art, héin ! ce n'est pas commun dans les journaux où les ordures surabondent et ne sont jamais poursuivies.

Mais, voilà, la magistrature a surtout le flair de ce genre de délit contre la médiocrité et l'hypocrisie sociales, qu'elle paraît avoir décidé pour mission de protéger. Elle est alors tellement ignoble qu'elle en devient infaillible, ainsi que je le disais tout à l'heure.

Cette prérogative papale à rebours ne vous semble-t-elle pas prodigieuse ? Nous autres, du bâtiment, nous sommes infiniment exposés à nous tromper. Il nous arrive parfois de préférer une œuvre inférieure, parce que nous avons en vue l'Art seul et que nous pouvons être obstrués momentanément par la conception qui nous en est propre.

Les magistrats, pour voir clair, n'ont besoin d'aucune conception, ni d'aucune notion de l'art. Il leur suffit d'être les tuteurs de la bêtise « au front de taureau » qu'aucun art ne peut entamer et dont le signe caractéristique est l'horreur des mots, la panique horreur des mots puissants dont l'art est avide, parce qu'eux seuls correspondent à ce besoin d'absolu qui est son essence.

Une parole audacieuse et forte lancée par un écrivain produit en eux l'effet du coup de baguette sur ce tambour oriental d'une sonorité terrible dont les vibrations deviennent plus profondes en s'élargissant, jusqu'au point d'affoler les nerfs et d'engendrer le tremblement.

Comment pourraient-ils s'y tromper ? et quelle est la critique littéraire qui pourrait se flatter d'un aussi merveilleux discernement ? Baudelaire, Flaubert, Barbey d'Aurévilly furent incriminés pour d'incontestables chefs-d'œuvre, pour des livres qui sont l'honneur, l'*unique* honneur de la France contemporaine et qui continueront de resplendir, quand cette pudique société d'avocats fangeux et de sodomites intègres aura sombré pour jamais dans les dépotoirs infinis de sa crapuleuse vertu.

\* \*

Une chose m'afflige et m'inquiète. C'est que Lemonnier n'ait pas pu attraper dix ans de bagne.

Un instant, j'ai redouté pour lui l'avanie suprême d'un acquittement qui eût impérieusement nécessité les fastidieuses corvées d'un recours en réhabilitation. Mille francs d'amende, c'est une véritable dérision quand on veut châtier un artiste vraisemblablement pavé d'or. Ne pouvait-on, du moins, lui appliquer le maximum d'un copieux emprisonnement ?

Cette miséricordieuse rigueur s'imposait d'autant plus que l'accusé appartient à la nation belge et passe avec raison pour le plus grand écrivain de son pays. Il fallait à la fois obéir aux récentes consignes d'un gouvernement d'horribles mufles qui décrètent l'inhospitalité française et punir exemplairement un incontestable artiste.

Le cas de ce criminel était, d'ailleurs, aggravé par la plaidoirie d'Edmond Picard, le célèbre avocat de Bruxelles, venu tout exprès pour défendre son compatriote et pour tenter outrageusement l'inoculation de quelques idées littéraires dans les cervelles barrées de nos magistrats.

Il est vrai que cette plaidoirie extraordinaire a produit le double effet d'être applaudie par tout individu capable de penser et de sentir, et d'être prodigieusement inaperçue du Tribunal qui a motivé son arrêt dans une ignorance invincible des arguments apportés par le défenseur.

Le texte de la condamnation est reluisant de crasse et de certitude, et passant à côté du plaidoyer négligé comme n'existant pas, court s'ajuster comme un emplâtre au réquisitoire de cet imbécile de substitut, qui ne veut pas qu'on « blesse le goût », ni que « la liberté dégénère en licence », sous aucun prétexte, et qui parle sérieusement de « la délicatesse de forme » de l'auteur de Pantagruel, de torcheculative mémoire.

Enfin, car cette faconde vertueuse est à faire vomir, le tribunal a l'extrême bonté de considérer qu'il y a des *circonstances atténuantes*, qu'il se garde soigneusement de notifier. C'est toute la victoire obtenue par Edmond Picard sur ces magistrats d'antichambre qui ont eu l'inconséquence de désirer qu'on ne les accusât pas de vandalisme et qui, privant Lemonnier de la prison glorieuse à laquelle il avait un si juste droit, ont tout de même vengé la morale de nos plus austères fripouilles en le condamnant au maximum de l'amende.

\*  
\*\*

Mon Dieu ! l'Art est une chose vitale et sainte, pourtant !

Dans l'effroyable translation « de l'utérus au sépulcre » qu'on est convenu d'appeler cette vie, comblée de misères, de deuils, de mensonges, de déceptions, de trahisons, de panteurs et de catastrophes ; en ce désert à la fois torride et glacé, du monde, où l'œil du mercenaire affamé n'aperçoit, pour fortifier son courage, qu'une multitude de croix où pendent, agonisants, non plus les lions de Carthage, mais des ânes et de dérisoires pourceaux crucifiés ; dans ce recul éternel de toute justice, de tout accomplissement des réalités divines ; attiré par l'horrible humus dont ses organes furent pétris ; convoité, comme un aliment précieux, par toutes les germinations souterraines ; sous le planement des aigles du charnier et des corbeaux de la poésie funèbre et sentant, avec une angoisse sans mesure, ses genoux plier à chaque effort ; — que voulez-vous que devienne un malheureux être humain sans cette lueur, sans cet arôme subodoré des jubilations futures ?

Tout nous manque indiciblement. Nous crevons de la nostalgie de l'Etre. L'Eglise, qui devrait allaiter en nous le pressentiment de l'Infini, agonise, depuis trois cents ans qu'on lui a tranché les mamelles. L'extradi-

tion de l'homme par la brute est exercée jusque dans les cieux. Il ne reste plus que la louve de l'Art qui pourrait nous reconforter, si on ne lapidait pas les derniers téméraires qui vont encore se ravitailler à ses tétines d'airain.

On a beau dévaliser les âmes et détronquer l'homme; après tout, il resterait à décréter son abolition pour que disparussent tous les ferments de l'incompressible idéal qu'il porte en lui et que la plus sacrilège éducation n'élimine pas. Aucun degré d'avilissement ne peut être calculé pour prévaloir contre la nature.

Aussi longtemps que subsistera la race douloureuse des enfants d'Adam, il y aura des hommes affamés de Beau et d'Infini, comme on est affamé de pain. Ils seront en petit nombre, c'est bien possible. On les persécutera, c'est infiniment probable. Nomades éplorés du grand Rêve, ils vagueront comme des Caïns sur la face de la terre, et seront peut-être forcés de compagnonner avec les fauves pour ne pas rester sans asile. Traqués ainsi que des incendiaires et des empoisonneurs de fontaines, abhorrés des femmes aux yeux charnels qui ne verront en eux que la guenille, invectivés par les enfants et les chiens, épaves affreuses de la Joie de soixante siècles, roulées par le flot de toutes les boues de ce dernier âge, ils agoniseront à la fin, — aussi confortablement qu'il leur sera donné de le faire, — dans des excavations tellement fétides, que les scolopendres et les scarabées de la mort n'oseront pas y visiter leurs cadavres !

Mais, quand même, ils subsisteront pour désespérer leurs bourreaux ; et comme la nature est indestructible et inviolable, il pourrait très bien arriver qu'un jour, — par l'occasion de quelque surprenant baiser du soleil ou l'influence climatérique d'un astre inconnu, — une exceptionnelle portée de ces vagabonds, inondant la terre, submergeât à jamais, dans des ondes de ravissement, cette avortonne société de sages goujats qui pensaient avoir exterminé l'aristocratie du genre humain !

..

En attendant cette revanche possible, mais humainement inespérable, hélas ! est-ce que nous n'aurons pas la consolation de la voir finir, quelque jour, dans le plus insondable mépris, cette Institution décriée qui trouve le moyen de déshonorer un peu plus la France en faisant une guerre si basse à la seule grandeur dont nous puissions encore nous enorgueillir ?

Dire qu'elle a frappé Baudelaire, l'un des deux ou trois poètes du siècle et que la pécore est fière de cet attentat pour lequel on devrait couper la queue et les oreilles à chacun de ses fonctionnaires et les condamner à l'infamante extraction des plus délétères guanos !

Il faut vraiment songer à l'effroyable pénurie de l'âme française, après dix-huit ans de prostitution républicaine, pour concevoir l'indifférence de tout un peuple qui supporte que ceux qui lui font sa dernière gloire soient contaminés par de telles mains !

Je n'ai tant parlé de Lemonnier que parce que son affaire est une continuation des turpitudes antérieures dont l'éclaboussure atteint quelques-uns

de nos plus grands hommes. Je ne me suis pas imposé la tâche de juger ici l'auteur du *Mâle* que je nomme simplement à la suite des autres, sans aucun dessein de comparaison favorable ou défavorable. Quand l'occasion se présentera, je lui réglerai son compte, le plus équitablement que je pourrai. Jusque là je ne veux voir en lui qu'un artiste quelconque, mais un artiste assurément, que des bavards en jupons d'eslaves ont eu, ces jours passés, l'indicible honneur de juger et de condamner.

Mais quand viendra le bienheureux jour où il faudra décidément les assommer dans les ténèbres, ces soprani de la Justice, comme il sera bon de leur chuchoter auparavant des choses profondes! de leur dire, par exemple, que l'Art est un ennemi qui n'admet point de quartier et qui doit finir par dévorer les imbéciles qui le méprisent sans comprendre qu'il leur serait indispensable de l'exterminer; que c'est une force de droit divin au dessus des princes de chair qui paissent les hommes dans les temps de monarchie et des princes de boue qui lèchent les émonctoires populaires dans le temps des républiques; que c'est une majesté si sainte qu'aucune loi n'est faite pour elle et qu'elle n'a rien à voir aux divers arrangements de la vermine humaine pour subsister sur son fumier; qu'elle est, par sa nature, éternellement étrangère aux institutions, aux sagesses mercenaires, aux sales prudences, aux plates pratiques, aux respects, aux convenances et aux tripotages infinis de ce monde abject; enfin, que tout lui est dû et que le plus considérable des magistrats qui prostituerait sa femme et ses filles, et ses fils et jusqu'à sa propre personne, — si, par hasard, elle était sortable, — au dernier de tous les artistes, après lui avoir donné toute sa fortune, n'accomplirait que le premier de ses devoirs et en recueillerait à coup sûr le plus grand honneur que puisse espérer un bourgeois dans sa condition.

LÉON BLOY.

## CHRONIQUE MUSICALE

### MILENKA. — LE BALLET DE L'AVENIR.



Les motifs caractéristiques de *Milenka* étaient connus bien avant que le ballet de MM. Jan Blockx et Paul Berlier ne fût représenté sur le théâtre de la Monnaie. Le public des *Concerts populaires*, qui avait naguère applaudi le *Kermisdag*, avait fait fête à cette musique savoureuse et pittoresque. L'épreuve de la scène a été plus favorable encore que celle de la simple audition à l'orchestre. *Milenka* a remporté un succès franc, décisif et mérité.

M. Blockx est aujourd'hui en pleine maturité. Le don et la science se combinent harmonieusement dans les dernières pages qu'il a écrites. Il est heureusement doué et il reconnaît la nécessité de fortifier ses qualités

natives par de fortes et profondes études. Il est maître de sa technique, et il ne se laisse pas entraîner par elle. M. Blockx se trouve donc dans les meilleures conditions voulues pour nous donner des œuvres originales et puissantes.

Ajoutez que l'auteur de *Milenka* est foncièrement flamand. Il a eu la chance de naître et de se développer dans un milieu caractéristique, à l'effigie de son esprit, et il n'a eu qu'à suivre sa pente instinctive pour faire jaillir sa personnalité artistique. Nous ne sommes pas fanatique du nationalisme dans l'art. Nous croyons que la douane est sans aucun droit dans cette matière, et nous ne crierions pas au miracle si, à côté du flamand Jan Blockx et du wallon Erasme Raway, il surgissait un compositeur, ni flamand ni wallon, et qui eût infiniment de talent quand même. L'individualisme nous a déjà montré de tels phénomènes, et il est probable qu'il nous en réserve encore, et de très heureux.

M. Blockx a donc la chance — et le mérite, — d'être de sa race. Nous disons la chance, parce qu'il s'évitera, grâce à son nationalisme, le reproche banal, un peu facile, et trop inintelligemment prodigué, d'être un musicien exotique.

De même que chez les peintres de souche flamande, l'organe agissant est l'œil, et que les sujets traités valent surtout par la combinaison des couleurs flatteuses, de même, chez l'auteur de *Milenka*, la phrase musicale est peinte plutôt que dessinée, et si elle a des contours pittoresques, c'est à cause de son coloris. Il y a transposition de l'œil à l'oreille, de la vue à l'ouïe. Et si nous n'avions pas peur de la bizarrerie de l'expression, nous dirions volontiers qu'il entend par les yeux et qu'il nous fait voir par les oreilles.

Cette faculté, qui d'ailleurs lui est commune avec d'autres compositeurs flamands, prédisposait naturellement M. Blockx à écrire des symphonies descriptives et des ballets. Et c'est d'elle, assurément, que vient la belle saveur de *Milenka*.

Nous n'étonnerons donc personne en constatant que la musique de M. Blockx est franche, délurée, haute en couleur, avec de belles agitations de jeunesse, et qu'elle traduit à merveille l'atmosphère, le décor et les gestes des personnages.

*Milenka*, grâce à M. Blockx, et aussi grâce à M. Berlier, sort un peu des données du ballet traditionnel. Et il est permis, à ce point de vue, tout en rendant pleine justice au musicien, de ne considérer cette tentative heureuse que comme une œuvre de transition.

De même que le grand-opéra et l'opéra-comique ont donné naissance, sous le forceps wagnérien, au drame lyrique et à la comédie musicale, le ballet classique ne peut tarder à se transformer en mimodrame ou en pantomime.

L'opéra italien, qu'était-ce, sinon un assemblage hasardeux de morceaux de concert reliés entre eux par des récitatifs quelconques? Chez Bellini, chez Donizetti, il y a divorce parfois entre l'action et le texte musical, et indifférence toujours. L'héroïne va mourir, et elle vocalise. On s'égorge sur un air de valse. Musique de dessert, a-t-on dit avec une spirituelle sévérité.



Tous les reproches formulés contre l'opéra italien ne s'appliquent-ils pas au ballet? Les chanteuses vocalisent du gosier et les danseuses vocalisent du pied. Là aussi la douleur, l'agonie et la mort sont exprimées par des trilles — des trilles de l'orteil. Là aussi il y a désaccord ou indifférence entre l'action et sa réalisation par le geste et par la musique. Et de même qu'il est pénible d'entendre les chanteuses de « l'école du petit chien », comme dit Berlioz, il n'est pas agréable de voir une belle femme s'ingénier à imiter les derviches tourneurs, les toupies et les processionnaires d'Echternach.

Il ne s'agit pas d'exclure la danse du ballet, pas plus qu'on n'a proscrit le chant du drame lyrique ou de la comédie musicale. Il faut la remettre à sa place, tout simplement. Quand la logique de l'action le commandera, on dansera, comme on chante, lorsque le drame l'exige, dans *les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. Et dans les intervalles, les pointes et les jetés-battus seront remplacés par la pantomime, de même que les cantilènes et les morceaux de bravoure ont été remplacés par le récitatif et la déclama-tion.

Cette transformation est fatale, et il dépend d'un compositeur audacieux qu'elle soit prochaine.

Nous voici loin de *Milenka* et de M. Blockx, dites-vous? Oh! pas si loin, je vous l'assure.

ALBERT GIRAUD.

---

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*Istar*, par JOSÉPHIN PÉLADAN. — Un vol. Paris, Edinger.

### I



Je que je vais dire de Joséphin Péladan va me brouiller à tout jamais avec un écrivain dont j'admire profondément *le Vice suprême* et les études esthétiques, mais il dépasse trop la mesure de la plaisanterie permise et ce que tous les lettrés pensent de sa fabrication littéraire, il faut bien finir par le lui confesser. Ne nions pas certaines qualités d'un style, qui ne dédaigne pas la faute de français (1), admirons certaines pages où le lyrique méridional se laisse entraîner, mais disons bien nettement que ce livre, *Istar*, constitue une malpropreté artistique comme tout livre à clef.

Car *Istar* en est un. La dame que M. Péladan compromet sous ce nom, nous l'avons reconnue d'emblée, et ce Nergal aux allures inspirées, c'est M. Péladan lui-même qui se pare de toutes les beautés physiques, de toutes les puissances passionnelles : « J'ai conquis, à force de talent, peut-être de

---

(1) Je voudrais que cette M<sup>me</sup> Istar m'*ait* lu (p. 105 de l'édition in-16).

génie, le droit de ma pensée pleine, entière, et devant tous. J'ai, six mille nuits durant, valeureusement aimé la divine langue française ; je puis tout dire en français, j'y suis burgrave sans vasselage aucun, même aux lois. » Eh bien non ! on ne peut pas tout dire en français, — les sottises sont prohibées et les diffamations interdites. La dame dont M. Péladan fait son héroïne et dont il décrit les hystéries sororales, en attendant sans doute qu'il en décrive, au tome II, d'autres moins platoniques, comme dans *A Cœur perdu*, dont *Istar* n'est qu'un mauvais démarquage, cette dame est un écrivain de talent estimé. M. Péladan n'a pas le droit de dévoiler au public les rapports qu'il a eus avec elle, si tant est qu'il en ait eus, ce Mage ! Un écrivain a le droit de se déboutonner dans ses livres, non celui d'y dégrafer des corsets à initiales.

Cela dit, parlons du livre comme œuvre d'art ; hélas ! il ne rachète rien. M. Péladan a écrit *le Vice suprême* et il le refait ; c'est, de volume en volume, un délayage de ce livre étrange, original, inattendu, détraqué sans doute, mais plein de science, de style, de vie dans l'absurde, qui nous surprit il y a quelques années. C'était une conception neuve que ce transport dans la vie contemporaine d'une certaine quantité d'êtres parfaits et tout puissants, alchimistes, aux vertus supérieures, beaux à mourir, omniscients, d'une aristocratie surélevée, de mages et de Lohengrin en habit noir évoluant avec la sérénité de l'inspiration divine dans la société parisienne. Pour ceux qui ne savent pas ou ne devinent pas que Daïoud est l'hébreu de David et Schaoül celui de Saül, il y avait stupéfaction bourgeoise d'un grand effet ; on convenait volontiers que l'auteur dépasse la norme de l'école normale, possède une somme d'études de poids très lourd ; et la science de la Kabbale, l'Eliphas Lévyisme, les nécromanciers fantastiques, le grand arcane mis à la portée des familles, ces choses s'enchassaient originalement dans une œuvre de souffle humain et d'art raffiné.

Mais nous savons à présent que M. Péladan connaît tout cela et il nous a même rendu service en nous forçant à nous lexicquer son beau livre ; mais que vient faire ce galimatias hermétique dans l'histoire d'un monsieur qui va à Lyon, s'éprend d'une femme, l'appelle ma sœur et retourne chez lui en laissant un chat noir (chat en deuil), comme souvenir ?

Et que M. Péladan ne vienne pas nous dire que nous sommes profanes et qu'il plane. Il plane, oui, dans les régions ébahissantes de la fumisterie, il n'est que l'Alphonse Allais de la Magie ; enfin, lorsqu'il clame sur les toits que ses volumes se vendent, malgré les Haines, les Conspirations, etc., nous voulons le croire et le féliciter. Ohnet se vend aussi.

MAX WALLER.

## II

*Études et Portraits*, par PAUL BOURGET. — Paris, Alphonse Lemerre.

Ne pourrait-on pas dire, sans trop d'injustice, que Bourget a refait en *joli* ce que Taine avait fait en *beau* ?

Plus latin, au fond, que l'historien des *Origines*, il a poli, émoussé le système de celui-ci, évité ses allures quelquefois dogmatiques et absolues. Avec infiniment de talent, il use, en quelque sorte, des procédés des vulgarisateurs, des fabricants de manuels scientifiques à la portée des gens du monde. Son style souple, vague, insinuant, gris-perle délavé, justifie le mot de Huysmans : — Bourget écrit avec de la gomme à effacer !

Il appartient un peu à cette élite qu'il affectionne : les cosmopolites, et à leur exemple, il semble craindre les sensations fortes, les affirmations positives, — incorrectes et malsonnantes. Il pense plus ingénieusement que fortement ; dans *André Cornélis*, le tragique de l'épilogue déconcertant sa psychologie menue et mièvre, l'analyse fait place au mélodrame.

La multiplicité des points de vue lui interdit tout jugement net et définitif ; sa critique et sa philosophie abusent des préteritions, des réticences et s'arrêtent toujours à des plausibilités.

Il est de ceux auxquels on hésite à appliquer le nom d'artiste, dans le sens très circonscrit que l'on donne actuellement à ce terme.

L'impression est singulière qui ressort de la lecture de ces deux volumes, où Bourget étudie les écrivains les plus disparates, de Pascal à Barbey, en passant par Rivarol et Vallès et où, enfin, il nous emmène à sa remorque, en France, en Angleterre, en Suisse et en Italie.

Les *Portraits d'écrivains* sont évidemment des articles hâtifs et peu revus, et les *Etudes anglaises* se présentent comme de simples notes de voyage. Ces dernières forment, à notre sens, la partie la plus intéressante du recueil, — les *Sensations d'Oxford*, surtout, — parsemées d'aquarelles dans lesquelles il entre, certes, plus d'eau que de couleur, mais si jolies.

Toutes ces pages fines, délicates, élégamment — et sans trop insister — pessimistes, d'un éclectisme, ou plutôt d'un cosmopolitisme intellectuel parfait, d'un style, pour ainsi dire, blasé, paraissent finalement manquer de vigueur, non seulement dans la forme, mais dans la pensée. On croirait que Bourget fait subir à ses phrases une opération similaire à celle infligée par le magnifique Brummel à ses vêtements neufs.

Au reste, l'écriture *artiste* nous a peut-être rendus inaptés à sainement apprécier les œuvres de demi-teinte ?

ARNOLD GOFFIN.

### III

*Un Brelan d'excommuniés*, par LÉON BLOY. — Un vol. Paris, Savine.

L'éditeur Savine met en vente *Un Brelan d'excommuniés* de Léon Bloy. Les excommuniés, ce sont Barbey d'Aurévilly, E. Hello et Paul Verlaine, trois grands écrivains de tradition catholique, dont le peuple imbécile des sacristies et des journaux pieux n'a jamais voulu reconnaître la très haute valeur. Alors, le joaillier de malédictions qu'est Bloy s'indigne en vociférations éperdues et magnifie, avec des anathèmes et des imprécations, les trois admirables artistes injustement dédaignés. Tant de colère paraît bien un peu naïve : l'incompréhension et la haine de l'Art sont loin d'être l'apa-

nage de la gent dévote et l'infirmité est malheureusement bien plus générale ! Comme aussi c'est tant soit peu gobeur que d'accorder aux catholiques une suréminence présumée de concepts et de se fâcher en découvrant que la présomption, bénévolement admise, ne correspond à aucune réalité ! Mais, qu'importe, au reste ! Puisque cela nous a valu ces superbes clameurs vengeresses et ces glorifications enthousiastes. Les études sur Hello et sur Verlaine sont d'une acuité et d'une émotion étonnantes ; toutes trois elles sont écrites en une langue merveilleuse, en belle prose française comme nous n'en avons plus lue depuis longtemps. De tout ce que Bloy a publié jusqu'ici, *Un Brelan d'excommuniés* est de loin l'œuvre la plus parfaite : son style mûri, très personnel à présent, donne une allure souveraine de beaux fauves lâchés à ses phrases décisives où l'on trouve, aussi nombreuses que des coquelicots en un champ de blé, des pensées frappées comme celle-ci : « Les œuvres puissantes et belles ont une longévité prodigieuse qui les fait aïeules des pensées futures ».

JULES DESTRIÉE.



## PROGRÈS

*La galvanoplastie occipitale et glauque  
Matamore un concept d'orfroi seigneurial,  
Glèbe! par nul débat de syndics qu'oncial  
Tel syllogisme épars insuffla d'Archiloque.*

*Mince, le faux pipeau qu'idyllique et la loque  
Lac et Loch, oui, l'Écosse implique en général!  
Walter Scott, ta culotte au banal Épinal,  
Si l'honneur d'un Nisard clôt l'inéclos colloque!*

*Haut ce glaive assumant la foison du futur  
Acclamé d'archivolte en écho pur : Arthur,  
Nard hagard qu'ard plus tard l'art d'écart par bagarre!*

*Statue! un preux joufflu souffle en le tuyau fol  
Sans de locomotive accaparer la gare  
D'où fuit, lui dans la nuit, maint signal cru du sol.*

FIRMIN GALOUBET.

## BALLADE

*Clairdelunant sous le transept  
Folial des chênes mystiques,  
Châtelaine aux doux pieds plastiques  
Conculque les cailloux par sept.*

*Hécate, écoute! U, u, l'orfraie  
Ulule. Perçois le caduc  
Madrigal si chouette au grand duc  
Qu'Offenbach symbolique effraie.*

*La forêt des enchantements,  
Vois, s'esclarmonde d'émeraude.  
Le cor sonne aux flammes! Belle Aude,  
Meurs au souffle de tes amants!*

MARC ROCHEFER.

---

## MEMENTO

Nous recevons la lettre suivante :

« MON CHER W\*\*\*,

« Ne me maudissez pas trop. Je ne vous oublie pas ; mais en plein travail, accablé par les planches des *Fleurs du mal* que me réclame Lemerre et dont trois seulement sont achevées, je dois remettre à de meilleurs jours le frontispice de *la Jeune Belgique*. Il viendra, je vous le promets ; en attendant, faites-moi remplacer par un certain Léon Dardenne, un de vos jeunes et de vos meilleurs aquafortistes de là-bas. Je vous répons de sa patte et serre la vôtre.

« FÉLICIEN ROPS.

« Amitiés d'André Fontainas.

« Paris, 1<sup>er</sup> décembre.

« 21, rue de Grammont. »



Pour paraître prochainement : *les Kermesses*, 14 compositions d'Am. Lynen, texte d'Eugène Demolder. Chez Charles Vos, éditeur, rue d'Assaut.



Le numéro de novembre des *Ecrits pour l'Art* (mensuels) nous apprend des choses fort intéressantes, entre autres que M. René Ghil accepte les dédicaces publiées et qu'il revendique le titre de maître de l'instrumentation et de cette philosophie évolutive qu'il a apportées. Nous n'y voyons aucun inconvénient.

Nos compliments sincères à M. Albert Mockel, qui écrit déjà le René Ghil couramment. Une chicane seulement. Le vers : Lourds désirs chevauchant l'Espoir vers la Douleur, est un vrai vers, et il est beau. M. Mockel doit comprendre qu'il détonne dans l'ensemble de son instrumentation, et nous l'engageons à être assez philosophe pour le supprimer. L'unité de l'œuvre y gagnera beaucoup.

Les vers de M. Stuart Merrill ne méritent

guère de figurer dans les *Ecrits pour l'Art*. Pas plus d'instrumentation que sur la main. Il y a tromperie sur la nature de la marchandise.

Même observation pour la jolie pièce de M. Albert Saint-Paul : *Mousmé*.

Et maintenant, attendons l'œuvre complète de M. René Ghil : I. Dire du mieux. II. Dire de la glose. III. Dire de la loi.

Parmi les subdivisions, notons *la Preuve égoïste*, dédiée à M. Paul Bonnetain ; *le Geste plein*, offert à M. Léon Dardenne et *le Manque*, poème historique où l'auteur ressuscitera la grande figure d'Abélard.



Le non-pareil de Louvain, M. Charles Tilman, imprime ce qui suit dans *la Revue belge* :

« La littérature de M. Lemonnier est une curiosité de spécialiste, devant laquelle quelques jeunes gens suffisants et dédaigneux, qu'on appelle Jeunes-Belgique et qui ne sont qu'une excroissance de fin de siècle, s'extasient sans comprendre, en chœur, les mains jointes, comme un tas de brahmanes stupides devant une idole indienne. Tel est ce cénacle d'esprits obscurs et malfaisants, petits Belges excentriques, qui font cortège, en Belgique, à M. Lemonnier, comme des veaux imbéciles traînent la patte et se battent les flancs à la queue d'un taureau. »

M. Charles fait erreur : nous ne nous sommes jamais livré à ce dernier exercice avec le Mâle.



*Caprice-Revue* publie en chacun de ses numéros un dessin et un portrait d'artiste.

Ont paru : Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Joséphin Péladan, Villiers de l'Isle-Adam, Erasme Raway, A. de Witte, Jules Destrée, Henri Simon, Louis Kéfer,

Georges Rodenbach, César Thomson, Oscar Dossin, Raggiandi, Albert Giraud, E. Reyer, Théo Hannon, Sully Prudhomme, Mars, Henry de Groux, E. Tinel, Edmond Picard, Arnold Goffin, Amédée Lyncen, Célestin Demblon, Félicien Rops, etc.

A paraître : Catulle Mendès, Caran d'Ache, René Maizeroy, Wagner, Alfred Stevens, César Franck, James Vandrunen, Julien Dillens, Franz Servais, Albert Baertsoen, Jef Lambeaux, Xavier Mellery, Ivan Gilkin, René Ghil, Stéphane Mallarmé, Omer Coppens, Léon Frédéric, Borodine, Grieg, Théo Van Rysselberghe, Barbey d'Aurévilly, Rodin, etc.



Un sonnet peu connu de Baudelaire (Baudelaire, dit le *Monde illustré*).

Quant à moi, si j'avais un beau parc planté d'ifs,  
Si, pour mettre à l'abri mon bonheur dans l'orage,  
J'avais, comme ce riche, un parc au vaste ombrage,  
Dédale, s'égarant sous de sombres massifs :

Si j'avais vos bosquets, ô rossignols craintifs,  
O cygnes ! vos bassins ; votre sentier sauvage,  
Vers luisants qui le soir étoilez le feuillage ;  
Vers près au grand soleil, petits grillons plaintifs :

Je sais que je voudrais cacher sous mes feuillées  
Avec qui secouer dans les herbes mouillées  
Les perles que la nuit y verse de ses doigts.

Avec qui respirer les odeurs des rivières,  
Où dormir à midi dans les chaudes clairières  
Et tu le sais aussi, belle aux yeux trop adroits.

(*Monde illustré*, 2 décembre 1871).

Un sonnet perdu de Baudelaire :

Vous avez, compagnon, dont le cœur est poète,  
Passé dans quelque bourg tout paré, tout vermeil,  
Quand le ciel et la terre ont un bel air de fête,  
Un dimanche éclairé par un joyeux soleil :

Quand le clocher s'agite et qu'il chante à tue-tête,  
Et tient dès le matin le village en éveil,  
Quand tous, pour entonner l'office qui s'apprête,  
S'en vont, jeunes et vieux, en pimpant appareil.  
Lors, s'élevant au fond de votre âme mondaine,  
Des tons d'orgue mourant et de cloche lointaine  
Vous ont-ils pas tiré malgré vous un soupir.

Cette dévotion des champs, joyeuse et franche,  
Ne vous a-t-elle pas, triste et doux souvenir,  
Rappelé qu'autrefois vous aimiez le dimanche ?

(*Monde illustré*, 4 novembre 1871).

Le sonnet est précédé de cette note :

« Nous le devons à l'obligeance d'un bibliophile émérite, M. Antony Bruno, auquel il fut donné par l'auteur en 1840. Charmante de fraîcheur et de sentiment, cette poésie révèle le Baudelaire du premier âge, — qu'il eût été grand tort de laisser inconnu. »



*Bruxelles moderne*. — Les 11<sup>e</sup> et 12<sup>e</sup> livraisons du livre de MM. Henri et Paul Hymans viennent de paraître chez M. Emile Bruylant. L'œuvre marche brillamment à sa fin. Cinq livraisons l'auront bientôt et définitivement complétée.

Le fascicule nouveau contient la fin du tableau pittoresque du vieux Bruxelles moderne, le Bruxelles d'il y a quarante ans. Les origines de la Bibliothèque, des Musées et du Conservatoire y sont retracées, avec de curieux détails, ainsi que le mouvement artistique dans la première période de notre existence indépendante. Les auteurs passent en revue les Salons bruxellois et croquent des silhouettes intéressantes, parmi lesquelles celles de Van Hulthem, le véritable fondateur de la Bibliothèque, et du baron de Stassart, de Calamatta, de François Fétis. Le chapitre se termine par une description colorée du quartier du Sablon et des Marolles.

Le chapitre III, dont le fascicule renferme les premières pages, est intitulé : « Les événements à Bruxelles de 1846 jusqu'à la fin du premier règne. » On y trouve le commencement du récit des circonstances politiques de 1846 et 1848, avec des planches superbes représentant les enfants royaux, le duc de Brabant à l'époque de sa majorité et différents faits anecdotiques de l'époque.

La première partie du fascicule est également enrichie de nombreuses illustrations. Citons des reproductions des œuvres marquantes de l'école romantique à nos premiers Salons, les portraits de Wappers, De Keyser, Gallait, Madou, etc., dans leur jeunesse ; des lithographies reproduisant les aspects de l'ancienne place du Sablon, du couvent de Berlaumont ; un amusant portrait de Mattau, un excentrique oublié du

monde musical, et spécialement deux magnifiques dessins de M. Titz, exécutés d'après les plans de l'architecte Schoy et représentant l'église du Sablon telle qu'elle sera après l'achèvement des travaux de restauration.

Il y a dans les deux dernières livraisons de *Bruxelles moderne* beaucoup à lire et beaucoup à regarder.



Trois morceaux intéressants au programme de la première soirée musicale du Cercle artistique : une *berceuse* pour violon de Gabriel Fauré, jouée par M. Johann Smit ; deux mélodies : *Rêve* (étude pour *Tristan et Yseult*) de Richard Wagner, et *la Jeune princesse* de Grieg, interprétées par M<sup>lle</sup> Aline Bauveroy, qui débuta si artistement au Conservatoire l'année dernière dans le récit de Sieglinde de *la Walküre*.



M<sup>lle</sup> Aline Bauveroy — une jeune que le Conservatoire n'a pas réussi à empailler et qui a nettement accusé à plusieurs reprises, ses tendances modernistes en inscrivant à son programme les meilleures pages de Wagner, Borodine, Grieg, Schumann, Huberti, vient de débiter au théâtre d'Anvers dans le rôle de Léonore de la *Favorite*.

La façon passionnée dont elle en a joué le quatrième acte promet décidément au drame lyrique, une interprète de valeur.



*La Sonate du Clair de Lune*, tel est le titre d'un opéra en un acte que M<sup>me</sup> Judith Gautier vient de remettre à M. Benedictus, qui en écrit la musique.

Beethoven est le héros du poème.



C'est incroyable ce que M<sup>me</sup> Patti a pâti ! Elle a confié à un reporter du *Gaulois* ce qu'il lui avait fallu d'efforts pour chanter en français *Romeo e Guiletta*, comme elle dit, qu'elle n'avait jamais chanté qu'en ita-

lien : « Mais j'ai voulu faire cela, a-t-elle dit, pour la France, pour l'art français et pour le grand Gounod ! J'espère qu'on me tiendra compte de mes efforts ».

Comment donc ! On serait bien ingrat... *le grand Gounod*, surtout.



A propos de la Patti, dont quelqu'un avait dit qu'elle ne pouvait plus chanter que devant un public d'Espagnols ou d'Américains, un Espagnol proteste contre l'injure faite à ses compatriotes.

Dans une lettre adressée au *Monde Artiste* et que *le Guide* reproduit, il constate :

1<sup>o</sup> Que M<sup>me</sup> Nicolini a chanté à Madrid, la saison dernière, six opéras, et qu'elle a eu six fiascos, notamment dans *Rigoletto* et *Linda*. Dans *le Barbier*, elle n'a pu chanter que la *Bacio* d'Arditi, une valse qu'elle chante partout. 2<sup>o</sup> Que le public de Madrid et de Barcelone ne souffrirait pas un moment ce qu'on débiterait au public du Grand-Opéra.

« Quant aux Américains, ajoute-t-il, c'est à eux de se défendre, mais je crois que l'heure des étoiles à *queue* et sans *queue* est passée. »

Assez raide, l'Espagnol !



L'oratorio *Lucifer* de Peter Benoît, dont la première audition eut lieu à Bruxelles en 1865, sera exécuté à Londres le 18 janvier prochain.



A l'Odéon, on prépare une représentation du *Marchand de Venise* avec musique de M. Gabriel Fauré.

L'adaptation est de M. Edm. Harau-court.



Parisi a interviewé M. Renan et, sous ce titre perfide : *Renan et les marionnettes*, il



nous fait part des idées du dramaturge-philosophe sur le théâtre moderne.

— A votre avis, quel doit être ce théâtre ? a demandé Parisis, et M. Renan a répondu :

— Mon Dieu ! Je voudrais simplement qu'on en revînt à l'antiquité, à ces salles immenses où tout un peuple se réunit. Je voudrais que la pièce fût annoncée à l'univers plusieurs années à l'avance et que sa représentation fût une solennité incomparable. Cette représentation serait unique et se donnerait devant un public composé de tous les grands esprits, de tous les lettrés, bref de toutes les aristocraties d'intelligence et de race. Et comme alors éclaterait dans son entier rayonnement le génie du poète dont la lecture seule permet aujourd'hui de se faire une faible idée !

— Il me semble que votre système, s'il est praticable pour les chefs-d'œuvre consacrés, le serait plus difficilement pour les œuvres modernes, a dit Parisis.

— Pourquoi donc ?... Les anciens ne l'ont-ils pas pratiqué ? Et, sans remonter si loin, ne l'avons-nous pas pratiqué nous-mêmes au moyen-âge ? Pour les Mystères, il n'en allait pas autrement. Ils étaient l'objet de très longs préparatifs, et le jour de la représentation était jour de grande fête.. Je voudrais qu'on revînt à ces mœurs, parce que, estimant que la forme dramatique est la

plus belle forme littéraire, je souffre de la voir rabaissée. Le théâtre devrait être un des plus puissants véhicules de l'idée, l'agent le plus efficace de la haute culture. Seul, il est capable de rendre les doutes, les demi jours, les audaces et les reculs de l'âme moderne. *Et je crois bien que notre philosophie aura sa dernière expression dans un drame ou plutôt dans un opéra. Car la musique et les illusions de la scène lyrique serviraient admirablement à continuer la pensée, au moment où la parole deviendrait insuffisante...*

— Mais c'est une véritable révolution dont vous venez d'esquisser le programme, a ajouté Parisis, et M. Renan, avec un de ces regards sur l'au delà, comme n'en a jamais eu Richard Wagner, a répondu tristement :

— Une révolution dont l'heure n'a pas encore sonné!...

Si c'est une parodie, avouez qu'elle est d'un comique irrésistible.



# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME SEPTIÈME DE

*LA JEUNE BELGIQUE*

<b>Banville (Théodore de).</b>		<i>La princesse endormie</i> . . . . .	107
Le Baiser . . . . .	17	Sapphiques . . . . .	195
<b>Bloy (Léon).</b>		<b>Destrée (Jules).</b>	
Les Eunuques du grand sérail. . . . .	402	Notes et silhouettes : <i>Villiers de l'Isle-Adam</i> . . . . .	21
<b>Chainaye (Hector).</b>		Chroniques littéraires :	
Poèmes en prose :		<i>Sous l'œil des barbares</i> . . . . .	130
<i>La vie et le rêve</i> . . . . .	75	<i>Un brelan d'excommuniés</i> . . . . .	410
<i>Le rêve des eaux</i> . . . . .	112	Chroniques d'art :	
<i>La magie du retour</i> . . . . .	112	<i>L'Essor</i> . . . . .	168
<i>Le premier rêve</i> . . . . .	192	<i>Aux Arts décoratifs</i> . . . . .	202
La cage aux bêtes . . . . .	213	<i>Au Cercle artistique</i> . . . . .	205
<b>D. (G.).</b>		<i>Exposition Verheyden</i> . . . . .	206
Chronique littéraire :		Le retour de Jean Renaud . . . . .	320
<i>Chants des jours lointains</i> . . . . .	201	Transpositions :	
<b>Desombiaux (Maurice).</b>		<i>Stupeur</i> . . . . .	392
Poèmes en prose :		<i>Sacrifice</i> . . . . .	393
<i>Consolatrix</i> . . . . .	321	<i>L'atelier du sculpteur</i> . . . . .	394
<i>Tristesse</i> . . . . .	322	<i>Tapisserie</i> . . . . .	394
<i>Soir</i> . . . . .	323	<b>Devillers (Hippolyte).</b>	
<i>Crépuscule</i> . . . . .	324	Péchés véniels : <i>Curieuse</i> . . . . .	117
Décor . . . . .	396	<b>Eekhoud (Georges).</b>	
<b>Destrée (Georges).</b>		Hiep-Hioup . . . . .	5
Dans le rêve :		Lettres pour les illettrés :	
<i>Nocturne</i> . . . . .	104	<i>Passionnette</i> . . . . .	141
<i>Décor de lune</i> . . . . .	106	Les Meininger . . . . .	230

Henri De Braekeleer . . . . .	296	Hypnotisme . . . . .	111
Francis Nautet . . . . .	381	Chroniques littéraires :	
<b>F. (A.).</b>		<i>Les Soirs</i> . . . . .	126
Chronique musicale :		<i>Impressions et sensations</i> . . . . .	261
<i>En mer</i> . . . . .	241	<i>Les poèmes d'Edgard Poë.</i> . . . .	329
<b>Flor O'Squarr (Ch.-M.).</b>		Femina. . . . .	290
La chanson des eaux . . . . .	64	Rimes d'ombre :	
[ <b>Fontainas (André).</b>		<i>Sur l'oreiller</i> . . . . .	346
Vers :		<i>Oraison.</i> . . . . .	347
<i>Évocation</i> . . . . .	62	<i>La prière du matin</i> . . . . .	348
<i>Prière</i> . . . . .	63	<i>Israfil</i> . . . . .	350
<i>L'apparition</i> . . . . .	221	<b>Gille (Valère).</b>	
<i>Le supplicié</i> . . . . .	222	Jésus sur la montagne . . . . .	48
<i>La fleur charnelle</i> . . . . .	224	Vers :	
<b>Frères (Adolphe).</b>		<i>Martyre</i> . . . . .	193
Vers :		<i>Enfance.</i> . . . . .	193
<i>Cléopâtre</i> . . . . .	198	<i>Enchantement.</i> . . . . .	194
<i>Hérodiade.</i> . . . . .	199	<i>Profil de lumière.</i> . . . . .	195
Vers. . . . .	321	<i>Le Songe</i> . . . . .	361
<b>G. (A.).</b>		<i>Holocauste.</i> . . . . .	362
Chronique musicale :		<i>Rencontre</i> . . . . .	364
<i>Jocelyn</i> . . . . .	136	Vers. . . . .	255
<b>Giboyer.</b>		Chronique littéraire :	
Vers :		<i>Les poètes maudits</i> . . . . .	367
<i>De profundis</i> . . . . .	76	<b>Giraud (Albert).</b>	
<i>Baisers</i> . . . . .	78	Bonheur cruel . . . . .	20
<b>Galoubet (Firmin).</b>		Chroniques littéraires :	
Chronique rimée :		<i>Le lys</i> . . . . .	79
<i>Autres cornemuses</i> . . . . .	327	<i>Du silence</i> . . . . .	171
<i>La pêche à la baleine</i> . . . . .	328	Le portrait . . . . .	108
Progrès . . . . .	412	Les poètes baudelairiens. . . . .	159
<b>Gaucher (Jean).</b>		Vers :	
La mer. . . . .	261	<i>Le Missel</i> . . . . .	185
Sonnet . . . . .	365	<i>Prostitution</i> . . . . .	186
<b>Gilkin (Ivan).</b>		<i>Pentecôte</i> . . . . .	187
Le miroir magique . . . . .	32	<i>Avertissement.</i> . . . . .	188
		Monseigneur de Paphos . . . . .	227
		L'Anthologie subsidiée. . . . .	245
		Trois sonnets :	
		<i>L'horloge</i> . . . . .	318

<i>Le mort vivant</i> . . . . .	318		
<i>L'Extrême-Onction</i> . . . . .	319		
Chronique théâtrale :			
<i>Réouverture de la Monnaie.</i>	335		
Chroniques musicales :			
<i>Reprise des Maîtres-Chanteurs</i> . . . . .	372		
<i>Milenka. — Le Ballet de l'Avenir</i> . . . . .	406		
<b>Goffin (Arnold).</b>			
L'absent . . . . .	41		
Hors du siècle . . . . .	95		
Visions . . . . .	108		
Impressions et sensations . . . . .	181		
Chroniques littéraires :			
<i>La Nouvelle Carthage</i> . . . . .	238		
<i>Journal de Stendhal.</i> . . . .	270		
<i>Paul Verlaine.</i> . . . .	368		
<i>Etudes et portraits</i> . . . . .	409		
Proses lyriques :			
<i>Au royaume de la sérénité du matin.</i> . . . .	291		
<i>Bouffonnerie sinistre</i> . . . . .	291		
<i>Transsubstantiation.</i> . . . .	292		
<i>Féerie</i> . . . . .	397		
<i>Tes yeux</i> . . . . .	398		
<i>A Wolkenkuckksheim</i> . . . . .	398		
<i>La Nuit.</i> . . . .	399		
<i>Euthanésia.</i> . . . .	400		
<i>Le Convive</i> . . . . .	400		
<b>Jenart (Auguste).</b>			
Lied. . . . .	119		
<b>Kaiser (Georges).</b>			
Chronique littéraire :			
<i>Quillebœuf.</i> . . . .	263		
<b>La Jeune Belgique.</b>			
Un scandale . . . . .	229		
L'Art et le Code. . . . .	277		
		<b>Le Roy (Grégoire).</b>	
		Vers :	
		<i>La maison du malheur</i> . . . . .	39
		<i>La vieille chanson</i> . . . . .	40
		<i>Musique d'ombre</i> . . . . .	114
		<i>Solitude.</i> . . . .	114
		<i>Visions</i> . . . . .	115
		<b>Lili.</b>	
		Le Nil . . . . .	377
		<b>Maeterlinck (Maurice).</b>	
		Vers :	
		<i>Oraison.</i> . . . .	249
		<i>Ame chaude</i> . . . . .	249
		<i>Intentions</i> . . . . .	250
		<b>Maubel (Henry).</b>	
		Sons de cloches . . . . .	33
		Chronique musicale. . . . .	167
		Croquis. . . . .	188
		La mort de Miette Stephen . . . . .	283, 309, 351
		Chronique littéraire :	
		<i>Œuvres de la pensée.</i> . . . .	303
		<b>Mouret (Jean).</b>	
		L'amour conjugal . . . . .	35
		<b>Mourey (Gabriel).</b>	
		Le penseur . . . . .	200
		<b>Nautet (Francis).</b>	
		Charles Baudelaire . . . . .	53
		Chronique littéraire :	
		<i>L'Immortel</i> . . . . .	266
		<b>Nève (Joseph).</b>	
		Chronique artistique :	
		<i>L'Exposition des arts rétrospectifs</i> . . . . .	369

<p style="text-align: center;"><b>Nox.</b></p> <p>Chronique musicale :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Franciscus</i> . . . . . 331</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Pinolet (Suave).</b></p> <p>Bouddhisme . . . . . 376</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Puck.</b></p> <p>Chronique rimée :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Occidentale</i> . . . . . 325</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Rochefer (Marc).</b></p> <p>Ballade . . . . . 412</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Roussel (Fernand).</b></p> <p>Calme . . . . . 260</p> <p style="text-align: center;"><b>S.</b></p> <p>Chronique littéraire :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Histoires insolites</i> . . . . . 135</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Severin (Fernand).</b></p> <p>Les orgues . . . . . 45</p> <p>Soir de race . . . . . 148</p> <p>Chronique littéraire :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Madame Lupar</i> . . . . . 271</p> <p>Vers :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Le don de la jeunesse</i> . . . . . 278</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Convalescence</i> . . . . . 279</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Crépuscules</i> . . . . . 281</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>L'ange solitaire</i> . . . . . 388</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Lys dans la vallée</i> . . . . . 388</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Bonne mort</i> . . . . . 389</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Eldorado</i> . . . . . 390</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Le cœur</i> . . . . . 391</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Siebel.</b></p> <p>Airs de flûte :</p> <p style="padding-left: 2em;">XXVII. <i>Retour</i> . . . . . 74</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Tabibitte (Télesphore).</b></p> <p>Hommage à Firmin Galoubet. 377</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Van der Bruggen (Jules).</b></p> <p>Rédemption . . . . . 256</p>	<p style="text-align: center;"><b>Van Lerberghe (Charles).</b></p> <p>Noël . . . . . 35</p> <p>Vers . . . . . 102</p> <p>L'illusoire . . . . . 190</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Verlaine (Paul).</b></p> <p>Amour . . . . . 85</p> <p><i>Nox benigna</i> . . . . . 166</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>W. (M.).</b></p> <p>Chronique théâtrale :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Un Mâle</i> . . . . . 207</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Au Théâtre Libre</i> . . . . . 208</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Waller (Max).</b></p> <p>Pur-pur . . . . . 47</p> <p>Le thé . . . . . 100</p> <p>Chroniques littéraires :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>A cœur perdu</i> . . . . . 133</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>La côte de Flandre</i> . . . . . 301</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Le Rêve</i> . . . . . 366</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Istar</i> . . . . . 408</p> <p>Lettres de mon cottage . . . . . 225</p> <p style="padding-left: 2em;">251, 294</p> <p>Brigitte Austin . . . . . 341</p> <p style="padding-left: 2em;"><b>Warlomont (Charles).</b></p> <p>Correspondance d'Afrique . . . . . 120</p> <p style="text-align: center;"><b>X. X.</b></p> <p>Chronique littéraire :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>La Belgique</i> . . . . . 174</p> <p style="text-align: center;">. . . . .</p> <p>Memento. 50, 81, 138, 175, 209, 243, 274, 337, 306, 378, 413</p> <p>Le Parnasse de la Jeune Cas- serole . . . . . 123</p> <p>Chronique littéraire :</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>Croquis d'atelier</i> . . . . . 272</p> <p style="padding-left: 2em;"><i>L'Apollonide</i> . . . . . 273</p> <p>L'autre banquet Lemonnier . . . . . 374</p>
---	--

Supplément à *la Jeune Belgique* de ce jour.

---

MONSIEUR,

*Dans le courant du mois d'avril paraîtra, en un volume in-18 de luxe, avec le portrait de l'auteur, la*

## CORRESPONDANCE D'AFRIQUE

DE FEU

Le Lieutenant CHARLES WARLOMONT

DU RÉGIMENT DES GRENADIERS

avec une Préface de MAX WALLER

*Nous avons l'honneur de vous adresser ci-joint un bulletin de souscription à cet ouvrage.*

*Veillez agréer, Monsieur, l'assurance de toute notre considération.*

V<sup>e</sup> MONNOM

Bruxelles, 26, Rue de l'Industrie.



# BULLETIN DE SOUSCRIPTION

*Je soussigné déclare souscrire à un exemplaire de l'ouvrage :*

## CORRESPONDANCE D'AFRIQUE

PAR

Le Lieutenant CHARLES WARLOMONT

*au prix de trois francs cinquante <sup>(1)</sup>.*

Le .....

(SIGNATURE)

ADRESSE : .....

(1) Il sera tiré vingt-cinq exemplaires spéciaux, dont vingt sur papier de Hollande Van Gelder, et cinq sur papier impérial du Japon, tous numérotés. Le prix des exemplaires ordinaires sera porté à quatre francs dès l'apparition de l'ouvrage en librairie.

N. B. — Renvoyer le présent Bulletin, dûment rempli et affranchi d'un centime, au moyen de la bande ci-contre.

A Madame V<sup>e</sup> MONNOM

IMPRIMEUR-ÉDITEUR

26, Rue de l'Industrie

BRUXELLES

Timbre  
à  
1 centime.





VIENT DE PARAÎTRE :  
**NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE**  
 (DEUXIÈME SÉRIE)  
 par FRANCIS NAUTET

*Un volume in-32 d'environ 400 pages. — Prix : fr. 3-50*

En vente chez Mme V<sup>e</sup> MONNOM, 26, rue de l'Industrie, à Bruxelles, et dans toutes les librairies.

**A** tous les Artistes, Buveurs raffinés, Amoureux des Vins couleur de Soleil, des Liqueurs exquisés et de la Verte Empoisonneuse qui engourdit les peines et calme le dégoût du Mufflisme contemporain, nous recommandons la

**de Block's Universal Wine C<sup>o</sup>**

6, RUE PAUL DEVAUX (PRÈS LA BOURSE)

**E**n cette osteria décorée dans le style de la RENAISSANCE FLAMANDE par notre excellent décorateur, CH.-LÉON CARDON, nos amis Jeunes-Belgique, Vingtistes, Essoriens, Hydrophiles et autres trouveront à déguster les vins délicats de *Xérès* et d'*Alicante*, les vins de *Portugal*, d'*Orange-Cap*, le *Kalliste*, le *Misistra* noir, le *Moscato* et l'*Achaja* de Grèce, le *Tokay* de Hongrie, le *Syracuse*, le *Capri*, le *Malvasia* de *Lipari*, et comme apéritifs les *Vermouths Noilly-Prat* et *Fratelli Cora*.

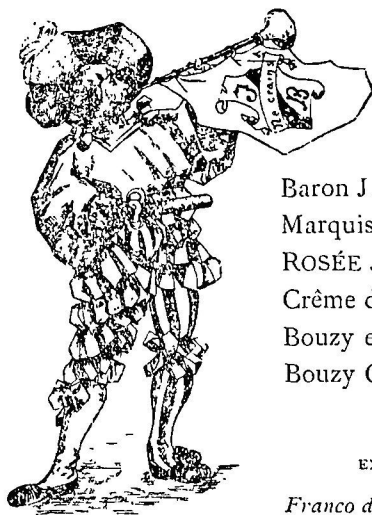
(Prix modestes, et pour les jours de Joyeuses Beuveries, du vin de Champagne au gobelet, je ne vous dis que ça!)

**GIL BLAS**, journal quotidien français, *boulevard des Capucines*, 16, à Paris; publie L'HOMME DE JOIE, par DUBUT DE LAFOREST. Un numéro 20 centimes, abonnement (3 mois) 17 francs; en vente partout.

**ASSOCIATION VINICOLE DE LA CHAMPAGNE**

ÉPERNAY

**Prix Courant**



Baron J. de Warnimont . . . . .	2 25
Marquis Armand de St-Hubert . . . . .	2 75
ROSÉE JEUNE BELGIQUE. . . . .	3 00
Crème d'Ay id. . . . .	3 50
Bouzy extra id. <i>Cuvée réservée.</i>	4 50
Bouzy Cristal id. . . . .	5 00

0.50 en plus par 2/2 bouteilles

EXPÉDITIONS PAR PANIERS DE 25 BOUTEILLIS

*Franco de port, droits et emballage dans toute la Belgique*

ENTREPOSITAIRE : COULOMB-ROBIETS  
 19, Boulevard du Nord, 19, à Bruxelles

EN VENTE

A LA

# LIBRAIRIE LÉON VANIER

19, Quai Saint-Michel, Paris

ENVOI FRANCO CONTRE TIMBRES-POSTE OU MANDAT

		Francs.
	<b>PARNASSE DE LA JEUNE BELGIQUE . . .</b>	<b>7 50</b>
Paul ADAM . . . . .	Soi . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda (en collaborat. avec Jean MORÉAS)	3 50
—	Les Demoiselles Goubert. — —	3 50
—	Être . . . . .	3 50
Jean AJALBERT . . . . .	Paysages de femmes (dessin de RAFFAELLI) . . . . .	3 00
Maurice BARRÈS . . . . .	Les Taches d'encre (les 4 numéros). . . . .	4 00
—	Sous l'œil des Barbares . . . . .	3 50
Robert CAZE . . . . .	La foire aux peintres. . . . .	1 00
Philibert DELORME . . . . .	Arlequins de Macadam . . . . .	3 50
Edouard DUJARDIN . . . . .	Les Hantises . . . . .	3 50
J.-K. HUYSMANS . . . . .	Croquis parisiens (avec portrait). . . . .	6 00
—	Le Drageoir aux épices . . . . .	5 00
—	Un Dilemme . . . . .	2 00
Gustave KAHN . . . . .	Les Palais nomades . . . . .	3 50
Jules LAFORGUE . . . . .	Les Complaintes . . . . .	3 00
—	L'Imitation de N. D. la Lune . . . . .	2 00
—	Moralités légendaires . . . . .	6 00
Stéphane MALLARMÉ . . . . .	L'Après-midi d'un Faune (dessins de MANET) . . . . .	5 00
—	Poème d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	12 00
—	Le Corbeau d'Edgard Poë (dessins de MANET) . . . . .	25 00
Stuart MERRILL . . . . .	Les Gammes . . . . .	2 00
Jean MORÉAS . . . . .	Les Syrtes (épuisé) . . . . .	10 00
—	Les Cantilènes . . . . .	3 50
—	Les Demoiselles Goubert (en collab. avec Paul ADAM) . . . . .	3 50
—	Le Thé chez Miranda — —	3 50
Francis POICTEVIN . . . . .	Seuls . . . . .	3 50
Ernest RAYNAUD . . . . .	Le Signe . . . . .	1 00
Hugues REBELL . . . . .	Etourdissements . . . . .	4 00
Henri DE REGNIER . . . . .	Les Lendemain (épuisé) . . . . .	5 00
—	Apaisement . . . . .	2 00
—	Sites . . . . .	2 00
—	Épisodes . . . . .	6 00
Paul VERLAINE . . . . .	Fêtes galantes . . . . .	3 00
—	Sagesse . . . . .	3 00
—	Romances sans paroles . . . . .	3 00
—	La bonne Chanson . . . . .	2 00
—	Jadis et naguère . . . . .	3 00
—	Amour . . . . .	3 00
—	Mémoire d'un veuf (prose) . . . . .	3 50
Jules VIDAL et BYL . . . . .	Sœur Philomène (pièce en deux actes, tirée du roman de MM. de Goncourt) . . . . .	1 00
Jules VIDAL . . . . .	Le Jupon . . . . .	3 50
Francis VIELÉ-GRIFFIN . . . . .	Cueilte d'Avril (épuisé) . . . . .	3 50
—	Les Cygnes . . . . .	3 50
—	Ancaeus . . . . .	3 50







# LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 1<sup>er</sup> de chaque mois en livraisons formant, par an, un volume  
d'environ 500 pages, avec frontispice  
en photogravure Evely, titre, couverture et table des matières.

## PRIX D'ABONNEMENT :

BELGIQUE . . 7 fr. par an — ÉTRANGER . . fr. 8-50 par an

*La Jeune Belgique*, principal organe de la jeune littérature dans notre pays, entre aujourd'hui dans sa neuvième année. Plus unie, plus décidée et plus ferme que jamais, elle continuera la lutte qu'elle a entreprise en conservant à son blason ces deux mots de combat : NE CRAINS.

---

*Directeur* : MAX WALLER

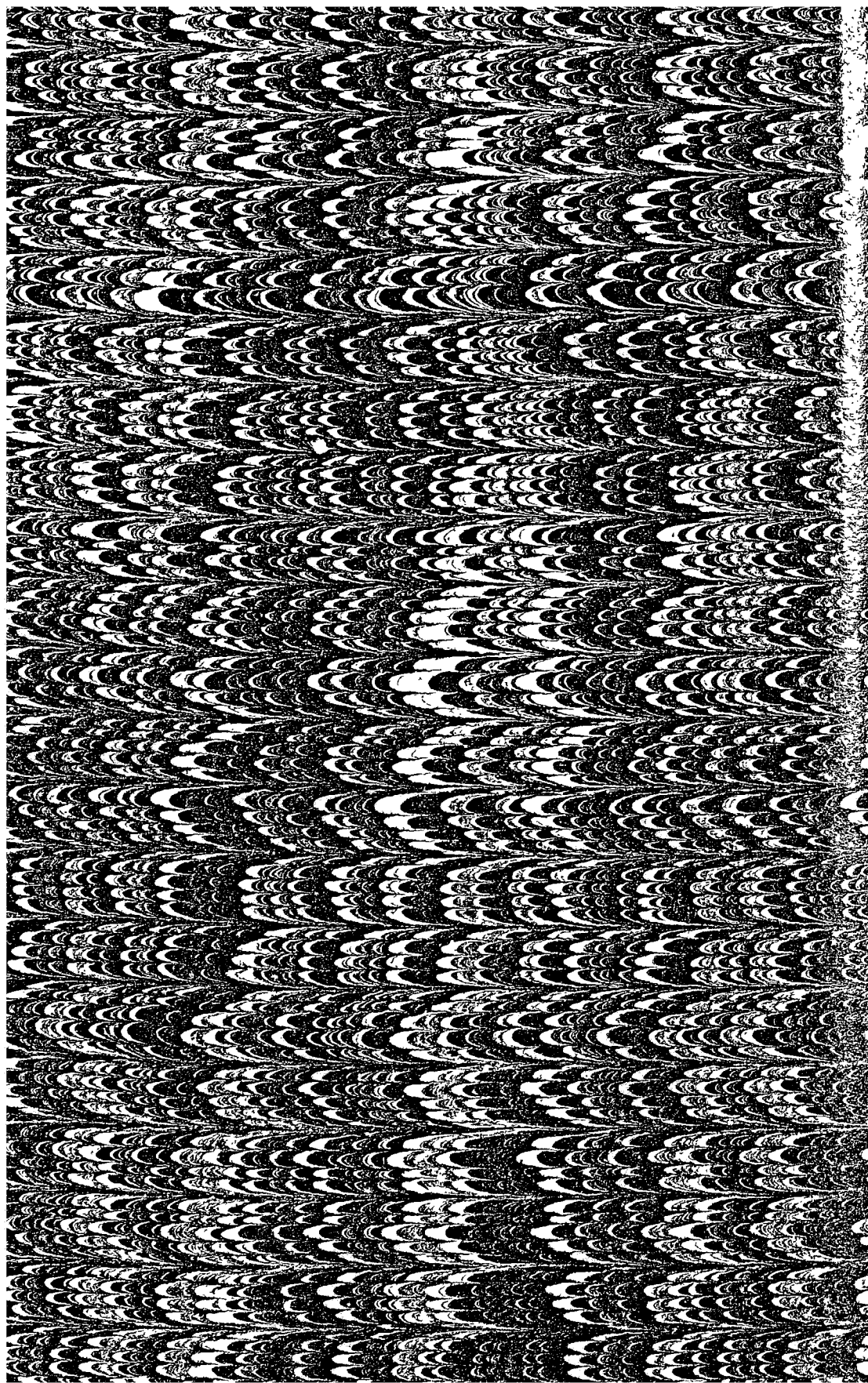
*Administrateur* : HUBERT VAN DIJK

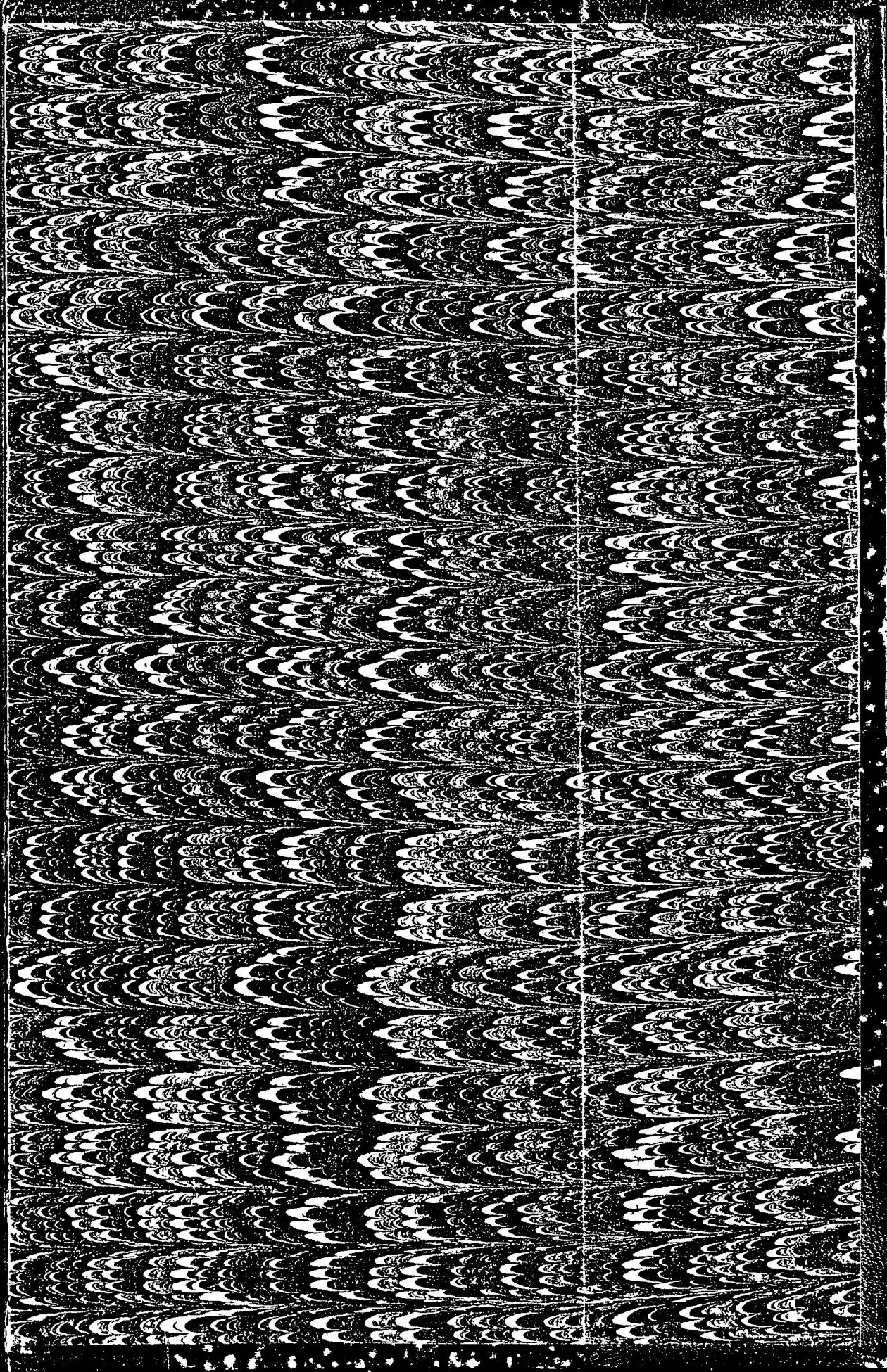
## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Théodore de Banville, Léon Bloy, Hector Chainaye, Maurice Desombiaux, Georges Destrée, Jules Destrée, Hippolyte Devillers, Georges Eekhoud, André Fontainas, J. Frédéric, Adolphe Frères, Jean Fusco, Jean Gaucher, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Théodore Hannon, Auguste Jenart, Georges Kaïser, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Maurice Maeterlinck, Henry Maubel, Léon Montenaeken, Jean Mouret, Gabriel Mourey, Francis Nautet, Joseph Nève, Nax, Fernand Roussel, Fernand Severin, Siebel, Emile Van Arenbergh, Jules Van der Brugghen, James Vandrunen, Charles Van Lerberghe, Paul Verlaine, Max Waller, Charles Warlomont.















## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.